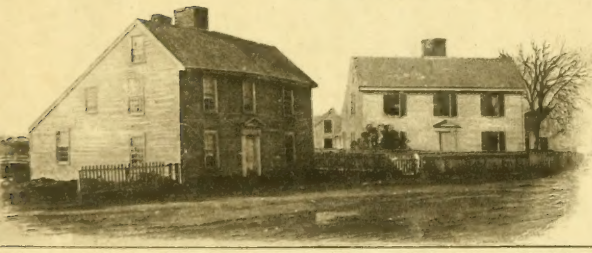
John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF No.
ADAMS
161.13.

BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 04667 364 4

TABLEAU
DE PARIS.

TOME PREMIER.

TABLEAU
DE
PARIS.

Quærens quem devoret.

TOME PREMIER.

A HAMBOURG,
Chez VIRCHAUX & Compagnie, Libraires;
& ſe trouve
A NEUCHATEL,
chez SAMUEL FAUCHE, Libraire du ROI.

M. DCC. LXXXI.

ADAMS 161.13

PRÉFACE.

JE vais parler de Paris, non de ſes Édifices, de ſes Temples, de ſes monumens, de ſes curioſités, &c. : aſſez d'autres ont écrit là-deſſus. Je parlerai des mœurs publiques & particulieres, des idées régnantes, de la ſituation actuelle des eſprits, de tout ce qui m'a frappé dans cet amas bizarre de coutumes folles ou raiſonnables ; mais toujours changeantes. Je parlerai encore de ſa grandeur illimitée, de ſes richeſſes monſtrueuſes, de ſon luxe ſcandaleux. Il pompe, il aſpire l'argent & les hommes : il abſorbe & dévore les autres villes, *quærens quem devoret.*

J'AI fait des recherches dans toutes les claſſes de Citoyens, & n'ai pas dédaigné les objets les plus éloignés de l'orgueilleuſe opulence, afin de mieux établir par ces oppoſitions la phyſionomie morale de cette giganteſque capitale.

BEAUCOUP de ſes habitans ſont comme

étrangers dans leur propre ville : ce livre leur apprendra peut-être quelque choſe ou du moins, leur remettra ſous un point de vue plus net & plus précis, des ſcenes, qu'à force de les voir, ils n'appercevoient pour ainſi dire plus; car les objets que nous voyons tous les jours, ne ſont pas ceux que nous connoiſſons le mieux.

Si quelqu'un s'attendoit à trouver dans cet ouvrage une deſcription *topographique* des places & des rues, ou une hiſtoire des faits antérieurs, il ſeroit trompé dans ſon attente. Je me ſuis attaché au moral & à ſes nuances fugitives; mais il exiſte chez *Moutard*, Imprimeur de la Reine, un Dictionnaire en quatre énormes volumes, avec approbation du Cenſeur & privilege du Roi, où l'on n'a pas oublié l'hiſtorique des Châteaux, des Colleges & du moindre cul-de-ſac. S'il prenoit un jour fantaiſie au Monarque de vendre ſa capitale, ce gros Dictionnaire pourroit tenir lieu, je crois, de catalogue ou d'inventaire.

Je n'ai fait ni *inventaire* ni *catalogue*; j'ai crayonné d'après mes vues; j'ai varié mon

Tableau autant qu'il m'a été poſſible ; je l'ai peint ſous pluſieurs faces ; & le voici, tracé tel qu'il eſt ſorti de deſſous ma plume, à meſure que mes yeux & mon entendement en ont raſſemblé les parties.

Le Lecteur rectifiera de lui-même, ce que l'Ecrivain aura mal vu, ou ce qu'il aura mal peint ; & la comparaiſon donnera peut-être au Lecteur une envie ſecrete de revoir l'objet & de le comparer.

Il reſtera encore beaucoup plus de choſes à dire que je n'en ai dit, & beaucoup plus d'obſervations à faire que je n'en ai fait ; mais il n'y a qu'un fou & un méchant, qui ſe permettent d'écrire tout ce qu'ils ſavent ou bien tout ce qu'ils ont appris.

Quand j'aurois les cent bouches, les cent langues & la voix de fer, dont parlent Homere & Virgile, on jugera qu'il m'eût été impoſſible d'expoſer tous les contraſtes de la grande ville ; contraſtes rendus plus ſaillans par le rapprochement. Quand on a dit, c'eſt l'*abrégé de l'Univers*, on n'a rien dit ; il faut le voir, le parcourir, examiner ce qu'il ren-

ferme, étudier l'eſprit & la ſottiſe de ſes habitans, leur molleſſe & leur invincible caquet; contempler enfin l'aſſemblage de toutes ces petites coutumes du jour ou de la veille, qui ſont des loix particulieres; mais qui ſont en perpétuelle contradiction avec les loix générales.

Supposez mille hommes faiſant le voyage: ſi chacun étoit obſervateur, chacun écriroit un livre différent ſur ce ſujet, & il reſteroit encore des choſes vraies & intéreſſantes à dire, pour celui qui viendroit après eux.

J'ai peſé ſur pluſieurs abus. L'on s'occupe aujourd'hui plus que jamais de leur réforme. Les dénoncer c'eſt préparer leur ruine. Quelques-uns même, tandis que je tenois la plume, ſont tombés. J'en conviendrai avec plaiſir; mais l'époque auſſi en eſt trop récente, pour que ce que j'ai dit, puiſſe être tout à fait hors de propos.

Malgré nos vœux ardens pour que tout ce qui eſt encore barbare ſe métamorphoſe & s'épure, pour que le bien, fruit tardif des lumieres, ſuccede au long déluge de tant

d'erreurs. Cette ville tient encore à toutes les idées baſſes & rétrecies, que les ſiecles d'ignorance ont amenées. Elle ne peut s'en dégager tout à coup, parce qu'elle eſt fondue, pour ainſi dire, avec ces ſcories.

Une ville commençante & ſortant des mains d'un gouvernement formé, eſt plus propre à être travaillée & perfectionnée, que ces villes antiques où l'on connoît des loix imparfaites & embrouillées, des coutumes religieuſes que l'on ridiculiſe, & des uſages civils que l'on viole. Les abus multipliés s'y défendent, parce que le petit nombre qui retient le gage de la puiſſance, les richeſſes, proſcrit les idées ſaines & nouvelles, les principes reſtaurateurs, & ferme l'oreille au cri public. En vain, on attaque l'édifice du menſonge; il eſt cimenté. On veut le reprendre ſous œuvre; c'eſt une tâche bien plus pénible que ſi on vouloit le reconſtruire à neuf. On adopte quelques modifications; elle ne s'accordent pas avec l'enſemble qui perſiſte à être vicieux. Les plus beaux raiſonnemens ſe gravent dans les livres, mais la moindre pratique du bien offre des difficultés inſurmontables. Tous les petits inté-

rêts particuliers, roidis par une poſſeſſion abuſive & chere, combattent l'intérêt général, qui n'a ſouvent qu'un ſeul homme pour défenſeur. Heureuſes donc les villes, qui, comme les individus, n'ont point encore pris leur plis! Elles ſeules peuvent aſpirer à des loix unanimes, profondes & ſages.

Je dois avertir que je n'ai tenu dans cet ouvrage que le pinceau du *Peintre*, & que je n'ai preſque rien donné à la réflexion du *Philoſophe*. Il eût été facile de faire de ce *Tableau* un livre ſatyrique; je m'en ſuis ſévérement abſtenu. Chaque chapitre appelloit une déſignation particuliere; je l'ai rejettée à chaque chapitre. La ſatyre qui perſonifie eſt toujours un mal, en ce qu'elle ne corrige point, qu'elle irrite, qu'elle endurcit, & ne ramene point au droit ſentier. Je n'ai tracé que des peintures générales; & l'amour même du bien public ne m'a point égaré au-delà.

Si, en cherchant de tous côtés matiere à mes crayons, j'ai rencontré plus fréquemment dans les murailles de la capitale, la miſere hideuſe que l'aiſance honnête; & le

chagrin & l'inquiétude, plutôt que la joie & la gayeté, (jadis attribuées au peuple Pariſien) qu'on ne m'impute point cette couleur triſte & dominante; il a fallu que mon pinceau fût fidele. Il enflammera peut-être d'un nouveau zele, le génie des Adminiſtrateurs modernes, & déterminera la généreuſe compaſſion de quelques ames actives & ſublimes. Je n'ai jamais écrit une ligne que dans cette douce perſuaſion, & ſi elle m'abandonnoit, je n'écrirois plus.

Toute idée patriotique (je me plais à le croire) a un germe inviſible, qu'on peut comparer au germe phyſique des plantes, qui long-temps foulées aux pieds, croiſſent avec le tems, ſe développent & s'élevent.

Je ſais que le bien ſort quelquefois du mal; qu'il eſt des abus inévitables; qu'une ville populeuſe & corrompue doit s'eſtimer heureuſe, lorſqu'au défaut de vertus, on compte du moins dans ſon ſein peu de grands crimes; que dans ce choc de paſſions inteſtines & concentrées, un repos apparent eſt déja beaucoup; je le répete, je n'ai voulu que *peindre* & non *juger*.

Ce que j'ai recueilli de mes obſervations particulieres, c'eſt que l'homme eſt un animal ſuſceptible des modifications les plus variées & les plus étonnantes ; c'eſt que la vie Pariſienne eſt peut-être dans l'ordre de la Nature, comme la vie errante des Sauvages de l'Afrique & de l'Amérique ; c'eſt que les chaſſes de deux cents lieues & les ariettes de l'opéra comique ſont des pratiques également ſimples & naturelles ; c'eſt qu'il n'y a point de contradiction dans ce que l'homme fait, parce qu'il étend le pouvoir de ſon intelligence & de ſon caprice, aux deux bouts de la chaîne qu'il parcourt : de là cette infinité de formes qui métamorphoſent réellement l'individu d'après le lieu, les circonſtances, les temps. Il ne faut pas plus être étonné des recherches du luxe dans le palais de nos Craſſus, que des rayes rouges & bleues, que les Sauvages impriment ſur leurs membres par inciſion.

Mais ſi ce ſont les comparaiſons, comme je n'en doute point, qui, le plus ſouvent tuent le bonheur ; j'avouerai en même temps qu'il eſt preſque impoſſible d'être heureux à Paris, parce que les jouiſſances hautaines

des riches y pourſuivent de trop près les regards de l'indigent. Il a lieu de ſoupirer en voyant ces prodigalités ruineuſes, qui n'arrivent jamais juſques à lui. Il eſt bien au-deſſous du payſan, du côté du bonheur; c'eſt l'homme de la terre, j'oſerai le dire, le moins pourvu pour ſon beſoin; il tremblera de céder au penchant de la Nature, & s'il y cede, il fera des enfans *dans un grenier*, & n'y a-t-il pas alors contradiction manifeſte entre *naiſſance* & *non propriété*. Ses facultés ſeront abâtardies, & ſes jours ſeront précaires. Les ſpectacles, les arts, les doux loiſirs, la vue du ciel & de la campagne; rien de tout cela n'exiſte pour lui: là enfin, il n'y a plus de rapport ni de compenſation entre les différens états de la vie; là, la tête tourne dans l'yvreſſe du plaiſir ou dans le tourment du déſeſpoir.

Etes-vous dans l'état médiocre? Vous ſeriez fortuné par-tout ailleurs: à Paris vous ſerez pauvre encore. On a dans la capitale des paſſions que l'on n'a point ailleurs. La vue des jouiſſances invite à jouir auſſi. Tous les Acteurs qui jouent leur rôle ſur ce grand & mobile théatre, vous forcent à devenir

Acteur vous-même. Plus de tranquillité ; les desirs deviennent plus vifs ; les superfluités sont des besoins ; & ceux que donne la nature sont infiniment moins tyranniques, que ceux que l'opinion nous inspire.

Enfin, l'homme qui ne veut pas sentir la pauvreté & l'humiliation plus affreuse qui la suit, l'homme que blesse à juste titre, le coup-d'œil méprisant de la richesse insolente, qu'il s'éloigne, qu'il fuye, qu'il n'approche jamais de la capitale.

Ce 8 Octobre 1780.

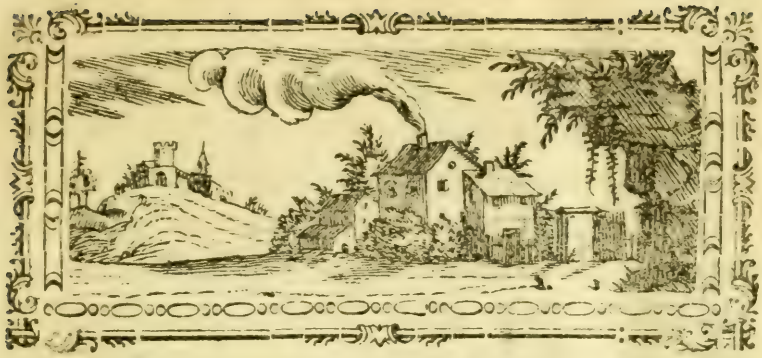


TABLEAU DE PARIS.

COUP-D'ŒIL GÉNÉRAL.

UN homme qui ſait réfléchir à Paris, n'a pas beſoin de ſortir de l'enceinte de ſes murs, pour connoître les hommes des autres climats. Il peut parvenir à la connoiſſance entiere du genre-humain, en étudiant les individus qui fourmillent dans cette immenſe capitale. On y trouve des Aſiatiques couchés toute la journée ſur des piles de carreaux, & des Lapons qui végetent dans des caſes étroites; des Japonnois qui ſe font ouvrir le ventre à la moindre diſpute; des Eſquimaux qui ignorent le temps où ils vivent; des Negres qui ne ſont pas noirs,

& des Quakers qui portent l'épée. On y rencontre les mœurs, les uſages & le caractere des peuples les plus éloignés ; le Chymiſte adorateur du feu, le curieux idolâtre, acheteur de ſtatues ; l'Arabe vagabond, battant chaque jour les remparts, tandis que le Hottentot, l'Indien oiſifs, ſont dans les boutiques, dans les rues dans les cafés. Ici demeure un charitable Perſan, qui donne des remedes aux pauvres ; & ſur le même pallier, un uſurier antropophage. Enfin, les Brachmanes, les Faquirs dans leur exercice pénible & journalier, n'y ſont pas rares, ainſi que les Groenlandois qui n'ont ni temples ni autels. Ce qu'on dit de la voluptueuſe Babylone, ſe réaliſe tous les ſoirs dans un temple dédié à l'harmonie.

On a dit qu'il falloit reſpirer l'air de Paris, pour perfectionner un talent quelconque. Ceux qui n'ont point viſité la capitale, en effet, ont rarement excellé dans leur art ; l'air de Paris, ſi je ne me trompe, doit être un air particulier. Que de ſubſtances ſe fondent dans un ſi petit eſpace ! Paris peut être conſidéré comme un large creuſet, où les viandes, les fruits, les huiles, les vins, le poivre, la cannelle, le ſucre, le café, les productions les plus lointaines, viennent ſe mêlanger ; & les eſtomacs ſont les fourneaux qui décompoſent ces ingré-

diens. La partie la plus ſubtile doit s'exhaler & s'incorporer à l'air qu'on reſpire : que de fumée ! que de flammes ! quel torrent de vapeurs & d'exhalaiſons ! Comme le ſol doit être profondément imbibé de tous les ſels que la nature avoit diſtribués dans les quatre parties du monde ! Et comment de tous ces ſucs raſſemblés & concentrés dans les liqueurs qui coulent à grands flots dans toutes les maiſons, qui rempliſſent des rues entieres (comme la rue des Lombards), ne réſulteroit-il pas dans l'athmoſphere, des parties atténuées qui pinceroient là la fibre plutôt qu'ailleurs ? & de-là naît peut-être, ce ſentiment vif & léger qui diſtingue le Pariſien ; cette étourderie, cette fleur d'eſprit qui lui eſt particuliere. Ou ſi ce ne ſont pas ces particules animées qui donnent à ſon cerveau, ces vibrations qui enfantent la penſée ; les yeux perpétuellement frappés de ce nombre infini d'arts, de métiers, de travaux, d'occupations diverſes ; peuvent-ils s'empêcher de s'ouvrir de bonne heure, & de contempler dans un âge, où ailleurs on ne contemple rien ? Tous les ſens ſont interrogés à chaque inſtant : on briſe, on lime, on polit, on façonne ; les métaux ſont tourmentés & prennent toutes ſortes de formes. Le marteau infatigable, le creuſet toujours embraſé, la lime mordante, toujours en action, applatiſſent, fondent, déchirent les matieres, les com-

binent, les mêlent ; l'eſprit peut-il demeurer immobile & froid, tandis que paſſant devant chaque boutique, il eſt ſtimulé, éveillé de ſa léthargie par le cri de l'art qui modifie la Nature ? Par-tout la ſcience vous appelle, & vous dit *voyez*. Le feu, l'eau, l'air travaillent dans les atteliers des forgerons, des tanneurs, des boulangers ; le charbon, le ſoufre, le ſalpêtre font changer aux objets & de noms & de formes ; & toutes ces diverſes élaborations, ouvrages momentanés de l'intelligence humaine, font raiſonner les têtes les plus ſtupides.

TROP impatient pour vous livrer à la pratique, voulez-vous voir la théorie ? les Profeſſeurs dans toutes les ſciences ſont montés dans les Chaires & vous attendent ; depuis celui qui diſſeque le corps humain, à l'académie de chirurgie, juſqu'à celui qui analyſe au college royal un vers de Virgile. Aimez-vous la morale ? les théatres offrent toutes les ſcenes de la vie humaine : êtes-vous diſpoſé à ſaiſir les miracles de l'harmonie ? au défaut de l'opéra, les cloches dans les airs éveillent les oreilles muſicales : êtes-vous peintre ? la livrée bigarrée du peuple, & la diverſité des phyſionomies, & les modeles les plus rares, toujours ſubſiſtans, invitent vos pinceaux : êtes-vous frivoliſte ; admirez la main légere de cette marchande de modes, qui

décore ſérieuſement une poupée, laquelle doit porter les modes du jour au fond du Nord, & juſques dans l'Amérique ſeptentrionale; aimez-vous à ſpéculer ſur le commerce? voici un lapidaire qui vend dans une matinée, pour cinquante mille écus de diamans, tandis que l'Epicier ſon voiſin, vend pour cent écus par jour, en différens détails, qui ne paſſent pas ſouvent trois à quatre ſols; ils ſont tous deux marchands, & leur degré d'utilité eſt bien différent.

NON, il eſt impoſſible à quiconque a des yeux de ne point réfléchir, malgré qu'il en ait. Le baptême qui coupe l'enterrement, & le même prêtre qui vient d'exhorter un moribond, & qu'on appelle pour marier deux jeunes époux, tandis que le Notaire a parlé de mort le jour même de leur tendre union; la prévoyance des loix pour deux cœurs amoureux qui ne prévoyent rien; la ſubſiſtance des enfans aſſurée, avant qu'ils ſoient nés; & la joie folâtre de l'aſſemblée au milieu des objets les plus ſérieux; tout a droit d'intéreſſer l'obſervateur attentif.

UN carroſſe vous arrête, ſous peine d'être moulu ſur le pavé; voici qu'un pauvre, couvert de haillons, tend la main à un équipage doré où eſt enfoncé un homme épais, qui retranché derriere ſes glaces, paroît aveugle & ſourd;

une appoplexie le menace, & dans dix jours il ſera porté en terre, laiſſant deux ou trois millions à d'avides héritiers qui riront de ſon trépas, tandis qu'il refuſoit de légers ſecours à l'infortuné qui l'imploroit d'une voix touchante.

QUE de tableaux éloquens qui frappent l'œil dans tous les coins des carrefours, & quelle galerie d'images, pleine de contraſtes frappans pour qui ſait voir & entendre!

LA prodigieuſe conſommation de huit cent mille hommes entaſſés & vivant ſur le même point, parmi leſquels il y a deux cent mille gourmands ou gaſpilleurs, conduit au premier raiſonnement politique. Le Duc ne paye pas le pain plus cher que le porte-faix, qui en mange trois fois plus. Comment n'être pas étonné de cet ordre qui regne dans une ſi grande confuſion de choſes. Il laiſſe appercevoir ce que peuvent de ſages loix; combien elles ont été lentes à ſe former; quelle machine compliquée & ſimple eſt cette police vigilante; & l'on découvre les moyens de la perfectionner ſans gêner cette liberté honnête & précieuſe, l'attribut le plus cher à tout citoyen.

SI l'on a le goût des voyages, tout en déjeûnant dans une bonne maiſon, on ſe pro-

mene bien loin en imagination. La Chine & le Japon ont fourni la porcelaine, où bouillonne le thé odoriférant de l'Aſie; on prend avec une cuillier arrachée des mines du Pérou, le ſucre que de malheureux Negres, tranſplantés d'Afrique, ont fait croître en Amérique; on eſt aſſis ſur une étoffe brillante des Indes, pour laquelle trois grandes puiſſances ſe ſont fait une guerre longue & cruelle; & ſi l'on veut être informé des faits de ces débats, en étendant la main, on ſaiſit ſur une feuille volante, l'hiſtoire récente & fugitive des quatre parties du monde: on y parle du conclave & d'une bataille; d'un Viſir étranglé, & d'un nouvel académicien; enfin juſqu'au Singe & au Perroquet de la maiſon, tout vous rappelle les miracles de la navigation & l'ardente induſtrie de l'homme.

En mettant la tête à la fenêtre, l'on conſidere l'homme qui fait des ſouliers pour avoir du pain, & l'homme qui fait un habit pour avoir des ſouliers; & l'homme qui ayant des habits & des ſouliers, ſe tourmente encore pour avoir de quoi acheter un tableau. On voit le boulanger & l'apothicaire, l'accoucheur & celui qui enterre, le forgeron & le journalier, qui travaillent pour aller ſucceſſivement chez le

boulanger, l'apothicaire, l'accoucheur & le marchand de vin.

LES GRENIERS.

PARLONS d'abord de la partie la plus curieuſe de Paris; *les greniers.* Comme dans la machine humaine, le ſommet renferme la plus noble partie de l'homme, l'organe penſant; ainſi dans cette capitale, le génie, l'induſtrie, l'application, la vertu occupent la région la plus élevée. Là, ſe forme en ſilence le peintre; là, le poëte fait ſes premiers vers; là, ſont les enfans des arts, pauvres & laborieux, contemplateurs aſſidus des merveilles de la Nature; donnant des inventions utiles & des leçons à l'Univers; là, ſe méditent tous les chefs-d'œuvres des arts; là, on écrit un mandement pour un Evêque; un diſcours pour un avocat général; un livre pour un futur miniſtre; un projet qui va changer la face de l'Etat; la piéce de théatre qui doit enchanter la nation. Allez demander à Diderot, s'il voudroit quitter ſon logement, pour aller demeurer au Louvre, & écoutez ſa réponſe. Preſque point d'hommes célebres, qui n'ayent commencé par habiter un grenier. J'y ai vu l'auteur d'Emile, pauvre, fier & content; & lorſ-

qu'ils en deſcendent, les écrivains perdent ſouvent tout leur feu; ils regrettent les idées qui les maîtriſoient, lorſqu'ils n'avoient que le haut des cheminées pour perſpectives. Greuze, Fragonard, Vernet, ſe ſont formés dans des greniers : ils n'en rougiſſent point, c'eſt-là leur plus beau titre de gloire.

Que le riche eſcalade ces hautes demeures pour y apporter quelques parcelles d'or, & tirer un profit conſidérable des travaux de jeunes artiſtes preſſés de vivre & encore inconnus. Le riche eſt utile quoiqu'il ſoit dirigé par l'avarice, & qu'il cherche à tirer parti de l'indigence où languit l'ouvrier; mais puiſqu'il a fait le voyage, qu'il frappe à la porte voiſine..... Oſera-t-il entrer? les horreurs de la miſere vont l'inveſtir & attaquer tous ſes ſens; il verra des enfans nuds qui manquent de pain; une femme qui malgré la tendreſſe maternelle, leur diſpute quelques alimens; & le travail du malheureux devenir inſuffiſant pour payer des denrées, que grêve le plus cruel des impôts. On a falſifié la nourriture du miſérable, & il ne mange preſque plus rien, tel qu'il eſt ſorti des mains de la Nature. Le cri de l'infortuné retentit ſous ces toits entr'ouverts, & reſſemble au vain ſon des cloches dont il eſt voiſin, qui ébranle l'air

& s'évanouit; la langueur le conſume, en attendant que l'hôpital s'ouvre & l'engloutiſſe.

QUAND cet infortuné s'éveille le matin pour recommencer ſes pénibles & infructueux travaux, il entend le char de la fortune, qui en rentrant, fait trembler la maiſon. L'homme oppulent & débauché, voiſin du malheureux par le local, éloigné de lui, à mille lieues par le cœur, ſe couche fatigué de plaiſir, lorſque l'autre s'arrache au ſommeil. Le riche a perdu ou gagné ſur une carte, ce qui auroit ſuffi à l'entretien d'une famille entiere, & il ne lui vient point à l'idée de ſoulager les ſouffrances de ſon ſemblable.

L'ECRIVAIN eſt ſouvent placé entre ces contraſtes frappans, & voilà pourquoi il devient véhément & ſenſible; il a vu de près la miſere de la portion la plus nombreuſe d'une ville qu'on apelle oppulente & ſuperbe; il en conſerve le ſentiment profond. S'il eut été heureux, il y a mille idées touchantes & patriotiques, quil n'eût pas eues. Orateur du plus grand nombre, & conſéquemment des infortunés, il doit défendre leur cauſe; mais la défend-on quand on n'a pas ſenti le malheur d'autrui, c'eſt-à-dire quand on ne l'a point partagé?

GROSSEUR DÉMESURÉE

DE LA CAPITALE.

Vu politiquement, Paris eſt trop gros : c'eſt un chef démeſuré pour le corps de l'Etat ; mais il ſeroit plus dangereux aujourd'hui de couper la loupe que de la laiſſer ſubſiſter ; il eſt des maux qui une fois enracinés, ſont indeſtructibles.

Les grandes villes ſont fort du goût du gouvernement abſolu ; auſſi fait-il tout pour y entaſſer les hommes ; il y apelle les grands propriétaires par l'appât du luxe & des jouiſſances. Il y précipite la foule, comme on enclave des moutons dans un pré, afin que la gueule des mâtins, ayant une moindre ſurface à parcourir, puiſſe les ranger plus facilement ſous la loi commune : enfin, Paris eſt un gouffre où ſe fond l'eſpece humaine ; c'eſt là qu'elle eſt ſous la clef, on n'entre, on ne ſort que ſous des guichets où régnent des yeux d'Argus. Des barrieres de ſapin, plus reſpectées que ne le ſeroient des murailles de pierres, bordées de canons arrêtent les denrées les plus néceſſaires à la vie, & leur impoſent une taxe que le pauvre ſupporte ſeul ; car, diſpenſé de tous les plaiſirs, il

ne l'eſt pas du beſoin de manger. Il ne tiendroit qu'au Prince d'affamer la ville, il tient en cage ſes bons & fideles ſujets : s'il étoit mécontent, il pourroit leur refuſer la béquée ; avant qu'ils puſſent forcer les barreaux, les trois quarts ſe ſeroient mangés, ou ſeroient morts de faim.

Il faut que tout le monde vive, car la premiere loi eſt de ſubſiſter. Je vois cette ville floriſſante, mais aux dépens de la nation entiere : ces maiſons à ſix étages tous peuplés, aſpirent les moiſſons & les vignes à cinquante lieues à l'entour ; ces laquais, ces baladins, ces abbés, ces batteurs de pavé ne ſervent ni l'état ni la ſociété ; il faut cependant que tout cela ſubſiſte, comme le dira mon premier chapitre ſur la légiſlation, intitulé *de l'eſtomac de l'homme.* Il y a des maux politiques qu'il faut tolérer, tant qu'on ne peut y remédier d'une maniere ſûre ; telle eſt l'étendue de la capitale : on ne fera pas refluer ſur les terres, ceux qui habitent les chambres garnies & les greniers. Ils n'ont rien, pas même des bras, puiſqu'ils ſont énervés. Arrêterez-vous aux portes ceux qui entrent ? Conſervez donc l'énorme loupe puiſque vous ne pouvez l'extirper ſans mettre en danger le corps politique ; d'ailleurs... Mais n'anticipons point ſur ce que nous avons à faire ſentir ſur cette ville qui

ſera toujours chere à un gouvernement, dont la tête eſt auſſi diſproportionnée que la capitale l'eſt au royaume.

PHYSIONOMIE
DE LA GRANDE VILLE.

VOULEZ-VOUS juger Paris phyſiquement ? Montez ſur les tours Notre-Dame ; la ville eſt ronde comme une citrouille ; le plâtre qui forme les deux tiers matériels de la ville, & qui eſt tout à la fois blanc & noir, annonce qu'elle eſt bâtie de craie, & qu'elle repoſe ſur la craie. La fumée éternelle, qui s'éleve de ces cheminées innombrables, dérobe à l'œil le ſommet pointu des clochers, on voit comme un nuage qui ſe forme au deſſus de tant de maiſons, & la tranſpiration de cette ville eſt pour ainſi dire ſenſible.

LA riviere qui la partage, la coupe preſque régulièrement en deux portions égales ; mais les édifices ſe portent depuis quelques années du côté du Nord.

JE paſſerai ſous ſilence ſa poſition topographique, ainſi que la deſcription de ſes édifices,

de ſes monumens, de ſes curioſités en tout genre; parce que je fais plus de cas du tableau de l'eſprit & du caractere de ſes habitans, que de toutes ces nomenclatures, qu'on trouvera dans les *étrennes mignones*. C'eſt au moral que je me ſuis attaché; il ne faut que des yeux pour voir le reſte.

JE dois ſeulement conſidérer que ſon ciel en général, eſt ſujet à la plus grande inconſtance, & beaucoup plus humide que froid; l'eau de la Seine eſt légerement purgative; & l'on dit proverbialement, *qu'elle ſort de la cuiſſe d'un ange*. La fibre y eſt molle & détendue, l'épaiſſeur de l'atmoſphere en relâche le ton; & les couleurs vives ſont rares ſur les viſages.

LE quartier le plus ſain eſt le Faux bourg Saint Jacques, habité par le petit peuple; & le quartier le plus mal ſain eſt le quartier de la Cité.

POURQUOI cette ſuperbe ville n'eſt-elle pas ſituée au lieu où eſt Tours? Elle ſeroit d'ailleurs au centre du Royaume. Le beau ciel de la Touraine ſeroit plus convenable à ſa population: placée ſur les bords de la Loire, elle auroit des avantages infinis qu'elle n'a pas, & que les richeſſes & le travail ne ſauroient lui apporter.

Ses environs ſont variés, charmans, délicieux; c'eſt la Nature cultivée, ſans que l'art l'étouffe; on y trouve une foule de jardins, d'allées, de promenades, qu'on ne trouve que près de la capitale. A quatre lieues à la ronde, tout eſt orné par les mains de l'opulence; & le cultivateur qui en féconde les terres, n'eſt pas abſolument malheureux.

Mais on ne ſauroit auſſi, à huit ou dix lieues à la ronde, tirer un coup de fuſil. *Les plaiſirs du Roi* & les terres des Princes ont envahi tous les droits de chaſſe. Les loix arbitraires faites à ce ſujet, portent une empreinte de ſévérité, pour ne pas dire de cruauté, qui contraſte avec les autres loix du Royaume. Tuer une perdrix, devient un délit que les galeres ſeules peuvent expier. Les gardes-chaſſe pourſuivent les braconniers avec plus de vigilance & d'ardeur, que la maréchauſſée ne pourſuit les voleurs & les aſſaſſins. Enfin les gardes-chaſſe tuent & (choſe épouvantable!) ces meurtres demeurent impunis. Oſerai-je dire qu'on les a vu recompenſés, & par un Prince, qui d'ailleurs paſſe pour humain.

Les Princes ſont durs, inexorables, ſur l'article de la chaſſe, & exercent une véritable tyrannie.

LES CARRIERES.

POUR bâtir Paris dans ſon origine, il a fallu prendre la pierre dans les environs; la conſommation n'en a pas été mince. Paris s'agrandiſſant, on a bâti inſenſiblement les Fauxbourgs ſur les anciennes carrieres; de ſorte que tout ce qu'on voit en dehors, manque eſſentiellement dans la terre aux fondemens de la ville; delà les concavités effrayantes qui ſe trouvent aujourd'hui ſous les maiſons de pluſieurs quartiers; elles portent ſur des abîmes. Il ne faudroit pas un choc bien conſidérable, pour ramener les pierres au point d'où on les a enlevées avec tant d'effort; huit perſonnes enſevelies dans un gouffre de cent cinquante pieds de profondeur, & quelques autres accidens moins connus, ont excité enfin la vigilance de la police & du gouvernement; & de fait, on a étayé en ſilence les édifices de pluſieurs quartiers, en leur donnant dans ces obſcurs ſouterrains un appui qu'ils n'avoient pas.

TOUT le Fauxbourg Saint Jacques, la rue de la Harpe, & même la rue de Tournon, portent ſur d'anciennes carrieres, & l'on a bâti des pilaſtres pour ſoutenir le poids des maiſons. Que de matiere à réflexions en conſidérant cette grande

grande ville formée, ſoutenue par des moyens abſolument contraires. Ces tours, ces clochers, ces voûtes des temples, autant de ſignes qui diſent à l'œil : ce que nous voyons en l'air manque ſous nos pieds.

OU EST LE GOUVERNEMENT FÉODAL ?

CETTE nobleſſe qui vivoit il y a deux cents ans dans ſes châteaux, répugnoit à venir dans la groſſe ville : auſſi que n'a-t-on pas fait en France pour lui faire déſerter les donjons épars qu'elle habitoit dans les campagnes ? De là elle bravoit ſouvent des ordres arbitraires ; elle avoit un rang ; mais lorſque les graces du ſouverain ne ſe ſont plus manifeſtées que dans tel bureau, lorſqu'un point unique attractif & central s'eſt établi où tout ce qui étoit dans le cercle devoit aboutir, il a fallu quitter les antiques châteaux ; ils ſont tombés en ruine, & avec eux, la force des ſeigneurs. On les a étourdis avec toute la pompe qui environne les cours ; on a inſtitué des fêtes pour les amollir ; les femmes, qui vivoient dans la ſolitude, & dans les devoirs de l'économie domeſtique, ſe ſont trouvé flattées d'attirer les regards ; leur coquetterie, leur ambition natu-

relle y a trouvé ſon compte ; elles ont brillé près du trône, à raiſon de leurs charmes. Il a fallu que leurs eſclaves ne s'éloignaſſent point du ſéjour de leur puiſſance ; elles ſont devenues les reines de la ſociété, & les arbitres du goût & des plaiſirs ; elles ont vu avec indifférence leurs peres, leurs époux, leurs fils humiliés, & loin de leur domaine, pourvu qu'elles continuaſſent à s'agiter dans le tourbillon des cours ; elles ont transformé de pures bagatelles en importantes affaires ; elles ont créé le coſtume, l'étiquette, les modes, les parures, les préférences, les conventions puériles ; elles ont renforcé la pente à l'eſclavage. Les hommes conduits, dirigés par elles, peut-être à leur inſu, n'ont plus eu d'autres reſſources que de tendre des mains avides autour du diſpenſateur des graces & de l'argent : l'art de faire fortune a été l'art du courtiſan, le Monarque a mis à profit cette tendance de la nation, ſi utile à l'agrandiſſement de ſon pouvoir ; il a arraché aux peuples tout l'or qu'il pouvoit lui enlever, pour le donner à ſes courtiſans transformés en ſerviteurs attentifs.

Les héritages de l'antique nobleſſe ſont donc venus ſe métamorphoſer à Paris en diamans, en dentelles, en plats d'argent, en équipages ſomptueux. Le dépériſſement de l'agriculture

s'eſt fait ſentir ; le trône a reçu plus d'éclat, & le bien de l'état en a ſouffert : mais ſi les intérêts du corps politique ont reçu des dommages conſidérables par l'établiſſement des grandes villes, quelques particuliers ont eu de rares privileges ; ils ont joui de tous les arts raſſemblés, de toutes les reſſources, & les plus promptes, de toutes les commodités, & les plus douces, de tout ce qui peut enfin embellir la vie, diminuer les maux de la Nature, affermir la joie, la ſanté & le bonheur.... Quelques particuliers ; mais la nation en gros !

PATRIE DU PHILOSOPHE.

C'Est dans les grandes villes que le philoſophe lui-même ſe plait, tout en les condamnant ; parce qu'il y cache mieux qu'ailleurs ſa médiocre fortune ; parce qu'il n'a pas du moins à en rougir, parce qu'il y vit plus, libre noyé dans la foule ; parce qu'il y trouve plus d'égalité dans la confuſion des rangs ; parce qu'il y peut choiſir ſon monde, & ſe dérober aux ſots & aux importuns, que l'on n'évite point dans les petits endroits. Il y trouve auſſi une plus ample matiere à réflexions : des ſcenes journalieres ajoutent à ſes nombreuſes expériences ; la diverſité des objets

fournit à ſon génie l'aliment qui lui convient ; il blâmera la folie des hommes qui dédaignent les plaiſirs champêtres; mais il partagera leurs folies.

A dix-huit ans, quand j'étois plein de force, de ſanté & de courage, & j'étois alors très-robuſte, je goûtois beaucoup le ſyſtème de Jean-Jacques Rouſſeau : je me promenois en idée dans une forêt, ſeul avec mes propres forces, ſans maître & ſans eſclaves, pourvoyant à tous mes beſoins. Le gland des chênes, les racines & les herbes ne me paroiſſoient pas une mauvaiſe nourriture. L'extrême appétit me rendoit tous les végétaux également ſavoureux ; je n'avois pas peur des frimâts ; j'aurois bravé, je crois, les horreurs du Canada & du Groenland ; la chaleur de mon ſang rejettoit les couvertures. Je me diſois dans ma penſée ; là, je ne ſerois point enchaîné dans ce cercle de formalités, de chicanes, de minuties, de politique fine & verſatile. Libre dans mes penchans, je leur obéirois ſans offenſer les loix, & je ſerois heureux, ſans nuire ni à l'avarice, ni à l'orgueil d'aucun Etre.

Mais quand cette premiere fougue du tempérament fut ralentie, quand, familiariſé à vingt-ſept ans, avec les maladies, avec les hommes, & encore plus avec les livres, j'eus pluſieurs ſortes

d'idées, de plaiſirs & de douleurs; quand j'appris à connoître les privations & les jouiſſances ; plus foible d'imagination parce que je l'avois enrichie, & amollie par les arts, je trouvai le ſyſtême de Jean-Jacques moins délectable; je vis qu'il étoit plus commode d'avoir du pain avec une petite piéce d'argent, que de faire des chaſſes de cent lieues pour attraper du gibier; je ſus bon gré à l'homme qui me faiſoit un habit, à celui qui me voituroit à la campagne, au cuiſinier qui me faiſoit manger un peu par de-là le premier appétit, à l'auteur qui avoit fait une piéce de théatre qui me faiſoit pleurer, à l'architecte qui avoit bâti la maiſon commode, où je trouvois bon feu dans l'hiver, & des hommes agréables, qui m'enſeignoient mille choſes que j'ignorois.

ALORS je vis les ſociétés ſous un autre jour, & je me ſuis dit : il y a moins de ſervitude & de miſere à Paris, que dans l'état ſauvage, même pour les plus infortunés, qui participent ou peuvent participer aux bienfaits des arts, ou du moins il n'y a point de milieu, & il faut être tout à fait un homme errant dans les bois, ou il faut vivre à Paris dans la bonne compagnie, c'eſt-à-dire, dans celle que je fréquente : car chacun appelle ainſi la ſociété qu'il s'eſt choiſie..... Je penſois cela; attendez lecteur juſ-

qu'à la fin du livre, pour ſavoir ſi je penſe encore de même.

DE LA CONVERSATION.

AVEC quelle légéreté on ballotte à Paris, les opinions humaines ! Dans un ſouper, que d'arrêts rendus ! On a prononcé hardiment ſur les premieres vérités de la métaphyſique, de la morale, de la littérature & de la politique : l'on a dit du même homme, à la même table, à droite, qu'il eſt un aigle ; à gauche, qu'il eſt un oiſon. L'on a débité du même principe, d'un côté, qu'il étoit inconteſtable ; de l'autre, qu'il étoit abſurde : les extrêmes ſe rencontrent, & les mots n'ont plus la même ſignification dans deux bouches différentes.

MAIS ſur-tout avec quelle facilité on paſſe d'un objet à un autre ; & que de matieres on parcourt en peu d'heures ! Il faut avouer que la converſation, à Paris, eſt perfectionnée à un point, dont on ne trouve aucun exemple dans le reſte du monde. Chaque trait raſſemble à coup de rame tout à la fois léger & profond ; on ne reſte pas long-temps ſur le même objet ; mais il y a une couleur générale qui fait que

toutes les idées rentrent dans la matiere dont il eſt queſtion. Le pour & le contre ſe diſcutent avec une rapidité ſinguliere. C'eſt un plaiſir délicat qui n'appartient qu'à une ſociété extrêmement policée, qui a inſtitué des regles fines, toujours obſervées. L'homme qui n'a point ce tact, avec de l'eſprit d'ailleurs, eſt auſſi muet que s'il étoit ſourd.

On ne ſait par quelle tranſition rapide on paſſe de l'examen d'une comédie, à la diſcuſſion des affaires des Inſurgens; comment on parle à la fois d'une mode & de Boſton, de Deſrues & de Franklin. L'enchaînure eſt imperceptible, mais elle exiſte aux yeux de l'obſervateur attentif: les rapports, pour être éloignés, n'en ſont pas moins réels; & ſi l'on eſt né pour penſer, il eſt impoſſible alors de ne pas appercevoir que tout eſt lié, que tout ſe touche, & qu'il faut avoir une multitude d'idées pour enfanter une bonne idée; les reflets, au moral comme au phyſique, ſe prêtent des lumieres mutuelles.

Rien de plus délicieux que de ſe promener, pour ainſi dire, au milieu des penſées diverſes de ſes voiſins; de voir ſi ſouvent l'habit qui parle encore plus que l'homme: tel ne vous répond pas, répond à ſa propre penſée, & n'en

répond que mieux : le geſte au lieu du diſcours eſt quelque fois remarquable ; mille faits particuliers ſuppléent au défaut de la mémoire & de la lecture ; & la connoiſſance des hommes & des choſes s'apprend mieux dans un cercle que dans les meilleurs livres.

LA NOUVELLE ATHENES.

PARIS repréſente l'ancienne Athenes : on vouloit être loué des Athéniens ; on ambitionne aujourd'hui le ſuffrage de la capitale de France. Alexandre au moment qu'il combattoit Porus, s'écrioit que de fatigues pour être loués de vous, ô Athéniens ! Quel peuple étoit-ce donc que ces Athéniens, qui imprimoient au fond de l'Aſie, le deſir de les intéreſſer ? Ou Alexandre étoit un fou, d'une vanité outrée, ou Athenes étoit la premiere ville de l'Univers.

LES trois hommes qui ont de mon temps occupé le plus conſtamment l'attention des Pariſiens cauſans, ſont le Roi de Pruſſe, Voltaire, & Jean-Jacques Rouſſeau. Il eſt incroyable le nombre d'admirateurs juſtes & paſſionnés, qu'a obtenu le premier par ſes victoires, par ſa législation, par ſes talens ſpirituels. J'avoue que

je ſuis à la tête de ces admirateurs, & que depuis Céſar, je ne connois point d'homme qui ait réuni plus de qualités.

Ainsi le mérite réel n'échappe point à un peuple qu'on taxe de frivolité; il ſait être conſtant dans ſon eſtime; il reconnoît l'homme dans l'Europe, qui mérite ſon hommage. Quel exemple pour celui qui ſera jaloux d'obtenir les mêmes ſuffrages! Le Pariſien offre de la politeſſe & des égards à toutes les têtes couronnées; mais il réſerve ſon admiration & ſon reſpect, pour le monarque vraiment digne de figurer ſur un trône. Les Pariſiens déſignent déja quelques autres noms de ſouverains à la gloire; mais c'eſt au leur qu'il appartient de donner à l'éclat de leur renommée naiſſante, cette maturité qui en aſſure le poids & l'étendue.

JOUISSANCES.

Un Citadin riche trouve à ſon réveil, les marchés fournis de tout ce que cent mille hommes ont pu ramaſſer à cinquante lieues à la ronde, pour flatter ſes goûts. Il n'a que l'embarras du choix; tout abonde, & pour quelques piéces d'argent, il mangera le poiſſon dé-

licieux, l'huitre verte, le faiſan, le chapon & l'ananas, qui croiſent ſéparément ſur des terreins oppoſés. C'eſt pour lui que le vigneron renonce à boire le jus bienfaiſant, qu'il garde ſoigneuſement pour une bouche étrangere : c'eſt pour lui que les eſpaliers ſont taillés par des mains adroites & vigilantes. Veut-il charmer ſa douce oiſiveté ? le peintre lui apporte ſon tableau ; les ſpectacles lui offrent leur muſique, leurs drames, leurs aſſemblées brillantes. Il faut qu'il ſoit bien né pour l'ennui s'il ne trouve à varier ſes amuſemens ; il eſt des ouvriers de ſenſualité, qui décorent la coupe de la volupté, & qui ſavent rafiner des plaiſirs déja jugés exquis.

DANGERS.

MAIS malheur au cœur neuf & innocent, échappé de la province, qui ſous prétexte de ſe perfectionner dans quelque art, oſe viſiter ſans mentor & ſans ami, cette ville de ſéduction. Les piéges de la débauche qui uſurpe inſolemment le nom de volupté, vont l'environner de toutes parts : à la place du tendre amour, il ne rencontrera que ſon ſimulacre ; le menſonge de la coquetterie, les artifices de la cupidité ſont ſubſtitués aux accens du cœur, aux

flammes du ſentiment ; le plaiſir eſt vénal & trompeur. Ce jeune homme qui a quitté un pere, une mere, une amante, plongé dans une multitude confuſe, ſera heureux s'il ne perd quelquefois que ſa ſanté ; ſi échappant à la ruine de ſes forces, il ne va pas groſſir le troupeau de ces ames ſans vigueur & ſans nerf, qui ne ſont plus livrées qu'à un mouvement machinal. Ainſi tout eſt compenſé ; & pour acquérir des connoiſſances rares ou neuves, il en coute cher quand on veut toucher *à l'arbre de la ſcicence.*

Il y auroit une piéce de théatre très-morale à faire, *le pere de province.* Un malheureux pere, ſouvent abuſé par une perſpective décevante, combat mollement les deſirs de ſon fils ; il lui ouvre la route de la capitale, ſéduit le premier par l'idée d'une prochaine fortune. Le fils part avec un cœur rempli des vertus filiales ; mais la contagion va le ſaiſir : bientôt le pere infortuné ne reconnoîtra plus le fils dans lequel il ſe complaiſoit ; celui-ci aura appris à tourner en ridicule les vertus qui lui étoient les plus cheres ; & tous les liens qui l'attachoient à la maiſon paternelle, il les aura oubliés ou briſés, parce qu'il aura vu la ville où les nœuds ſont ſi légers qu'ils n'y exiſtent plus, ou qu'ils y ſont tournés en ridicule.

AVANTAGES.

C'EST à Paris que l'on trouve les reſſources que l'on chercheroit vainement dans les provinces pendant pluſieurs années. On a bien raiſon de dire que la fortune eſt aveugle : car une ſimple recommandation vous pouſſe quelquefois beaucoup plus loin que les travaux les plus aſſidus. Tout dépend quelquefois de la premiere maiſon où vous entrez.

O jeune homme ! tandis que ton viſage eſt frais, vas careſſer la fortune ; elle eſt femme, elle chérit les premieres années de la vie humaine : ſi tu attends plus tard, tu ne ſeras point favoriſé.

MAIS il y a une ſi grande preſſe dans le temple de la fortune, rempli d'ambitieux ! ils ſe coudoient & ſe croiſent mutuellement dans leur marche. Il faut ſe faire jour à travers le flux & le reflux. A peine a-t-on vaincu la foule prodigieuſe des obſtacles, à peine a-t-on mis un pied devant l'autel de la Déeſſe, qu'on ſe trouve avoir la barbe griſe, & qu'il faut tout abandonner. Je n'ai jamais fait un pas vers l'Idole ; auſſi ſuis-je toujours à la même diſtance ; & il eſt trop tard aujourd'hui pour avancer.

ESPRIT RAFINÉ.

PEUT-ETRE y a-t-il dans la capitale, vraiment trop de ce qu'on appelle eſprit. On juſtifie tout, & le vice même. Notre malice, c'eſt-à-dire, le rafinement de nos paſſions, l'art de les juſtifier, auroit-elle pour meſure l'étendue donnée à notre faculté de penſer ? Notre raiſon perfectionnée nous apprendroit-elle en même temps à perfectionner le vice ? Ne nous ſervirions-nous pas d'une logique ingénieuſe pour voiler l'artifice, & le progrès de nos goûts intéreſſés ? Ne deviennent-ils pas plus attrayans, plus tyranniques par la méthode même qui nous apprend ces ſubtilités ? Quoi ! la ſcience ſeroit accompagnée d'un poiſon ſubtil ! Je crains d'approfondir cet objet ; non, la ſcience vraie eſt bonne. Il y en a de fauſſes, & ce ſont celles-là qui excitent la cupidité ; il en eſt d'innocentes dans les ſiecles les plus corrompus.

POUR QUI LES ARTS? HÉLAS!

TANDIS que l'imagination cherche & invente, ſe conſume dans ſon vol actif & ſoutenu, tandis que le bon ſens médite, calcule, que l'eſprit de ſagacité perfectionne..... C'eſt donc pour que l'indolence jouiſſe dédaigneuſement de tous ces arts créés avec tant de travaux !

CELA eſt bien triſte à penſer. Quoi, tout eſt fait pour l'œil de la molleſſe, pour les plaiſirs du voluptueux oiſif! Quoi, c'eſt pour le réveiller de ſa léthargie & de ſon ennui, que les nobles enfans des arts mettent au jour leurs admirables productions !

AU PLUS PAUVRE LA BESACE.

TOUTES les charges, les dignités, les emplois, les places civiles, militaires & ſacerdotales, ſe donnent à ceux qui ont de l'argent : ainſi la diſtance qui ſépare le riche du reſte des citoyens, s'accroît chaque jour, & la pauvreté devient plus inſupportable par la vue des progrès étonnans du luxe qui fatigue les regards

de l'indigent. La haine s'envenime & l'état eſt diviſé en deux claſſes, en gens avides & inſenſibles, & en mécontens qui murmurent. Le législateur qui trouvera le moyen de hacher les propriétés, de diviſer & ſubdiviſer les fortunes, ſervira merveilleuſement l'état & la population. Telle eſt la penſée féconde de Monteſquieu, revêtue de cette expreſſion ſi heureuſe: *en tout endroit où deux perſonnes peuvent vivre commodément, il ſe fait un mariage.*

Les richeſſes accumulées ſur quelques têtes, enfantent ce luxe ſi dangereux pour celui qui en jouit & pour celui qui l'envie. Ces mêmes richeſſes réparties d'une maniere moins inégale, au lieu du poiſon deſtructeur que produit le faſte, ameneroient l'aiſance, mere du travail, & ſource des vertus domeſtiques. Tout état où les fortunes ſont à-peu-près au même niveau eſt tranquille, fortuné & ſemble faire un tout. Telle eſt de nos jours la Suiſſe. Tout autre état porte un principe de diſcorde & de diviſion éternelle. L'un ſe vend, l'autre achete, & tous deux ſont avilis. Je n'entends pas parler de cette égalité qui n'eſt qu'une chimere. Mais les énormes propriétés nuiſent au commerce & à la circulation. Tout l'argent eſt d'un côté, & le ſuc vital s'égare au lieu de féconder toutes les branches de l'arbre. Que de talens éclipſés

faute de quelques piéces d'argent ! S'il eſt conſidéré comme une ſemence productive, les trois quarts & demi des citoyens en ſont privés, & languiſſent toute leur vie ſans pouvoir déployer leurs propres facultés.

RIEN ne me fait plus de plaiſir que de voir l'héritier d'un millionnaire dépenſer en peu d'années les biens immenſes que ſon pere avare & dur avoit amaſſés. Car ſi le fils étoit avare comme le pere, à la troiſieme génération le deſcendant poſſéderoit dix fois la fortune de ſon biſayeul, & vingt hommes de cette eſpece engloberoient toutes les richeſſes d'un pays. L'origine de tous les maux politiques doit s'attribuer à ces fortunes immenſes, accumulées ſur quelques têtes. Cette funeſte inégalité fait naître d'un côté les attentats de l'opulence, & de l'autre, les crimes obſcurs de l'indigence. Elle enfante une guerre inteſtine qui a beaucoup de reſſemblance avec la guerre civile: elle inſpire aux uns une haine d'autant plus active qu'elle eſt cachée, & aux autres un orgueil intolérable, qui devient cruel. Tout état qui favoriſera par ſes loix cette injuſte diſproportion, n'a qu'à étendre ſon code pénal. Dès qu'il y aura de nombreux palais, il faudra bâtir de vaſtes priſons. Tout état, au contraire, attentif à diviſer les héritages, à faire deſcendre le ſuc nourricier

ricier dans toutes les branches, aura moins de délits à punir. La loi romaine qui défendoit qu'aucun Romain pût posséder au-delà de 500 arpens de terre, étoit une loi très-sage. Une loi qui parmi nous examineroit à la mort, la vie d'un très-riche propriétaire, par quels moyens il a amassé sa fortune, & qui rendroit aux pauvres de l'état ce qui paroîtroit avoir excédé les gains légitimes, semblera chimérique; mais n'en seroit pas moins excellente.

GAIETÉ.

ON ne trouve plus chez les Parisiens cette gaieté qui les distinguoit, il y a soixante ans, & qui formoit pour l'étranger le présent le plus agréable, & le compliment le plus flatteur. Leur abord n'est plus si ouvert, ni leur visage aussi riant. Je ne sais quelle inquiétude a pris la place de cette humeur enjouée & libre, qui attestoit des mœurs plus simples, une plus grande franchise, & une plus grande liberté. On ne se réjouit plus en compagnie; l'air sérieux, le ton caustique, annoncent que la plupart des habitans rêvent à leurs dettes, & sont toujours aux expédiens.

LES dépenses qu'entraîne le luxe, & la ma-

nie des ſuperfluités ont rendu tout le monde pauvre, & l'on s'intrigue perpétuellement, pour parer aux frais de repréſentation.

AFFAIRES, embarras, ſervitudes, projets; tout cela ſe lit ſur les viſages. Dans une ſociété de vingt perſonnes, dix-huit s'occupent des moyens d'avoir de l'argent, & quinze n'en trouveront point.

LES ris naiſſent de la modération des deſirs: on ne la connoît plus: on tombe dans la réſerve, de là dans la ſéchereſſe; & l'abus de l'eſprit vient encore retrécir les cœurs. Les viſages voudroient ſe montrer épanouis; mais une vraie inquiétude trahit le tourment intérieur de l'ame. Si l'on jouit encore, c'eſt dans des parties obſcures & ſecretes, où l'on eſt ſeul, où le libertinage prend la place de la volupté; on y eſt quelquefois diſtrait, jamais heureux.

BESOINS FACTICES.

CE n'eſt pas l'or qui pervertit une nation ; il eſt pur & innocent chez un peuple où regne la ſimplicité : il devient dangereux dès qu'il reçoit un prix extrême par l'appas des faux plaiſirs.

LORSQU'ON voit avec quelle fureur l'homme ſe précipite à Paris dans les frivolités du luxe, dès qu'il lui eſt offert ; à quel point il eſt devenu ardent pour ces prétendues jouiſſances, dont nos ayeux ſe paſſoient ſi bien ; combien il a mis de recherches dans ce nouveau genre de délices, & comme il eſt devenu ſuperbe & dédaigneux pour tout ce qui n'eſt pas orné de ce brillant ſuperflu, qui ne le rend que plus avide & plus inquiet ; on ne peut s'empêcher de craindre qu'il ne tourne abſolument en ridicule, la vertu, la raiſon, la frugalité, la tempérance : on doit craindre que l'homme dans cette ville, n'oublie tout à fait ſa propre dignité, & ne s'abaiſſe devant l'Idole de la fortune, pour l'intérêt de ces mêmes voluptés, qui ne ſont pas des beſoins, & qui commandent plus impérieuſement que ceux de la Nature.

LE BOURGEOIS.

PAR la même raiſon que l'on ne donne à la Haye que le nom de *village*, parce que cette ville n'eſt point murée; on pourroit appeller ainſi Paris, qui n'a point de murailles.

C'EST le pays de tout le monde: le Pariſien natif n'y a pas plus de privileges que le Chinois qui viendroit s'y établir: ſi je diſois *mon droit de citoyen*, je ferois rire juſqu'aux officiers municipaux.

LE Pariſien s'échauffe d'abord avec une eſpece de frénéſie; le lendemain il tourne tout en ridicule, parce qu'il ne cherche que l'amuſement.

IL eſt tombé depuis près de cent ans dans une eſpece d'inſouciance ſur ſes intérêts politiques; poiſon moral, qui gâte les cœurs, énerve les entendemens, atténue & fait trouver trop fort, tout ce qui eſt énergique: on y a peur de tout ce qui eſt ſublime en tout genre.

ON ſe borne au perſiflage ſuperficiel des ridicules, & l'on a rendu odieuſe la cenſure utile des vices.

LE régent ayant bouleverſé toutes les fortunes, il y a ſoixante ans, a produit le même bouleverſement dans les mœurs : c'eſt à cette époque qu'a commencé l'oubli des vertus domeſtiques.

LE bourgeois eſt marchand ; mais il n'eſt pas négociant : livré à une conduite mercantille, les ſpéculations grandes & généreuſes lui échappent ; il fait des affaires de tout : il eſt vrai que la douane obſtrue & fatigue horriblement le commerce.

DÈS qu'on eſt ſur le pavé de Paris, on voit bien que le peuple n'y fait pas les loix : aucune commodité pour les gens de pied ; point de trotoirs. Le peuple ſemble un corps ſéparé des autres ordres de l'état ; les riches & les grands qui ont équipage, ont le droit barbare de l'écraſer ou de le mutiler dans les rues ; cent victimes expirent par année ſous les roues des voitures. L'indifférence pour ces ſortes d'accidens fait voir que l'on croit que tout doit ſervir le faſte des grands. Louis XV diſoit : *ſi j'étois lieutenant de police, je défendrois les cabriolets.* Il regardoit cette défenſe comme au-deſſous de ſa grandeur.

QUE l'on diſe à un tranquille habitant des

Alpes, qu'il y a une ville où des citoyens pouſſent leurs chevaux à toute bride ſur le corps de leurs concitoyens ; qu'ils en ſont quittes pour payer une légere ſomme, & qu'ils peuvent recommencer le lendemain ; il taxera le Pariſien de menſonge, & n'oſera faire entrer dans ſa mémoire, l'image de cette barbarie.

LE peuple eſt mou, pâle, petit, rabougri ; on voit bien au premier coup-d'œil, que ce ne ſont pas là des Républicains : à ceux-ci appartient un autre caractere qu'au ſujet d'un Monarque. Que celui-ci ſoit poli, ſybarite, ſans mœurs fortes ; il n'a d'autre conſolation que les jouiſſances trompeuſes du luxe. Ce n'eſt que le Républicain qui déploye cette rudeſſe ; ce geſte tranchant, cet œil animé, qui conſerve l'énergie des ames, & ſoutient le patriotiſme.

SI le citoyen ne marche point ſur le pavé, la tête haute, prêt au pugilat, il perdra ſa valeur réelle, tant les vertus orgueilleuſes des états tiennent à une certaine rudeſſe ! Elle peut offenſer un œil efféminé ; mais elle n'en eſt pas moins la ſauve-garde des empires qui veulent rendre leurs forces reſpectables.

Le nerf, & s'il faut le dire, l'insolence du peuple sera toujours le gage de sa franchise, de sa probité, de son dévouement. Dès que le peuple cesse d'être agreste & clamateur, il devient sérieux, vain, débauché, pauvre, & conséquemment avili.

J'aime mieux le voir comme à Londres, se battre à coup de poings, & s'enyvrer à la taverne, que de le voir comme à Paris, soucieux, inquiet, tremblant, ruiné, n'osant lever la tête; livré aux plus laides catins de l'univers, & incessamment prêt à faire banqueroute. Il est alors licentieux sans liberté, dissipateur sans fortune, orgueilleux sans courage; & la misere & l'esclavage vont le charger de leurs fers honteux.

Le bâton regne à la Chine; c'est la populace la plus timide, la plus lâche & la plus voleuse de l'univers. A Paris elle se disperse devant le bout d'un fusil, elle fond en larmes devant les officiers de la police, elle se met à genou devant son chef; c'est un Roi pour toute cette canaille.

Elle croit que les Anglois mangent la viande toute crue; qu'on ne voit que des gens qui se noyent dans la Tamise; & qu'un étranger ne

ſauroit traverſer la ville, ſans être aſſommé à coups de poingts.

Tous les chapiers de la terraſſe des Tuileries, ou de l'allée du Luxembourg, ſont des anti-anglicans, qui ne parlent que de faire une deſcente en Angleterre, de prendre Londres, d'y mettre le feu; & qui, quoique jugés ſouverainement ridicules, n'ont gueres ſur les Anglois, des idées différentes de celles du beau monde.

Nous ne pouvons à Paris, ni parler ni écrire, & nous nous paſſionnons à l'excès pour la liberté des Américains, placés à douze cents lieues de nous: il ne nous eſt jamais arrivé, au milieu de ces applaudiſſemens donnés à la guerre civile, de faire un retour ſur nous-mêmes: mais le beſoin de parler entraîne le Pariſien, & les premieres claſſes comme les dernieres, ſont ſoumiſes à des préjugés déplorables & honteux.

Le Pariſien a changé à bien des égards. Il étoit avant le regne de Louis XIV, bien différent de ce qu'il eſt aujourd'hui; les deſcriptions des écrivains, fideles dans le temps où elles furent écrites, ne peuvent plus convenir aujourd'hui: il a de l'eſprit & des lu-

mieres, il n'a plus ni force, ni caractere, ni volonté.

Le Parisien a le singulier talent de faire poliment une question désobligeante à un étranger; il allie l'indifférence à la réception la plus gracieuse; il lui rend service sans l'aimer, & l'admire pas mépris.

Le propos de ce danseur qui se nommoit immédiatement après un Monarque législateur, après un homme d'un esprit universel, & qui disoit: *je ne connois que trois grands hommes, Fréderic, Voltaire & moi*, a été répété comme le propos d'un appréciateur, d'un distributeur de la renommée; & tout Parisien, jusqu'au faiseur de cabrioles, se croit en droit d'indiquer à la gloire les noms qu'elle doit couronner.

POPULATION

DE LA CAPITALE.

Mr. de Buffon (que je n'appellerai point le comte de Buffon, car il y a tant de comtes) soutient que la force de cette ville pour le maintien de sa population, a augmenté depuis cent

ans d'un quart ; & que ſa fécondité eſt plus que ſuffiſante pour ſa population. Chaque mariage, dit-il, produit quatre enfans ; il ſe fait chaque année environ quatre à cinq mille mariages, & le nombre des baptêmes monte à dix-huit, dix-neuf, & vingt-mille. Ainſi ceux qui entrent à la vie ſemblent égaler en nombre ceux qui en ſortent ; proportion qui a quelque choſe d'admirable, & qui démontre à l'œil attentif un plan ſoutenu dans la circulation de la vie & de la mort.

Il meurt à Paris, année commune, vingt mille perſonnes environ ; ce qui, ſelon le même obſervateur, paroît donner une population de ſept cent mille ames, en comptant trente-cinq vivans pour un mort. Tous les grands hyvers augmentent cette mortalité. Elle s'eſt trouvée en 1709, de 30000, en 1740, de 24000.

D'après les mêmes obſervations, il naît à Paris plus de garçons que de filles, & il y meurt plus d'hommes que de femmes, non-ſeulement dans la proportion des naiſſances des mâles, mais encore conſidérablement au-delà de ce rapport ; car ſur dix ans de vie courante, les femmes ont un an de plus que les hommes à Paris ; ainſi la différence eſt d'un neuvieme entre le ſort final des hommes & des femmes

dans cette capitale, nommée par le petit peuple, *le paradis des femmes*, le *purgatoire des hommes* & *l'enfer des chevaux.*

Il y a des jours qu'il ſort des portes de la capitale trois cent mille hommes à épaiſſes colonnes; dont ſoixante mille en équipages ou à cheval : il s'agit d'une réjouiſſance, d'une revue, d'une fête publique. Six heures après, cette foule immenſe ſe diſſipe; chacun retourne chez ſoi : la place dont les limites étoient ſerrées, dont les barrieres étoient renverſées par l'affluence prodigieuſe du peuple qui crioit miſéricorde, ſe vuide demeure nue & déſerte; & de tant d'hommes aſſemblés & preſſés, chacun a ſon aſyle ou ſon trou à part.

Le jour de la promenade de Long-champ, toute la ville ſort, quelque temps qu'il faſſe : c'eſt le jour marqué par l'uſage, pour faire voir à tout Paris ſon équipage, ſes chevaux & ſes laquais. On ne fait point la révérence à la promenade, comme dans un ſalon; celle-là a un caractere de légéreté que n'attraperoit jamais le plus leſte étranger.

Depuis le déſaſtre arrivé à la place de Louis XV, il y a dix années; où quinze à

dix-huit cents perſonnes furent étouffées, à la ſuite d'un déplorable feu d'artifice ; il y a beaucoup d'ordre & d'exactitude dans toutes les fêtes publiques, & l'on ne ſauroit donner trop d'éloge à la vigilance & à l'adreſſe qui regnent en cette partie.

D'APRÈS cette affluence inconcevable qui étonne les yeux les plus accoutumés à ce ſpectacle, on ne ſera pas ſurpris d'apprendre que la ſeule ville de Paris rapporte au Roi de France, près de cent vingt millions par an, en y comprenant tout, les entrées, les dixiemes, les capitations, & toutes les impoſitions fiſcales qui formeroient un dictionnaire. Cette épouvantable ſomme, que produit un point ſi étroit, ſe renouvelle chaque année ; & ce n'eſt pas ſans raiſon, que les Monarques François appellent la capitale, *notre bonne ville de Paris* : c'eſt une bonne vache à lait.

LA cour eſt fort attentive aux diſcours des Pariſiens : elle les appelle, *les grenouilles* : que diſent les grenouilles, ſe demandent ſouvent les princes entr'eux ? Et quand les grenouilles frappent des mains à leur apparition, ou au ſpectacle ou ſur le chemin de Sainte Genevieve, ils ſont très-contens. On les punit quelquefois par le ſilence : en effet, ils peuvent lire

dans le maintien du peuple les idées qu'on a ſur leur compte : l'allégreſſe ou l'indifférence publique ont un caractere bien marqué. On prétend qu'ils ſont ſenſibles à la réception de la capitale, parce qu'ils ſentent confuſément que dans cette multitude, il y a du bon ſens, de l'eſprit, & des hommes en état de les apprécier, eux & leurs actions : or ces hommes, on ne ſait trop comment, déterminent le jugement de la populace.

La police a ſoin dans certaines circonſtances de payer de fortes gueules, qui ſe répandent dans différens quartiers, afin de mettre les autres en train, ainſi qu'elle ſoudoye des *chianlis* pendant les jours gras ; mais les vrais témoignages de l'allégreſſe publique, ainſi que du contentement du peuple, ont un caractere que rien n'imite.

On en eſt au dixieme plan de Paris ; mais il déborde toujours ſes limites ; la cloture n'en eſt pas encore fixée & ne ſauroit l'être.

Je m'égare, je me perds dans cette ville immenſe ; je ne reconnois plus moi-même les quartiers nouveaux. Les Marais qui produiſent les légumes, reculent & font place à des édifices. Voilà Chaillot, Paſſy, Auteuil bien liés à la ca-

pitale ; encore un peu Seve y touche ; & ſi l'on prolonge d'ici à un ſiecle juſqu'à Verſailles ; de l'autre côté, à Saint Denis, & du côté de Picpus, à Vincennes ; voilà pour le coup une ville plus que Chinoiſe.

VOISINAGE.

ON eſt étranger à ſon voiſin, & l'on n'apprend quelquefois ſa mort que par le billet d'enterrement, ou parce qu'on le trouve expoſé à la porte quand on rentre le ſoir. Deux hommes célebres peuvent vivre vingt-cinq ans dans cette ville ſans ſe connoître, ni ſe rencontrer : votre adverſaire, votre ennemi ſera comme inviſible pour vous : car en entrant dans une maiſon, vous ſaurez d'avance s'il y eſt ou s'il n'y eſt pas : il ne tient qu'à vous de ne voir jamais ſa face : auſſi les parens les plus proches, quand ils ſont brouillés, quoique demeurant dans la même rue, ſont à mille lieues l'un de l'autre.

ON rapporte l'hiſtoire de Dom-Jacques Martin, Bénédictin. Monſieur Deslandes, auteur de *l'hiſtoire critique de la philoſophie*, avoit critiqué ſes ouvrages : Dom Martin, qui ſupportoit impatiemment la cenſure, ſe répandoit en invec-

tives furieuſes contre Mr. Deslandes. Comme celui-ci avoit l'eſprit doux, liant & honnête, une Dame imagina de faire goûter à Dom Martin ce même homme contre lequel il déclamoit avec tant de violence : Mr. Deslandes prit le nom d'Olivier, & dîna ſouvent avec lui ; il mettoit la converſation ſur le chapitre de Mr. Deslandes, & Dom Martin de s'écrier ; *vous êtes un homme, vous, plein de ſcience & d'eſprit, qui raiſonnez avec une juſteſſe infinie ; mais ce Deslandes eſt bien l'homme du monde le plus ignorant & le plus pitoyable.* Cette ſcene étoit des plus divertiſſantes, & je ne doute point qu'elle ne ſe renouvellât entre les auteurs qui ſe montrent les plus acharnés l'un contre l'autre, pour quelques atteintes portées à leur amour propre.

On avoit propoſé à Elie-Catherine Fréron, dont la phyſionomie n'étoit pas connue de François-Marie-Arouet de Voltaire, d'aller à Ferney, rendre une viſite à ce grand poëte, ſous un nom ſuppoſé ; mais Fréron ne prit pas ſur lui même de jouer un tour ſemblable à l'auteur de l'Ecoſſaiſe.

Voltaire fuyoit Piron dans cette immenſe ville ; il redoutoit ſes ſacarſmes : il lui échappa tant qu'il fut à Paris ; & la rencontre que plu-

ſieurs plaiſans attendoient & provoquoient ; n'eût jamais lieu.

L'INIMITIÉ n'y a pas l'ardeur qui diſtingue les haines ſi violentes dans les petites villes, parce qu'on échappe à ſon ennemi & à ſon adverſaire, & ne le voyant plus on l'oublie.

L'ANIMOSITÉ eſt paſſagere ainſi que l'amour ; & les paſſions en général, ſoit en bien ſoit en mal, n'ont pas ce caractere de profondeur qui les rend ſublimes ou redoutables.

DES CHEMINÉES.

L'USAGE habituel que l'homme fait du feu, dit Mr. de Buffon, ajoute beaucoup à cette température artificielle, dans tous les lieux où il habite en nombre. A Paris dans les grands froids, les thermometres au Fauxbourg Saint Honoré, marquent deux ou trois degrés de froid de plus qu'au Fauxbourg Saint Marceau, parce que le vent du nord ſe tempere en paſſant ſur les cheminées de cette grande ville.

LA conſommation de bois eſt devenue effrayante,

frayante, & menace, dit-on, d'une prochaine diſette. Celui qui a inventé le flottage du bois mériteroit d'avoir une ſtatue dans l'Hôtel-de-ville ; mais les échevins aiment mieux y montrer leur figure en perruque, roide & agenouillée. Cependant ſans cet inventeur heureux, la capitale n'auroit jamais pris un tel accroiſſement.

Ce bois que le fleuve amene, & qu'on entaſſe en piles hautes, comme des maiſons (1), va diſparoître dans l'eſpace de trois mois. Vous le voyez en pyramides quarrées ou triangulaires, qui vous dérobent la vue des environs ; il ſera meſuré, porté, ſcié, brûlé ; & il n'y aura plus que la place.

Autrefois, ce qui compoſoit le domeſtique, ſe chauffoit à un foyer commun ; aujourd'hui la femme de chambre a ſa cheminée, le précepteur a ſa cheminée, le maître d'hôtel a ſa cheminée, &c. (2).

(1) La Gazette eccléſiaſtique s'eſt imprimée long-temps ſous une de ces piles ; les ouvriers de l'imprimerie étoient déguiſés en ſcieurs & en débardeurs. Les limiers de la police étoient tous en défaut.

(2) Nicole ſur la fin de ſa vie n'oſoit ſortir, dans la crainte d'être écraſé par la chûte d'une cheminée ; il

Ceux mêmes qui se piquent de politesse, ne s'abstiennent pas pour cela, même en présence des dames, de se chauffer indécemment les mains & le dos, & de dérober la chaleur & la vue du feu à toutes une compagnie.

CRAINTE FONDÉE.

QUAND on songe qu'il y a à Paris près d'un million d'hommes entassés sur le même point, & que ce point n'est pas un port de mer, il y a vraiment de quoi frémir sur la future subsistance de ce peuple ; & quand on songe ensuite que ce qu'on appelle commerce (& qui n'est au fond qu'un agiotage perpétuel, qu'une industrie locale) est encore gêné, comprimé, fatigué de toutes parts, il y a encore de quoi frémir davantage. Alors l'existence de cette superbe ville paroît absolument précaire : car plusieurs causes isolées, qui n'ont pas besoin d'être réunies, peuvent y faire entrer la famine, sans compter les autres fléaux qu'elle peut essuyer politiquement.

IL est bien sûr que chaque Parisien n'aura

ne songeoit qu'en tremblant à cette foule prodigieuse de longs tuyaux, qui couronnent nos toits.

déſormais du pain, que tant qu'on voudra bien permettre au boulanger d'avoir de la farine, & que le maître du ruiſſeau de la Seine & de la Marne l'eſt, & le ſera de l'exiſtence de la ville.

COMMENT trouver le moyen de remédier à cette foule de néceſſiteux, qui n'ont d'autre gage de leur ſubſiſtance que dans le luxe dépravé des grands? Comment entretenir la vie au milieu de cette maſſe qui crieroit famine, ſi certains abus venoient à ceſſer tout-à-coup? Le luxe dévorateur, tout en mangeant l'eſpece humaine, ſoutient au-deſſus de leur tombeau, tous ces hommes qu'il extermine; ils meurent par degrés, & non tout-à-coup.

ON voit dans cette capitale des hommes qui uſent toute leur vie à faire des joujous d'enfans; les vernis, les dorures, les pompons occupent une armée d'ouvriers; cent mille bras y ſont exercés jour & nuit, à fondre des ſucreries, & à édifier des deſſerts. Cinquante mille autres, le pieigne en main, attendent le réveil de tous ces oiſifs qui végetent en croyant vivre, & qui pour ſe dédommager de l'ennui qui les accable, font deux toilettes par jour.

CARACTERE POLITIQUE

DES VRAIS PARISIENS.

PARIS a toujours été de la plus grande indifférence ſur ſa poſition politique. Cette ville a laiſſé faire à ſes Rois tout ce qu'ils ont voulu faire. Les Pariſiens n'ont gueres eu que des mutineries d'écoliers ; jamais profondément aſſervis, jamais libres. Ils repouſſent le canon par des vaudevilles, enchaînent la puiſſance royale par des ſaillies épigrammatiques, puniſſent leur Monarque ou l'abſolvent par le ſilence, ou par des battemens de mains ; lui refuſent le *vive le Roi*, s'ils ſont mécontens, ou le récompenſent par des acclamations. La halle a là-deſſus un tact, qui ne ſe dément jamais. La halle fait la réputation des ſouverains ; & le philoſophe après avoir bien médité, obſervé, eſt tout étonné de voir que la halle a raiſon.

LES Pariſiens ſemblent avoir deviné par inſtinct, qu'un foible degré de liberté de plus, ne valoit pas la peine d'être acheté par une continuité de réflexions & d'efforts. Le Pariſien oublie promptement les malheurs de la veille, il ne tient point regiſtre de ſes ſouffrances ; &

l'on diroit qu'il a assez de confiance en lui-même, pour ne pas redouter un despotisme trop absolu. Il a développé beaucoup de patience, de force & de courage, dans la dernière lutte du trône & des loix; beaucoup de villes assiégées ont eu moins de courage & de constance.

En général, il est doux, honnête, poli, facile à conduire; mais il ne faudroit pas trop prendre sa légéreté pour de la foiblesse; il est dupe, un peu volontairement; & je crois assez le connoître, pour affirmer que si on le poussoit à bout, il prendroit une opiniâtreté invincible; souvenons-nous de la ligue & de la fronde. Tant que ses maux ne seront pas insupportables, il ne se vengera que par des couplets & des bons mots; il ne parlera pas dans les lieux publics; mais il s'en dédommagera amplement dans le secret des maisons.

MON GRAND PERE.

Je songe à mes ancêtres qui avoient des idées bien différentes des miennes, des préjugés & des usages encore plus opposés. Quand je sors d'une séance de l'académie françoise, le jour

de la Saint-Louis, je me dis; il y a deux cents ans que Paris regorgeoit de sang; que dans la rue Betizy on perçoit de coups l'amiral Coligny, après qu'il eut reçu la veille, les protestations d'amitié & les embrassemens de Charles IX Il fut foulé aux pieds, ce Coligny, l'homme le plus propre à figurer dans une guerre civile, & qui eût donné à la ligue, un poids, une majesté, & des succès qu'elle n'eut point. Voilà le Louvre, d'où ce même Charles IX tiroit avec une carabine sur ses propres sujets. Les massacreurs de la nuit de la Saint Barthelemy étoient de terribles catholiques : il vaut mieux aller ce jour là, entendre dans ce même Louvre, les plaisanteries saillantes du géometre d'Alembert, qui ont du sel & de la finesse; & si elles chagrinent un peu le clergé, il ne s'en venge qu'en disant à la cour, du mal des philosophes. Passe pour cela : les philosophes s'en mocquent, & ont l'art de tout dire adroitement, pour qui sait bien entendre: & l'on entend aujourd'hui à demi mot; & l'on dit tout ce que l'on veut dire; & le premier qui se fâche a toujours tort. O mon grand pere! nous avons des idées toutes nouvelles: elles étoient si loin de vous, que malgré votre esprit, vous n'avez jamais pu les soupçonner. Puissent nos neveux en dire autant! La perfectibilité n'appartient qu'à la race humaine. Nous sommes moins ineptes & moins

barbares, que du temps de Charles IX: mais voilà beaucoup de gagné en ſi peu de temps!

GARE! GARE!

GARE les voitures! Je vois paſſer dans un carroſſe, le médecin en habit noir; le maître à danſer dans un cabriolet, le maître en fait d'armes dans un diable; & le prince court à ſix chevaux ventre à terre, comme s'il étoit en raſe campagne.

L'HUMBLE vinaigrette ſe gliſſe entre deux carroſſes, & échappe comme par miracle: elle traîne une femme à vapeurs, qui s'évanouiroit dans la hauteur d'un carroſſe. Des jeunes gens à cheval gagnent impatiemment les remparts, & ſont de mauvaiſe humeur, quand la foule preſſée qu'ils éclabouſſent, retarde un peu leur marche précipitée. Les voitures & les cavalcades cauſent nombre d'accidens, pour leſquels la police témoigne la plus parfaite indifférence.

J'AI vu la cataſtrophe du 28 Mai 1770, occaſionée par la foule des voitures qui obſtruerent la rue; unique paſſage ouvert à l'affluence pro-

digieuſe du peuple, qui ſe portoit en foule à la triſte illumination des boulevards. J'ai manqué d'y perdre la vie. Douze à quinze cents perſonnes ont péri ou le jour même, ou des ſuites de cette preſſe effroyable. J'ai été renverſé trois fois ſur le pavé, à différentes époques, & ſur le point d'être roué tout vif. J'ai donc un peu le droit d'accuſer le luxe barbare des voitures.

Il n'a reçu aucun frein, malgré les réclamations journalieres. Les roues menaçantes, qui portent orgueilleuſement le riche, n'en volent pas moins rapidement ſur un pavé teint du ſang des malheureuſes victimes qui expirent dans d'effroyables tortures, en attendant la réforme qui n'arrivera pas, parce que tous ceux qui participent à l'adminiſtration roulent carroſſe, & dédaignent conſéquemment les plaintes de l'infanterie.

Le défaut de trotoirs rend preſque toutes les rues périlleuſes : quand un homme qui a un peu de crédit eſt malade, on répand du fumier devant ſa porte, pour rompre le bruit des carroſſes ; & c'eſt alors ſur-tout qu'il faut prendre garde à ſoi.

Jean-Jacques Rouſſeau, renverſé en 1776,

ſur le chemin de Menil-montant, par un énorme chien danois, qui précédoit un équipage, reſta ſur la place, tandis que le maître de la berline le regardoit étendu avec indifférence. Il fut relevé par des payſans, & reconduit chez lui boiteux, & ſouffrant beaucoup. Le maître de l'équipage ayant appris le lendemain quel étoit l'homme que ſon chien avoit culbuté, envoya un domeſtique pour demander au bleſſé, ce qu'il pouvoit faire pour lui : *tenir déſormais ſon chien à l'attache*; reprit le philoſophe, & il congédia le domeſtique.

QUAND un cocher vous a moulu tout vif, on examine chez le commiſſaire, ſi c'eſt la grande roue ou la petite roue; le cocher ne répond que de la petite roue, & ſi vous expirez ſous la grande roue, il n'y a point de dédommagemens péccuniaires pour vos héritiers. Puis il eſt un tarif pour les bras, les jambes, les cuiſſes; & c'eſt un prix fait d'avance. Que faire? bien écouter quand on crie, *gare! gare!* Mais nos jeunes Phaëtons font crier leurs domeſtiques de derriere le cabriolet. Le maître vous renverſe, puis le valet s'égoſille: & ſe ramaſſe qui peut.

DE L'AIR VICIÉ.

DÈs que l'air ne contribue plus à la conſervation de la ſanté, il tue; mais la ſanté eſt le bien ſur lequel l'homme ſe montre le plus indifférent. Des rues étroites & mal percées, des maiſons trop hautes, & qui interrompent la libre circulation de l'air; des boucheries, des poiſſonneries; des égoûts, des cimetieres, font que l'athmoſphere ſe corrompt, ſe charge de particules impures, & que cet air renfermé devient peſant, & d'une influence maligne.

Les maiſons d'une hauteur démeſurée, ſont cauſe que les habitans du rez-de-chauſſée & du premier étage, ſont encore dans une eſpece d'obſcurité, lorſque le ſoleil eſt au plus haut point de ſon élévation.

Les maiſons élevées ſur les ponts, outre l'aſpect hideux qu'elles préſentent, empêchent le courant d'air de traverſer la ville d'un bout à l'autre, & d'emporter avec les vapeurs de la Seine, tout l'air corrompu des rues qui aboutiſſent aux quais.

Lorsque le citoyen veut, les fêtes & les di-

manches, reſpirer l'air pur de la campagne, à peine a-t-il mis le pied hors des barrieres, qu'il trouve les exhalaiſons infectes, qui ſortent des *gadoues*, & autres immondices: elles couvrent les campagnes à une demi-lieue de la capitale. Ses promenades ſont infectées, parce qu'on n'a pas eu l'attention de porter les boues un peu plus loin: les beaux boulevards s'en reſſentent, & perdent ainſi leur agrément. Aucun ſoin paternel ne veille à dédommager le citadin des fatigues journalieres, & de l'argent qu'il donne.

On ſait que les végétaux tendent à conſerver l'athmoſphere dans un état de ſalubrité, à la purger même de toute corruption: voilà pourquoi les anciens environnoient leurs temples & leurs places publiques de grands arbres; pourquoi ne les imiterions-nous pas?

L'odeur cadavéreuſe ſe fait ſentir dans preſque toutes les égliſes; de-là l'éloignement de beaucoup de perſonnes qui ne veulent plus y mettre le pied. Le vœu des citoyens, les arrêts du parlement, les réclamations, tout a été inutile: les exhalaiſons ſépulchrales continuent à empoiſonner les fideles. On prétend néanmoins que l'on prend une odeur de moiſi ou de cave, qui regne dans ces amas énormes de pierres, pour une odeur de mort. L'on m'a certifié que

les cadavres ſont tranſportés dans les cimetieres, la nuit qui ſuit l'enterrement, & qu'il n'en reſte pas un ſeul dans les cavaux des égliſes, à moins qu'ils ne ſoient murés; diſtinction rarement accordée.

MAIS enfin, ces vingt mille cadavres ne ſortent pas de la capitale, & quand on ſonge que dans le cimetiere des Innocens, on enterre des morts depuis mille ans, que l'on n'attend pas que la terre ait achevé de conſumer ces déplorables reſtes; l'imagination révoltée repouſſe les tableaux qui viennent l'aſſaillir.

INDÉPENDAMMENT des cimetieres, faut-il s'étonner que l'air ſoit vicié? Les maiſons ſont puantes, & les habitans perpétuellement incommodés. Chacun a dans ſa maiſon des magaſins de corruption; il s'exhale une vapeur infecte de cette multitude de foſſes d'aiſances. Leurs vuidanges nocturnes répandent l'infection dans tout un quartier, coutent la vie à pluſieurs malheureux, dont on peut apprécier la miſere, par l'emploi périlleux & dégoûtant auquel ils ſe livrent.

CES foſſes, ſouvent mal conſtruites, laiſſent échapper la matiere dans les puits voiſins. Les boulangers qui ſont dans l'habitude de ſe ſervir

de l'eau des puits, ne s'en abſtiennent pas pour cela; & l'aliment le plus ordinaire eſt néceſſairement imprégné de ces parties méphitiques & malfaiſantes.

Les vuidangeurs auſſi, pour s'épargner la peine de tranſporter les matieres fécales hors de la ville, les verſent au point du jour dans les égoûts, & dans les ruiſſeaux. Cette épouvantable lie s'achemine lentement, à travers les rues, vers la riviere de Seine, & en infecte les bords, où les porteurs d'eau puiſent le matin dans leurs ſceaux, l'eau que les inſenſibles Pariſiens ſont obligés de boire.

Quelque choſe de plus incroyable encore, c'eſt que les cadavres que volent ou qu'achetent les jeunes chirurgiens, pour s'exercer dans l'anatomie, ſont ſouvent coupés par morceaux, & jettés dans les foſſes d'aiſances. A leur ouverture l'œil eſt quelquefois frappé de ces horribles débris anatomiques, qui réveillent des idées de forfaits. Le travail indépendamment de l'effroi qu'il inſpire, devient plus redoutable aux vuidangeurs. La mitte, le plomb, les terraſſe ou les tue, & l'humanité vivante eſt encore plus outragée que l'humanité qui n'eſt plus. O ſuperbe ville! Que d'horreurs dégoûtantes ſont cachées dans tes murailles! Mais, n'arrêtons pas

plus long-temps les regards du lecteur, sur ces épouvantables réfultats d'une nombreuse fociété.

Les belles & neuves expériences, faites fur la décompofition & la recompofition de l'air, nous offrent des fecours utiles, inconnus à toute l'antiquité; & pour peu que l'adminiftration fe porte à favorifer ces curieufes découvertes, (& qui nous en promettent d'autres) les grandes villes auront un fléau de moins à fupporter.

Il n'eft pas poffible que l'indolence & l'infenfibilité, ferment les yeux de l'adminiftration, fur les miracles de la chimie. Cette fcience, débarraffée de fes vieilles formules, paroît venir enfin au-devant de l'humanité fouffrante, & lui apporter les vrais remedes, fur lefquels l'art s'étoit trompé lui-même.

Quoi de plus important que la fanté des citoyens! La force des générations futures, & conféquemment celle de l'état n'eft-elle pas dépendante de ces foins municipaux? Mais les meilleures inftitutions font foumifes à des lenteurs & des ménagemens, parce que le bien n'eft jamais auffi prompt, auffi aifé à faire que le mal.

DÉTERMINATION

DE L'HABITUDE.

SI l'on me demande : comment reſte-t-on dans ce ſale repaire, de tous les vices & tous les maux, entaſſés les uns ſur les autres ; au milieu d'un air empoiſonné de mille vapeurs putrides ; parmi les boucheries, les cimetieres, les hôpitaux, les égoûts, les ruiſſeaux d'urine, les monceaux d'excrémens, les boutiques de teinturiers, de tanneurs, de corroyeurs ; au milieu de la fumée continuelle de cette quantité incroyable de bois, & de la vapeur de tout ce charbon ; au milieu des parties arſénicales, ſulfureuſes, bitumineuſes, qui s'exhalent ſans ceſſe des atteliers, où l'on tourmente le cuivre & les métaux : ſi l'on me demande comment l'on vit dans ce gouffre, dont l'air lourd & fétide eſt ſi épais, qu'on en apperçoit, & qu'en en ſent l'athmoſphere de plus de trois lieues à la ronde ; air qui ne peut pas circuler, & qui ne fait que tournoyer dans ce dédale de maiſons : comment enfin, l'homme croupit volontairement dans ces priſons, tandis que s'il lâchoit les animaux qu'il a façonnés à ſon joug, il les verroit guidés par le ſeul inſtinct, fuir avec précipitation, & chercher dans les champs

l'air, la verdure, un ſol libre, embaumé par le parfum des fleurs? Je répondrai que l'habitude familiariſe les Pariſiens avec les brouillards humides, les vapeurs malfaiſantes & la boue infecte.

ENSUITE l'opéra, la comédie, les bals, les catins & les ſpectacles, les conſolent de la perte de la ſanté. Qu'importe que les liqueurs qui circulent dans nos veines, s'épaiſſiſſent, ſe coagulent, forment des engorgemens, pourvu que l'on voie danſer Veſtr-Allard? On n'a plus beſoin de force ni de courage, quand on ne parcourt plus d'autre eſpace que celui qui ſépare les trois ſpectacles.

LES Pariſiens ne ſont pas trop jaloux de communiquer avec le firmament & ſes beautés. C'eſt aux payſans à qui il appartient de contempler le ciel: pour eux ils regardent le ſoleil ſans admiration, ſans reconnoiſſance, & à-peu-près comme le laquais qui les éclaire.

VIVRE aux bougies eſt même une diſtinction de l'opulence. On ne jouit qu'aux bougies: on ne ſe raſſemble qu'aux bougies; tous les gens riches ſe ſont brouillés avec le ſoleil. Le jour n'eſt pas fait pour éclairer leurs plaiſirs; la clarté du jour eſt une clarté ignoble; c'eſt un peuple de

de morts, qui n'exiſte que dans des ſallons hermétiquement fermés, & au milieu des flambeaux.

CHAMBRES GARNIES.

UN Boyard vient habiter une manſarde, ſur le Palais-royal, & un Moſcovite ſe loge dans un entreſol écraſé, à un prix exorbitant; un Staroſte & un Helvétien ſe partagent un même appartement.

LES chambres garnies ſont ſales. Rien n'afflige plus un pauvre étranger, que de voir des lits mal propres, des fenêtres où ſifflent tous les vents, des tapiſſeries à demi pourries, un eſcalier couvert d'ordures. En général, le Pariſien vit dans la craſſe : on n'a pas aſſez pourvu aux beſoins des voyageurs, & cependant qui eſt-ce qui ne voyage pas ? Un Anglois & un Hollandois, qui ſe ſont fait une jouiſſance de la propreté la plus délectable, ſe trouvent couchés dans un lit infecté d'animaux incommodes; & tous les vents coulis entrent dans leur chambre. Ils quittent le plutôt poſſible, une ville où tous les ſens ſont douloureuſement affectés, & emportent l'argent qu'ils y auroient laiſſé.

LES chambres garnies ſont un aſyle contre les créanciers : quiconque n'a pas fait des lettres de change, qui contraignent par corps, & qui n'eſt pas marchand, arrête la voracité des huiſſiers : il ſort de la chambre garnie, pour ſe promener ſans riſque, & dit comme Bias : *omnia me cum porto.*

ON ne paye point de capitation perſonnellement dans les chambres garnies ; mais celui qui vous les loue paye, & vous fait payer en conſéquence : il faut donner ſon nom ſur des régiſtres qui vont à la police ; elle ſait bien ce qu'elle en fait.

L'ENLEVEMENT des particuliers ſe fait beaucoup plus facilement dans les chambres garnies qu'ailleurs, & l'on n'y regarde pas de ſi près ; quand quelqu'uns eſt arrêté par ordre du gouvernement, l'exempt crie à tous, que c'eſt un voleur ; & comme la perſonne eſt non-domiciliée, on croit qu'elle a volé : on n'en parle plus le ſoir même, & ſa mémoire eſt enſévelie pour jamais.

IL y a eu des années où l'on a compté à Paris, cent mille étrangers, tous en chambres garnies ; ce nombre eſt conſidérablement diminué. Le prix des chambres garnies eſt fort

inégal ; vous aurez un appartement de quatre piéces près le Luxembourg, qui vous coutera ſix fois plus, près le Palais-royal.

Ces malheureuſes créatures qui, au ſortir des ſpectacles, vous arrêtent ſur le pavé, & vous pourſuivent dans le ruiſſeau, ſont en chambres garnies. Elles payent le double de ce que payeroit une femme honnête, de ſorte que ce loyer renaiſſant les écraſe. Elles ne peuvent ſortir de la triſte condition où elles ſont plongées, que par une aventure heureuſe & rare.

Il eſt défendu de louer à des femmes proſtituées ; & ſans elles néanmoins la moitié des appartemens ſeroient vuides : les perruquiers & les marchands de vin ſont les principaux propriétaires de ces ſales tripôts ; ils en tirent beaucoup d'argent, ſe font payer d'avance, vexent ces déplorables créatures, & en ſont encore les eſpions.

FIACRES.

CEs miſérables roſſes, qui traînent ces voitures délabrées, ſortent des écuries royales; & ont appartenu à des princes du ſang, énorgueillis de les poſſéder.

CES chevaux réformés avant leur vieilleſſe, paſſent ſous le fouet des plus impitoyables oppreſſeurs: ci-devant nobles quadrupedes, impatiens du frein, traînant l'épuipage ſuperbe, comme un fardeau léger, maintenant malheureux animaux, tirant le nerf, humides de pluie, dégoûtans d'une ſueur ſale, fatigués, tourmentés, pendant dix-huit heures par jour, ſous le poids des courſes que le public leur impoſe.

CES voitures hideuſes, dont la marche obſcure eſt ſi traînante, ſervent quelquefois d'aſyle à la jeune fille échappée un inſtant à la vigilance de ſes argus, & qui montant d'un pied agile & non apperçu, veut converſer avec ſon amant, ſans être vue ni remarquée.

RIEN ne révolte l'étranger qui a vu les carroſſes de Londres, d'Amſterdam, de Bruxelles, comme ces fiacres, & leurs chevaux agoniſans.

QUAND les fiacres ſont à jeun, ils ſont aſſez dociles; vers le midi, ils ſont plus difficiles; le ſoir, ils ſont intraitables; les rixes fréquentes qui s'élevent, ſont jugées chez les commiſſaires; ils inclinent toujours en faveur du cocher. Plus les cochers ſont yvres, plus ils fouettent leurs chevaux; & vous n'êtes jamais mieux mené, que quand ils ont perdu la tête.

IL s'agiſſoit de je ne ſais quelle réforme, il y a quelques années; les fiacres s'aviſerent d'aller tous, au nombre de près de dix-huit cents, voitures, chevaux & gens, à Choiſi où étoit alors le Roi, pour lui préſenter une requête. La cour fut fort ſurpriſe de voir dix-huit cents fiacres vuides, qui couvroient au loin la plaine, & qui venoient apporter leurs humbles remontrances au pied du trône: cela donna une ſorte d'inquiétude. On les congédia comme ils étoient venus: les quatre repréſentans de l'ordre furent mis en priſon, & on envoya l'orateur à Bicêtre; avec ſon papier & ſa harangue.

RIEN de ſi commun que la ſoudaine rupture des ſouſpentes ou des roues: vous avez le nez caſſé, ou une contuſion au bras; mais vous êtes diſpenſé de payer la courſe.

LES fiacres ne peuvent aller juſqu'à Verſailles.

ni ſur les routes où il y a des bureaux de voitures, qu'en payant une permiſſion *particuliere*. Dès qu'ils ſont hors les barrieres, ils vous font la loi malgré les tarifs : les uns ſont d'une complaiſance extrême, les autres ſont emportés, inſolens ; il eſt plutôt fait de les appaiſer avec quelques ſols de plus, que d'aller demander juſtice ou de ſe la faire ſoi-même ; & c'eſt le parti que prennent tous les honnêtes gens.

Si vous oubliez quelque choſe dans la voiture, comme elle eſt numérotée, vous allez à un bureau en faire la reclamation, & l'objet vous eſt ordinairement rendu.

La commodité & la ſûreté publique exigeroient que les fiacres fuſſent moins ſales, plus ſolides, mieux montés ; mais la rareté, la cherté des fourages, & l'impôt conſidérable de vingt ſols par jour, pour rouler ſur le pavé, empêchent les réformes les plus deſirables.

PORTEURS D'EAU.

ON achete l'eau à Paris. Les fontaines publiques ſont ſi rares & ſi mal entretenues, qu'on a recours à la riviere ; aucune maiſon bourgeoiſe n'eſt pourvue d'eau, aſſez abondamment. Vingt mille Porteurs d'eau du matin au ſoir, montent deux ſceaux pleins, depuis le premier juſqu'au ſeptieme étage, & quelquefois par delà : la voie d'eau coute ſix liards ou deux ſols. Quand le porteur d'eau eſt robuſte, il fait environ trente voyages par jour.

QUAND la riviere eſt trouble, on boit l'eau trouble : on ne ſait trop ce qu'on avale ; mais on boit toujours. L'eau de la Seine relâche l'eſtomac, pour quiconque n'y eſt pas accoutumé ; les étrangers ne manquent preſque jamais l'incommodité d'une petite diarrhée ; mais ils l'éviteroient s'ils avoient la précaution de mettre une bonne cuillerée de bon vinaigre blanc, dans chaque chopine d'eau.

„ L'ON a vu ſous le coſtume pénible & laborieux d'un porteur d'eau, un homme forcé „ par le beſoin de la pauvreté de dépoſer la „ décoration ſtérile, dont la patrie avoit honoré

„ ſes ſervices, chercher l'aliment & le ſoutien
„ de ſes jours dans ce métier rude & abject.
„ Il expira, il y a quelques années, de froid
„ & de miſere, entre les compagnons groſſiers
„ de ſon travail journalier, inconnu de ceux
„ dont l'horrible indigence l'avoit rendu légal,
„ & après avoir confié ſon ſecret au miniſtre
„ de la religion, qui recueillit ſes derniers ſou-
„ pirs ". *Voyez le Babillard*, Tom. I, pag. 75.

LE PONT-NEUF.

LE Pont-neuf eſt dans la ville, ce que le cœur eſt dans le corps humain, le centre du mouvement & de la circulation; le flux & le reflux des habitans & des étrangers, frappent tellement ce paſſage, que pour rencontrer les perſonnes qu'on cherche, il ſuffit de s'y promener une heure chaque jour.

LES mouchards ſe plantent là, & quand au bout de quelques jours, ils ne voyent pas leur homme, ils affirment poſitivement qu'il eſt hors de Paris. Le coup-d'œil eſt plus beau de deſſus le Pont-royal; mais il eſt plus étonnant de deſſus le Pont-neuf. Là, les Pariſiens & les étrangers, admirent la ſtatue équeſtre de Henri IV, & tous

s'accordent à le prendre pour le modele de la bonté, & de la popularité.

UN pauvre pourſuivoit un homme le long des trotoirs; c'étoit un jour de fête: *au nom de Saint Pierre*, diſoit le mendiant, *au nom de Saint Joſeph*, au nom de la *Sainte Vierge Marie*, au nom *de ſon divin fils*, au nom *de Dieu*: arrivé devant la ſtatue d'Henri IV; *au nom d'Henri IV*, dit-il: le pourſuivi s'arrête, *au nom d'Henri IV?* tiens; & il lui donna un Louis d'or.

UN de ces hommes qui vendent des médailles de plâtre, en portoit deux, l'une devant, l'autre derriere; c'étoit le médaillon de Henri IV, & de Louis XIV: combien le premier? Six francs: dit le vendeur; & l'autre, le vendez-vous de même? --- Je ne les ſépare point, Monſieur; ſans le premier, je ne vendrois jamais le ſecond.

ON croit dans les provinces, qu'on ne ſauroit traverſer le Pont-neuf la nuit, ſans courir riſque d'être jetté à la riviere. On parle des attentats de Cartouche, comme ſi ce voleur ſubſiſtoit encore: c'eſt le paſſage le plus ſûr qui ſoit à Paris.

GASTON d'Orléans, frere de Louis XIII, ſe

plaiſoit à voler des manteaux ſur le Pont-neuf, & la mémoire s'en eſt conſervée.

Au bas du Pont-neuf ſont les recruteurs, raccoleurs, qu'on appelle *vendeurs de chair humaine*. Ils font des hommes pour les colonels, qui les revendent au Roi : autrefois ils avoient des fours où ils battoient, violentoient les jeunes gens qu'ils avoient ſurpris de force ou par adreſſe, afin de leur arracher un engagement. On a ſupprimé enfin cet abus monſtrueux ; mais on leur permet d'uſer de ruſe & de ſupercherie, pour enrôler la canaille.

Ils ſe ſervent d'étranges moyens : ils ont *des filles de corps de garde*, au moyen deſquelles ils ſéduiſent les jeunes gens, qui ont quelque penchant au libertinage : enſuite ils ont des cabarets où ils enyvrent ceux qui aiment le vin ; puis ils promenent les veilles du Mardi gras & de la St. Martin, de longues perches ſurchargées de dindons, de poulets, de cailles, de levraux, afin d'exciter l'appétit de ceux qui ont échappé à celui de la luxure.

Les pauvres dupes qui ſont à conſidérer la Samaritaine & ſon carillon, qui n'ont jamais fait un bon repas dans toute leur vie, ſont tentés d'en faire un, & troquent leur liberté

pour un jour heureux. On fait réſonner à leurs oreilles un ſac d'écus, & l'on crie, *qui en veut ? qui en veut ?* C'eſt de cette maniere qu'on vient à bout de compléter une armée de héros, qui feront la gloire de l'état & du Monarque: ces héros coutent au bas du Pont-neuf trente livres piéce. Quand ils ſont beaux hommes, on leur donne quelque choſe de plus. Les fils d'artiſans croyent affliger beaucoup leurs peres & meres en s'engageant: les parens les dégagent quelquefois, & rachetent cent écus, l'homme qui n'en a couté que dix; cet argent tourne au profit du colonel & des officiers recruteurs.

Ces recruteurs ſe promenent la tête haute, l'épée ſur la hanche, appellant tout haut les jeunes gens qui paſſent, leur frappant ſur l'épaule, les prenant ſous le bras, les invitant à venir avec eux, d'une voix qu'ils tâchent de rendre mignarde. Le jeune homme ſe défend, les yeux baiſſés, la rougeur ſur le front, & avec une eſpece de crainte & de pudeur; ce qui commande l'attention, la premiere fois qu'on eſt témoin de ce jeu ſingulier.

Ces recruteurs ont leurs boutiques dans les environs avec un drapeau armorié, qui flotte & qui ſert d'enſeigne. Là ceux qui ſont de bonne volonté viennent donner leur ſignature. Un de

de ces recruteurs avoit mis ſous ſon enſeigne ce vers de Voltaire, ſans en ſentir la force ni la conſéquence.

Le premier qui fut Roi, fut un ſoldat heureux.

J'AI vu ce Vers bien imprimé pendant ſix ſemaines; puis le vers a diſparu, ſans qu'aucun des enrôlés ſous cette deviſe, l'eût peut-être compris.

AUTREFOIS le gros Thomas, le coriphée des opérateurs, tenoit ſes ſéances ſur le Pont-neuf. Voici ſon portrait fidélement tracé, pour la ſatisfaction de ceux qui ne l'ont pas vu.

„ IL étoit reconnoiſſable de loin par ſa taille
„ giganteſque & l'ampleur de ſes habits; monté
„ ſur un char d'acier, ſa tête élevée & coëffée
„ d'un panache éclatant, figuroit avec la tête
„ royale d'Henri IV; ſa voix mâle ſe faiſoit
„ entendre aux deux extrêmités du Pont, aux
„ deux bords de la Seine. La confiance publi-
„ que l'environnoit, & la rage de dents ſem-
„ bloit venir expirer à ſes pieds; la foule em-
„ preſſée de ſes admirateurs, comme un torrent
„ qui toujours s'écoule, & reſte toujours égal, ne
„ pouvoit ſe laſſer de le contempler; des mains
„ ſans ceſſe élevées, imploroient ſes remedes,
„ & l'on voyoit fuir le long des trotoirs, les

„ médecin conſternés & jaloux de ſes ſuccès.
„ Enfin, pour achever le dernier trait de l'éloge
„ de ce grand homme, il eſt mort ſans avoir
„ reconnu la faculté ".

UN Anglois, dit-on, fit la gageure, il y a cinq ans; qu'il ſe promeneroit le long du Pont-neuf pendant deux heures, offrant au public des écus neufs de ſix livres, à vingt quatre ſols piéce, & qu'il n'épuiſeroit pas de cette maniere un ſac de douze cents francs, qu'il tiendroit ſous ſon bras. Il ſe promena criant à haute voix, *qui veut des écus de ſix francs tout neufs à vingt-quatre ſols ? Je les donne à ce prix* : pluſieurs paſſans toucherent, palperent les écus, & continuant leur chemin, leverent les épaules en diſant: *ils ſont faux, ils ſont faux.* Les autres ſouriant comme ſupérieurs à la ruſe, ne ſe donnoient pas la peine de s'arrêter ni de regarder; enfin une femme du peuple en prit trois en riant, les examina long-temps, & dit aux ſpectateurs: *allons, je riſque trois piéces de vingt-quatre ſols par curioſité.* L'homme au ſac n'en vendit pas davantage, pendant une promenade de deux heures; il gagna amplement la gageure, contre celui qui avoit moins bien étudié que lui, ou moins bien connu l'eſprit du peuple.

LES marches du Pont-neuf s'uſent viſible-

ment vers le milieu, & en peu d'années, ſous les pieds des innombrables paſſans. Elles deviennent gliſſantes, & l'on eſt obligé de les renouveller.

DES marchandes d'oranges & de citron, ont au milieu du Pont, des boutiques qui forment un coup d'œil agréable : car ce fruit eſt auſſi ſain qu'il eſt beau.

PONT-ROYAL.

ON jouit ſur le Pont-royal, du plus beau coup-d'œil de la ville. On y découvre d'un côté, le cours, les Tuileries, le Louvre ; de l'autre, le Palais-bourbon ; & une longue ſuite de ſuperbes hôtels. Les deux quais de l'Iſle du Palais, & les deux autres qui bordent la riviere, ajoutent beaucoup à l'agrément de la perſpective.

L'ENTRÉE par le pont de Neuilly, frappe d'admiration le voyageur, à meſure qu'il s'avance vers la barriere de Chaillot, d'où ſe préſentent à ſes regards étonnés, la magnifique place de Louis XV, le jardin & le palais des Tuileries.

SI l'on exécutoit enfin, le plan ſi ſouvent

propoſé de débarraſſer le pont St. Michel, le pont au Change, le pont Notre-Dame, & le pont Marie, des gothiques bâtimens qui les ſurchargent déſagréablement. L'œil plongeroit avec plaiſir d'une extrêmité de la ville à l'autre.

QUEL contraſte choquant entre la magnifique rive droite du fleuve, & la rive gauche, qui n'eſt point pavée, & eſt toujours remplie de boue & d'immondices! Elle n'eſt couverte que de chantiers & de maſures ; habitées par la lie du peuple. Mais ce qui ſurprend davantage encore, c'eſt que ce cloaque dégoûtant eſt borné d'un côté par le Palais-bourbon; & de l'autre, par le beau quai des Théatins.

LA Galiote de Saint Cloud part réguliérement du Pont-royal; & la modicité du prix y attire les fêtes & les dimanches, une foule de Pariſiens. Le départ & l'arrivée de ce bateau, ne donnent pas une bien haute opinion des talens nautiques des matelots de la Seine, par leur mal-adreſſe à partir & à aborder. D'autres Pariſiens, arrivés trop tard pour profiter de la Galiote, ſe jettent à corps perdu dans des batelets particuliers, oubliant dans de ſi frêles bâtimens, que le filet d'eau de la Seine peut les engloutir, comme les gouffres du vaſte Océan. Ceux qui ont accoutumé de parcourir

les mers, tremblent à la vue de ce embarquement dangereux.

CHARMANT COUP-D'ŒIL.

UN coup-d'œil très-agréable encore eſt celui qu'offre le jardin des Tuileries, ou plutôt les Champs Eliſées; dans un beau jour de printemps. Les deux rangs de jolies femmes qui bordent la grande allée, ſerrées les unes contre les autres, ſur une longue file de chaiſes; regardant avec autant de liberté qu'on les regarde; reſſemblent à un parterre animé de pluſieurs couleurs. La diverſité des phyſionomies & des atours, la joie qu'elles ont d'être vues & de voir, l'eſpece d'aſſaut qu'elles font lorſque ſur leurs viſages brille l'envie de s'éclipſer; tout ajoute à ce tableau diverſifié qui attache les regards, & fait naître mille idées ſur ce que les modes enlevent ou ajoutent à la beauté, ſur l'art & la coquetterie des femmes, ſur ce deſir inné de plaire, qui fait leur bonheur & le nôtre.

LES vertugadins de nos meres, leurs étoffes tailladées de falbalas, leurs épaulettes ridicules, leurs enceintes de cerceaux, cette multitude de mouches

mouches dont quelques-unes reſſembloient à de véritables emplâtres, tout cela eſt diſparu, excepté la hauteur démeſurée de leurs coëffures: le ridicule n'a pu corriger ce dernier uſage; mais le défaut eſt tempéré par le goût & la grace, qui préſident à la ſtructure de l'élégant édifice. Les femmes à tout prendre ſont mieux miſes aujourd'hui qu'elles ne l'ont jamais été: leur ajuſtement réunit la légéreté, la décence, la fraîcheur & les graces. Ces robes d'une étoffe légere ſe renouvellent plus ſouvent que ces robes où brilloient l'or & l'argent; elles ſuivent pour ainſi dire, les nuances des fleurs des diverſes ſaiſons. Il n'y a que la main de nos marchandes de modes, pour métamorphoſer avec une ſi prodigieuſe diverſité, la gaze, le linon & les rubans. Si les femmes pouvoient quitter ce choquant enduit de blanc & de rouge trop prononcé; elles auroient détruit le mauvais goût de leurs meres, & jouiroient de tous les avantages que la Nature a verſé ſur elles: elles n'ont pas beſoin de diamans & de parure, affiches du luxe & de l'opulence; les diamans partagent l'attention que l'on doit à leur beauté réelle, & le charme le plus piquant d'une belle, eſt d'ignorer qu'elle le ſoit.

BOULEVARDS.

C'EST une promenade vaſte, magnifique, commode, qui ceint pour ainſi dire la ville : elle eſt de plus ouverte à tous les états, & infiniment peuplée de tout ce qui peut la rendre agréable & récréative : on s'y promene à pied, à cheval, en cabriolet; & l'on peut placer les boulevards à côté de tout ce qu'il y a de plus beau à Paris.

LE boulevard du côté du midi, eſt le moins fréquenté; c'eſt néanmoins le plus ſalubre : on ne peut ſe laſſer de l'admirer; il eſt orné de quatre rangs d'arbres, avec une chauſſée d'encaiſſement, (de cailloux ou de pavés) de vingt-quatre pieds de largeur, qui regne dans un contour de ſix mille quatre-vingt-trois toiſes. On ne voit de ces travaux, ſuperbement prolongés & utiles que dans une immenſe & riche capitale. Cette eſpece d'écharpe ou de ceinture eſt admirable; mais elle renferme des objets pauvres, déſagréables & meſquins.

NOS GRAND-MERES.

NOS grand-meres n'étoient pas ſi bien vêtues que nos femmes; mais elles appercevoient d'un coup-d'œil tout ce qui pouvoit intéreſſer le bien-être de la famille : elles n'étoient pas auſſi répandues ; on ne les voyoit pas inceſſamment hors de leurs maiſons : contentes d'une royauté domeſtique, elles regardoient comme très-importantes toutes les parties de cette adminiſtration. Telle étoit la ſource de leurs plaiſirs, & le fondement de leur gloire : elles entretenoient le bon ordre & l'harmonie dans leur empire, fixoient le bonheur dans leurs foyers, tandis que leurs filles abuſées, vont le chercher vainement dans le tumulte du monde. Les détails de la table, du logement, de l'entretien, exerçoient leurs facultés; l'économie ſoutenoit les maiſons les plus opulentes, qui s'écroulent aujourd'hui. La femme paroiſſoit s'acquitter d'une tâche égale aux travaux du mari, en embraſſant cette infinité de ſoins qui regardent l'intérieur. Leurs filles formées de bonne heure, concouroient à faire régner dans les maſons, les charmes doux & paiſibles de la vie privée; & l'homme à marier ne craignoit plus de choiſir celle qui, née pour imiter ſa mere, devoit

perpétuer la race des femmes ſoigneuſes & attentives.

QUE nous ſommes loin de ces devoirs ſi ſimples, ſi attachans! Une conduite réglée & uniforme feroit le tourment de nos femmes; il leur faut une diſſipation perpétuelle, des liaiſons à l'infini; tous les dehors de la repréſentation & de la vanité. Elles ne ſont jamais bien dans toutes ces courſes, parce qu'elles veulent être abſolument où la Nature ne veut pas qu'elles ſoient; & tant qu'elles auront perdu le gouvernement de la famille, elles ne jouiront jamais d'un autre empire.

AUTRE obſervation; les domeſtiques faiſoient alors partie de la famille; on les traitoit moins poliment, mais avec plus d'affection; ils le voyoient & devenoient ſenſibles & reconnoiſſans. Les maîtres étoient mieux ſervis, & pouvoient compter ſur une fidélité bien rare aujourd'hui. On les empêchoit à la fois, d'être infortunés & vicieux; & pour l'obéiſſance, on leur accordoit en échange bienveillance & protection. Aujourd'hui les domeſtiques paſſent de maiſon en maiſon, indifférens à quels maîtres ils appartiennent, rencontrant celui qu'ils ont quitté ſans la moindre émotion: ils ne ſe raſſemblent que pour révéler les ſe-

crets qu'ils ont pu découvrir : ils ſont eſpions ; & comme on les paye bien, qu'on les habille bien, qu'on les nourrit bien, mais qu'on les mépriſe ; ils le ſentent, & ſont devenus nos plus grands ennemis : autrefois leur vie étoit laborieuſe, dure & frugale ; mais on les comptoit pour quelque choſe ; & le domeſtique mouroit de vieilleſſe, à côté de ſon maître.

DES GROSSES FORTUNES.

IL y a à Paris des fortunes de particuliers, de trois cent, cinq cent, ſept cent, neuf cent-mille livres de rente ; & trois ou quatre peut-être, au-delà encore. Celles de cent, à cent-cinquante mille livres ſont communes.

L'OR, a dit quelqu'un, cherche à s'amonceler : il va où il y en a déja ; plus il eſt en tas, plus il multiplie. Le premier écu, a dit Jean-Jacques Rouſſeau, eſt plus difficile à gagner que le dernier million. Cette vérité ſe fait ſentir dans la capitale. Que font tous ces opulens de leur or ? Ce qu'ils en font : rien de grand, rien de vraiment utile. Le loiſir de ces riches fait qu'ils ſe tourmentent à pourſuivre des miſeres : ils ſe font des occupations

graves, de futilités : ils ont des inquiétudes pour ſe pocurer de fauſſes jouiſſances, & ils ſe tourmentent, en arrangeant des parties de plaiſir.

Ils aiment mieux nourrir des chevaux que des hommes ; ils dépenſent en objets de luxe puéril, ce qui ſuffiroit à la perfection de tous les arts utiles ; ils ne donnent rien pour les expériences phyſiques, rien pour les ſciences auguſtes, qui font la grandeur & la dignité de l'homme ; s'ils obéiſſent à quelque caprice ruineux ; ce caprice eſt toujours petit, obſcur & extravagant ; on cite leur immenſe richeſſe ; on a peine à citer leurs bienfaits. Je regarde autour de moi ; je n'apperçois pas un ſeul monument patriotique. Tout eſt pour l'intérieur de la maiſon & pour la valetaille.

Parmi ces hommes opulens, tel eſt déclaré humain, généreux, ſerviable, bon ami, dont la tête ingénieuſe eſt occupée trois heures par jour, à trouver de nouveaux moyens pour ruiner ſon pays, & redoubler ſa miſere. Il parle d'équité, d'humanité, de bienfaiſance ; & le projet qu'il va donner le lendemain, ruinera ſix cents familles ; c'eſt un accaparement, c'eſt un monopole ; ſon or funeſte va ravir à l'induſtrie pauvre, ce qu'elle auroit pu gagner.

UNE province eſt tout à coup dépoſſédée de ſes productions. Tout eſt enlevé comme par enchantement. On honorera du nom de *ſpéculation*, ce qui n'eſt que l'ouvrage de l'avarice. Le monopoleur eſt un homme poli, qui parle des beaux arts ! Comment oſeroit-on l'appeller un *concuſſionnaire* ? Il eſt vrai qu'il fait quelque bien en détail autour de lui, & des maux horribles en grand, à cent lieues de ſa demeure. Il ſemble étranger au royaume, & n'exiſter que pour ſes maîtreſſes & ſes adulateurs.

D'AUTRES théſauriſent, & s'endurciſſant à loiſir, ne laiſſent échapper aucune parcelle de leur or entaſſé. En vain la miſere les ſupplie en fondant en larmes ; en vain entendent-ils le récit des calamités particulieres ; ils ſont inſenſibles aux malheurs d'un honnête homme, comme à ceux de l'état.

PRÉFÉRER une piéce d'or à la vie de ſon frere, de ſon ſemblable ! Le nommer fainéant, coquin, pareſſeux, pour ſe diſpenſer d'être charitable ; maſquer ſon avarice ſous des prétextes faux, tandis qu'on ne ſe diſſimule pas à ſoi-même ſa dureté. Ah ! mérite-t-on enſuite le nom d'homme ?

MALHEUREUX ! qui endurcis tes oreilles aux gémiſſemens de l'indigence, quand tu auras le

linceul ſur le viſage, & que tu ſeras reſſerré dans un étroit cercueil, s'il te reſtoit quelques ſentimens, dis, ne regretterois-tu point alors de n'avoir pas donné quelques parcelles de ces richeſſes inutiles, pour ſoulager les maux de tes freres ? que te reſtera-t-il de cette grande opulence ? Un cercueil de plomb, & quelques marbres ſculptés. Eh ! quand il eſt en ton pouvoir de métamorphoſer ces piéces de métal en jouiſſances pures & intimes, apprends à les connoître, à les goûter : veux-tu être maudit après ta mort, & que l'on diſe : Il a dépenſé pour ſon orangerie, pour ſes porcelaines, pour ſes diamans, pour ſon chenil...., & pour les hommes ſes ſemblables ?.... Rien. Parlons du moins des gens qui donnent à dîné. C'eſt bien peu de choſe, mais c'eſt toujours cela.

LES DINEURS EN VILLE.

QUELQUES gens d'une fortune aiſée, donnent ordinairement à dîner deux ou trois fois par ſemaine, à leurs amis & à leurs ſimples connoiſſances : une fois invité, vous l'êtes pour toujours.

AVOIR une table à Paris eſt un objet diſpendieux ; mais ce n'eſt que dans la capitale que

tel homme peut ſubſiſter ſans fortune, ſans métier & ſans talens : ce n'eſt point là un citoyen fort recommandable, je l'avoue ; mais enfin, il faut que tout homme vive. Eh ! qui donnera à manger à celui qui a bon appétit, ſi ce n'eſt le riche ?

DIX-HUIT à vingt-mille hommes dînent régulièrement, le lundi chez le marchand, le mardi chez l'homme de robe, & progreſſivement ils achevent la ſemaine, en montant d'étage en étage. Le vendredi, ils ſe rendent de préférence chez l'amateur de marée, & jamais ils ne ſe trompent ſur le menu. Dans cette claſſe ſont les agréables & les beaux parleurs, les muſiciens, les peintres, les abbés, les célibataires, &c.

ILS ont vu tous les états, & ſont au fait d'une infinité de caracteres : ces gens-là ne ſavent ni le prix du pain, ni celui de la viande : les variations des commeſtibles leur ſont parfaitement étrangeres : ils ne payent que le porteur d'eau ; ils ſortent de chez eux poudrés, friſés, à deux heures préciſes, & vont s'aſſeoir à des tables délicates, ayant pour paſſeport quelques hiſtoriettes, une pour chaque maiſon, & la gazette de la veille.

ILS ſavent tirer un parti abondant du ſer-

vice, tandis que les provinciaux, les novices maladroits, n'ont pas l'eſprit de faire bonne chere; car c'eſt un art que de ſavoir goûter de tous les plats, à l'aide de quelques ſignes. Le ſoir ils ſe rendent chez une vieille dévote, chez un goutteux, un gros bénéficier; ils y font collation & n'ont qu'à changer un peu de langage, ſelon l'eſprit des perſonnages, & répéter les nouvelles qu'ils ont appriſes le matin. Ainſi, ſans rentes, ſans emploi, ſans patrimoine, avec un habit, dû encore au tailleur, & payant de mois en mois un loyer modique; ils trouvent de quoi vivre, & vivre en aſſez bonne compagnie. Une aptitude à retenir les noms des perſonnes, quelqu'uſage du monde, beaucoup de ſoupleſſe dans les manieres leur ſuffit pour entretenir la converſation; & on ne diroit jamais, à les voir le front épanoui, le viſage tranquille, qu'ils n'auroient pas dîné, ſans la généreuſe complaiſance de leur hôte. Je les compare aux oiſeaux du Ciel, qui prennent leur part de la récolte univerſelle, & qui ne paroiſſent pas la diminuer. Selon moi, rien de ſi honorable pour les riches que de donner à manger à ceux qui ſe préſentent à leur table; & de toutes les manieres de faire uſage de ſes richeſſes, c'eſt ſans contredit la plus agréable pour le grand nombre. Chacun en profite également; & puiſque les riches aiment l'oſ-

tentation, ils ſe ſatisfont, en ſatisfaiſant les autres.

S'ILS établiſſoient une table économique & ſans apprêt, où il n'y eût, ni luxe, ni orgueil; ayant l'honnête néceſſaire, & rien au deſſus; cela vaudroit mieux encore, & ils ſeroient dans le cas de renouveller plus ſouvent leur complaiſance, ou de multiplier les couverts.

SI j'étois opulent, je mettrois ma volupté à donner ainſi à dîner; mais ma table ſeroit frugale, compoſée de mêts ſimples, & je me réjouirois fort, de voir autour de moi grand nombre de perſonnes cauſer & manger.

ON appelloit autrefois ces hommes-là des *paraſites*, terme injurieux & ſot, inventé par la dureté, l'avarice & l'égoïſme. Il eſt tout naturel que celui qui n'a pas une table, [choſe chere à Paris,) aille chercher celui qui en a une toute ſervie. Ce qu'on doit à l'infortune de pluſieurs honnêtes gens, le plaiſir d'alimenter ſon prochain, d'entretenir ſa ſanté, invitent l'homme ſenſible à partager ſes mêts. L'hôte peut encore être redevable à ceux qui croyent aſſez à ſon bon cœur, pour aller le viſiter & lui demander une portion de la nourriture qu'il a de trop,

& qu'il ne pourroit prendre, ſans ſe cauſer une indigeſtion.

LA terre eſt la table univerſelle, dreſſée par le Créateur; & l'oiſeau, qui de ſon bec, ſaiſit en volant un pauvre petit grain & l'emporte dans ſon nid, & un poëte, qui va dîner chez un fermier-général, & lui offrir un appétit qu'il admire, prennent également tous deux ce qui leur eſt dû.

HÉLAS! nous ne faiſons tous que paſſer ſur la terre. Les grains, les fruits de l'année appartiennent tous à la génération préſente, & non à celle qui doit ſuivre. Que la génération préſente uſe des vins que le ſoleil a mûri ſous ſes yeux; qu'elle mange les légumes qu'elle a vû croître. La Nature, avec l'année, recommencera le cours de ſes bienfaits pour d'autres Etres. Demain nous allons diſparoître, & nous refuſerions notre table à notre frere, & nous fermerions inhumainement le vérrouil, pour dévorer ſeuls notre ſubſiſtance! A-t-on de l'appétit quand on mange ſeul? Et le repas fait-il le même bien que quand il eſt pris au milieu de la joie & du ſourire des convives?

QUE ce nom de *paraſite*, prodigué à l'honnête indigence, qui a des droits à la table des

riches, ſoit donc effacé à jamais de la langue, comme un mot qui offenſe l'humanité; qu'on ne le prononce plus, ſur-tout à Paris, où, grace à des mœurs plus douces & plus humaines, il commence à s'éteindre. Qu'on ne l'entende plus que chez l'homme inhumain & dur, qui s'iſole parce qu'il craint que ſon ame ne ſoit apperçue; & que ce mot n'ait plus cours que chez le pauvre, qui eſt dans le cas lui-même d'aller dîner ailleurs, & qui n'a ſur ſa table étroite que ſa portion congrue.

LE MONARQUE.

LE Roi eſt pour les Pariſiens, ce qu'eſt le modele au milieu d'une académie de deſſinateurs. Chacun, dans la capitale, s'évertue à faire ſon portrait: on le crayonne, on le repréſente ſous toutes les faces; & le plus ſouvent, le portrait eſt manqué, & fort peu reſſemblant. Ceux qui ſont éloignés ne voient que les principaux traits qu'apporte la renommée, & ſon bruit eſt vague. Ceux qui l'approchent voient l'extérieur de l'homme, & les traits fins leur échappent. Entendez le valet qui le déchauſſe, le courtiſan qui le ſuit à la chaſſe, le ſoldat qui combat pour lui, le magiſtrat qui vient avec des remontrances,

l'homme de lettres qui le guette, le philoſophe qui le plaint, le peuple qui le juge par la valeur des denrées : autant de portraits différens ; perſonne ne lit au fond de ſon ame : c'eſt au tems que le portrait fidele doit appartenir. Quel homme néanmoins eſt plus en vue & paroît plus propre à être ſaiſi ? Le vrai caractere de Louis XV n'eſt-il pas encore pour nous, une eſpece d'énigme vraiment indéchiffrable.

MOBILITÉ DU GOUVERNEMENT.

UN étranger à Athenes, s'étant aſſis pour voir un ballet apperçut, cinq maſques, cinq habits, & un ſeul danſeur. Qui fera, dit-il, les autres perſonnages ? Le même homme, lui répondit-on. Le même homme ! Il a donc dans un ſeul corps pluſieurs ames. Tel eſt le gouvernement François. Excellent pantomime, & jouant tous les états ; il eſt ſucceſſivement militaire, homme de loi, financier, banquier, prêtre ; je l'ai vu même, auteur pendant quatre ou cinq mois ; car il fit cent brochures, déteſtables à la vérité ; mais ce rôle-là lui va plus mal que les autres.

FAUT-IL s'étonner après cela, ſi l'on trouve à

Paris, beaucoup de perſonnes du caractere d'Alcibiade; qui, vain, brillant, propre à revêtir toutes ſortes de caracteres, aimoit la repréſentation; & tout ce qui attiroit l'œil du vulgaire, étoit enfin plus ſenſible à la réputation d'homme d'eſprit, qu'à celle de bon citoyen.

ESPIONS.

QUAND le Pariſien n'auroit pas la légéreté qu'on lui reproche, il l'adopteroit par raiſon. Il marche environné d'eſpions. Dès que deux citoyens ſe parlent à l'oreille, ſurvient un troiſieme, qui rode pour écouter ce qu'ils diſent. C'eſt un régiment de curieux que celui des eſpions de police; avec cette différence, que chaque individu de ce régiment a un uniforme particulier, qu'il change chaque jour; & rien de ſi prompt & de ſi étonnant que ces ſortes de métamorphoſes.

CELUI qui porte une épée le matin, prend le ſoir un rabat; tantôt il repréſente un paiſible robin en cheveux longs, tantôt un ſpadaſſin, l'épée ſur la hanche; le lendemain, ayant en main une canne à pomme d'or, il figurera un financier uniquement occupé de calculs; les tra-

veſtiſſemens les plus bizarres ne lui coûtent rien. Il eſt dans la même journée, chevalier de ſaint-Louis & garçon perruquier, prieur tonſuré & marmiton : il viſite le bal paré & le tripôt le plus infect; tantôt le diamant au doigt, tantôt la plus ſalle perruque ſur la tête, il change preſque de phyſionomie comme d'habillement; & plus d'un enſeigneroit à Préville l'art de ſe décompoſer; il eſt tout yeux, tout oreilles, tout jambes; car il bat, je ne ſais comment, le pavé des ſeize quartiers : tapi quelquefois dans le coin d'un café, vous diriez un homme lourd, triſte, ennuyeux, qui ronfle en attendant le ſouper; il a tout vu, tout entendu. Un autre fois, il eſt orateur, il a rendu le premier des propos hardis, il vous ſollicite à vous déboutonner, il interprète juſqu'à votre ſilence; & que vous lui parliez, ou que vous ne lui parliez pas, il ſait ce que vous penſez de telle ou telle opération.

TEL eſt l'inſtrument univerſel dont on ſe ſert à Paris pour pomper les ſecrets, & c'eſt ce qui détermine plus volontiers les actions des Miniſtres, que tout ce qu'on pourroit imaginer en raiſonnemens & en politique.

L'ESPIONAGE a détruit les liens de la confiance & de l'amitié; on n'agite que des queſtions

tions frivoles, & le gouvernement dicte, pour ainſi dire, aux citoyens la theſe ſur laquelle ils parleront le ſoir dans les cafés & dans les cercles. Si l'on veut cacher la mort d'un homme, on ne ſe dira qu'à l'oreille, *il eſt mort*; & l'on ajoutera, *on ne parle point de cela juſqu'à nouvel ordre.* Le peuple a perdu abſolument toute idée d'adminiſtration civile & politique, & ſi quelque choſe pouvoit faire rire au milieu d'une ignorance ſi déplorable, ce ſeroit le propos de tel bourgeois inepte, qui s'imagine conſtamment que Verſailles & Paris doivent donner la loi & le ton à toute l'Europe; & delà, au monde entier. La craſſe des préjugés les plus invétérés, ne peut pas abandonner ces vieilles têtes pariſiennes, modifiées par la ſottiſe la plus incurable. Le peuple qui n'a guere d'autre lecture que la gazette de France, ne raiſonne que d'après elle.

LES COLPORTEURS.

Les mouchards font ſur-tout la guerre aux colporteurs, eſpece d'hommes qui font trafic des ſeuls bons livres qu'on puiſſe encore lire en France; & conſéquemment prohibés.

ON les maltraite horriblement ; tous les limiers de la police pourſuivent ces malheureux, qui ignorent ce qu'ils vendent, & qui cacheroient la bible ſous leurs manteaux, ſi le Lieutenant de police s'aviſoit de défendre la bible. On les met à la baſtille pour de futiles brochures, qui ſeront oubliées le lendemain, quelquefois au carcan. Les gens en place ſe vengent ainſi des petites ſatires, que leur élévation enfante néceſſairement : on n'a point encore vu de miniſtres dédaigner ces traits obſcurs, ſe rendre invulnérables d'après la franchiſe de leurs opérations, & ſonger que la louange ſera muette, tant que la critique ne pourra librement élever ſa voix.

QU'ILS puniſſent donc la flatterie qui les aſſiége, puiſqu'ils ont tant peur du libelle qui contient toujours quelques bonnes vérités ; d'ailleurs, le public eſt là pour juger le détracteur ; & toute ſa ſatire injuſte, n'a jamais circulé quinze jours ſans être frappée de mépris.

SOUVENT les prépoſés de la police, chargés d'arrêter ces pamphlets, en font le commerce en grand ; les diſtribuent à des perſonnes choiſies, & gagnent à eux ſeuls, plus que trente colporteurs.

Les Miniſtres ſe trompent réciproquement quand ils ſont attaqués de cette maniere; l'un rit de la grêle qui vient de fondre ſur l'autre, & favoriſe ſous main ce qu'il paroît pourſuivre avec chaleur.

L'HISTOIRE de la correſpondance du Chancelier Maupou (ce livre qui, après l'avoir ridiculiſé, l'a enfin débuſqué) mettroit dans un jour curieux les ruſes obliques, & les bons tours que ſe jouent les ambitieux dans le chemin du pouvoir & de la fortune.

On n'imprime plus à Paris, en fait de politique & d'hiſtoire, que des ſatires & des menſonges: l'étranger a pris en pitié tout ce qui émane de la capitale ſur ces matieres; les autres objets commencent à s'en reſſentir, parce que les entraves données à la penſée, ſe manifeſtent juſques dans les livres de pur agrément. Les preſſes de Paris ne devroient plus ſervir que pour les affiches, les billets de mariages & les billets d'enterremens; les almanachs ſont déja un objet trop relevé, & l'inquiſition les épluche & les examine.

Quand je vois un livre revêtu de l'autorité du gouvernement, je parie, ſans l'ouvrir, que le livre contient des menſonges politiques: le

Prince peut bien dire, *ce morceau de papier vaudra mille francs*; mais il ne peut pas dire, *que cette erreur devienne vérité*, ou bien *que cette vérité ne soit plus qu'une erreur*; il le dira, mais il ne contraindra jamais les esprits à l'adopter.

Ce qui est admirable dans l'imprimerie, c'est que ces beaux ouvrages, qui font l'honneur de l'esprit humain, ne se commandent point, ne se payent point: au contraire, c'est la liberté naturelle d'un esprit généreux, qui se développe malgré les dangers, & qui fait un présent à l'humanité, en dépit des tyrans; voilà ce qui rend l'homme de lettres si recommandable, & ce qui lui assure la reconnoissance des siécles futurs.

Ces pauvres colporteurs, qui font circuler les plus rares productions du génie, sans savoir lire; qui servent à leur insçu la liberté publique, pour gagner un morceau de pain, portent toute la mauvaise humeur des hommes en place, qui s'attaquent rarement à l'auteur, dans la crainte de soulever contr'eux le cri public, & de paroître odieux.

HOMMES DE LA POLICE.

C'EST une maſſe de corruption, que la police diviſe & partage en deux : de l'une, elle en fait des eſpions, des mouchards ; de l'autre, des ſatellites, des exempts, qu'elle lâche enſuite contre les filoux, les eſcrocs, les voleurs, &c. à-peu-près comme le chaſſeur ameute les chiens contre les renards & les loups.

LES eſpions ont d'autres eſpions à leur trouſſes, qui les ſurveillent, & qui voyent s'ils font leur devoir. Tous s'accuſent réciproquement, & ſe dévorent entr'eux pour le gain le plus vil. C'eſt de cette épouvantable lie que naît l'ordre public. On les traite rigoureuſement, quand ils abuſent l'œil du Magiſtrat.

TEL eſt l'ordre admirable qui regne dans Paris. Un homme ſoupçonné ou déſigné eſt éclairé de ſi près, que ſes moindres démarches ſont connues, juſqu'au moment qu'il convient de l'arrêter.

LE ſignalement qu'on fait de l'homme, eſt un véritable portrait auquel il eſt impoſſible de

ſe méprendre ; & l'art de décrire ainſi la figure avec la parole, eſt pouſſé ſi loin, que le meilleur écrivain, en y réfléchiſſant beaucoup, n'y ſauroit rien ajouter, ni ſe ſervir d'autres expreſſions.

LES theſées de la police courent toutes les nuits, pour purger la ville de brigands ; & l'on peut dire, que les lions, les ours, les tigres, ſont enchaînés par l'ordre politique.

IL y a enſuite les eſpions de cour, les eſpions de ville, les eſpions de lit, les eſpions de rue, les eſpions de filles, les eſpions de beaux eſprits ; on les appelle tous du nom de mouchards, nom de famille du premier eſpion de la Cour de France.

LES hommes de qualité font aujourd'hui le métier d'eſpions ; la plupart s'appellent *Monſieur le Baron*, *Monſieur le Comte*, *Monſieur le Marquis*.

IL fut un tems, ſous Louis XV, où les eſpions étoient ſi multipliés, qu'il étoit défendu à des amis qui ſe réuniſſoient enſemble, d'épancher mutuellement leur cœur ſur des intérêts qui les affectoient vivement : l'inquiſition miniſtérielle avoit mis ſes ſentinelles à la

porte de toutes les ſalles, & des écouteurs dans tous les cabinets ; on puniſſoit, comme des complots dangereux, des confidences naïves, faites par des amis à des amis, & deſtinées à mourir dans le lieu même qui les avoit reçues.

Ces recherches odieuſes empoiſonnoient la vie ſociale, privoient les hommes des plaiſirs les plus innocens, & transformoient les citoyens en ennemis, qui trembloient de s'ouvrir l'un à l'autre.

Tout homme attaché à la police, ſous quelque dénomination que ce puiſſe être, n'eſt plus admis dans la bonne ſociété, & l'on a raiſon.

Le quart des domeſtiques ſervent d'eſpions, & les ſecrets des familles, que l'on croit les plus cachés, parviennent à la connoiſſance des intéreſſés.

Les Miniſtres ont leurs eſpions à eux, ſéparément de ceux de la police, & les ſoudoient ; ce ſont les plus dangereux de tous, parce qu'ils ſont moins ſuſpects que les autres, & qu'il eſt plus difficile de les reconnoître. Les Miniſtres ſavent par ce moyen tout ce qu'on dit d'eux ; mais ils n'en profitent guere. Ils ſont plus

attentifs à ruiner leurs ennemis, à barer leurs adverſaires, qu'à tirer un ſage parti des libres & naïfs avertiſſemens que la multitude leur envoie; car on s'explique toujours aſſez librement ſur le compte des miniſtres: on ne porte véritablement de reſpect qu'à la perſonne des princes.

MAIS les ſecrets des cours n'échappent point par les eſpions; ils s'échappent à l'aide de certaines gens, ſur leſquels on n'a aucune défiance; ainſi les vaiſſeaux les mieux conſtruits font eau par une fente imperceptible, qu'on ne ſauroit découvrir.

CE qui intéreſſe dans les cours, & ſur-tout dans la nôtre; c'eſt qu'il y a un degré d'obſcurité, répandu ſur les opérations.

ON veut pénétrer ce qui ſe cache; on cherche à ſavoir juſqu'à ce qu'on connoiſſe; c'eſt ainſi que la machine la plus ingénieuſe ne conſerve ſon plus haut prix, que juſqu'à ce qu'on ait vu les reſſorts qui la mettent en action. Nous ne nous attachons fortement qu'à ce qui ne ſe laiſſe pénétrer qu'avec peine. Avec le tems, les choſes les plus myſtérieuſes prennent un caractere de publicité: la langue redira infaillible-

ment ce que l'œil a vu, & même ce qu'il aura fait soupçonner.

LE GUET.

LA sûreté de Paris, pendant la nuit, est l'ouvrage du guet, & de deux ou trois cents mouchards, qui battent le pavé, qui reconnoissent & qui suivent les gens suspects; c'est pendant la nuit que se font tous les enlévemens de police.

LES fallots répandus çà & là, ne laissent pas que d'intimider les brigands; de sorte que les rues de Paris sont sûres la nuit comme le jour, à quelques accidens près; accidens inévitables, quand on songe à la foule des hommes désespérés, qui n'ont plus rien à perdre.

ON rossoit autrefois le guet, & c'étoit même un amusement que se procuroient les jeunes gens de famille & les mousquetaires; on cassoit les lanternes, on frappoit aux portes, on faisoit tapage dans les mauvais lieux; on enlevoit le souper qui sortoit du four, & l'on claquoit la servante; on déchiroit ensuite la robe du commissaire: on a réprimé ces excès avec tant

de ſévérité, qu'il n'eſt plus queſtion de pareils jeux : la jeuneſſe n'eſt plus réputée indiſciplinable, & rien n'excuſeroit aujourd'hui la violente incartade d'une tête écervelée.

Ce n'eſt pas là un des petits avantages de la capitale. L'âge mûr n'a rien à craindre de l'âge bouillant. Un magiſtrat a dit, qu'il vouloit que le pavé *de Paris* fût reſpecté comme le *ſanctuaire* & le *tabernacle* : il a raiſon, & il a bien dit.

La civiliſation eſt preſque perfectionnée de ce côté-là ; on n'a rien à craindre de l'inſolence & de l'yvreſſe, parce que la main-forte n'eſt pas éloignée. On l'appelle à ſon ſecours ; & on obtient ordinairement prompte juſtice.

Pierre le cruel, qu'on dit avoir aimé la juſtice, en a donné une bonne preuve, à ce qu'a dit un hiſtorien Eſpagnol. Il aimoit à courir les rues la nuit : il fit un jour du tapage ; un garde de nuit croyant remontrer un particulier, le battit vigoureuſement ; le Roi le tua. La juſtice le lendemain fit des perquiſitions, contre l'auteur du meurtre. Une bonne femme qui avoit reconnu le roi, l'accuſa. Les magiſtrats en corps allerent lui porter des plaintes : le roi, pour ſatisfaire la juſtice, fit couper la tête à ſon effi-

gie. On voit encore cette ſtatue tronquée au coin de la rue où le meurtre fut commis.

CARTOUCHE a fait trembler la ville de Paris, pendant un aſſez long eſpace de temps; un pareil chef de voleurs, eût-il encore plus d'audace & de reſſources, n'auroit pas de nos jours un tel avantage.

UNE correſpondance non interrompue entre le magiſtrat & ſes prépoſés, opere la connoiſſance ſuivie de tout ce qui ſe paſſe; & l'on prévient des déſordres autant qu'on en punit.

LES recherches, informations & vérifications, aboutiſſent à un centre, où ſe réunit tout ce qui intéreſſe la ſûreté publique.

INDÉPENDAMMENT de ces ſoins, les lanternes & reverberes, les différens corps-de-garde diſtribués; & comme je l'ai déja dit, les fallots errans de tous côtés, ont prévenu une infinité d'accidens.

ON ne ſauroit trop multiplier les précautions, ſur-tout à l'entrée des hivers; la machine eſt bien montée depuis cinquante ans; mais cette machine, comme toute autre, a ſes momens de langueur. Si elle venoit à s'arrêter, Paris

ſeroit en proie aux horreurs d'une ville priſe d'aſſaut.

LA garde monte à près de quinze-cents hommes ; on peut s'enrôler & vieillir dans ce corps, ſans craindre les bleſſures : on peut y pouſſer ſa carriere auſſi loin qu'un moine qui boit, mange & digere ; on en eſt quitte pour dormir le jour, au lieu de repoſer la nuit.

QUELQUEFOIS les ſoldats du guet maltraitent ſans ſujet ceux qu'ils arrêtent, & leur mettent les menottes d'une maniere cruelle ; on doit réprimer ſecrétement de pareils abus, & empêcher que les gardiens de la ſûreté publique n'attentent impitoyablement au moindre citoyen, qui doit toujours être reſpecté, juſqu'à ce que les loix ayent prononcé, car il peut être innocent, avec toutes les apparences d'un homme coupable.

LIEUTENANT DE POLICE.

UN Lieutenant de Police eſt devenu un miniſtre important, quoi qu'il n'en porte pas le nom; il a une influence ſecrete & prodigieuſe; il fait tant de choſes, qu'il peut faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien; parce qu'il a en main une multitude de fils qu'il peut embrouiller ou débrouiller à ſon gré; il frappe ou il ſauve; il répand les ténebres ou la lumiere : ſon autorité eſt auſſi délicate qu'étendue.

ON connoît ſes fonctions; mais on ne ſait peut-être pas qu'il s'occupe encore à dérober à la juſtice ordinaire, une foule de jeunes gens de famille, qui dans l'effervescence des paſſions, font des vols, des eſcroqueries ou des baſſeſſes; il les enleve à la flétriſſure publique : la honte en réjailliroit ſur une famille entiere & innocente; il fait un acte d'humanité, en épargnant à des peres malheureux, l'opprobre dont ils alloient être couverts : car nos préjugés, ſous ce point de vue, ſont bien injuſtes & bien cruels.

Le libertin eſt enfermé ou exilé, & ne paſſe point par la main du bourreau ; ainſi la police arrache aux tribunaux des coupables qui mériteroient d'être punis ; mais comme ces jeunes gens ſont ſouſtraits à la ſociété, qu'il n'y rentrent que quand leurs fautes ſont expiées, & qu'ils ſont corrigés ; la ſociété n'a point à ſe plaindre de cette indulgence.

On fera ſeulement la remarque, qn'il n'y a guere de pendus, que dans la claſſe de la populace : le voleur de la lie du peuple, ſans famille, ſans appui, ſans protections, excite d'autant moins la pitié, qu'on s'eſt montré indulgent pour d'autres.

On enleve tous les mois, ſans beaucoup de façons, & ſur le ſimple ordre d'un commiſſaire, trois à quatre cents femmes publiques ; on met les unes à bicêtre, pour les guérir ; les autres à l'hôpital, pour les corriger ; celles qui ont quelqu'argent, ſe tirent d'affaire.

On voit paſſer toutes ces créatures, un certain jour du mois, devant le juge de police, ſeul juge en cette matiere ; elles lui font une révérence ou lui diſent des injures ; & il ne fait que répéter gravement, *à l'hôpital, à l'hôpital.*

CETTE partie de notre législation eſt très-vicieuſe, parce qu'elle eſt très-arbitraire : en effet, le ſecrétaire du lieutenant de police détermine ſeul l'empriſonnement & ſa durée, plus ou moins longue. Les plaintes ſont ordinairement portées par les gens du guet ; & il eſt bien étonnant, qu'un ſeul homme diſpoſe ainſi de la liberté d'un ſi grand nombre d'individus : l'opprobre dans lequel ils ſont tombés, ne juſtifie pas cette violence ; il ſeroit facile de ſuivre une partie de la procédure uſitée dans les cas criminels, puiſqu'il s'agit de la perte de la liberté ; des filles innocentes, & que la timidité empêchoit de répondre, ſe ſont quelquefois trouvées confondues avec ces malheureuſes.

LE lieutenant de police exerce de même un empire deſpotique ſur les mouchards qui ſont trouvés en contravention, ou qui ont fait de faux rapports : pour ceux-là, c'eſt une portion ſi vile & ſi lâche, que l'autorité à laquelle ils ſe ſont vendus, a néceſſairement un droit abſolu ſur leur perſonne.

IL n'en n'eſt pas de même de ceux qui ſont arrêtés au nom de la police ; ils ont pu commettre des fautes légeres ; ils ont pu avoir des ennemis dans cette foule d'exempts, d'eſpions, & de ſatellites, que l'on croit ſur leur parole.

L'œil du magiſtrat peut être inceſſament déçu, & l'on devroit remettre à un examen plus ſérieux la punition de ces délits ; mais Bicêtre engloutit une foule d'hommes qui s'y pervertiſſent encore, & qui en ſortent plus méchans qu'ils n'y étoient entrés. Avilis à leurs propres yeux, ils ſe précipitent enſuite dans les plus grands déſordres.

Je le répete, cette partie de notre législation eſt dans un cahos affreux ; elle reſſemble preſque à celle qui détermine l'enlevement des pauvres ; mais on ne ſonge ſeulement pas à remédier à ces loix abuſives, qui ſe ſont formées ſous l'œil des tribunaux légitimes, ſans qu'on puiſſe en connoître la validité, la ſanction, ni l'origine.

Il y a des momens où la police ſe relâche incroyablement ; & c'eſt après quelques accidens célebres qu'elle reprend ſa vigueur.

On cache & l'on étouffe tous les délits ſcandaleux, & tous les meurtres qui peuvent porter l'effroi, & atteſter l'invigilance des prépoſés à la ſûreté de la capitale.

On enterre par ordre de la police les ſuicides ; après la deſcente & le procès-verbal d'un commiſſaire ;

commissaire ; & l'on fait sagement : si l'on en publioit la liste, elle seroit effrayante.

Les accidens qui arrivent sur le pavé de Paris, ou par les voitures publiques ou par la chûte des tuiles, ou dans les bâtimens, sont de même ensevelis dans le silence. Si l'on tenoit régistre fidele de toutes ces calamités particulieres, l'épouvante feroit regarder avec horreur cette ville superbe. C'est à l'Hôtel-Dieu ; c'est à la Morne, que l'on apperçoit les nombreuses & déplorables victimes des travaux publics, & d'une trop nombreuse population.

Au reste, c'est un terrible & difficile emploi, que de contenir tant d'hommes livrés à la disette, tandis qu'ils voient les autres nager dans l'abondance ; de contraindre, dis-je, autour de nos palais, de nos demeures brillantes, tant de malheureux, pâles & défaits, qui ressemblent à des spectres, tandis que l'or, l'argent, les diamans rempliſſent l'intérieur de ces mêmes demeures, & qu'ils sont violemment tentés d'y porter la main, pour appaiser le besoin qui les tue.

L'extravagance & la dissipation du luxe diminuent peut-être à leurs yeux la honte & l'injustice du vol.

UNE audience du Lieutenant de police eſt fort divertiſſante : on lui fait toutes ſortes de plaintes & de demandes ; on l'approche, on lui dit un mot à l'oreille ; il répond par une phraſe bannale ; il prend des placets dans trois antichambres ; les mains du ſecrétaire ou du commis, peuvent à peine les contenir. La populace occupe la derniere ſalle, & l'appelle en tremblant, *Monſeigneur* ; ce dernier rang eſt promptement expédié.

SI ce magiſtrat vouloit communiquer au philoſophe, tout ce qu'il ſait, tout ce qu'il apprend, tout ce qu'il voit, & lui faire part de certaines choſes ſecretes, dont lui ſeul eſt à-peu-près bien inſtruit ; il n'y auroit rien de ſi curieux & de ſi inſtructif ſous la plume du philoſophe ; il étonneroit tous ſes confreres. Mais ce magiſtrat eſt comme le grand Pénitencier ; il entend tout, ne rapporte rien, & n'eſt pas étonné de certains délits, au même degré que le ſeroit un autre homme. A force de voir les ruſes de la fripponnerie, les crimes du vice, les trahiſons ſecretes, & toute la fange impure des actions humaines, ce magiſtrat a néceſſairement un peu de peine à croire à la probité & à la vertu des honnêtes gens. Il eſt dans un état perpétuel de défiance ; & au fond il doit poſſéder ce caractere-là ; car il ne doit rien

croire d'impoſſible, après les leçons extraordinaires qu'il a reçues des hommes & des véénemens, & ſa charge lui commande un doute ſevere.

INCENDIES. POMPES.

Les incendies modernes les plus violens, ſont, celui de la Chambre-des-Comptes, du 27 octobre 1737; les deux de l'hôtel-Dieu, du 1 août 1737, & du 30 décembre 1773. On n'a pu ſavoir au juſte le nombre des malheureux qui, dans ce dernier déſaſtre, ont péri, étouffés dans les flammes. La gazette de France a ſi bien menti à cette époque! mais il paroît qu'il n'y a gueres eû moins de douze à quinze-cents victimes.

Comptons l'incendie du Pont-au-change, le 26 janvier 1746. Sept à huit filles ouvrieres, en chappes & chaſubles, enfermées ſous la clef par leur maîtreſſe, jalouſe de maintenir leur chaſteté, furent brûlées vives. Leur chambre étant garnie de barreaux de fer, elles ne purent ſe jetter dans la riviere. Ce fut un ſpectacle affreux que d'entendre leurs cris, & de les voir périr ſans pouvoir leur porter du ſecours.

COMPTONS l'incendie de la foire St. Germain en 1760: il dévora la plus magnifique charpente qui fut en Europe.

COMPTONS l'incendie de l'opéra en 1763, qui nous a valu une salle plus belle & plus commode.

COMPTONS enfin l'incendie du Palais, le 11 janvier 1776, & qui n'a peut-être pas été l'ouvrage du hasard. Il a rappellé l'incendie de la plus grande partie des bâtimens de ce même Palais, arrivé le 7 mars 1618. On dit que ce furent les complices de la mort de Henri IV qui y firent mettre le feu; croyant par-là brûler le greffe & le procès de Ravaillac. Sans l'attention & les soins du greffier *Voisin*, les Régistres du Parlement auroient été brûlés.

CE n'est que depuis quelques années, que le service des pompes procure au public un secours convenable, prompt & gratuit. On assujettissoit autrefois à une amende le particulier, dans la maison duquel le feu avoit pris: qu'arrivoit-il? Le particulier vouloit éteindre le feu lui-même; n'appelloit personne; la maison étoit embrasée, & bien tôt le quartier.

AUJOURD'HUI, au moindre indice de feu, on peut appeller, & s'adresser directement au dé-

pôt où ſont les pompes & les gardes-pompes, avec leurs caſques, leurs haches : auprès ſont des voitures d'eau toutes prêtes ; on ne paye plus d'amende, & il n'en coûte abſolument rien pour être ſecouru. C'eſt aux ſoins de Mr. de Sartine, que l'on doit les précautions les plus ſages, les plus meſurées & les mieux vues.

Le régiment des gardes-Françoiſes, qui ne faiſoit auparavant que ſurcharger la ville d'un poids fatigant, & la ſcandaliſer par des délits atroces, rendu utile enfin, a reçu ordre du *Colonel* de ſortir des caſernes, au premier avis d'un feu, de ſe porter à l'incendie avec des détachemens, & là de donner tous les ſecours, ſelon la nature du danger.

Les ſoldats, munis des uſtenciles néceſſaires, travaillent avec une célérité & un ſuccès admirables ; il eſt rare que les incendies, depuis ce nouvel ordre faſſent de grands ravages.

Cet établiſſement fait voir qu'il eſt poſſible de perfectionner également, & l'une après l'autre, toutes les parties de la police ; puiſque celle-ci, ſi défectueuſe, il y a vingt ans, excite aujourd'hui l'admiration & la reconnoiſſance des citoyens.

REVERBERES.

IL n'y a plus de lanternes depuis ſeize ans. Des reverberes ont pris leur place. Autrefois, huit mille lanternes, avec des chandelles mal poſées, que le vent éteignoit ou faiſoit couler, éclairoient mal, & ne donnoient qu'une lumiere pâle, vacillante, incertaine, entrecoupée d'ombres mobiles & dangereuſes : aujourd'hui on a trouvé le moyen de procurer une plus grande clarté à la ville, & de joindre à cet avantage, la facilité du ſervice. Les feux combinés, de douze cents reverberes, jettent une lumiere égale, vive & durable.

POURQUOI la parſimonie préſide-t-elle encore à cet établiſſement nouveau ? L'interruption des reverberes a lieu les jours de lune; mais avant qu'elle ſoit levée ſur l'horiſon, la nuit la plus obſcure regne dans les rues; & quand elle brille au firmament, la hauteur des maiſons intercepte encore les rayons de cet aſtre, dont le flambeau devient inutile : quand il ſe couche, les mêmes inconvéniens ſe font ſentir; & Paris alors eſt totalement plongé dans les plus dangereuſes ténebres.

L'HUILE des reverberes eſt une huile de tripes, qui ſe fabrique, lors de la cuiſſon, dans l'isle des cignes.

ON fait payer, tous les vingt ans, aux propriétaires des maiſons, une ſomme aſſez conſidérable, pour le rachat des boues & lanternes; la taxe ſurpaſſe de beaucoup les frais qu'il excoute pendant ces vingt années; ce qui en une vexation de plus, que ſupporte le bon Pariſien.

LES boues de Paris, chargées de particules de fer, que le roulis éternel de tant de voitures détache inceſſamment, ſont néceſſairement noires; mais l'eau qui découle des cuiſines, les rend puantes. Elles ſont d'une odeur inſupportable aux étrangers, par la quantité de ſoufre & de ſel-nitreux, dont elles ſont imprégnées; les taches qu'elles font, brûlent l'étoffe.

DES tombereaux enlevent les boues & les immondices; on les verſe dans les campagnes voiſines; malheur à qui ſe trouve le voiſin de ces dépôts infects. L'enlévement des boues eſt à l'entrepriſe & au rabais.

QUAND il a neigé, & qu'il faut enlever

toutes ces neiges, ainſi que les glaçons des ruiſſeaux, & que toutes les ordures ont pris la conſiſtance de la pierre ; ce n'eſt pas alors un petit ouvrage, que le charroi de ces matieres endurcies, qu'il faut préalablement détacher des bornes. Les rues deviendroient impraticables au bout de trois jours, & l'on ſeroit enfermé chez ſoi, ſans la police qui redouble de vigilance & de travail. Il y a des parties ſi bien traitées, qu'on ne ſait pourquoi d'autres ſont abſolument négligées.

ENSEIGNES.

Les enſeignes ſont maintenant appliquées contre le mur des maiſons & des boutiques ; au lieu qu'autrefois elles pendoient à de longues potences de fer ; de ſorte que l'enſeigne & la potence, dans les grands vents, menaçoient d'écraſer les paſſans dans les rues.

Quand le vent ſouffloit, toutes ces enſeignes, devenues gémiſſantes, ſe heurtoient, & ſe choquoient entr'elles ; ce qui compoſoit un carillon plaintif & diſcordant, vraiment incroyable pour qui ne l'a pas entendu. De plus, elles jettoient la nuit des ombres larges, qui rendoient nulle la foible clarté des lanternes.

Ces enſeignes avoient pour la plupart un volume coloſſal, & en relief. Elles donnoient l'image d'un peuple giganteſque, aux yeux du peuple le plus rabougri de l'Europe. On voyoit une garde d'épée de ſix pieds de haut, une botte groſſe comme un muid, un éperon large comme une roue de caroſſe; un gant qui auroit logé un enfant de trois ans, dans chaque doigt; des têtes monſtrueuſes, des bras armés d'un fleuret, qui occupoient toute la largeur de la rue.

La ville, qui n'eſt plus hériſſée de ces appendices groſſieres, offre, pour ainſi dire, un viſage poli, net & raſé. On doit cette ſage ordonnance à *Monſieur Antoine-Raimond-Jean-Gualbert-Gabriel de Sartine, qui, de Lieutenant de Police, eſt devenu Miniſtre de la Marine.*

LES HALLES.

UN coup-d'œil unique eſt celui que préſentent au point du jour la halle aux fleurs & la halle aux fruits, dans le printems & l'été : on eſt ſurpris, enchanté ; c'eſt une des choſes les plus curieuſes à voir : Flore & Pomone ſe donnant la main, n'ont jamais eu de plus beau temple. Les richeſſes printannieres revivent dans l'automne, & les trois ſaiſons n'en font plus qu'une.

LES meilleurs pêches ſe trouvent aux environs de Paris ; c'eſt le ſoin qu'on donne à leur culture, qui les rend excellentes.

UN bouquet de violettes, dans le cœur de l'hiver, vaut deux louis ; & quelques femmes en portent.

LE litron des premiers petits-pois ſe vend quelquefois cent écus : un traitant l'achete ; mais du moins, c'eſt un jardinier qui, pour prix de ſes ſoins, récolte cet argent : j'aime mieux qu'il ſoit entre ſes mains, que de le voir paſſer à un bijoutier.

Si les fournitures qui arrivent à la halle, manquoient un seul jour, les denrées doubleroient de prix ; au troisieme jour, la ville seroit affamée.

Les vivres sont renchéris d'une maniere exorbitante ; c'est l'effet du luxe de la table des riches : ils enlevent tout ; & il faut ensuite que le pauvre se dispute le fretin. La concurrence soutient ce reste vil, presque au même prix, que ce qu'il y avoit de meilleur.

Il faut par-tout, aujourd'hui, des entrées & des entremets à profusion ; & l'on ne mange pas le quart de ce qui est servi. Tous ces plats coûteux sont dévorés par la valetaille. Un laquais est beaucoup mieux nourri qu'un petit bourgeois. Celui-ci n'ose toucher à la marée ; il en respire l'odeur, & voilà tout. Les valets de *Monseigneur* sont rassasiés de bonne chere.

Quand les maîtres-d'hôtels ont pris, dans de larges hottes, tout ce qui leur convient ; les servantes arrivent avec leurs tabliers ; c'est un débat éternel. Ce qui se vend par fragmens, se vend trois fois plus cher, chaque petit ménage rivalisant avec son voisin ; les poissardes font la loi ; si l'on veut diner, il faut payer ce qu'elles demandent ; aussi n'y a t'il pas au

monde de peuple plus mal nourri, que le peuple de Paris.

A dîner, la ſoupe, le bouilli ; le ſoir, la perſillade ou le bœuf à la mode ; le gigot ou l'éclanche, le dimanche ; preſque jamais de poiſſon ; rarement des légumes, parce que l'accommodage en eſt toujours cher ; voilà ſa nourriture habituelle ; ainſi vivent les trois quarts & demi des habitans de cette ville, dont le ſéjour eſt ſi envié des provinciaux, qui ne font pas du moins chez eux, une ſi maigre chere.

PLUS les claſſes ſont indigentes, plus il leur en coûte pour ſe nourrir. Il y a de pauvres ménages, où un cervelat de trois ſols, compoſe toute la bonne chere ; parce que les facultés n'ont pu s'étendre au-delà. Or la viande mal ſaine du cervelat, ſe vend ſur le pied de dix-huit ſols la livre : le prince le plus opulent, ne paye point ce qui eſt ſervi ſur ſa table, à ce prix là.

LES Pariſiens ſe ſont amuſés pendant quelques années, des expreſſions burleſques & des juremens des poiſſardes : on copioit leur ton : Vadé s'eſt diſtingué en ce genre ; mais les calembourgs ſont venus, & ont tout anéanti. On ne ſe ſouvient plus de Vadé ; on ne parle

que du marquis de ....., & de Jeannot. J'ai vu s'éclipser la gloire de l'auteur de la *Pipe caſſée*; je tremble pour celle de l'auteur de la *Comteſſe-ſtation.*

MARCHÉS.

LES marchés de Paris ſont mal-propres, dégoûtans; c'eſt un cahos, où toutes les denrées ſont entaſſées pêle mêle; quelques hangards ne mettent pas les proviſions des citoyens à l'abri des intempéries des ſaiſons. Quand il pleut, l'eau des toits tombe ou dégoûte dans les paniers où ſont les œufs, les légumes, les fruits, le beurre, &c.

LES environs des marchés ſont impraticables; les emplacemens ſont petits, reſſerrés; & les voitures menacent de vous écraſer, tandis que vous faites votre prix avec les payſans: les ruiſſeaux qui s'enflent, entraînent quelquefois les fruits qu'ils ont apportés de la campagne; & l'on voit les poiſſons de mer qui nagent dans une eau ſale & bourbeuſe.

LE bruit, le tumulte eſt ſi conſidérable, qu'il faut une voix plus qu'humaine pour ſe faire

entendre : la tour de Babel n'offroit pas une plus étrange confuſion.

On a élevé depuis vingt-cinq ans, un entrepôt pour les farines, qui a ſervi à dégager un peu le quartier des halles : mais cet entrepôt ſe trouve fort étroit ; il conviendroit à une ville du troiſieme ordre ; il eſt inſuffiſant à la prodigieuſe conſommation de la capitale : les ſacs de farine ſont expoſés à la pluie ; & je ne ſais quel caractere meſquin, imprimé à tous les monumens modernes, empêche de faire rien de grand.

Les poiſſonneries infectent. Les républiques de Grece défendirent aux marchands de poiſſon, de s'aſſeoir en vendant leur marchandiſe. La Grece avoit le deſſein de faire manger le poiſſon, frais & à bon marché. Les poiſſonnieres de Paris ne vendent le poiſſon que quand il va ſe gâter. Elles tiennent le marché tant qu'elles veulent ; il n'y a que le Pariſien au monde, pour manger ce qui révolte l'odorat : quand on lui en fait le reproche ; il dit, qu'on ne ſait que manger, & qu'il faut qu'il ſoupe : il ſoupe, & avec ce poiſſon à moitié pourri, il ſe rend malade.

QUAI DE LA VALLÉE.

HOMMES délicats, hommes jaloux de votre ſanté, ne mangez point de pigeons à Paris, quand ils viendront du quai de la vallée : imaginez-vous, (l'oſerai-je écrire), que tous ces pigeons qui arrivent & qui ne peuvent être vendus ni conſommés le même jour, ſont engavés par des hommes qui leur ſoufflent avec la bouche de la veſce dans le jabot. Quand on leur coupe le col, on reprend cette même veſce, à moitié digérée, & la même bouche la reſſouffle aux pigeons, qui ne ſeront tués que le ſurlendemain. Imaginez ce qu'une haleine infectée ou ſuſpecte ou morbifique, peut communiquer de dangereux & de putride à cette nourriture. Oh! quand elle vous ſera ſervie dans de beaux plats d'argent, ſouvenez-vous de grace, de la bouche infâme du *quai de la vallée*.

CETTE bouche inconcevable, exerce publiquement ſon métier, ſous les yeux de tout le monde, & tout le monde mange des pigeons engavés de cette maniere.

JE vous demande pardon, lecteur, de vous avoir tracé ce tableau dégoutant ; mais j'ai mieux

aimé offenfer un inſtant votre délicateſſe, que de ne pas vous donner une recommandation utile.

TOUT le gibier & toute la volaille arrivent à la vallée. Il y a des *officiers de volaille*, tout comme des *officiers de marée*. Le cornet attaché au deſſous du ventre, la plume ſous la perruque, ils couchent par écrit la moindre moviette; un lapereau a ſon extrait mortuaire, en bonne forme avec la date du jour. C'eſt une merveilleuſe choſe, que la création de ces offices; tout cela eſt d'inſtitution royale. On ne mange un lievre que d'après l'exercice ſolemnel de la charge de l'officier en titre.

IL faut voir, la veille de la St. Martin, des rois, & du mardi-gras, toutes les demi-bourgeoiſes venir en perſonne, marchander, acheter une oye, un dindon, une vieille poule, qu'on appelle poularde; on rentre au logis la tête haute, & la proviſion à la main; on plume la bête devant ſa porte, afin d'annoncer à tout le voiſinage, que le lendemain on ne mangera, ni du bœuf à la mode, ni une éclanche; & l'orgueil eſt ſatisfait, plus encore que l'appétit.

ON ne mange la volaille à bon marché, que quand le roi eſt à Fontainebleau. Les pourvoyeurs ne tirent plus de Paris; les grands conſommateurs

ſont à la cour, & le peuple alors a plus de facilité pour atteindre au prix d'un poulet.

TABLES D'HOTE.

Les tables-d'hôte ſont inſupportables aux étrangers ; mais ils n'en ont pas d'autres. Il faut manger au milieu de douze inconnus, après avoir tourné un couvert : celui qui eſt doué d'une politeſſe timide, ne peut venir à bout de dîner pour ſon argent.

Le centre de la table (vers ce qu'on appelle les piéces de réſiſtance) eſt occupé par des habitués, qui s'emparent de ces places importantes, & ne s'amuſent pas à débiter les hiſtoires qui courent. Armés de machoires infatigables, ils dévorent au premier ſignal. Leur langue, épaiſſe & inhabile à articuler, fait en revanche faire deſcendre dans leur eſtomach, les plus gros & les meilleurs morceaux. Ces athletes, ſemblables à Milon de Crotone, dégarniſſent la table de plats ; & il faut les maudire au bout de quelques minutes, ainſi que Sancho-Pança maudit ſon perfide médecin.

Malheur à l'homme lent à mâcher ſes mor-

veaux ! placé entre ces avides & leſtes cormorans, il jeûnera pendant le repas; en vain il demandera ſa vie aux valets qui ſervent; la table ſera nette, avant qu'il ait pu ſe faire ſervir. Leurs oreilles accoutumées aux demandes réitérées, ne s'épouvantent point des cris & des menaces : il faut ſavoir manger, c'eſt le plus court ; car il eſt impoſſible de ſe faire obéir.

QUAND ces vautours, ayant dévoré la part de leurs voiſins, ont rempli les cavernes profondes de leurs inteſtins, d'une maniere également gloutonne & impolie; alors de mangeurs, ils deviennent parleurs impitoyables; ils font retentir de leurs glapiſſemens, les voutes enfumées de ces ſalles à manger : & la confuſion dans les ſujets & les diſcours, répond à l'impropriété des expreſſions & à l'indécence des propos. Ce ſeroit d'ailleurs un miracle, ſi l'on ſortoit de ce lieu, ſans avoir attrapé ſur ſes habits quelques éclabouſſures des plats portés en poſte, par des mains groſſieres & maladroites.

IL y a enſuite les gargottes, que l'on appelle *Arches de Noé*; où l'on donne à manger pour vingt-deux ſols. Là, les perſonnes peu fortunées, prennent régulierement leurs repas;

& puis, elles se répandent aux promenades & dans les spectacles, & se vantent d'avoir dîné ailleurs; comme s'il étoit honteux de diner à peu de frais, lorsqu'on n'est pas riche.

CAFÉS.

ON compte six à sept cents cafés; c'est le refuge ordinaire des oisifs, & l'asyle des indigens; ils s'y chauffent l'hiver pour épargner le bois chez eux. Dans quelques uns de ces cafés, on tient bureau académique; on y juge les auteurs, les piéces de théatre; on y assigne leur rang & leur valeur; & les poëtes qui vont débuter, y font ordinairement plus de bruit, ainsi que ceux qui, chassés de la carriere par les sifflets, deviennent ordinairement satiriques; car le plus impitoyable des critiques est toujours un auteur méprisé.

Les cabales, pour ou contre les ouvrages, s'y forment; & il y a des chefs de parti, qui ne laissent pas que de se rendre redoutables; car ils vous déchirent un écrivain qu'ils n'aiment pas, du matin au soir: souvent ils ne l'ont pas compris, mais ils déclament toujours; & il faut que la réputation littéraire essuye paisiblement toutes ces bourasques.

DANS le plus grand nombre des cafés, le bavardage eſt encore plus ennuyeux : il roule inceſſamment ſur la gazette ; la crédulité Pariſienne n'a point de bornes en ce genre ; elle gobe tout ce qu'on lui préſente ; & mille fois abuſée, elle retourne au pamphlet miniſtériel.

TEL homme arrive au café ſur les dix heures du matin, pour n'en ſortir qu'à onze heures du ſoir ; il dîne avec une taſſe de café au lait, & ſoupe avec une bavaroiſe : le ſot riche en rit au lieu de lui offrir ſa table.

IL n'eſt plus décent de ſéjourner au café, parce que cela annonce une diſette de connoiſſances, & un vuide abſolu, dans la fréquentation de la bonne ſociété : un café néanmoins, où ſe raſſembleroient des gens inſtruits & aimables, ſeroit préférable, par ſa liberté & ſa gaieté, à tous nos cercles qui ſont par fois ennuyeux.

NOS ancêtres alloient au cabaret, & l'on prétend qu'ils y maintenoient leur belle humeur : nous n'oſons plus guere aller au café ; & l'eau noire qu'on y boit, eſt plus malfaiſante, que le vin genéreux, dont nos peres s'enivroient : la triſteſſe & la cauſticité regnent dans ces ſallons de glaces ; & le ton chagrin

s'y manifeſte de toute part : eſt-ce la nouvelle boiſſon qui a opéré cette différence ?

En général, le café qu'on y prend eſt mauvais & trop brûlé ; la limonade dangereuſe ; les liqueurs mal ſaines, & à l'eſprit de vin ; mais le bon Pariſien, qui s'arrête aux apparences, boit tout, dévore tout, avale tout.

Chaque café a ſon orateur en chef ; tel, dans les fauxbourgs, eſt préſidé par un garçon tailleur ou par un garçon cordonnier ; & pourquoi pas ? Ne faut-il pas que l'amour propre de chaque individu ſoit à-peu-près content.

On courtiſe les cafetieres : toujours environnées d'hommes, il leur faut un plus haut degré de vertu, pour réſiſter aux tentations fréquentes qui les ſollicitent : elles ſont toutes fort coquettes ; mais la coquetterie ſemble un attribut indiſpenſable de leur métier

L'HOMME
AUX
CENT SOIXANTE MILLIONS.

J'ÉTOIS dans un café, assis à côté d'un Russe, qui m'interrogeoit curieusement sur Paris. Entre un assez gros homme en perruque nouée; son habit étoit un peu rapé & le galon usé; il s'assied dans un coin, & hume une bavaroise, avec la lenteur de l'ennui, & la langueur du désœuvrement & de l'inocupation.

VOUS voyez bien, dis-je à mon voisin, cet homme-là qui baille, & qui n'aura pas fait dans une heure..... Oui, me dit-il, ... eh bien, c'est le soutien de l'état & du trésor royal! --- Comment?---C'est lui qui donne au Roi de France cent soixante millions & plus, par an, pour entretenir ses troupes, sa marine & sa maison. Il a affermé les cinq grosses fermes; avant-hier il en a signé le contrat avec le Monarque, les fermiers-généraux sont ses agens, ses commis; ils travaillent tous sous lui & sous son nom: son nom remplit la France entiere; il arrête aux barrieres les carrosses des princes, si bon

lui semble ; il visite tout ce qu'il veut visiter ; il oblige les bourgeois à prendre de son sel contre leur volonté ; il empêche une villageoise, sur le bord de l'océan, de saler son pot avec l'eau de la mer ; il met son timbre sur tous les papiers de procédure ; il envoye, en son propre nom, des assignations au plus grand seigneur, comme au simple particulier ; il a un puissant crédit, car il gagne tous ses procès ; & ceux qui lui font quelque tort, sont envoyés aux galeres, & quelque fois pendus : il a une juridiction toute particuliere pour cela ; & des juges qui le servent à ravir. Sa personne est bien précieuse, car elle répond au Roi de sa créance ; s'il ne payoit pas, le Roi de France saisiroit sa personne, pour se faire payer ; mais il paye très-bien ; & de plus, il est fort désintéressé. Qu'on dise que la régie ruine le royaume ? C'est un conte. Désabusez, je vous prie, les Russes, quand vous serez à Pétersbourg. Cet homme perçoit soixante cent millions & plus, pour quatre mille francs par an ; il ne dépense pas un sol au-delà : c'est le modele de l'économie la plus stricte & la plus sévere. Il est vrai qu'il a des commis un peu infideles dans leurs travaux ; mais les commis exercent toujours un peu de rapine ; ils sont plus riches que lui, il est encore vrai ; mais sa modération constante n'en est pas allarmée ; c'est toujours à sa requête, que toute perception se

fait. Avez-vous dans votre pays un homme qui vous ramaſſe & vous apporte cent ſoixante millions, pour quatre mille francs d'honoraires? il faut avouer que le roi de France eſt ſervi à bon marché, & qu'il a dans ce perſonnage un habile & fidele ſerviteur.

Le Ruſſe ne ſavoit ce que je voulois lui dire, il ouvroit de grands yeux avec étonnement; il fallut que je lui expliquaſſe ce que c'étoit que *Nicolas Salzard*, ſucceſſeur de *Laurent David*, & de *Jean Alaterre*: quand il ſut que c'étoit un valet-de-chambre, jadis portier, qui avoit pris poſſeſſion du bail des fermes générales, & qui en avoit ſigné le contrat avec le ſouverain, à la face de l'Europe; quoique poli, il ne put s'empêcher de rire au nez de *Nicolas Salzard*.

Celui-ci n'y fit pas ſeulement attention; il ſe leva peſamment, paya longuement, & ſortit machinalement, ne ſachant de quel côté tourner ſon exiſtence ſolidaire des revenus de l'état.

FAISEURS DE PROJETS.

ENTREZ dans un autre café : un homme vous dit à l'oreille, d'un ton calme & posé ; „ vous ne sauriez imaginer, monsieur, l'in- „ gratitude du gouvernement à mon égard, „ & combien il est aveugle sur ses intérêts. „ Depuis trente ans j'ai négligé mes propres „ affaires, je me suis enfermé dans mon ca- „ binet, méditant, rêvant, calculant ; j'ai „ imaginé un projet admirable, pour payer „ toutes les dettes de l'état : ensuite un „ autre pour enrichir le roi, & lui assurer „ un revenu de quatre cent millions ; en- „ suite un autre pour abattre à jamais l'An- „ gleterre, dont le nom seul m'indigne, & „ pour rendre notre commerce le premier de „ l'univers, ainsi qu'il appartient à la premiere „ nation de l'Europe : ensuite un autre, pour „ nous rendre maîtres des Indes orientales ; „ ensuite un autre pour tenir en échec cet „ Empereur, qui tôt ou tard nous jouera quel- „ que mauvais tour ; car j'ai deviné son ar- „ dente ambition, & sa secrete haine contre „ nous. L'évidence de ces utiles projets a „ frappé tous les ministres, car aucun d'eux „ n'a pu me faire la moindre objection ; & *qui*

„ *ne dit mot*, *approuve ;* mais voyez leur peu
„ de reconnoiſſance, leur ingratitude affreuſe ;
„ tandis que tout entier à ces opérations vaſtes,
„ & qui demandent toute l'application du génie,
„ j'étois diſtrait ſur des miſeres domeſtiques ;
„ quelques créanciers vigilans m'ont tenu en pri-
„ ſon, pendant trois années ; & celui qui devoit
„ relever la gloire du nom François, n'a pu rien
„ obtenir des miniſtres, qu'un miſérable ſauf-
„ conduit : Ils attendent ma mort pour s'em-
„ parer de toutes mes idées ; mais je proteſte
„ d'avance contre ce vol inique ; tout le bien
„ qui ſe fera d'ici à cent ans, ſera mon ouvrage,
„ ſoyez en bien ſûr ; mais, Monſieur, vous
„ voyez à quoi ſert le patriotiſme, à mourir in-
„ connu, & le martyr de la patrie „.

AINSI, il y a dans Paris de fort honnêtes gens, économiſtes & anti-économiſtes, qui ont le cœur chaud, ardent pour le bien public ; mais qui malheureuſement ont la *tête fêlée*, c'eſt à dire, des vues courtes, qui ne connoiſſent ni le ſiecle où ils ſont, ni les hommes auxquels ils ont affaire ; plus inſupportables que les ſots, parce qu'avec des demies & fauſſes lumieres, ils partent d'un principe impoſſible, & déraiſonnent enſuite conſéquemment : l'un part de l'évidence morale, qui doit avoir une force phyſique ; celui-ci n'admet qu'un ſyſtême immuable, tandis que la

politique eſt mobile par ſa nature ; chacun d'eux s'étonne que tout aille encore ſi mal, après les magnifiques plans qu'il a conçus. Le méchanicien leur dira pourquoi leurs projets ne ſont que rêves ; c'eſt que lui, lorſqu'il veut reſſerrer un fleuve, élever une digue, faire tourner nne roue, il eſtime, & la force d'impulſion, & la force de réſiſtance, & la loi des frottemens, qui détruit la plus belle machine ; & que, pour vaincre une puiſſance phyſique, il appelle conſtamment à ſon ſecours, une force phyſique.

LA DOUANE.

LA Douane, ſous les ordres de Nicolas Salzard, eſt un pays peuplé de commis ſourds, de porte-faix au viſage rouge, au corps enviné ; courant ſur des ballots confuſément épars ; là, un pauvre étranger ſe perd, ne ſait à qui s'adreſſer : il implore en vain tous ceux qui paſſent, on ne l'écoute pas ; il eſt réduit à n'avoir ni bas, ni chemiſes, pendant huit jours ; il faut qu'il déterre ſa valiſe ou ſa malle, enſevelie ſous trois à quatre mille caiſſes, qui portent les unes ſur les autres. On diroit que le feu a pris dans la ville, & qu'on a entaſſé, pêle-mêle, tout ce qu'on a pu ſauver : à peine

pourra-t-il la reconnoître; elle aura changé de phyſionomie; elle ſera déchirée & entr'ouverte, couverte de boue & ſans adreſſe: il reſte de bout, du matin juſqu'au ſoir, avant de la revoir & de la poſſéder; & il riſque encore de la perdre ſur les épaules du porte-faix agile & robuſte, qui, dans le labyrinthe des rues, court, & oblige l'étranger à le ſuivre, au lieu de marcher ſur ſes traces.

Il faut donner dix fois ſa ſignature, & payer dans ſix bureaux, avant de tenir ſon juſte-au-corps & ſon bonnet de nuit. Votre garde-robe eſt ſoumiſe à l'inſpection la plus ſévere; & le le commis de Nicolas Salzard ſaura combien vous avez de culottes.

C'est la mort du commerce, que cette redoutable douane; on diroit que tous les effets de l'univers lui appartiennent, & qu'elle vous fait grace, en vous rendant vos coffres & vos balles.

C'est un grand plaiſir que celui de voyager en France! Votre valiſe eſt ouverte à la frontiere de chaque province; on la retourne ſens-deſſus-deſſous, dès que vous avez fait trente lieues; & le tout pour ſatisfaire l'infatigable curioſité de Nicolas Salzard.

TRESOR ROYAL.

COMME tout eſt aujourd'hui dans la main du Roi, c'eſt-là que vient tout l'argent du royaume; & d'après la multiplicité des impoſitions, tout écu de ſix livres, doit s'y rendre par une pente invincible, dans le court eſpace de cinq ou ſix ans: la loi de l'attraction n'a pas une force plus active, ni plus victorieuſe: c'eſt un fleuve qui baigne inceſſamment le pied du trône, & où l'on puiſe de maniere à le deſſécher quelquefois ſubitement: là, aboutit le denier de la veuve, l'obole cachée des journaliers; &, que de larmes répandues, pour former ce fleuve immenſe, ce fleuve d'or!

UNE multitude de tréſoriers, comme de vaſtes ſceaux, qui deſcendent alternativement dans un puits, tirent les ſommes qu'il faut pour la guerre, pour la marine, pour l'artillerie, pour les fortifications, pour les rentes de la maiſon de ville; pour toutes les dépenſes enfin, que le Roi fait dans le royaume, par raiſon ou par caprice.

LA facilité prompte avec laquelle on enleve les groſſes ſommes, qui y ſont dépoſées, fait

contraſte avec l'effort perpétuel & pénible d'une armée de cent cinquante mille commis, qui, l'épée dans une main, la plume dans l'autre, exigent avec violence les parcelles qui doivent compoſer ce prodigieux amas d'eſpeces, leſquelles ſe fondent ou s'envolent, dès qu'elles ont touché le baſſin du réſervoir.

Il eſt preſque toujours à ſec, malgré la pompe aſpirante & foulante, dont le jeu terrible ne ſauroit être interrompu; mais qui fatigue à l'excès le corps politique, juſqu'à ce qu'il tombe de laſſitude & d'épuiſement.

A cette époque, la France eſt en nage; la ſueur lui découle du front: ſupportera-t-elle encore long-tems ce violent exercice? A-t-on bien calculé le degré de ſes forces réelles: le jeu qui les met en action, ne ſe ralentit pas, je le ſais; mais pour me ſervir d'une expreſſion populaire (car je les aime beaucoup); *ira-t-elle toujours auſſi vite que le violon?*

RENTIERS.

ON appelle ainſi ceux qui ont accumulé leurs capitaux ſur leur tête; ont fait le Roi, leur légataire univerſel, & lui ont vendu leur poſtérité, à raiſon de dix pour cent. Ils ont déshérité freres, neveux, couſins, amis, & quelquefois leurs propres enfans : ils ne ſe marient point, & végetent en attendant leur quartier; & ſe diſant avec volupté, chaque matin, qu'ils ne ſont pas encore mort. Tous les ſix mois, ils vont ſigner leur quittance, chez le notaire du coin, qui certifie qu'ils ſont en vie.

CE qui leur revient, ils le replacent ſur le champ; & cet argent, fait pour alimenter le commerce, & ſoutenir l'induſtrie, va ſe perdre éternellement dans les coffres royaux.

CES coffres attirent tout ce qu'ils peuvent attirer; ils ſont toujours ouverts pour les emprunts; ils ne ſe laſſent point d'aſpirer tout l'or qu'on leur préſente.

LA ſoif de l'hydropique, comme on ſait, redouble en buvant : on prend toujours; on ſait que les maladies épidémiques ſoulageront les

payemens de l'hôtel-de-ville : on ſait qu'il y a à gagner beaucoup en jouant, pour ainſi dire, de concert avec la mort; & que ſa faux rapide moiſſonne, dans tel intervalle, plus de têtes, que n'en comportent les tables de probabilités, dreſſées par des calculateurs, qui ne ſont pas financiers. Les payeurs des rentes ſavent ce que rapportent au thrône, les hivers humides & longs; & les princes, non moins affamés d'argent, voudroient bien imiter le monarque, qui ne chaſſera jamais les médecins de ſes états; ainſi que fit jadis, le ſénat de Rome

MAIS comment un gouvernement ſage a-t-il pu ouvrir la porte aux nombreux & incroyables déſordres qui naiſſent des rentes viageres : les liens de la parenté rompus, l'oiſiveté penſionnée, le célibat autoriſé, l'égoïſme triomphant, la dureté réduite en ſyſtême & en pratique; voilà les moindres inconvéniens qui en réſultent. Un rentier n'apperçoit plus que l'hôtel-de-ville; & pourvu qu'il ne ſe ferme point, peu lui importe ce qui l'environne; il eſt néceſſité à raiſonner faux toute ſa vie, parce qu'il veut que ſon débiteur poſſede tout, envahiſſe tout; afin que ſa petite rente, par-là même, lui ſoit plus aſſurée. N'eſt-ce point cet appas, donné trop facilement à l'amour de ſoi-même, & aux jouiſſances perſonnelles & excluſives, qui fait, qu'il n'y

n'y a plus de parens, plus d'amis, plus de citoyens; tout à fonds-perdu : amitié, amour, parenté, tendreſſe; vous êtes auſſi à fonds-perdu. Neuf, dix pour cent; & *après moi le déluge* : voilà l'axiome meurtrier & triomphant!

JE conſeille aux rentiers d'aller manger leur penſion dans l'air pur & libre de la campagne; on vit moins dans les capitales, c'eſt un fait conſtaté par l'expérience; on y ſuit un genre de vie qui renverſe l'ordre journalier des heures, & l'ordre des ſaiſons : l'état des morts l'emporte toujours ſur celui des naiſſances. Je leur conſeille d'attraper leur royal débiteur, en vivant le plus long-tems qu'ils pourront; mais ce n'eſt qu'en s'éloignant de ſa capitale, qu'ils réaliſeront le projet de gagner ſur lui.

LE nombre des filles qui ont paſſé l'âge de ſe marier, eſt innombrable à Paris : elles ont ſigné des contrats de rente viagere, ce qui les empêche de ſigner un contrat de mariage; car la premiere réflexion que l'on fait, roule ſur l'inévitable miſere des enfans, qui ſeroient iſſus d'un tel nœud.

UN contrat viager iſole toujours un particulier, & l'empêche de remplir les devoirs de citoyen.

DE L'HABIT NOIR.

AVEC un habit noir on eſt vêtu, on eſt diſpenſé de ſuivre les modes, & d'avoir des habits de couleur; on eſt ſenſé être en deuil; &, quoique ce deuil ſoit éternel, on paſſe par-tout avec cet habillement.

IL annonce, il eſt vrai, peu d'aiſance; & par-là même, il eſt affecté aux ſolliciteurs, aux officiers réformés, aux rentiers ſans accroiſſement, aux auteurs, &c. Ceux-ci le portent quelquefois pour intéreſſer en leur faveur, ſe faire remarquer, & demander des penſions; ce ſtratagême a réuſſi à quelques-uns : il ſeroit très-incivil d'en faire tout haut la remarque.

LES deuils de cour, qui ſurviennent aſſez fréquemment, épargnent de l'argent aux bons Pariſiens : ces deuils mettent dans la ſociété le plus grand nombre fort à ſon aiſe; & l'on diroit alors que les fortunes ſont égales.

LA chûte des têtes couronnées n'eſt donc pas déſagréable à Paris; ces morts-là arrangent tout le monde; car l'habit noir s'accorde merveilleuſement avec les boues, l'intempéries des ſaiſons,

l'économie, & la répugnance à faire une longue toilette : *j'hérite de tel Roi*, s'écrioit un poëte de ma connoiſſance. ---- *Comment ?* ---- *Comment ! Il m'en eût coûté ce printems, pour un habit, vingt piſtoles que je remets en poche ; & je porterai volontiers le deuil de ſa Majeſté bienfaiſante.*

Il eſt aſſez plaiſant de voir un bijoutier porter le deuil d'une tête couronnée, dont il eſtropie le nom ; mais l'uſage a prévalu, & ce n'eſt plus un ridicule, pour les claſſes les plus humbles de la ſociété. Lorſque le petit deuil arrive, ceux qui ne ſont pas riches, ou qui ne ſavent pas ſe mettre, trahiſſent leur état ; & les gens du monde reparoiſſent brillans, & ſe mocquent de l'indigence, qui ne ſait que ſe mettre tout en noir, des pieds à la tête.

Le coup d'œil le plus brillant au ſpectacle, eſt dans ces jours de petit deuil ; c'eſt alors que les femmes & leurs diamans paroiſſent dans tout leur éclat.

LES EGREFINS.

DES jeunes gens qui arrivent des bords de la Garonne, des fils de tailleurs, d'aubergiſtes, &c. prennent un nom aux barrieres, arborent le le plumet, ſe qualifient gentilshommes; & avec un peu d'eſprit & beaucoup de front, mentent aux bons Pariſiens de la maniere la plus hardie: ils prennent à crédit de tous côtés, en attendant les revenus de leurs terres.

LE Marchand à Paris aime mieux perdre, que de ne point ſe défaire de ſa marchandiſe. On laiſſe ces jeunes gens prendre le nom de Chevaliers, de Comtes, de Marquis, &c. Ces Marquis, ces Comtes, ces Chevaliers, ſont en chambres garnies: tant qu'ils ne ſont que fats & avantageux, qu'ils ſe content de mettre à contribution quelques femmes extravagantes, quelques vieilles douairieres, la police ne s'en inquiete pas, on les tolere encore; mais à la moindre friponnerie, on les démarquiſe au château de Bicêtre.

LE moindre gentilhomme ſe qualifie, dans le plus petit contrat, *de haut & puiſſant Seigneur*: le Garde-note écrit tout ce qu'on lui dicte; delà

l'incroyable facilité de se donner des noms & des titres usurpés.

Les hommes nouveaux cherchent de leur côté, à grimper sur un gradin un peu plus élevé; ils tâchent de faire oublier leur origine, & on les voit tous possédés de la fureur de faire ériger leurs terres en marquisat.

Cette excessive vanité tourne une infinité de têtes : ce qui fait qu'on s'accoutume aujourd'hui à ne regarder, comme vraie noblesse, que quatre à cinq maisons; & l'on fait très-sagement. Car si de tous les préjugés, qui nous rendent stupides, le plus déraisonnable & le plus insolent est celui de la noblesse; (l'éducation & les lumieres ayant rangé presque tous les hommes bien nés sur la même ligne) il est juste qu'on frappe de ridicule cette foule d'hommes qui voudroient, au nom de leurs ayeux, vrais ou faux, se séparer de leur concitoyens, plus honnêtes, plus utiles & plus recommandables que ces nobles, gentilshommes ou gentillâtres, quelques noms qu'ils prennent, ou qu'ils usurpent, ou qu'ils ayent reçu par le hasard de la naissance.

BATTEUR DE PAVÉ.

C'EST ordinairement un Gaſcon, qui mange ſes cent piſtoles de rente, tant qu'elles peuvent s'étendre ; qui dîne à la gargotte, ſoupe avec une bavaroiſe ; & plein de vanité, ſe carre aux promenades, comme s'il avoit dix mille écus de rente : il ſort dès le matin de ſa chambre garnie, & le voilà errant dans tous les quartiers, juſqu'à onze heures du ſoir ; il entre dans toutes les égliſes, ſans dévotion ; fait des viſites à des perſonnes qui ne ſe ſoucient point de lui ; eſt aſſidu aux tribuuaux, ſans avoir de procès ; il voit tout ce qui ſe paſſe dans la ville, aſſiſte à toutes les cérémonies publiques, ne manque rien de ce qui fait ſpectacle, & uſe plus de ſouliers qu'un eſpion, ou qu'un agent de change.

QUAND un de ces batteurs de pavé décede, on pourroit lui mettre pour épitaphe : *curſum conſummavit.*

UNE loi du grand Amaſis, Roi d'Egypte, preſcrivoit à chaque particulier de rendre compte tous les ans à un magiſtrat, de la maniere dont il ſubſiſtoit ; ſi cette loi étoit en vigueur parmi nous,

il y auroit beaucoup de gens fort embarraſſés à répondre.

PAYS LATIN.

ON nomme pays latin, le quartier de la rue St. Jacques, de la montagne Ste. Genevieve & de la rue de la Harpe : là ſont les colleges de l'univerſité, & l'on y voit monter & deſcendre une nuée de ſorboniſtes, en ſoutane de précepteurs, en rabat d'écoliers en droit, & d'étudians en chirurgie & en médecine : leur indigence néceſſite leur vocation.

QUAND la comédie françoiſe étoit dans le pays latin, le parterre étoit beaucoup mieux compoſé qu'il ne l'eſt aujourd'hui : ce parterre ſavoit former des acteurs ; ceux-ci, privés de l'utile cenſure que les étudians exerçoient, ſe pervertiſſent devant un parterre groſſier, parce qu'on n'y voit plus que les courtauts de boutique de la rue St. Honoré ou les petits commis de la douane & des fermes. Ainſi la perfection d'un art tient à des rapports preſque inſenſibles, & rarement apperçus.

COLLEGES, &c.

LES colléges & les écoles gratuites de deſſin propagent l'abus de ce reflux éternel de tant de jeunes gens ſur les arts de pur agrément, pour leſquels ſouvent ils ne ſont pas né. Cette pernicieuſe routine des petits bourgeois de Paris, dépeuple les atteliers des profeſſions méchaniques, bien plus importantes à l'ordre de la ſociété. Ces écoles de deſſin ne font que des barbouilleurs, & ces colleges de plein exercice (pour ceux qui n'ont point de fortune), répandent dans le monde une foule de ſcribes qui n'ont que leur plume pour toute reſſource, & qui portent par-tout leur indigence & leur inaptitude à des travaux fructueux.

LE plan actuel des études eſt très-vicieux, & le meilleur écolier remporte au bout de dix années, bien peu de connoiſſances en tout genre. On doit être vraiment étonné de voir des gens de lettres, mais ils ſe forment d'eux-mêmes.

CENT pédans veulent apprendre à des enfans la langue latine, avant qu'ils ſachent leur propre langue, tandis qu'il faut d'abord en

ſavoir une à fond pour en bien apprendre une autre. Comme on s'eſt lourdement mépris dans tous les ſyſtêmes d'étude!

Il y a dix colleges de plein exercice; l'on y employe ſept ou huit ans pour apprendre la langue latine; & ſur cent écoliers, quatre-vingts-dix en ſortent ſans la ſavoir.

Tous ces régens ont une couche épaiſſe de pédanterie, qu'il leur eſt impoſſible de ſecouer; on la reconnoît même après qu'ils ont rénoncé au métier. Leur ton eſt ce qu'il y a de plus ridicule & de plus inſupportable au monde.

Le nom de Rome eſt le premier nom qui ait frappé mon oreille. Dès que j'ai pu tenir un rudiment, on m'a entretenu de *Romulus* & de ſa louve: on m'a parlé du Capitole & du Tibre. Les noms de Brutus, de Caton & de Scipion me pourſuivoient dans mon ſommeil; on entaſſoit dans ma mémoire les épitres familieres de Ciceron; tandis que d'un autre côté, le catéchiſte venoit le dimanche, & me parloit encore de Rome, comme de la capitale du monde, où réſidoit le trône pontifical, ſur les débris du trône impérial; de ſorte que j'étois loin de Paris, étranger à ſes murailles, & que je vivois

à Rome, que je n'ai jamais vue, & que probablement je ne verrai jamais.

LES Décades de Tite-Live ont tellement occupé mon cerveau, pendant mes études, qu'il ma fallu dans la ſuite beaucoup de tems, pour redevenir citoyen de mon propre pays, tant j'avois épouſé les fortunes de ces anciens Romains.

J'ÉTOIS républicain avec tous les défenſeurs de la République; je faiſois la guerre avec le Sénat, contre le redoutable Annibal; je raſois Carthage la ſuperbe, je ſuivois la marche des généraux Romains, & le vol triomphant de leurs aigles, dans les Gaules; je les voyois ſans terreur conquérir le pays où je ſuis né; je voulois faire des tragédies de toutes les ſtations de Céſar; & ce n'eſt que depuis quelques années, que je ne ſais quelle lueur de bon ſens m'a rendu François, & habitant de Paris.

IL eſt ſûr qu'on rapporte de l'étude de la langue latine, un certain goût pour les Républiques; & qu'on voudroit pouvoir reſſuſciter celle dont on lit la grande & vaſte hiſtoire: il eſt ſûr qu'en entendant parler du Sénat, de la liberté, de la majeſté du peuple Romain, de

ſes victoires, de la juſte mort de Céſar, du poignard de Caton qui ne put ſurvivre à la deſtruction des loix ; il en coûte pour ſortir de Rome, & pour ſe retrouver bourgeois de la rue des Noyers.

C'EST cependant dans une monarchie que l'on entretient perpétuellement les jeunes gens de ces idées étrangeres, qu'ils doivent perdre & oublier bien vîte, pour leur ſûreté, pour leur avancement & pour leur bonheur ; & c'eſt un Roi abſolu, qui paye les Profeſſeurs qui vous expliquent gravement toutes les éloquentes déclamations, lancées contre le pouvoir des Rois; de ſorte qu'un éleve de l'univerſité, quand il ſe trouve à Verſailles, & qu'il a un peu de bon ſens, ſonge malgré lui à Tarquin, à Brutus, à tous les fiers ennemis de la royauté. Alors ſa pauvre tête ne ſait plus où elle en eſt : il eſt un ſot & un eſclave né, ou il lui faut du tems pour ſe familiariſer avec un pays, qui n'a ni tribuns, ni décem-virs, ni ſénateurs, ni conſuls.

ANATOMIE.

J'AI toujours été révolté de voir dans les colleges, un profeſſeur, qui, à la fin d'une année de phyſique, la couronne par une barbarie expérimentale : on cloue un chien vivant par les quatre pattes ; on lui enfonce le ſcalpel dans les chairs, malgré ſes hurlemens douloureux ; on lui ouvre les entrailles, & le profeſſeur manie un cœur palpitant. La cruauté doit-elle accompagner la ſcience ? Et les écoliers ne ſauroient-ils apprendre un peu d'anatomie, ſans être préalablement des bourreaux ?

L'ART des Winflow a des acceſſoires bien repouſſans ; il faut que l'anatomiſte s'aſſocie avec des hommes de la lie du peuple, qu'il ouvre un marché avec des foſſoyeurs ; (1) c'eſt ainſi que l'on a des cadavres. Les éleves, au défaut d'argent, eſcaladent la nuit les murs d'un cimetiere, volent le corps dépoſé & enſeveli la veille, & le

(1) Notez que les foſſoyeurs n'achetent jamais de bois l'hiver, ils ſe chauffent avec les morceaux de bierre qu'ils coupent & emportent des cimetieres : par la même raiſon, ils n'ont pas beſoin de dépenſer de l'argent pour avoir des chemiſes.

dépouillent de ſon linceul. Après qu'on a briſé la bierre & violé la ſépulture des morts ; on plie le cadavre en deux ; on le porte dans une hotte chez l'anatomiſte ; enſuite, quand le corps a été hâché, diſſéqué, l'anatomiſte ne ſait plus comment le replacer au lieu où il l'a pris : il en jette & en diſperſe les morceaux où il peut, ſoit dans la riviere, ſoit dans les égoûts, ſoit dans les latrines ; des os humains ſe trouvent mêlés avec les os des animaux qu'on a dévorés, & il n'eſt pas rare de trouver dans des tas de fumier, des débris de l'eſpece humaine.

Tous ceux qui manient le ſcapel, aiment donc de préférence la capitale, à cauſe de l'extrême facilité qu'ils ont pour y ſuivre les études anatomiques. Les cadavres y abondent & ſont à bon marché ; en hiver on ne les paye qu'au rabais ; l'anatomiſte en chef achete ces corps dix à douze francs, & les revend à ſes éleves un louis ou dix écus ; il y a un commerce ſuivi, entre les corbeaux des cimetieres, & les diſciples des maîtres en chirurgie. En allant prendre une leçon gratuite d'anatomie ; on pourroit (ce qui eſt horrible à penſer) rencontrer ſur le marbre noir ſon pere, ſon frere, ſon ami, qu'on auroit enterré & pleuré la veille.

Puisque la perfection de la médecine & de

la chirurgie dépend de l'anatomie, le gouvernement n'auroit-il pas dû épargner aux gens de l'art, ce trafic clandeſtin & honteux, & prévenir les ſcenes ſcandaleuſes & dégoûtantes, qui en réſultent.

QUI croiroit que les Winslow & les Ferreins ſont au terme de la loi, des profanateurs ſacrileges, des violateurs des tombeaux, & qu'ils ont encouru les peines les plus graves? Tout ſera donc éternellement en contradiction; nos loix, nos mœurs & nos uſages.

SI un ancien revenoit au monde; de quel étonnement ne ſeroit-il pas frappé dans l'amphithéatre de l'académie royale, qu'aucune loi n'autoriſe à avoir des cadavres. Un mort étoit pour les anciens un objet ſacré, qu'on dépoſoit avec reſpect ſur un bucher; & celui-là étoit déclaré impur qui oſoit y porter la main. Que diroit-il, en voyant ce corps horriblement coupé, mutilé; & tous ces jeunes chirurgiens, les bras nuds & enſanglantés, folâtrer & rire au milieu de ces épouvantables opérations.

L'HÔTEL-DIEU refuſe de livrer des cadavres; on a recours à l'adreſſe; on les vole à Clamart, ou bien on les achete de la ſalpêtriere & de Bicetre. Les corps de ceux qui ſont morts en

paſſant les grands remedes ſervent, ordinairement à la diſſection publique dans les amphithéatres.

L'ANATOMIE n'a fait aucun progrès depuis quarante ans, ni aucune découverte conſéquente : le corps humain eſt aujourd'hui parfaitement dans toutes ſes parties ; & il ſera difficile d'ajouter à ce qu'on ſait, tant les recherches ont été profondes ! Mais l'anatomie n'eſt cependant encore qu'une vraie nomenclature, & rien de plus : il reſte à connoître le jeu de la machine, à apprécier ſes rapports, & les principes des forces vitales. *Hic labor*, *hoc opus* : la patience méchanique de l'anatomiſte doit céder la place au génie qui généraliſe, qui ſcrute, qui ſe trompe en cherchant à deviner ; mais qui, à force de tourmenter pluſieurs ſyſtêmes, découvrira peut-être une ſeule & importante vérité, d'où jailliront toutes les autres.

L'ACADÉMIE royale de chirurgie eſt un monument d'architecture très-remarquable. Louis XV, qui préféroit l'art de la chirurgie à toutes les autres ſciences, a fait pour ſon école, des dépenſes que les autres arts ont enviées.

LA SORBONNE.

Elle rit elle-même de ſa théologie, & connoît très-bien le vuide & le ridicule de ſes theſes & de ſes cenſures : elle haſarde de dire que Moïſe étoit meilleur naturaliſte que Buffon ; mais elle n'en croit rien.

La théologie a tout gâté dans le monde ; elle a redoublé les terreurs de l'homme, au lieu de les calmer ; elle l'a rendu ſuperſtitieux, au lieu de le rendre raiſonnable.

La Sorbonne a dû briller dans les ſiécles de ténebres, parce qu'elle avoit des connoiſſances fort au deſſus du commun des hommes ; mais dans les ſiécles de lumiere, elle a voulu répondre à tout, & delà ſont nés les ſophiſmes les plus extravagans. Elle a défiguré toutes les ſciences, en voulant aſſervir à ſes déciſions la morale, l'hiſtoire, la phyſique ; elle a voulu tout arranger, comme la législatrice de toutes les idées ; & ſes travaux biſarres ont enfanté les contradictions les plus étonnantes.

Ce ſeroit un livre curieux, que le rapprochement de tout ce qu'elle a dit & imprimé depuis

puis trois ſiécles ; jamais le déraiſonnement chez les peuples les plus ignorans & les plus ſuperſtitieux n'a déployé le tableau d'une plus grande & d'une plus inſigne folie : c'eſt qu'elle a voulu perpétuellement ſubtiliſer, & qu'elle a voulu même en ſavoir plus que les autres docteurs chrêtiens. Ainſi l'on a vu l'extravagance combattre l'extravagance ; qu'on juge du réſultat d'une pareille lutte.

ELLE auroit entiérement dénaturé dans l'homme la faculté de penſer, ſi quelques ſages ne fuſſent venus rectifier ces viles erreurs, & ſe mocquer de ſa théologie, autant que les membres de la ſorbonne s'en mocquent intérieurement eux-mêmes. Mais, comme ce ſont des places lucratives, les argumens de toutes couleurs, les theſes & les cenſures iront leur train. Si tant de gens ſe font tuer pour quelque argent ; faut-il s'étonner que d'autres déraiſonnent ſciemment à un plus haut prix ?

TOUT ce qu'il y a de remarquable aujourd'hui en Sorbonne, c'eſt le mauſolée du Cardinal de Richelieu, qui forma la ſorbonne & l'académie françoiſe ; deux corps qui penſent aujourd'hui à-peu-près de même, & qui ſe combattent ; le tout pour fixer les regards, & pour exiſter.

Les docteurs Muſulmans ſont plus raiſonnables que les nôtres. Ils prétendent que Mahomet a déclaré que de douze mille paroles, contenues dans l'Alcoran, il n'y en a que quatre mille de véritables. Quand ils rencontrent quelques paſſages extravagans, quelques folies palpables, au lieu de s'entêter à juſtifier ces inepties, ils les rangent au nombre des huit mille mots qui renferment des fauſſetés; par ce moyen, ils ſe ſauvent de toute diſpute, qui tourneroit à leur confuſion; &, révoquant les contradictions & les incompatibilités, ils conſervent l'honneur de la raiſon humaine.

Si la ſorbonne avoit ſu en agir ainſi, elle n'auroit pas enfanté dans ſon délire, les theſes anciennes, qui l'ont rendue odieuſe, & les theſes modernes, qui l'ont rendue ridicule; mais elle conſent à paſſer pour abſurde, pourvu qu'on ne diſcontinue pas de la payer.

LES ÉCRIVAINS DES CHARNIERS-INNOCENS.

IL faut qu'ils vivent tout comme des théologiens : plus utiles qu'eux, ils ſont les dépoſitaires des tendres ſecrets des ſervantes ; c'eſt là qu'elles font écrire leurs déclarations, ou leurs réponſes amoureuſes ; elles parlent à l'oreille du ſecrétaire public, comme à un confeſſeur ; & la boîte, où eſt l'écrivain diſcret, reſſemble à un confeſſionnal tronqué.

LE ſcribe, la lunette ſur le nez, la main tremblante, & ſoufflant dans ſes doigts, donne ſon encre, ſon papier, ſa cire à cacheter & ſon ſtyle, pour cinq ſols.

LES placets au Roi & aux Miniſtres, coûtent douze ſols ; attendu qu'il y entre de la *bâtarde*, & que le ſtyle en eſt plus relevé.

LES écrivains des charniers ſont ceux qui s'entretiennent le plus aſſidûment avec les mi-

niſtres & les princes ; on ne voit à la cour que leurs écritures.

Au commencement du regne, ils étoient menacés de faire fortune ; on recevoit tous les placets, on les liſoit, on y répondoit ; tout-à-coup cette correſpondance entre le peuple & le Monarque, a été interrompue : les écrivains des charniers, qui avoient déja acheté des perruques neuves & des manchettes, ont vu leur bureau déſert, & ſont retombés dans leur antique indigence.

Sans la ſecrete correſpondance des cœurs, qui n'eſt pas ſujette aux viciſſitudes, ils iroient augmenter le nombre déja prodigieux des ſquelettes, qui ſont entaſſés au-deſſus de leurs têtes, dans des greniers ſurchargés de leur poids. Quand je dis ſurchragés, ce n'eſt pas une figure de rhétorique. Ces oſſemens accumulés frappent les regards ; & c'eſt au milieu des débris vermoulus, de trente générations, qui n'offrent plus que des os en poudre ; c'eſt au milieu de l'odeur fétide & cadavéreuſe, qui vient offenſer l'odorat, qu'on voit celles-ci acheter des modes des rubans ; & celles-là dicter des lettres amoureuſes.

Le Régent avoit, pour ainſi dire, compoſé ſon

ferrail des marchandes de modes & des filles lingeres, dont les boutiques environnent & ceignent, dans ſa forme quarrée, ce cimetiere vaſte & hideux.

LE FAUXBOURG ST. MARCEL.

C'EST le quartier où habite la populace de Paris, la plus pauvre, la plus remuante & la plus indiſciplinable. Il y a plus d'argent dans une ſeule maiſon du fauxbourg Saint-Honoré, que dans tout le fauxbourg Saint-Marcel, ou Saint-Marceau, pris collectivement.

C'EST dans ces habitations, éloignées du mouvement central de la ville, que ſe cachent les hommes ruinés, les miſantropes, les alchimiſtes, les maniaques, les rentiers bornés, & auſſi quelques ſages ſtudieux, qui cherchent réellement la ſolitude, & qui veulent vivre abſolument ignorés & ſéparés des quartiers bruyans des ſpectacles. Jamais perſonne n'ira les chercher à cette extrêmité de la ville : ſi l'on fait un voyage dans ce pays-là, c'eſt par curioſité ; rien ne vous y appelle ; il n'y a pas un ſeul monument à y voir ; c'eſt un peuple qui

n'a aucun rapport avec les Parisiens, habitans polis des bords de la seine.

Ce fut dans ce quartier que l'on dansa sur le cercueil du diacre Paris, & qu'on mangea de la terre de son tombeau; jusqu'à ce qu'on eût fermé le cimetiere :

De par le Roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Les séditions & les mutineries ont leur origine cachée dans ce foyer de la misere obscure.

Les maisons n'y ont point d'autre horloge que le cours du soleil; ce sont des hommes reculés de trois siecles, par rapport aux arts & aux mœurs regnantes. Tous les débats particuliers y deviennent publics; & une femme mécontente de son mari, plaide sa cause dans la rue, le cite au tribunal de la populace, attroupe tous les voisins, & récite la confession scandaleuse de *son homme* : les discussions de toute nature, finissent par de grands coups de poings; & le soir on est racommodé, quand l'un des deux a eu le visage couvert d'égratignures.

La, tel homme enfoncé dans un galetas, se dérobe à la police & aux cent yeux de ses argus, à-peu-près comme un insecte imperceptible

tible se dérobe aux forces réunies de l'optique.

UNE famille entiere occupe une seule chambre, où l'on voit les quatre murailles, où les grabats sont sans rideaux, où les ustensiles de cuisine roulent avec les vases de nuit. Les meubles en totalité ne valent pas vingt écus ; & tous les trois mois, les habitans changent de trou, parce qu'on les chasse faute de payement du loyer. Ils errent ainsi, & promenent leurs misérables meubles d'asyle en asyle : on ne voit point de souliers dans ces demeures ; on n'entend, le long des escaliers, que le bruit des sabots. Les enfans y sont nuds & couchent pêle-mêle.

C'EST ce fauxbourg qui, le dimanche, peuple Vaugirard & ses nombreux cabarets ; car il faut que l'homme s'étourdisse sur ses maux : c'est lui sur-tout qui remplit le fameux *sallon des gueux*. Là, dansent sans souliers & tournoyant sans cesse, des hommes & des femmes qui, au bout d'une heure, soulevent tant de poussiere, qu'à la fin on ne les apperçoit plus.

UNE rumeur épouvantable & confuse, une odeur infecte, tout vous éloigne de ce sallon horriblement peuplé ; & où dans des plaisirs

faits pour elle, la populace boit un vin auſſi déſagréable que tout le reſte.

CE fauxbourg eſt entiérement déſert les fêtes & les dimanches. Mais quand Vaugirard eſt plein, ſon peuple reflue aux Porcherons & à la Courtille : on voit le lendemain, devant les boutiques des marchands de vin, les tonneaux vuides & par douzaine. Ce peuple boit pour huit jours.

IL eſt dans ce fauxbourg, plus méchant, plus inflammable, plus querelleur, & plus diſpoſé à la mutinerie, que dans les autres quartiers. La police craint de pouſſer à bout cette populace; on la ménage, parce qu'elle eſt capable de ſe porter aux plus grands excès.

LE MARAIS.

ICI, vous retrouvez du moins le ſiecle de Louis treize, tant pour les mœurs, que pour les opinions ſurannées. Le marais eſt au quartier brillant du palais royal, ce que Vienne eſt à Londres. Là regne, non la miſere, mais l'amas complet de tous les vieux préjugés : les demi-fortunes s'y réfugient. Là, ſe voient les vieillards grondeurs, ſombres, ennemis de toutes

les idées nouvelles ; & des conſeilleres bien impérieuſes y frondent, ſans ſavoir lire, les auteurs dont les noms parviennent juſqu'à elles : on y appelle les philoſophes des *gens à brûler*. Si on a le malheur d'y ſouper, on n'y rencontre que des ſots ; & l'on y cherche en vain ces hommes aimables, qui ornent leurs idées du brillant de l'eſprit & du charme du ſentiment : tel homme aſſis dans un cercle, eſt un fauteuil de plus, qui embarraſſe un ſallon. On y voit des meubles antiques, qui ſemblent concentrer les préventions & les uſages ridicules.

Les jolies femmes mêmes, qu'un aſtre fatal a relégués dans ce triſte quartier, n'oſent recevoir d'autre monde, que de vieux militaires ou de vieux robins, & le tout par décence ; mais ce qu'il y a de curieux pour l'obſervateur, c'eſt que tous ces ſots réunis ſe déplaiſent & s'ennuyent réciproquement. Ils n'apperçoivent que de loin la lumiere des arts ; & réduits au mercure de France, (2) pour toute nourriture, ils ne connoiſſent rien au-delà.

Si cependant un homme d'eſprit, égaré par

(2) Dans ces maiſons, ce mercure eſt mis ſur la dépenſe avec les balais ; & ce compte regarde le portier.

hasard dans ces fastidieuses sociétés, s'avise de faire jaillir quelques étincelles, vous les verrez au bout d'une heure, sortir de leur lourde apathie, & sourire niaisement au feu qui les étonnne; mais les cartes bientôt prennent le dessus, & ils n'apprendront, que dans une année révolue, la nouvelle du lendemain.

J'AI peu vu ces maisons presque cloîtrées, où l'on se livre, faute d'autre amusement, à l'éternelle occupation de battre & rebattre les cartes, pendant les plus belles heures du jour, & même dans les plus belles saisons de l'année.

JE ne blâme les goûts de personne; mais il y a dans ce canton de terribles douairieres, qui se sont incorporées aux coussins d'un fauteuil, & qui ne s'en détachent plus: souvent au milieu d'un jardin agréable, qui invite à la promenade, on a beau regarder à travers les fenêtres la lumiere brillante qui dore les arbres; on a beau bailler & puis prêter l'oreille au chant des oiseaux; on a beau contempler d'un œil d'envie la porte; on vous fixe malgré vous sur un siege, & l'on vous oblige à filer ennnuyeusement des cartes, jusques bien avant dans la nuit; & vous ne pouvez pas plus jouir de la douce clarté de la lune, que des rayons du soleil.

ON ne m'y rattrapera plus. J'aime mieux relire nos longs romans, *l'Aſtrée*, *Clélie*, *Artamène*, pendant les longues ſoirées de l'hiver; je ſuivrai les mœurs, les vertus de l'antique chevalerie; je verrai paſſer ſous mes regards nos bons ayeux, faiſant l'amour un peu différemment de nous; mais ils étoient heureux à leur maniere, & ils ſavouroient plus l'amour dans leurs ſoupirs longuement prolongés aux pieds de l'inhumaine, que nous dans nos rapides jouiſſances. Avons-nous gagné en abrégeant?

PORTRAIT
D'UNE DÉVOTE
DU MARAIS.

CETTE dévote au regard oblique, que vous vous figurez tenant toujours les yeux baiſſés; eſt à peine aſſiſe qu'elle a déja tout vu, tout obſervé: elle vous a examiné de la tête aux pieds; elle a deviné de plus, ſi vous teniez *pour la bonne cauſe*; elle ſait ſi les femmes qui l'environnent ont du rouge, ſi la hauteur de leur coëffure peut entrer dans le confeſſional: elle reſtera ſilencieuſe, ſi dans le cercle, elle apperçoit un profane; elle n'ou-

vrira la bouche qu'en cas qu'elle puiſſe parler ſans expoſer ſes paroles à la dériſion *des impies*, c'eſt ainſi qu'on appelle quiconque n'a pas un *directeur connu*.

Si ſa voiſine a une robe garnie avec une certaine élégance, tout-à-coup ſon front muet devient un ſermon contre le danger des parures; elle ne répondra que par des monoſyllables ſéveres au mondain; mais elle jettera un regard de complaiſance ſur un petit rabat; & récompenſera ſon attention, en lui adreſſant la parole.

Peu-a-peu elle s'échauffe; parle de l'horrible dépravation des autres quartiers, de l'irréligion qui marche le front levé dans le fauxbourg Saint-Germain, & de la damnation éternelle, qui attend tous ceux qui n'entendent pas la meſſe aux capucins du marais.

ON BATIT DE TOUS COTÉS.

Les trois états, qui ſont aujourd'hui fortune dans Paris, ſont les banquiers, les notaires & les mâçons, ou entrepreneurs de bâtimens. L'on n'a de l'argent que pour bâtir: des corps-de-logis

immenſes ſortent de la terre, comme par enchantement, & des quartiers nouveaux ne ſont compoſés que d'hôtels de la plus grande magnificence. La fureur pour la bâtiſſe eſt bien préférable à celle des tableaux, à celle des filles; elle imprime à la ville un air de grandeur & de majeſté.

L'ARCHITECTURE, depuis vingt années ſeulement, a repris un très-bon ſtyle, ſur-tout quant aux ornemens.

LE comte de Caylus a reſſuſcité parmi nous le goût grec; & nous avons enfin renoncé à nos formes gothiques. L'intérieur des maiſons eſt diſtribué avec une commodité charmante, abſolument inconnue à tous les peuples de la terre.

ON a régénéré deux arts preſque en même tems, la muſique & l'architecture: la peinture n'a point fait les mêmes progrès; la couleur de l'école Françoiſe ſera toujours un peu fauſſe, ſoit que ce vice appartienne au climat, ſoit que le ton des maîtres s'oppoſe à cet égard à une plus grande perfection.

LES remparts ſe hériſſent d'édifices, qui ont fait reculer les anciennes limites: de jolies maiſons s'élevent vers la chauſſée d'Antin, & vers

la porte Saint-Antoine, qu'on a abbatue. Il étoit queſtion de renverſer l'infernale Baſtille; mais ce monument odieux en tout ſens choque encore nos regards.

Il eſt écrit qu'on ne pourra jamais achever le Louvre. Depuis trente années on y travaille; mais avec une lenteur, qui atteſte que les fonds manquent. Le prince de Condé a dépenſé douze millions pour ſon palais Bourbon, & les échaffauds du Louvre ont pourri ſur pied.

L'HOTEL-DIEU n'a rien gagné à ſon incendie, non plus que le Palais. Le dôme ou la coupole de l'égliſe de Sainte-Genevieve s'écroulera-t-il ſur nos têtes? Ou bien bravera-t-il, ſur une baſe inébranlable, les clameurs & les allarmes de Mr. Patte? Il a annoncé le danger, n'eſt-il qu'imaginaire? S'il arrivoit, il ne nous reſteroit donc que la majeſtueuſe façade de ce monument; morceau qui mérite les plus grands éloges.

ON va procurer aux particuliers de l'eau, comme à Londres, par le moyen d'une pompe à feu.

ON ne ſauroit diſconvenir que pluſieurs in-

cendies n'aient été utiles à l'embelliſſement de la ville.

QUAND les déſaſtres qu'occaſione la fureur ſoudaine des élémens, ne laiſſent plus que les traces de leur paſſage; le génie réparateur accourt, fixe l'œil ſur les débris fumans; & le pied ſur les ruines, médite la réconſtruction des monumens diſparus; ou plutôt, il les conçoit ſur des plans nouveaux, & plus majeſtueux que ceux qui exiſtoient.

AINSI, par une marche conſtante dans la Nature, tout ce qu'il y a de grand ne s'eſt fait qu'à la ſuite des accidens; & l'on peut dire; c'eſt le mal qui engendre le bien.

EN effet, l'homme ſemble attendre le renverſement des plus minces édifices, pour y porter enfin la main : le courroux des élémens eſt le ſignal qui l'avertit de ſa force & de ſa puiſſance.

SANS les coups du tems & la rage des incendies, les maſſes difformes de la barbarie la plus révoltante, regneroient encore dans nos villes; & nous n'avons appris à élever, à ennoblir notre imagination, que quand, au milieu d'une place déſerte, nous avons

perdu l'aſpect des objets gothiques & de mauvais goût, avec leſquels nous étions familiariſés.

C'EST quand les flammes ont dévoré, que l'on voit paroître la main hardie & créatrice: elle ſemble timide & inanimée devant ces antiques maſures, que l'habitude ſuperſtitieuſe reſpecte; & l'on diroit qu'il lui en coûte plus pour enlever de miſérabes décombres, que pour édifier les monumens les plus ſuperbes.

L'EMBRASEMENT du Palais, qui a été ſi funeſte, & qui pouvoit l'être à un point qui effraye l'imagination, ordonneroit aujourd'hui une autre forme au temple de la juſtice. Dépoſitaire des annales & des archives de la nation, ſanctuaire des loix, ſiege des aſſemblées les plus auguſtes; cet édifice devroit avoir ce caractere de majeſté, de grandeur, qui annonce tout-à-coup à l'œil des citoyens, que là ſont les juges, les défenſeurs, les oracles des droits du peuple.

LE moral de l'homme, par un lien inconnu, tient au phyſique des objets; & ſi les rois ont ſoin d'étendre autour d'eux, une enceinte immenſe, de s'environner d'un grand appareil: ſi les prêtres ont appellé les adorateurs de la divinité dans des temples où regne une obſcu-

rité

rité ſombre & majeſtueuſe, ce qu'il y a de plus auguſte ſur la terre, après le ſéjour où l'homme ſe proſterne devant Dieu, c'eſt le lieu où la Juſtice, ſous un glaive nud, tient en reſpect l'homme puiſſant, & raſſure le foible.

Le front d'un ſemblable édifice, impoſant & grave par tous ſes attributs, devroit parler de maniere que le coupable pâlit en montant les degrés qui le conduiront au tribunal, où l'attend la vengeance des loix. Et pourquoi le temple où elles regnent, ne rappelleroit-il pas à tous les magiſtrats, qu'ils entrent dans un ſanctuaire où ils doivent dépoſer les paſſions humaines, prendre une ame élevée, & digne des fonctions redoutables qu'ils vont exercer?

On n'a rien fait de tout cela. On a ſuivi la forme irréguliere, petite & meſquine, qui annonçoit plutôt l'antre de la chicane, que le temple de la juſtice. On n'a point voulu ennoblir le ſanctuaire des loix.

AMEUBLEMENS.

QUAND une maiſon eſt bâtie, rien n'eſt fait encore; on n'eſt pas au quart de la dépenſe; arrive le menuiſier, le tapiſſier, le peintre, le doreur, le ſculpteur, l'ébéniſte, &c. Il faut enſuite des glaces & poſer des ſonnetes par-tout; le dedans occupe trois fois plus de tems que la conſtruction de l'hôtel; les anti-chambres, les eſcaliers dérobés, les dégagemens, les commodités, tout cela eſt à l'infini.

ON a donné aux ameublemens une magnificence ſurabondante & déplacée; un lit ſuperbe, qui a l'air d'un trône; une ſalle à manger ciſelée, des chenets travaillés comme un bijou; une toilette d'or & de dentelles, ſont aſſurément d'une oſtentation puérile. Je ſais qu'un palais, où l'on ne voit que glaces, or & azur, m'attriſte puiſſamment.

ON place enſuite en ſentinelle le Suiſſe, qui repouſſe ceux qui ne ſont ni veloutés, ni dorés. Il eſt mis là encore pour écarter les hommes dont le mérite fait tout le patrimoine.

La magnificence de la nation eſt toute dans l'intérieur des maiſons : le Louvre n'eſt pas achevé, & ne le ſera jamais. On a bâti ſix cents hôtels, dont le dedans ſemble l'ouvrage des fées ; car l'imagination ne va gueres au delà d'un luxe auſſi recherché. Mais en même tems, gardez-vous bien de chercher ailleurs rien de grand ; rien pour le public, rien pour ſes plaiſirs, ou même pour ſes beſoins. Ne cherchez pas des bains, un hôpital vaſte & ordonné, des réſervoirs, des galeries, des promenades couvertes, des ſalles de ſpectacle, dignes des pieces qu'on y repréſente : n'y cherchez pas de ces commodités qui entretiennent la ſanté & la joie, ou qui les font naître : un luxe particulier & clandeſtin fait toute la jouiſſance des riches ; mais non leur félicité.

Tel homme à ſon aiſe, qui n'a ni enfans ni neveux, a la folie de courir tous les jours dans ces hôtels, chez des ſeigneurs qui le regardent à peine ; il paſſe ſa vie à frapper aux portes, à jouer le complaiſant ; & cela pour dîner une fois la ſemaine dans le palais de l'orgueil, entre l'étiquette & l'ennui. Il eſt bon d'entrer dans ces hôtels, pour en voir l'ameublement ; mais ſi l'on veut en courtiſer

le maître, on ſe dévoue à une vie triſte, uniforme & déſagréable.

ABBÉS.

PARIS eſt rempli d'Abbés, clercs tonſurés, qui ne ſervent ni l'égliſe ni l'état, qui vivent dans l'oiſiveté la plus ſuivie, & qui ne font que des inutilités & des fadaiſes.

ROBINSON Cruſoé dit qu'on gâte ſouvent un excellent corps de crocheteur, en maſquant d'un habit eccléſiaſtique, ſes membres ſouples & nerveux. Mais c'eſt un ſauvage qui parle.

DANS pluſieurs maiſons, on trouve un Abbé, à qui l'on donne le nom d'*ami*, & qui n'eſt qu'un honnête valet, qui commande la livrée; il eſt le complaiſant ſoumis de madame; aſſiſte à ſa toilette, ſurveille la maiſon & dirige au dehors les affaires de *Monſieur*. Ces perſonnages à rabat ſe rendent plus ou moins utiles, careſſent leur protecteur pendant pluſieurs années, afin d'être mis ſur la feuille.

ILS y parviennent, & en attendant ils jouiſſent d'une bonne table, & des petits avan-

tages qui ſe rencontrent toujours dans une maiſon opulente.

La femme de chambre leur dit tout ce qui ſe paſſe, ils ſont inſtruits des ſecrets du maître, de la maîtreſſe & des valets.

Ensuite viennent les précepteurs, qui ſont auſſi des Abbés. Dans les maiſons de quelqu'importance, on ne les diſtingue gueres des domeſtiques. Pendant le cours de l'éducation, on les ménage un peu : dès qu'elle eſt finie on leur donne une penſion modique, ou on leur fait avoir un bénéfice; puis on les congédie. Le peu d'eſtime qu'on leur accorde, eſt cauſe qu'ils négligent leurs éleves; mais comment s'eſt-on imaginé qu'un mercenaire, pour douze cents francs par an, vous formera un homme, tandis qu'il a là la tâche la plus difficile & la plus incertaine. D'ailleurs, *nemo dat quod non habet*; il n'y a qu'un homme ſupérieur, qui puiſſe réellement donner des ſentimens à un autre être, & réformer ſon ingrate ou perverſe nature.

On voit ſous le nom d'Abbés, beaucoup de petits houſards, ſans rabat ni calotte, avec un petit habit à la Pruſſienne, des boutons d'or, & chapeau ſous le bras, étaler une friſure

impertinente & des airs efféminés. Piliers de ſpectacles & de café; ou mauvais compilateurs de futiles brochures, ou faiſeurs d'extraits ſatyriques, on ſe demande comment ils appartiennent à l'égliſe; car on ne devroit appeller Eccléſiaſtiques, que ceux qui ſervent les autels. Ils n'en uſurpent pas moins ce nom, parce que de tems en tems ils en portent l'habit.

Au grand ſcandale de la religion, tout cela ſe ſouffre, & pourquoi? Je n'en ſais rien. Prend l'habit eccléſiaſtique qui veut, & même ſans tonſure.

On ne leur permettoit pas, il y a vingt-cinq ans, d'aller voir des laïs; la courtiſanne qui les dénonçoit au commiſſaire, avoit cinquante francs, qui lui étoient payés par *****. Cette odieuſe inquiſition, qui réuniſſoit le double vice de la perfidie & du ſcandale, a ceſſé.

ÉVÊQUES.

Les Evêques violent facilement & ſans remords, la loi de la réſidence, en quittant le poſte qui leur eſt aſſigné par les canons. L'ennui les chaſſe de leurs dioceſes, qu'ils regardent comme un exil : ils viennent preſque tous à Paris, pour y jouir de leurs richeſſes; &, mêlés dans la foule, y trouver cette liberté, qu'ils n'ont pas dans le ſéjour où la bienſéance les force à la gêne de la repréſentation.

On leur en fait un crime : mais à quoi ſerviroit l'opulence, ſi elle n'ouvroit à chacun la carriere de ſes goûts. Remettez-les à la fortune des apôtres, & vous les verrez ſédentaires. On dira comment le paſteur quitte-t-il ſon troupeau? Cette vieille image ne forme plus aucun ſens; rien n'eſt d'un poids ſi leſte que la charge paſtorale. Les maîtres de la morale n'enſeignent point la morale; ils bravent les anathèmes des anciens conciles, & conſomment dans l'oiſiveté & les délices de la capitale, des biens qui leur ont été confiés pour le ſoulagement de leurs ouailles infor-

tunés. Mais toutes ces expreſſions, encore un coup, ſont devenues gothiques.

L'AMBITION, qui s'alimente par ce qu'elle a déja obtenu, les pouſſe à la Cour & dans les bureaux des miniſtres; là, ils attendent le fruit de leurs intrigues & de leurs complaiſances, & ils tentent de porter ſourdement la main à l'adminiſtration.

ILS travaillent inceſſamment derriere la tapiſſerie, & reſtent ſans effroi, au milieu de la nouvelle Babylone; non moins criminelle que celle qui enflamma jadis le zele des prophetes.

AINSI le ſacerdoce a des occupations purement terreſtres, & ſonge peu à entretenir la pure morale, & à donner l'exemple de l'infatigable charité, dite apoſtolique.

DÈS le ſeizieme ſiecle, on adreſſoit de pareils reproches, & de plus vifs encore, aux Peres du concile de Trente. „ Les égliſes ſe „ plaignent qu'elles ſont deſtituées de la pré- „ ſence de leurs époux, dont pluſieurs ſe „ comportent mal à leur égard, & plutôt „ comme des voleurs, qui ne les voyent „ qu'en paſſant, pour prendre leurs biens, &

„ s'en aller ; que comme des peres & paſteurs, „ qui doivent demeurer avec elles, pour les „ nourrir, les conduire & les conſoler ".

MAIS on a remarqué que les Evêques qui accompliſſent inviolablement la loi de la réſidence, (ce qui forme le petit nombre) avoient une piété minucieuſe, inquiete, turbulente, toujours prête à dégénérer en fanatiſme, qu'ils vexoient les habitans de leur dioceſe, par un zele aveugle & inconſidéré ; tandis que les autres non-réſidans, avoient des lumieres, de la tolérance, aimoient la paix, & ne perſécutoient perſonne ; de ſorte que tout le mal, peut-être, qui réſulte de leur éloignement, c'eſt que l'argent qui leur vient des provinces, ne ſe conſomme pas dans le ſein des provinces mêmes.

ILS publient de tems en tems, des mandemens, ouvrages de leurs ſecrétaires. Le ſtyle & les idées en ſont preſcrits d'avance. Le meilleur mot de Piron eſt celui-ci : *avez-vous lu mon mandement ?* lui dit un Evêque. ---- *Oui, Monſeigneur ; & vous ?*

SUCCESSION DES MODES.

POUR voir la ſucceſſion des modes, il n'eſt pas beſoin de s'attacher aux militaires, aux financiers, aux hommes de robe, il ſuffit de comparer en portraits, la ſuite des Evêques. Les premiers ont dans l'extérieur, la ſimplicité évangélique, & la gravité de leur miniſtere; au ſecond âge, le viſage auſtere, l'ample barbe, l'habit groſſier, ont déja diſparu; au troiſieme, les Evêques n'offrent plus qu'un air riant, des cheveux qui flottent avec élégance, une parure recherchée : voyez un de nos Prélats peint au ſalon, il a des joues ſcouleur de roſe, des levres purpurines, des yeux qui vous careſſent; un jeune Prélat eſt preſque une beauté.

NOTAIRES.

LES Notaires ſont devenus de véritables Protées dans les affaires : ils font plier la coutume, les loix, les contrats précédents aux intérêts de leurs parties. Remueurs d'argent, agioteurs, ils étudient tous les moyens d'emprunter à ceux-ci, de prêter à ceux-là. Ils ſont intéreſſés dans tous les prêts un peu conſidérables; leurs fortunes ſont rapides, & à trente-cinq ans, on les voit riches, abandonner leurs études, & vendre leurs charges, dont le prix a triplé depuis dix années.

COURTIERS officieux des opérations de finance, ils ont des prête-noms pour reproduire les eſpeces, ſelon les offres qui ſe préſentent; ils ſont devenus précieux au miniſtere, parce qu'ils diſpoſent les particuliers à prêter leur argent au Roi, ils ont même un bénéfice dans chaque emprunt.

BEAUCOUP plus financiers que juriſconſultes, ils ſavent ſe gliſſer à travers les entraves de la loi, l'annullent ou la modifient; ils évitent par ce moyen beaucoup de procès à la géné-

ration actuelle, mais pour en préparer ſans doute à la génération ſuivante.

LES magiſtrats ſont exceſſivement jaloux de leur crédit & de leur opulence, & furieux ſur-tout de ce qu'ils rétréciſſent l'empire de la chicane; avec leurs tranſactions, ils tranchent en effet une foule de diſcuſſions embrouillées qui ſeroient fort avantageuſes à la rapine des gens de Palais.

LES Notaires ſous leur robe, forment un corps ſéparé & étranger à la robe, qui en général les déteſte. Leur influence doit s'étendre encore plus loin, vu le mouvement incroyable que l'on imprime de nos jours à l'argent; les maximes de la vieille probité, ſur les dépôts, ſont parfaitement miſes en oubli.

JE ne parle pas de leurs actes, qui deviennent d'une cherté affreuſe, parce qu'on ne laiſſe pas que d'avoir le droit de les marchander, & de faire ſon prix d'avance.

ILS font quelquefois banqueroute, ainſi que les marchands. Mais la banqueroute d'un Notaire devroit être très-ſoigneuſement examinée, à raiſon de la confiance qu'on leur accorde & qu'on eſt forcé de leur accorder.

Les Notaires traitent leurs clercs avec un peu de morgue, oubliant que ceux-ci deviendront dans peu leurs confreres.

On rapporte qu'un Notaire disoit, qu'il faudroit que tous les clercs de Paris fussent *batards*, *athées & eunuques*; batards, ils n'auroient pas de parens; athées, ils n'iroient pas à la messe; eunuques, ils n'iroient point voir de filles; par conséquent point de prétexte pour sortir, & tout ce tems (selon lui, si mal employé au dehors) tourneroit au profit de l'étude.

Le métier est devenu si bon, que depuis le premier bourgeois jusqu'au dernier, c'est à qui enfermera son enfant, dans l'étude d'un notaire. D'un coup de pied sur le pavé, on fait sortir un régiment de clercs.

Les moindres places sont avidement courues; plus de quatre mille jeunes gens aspirent à acheter cette charge, & il n'y en a que *cent treize à vendre*. La concurrence les fait hausser à chaque mutation, les mutations deviennent rapides. On étoit autrefois Notaire pendant quarante années; aujourd'hui, au bout de huit ans, on a amassé de quoi jouir, &

la fortune eſt faite. Le public a payé l'opulence précoce de ces Notaires encore imberbes.

QUAND un moribond fait ſon teſtament, il n'a pas la conſolation de parler à des vieillards qui doivent bientôt le ſuivre : médecins, notaires, tous lui préſentent de jeunes viſages, & il ſent plus de regret à mourir.

LES Notaires, il y a cinquante ans, faiſoient payer le dépôt d'argent ; aujourd'hui, ils l'empruntent à ſix pour cent. Le prix exceſſif des charges cauſera quelque révolution dans ce corps, ſorti de ſes limites, & que le luxe de l'opulence perdra.

ILS commencent ainſi tous leurs actes : *par devant les conſeillers, notaires*, &c. ; & il n'y en a mais qu'un qui reçoit l'acte ; l'autre ſigne ſans lire, dès qu'il voit la ſignature de ſon confrere ; ainſi, un ſeul homme atteſte un fait & dicte une loi de famille très importante. Quand on met enſuite *deniers nombrés & délivrés* ; c'eſt le plus ſouvent une fiction ; *fait & ſigné en l'étude* ; autre fiction. La plupart des parties ſignent dans leur hôtel.

ECHEVINS.

UN bourgeois eſt au terme de la gloire, quand il devient Echevin ; il eſt raſſaſié d'honneurs, quand il voit une rue porter ſon propre nom.

LA fatuité eſt le rôle habituel de tous les hommes opulens ; les courtiſans, les évêques, les abbés, les hommes de robe & de finance, & les échevins ne different que par des nuances : au fond, c'eſt la fatuité, en préſence de leurs inférieurs ; mais la morgue la plus riſible eſt aſſurément celle d'un Echevin.

IL faut être né à Paris, pour pouvoir parvenir à l'échevinage : on commence par être dizenier, quartenier. On a ſupprimé à l'hôtel-de-ville, le feu d'artifice ; mais non les feſtins. Tous le corps de ville tient invinciblement à l'ancien uſage des banquets.

L'AUTORITÉ municipale eſt nulle. Le prévôt des marchands, le procureur du Roi, les Echevins, ont des places lucratives, honorifiques ; mais ce ſont des fantômes du côté du

pouvoir. Tout eſt entre les mains de la police, juſqu'à l'approviſiōnement de la ville ; de ſorte qu'elle n'a plus, dans ſes propres & anciens magiſtrats municipaux, le principe de ſa ſûreté, & le gage de ſa ſubſiſtance, perte immenſe, & à laquelle le Pariſien ne ſonge ſeulement pas.

L'HÔTEL-DE-VILLE n'a donc rien à voir ſur l'approviſionnement d'une ville, où l'on conſomme dans un jour, ce que d'autres villes conſomment en une année, d'une ville environnée de villes du troiſieme ordre, & de villages peuplés comme des villes de province.

LE Pariſien ne réfléchit pas, que le même moyen qui lui apporte la ſubſiſtance, pourroit la lui enlever avec la même facilité, & ſans qu'il en fût même informé.

LA police municipale veille à la réparation des ponts & des quais, à l'entretien des fontaines publiques, à la direction des fêtes & réjouiſſances publiques. Elle a perdu ſes autres privileges ; & ce qu'on apelle l'hôtel-de-ville, eſt devenu, pour ainſi dire, un objet de dériſion, tant ce corps eſt étranger aux citoyens. Ils ne le connoiſſent plus, que ſous le rapport d'un

d'un lieu où l'on paye les rentes perpétuelles & viageres, & où les criminels montent avant d'aller au ſupplice, pour y faire leur teſtament de mort.

QUELLE diſtance du gouverneur de Paris, au lord-maire de la cité de Londres! Le gouverneur paroît de tems en tems avec de beaux carroſſes; une ſuite de valets, loués pour porter ſa livrée : & il jette à la populace (mais avec une grande modération) des pieces de douze ſols. Le lendemain de cette vaine repréſentation, il rentre dans la nullité la plus abſolue.

LE prévôt des marchands fait lever la capitation, & il n'eſt gueres connu, que par l'exercice de cette impoſition, tout à la fois meſquine, onéreuſe & aviliſſante.

LE procureur du Roi fait lever la main aux membres des différentes communautés, & tire d'elles beaucoup d'argent. On voit un ſavetier qui fait ſerment devant lui, *d'être fidele au Roi, & aux loix de l'état*; & le ſavetier, tout étourdi de ces grands mots, paye le procureur du Roi, pour la peine qu'il a priſe d'écouter ſon ſerment.

LES Echevins tuméfiés du poids de leur grandeur, & dont les noms attachés sur le marbre des monumens publics, doivent éternellement figurer au-dessous du nom des Rois regnans, sont jaloux de transmettre leurs traits à la postérité. Ils font en conséquence peindre leur figure & leur perruque dans de grands tableaux. On les y voit en robe rouge, agenouillés devant le monarque.

ON peut contempler dans l'hôtel-de-ville, les inutiles portraits de tous ces Echevins de Paris en *Badaudois*; mais l'on y chercheroit vainement le portrait de l'homme utile, qui a imaginé le flottage du bois. J'aimerois néanmoins tout autant connoître son nom & sa figure, que celle de Jerôme Bignon.

L'ÉCHEVINAGE donne la noblesse; on s'en mocque amplement, parce qu'elle est de nouvelle datte; mais elle me paroît préférable à celle que l'on achete comme un meuble. Ces représentans de la cité pourront un jour, dans certaines circonstances que le tems amene, faire entendre, comme autrefois, une voix patriotique : mais un *secrétaire du Roi* ne sera jamais bon à rien.

AVOCATS.

LUCIEN nous peint quelque part un homme qui va réciter ſa cauſe à un avocat : celui-ci écoute froidement; il eſt d'abord incertain, chancelant, dans un état douteux, inhabile à ſe décider, à-peu-près comme *l'âne de l'école*. Vous croyez qu'il ne pourra ſortir de cette indifférence, où le tient un cas vraiment problématique. Le conſultant tire une bourſe, alors l'équilibre ceſſe dans l'entendement du patron. Il conçoit, il s'échauffe, il découvre de nouvelles lumieres. Sa volonté eſt toute entiere de votre bord; il apperçoit une vérité inconteſtable, pour laquelle il va écrire ſix mois, & s'enrhumer dix fois; il épouſe avec chaleur cette même cauſe qu'il ne voyoit qu'avec indifférence.

TEL eſt l'avocat de Paris; l'incertitude des loix l'a rendu pyrrhonien ſur l'iſſue de tous les procès; & il entreprend tous ceux qui ſe préſentent : celui qui l'aborde le premier, détermine la ſérie de ſes raiſonnemens, & commande à ſon éloquence.

UNE légere teinte de pédantiſme, toujours inſéparable de la robe, le place entre l'homme de lettres, & un profeſſeur de l'univerſité.

EN général, tous les corps en France ſont en arriere de leur ſiecle. Le corps des Avocats mérite, plus que tout autre, ce reproche: ils tiennent à des formules biſarres; & ce corps, qui ſe dit libre, eſt aſſervi à une foule de préjugés. Elevez quelques doutes ſur l'infaillibilité du *droit Romain*, & un torrent de paroles ſans idées, vont étouffer votre timide objection.

LES Avocats de Paris ſont ennemis nés des gens de Lettres; parce que ceux-ci, plus philoſophes, remontent aux principes, & tendent à ſimplifier toutes les queſtions; & que d'ailleurs ils immolent toutes les autorités des vieux livres à l'autorité de la raiſon.

COMME en général les Avocats écrivent fort mal, qu'ils ſurchargent leur ſtyle d'une foule de mots inutiles, dans l'habitude où ils ſont de trop parler, & ſur-tout de parler à vuide; on les a vus très-jaloux des plumes un peu diſtinguées, & ils l'ont fait ſentir à M Linguet.

JE voudrois pouvoir diſſimuler qu'ils ſont

dévorés entr'eux d'une jalouſie ardente, & plus forte encore, que celle qui anime les gens de Lettres. Les Ecrivains ſe battent pour la gloire : les Avocats ſe battent pour la gloire & pour la ſoupe.

RAREMENT ſavent-ils imprimer à leur cauſe, cet intérêt qui détermine l'attention générale ; il leur manque l'éloquence. Il eſt vrai qu'elle devient inutile, dans des cauſes vulgaires ou obſcures : en ce cas, qu'ils ſe renferment dans le métier de Juriſconſultes, & qu'ils n'aſpirent pas au titre d'orateurs ; ainſi qu'ils en ont la prétention ſecrete, ou plutôt indiſcrete.

IL n'y a rien de plus ennuyeux que tel Avocat célebre, quand on n'a plus beſoin de ſa Juriſprudence.

LES factum d'Avocats ſont ordinairement des ouvrages remplis d'invectives groſſieres : on ne fait plus d'attention à ces groſſes injures, parce qu'on ſait que des injures d'Avocats ne ſont pas des raiſons, & ne prouvent rien.

ILS ont occaſioné toutes les fougues & tous les malheurs du célebre Linguet, en le rayant de leur tableau. Ne devoient-ils pas, en faveur de ſes talens, l'abſoudre, au lieu de l'irriter

en lui enlevant ſon état? Ils ſont fait grace à des confreres beaucoup plus coupables; mais l'hypocrite eſt lâche, & il ſe ſauve. L'homme paſſionné ſe livre à ſon feu, & il ſe perd. Je regretterai avec tous les hommes juſtes & impartiaux, de n'avoir pas entendu plus long-temps, la voix du ſeul orateur que le barreau poſſédoit; & ſon excluſion, ſa radiation ſeront une tache éternelle pour l'*Ordre*.

La bigarure des loix & la variété des coutumes, font que l'Avocat le plus ſavant devient un ignare, dès qu'il ſe trouve en Gaſcogne ou en Normandie. Il perd à Vernon, un procès qu'il auroit gagné à Poiſſy. Prenez le plus habile pour la conſultation & la plaidoirie; eh bien! il ſera obligé d'avoir ſon Avocat & ſon Procureur, ſi on lui intente un procès dans le reſſort de la plupart des autres parlemens.

BANQUIERS.

Les viremens & reviremens, les déplacemens, les emprunts multipliés, la manutention de la banque, ont remplacé, depuis plus d'un demi-ſiecle, les projets d'une légiſlation ſage, raiſonnée & circonſpecte. On n'a plus beſoin que de calculateurs : l'adminiſtration devient un agiotage perpétuel. Les Banquiers ſont les dominateurs de la France ; ils font venir & diſparoître l'argent ; ils l'appellent du bout de l'Europe, & puis le rendent inviſible. Magiciens dangereux, Coſmopolites hardis ; quelle ſera la ſuite de ce jeu ſouple & effrayant, qui rend l'or ſemblable au vif argent, & peut diſſoudre la fortune des états, en un tour de main ?

C'est un remede auſſi incompréhenſible que le mal : cependant la circulation rapide donne du moins une apparence de vie ; & c'eſt toujours beaucoup, ſi cette illuſion ſe prolonge ; mais elle nous ſemble toucher bientôt à ſon terme.

Il y a des *billets noirs*, papier-monnoie, qui nous annoncent un ſyſtême à-peu-près

ſemblable à celui de Laws : s'il doit venir, qu'il vienne le plutôt poſſible ; pourquoi attendre à la derniere extrémité ? Il auroit peut-être fallu commencer par-là, & ſe modeler ſur la banque de Londres ; mais ce n'eſt pas la richeſſe du peuple que l'on cherche ; c'eſt celle du Monarque ; il englobe tout, & repréſente tout.

C'EST à l'aide des Banquiers, & par leur intervention, que ſe font ces emprunts & ces aliénations des revenus publics. Ces facilités ruineuſes donnent lieu à des entrepriſes exceſſivement coûteuſes, & qui bien conſidérées, ne ſont que des ſacrifices du préſent, pour un avenir incertain. On a pompé l'argent, juſques dans les tuyaux capillaires ; mais il n'eſt pas bon que les tuyaux capillaires ſoient deſſéchés, Quoi ! faire remonter inceſſamment l'argent vers le trône. Les particuliers n'en ont-ils plus beſoin, pour alimenter le commerce, l'induſtrie & les arts ? Pourquoi toute la maſſe d'eſpeces monnoyées dans une ſeule main ?

LA politique, qui, au lieu d'être journaliere, ſe jette dans un tems qui n'exiſte pas encore, eſt une politique fautive, parce qu'il eſt impoſſible au génie le plus profond, de calculer

les événemens futurs ; parce que le champ des révolutions étranges eſt immenſe ; parce que la guerre eſt un mal préſent & affreux ; tandis que le bien qui en peut réſulter, eſt évidemment éloigné & incertain.

Ce n'eſt pas que la dette nationnale doive effrayer l'œil de l'homme d'état : car l'emprunt, en lui-même, n'eſt point un mal. Mais c'eſt l'application de ces fonds précieux, à une guerre abſorbante, comme l'élément qui la porte ; ou à des édifices d'une pompe ſtérile ; ou à des efforts ſuperflus, &c., qui fait le mal, & un mal irréparable.

Aspirer des ſommes effrayantes, pour les jetter enſuite dans l'océan ! Quel eſt donc ce nouveau calcul, & pourquoi des moyens ingénieux, vaſtes & habiles, ſont-ils ſéparés du but ou de l'emploi, par un abyme où l'on ne découvre rien ? Sans une communication intime & éclairée, entre les moyens & l'emploi, les ſuccès mêmes peuvent devenir ſemblables à des pertes, &c., &c., &c.

Mais les cures palliatives ſont peut-être les ſeules qui conviennent à un Etat infecté de vices anciens, & peu propres à recevoir une entiere guériſon. Les maux précédens interdiſent des plans ſages, ſur-tout, lorſque la

nation ſe prête au délire. C'eſt un axiome reçu, *que la victoire eſt à celui qui aura le dernier écu.* Comment après cela renoncer au jeu de la banque ?

SULLY, économe ſévere, embraſſant l'avenir, comme le préſent, ne faiſoit point de cas de ces banques de crédit. Il regardoit le beſoin d'emprunter comme un beſoin dangereux, & l'opulence qui en réſultoit comme factice. Il auroit l'air aujourd'hui, d'un vrai pédagogue; & le Fauxbourg Saint-Honoré le ſiffleroit en chorus. Les Villeroy & les Jeannin, qui lui ſuccéderent, brouillerent tout ſon travail. Ils furent des hommes de finance, & prouverent que les hommes de ce nom, ne ſont pas des hommes d'Etat.

ON ne veut donner à ces réflexions rien d'amer ni de ſatyrique; c'eſt au tems à prouver ſi la banque ſeroit devenue par haſard la ſauve-garde de l'Etat, & le principe réel de ſes forces. En fait d'adminiſtration, les moyens les plus décriés par les ſimples ſpéculateurs, peuvent à l'appui des circonſtances & de la pente générale, devenir les meilleurs. Nous embraſſons le doute; car il ſeroit téméraire aujourd'hui, d'affirmer pour ou contre. Les Banquiers tiennent le gouvernail; laiſſons

leur faire la manœuvre, puiſqu'elle eſt déja fort avancée; & puiſſent-ils nous conduire à bon port!

MÉDECINS.

SI Moliere revenoit au monde, il ne reconnoîtroit plus un ſeul de ſes Médecins: où ſont-ils les *Guenaud*, montés ſur une mule? Où ſont Mrs. *Purgon* & *Diafoirus*? Au lieu d'un homme grave, au front ſévere & pâle, ayant une marche méthodique, peſant ſes paroles & grondant quand on n'a point obſervé ſes ordonnances, il appercevroit un agréable, parlant de tout autre choſe que de la médecine, ſouriant, étendant une main blanche, jettant une dentelle avec ſymmétrie, parlant par ſaillies, & jaloux d'étaler au doigt un gros brillant.

S'IL tâte le pouls, c'eſt avec une grace particuliere; il trouve par-tout la ſanté; il ne voit jamais de danger. Au lit d'un moribond, il a l'air de l'eſpérance; il diſtribue des paroles conſolantes, part, plaiſante encore ſur l'eſcalier; & dans la nuit même, la mort emporte ſon malade.

QUAND un Médecin tue dix mercenaires par ignorance ou par indifférence, il ne s'en afflige pas; mais ſi un homme en place meurt entre ſes mains, il en devient inconſolable; & pendant quinze jours, il a l'air de demander grace à tous ceux qu'il rencontre.

Paſſez-moi l'émétique, je vous paſſerai le ſéné, a dit le bon Moliere : telle eſt encore de nos jours, la politique des membres de la Faculté.

UN certain nombre de Médecins ſe ſont partagés, pour ainſi dire, les malades de la Capitale. Quand l'un deux a commis une faute grave dans le traitement; comme ſon confrere tombera dans le même cas, la faute homicide eſt paſſée ſous ſilence, palliée, juſtifiée même; aucun n'oſe contredire les ordonnances du confrere; & le malade meurt au milieu de dix Médecins, qui voyent très-bien ce qu'il faudroit faire pour le ſauver; mais qui, *par eſprit de corps*, laiſſent le premier appellé achever dans toutes les regles, ſon méthodique aſſaſſinat.

LES complices diſcrets retrouvent, en tems & lieu, la même condeſcendance; ils donnent pour excuſe l'incertitude de l'art, la maniere aveugle, dont le plus habile procede; mais

pourquoi avec ces notions, ſe renferment-ils opiniâtrément dans une routine meurtriere, dont ils ne veulent pas ſortir ? Pourquoi s'oppoſent-ils avec fureur à tout ce qui ſimplifie l'art ? Pourquoi, enivrés de leur doctrine homicide, ne changent-ils point leur ancienne & déteſtable pratique; lorſque leur propre expérience leur en a démontré l'inſuffiſance & le danger.

C'EST qu'ils veulent traiter la médecine d'une maniere tout à la fois obſcure & lucrative: faire des viſites nombreuſes, ne rendre compte de rien, ne point communiquer avec tout *profane*, & s'envelopper dans leurs theſes barbares, ouvrage des ſiecles les plus oppoſés à la ſaine Phyſique.

LA ſéparation qu'ils ont établie entre celui qui écrit l'ordonnance, & celui qui compoſe le remede, eſt déja un préjugé bien défavorable pour la guériſon; ils ſe refuſent de même à l'analyſe chymique des médicamens; & n'ayant aucune idée nette, ſur l'étrange compoſition & décompoſition de toutes ces drogues, ils n'en mettent pas moins en uſage ces poiſons terribles, qui ſortent de la boutique des apothicaires; de ſorte que le malade a deux fléaux à combattre; l'Ordonnateur audacieux, & le manipulateur infidele.

La médecine eſt donc de nos jours, un charlataniſme hardi & accrédité, dont ceux qui l'exercent, ſentent le vuide, l'incertitude & la confuſion ; mais qu'ils n'abandonnent pas pour cela, parce que ce charlataniſme produit de l'argent.

La Faculté de Médecine traîne encore dans notre ſiecle, les préjugés & les erreurs des ſiecles les plus barbares. Tandis que la Phyſique a fait des progrès, qui ne lui ſont pas dûs ; elle ſemble ſe complaire dans les ténebres épaiſſes de ſes vieilles formules, & craindre les traits de lumiere, qui décompoſeroient tout à coup, ce phantôme qui en impoſe à la crédulité humaine.

Les Médecins, graces à Moliere & à d'autres Ecrivains, ennemis de ces impoſteurs fourés, ont reçu tant de ſarcaſmes, qu'ils ont renoncé enfin, à la coutume de ſaigner un pauvre homme vingt-cinq fois, comme ils faiſoient encore, il y a trente ans. A force de les ridiculiſer ſur leurs autres pratiques meurtrieres ; on les obligera peut-être à ſuivre la méthode d'Hypocrate, qui ne preſcrivoit preſque aucun remede ; mais étudioit la Nature, & ne lui ôtoit rien de ſes reſſources.

COMBIEN les Médecins ne doivent-ils pas aux empiriques! Tandis qu'ils ſe conſument en ſyſtèmes; ceux-ci, par la tradition & l'expérience, ont des remedes qui, en guériſſant, déconcertent la vaine érudition des Facultés.

ILS ont lâché le pied devant le défi ſolemnel, que leur a porté le Docteur *Meſmer*. Après ce refus, ils auront du moins la pudeur de garder le ſilence, ſur les opérations inconnues de leur adverſaire, & d'attendre du tems, ce qu'il doit prononcer à cet égard. Mais, quelle que ſoit l'iſſue, ils auront toujours à ſe reprocher de n'avoir pas été au devant d'une découverte utile, ou de n'avoir pas démontré l'erreur, lorſque le cri général les y invitoit; & lorſque leurs invectives, leur emportement, & leur fureur contre l'auteur de la découverte, exigeoient une ſorte de juſtification publique.

ILS ont mieux aimé perſécuter un de leurs confreres, qui leur diſoit modeſtement, *j'ai vu : examinons : nous ne ſavons rien, point de précipitation : rappellons-nous l'hiſtoire de toutes les découvertes*, &c.

IL y a à parier dix contre un, que le confrere a raiſon contre la Faculté; & que le magnétiſme animal a vraiment quelque choſe

d'extraordinaire & de merveilleux : je ſuis porté à le croire, par-tout ce qui eſt parvenu à ma connoiſſance. Si je ſuis plus inſtruit, j'en parlerai encore avec plus d'aſſurance, ſoit dans cet ouvrage, ſoit ailleurs ; car je me ſuis voué à la défenſe de la vérité, autant qu'il eſt en moi de l'appercevoir, & de militer pour elle.

On s'eſt expliqué, dira-t-on ; un peu vivement contre les Médecins ; mais ils s'attaquent à nos ſantés & à nos vies. Quoi de plus funeſte ?

SOCIÉTÉ ROYALE

DE MÉDECINE.

LA Faculté de Médecine, digne ſœur ou digne fille de l'Univerſité de Paris, réunie en corps depuis tant de ſiecles, n'avoit rien fait, & ne vouloit rien tenter pour la perfection de l'art : elle ne traitoit jamais des maladies regnantes, ne publioit aucune obſervation, ne lioit aucune correſpondance avec les Médecins de l'Europe, & dédaignoit tout ce qui étoit & tout ce qui ſe paſſoit hors de ſon ſein,

ſein. Enveloppés ſtupidement dans leurs antiques uſages, livrés à un égoïſme fatal, ſes membres ne ſongeoient qu'à tirer de l'argent des malades, pour rouler équipage, & ſe refuſoient à un régime plus utile à l'humanité; lorſqu'il plut au Roi regnant d'établir une *Société Royale de Médecine*, qui embraſſeroit toutes les connoiſſances analogues à ce grand art. Cet établiſſement eſt de la plus haute ſageſſe; &, quand il ne feroit que jetter un germe d'émulation entre deux corps diviſés, il ſeroit encore infiniment utile.

La collection des Mémoires & diſſertations de cette Société, qui ne vient que de naître, eſt déja précieuſe; & tous les Médecins de l'Europe concourront avec joie, à former un dépôt qui ne choquera que la pareſſe, l'orgueil hautain, & l'ignorance des Médecins de la Capitale.

Rien n'eſt ſi dangereux & ſi méchant qu'un mauvais Médecin: quand ils ſont en foule, jugez de leurs clameurs! Mais il eſt tems que l'inſuffiſance de cette vieille Faculté, ainſi que ſon formulaire meurtrier, ſoit mis dans tout ſon jour.

La Médecine eſt l'art le moins avancé, &

conſéquemment celui qui mérite le plus d'être régénéré ; il eſt bien étonnant qu'un homme de génie, pareil à Hipocrate, ne ſe ſoit pas encore offert, depuis ce grand homme, pour pénétrer cet art de la lumiere qui lui manque. Le comble de l'extravagance n'eſt-il pas d'avoir mis l'ordonnance dans une main, & le remede dans une autre ? Ce procédé n'annonce-t-il pas une marche aveugle, & cette ſéparation n'eſt-elle pas ſujette aux plus terribles inconvéniens ?

Les miracles modernes de la Chymie, qui marche de découvertes en découvertes, ne doivent-ils pas arrêter le Médecin, qui ordonne une potion compoſée de ſept à huit ſortes d'ingrédiens. S'il n'eſt pas le plus inſenſible, & tout à la fois le plus audacieux des hommes, ne doit-il pas connoître avant tout, les élémens chymiques du remede qu'il adminiſtre ? Quoi ! parce que la terre enſevelit ſes fautes, il ſe croira quitte envers la ſociété & envers ſa conſcience ! Faiſant le meilleur, le plus lucratif & le plus commode de tous les métiers, les Médecins ont décidé, & pour cauſe, que, qui ne portoit pas l'habit fouré, la robe ſcolaſtique, ſeroit inhabile à faire aucune découverte, & qu'on la lui conteſteroit *per fas & nefas* ; ainſi, ils immolent l'humanité entiere, aux vils intérêts de leurs honoraires ; &

comme les morts n'ont jamais intenté procès aux Médecins, non plus que les héritiers, ils continuent à tracer leur aveugle ordonnance, & à diſtribuer les vieux poiſons de la Pharmacie.

QUAND viendra l'homme généreux & éclairé, qui renverſera les temples du vieil Eſculape, qui briſera la lancette dangereuſe du Chirurgien, qui fermera la boutique des Apothicaires, qui détruira cette Médecine conjecturale, eſcortée de drogues, de jeûnes, de diettes? Quel ami des hommes annoncera enfin une nouvelle Médecine, puiſque l'ancienne tue & dépeuple?

LE refrain des Médecins eſt de crier au *Charlatan*, *à l'Empirique*, dès qu'on n'eſt pas de leur corps; mais la thériaque, l'émétique, le quinquina, la plupart des ſpécifiques & l'inoculation doivent leur origine à l'Empiriſme. Je ne le crois pas au fond plus dangereux, que la Médecine actuelle, avec ſes formules & ſes theſes.

AUTEURS.

A PARIS ſont ces Ecrivains qui moiſſonnent & qui vendangent avec leur plume, qui ont dans leurs écritoires toutes leurs terres & toutes leurs rentes : tels ont été les deux Corneille, leur neveu, Fontenelle, Crébillon, les deux Rouſſeau (1), & preſque tous les hommes illuſtres qu'a produit la France ; le plus grand des anciens Poëtes a été le plus pauvre.

Profanes ! à genoux, ce pauvre, c'eſt Homere.

ON met encenſoirs & caſſolettes ſur leurs tombeaux : de leur vivant, on les laiſſe dans l'indigence ; mais cette indigence eſt honorable, & ceux qui ſe conſervent ſans tache, au milieu de cet abandon général, ſont les plus vertueux des hommes.

LES penſions que le Gouvernement accorde aux gens de Lettres, ne ſe donnent ni aux

(1) Il y a un troiſieme Rouſſeau fort riche ; il n'a fait ni Emile, ni l'Ode à la Fortune : il a fait exploiter un Journal à ſon profit ; il a gagné beaucoup d'argent à ce métier. Il ſe nomme Pierre Rouſſeau.

plus pauvres, ni à ceux qui ont le plus utilement travaillé : les plus ſouples, les plus intrigans, les plus importuns, enlevent ce que d'autres ſe contentent d'avoir mérité au fond de leur cabinet.

LA pauvreté de l'homme de Lettres eſt à coup ſûr un titre de vertu, & une preuve du moins qu'il n'a j'amais avili ni ſa perſonne ni ſa plume. Ceux qui ont ſollicité & obtenu des penſions, n'en peuvent pas dire autant, devant leur conſcience : leurs écrits peuvent être irréprochables ; mais leur conduite ne l'a pas toujours été.

Brebeuf a dit :

Si les Cieux m'étoient favorables,
Et le deſtin moins rigoureux,
Je voudrois faire des heureux,
Où je verrois des miſérables.
Ce ſeroient mes plus doux plaiſirs
De prévenir juſqu'aux deſirs
De ceux où brille un haut mérite ;
J'en ferois ma félicité ;
Et ſouvent mon eſprit s'irrite
De les voir dans l'adverſité.

AH ! ſi les gens de Lettres riches venoient au ſecours des gens de Lettres pauvres ; ..... le

beau rêve! Pluſieurs ont dû leur élévation à la culture des Lettres, aux avis des gens de Lettres, à la recommandation des gens de Lettres; & une fois dans les hautes places, ils ont oublié leurs amis, leurs confreres, leurs bienfaiteurs.

LES gens de Lettres emploient ordinairement la matinée au travail, & ils ont tort; la compoſition du ſoir a beaucoup plus de feu; mais les ſpectacles & les diſſipations journalieres tuent le génie, & l'empêchent de ſuivre de grands travaux.

UN défaut aſſez commun aux gens d'eſprit de la Capitale, c'eſt de ne pas s'occuper aſſez de celui des autres; c'eſt de ne pas faire attention à la réflexion lente de tel homme modeſte & ſimple, qui n'ayant pas la langue agile & ſouple, a tardé quelquefois à donner ſon apperçu; c'eſt encore de n'être pas aſſez indulgens, & de placer le mérite unique dans la facture d'un livre; c'eſt enfin de ne pas ſavoir écouter; mais l'homme qui écoute à Paris, eſt un être très-rare.

C'EST par les gens de Lettres, que l'eſprit de la Capitale eſt devenu diamétralement oppoſé à l'eſprit de la Cour : le premier cherchant à réta-

blir les droits de l'homme, ne veut plus laiſſer qu'un foible empire à l'opinion des Grands, qui jadis humilioient le peuple en tout ſens; les gens de Lettres font aujourd'hui tous leurs efforts, pour rabaiſſer la vanité des titres à ſon néant réel, & pour élever à leur place les travaux utiles & recommandables de l'homme célebre en tout genre. Maîtres de l'opinion, ils en font une arme offenſive & défenſive. Auſſi la guerre la plus vive eſt-elle déclarée entre les gens de Lettres & les Grands; mais ceux-ci, à coup ſûr, perdront la bataille.

On a attribué à la liberté d'écrire, les vices que le luxe a enfantés, tandis que les Ecrivains ont combattu de toutes leurs forces, les exceſſifs abus du pouvoir. On a voulu les rendre reſponſables des mœurs des Grands, qui ne liſent point, ou qui ſont ennemis nés des écrivains. On a voulu rejetter ſur eux tous les déſaſtres qu'ils avoient, pour ainſi dire, prévus & annoncés, & auxquels ils s'étoient oppoſés. Leurs adverſaires ne ſe ſont jamais piqués de logique.

La ruine de la morale a pris naiſſance dans les Cours & non dans les livres. Le crime des gens de Lettres eſt d'avoir répandu la lumiere ſur cette foule de délits, qui vouloient s'envelopper de ténebres. Les puiſſans n'ont pas vu,

ſans frémir, tous ces ſecrets honteux, à jamais dévoilés ; ils ont déteſté le flambeau, & celui qui le portoit.

ON connoît le mot de Duclos ; *les brigands n'aiment point les reverberes.* La Nation elle-même ne ſait pas tout ce quelle doit aux gens de Lettres. Quoique peu unis entr'eux, ils ſont d'accord ſur les principes eſſentiels; ils flétriſſent tous les ſuppôts du pouvoir arbitraire, les reconnoiſſent ſous leurs enveloppes, les dénoncent & les puniſſent. Ils devinent l'Adminiſtrateur inepte & le ridiculiſent ; ils intimident par une cenſure vigilante & exacte, juſqu'aux oppreſſeurs ſubalternes, qui, dans l'ombre, ſe croyent à l'abri de leur juſtice. Ils ſavent la rendre à tous les hommes publics, excepté à leurs rivaux. Ils forment très-ſouvent un cri unanime, qui devient l'expreſſion de la raiſon univerſelle. Que fera l'aurorité contre cette voix puiſſante qui, au défaut de l'impreſſion, parle & ſubjugue par la force de l'évidence ? Rien Elle n'a plus d'autre parti à prendre, que d'être juſte & modérée, ſans quoi toutes ſes fautes ſeront gravées d'un burin fidele. Elle fait tout pour diviſer ce corps, qui ſans un point de ralliement, a cependant un même eſprit. Elle ſoudoye des mercenaires pour ſouffler le feu de la diſcorde, pour mettre

en mouvement l'amour propre irascible ; mais au milieu de ces débats, leurs armes se tournent subitement contre l'ennemi de la liberté & des loix. Ils savent très-bien distinguer une querelle littéraire, d'une guerre patriotique, & tous leurs traits se confondent sur le fauteur de la tyrannie, comme s'ils étoient tous d'accord & amis.

C'EST par eux enfin, que chaque caractere est connu aujourd'hui, & mis à sa place. L'arrêt qu'ils rendent en premiere instance, est ordinairement proclamé par la voix des Nations. On ne peut ni séduire ce corps ni l'anéantir ; on briseroit toutes les presses, qu'il n'auroit besoin que de son silence, pour décider encore l'opinion publique.

DES DEMI-AUTEURS, *QUARTS D'AUTEURS*; ENFIN, MÉTIS, QUARTERONS, &c.

TELS sont ceux qui verſent dans les mercures, & dans les journaux, ou des petits vers innocens, ou des morceaux de proſe niais, ou des critiques ſans lumiere & ſans ſel, & qui s'arrogent enſuite dans les ſociétés, le titre d'*hommes de Lettres* : l'un a fait quatre héroïdes, & l'autre, deux opéra comiques. Tantôt ils diſent qu'ils ne ſont pas Auteurs; & ils ont la rage de faire imprimer, tous les mois, leurs petites rapſodies : tantôt ils vous diſent qu'ils n'écrivent que pour s'amuſer; mais le public ne s'amuſe pas de leurs *amuſemens*.

LEUR amour propre eſt encore plus plaiſant que celui des Auteurs de profeſſion; parce qu'ils ſont tout prétention, des pieds à la tête, à raiſon de leur profonde nullité.

L'UN ſe fait *Comte* au bas d'un Madrigal;

celui-ci, *Marquis* dans un Almanach : tous déclament fort haut contre *la médiocrité orgueilleuſe*, & tous ſont *orgueilleux & médiocres*, Pluſieurs font parade de leur naiſſance, non moins équivoque que leurs talens : ils alongent tant qu'ils peuvent les ſyllabes de leur nom, & prennent un Journal pour le *Nobiliaire de France*. Ils ſoutiennent encore qu'ils n'impriment pas *pour de l'argent* ; ce qu'ils prouvent ſi bien à chaque ligne qu'ils écrivent, qu'on voit aſſez qu'ils n'en n'auroient jamais pu faire leur métier ; mais s'ils ne prétendent pas au titre d'Auteur, pourquoi ſe faire imprimer ? *Ce n'eſt point une excuſe de dire qu'on ne travaille que pour ſon plaiſir*, diſoit Rouſſeau le Poëte.

On pourroit les comparer à ces guêpes qui tournent à l'entrée d'une ruche, ſans pouvoir y entrer : jamais ils ne feront de miel ; & ils ne parlent que de la fabrique du miel : c'eſt bien pis encore, qnand ils ſe donnent les tons de protecteurs ; quand ils arborent le drapeau de tel parti contre tel autre : loueurs impertinens ou cenſeurs téméraires ; voilà leur deviſe.

Ensuite viennent les maîtres Journaliſtes, Feuilliſtes, Folliculaires, Compagnons, apprentifs ſatyriques, qui attendent pour écrire, qu'un autre ait écrit, ſans quoi leur plume ſeroit à

jamais oiſive. Ils forgent ce tas d'inepties périodiques, dont nous ſommes inondés, dans les arſenaux de la haine, de l'ignorance & de l'envie; ils ſentent par inſtinct que le métier de *jugeur* eſt le plus aiſé de tous; & ils ſoulagent à la fois, le double ſentiment de leur impuiſſance & de leur jalouſie.

Au nom du *goût*, ils mordent ou déchirent; tous frappent & ſont frappés : on croit voir des écoliers qui ont dérobé une lourde férule, qu'ils s'arrachent tour-à-tour, & dont ils ſe donnent des coups violens. Des Ecrivains imberbes font la leçon aux anciens, & ne ſe la font jamais à eux-mêmes.

Quand ils ont démontré le vice d'une période, décompoſé une hémiſtiche, & ſouligné quatre à cinq mots, ils ſe croyent les reſtaurateurs de la Poéſie & de l'Eloquence; ils vont d'une injuſtice à une injuſtice plus grande; d'une méchanceté à une méchanceté plus injurieuſe. Voués au *Journaliſme*, ce mêlange abſurde du pédantiſme & de la tyrannie, ils ne ſeront bientôt plus que ſatyriques; & ils perdront avec l'image de l'honnête, le moral des idées ſaines.

Cette tourbe ſubalterne donne ſeule au public

ce ſcandale renaiſſant, dont il s'amuſe, & qu'il voudroit malignement rejetter ſur les gens de Lettres honnêtes & ſilencieux; mais le public ſait bien qu'il y a autant de diſtance entre ces *aboyeurs* & les Ecrivains, qu'entre des recors & des Juges aſſis ſur leur tribunal. Tout ce tapage littéraire fournit néanmoins un aliment à l'inſatiable voracité de ce public, pour tout ce qui reſpire la critique, la ſatyre, & la dériſion. Il n'y a des Auteurs méchans, que parce qu'il aime cette guerre inteſtine, & qu'il s'ennuye de la paix.

SECRETAIRES.

CE ſont les hommes qui donnent l'eſprit aux Grands & aux gens en place; eſprit aſſez mal payé, & ſans lequel néanmoins ils ne pourroient ni agir ni ouvrir la bouche.

UN Avocat général diſoit à ſon Secrétaire; *Monſieur, faites-moi parler plus long-temps cette année; l'an paſſé on m'a trouvé trop court. Donnez-m'en pour deux heures*: & le Secrétaire fidele à la leçon, lui en donna pour deux grandes heures.

CE qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'au bout d'un certain tems, tous ces inſpirés croyent réellement avoir enfanté les diſcours, qu'ils n'ont fait que réciter.

AINSI les gens de Lettres font preſque tout. Leur plume ſert la judicature, la finance & le miniſtere; elle trace ſucceſſivement un plaidoyer, un livre économique ou anti-économique; un mémoire, un manifeſte; & tout ce qui va au public, eſt compoſé ou revu par eux. Dans la machine du gouvernement, comme dans la boîte d'une montre, c'eſt toujours une roue de cuivre qui fait tourner une aiguille d'or.

COMMIS.

LES petits Commis forment une claſſe innombrable: ils ne ſont pas chers; leurs appointemens ſont de huit, douze & quinze cents livres: vous en trouverez trente pour un.

DES Commis qui ont douze cents livres d'appointemens, ont des habits de velours & des dentelles; ils jeûnent pour avoir du galon; delà ce proverbe: *habit doré, ventre de ſon.*

TOUT ſe fait la plume à la main : dans le plus petit état, il faut ſavoir écrire & chiffrer : on conſtate ſur un *auguſte regiſtre*, l'entrée d'une bouteille de vin & d'un chapon, ainſi que celle d'un tonneau & d'un troupeau de bœufs. On vous en donne quittance : toute la ſcience de ces ſcribes conſiſte à ſavoir faire des bordereaux. Ces Commis ne ſavent rien, ne connoiſſent rien, n'ont idée de rien ; ils nivellent des chiffres avec une routine journaliere.

UN particulier revenant d'Egypte, avoit acheté une Momie à Baſſora. Comme la caiſſe étoit longue, il ne jugea pas à propos de la faire voyager avec ſa chaiſe de poſte ; il la fit tranſporter au coche d'Auxerre. La caiſſe arrive ; les Commis des barrieres l'ouvrent, trouvent un corps noirci, & décident que c'eſt un homme qu'on a roti dans un four ; ils prennent les bandelettes antiques pour des morceaux de ſa chemiſe brulée ; dreſſent un procès-verbal ; & l'on fait tranſporter la Momie à la *Morne*. Perſonne dans le bureau n'eſt aſſez initié dans l'hiſtoire, pour empêcher cette bévue, digne des perſonnages qui le compoſent.

LE propriétaire arrive, va droit au bureau, pour reclamer ſa piece curieuſe ; on l'écoute, on le regarde avec étonnement ; il ſe fâche, il

s'emporte ; un Commis lui conſeille à l'oreille de prendre la fuite, pour éviter la corde. Le curieux ſtupéfait, eſt obligé de s'adreſſer au Lieutenant de Police, afin de retirer de la *Morne*, le Prince ou la Princeſſe Egyptienne qui, après avoir dormi deux mille ans, dans les tombeaux des Pyramides, alloit paſſer dans un cimetiere catholique, au lieu de figurer ſous glace, dans un cabinet. Il obtint ce qu'il demandoit, après trois jours entiers d'allées & de venues.

Les Commis qui ont mille écus d'appointemens, ſe donnent des airs, & font les importans. Rien n'eſt ſi curieux que de les voir retrouſſer leurs manchettes pour tailler une plume, & l'eſſayer à pluſieurs repriſes : on diroit que cette plume va écrire des choſes merveilleuſes. Si Vaucanſon, au lieu de faire un fluteur, avoit fait un Commis, automate pour automate, on y auroit gagné.

Le balancier de l'horloge détermine exactement la minute où ils rentrent & ſortent de chez eux : leurs femmes connoiſſent ces heures-là fort au juſte.

Les grands Commis, qui n'ont rien de commun avec les autres que le nom, ſont à Verſailles.

ſailles. Ces Commis qui tiennent les bureaux, ſont des eſpeces de miniſtres, qui guident & endoctrinent ceux qui en portent le titre; & l'on peut affirmer que la Monarchie eſt diviſée en bureaux, & régie par eux. Les femmes & les intrigans aſſiegent ces Commis avec une conſtance opiniâtre, & dont on n'a pas d'idée : c'eſt la *manivelle* qui fait jouer la machine, dont les mouvemens nous étonnent; & c'eſt à qui s'emparera de la *manivelle*; mais n'anticipons point ici ſur l'article *Verſailles*, que je ferai ou ne ferai point.

MAITRES.

IL y en a de toute eſpece, pour le latin, pour le grec, pour l'hébreu, pour l'anglois, pour l'italien, pour la théologie, pour l'écriture, pour la muſique, pour le bon ton, pour tous les jeux poſſibles. Ils courent le matin, battent tous les quartiers, & ſont contens quand ils trouvent leurs éleves endormis, abſens, pareſſeux ou malades. Ils gliſſent joyeuſement leur *cachet*, & c'eſt autant de gagné. Le Maître à danſer vole comme un éclair, dans un cabriolet; mais celui qui enſeigne le grec ou les mathématiques, marche a pied.

CETTE claſſe d'hommes eſt très-nombreuſe. Etonnés quelquefois de ſe trouver enſemble, chacun ne comprend pas de ſon côté, comment on peut en appeller un autre que lui: delà vient qu'ils n'eſtiment que leur profeſſion, & mépriſent ſouverainement celle d'autrui, comme abſurde ou inutile.

C'EST un ſpectacle aſſez plaiſant, que de voir dans le même anti-chambre, un Maître d'échecs & de trictrac, & un Maître d'hiſtoire, attendre vis-à-vis l'un de l'autre, le réveil de Mr. le Marquis. Entrez dans ſon cabinet, l'un parle de Cyrus & d'Hérodote, tandis que l'autre arrange avec un peu d'impatience, les pions ſur le damier : le Muſicien qui doit leur ſuccéder, fait crier le violon, qu'il accorde ſur le perron de l'eſcalier. Le Valet-de-chambre qui ſourit, ſait mieux qu'eux tous, que Mr. le Marquis n'apprendra rien de tout ce qu'on lui enſeignera, ſi l'on en excepte la marche des jeux & le menuet paſſablement.

MAIS un ſot opulent, qui a quinze louis à dépenſer par mois, croit bonnement que ſon fils va poſſéder la muſique, le blaſon, la danſe, le deſſin, l'anglois & les mathématiques, à tant la leçon. Il a envoyé chercher des Maîtres, qui ſont accourus avec leurs cachets; on les

leur paye à la fin du mois : l'éleve, non moins ignorant que le premier jour, & qui aura saisi quelques termes à la volée, se pavanera le reste de sa vie de son prétendu savoir, n'imaginant pas même qu'on puisse se moquer de lui, lorsqu'il sera en état de citer les Maîtres fameux, qui sont venus dans son hôtel, le saluer avec gravité, prendre son argent, & se sauver, pour aller ailleurs, vendre à un autre riche, le nom seul des sciences. Eh ! que leur faut-il de plus ?

PARMI tant de Maîtres, on ne s'est jamais avisé, même en plaisantant, de chercher ou de demander *un Maître de Morale* ; c'est que tous les hommes croyent posséder cette science-là, ou plutôt qu'ils n'en ont aucune idée ; aussi aime-t-on mieux appeller un figurant dans un ballet, qu'un moraliste. La jambe & les pas du premier disent quelque chose, & le langage de l'autre seroit inintelligible. Aussi n'y a-t-il jamais eu en France, depuis la fondation de la Monarchie, un *Maître de Morale*.

LIBRAIRES.

LES Libraires ſe croyent des hommes de conſéquence, parce qu'ils ont l'eſprit d'autrui dans leur boutique, & qu'ils ſe mèlent quelquefois de juger ceux qu'ils impriment.

IL n'y a rien de plus comique que le début timide & avantageux d'un poëte qui grille d'être mis au jour, & qui aborde pour la premiere fois, un typographe de la rue Saint-Jacques, lequel ſe rengorge, & ſe rend appréciateur du mérite littéraire. Il reçoit un chef-d'œuvre, avec un froid accueil, & ſouvent il eſt plus terrible & plus cruel envers l'Auteur débutant, que la meute des Journaliſtes & l'inexorable public.

COMME cette branche de commerce eſt à Paris, dans la dépendance la plus humiliante, les Libraires ſont devenus des marchands de papiers noircis : ils chériſſent de préférence les Auteurs féconds, grands manufacturiers du Parnaſſe, qui font des compilations critiques, hiſtoriques, des extraits de voyages, &c. : & quelques Académiciens ſavent que ce produit l'emporte encore ſur celui des jetons.

On enploye à Paris, année commune, environ cent ſoixante mille rames de papier pour l'impreſſion; la raiſon philoſophique ne ſauroit en obtenir *une page*, pour ſe faire entendre. Les gènes, les entraves, les réglemens de toute eſpece, ont effarouché le commerce qui demande à être libre pour proſpérer : tout le monde s'eſt plaint & ſe dit ruiné; Imprimeurs, Libraires, Auteurs. Les premiers ne veulent rien acheter; & quand ceux-ci impriment à leurs frais, les Libraires ne donnent aucun cours au livre : les contrefacteurs, (race indeſtructible) pendant ce tems, s'emparent de l'ouvrage, & l'Auteur a perdu ſon ſalaire, & de plus, ſes avances. Voilà l'état de la Librairie.

Un Libraire de Paris diſoit fort naïvement; *je voudrois bien tenir dans mon grenier, Voltaire, Jean-Jacques Rouſſeau & Diderot, tous trois ſans culotte; je les nourrirois bien, mais je les ferois travailler. Pourquoi l'un eſt-il riche, & pourquoi les autres ne travaillent-ils pas à la feuille ?*

LIVRES.

PRESQUE tous les livres ſe font à Paris, s'ils ne s'y impriment pas. Tout jaillit de ce grand foyer de lumiere. Mais, dira-t-on, comment fait-on encore des livres : il y en a tant? Oui, mais c'eſt que preſque tous ſont à refaire, & ce n'eſt qu'en refondant les idées d'un ſiecle, que l'on parvient à trouver la vérité, toujours ſi lente à luire ſur le genre humain.

ON peut imprimer beaucoup de livres, à condition qu'on ne les liſe pas : les livres ſont une branche de commerce très-importante : combien d'ouvriers en tirent leur ſubſiſtance ! Sous ce point de vue de commerce, on ne fait pas trop de livres : ce petit inconvénient ſe rachete avec de grandes ſalles. D'ailleurs il peut en réſulter un grand bien; au milieu de ces matériaux immenſes, il viendra peut-être un homme, à qui tout cela ſera utile.

BOUQUINISTE.

ON appelle ainſi un homme qui arpente tous les coins de Paris, pour déterrer les vieux livres & les ouvrages rares, & celui qui les vend. Le premier viſite les quais, les petites échoppes, tous ceux qui étalent des brochures; il en remue les piles qui ſont à terre; il s'attache aux volumes les plus poudreux, & qui ont la phyſionomie antique.

CE n'eſt que de cette maniere que l'on trouve à bas prix les anciens ouvrages & les plus curieux. Les Bibliothéques les plus précieuſes n'ont point eu d'autre fondement, que le zele aſſidu & opiniâtre des *Bouquiniſtes.*

AU décès de tel homme ignoré, ſe rencontre quelquefois le livre qu'on cherchoit depuis pluſieurs années; mais les Libraires matineux ont ſi bienfait depuis quelque tems, qu'ils ont enlevé aux *Bouquiniſtes* de profeſſion, toutes les découvertes que ceux-ci pouvoient faire; il n'y a plus rien à glaner après eux. Les livres rares ſont devenus introuvables; ce n'eſt que par le plus grand coup du haſard,

que l'on peut tromper la vigilance des Argus modernes de la Librairie; & puis la ſcience des livres eſt devenue aſſez commune : les petits vendeurs en ſavent aſſez pour faire la ſéparation, avant que de les crier à quatre ſols, comme ils faiſoient, il y a vingt cinq ans.

LA Bibliothéque du Roi a peu de livres rares, en comparaiſon de quelques Bibliothéques particulieres, qui, chacune dans ſon genre, offrent des ouvrages, dont la collection eſt vraiment unique. Le Roi eſt mal ſervi en cette partie, ainſi qu'en pluſieurs autres; il n'y a pas grand mal à cela. Une Bibliothéque curieuſe en ce genre, eſt celle de Mr. le Duc de la Valliere. Celle de Mr. Paulmi d'Argenſon à l'Arſenal, préſente encore des collections rares & choiſies.

LA meilleure Bibliothéque eſt celle qui n'eſt compoſée que de livres philoſophiques; les autres appartiennent à l'opulence, à l'oſtentation ou à la curioſité. Nous devons néanmoins des éloges à ceux qui raſſemblent des ouvrages qui périroient, ſans leurs recherches attentives. On ne ſait pas ce que tel livre peut produire un jour, ſur telle tête humaine. Les mauvais inſtruiſent comme les bons, parce qu'ils marquent l'écueil.

TEL Financier, & tel épais Magiſtrat, au ſortir de table, & tout en digérant, diſent d'un ton capable; *mais on ne fait plus de chef-d'œuvres aujourd'hui*: ils voudroient chaque jour trouver ſur leur bureau, un livre comme *l'Eſprit des Loix*, ou l'*Emile*: & quand un ouvrage ſuperieur vient à paroître, ils ne ſavent pas le lire, ou ils lui font la guerre.

L'HUMEUR & l'envie rétrogradent dans les temps paſſés, & amenent les tréſors de tous les ſiecles pour objet de comparaiſon avec la brochure nouvelle: le mérite qui s'y trouve, n'eſt jamais ſenti le premier jour; on a plutôt fait de ſe livrer à une petite déclamation ſatyrique, que de peſer exactement la ſomme des idées renfermées dans le livre nouveau. On commence par le dédaigner, mauvaiſe diſpoſition pour le bien juger: l'habitude de ne louer que les talens qui ne ſont plus, s'accorde trop avec la pareſſe, pour qu'elle y renonce.

ON ne lit preſque point à Paris un ouvrage qui a plus de deux volumes. Jugez de celui qui en fait douze de ſix cents pages, pour prouver la Religion Chrétienne! Un ſi long plaidoyer eſt plus aſſomant que convaincant.

NOS bons ayeux liſoient des romans en

ſeize tomes, & ils n'étoient pas encore trop longs pour leurs ſoirées. Ils ſuivoient avec tranſport les mœurs, les vertus, les combats de l'antique chevalerie : pour nous bientôt, nous ne lirons plus que ſur des écrans.

On ne hait pas la ſcience, a dit quelqu'un ; on ne hait que la peine qu'il en coûte pour l'acquérir. Il faut être court & précis, ſi l'on veut être lu aujourd'hui.

BROCHURES.

Il faut beaucoup de livres, puiſqu'il y a beaucoup de lecteurs ; il en faut pour toutes les conditions, qui ont un droit égal à ſortir de l'ignorance. Il vaut mieux lire un ouvrage médiocre, que de ne point lire du tout : toute lecture eſt utile, parce qu'elle exerce l'eſprit & prête à la réflexion. S'il n'y avoit que les ouvrages des *La Bruyere* des *Monteſquieu*, des *Boullanger*, des *Buffon*, des *Rouſſeau*, la multitude ne pourroit être éclairée. Ces livres ſont trop ſubſtanciels, il lui faut une nourriture plus légere & plus détaillée : ôtez les livres médiocres, & l'on ne ſaura bientôt plus lire ni diſtinguer les bons. Les

Lettres *fictives* du Pape Ganganelli ont eu un ſuccès prodigieux; toutes les idées qu'elles renferment ſont communes; mais ces idées ſont bonnes, claires, facilement exprimées; la multitude a été enchantée de l'ouvrage & a dû l'être. C'eſt toujours un échellon de monté; & d'après ce ſuccès, que les ſots Journaliſtes n'ont pas aſſez remarqué, il ſera plus facile de la conduire à quelque ouvrage relevé.

Les Romans (que les gens de Lettres, qui ſont les ſuperbes, jugent frivoles, & qu'ils ne ſavent point faire, (1) ſont plus utiles que toutes les hiſtoires. Le cœur humain, vu, analyſé, peint ſous toutes ſes formes; la variété des caracteres & des événémens, tout cela eſt une ſource inépuiſable de plaiſirs & de réflexions: voyez ce qu'on lit à la campagne. Reviendra-t-on ſur une *éternelle* tragédie de Racine? non, il faudra ſe plonger dans les compoſitions vaſtes & intéreſſantes; dans les Romans Anglois, dans les Romans de l'Abbé Prévôt, dans ceux de l'admirable Retif de la Bretone, grand peintre, homme éloquent, à qui je me plais à rendre une juſtice,

(1) Je connois vingt hommes de Lettres, ayant une eſpece de nom, qui ſont incapables de faire un Roman médiocre. L'imagination qui invente des événemens & des caracteres, leur manque abſolument.

que mes confreres les gens de Lettres, ſoi-diſant hommes de goût, lui refuſent ſi injuſtement. On cherche alors un horiſon littéraire, étendu, vaſte comme l'horiſon qui nous environne ; on a recours aux Romans de Chevalerie, plutôt que de ſe deſſécher l'eſprit & l'imagination dans une maigre Epître de Boileau, ou dans ces ouvrages arides & contournés, que le Sanhédrin littéraire vante tout ſeul, & que le reſte de la France dédaigne. On demande des faits, de l'action, du mouvement ; on aime à ſuivre tous ces caracteres mêlangés. Et pourquoi ne lirois-je pas avec tranſport ce que de beaux eſprits pareſſeux, uniquement occupés de mots, refuſent de lire ? Faut-il que je ne prenne du plaiſir, que d'après leurs déciſions : arrangeurs de mots, que m'importe vos arides hémiſtiches ? Si ma phyſionnomie eſt différente d'un autre homme, pourquoi mon goût ne le ſeroit-il pas ? Et pourquoi ne pas donner à la Librairie le droit de ſatisfaire tous les goûts : or c'eſt un attentat aux plaiſirs d'une Nation vive, naturellement curieuſe & gaie, de borner l'Imprimerie, en gênant les preſſes, en créant des Cenſeurs abſurdes, en établiſſant des entraves, en retardant la publication des écrits.

MAIS le projet eſt formé (à ce qu'il paroît) d'étouffer les Ecrivains de la capitale ; parce que, ſelon l'expreſſion nouvellement accréditée, ce ſont

des *reverberes* qui éclairent trop les prévarications, & le caractere des hommes en place.

Le goût académique ſe joint à ce fléau, pour proſcrire tout ce qui porte l'empreinte de l'invention, du génie, de l'éloquence; & l'on veut nous aſſujettir à cette ſervitude de mots, couleur dominante d'une école ſeche, aride, & qui aiguiſe des phraſes, ne pouvant concevoir ni un plan étendu, ni la libre audace d'un Ecrivain, maître de ſa maniere, & produiſant ſa penſée ſans détour & ſans grimaces. Il faut que notre talent paroiſſe ce qu'il eſt; & s'il ſe modele ſur autrui, il perd ce qu'il a d'original, & tombe non dans la bonté, mais dans la ſottiſe de celui qu'il veut imiter. Voyez les prétendus Copiſtes de la Fontaine, Racine, la Bruyere, Fontenelle, Voltaire & même de Dorat. O! Retif de la Bretone, tu ne ſeras apprécié que fort tard; mais je m'honore ici de t'offrir ici mon ſuffrage; duſſé-je être le ſeul à ſentir ton mérite.

EQUILIBRE.

MAIS l'infatigable main des Epiciers, des Droguiſtes, des Marchandes de beurre, &c., détruit journellement autant de livres & de brochures, qu'on en imprime. Les Papetiers-Colleurs viennent enſuite; & toutes ces mains heureuſement deſtructives, mettant la Harpe & conſorts au pilon, entretiennent l'équilibre. Sans elles la maſſe du papier imprimé s'accroîtroit à un point incommode, & chaſſeroit à la fin tous les propriétaires & locataires de leurs maiſons.

ON remarque la même proportion entre la fabrication des livres & leur décompoſition, qu'entre la vie & la mort; conſolation que j'adreſſe à ceux que la multitude des livres ennuye ou chagrine.

ON a trouvé chez les Epiciers les titres les plus anciens & les plus impor[illegible]tans. Il eſt de fait, que le contrat de mariage de Louis XIII fut retrouvé entre les mains d'un Apothicaire, qui alloit le tailler, pour en couvrir un bocal.

LA COURTILLE.

ON ne ſait ici bas à qui la renommée promet ſes faveurs éclatantes. Elle tire de la plus profonde obſcurité, des noms qu'elle proclame tout à coup, & rend illuſtres. Ces noms paſſent dans toutes les bouches, s'attachent à la langue nationale, & deviennent immortels. Tel eſt le fameux nom de *Ramponeau*, plus connu mille fois de la multitude, que celui de *Voltaire* & de *Buffon*. Il a mérité de devenir celebre aux yeux du peuple, & le peuple n'eſt jamais ingrat. Il abreuvoit la populace altéréé de tous les Fauxbourgs, à trois ſols & demi la pinte : modération étonnante dans un Cabaretier, & qu'on n'avoit point encore vue juſqu'alors !

SA réputation fut auſſi rapide qu'étendue. Une affluence extraordinaire, rendit ſon Cabaret trop étroit ; & l'emplacement s'élargit bientôt avec ſa fortune. Je ne parlerai point ici des Princes qui le viſiterent. *Le ſourire du peuple*, a dit Marmontel, *vaut mieux que la faveur des Rois.*

IL fut queſtion de le faire monter ſur un

théatre, pour le livrer tout entier aux avides regards du public, qui ne vouloit voir que lui. Il avoit ſigné un engagement avec l'entrepreneur d'un ſpectacle; mais il ſe rétracta, alléguant ſa *conſcience*, qui lui reprochoit d'avoir voulu monter ſur un théatre. Il en nâquit un procès; mais Ramponeau triompha, & ſes Avocats adverſes furent vertement chapitrés par leur ordre, tant le génie prédominant de ſes heureux deſtins terraſſoit tous ſes ennemis.

La fortune vint à la ſuite de la renommée: il enrichit la langue d'un mot nouveau, & comme c'eſt le peuple qui fait les langues, ce mot reſtera; on dit *ramponer*, pour dire boire à la Guinguette hors de la ville, & un peu plus qu'il ne faut.

La réputation du pere Eliſée (depuis Prédicateur du Roi) commença vers le même tems, comme il le dit lui-même; mais le pere Eliſée ne fut pas ſuivi comme Ramponeau. Le pere Eliſée eſt retombé dans l'obſcurité; mais le nom de Ramponeau eſt vivant; & tant que le peuple aimera à boire du vin à ſix ſols; il ſe ſouviendra avec une tendre reconnoiſſance, que Ramponeau le donnoit à trois & demi.

C'est à la Courtille que s'agite le Dimanche, un

un peuple qui consacre ce jour-là à la boisson & au libertinage, que dans un étage au-dessus on appelle galanterie : il est presque sans voile dans ces tavernes, où cette populace étourdit sa raison sur le profond sentiment de sa misere. C'est la brutalité de la passion, qui, dans ce qu'on appelle le bas peuple, fait le grand nombre d'enfans ; & le Philosophe, après s'être promené à la Courtille avec ses yeux observateurs, ne pourra s'empêcher de dire ; c'est-là, où la Nature gagne, car elle perd avec les classes supérieures ; & ce sont les inférieures qui la dédommagent des pertes qu'elle fait chez les grands, & chez le bourgeois trop aisé.

TANDIS que Ramponeau augmentoit en célébrité ; celle d'un Contrôleur général des finances, monté à cette place avec la plus haute réputation, tomba précipitamment. Il fit plusieurs *écoles*, quoique doué d'esprit & de connoissances. Dès lors tout parut à la *Silhouette*, & son nom ne tarda point à devenir ridicule. Les modes porterent à dessein une empreinte de sécheresse & de mesquinerie. Les surtouts n'avoient point de plis ; les culottes point de poches ; les tabatieres étoient de bois brut ; les portraits furent des visages tirés de profil sur du papier noir, d'après l'ombre de la chandelle, sur une feuille de papier blanc. Ainsi se vengea la Nation. Quelque tems auparavant

vant, étoit tombée de même une grande réputation ; celle du Maréchal de Belle-Isle, grand *paperaſſeur*, qui, par un ton hardi & une grande ſuffiſance, avoit fait accroire à tout le monde qu'il étoit un homme d'Etat.

L'HISTOIRE du regne de Louis XIV & de Louis XV ſeroit toute entiere dans l'hiſtoire des Contrôleurs généraux. Fouquet, Colbert, Deſmarets, Laws, Orry, Silhouette, Bertin, Laverdi, l'Abbé Terray (ſans parler des autres), fourniroient des obſervations exactes & curieuſes.....; mais nous ſommes loin de la Courtille; rentrons dans notre ſujet, malgré la pente qui nous porte inceſſamment à nous en écarter

DE DIFFÉRENS OBSERVATEURS.

TEL Obſervateur ſuit tous les matins, avec une exactitude qui paroît minutieuſe, les variations qu'éprouve l'athmoſphere, pendant le cours d'une année : tel calcule la quantité d'eau qui tombe ſur la terre : un autre tient un regiſtre fidele de toutes les maladies, & du nombre d'hommes qui naiſſent & qui meurent ; il compare la mortalité d'une année à la mortalité d'une année précédente.

Les obſervations ſur la Phyſique & la Médecine ſe multiplient, tandis que le Philoſophe examine de ſon côté, la marche des Gouvernemens, leur progrès, les cauſes morales & politiques, qui influent ſur le bonheur & ſur le malheur des peuples; il obſerve les fautes qui viennent de l'homme, & les fautes qui viennent des loix.

Ainsi, lorſque les ſavans ſe regardent entr'eux avec une eſpece de dédain, que le Mécanicien ne conçoit rien à la célébrité du Poëte, & que celui-ci en revanche le regarde à peine; l'Obſervateur impartial voit les arts & les ſciences marcher de front, ſe perfectionner en prenant des routes qui ſemblent oppoſées, & qui doivent ſe réunir au même point.

Il voit les hommes porter tour à tour ſur chaque objet, le flambeau d'une raiſon plus active & plus épurée; il n'a point de préférences injuſtes. Il voit du même œil les hommes qui tournent leurs efforts reſpectifs vers un but égal, qui pourſuivent la victoire ſur l'erreur, c'eſt-à-dire, ſur la ſource unique du mal.

Il faut donc dans une capitale un grand nombre d'hommes qui travaillent à l'édifice des ſciences. Réduits à un petit nombre, ils feroient

moins: ce qui échappe à l'un, recompenſe les veilles de l'autre. Ce qu'amene le haſard, ce ſouverain des ſciences humaines, paſſeroit devant des yeux inatenttifs & diſtraits; mais ils ſont ouverts aujourd'hui, & ils guettent inceſſamment la Nature.

Les anciens connoiſſoient la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer, & ils ignorerent conſtamment ſa vertu de pointer vers les pôles; connoiſſance à laquelle on doit les miracles de la navigation. Les anciens connoiſſoient l'art de graver des lettres, & même des lettres mobiles; puiſque ſur les pains ſortis des ruines d'Herculanum, que le Roi de Naples conſerve ſous le verre, on voit la lettre du Boulanger ou du conſommateur; ainſi ils étoient ſur le bord des plus rares découvertes, & ils ne s'en douterent pas.

De même nous ſerons bien ſurpris un jour, lorſque des choſes de la plus grande ſimplicité, & qui ont échappé entiérement à nos obſervations, à nos Académies, viendront accroître le tréſor de nos connoiſſances; & nous aurons alors peine à imaginer comment nous n'avons pas fait les derniers pas. Songeons toujours qu'au ſiecle de Platon, un Philoſophe écrivoit: „ Je ne puis „ m'empêcher de rire de ceux qui ont décrit la „ circonférence de la terre, qui veulent nous

„ perſuader que l'océan l'environne de ſes eaux ;
„ & qui aſſurent que la terre eſt ronde, comme
„ ſi elle avoit été fabriquée ſur le tour. " Il répétoit ces paroles d'après la phyſique d'Hérodote, & il ſe moquoit beaucoup de ceux qui avoient entrevu la vraie configuration du globe.

L'ATTENTION journaliere ſuppléera peut être à toute la profondeur du génie, & l'étonnera lui-même. La ſentinelle, ſous ce point de vue, ne mérite pas nos dédains : avoiſiner un objet, n'eſt pas encore le toucher ; & nous avons ſous les yeux des ſecrets qui ne ſe dévoileront peut-être qu'aux hommes, auxquels nous accordons le moins d'eſtime.

IL faut mettre les talens en ſociété, pour qu'ils fructifient. Quand l'homme eſt iſolé, le génie n'a plus ce foyer, où toutes ſes lumieres ſe réuniſſent pour être dirigées vers un même but. L'eſprit de ſagacité n'eſt ardent que quand pluſieurs regards applaudiſſent à ſon courage, à ſes efforts, à ſon triomphe.

DIFFÉRENCE DES ESPRITS.

MAIS les esprits sont inégaux en forces ; il faut l'avouer & le soutenir contre Helvétius, dont le système en ce point nous paroît faux. La finesse d'un sens doit seule apporter un nombre infini de connoissances. Un amateur de la peinture voit la Nature tout autrement qu'un homme qui ne sait rien voir dans un tableau : une tête harmonique prête l'oreille au bruit lointain des cloches, & saisit les nuances qui nous échappent. Il y a des hommes qui ont un tact particulier, qui leur révele une multitude d'idées, & qui ont peine à communiquer avec les autres hommes ; parce qu'ils sentent d'une maniere si détaillée, qu'on ne peut les suivre. Deux hommes enfin peuvent avoir autant d'esprit l'un que l'autre ; & par la différence de leurs études ou plutôt de leurs perceptions, ne point s'entendre.

C'EST ce qui se voit à Paris : le Musicien, le Géomètre, le Poëte, le Peintre, le Moraliste, le Statuaire, le Chymiste, le Politique, également hommes de génie, ne peuvent gueres communiquer ensemble : aussi portent-ils les uns

des autres, des jugemens ordinairement faux, parce qu'ils ſont dans l'impoſſibilité de s'eſtimer ce qu'ils valent réellement.

COMPAREZ enſuite un courſier d'Afrique, léger, ardent, aux jarrets nerveux & ſouples, à l'œil étincelant de fierté; plein de feu, d'agilité & de graces; comparez-le avec un cheval du Holſtein, aux jambes flaſques, groſſier, peſant, d'une chair molaſſe: croira-t-on que ces deux animaux ſont de la même eſpece? Comparez deux hommes, que dis-je, deux Ecrivains; c'eſt la même différence.

NEWTON voit une pomme tomber d'un arbre: il médite, & conçoit le ſyſtême de la gravitation. Un autre ſans s'embarraſſer du pouvoir qui enchaîne les Planetes dans leurs orbites, voit tomber la pomme, la ramaſſe, & la mange: ainſi dans Paris, l'homme qui a du génie, l'augmente, le fortifie, lui donne un développement extraordinaire; tandis que le ſot a les yeux ouverts ſans rien voir, mange la pomme ſans ſonger à l'arbre de la ſcience, & devient plus ſot encore.

QUI PAYE-T-ON?

DANS ce ſiecle dit éclairé, les arts ne ſont jamais récompenſés qu'en raiſon inverſe de leur utilité : tel danſeur de l'opéra gagne tous les ans plus que tous les Régens d'un Collége enſemble : les gages d'un Cocher brillant, ou d'un excellent Cuiſinier, doublent ceux d'un Précepteur, ſe nommât-il J. J. Rouſſeau. Peu de Tragédies ont rapporté autant que les *Racoleurs* : les Peintres de frivolité ſont les mieux payés de tous; & les Sculpteurs ſont réduits à portraire les phiſionomies communes d'hommes nuls ou vils, mais qui commandent la bourſe en main : c'eſt à vernir des équipages que l'on parvient à en avoir un : le Médecin des chiens a fait une fortune dont ſe féliciteroit un Docteur de la Faculté. La part d'un Comédien rend au moins autant que ſix Compagnies d'Infanterie.

Nicolet a gagné cinquante mille livres de rente; & le malheureux *Taconnet*, qui a fait une partie de ſa fortune, eſt mort à la charité. Nicolet a acheté une terre, & a forcé ſon Paſteur qui lui refuſoit l'eau bénite, de lui préſenter le goupillon; & les Auteurs de l'Encyclopédie n'ont

recueilli de leur longs travaux, que des injures & des anathèmes.

QUAND un livre réuſſit, c'eſt le Libraire qui met l'argent dans ſa poche. Un manuſcrit n'annonce jamais ſon ſuccès, & le Libraire l'achete toujours, comme ne devant point en avoir. Depuis le généreux *Fouquet*, on n'a point vu d'hommes en place répandre leurs libéralités ſur les hommes célebres & pauvres. Prodigues en ſuperfluités, ils ont oublié le mérite peu aiſé. Leurs gratifications ont été chercher leurs partiſans, leurs créatures, & non l'Artiſte qui ſe diſtingue dans ſa profeſſion.

IL en eſt un très-habile, nommé *Dellebare*, qui a perfectionné le *microſcope* à un point que l'on peut regarder comme le dernier terme de l'induſtrie & de la ſagacité humaine. Il a *réellement découvert un nouveau monde à nos yeux étonnés*. On doute que l'on puiſſe jamais y ajouter. Eh bien! cet Artiſte recommandable vit dans une pauvreté voiſine de l'indigence. Tandis que *Dollon*, à Londres, a recueilli le fruit de ſes travaux; *Dellebarre* qui le ſurpaſſe infiniment, reçoit de ſtériles louanges. Quand il ſera mort, les *microſcopes* qu'il donne pour quinze louis (prix modique, ſi l'on en conſidere la ſtructure), ſe vendront peut-être mille écus; & il

n'aura pas joui de ſon ſalaire légitime. On honorera ſa mémoire ; & de ſon vivant, l'Auteur n'aura pas été récompenſé.

PUISSE ma Patrie rougir de cette ingratitude & connoître le prix d'un inſtrument, qui a couté vingt années de travaux, & dont les combinaiſons variées ſont le chef-d'œuvre de l'intelligence attentive & patiente !

LE même Artiſte a préparé les inſectes les plus imperceptibles, avec un ſoin qui excite l'admiration. Puiſſe cette annonce être utile à un homme que je n'ai jamais vu, mais dont je connois l'ouvrage ! Il a étendu les miracles de l'optique, & nous a donné la plus haute idée de la profondeur infinie de la Nature & de la majeſté de ſon Créateur, dans des objets juſqu'alors voilés à nos regards.

AFFAIRES.

C'EST le terme générique pour déſigner toute eſpece de brocante ; les bagues, les étuis, les bijoux, les montres circulent en place d'argent. Celui qui en a beſoin, commence par ſe faire une boutique toute formée ;

il perd, il eſt vrai, la moitié & plus, quand il veut réaliſer ; mais tout cela s'appelle *affaires*.

LES jeunes gens en font beaucoup. Les robes, les jupes, les déshabillés, les toiles, les dentelles, les chapeaux, les bas de ſoie entrent auſſi dans ces échanges. On ſait qu'on ſera trompé ; mais le beſoin l'emporte, & l'on prend toutes ſortes de marchandiſes. Une foule d'hommes excitent cette induſtrie deſtructive, & les gens de qualité ne s'y montrent pas les moins habiles.

GENS D'AFFAIRES.

LES ſolliciteurs de procès ; ceux qui les achetent ; les intéreſſés dans les finances, les receveurs à la ville, dits griope-ſols, les partiſans qui afferment quelque revenu particulier des Rois & des Princes, reçoivent tous également ce nom, & le maſquent le plus ſouvent du titre *d'Avocat en Parlement*, qu'ils vont acheter à Reims, moyennant cinq cents livres.

CE titre prouve que le particulier ſait lire & écrire. On ſe moque aujourd'hui de cette ſcience ; on a tort : elle n'étoit pas ſi commune

il y a quatre cents ans, il s'en faut ; on ſe rachetoit de la corde, dès qu'on ſavoit lire dans un livre ; il n'y a gueres ſur le globe que la trois-centieme partie du genre humain, qui ſache lire, & l'on pourra encore rabattre ſur mon calcul.

VACATIONS.

Les Procureurs, les Notaires, les Huiſſiers-priſeurs, les Commiſſaires, les Greffiers, &c., connoiſſent très-bien la valeur de ce mot, & il ſonne agréablement à leurs oreilles. La vénalité des charges a entraîné des abus ſi bizarres, qu'ils vous ôtent la force de les combattre. On demeure muet d'étonnement.

La Robe ſubalterne vit de *vacations*. Elles durent deux heures, & ces deux heures ſont fort mal employées : on les multiplie le même jour, & on les remplit mal, parce qu'on les a multipliées ſans cauſe : on les paye ridiculement cher. Comment le peuple ſuffit-il à fournir tout l'argent que l'on pompe ſur lui journellement ? On ne revient point de ſa ſurpriſe, quand on y réfléchit un peu.

ÉTATS INDÉFINISSABLES

Il y a dans Paris une foule d'Etats indéfiniſſables, qui ne tiennent ni à la Bourgeoiſie, ni à la Finance, ni au Militaire, ni aux Arts : ils circulent entre les Bourgeois, les Financiers, les gens de Robe, & les grands Seigneurs ; on ne peut dire ce que ſont ces hommes-là.

Leurs femmes ſont encore plus indéfiniſſables ; elles tiennent le rang de leur inviſible amant, & non de leur mari : ceux-ci viſitent la Bourgeoiſie, tandis que celles-là, plus fiéres, plus hautaines, ne veulent voir que la claſſe où eſt l'homme qui ſoutient leur maiſon ; on les appelle *de très-honnêtes femmes* ; car la main qui les enrichit eſt cachée.

Le mot de Galba à ſon eſclave qui le voloit, *mon ami, je ne dors pas pour tout le monde*, eſt auſſi applicable à Paris, que le mot fameux de Moliere, *vous êtes Orfevre Monſieur Joſſe.* Ce Galba fermoit les yeux pendant que le favori de l'Empereur, l'auguſte Mécene, careſſoit ſa femme ; mais lorſqu'un eſclave en prenoit occaſion de voler ſa bouteille chérie, il ouvroit l'œil, qu'il ne fermoit que par complaiſance.

L'INDOLENT.

TANDIS que l'un ſe fatigue, travaille du matin au ſoir, cet autre vit dans l'inaction la plus abſolue. Point d'affaires, point de ſervices, point d'occupations, pas même de lectures. Tout ſon temps lui échappe, il ne ſait ce qu'il en fait. Qu'a produit ſa matinée? Rien. Il s'eſt levé tard, il s'eſt habillé lentement, il a fait pluſieurs tours, il attend le dîner : le dîner eſt venu; l'après-dînée ſe paſſera comme le matin; & toute ſa vie reſſemblera à cette journée.

MÉRITE-t-il le nom d'homme, quand il vit dans un état ſi indigne de l'homme? ... Mais, que dis-je? il a une charge conſidérable, une belle femme, vingt laquais; il lui eſt permis d'avoir la tête & le cœur vuides.

LES ÉLÉGANS.

IL n'y a plus d'hommes à *bonnes fortunes* ; c'eſt-à-dire de ces hommes qui ſe faiſoient une gloire d'allarmer un pere, un mari, de porter le trouble dans une famille, de ſe faire bannir d'une maiſon avec grand bruit, d'être toujours mêlés dans les nouvelles des femmes : ce ridicule eſt paſſé, nous n'avons plus même de *petits-maîtres* ; mais nous avons l'*élégant*,

L'ÉLÉGANT n'exhale point l'ambre, ſon corps ne paroît pas dans un inſtant, ſous je ne ſais combien d'attitudes ; ſon eſprit ne s'évapore point dans des complimens à perte d'haleine ; ſa fatuité eſt calme, tranquille, étudiée ; il ſourit au lieu de répondre ; il ne ſe contemple point dans un miroir ; il a les yeux inceſſamment fixés ſur lui-même, comme pour faire admirer les proportions de ſa taille, & la préciſion de ſon habillement.

IL ne fait des viſites que d'un quart d'heure. Il ne ſe dit plus *l'ami des Ducs*, *l'amant des Ducheſſes*, *l'homme des ſoupers*. Il parle de la retraite où il vit, de la chymie qu'il étudie, de l'ennui

où il eſt du grand monde. Il laiſſe parler les autres ; la dériſion imperceptible réſide ſur ſes lèvres ; il a l'air de rêver, & il vous écoute : il ne ſort pas bruſquement, il s'évade ; il vous quitte, & vous écrit un quart d'heure après, pour jouer l'homme diſtrait.

Les femmes, de leur côté, n'épuiſent plus les ſuperlatifs, n'employent plus les mots de *délicieux*, *d'étonnant*, *d'incompréhenſible* ; elles parlent avec une ſimplicité affectée, & n'expriment plus ſur aucune choſe, ni leur admiration, ni leurs tranſports : les événemens les plus tragiques ne leur arrachent qu'une légere exclamation ; les nouvelles du jour, narrées ſans réflexion, & les expériences chimiques fourniſſent à l'entretien.

L'accommodage des hommes eſt redevenu très-ſimple ; on ne porte plus des cheveux en eſcalade. Ces hauts toupets, ſi juſtement ridiculiſés, ont diſparu.

Les femmes, même les Bourgeoiſes, ne diſent plus qu'elles ſont laides à faire peur ; qu'il n'y a rien de plus pitoyable que la maniere dont elles ſont ajuſtées : tous ces propos ne ſont plus de mode ; & nous en avertiſſons charitablement

blement les Dames Provinciales qui les employent encore.

La Dame qui ne vouloit jouer qu'avec des cartes parfumées, qui exigeoit que ſes femmes fuſſent à la Bergamotte, n'offriroit aujourd'hui qu'une fantaiſie bizarre & particuliere.

L'Esprit eſt toujours commun; mais le bon ſens eſt encore plus rare. On prend à la volée les connoiſſances dont on ſe pare; on raiſonne à perte de vue; mais l'on ſe donne rarement la peine d'approfondir.

Le plus difficile, pour un homme de Lettres, aujourd'hui, n'eſt pas de parler d'érudition avec les Savans; de guerre avec les Militaires; de chiens & de chevaux avec les Seigneurs; mais de *riens* avec *pluſieurs femmes*, qui ne veulent plus parler, à l'exemple *des Elégans*.

L'HOMME
DÉCIDÉMENT SUPERFICIEL.

C'EST un titre dont il ſe glorifie & qu'il affiche ; c'eſt un homme d'un *très-bon ton*, parce qu'il traite avec importance ces riens, dont nous parlions.

L'OPÉRA comique, le grand Opéra ont droit, avant toutes les autres ſpéculations, d'intéreſſer ſon eſprit. Comme on ne parle à Londres que de l'ordre public, des intérêts de l'Europe & du commerce des Nations ; il ne parle lui, que des Comédiens, des Farceurs, & des petits vers qui courent ; ce qui eſt très-néceſſaire, toutefois, dans certaines maiſons, où il doit parler ſans rien dire.

C'EST ainſi que l'homme *décidément* ſuperficiel, & qui ſe donne à deſſein un nombre *incroyable* de petits ridicules, vit à Paris : il ſait ce qui ſe paſſe dans les foyers, dans les petites loges ; il connoît les aventures de toutes les Actrices ; il ſait ce qui s'eſt dit myſtérieuſement dans les ſoupers. On le voit aux trois Spectacles. S'il paroît dans une promenade, tout le monde

le salue ; il parle à l'un, sourit à l'autre ; aborde un troisieme, annonce tout haut la distribution de sa journée, & parle de son oisiveté avec le sérieux que pourroit prendre l'homme sensé, qui annonceroit une occupation utile. Il exagere les modes ; il a des enthousiasmes sans chaleur, des engouemens sans motifs : il outre la frivolité nationale, mais il cache quelquefois, sous ces dehors empruntés, la marche fine d'une ambition ardente : il donne le change à ses rivaux, fait tout-à-coup un excellent mariage, & se trouve revêtu d'une charge importante.

INDÉPENDANS, CONTEMPTEURS.

Les Indépendans sont des jeunes gens qui affectent de rompre en visiere aux regles établies : ils ne s'habillent point ; ils vont à la Campagne l'hyver, battent les remparts, fuient l'Opéra & les autres spectacles ; peuplent les tréteaux, laissent-là les femmes de qualité ; font le contraire des autres, se moquent de tout ; & finissent par se lasser de leur rôle, & par revenir à la société.

Il y a ensuite *les Contempteurs du genre humain* ; mais ceux-ci sont en petit nombre à

Paris ; parce qu'on y aime trop la vie libre & agréable, pour les écouter long-temps.

CES Contempteurs vraiment curieux (& toujours dans la classe des jeunes gens) ont décidé qu'ils étoient supérieurs à tout ce qui existoit : qu'eux seuls avoient cette pénétration exquise, extraordinaire, qui découvre ce qui échappe à tous les yeux ; ils croient vous faire grace quand ils vous parlent ; ils n'écoutent que la moitié de ce qu'on leur dit ; ils mépriſent tout ce qui sort des presses. Ils ont le tact si fin, le goût si exquis, l'esprit si pénétrant, qu'aucun homme, aucun livre ne les contente ; ils regardent comme *déteſtable*, ce que les autres regardent comme *merveilleux* : mais ils ont soin de ne point compromettre leur prétention au plus haut degré du génie, en gardant *le ſilence prudent de feu Conrat*, dont parle Boileau.

QUELQUEFOIS cet orgueil en impose par sa hauteur & par son jargon ; car ils ne se familiarisent pas, de peur de se laisser voir tout entiers. Ces jeunes gens ne veulent jouer que le rôle d'hommes supérieurs, & le plus souvent ils n'ont (tout bien considéré) que de l'esprit & de la politique.

NOUVELLISTES.

UN groupe de Nouvelliſtes diſſertant ſur les intérêts politiques de l'Europe, forment ſous les ombrages du Luxembourg, un tableau curieux. Ils arrangent les Royaumes, reglent les finances des Potentats, font voler des armées du Nord au Midi.

CHACUN affirme la nouvelle qu'il brûle de divulguer, lorſque le dernier venu dément d'une maniere bruſque, tout ce qu'on a débité; & le vainqueur du matin ſe trouve battu à platte couture à ſept heures du ſoir; mais le lendemain, au réveil des Nouvelliſtes, le conteur de la veille reſtitue à ſon Héros une pleine victoire. Tous les jeux ſanglans de la guerre deviennent un objet d'amuſement pour cette vieilleſſe oiſive & imbécille, & ſervent à leurs entretiens.

CE qui a droit d'étonner un eſprit ſenſé, c'eſt l'ignorance honteuſe où ſont plongés tous ces faiſeurs de nouvelles, tant ſur le caractere que les forces, & la ſituation politique de la nation Angloiſe.

ON ne raiſonne pas mieux, il faut l'avouer, dans les ſallons dorés. Les François en général, traitent l'Anglois, quand il n'eſt pas préſent, avec un ton de ſupériorité, un ton hautain, un ton de mépris, qui fait déplorer l'aveuglement des détracteurs : rien ne prouve mieux, qu'aucun peuple n'eſt plus ſoumis aux préjugés nationaux que le Pariſien. Il croit comme article de foi, tout ce que lui dit la *Gazette de France*, & quoique cette Gazette mente impudemment à l'Europe par ſes éternelles omiſſions, le bourgeois de Paris ne croit à aucune autre Gazette; & il ſoutiendra toujours qu'il ne tient qu'à la France de ſubjuguer l'Angleterre : il affirmera, que ſi l'on ne fait pas une deſcente à Londres, c'eſt qu'on ne le veut pas; & que nous pouvons interdire à cette nation la navigation, même ſur la Tamiſe : il faut écouter toutes ces impertinences qui ſe trouvent dans la bouche des hommes les moins faits pour les prononcer. On les entend raiſonner aſſez juſte ſur d'autres objets; mais quand il eſt queſtion de l'Angleterre, ils ſemblent n'avoir ni jugement, ni connoiſſances, ni lecture. Ils n'ont pas la moindre idée de la conſtitution de cette république, & ils en parlent à-peu-près comme un feuilliſte, qui ne ſait pas un mot d'Anglois, parle de Shakeſpear. Ces aſſertions gratuites ne méritent que la riſée des hommes inſtruits; cependant

les premiers de la nation, les gens de lettres eux-mêmes, ſont peuple à cet égard.

UN bourgeois de la rue des Cordeliers, écoutoit aſſiduement un Abbé, grand ennemi des Anglois : cet Abbé l'enchantoit par ſes récits véhémens ; il avoit toujours à la bouche cette formule, *il faut lever trente mille hommes, il faut embarquer trente mille hommes, il faut débarquer trente mille hommes ; il en coûtera peut-être trente mille hommes pour s'emparer de Londres ; bagatelle.*

LE bourgeois tombe malade, penſe à ſon cher Abbé qu'il ne peut plus entendre dans l'allée des Carmes, & qui lui avoit infailliblement prédit la deſtruction prochaine de l'Angleterre, au moyen *de trente mille hommes.* Pour lui marquer ſa tendre reconnoiſſance, (car ce bon bourgeois haïſſoit les Anglois ſans ſavoir pourquoi), il lui laiſſa un legs, & mit ſur ſon teſtament, *je laiſſe à Monſieur l'Abbé Trente-mille-hommes ; douze cents livres de rente ; je ne le connois pas ſous un autre nom ; mais c'eſt un bon citoyen, qui m'a certifié au Luxembourg, que les Anglois, ce peuple féroce qui détrône ſes Souverains, ſeroient bientôt détruits.*

SUR la dépoſition de pluſieurs témoins, qui

atteſterent que tel étoit le ſurnom de l'Abbé, qu'il fréquentoit le Luxembourg depuis un temps immémorial, & qu'il s'étoit montré fidele antagoniſte de ces fiers républicains; le legs lui fut délivré.

S'IL étoit poſſible d'imprimer tout ce qui ſe dit dans Paris, dans le cours d'un ſeul jour, ſur les affaires courantes, il faut avouer que ce ſeroit une collection bien étrange. Quel amas de contradictions! L'idée ſeule en eſt groteſque.

SORT D'UN BOURGEOIS.

CEPENDANT un ſot bourgeois de cette eſpece, qui jouit de cinquante mille livres de rente, peut ſe regarder comme le centre de plus de trois cent mille hommes, qui agiſſent & travaillent pour lui nuit & jour.

AU moyen de tous les arts enchaînés l'un à l'autre, la condition de ce particulier devient preſque égale à celle des Rois; & en effet, il a toutes les commodités réelles & voluptueuſes, dont peuvent jouir les Monarques.

AINSI, pour que le luxe ſoit moins meur-

trier, & que, ſemblable à la lance d'Achille, il guériſſe d'un côté, les maux qu'il a faits de l'autre, il faut qu'il n'admette pas d'interruption. Dès qu'une branche tombe ou ceſſe ; voilà tout-à-coup des déſœuvrés & des néceſſiteux. Il eſt très-ſûr que ſi les riches interrompoient pendant une année, le cours de leurs folles dépenſes, il y auroit la moitié de la capitale, qui tout-à-coup, ne pourroit plus ſubſiſter.

Le riche la préfere à tout autre ſéjour, parce que tout y vient d'un bout du Royaume à l'autre. Elle jouit plus abondamment des denrées qu'elle ne produit point, que les contrées mêmes qui les produiſent.

Mais les impitoyables voluptés des riches avec leurs arts de ſenſualités & de frivolités, immolent des générations entieres à un luxe fol & cruel.

LES LORGNEURS.

PARIS eſt plein de ces lorgneurs impitoyables, qui ſe plantent devant vous, & fixent ſur votre perſonne des yeux immobiles & aſſurés : cette coutume ne paſſe plus pour indécente à force d'être commune. Les femmes ne s'en offenſent pas, pourvu que cela arrive aux ſpectacles & aux promenades ; mais ſi l'on s'aviſoit de les regarder auſſi dans un cercle, le lorgneur ſeroit taxé d'inſolence, & traité comme un impoli.

IL ne faut pas confondre ces lorgneurs avec les *phyſionomiſtes*, qui trouvent à exercer leur ſagacité au milieu d'une foule auſſi immenſe, & qui à la longue, acquierent un certain tact. Ils obſervent toute l'habitude du corps, encore plus que la phyſionomie.

UN Peintre, un Poëte ſont nés phyſionomiſtes. Voilà pourquoi ils ſe plaiſent où eſt la multitude. Voyez au ſallon, cette foule de portraits ; ils aſſigneront le caractere d'après la figure : il ne faut pas nier la révélation de la phyſionomie ; elle ne trompe gueres : la probité donne un air ouvert ; le front d'un ſot eſt reconnoiſſable entre mille. Celui qui a l'air vil ou

méchant, juſtifie preſque toujours ſon viſage. Les vieillards, dont l'ame eſt glacée, n'ont plus de phyſionomie; le ſentiment eſt éteint chez eux; l'empreinte de l'ame l'eſt auſſi. *La Tour*, Peintre célebre, dont les portraits ont une vérité frappante, diſoit: *ils croyent que je ne ſaiſis que les traits de leur viſage; mais je deſcends au fond d'eux-mêmes à leur inſçu, & je les remporte tout entiers.*

UNE femme d'eſprit apprenant qu'un certain homme alloit ſe faire peindre, dit: *il eſt bien hardi, ce coquin-là; il oſera regarder en face un homme qui tient le pinceau.* Si je pouvois nommer le perſonnage, on verroit combien le mot a de juſteſſe; mais j'abhore trop la ſatyre, & ne veux tracer que des peintures générales.

PALAIS-ROYAL.

O Que Mr. Lavater, Docteur Allemand, qui a tant écrit ſur la ſcience de la phyſionomie, n'eſt-il au Palais-royal le vendredi, pour lire ſur les viſages tout ce qu'on cache dans l'abyme des cœurs!

IL verroit, je crois, que l'habitant de Paris

n'eſt ni cruel, ni farouche, ni porté à la révolte; mais n'y découvriroit-il pas un mêlange d'aſtuce, de fineſſe, de préſomption, de ſuffiſance & de *hauteur* : il n'eſt pas né pour les ſentimens extrêmes, & il a beau aſpirer à l'extrême licence des mœurs; il n'y parviendra même pas.

LA, ſont les filles, les Courtiſannes, les Ducheſſes & les honnêtes femmes, & perſonne ne s'y trompe : il s'y tromperoit peut-être lui-même, ce grand Docteur avec toute ſa ſcience : car ces notions dépendent de nuances qu'il eſt très-facile de ſaiſir; mais il faut les étudier ſur les lieux : or je ſoutiens que Mr. Lavater auroit peine à diſtinguer une femme de condition, d'une fille entretenue; & le moindre Clerc de Procureur, échappé de l'étude, ſans avoir tant médité ſur cet objet, en ſauroit plus que lui.

POURSUIVONS : là, on ſe regarde avec une intrépidité qui n'eſt en uſage dans le monde entier, qu'à Paris, & à Paris même, que dans le Palais-royal : on parle haut, on ſe coudoie, on s'appelle, on nomme les femmes qui paſſent; leurs maris, leurs amans; on les caractériſe d'un mot; on ſe rit preſqu'au nez, & tout cela ſe fait ſans offenſer, ſans vouloir humilier perſonne. On roule dans le tourbillon, on ſe pro-

digue les regards, avec un abandon qui laiſſe toujours aux femmes *le dernier* : un Peintre auroit tout le temps de ſaiſir une figure, & de l'exprimer à l'aide du crayon.

JE ne me pique pas d'être phyſionomiſte ; j'ai fait mon tour d'allée pluſieurs fois ; je n'ai ſongé alors qu'à voir les beautés qui y circuloient : mon eſprit d'obſervation s'eſt trouvé en défaut ; mais voici ce que je penſe ſur la phyſionomie.

LES bonnes qualités du cœur impriment toujours à la phyſionomie, un caractere touchant. Jamais un excellent homme n'a paru d'une figure déſagréable ; l'humanité empreint ſur les traits du viſage une ſorte de ſérénité & de douceur.

SI l'innocence & la modeſtie brillent ſur le front d'une jeune perſonne à ſon inſçu, & indépendamment de la beauté ; la ſenſibilité, l'honneur, la compaſſion habituelle, la bienfaiſance généreuſe, peuvent donner à une figure humaine, une dignité qui l'ennoblit & la diſtingue.

CE ſont les inclinations baſſes & mauvaiſes, qui font toutes ces figures révoltantes & meſquines : la beauté eſt moins un don de la na-

ture qu'un attribut ſecret de l'ame, & de ſes diſpoſitions habituelles. Un homme ſenſible ſe reconnoît à ſes attitudes, à ſes regards, à ſa voix. Couvrez ſon viſage de cicatrices; coupez-lui un bras; ni l'œil ni l'accent n'auront perdu leur expreſſion.

Il eſt preſque impoſſible de diſſimuler l'envie, la malice, la cruauté, l'avarice, la colere; & les paſſions généreuſes ou viles, ont des nuances qui ſe révelent à l'œil attentif.

Avec une ame égale, franche & ouverte, le viſage eſt toujours beau: voilà ce que j'ai cru remarquer, ſans avoir lu Mr. Lavater. Puiſque la joie pure, libre & facile déploye tous les traits, & les rend gracieux; pourquoi la beauté perſonnelle ne dépendroit-elle pas à la longue, de la nobleſſe & de la pureté des ſentimens?

Telle femme devant ſon miroir s'eſt dite à elle-même: *en vain je m'étudie, je ne jouerai jamais la pudeur*: quel cri de la conſcience! Voyez le fripon, qui baiſſe les yeux en vous parlant, & n'oſe rencontrer vos regards: voyez celui qui vous flatte, & qui cherche vos yeux pour voir s'il vous a trompé. J'abandonne ces réflexions étrangeres à mon ſujet: je dis ſeulement que c'eſt à Paris & au Palais-royal, que

Mr. Lavater auroit dû faire ſes nombreuſes expériences : il auroit vu, ce que je n'ai pu appercevoir qu'imparfaitement.

DU PERSIFLAGE.

LE Perſiflage eſt une raillerie continue, ſous le voile trompeur de l'approbation : on s'en ſert pour conduire la victime dans toutes les embuſcades qu'on lui dreſſe ; & l'on amuſe ainſi une ſociété entiere, aux dépens de la perſonne, qui ignore qu'on la traduit en ridicule, abuſée qu'elle eſt, par les dehors ordinaires de la politeſſe.

CE n'eſt point là de la bonne plaiſanterie.

LA BRUYERE a dit : *railler heureuſement, c'eſt créer.* Mais quel eſprit y a-t-il, à abuſer de la ſimplicité ou de la confiance d'un homme qui s'offre aux coups, ſans le ſavoir ; & qui tombe d'autant plus profondément dans le piege, qu'il le ſoupçonne moins.

LE Perſifleur eſt un homme froid & fatigant à la longue. Cette maniere de railler eſt donc

pitoyable, parce qu'il n'y a point d'égalité. Chaque ſociété a ſon railleur & ſon ton de raillerie; mais il n'y a rien de ſi rare qu'une plaiſanterie légere, fine, enjouée & raiſonnable.

REVENDEUSES

A LA TOILETTE.

Les Revendeuſes à la toilette entrent partout; elles vous apportent les étoffes, les dentelles, les bijoux de ceux qui veulent avoir de l'argent comptant, pour payer les dettes du jeu. Elles ſont les confidentes des femmes les plus huppées, qui les conſultent, & arrangent pluſieurs affaires d'après leurs avis. Elles ont des ſecrets curieux, & les gardent d'ordinaire aſſez fidelement.

Il faut qu'une Revendeuſe à la toilette, a dit quelqu'un, ait un caquet qui ne finiſſe point; & néanmoins, une diſcrétion à toute épreuve; une agilité renaiſſante; une mémoire qui ne confonde pas les objets; une patience que rien ne laſſe, & une ſanté qui réſiſte à tout.

Il

Il n'y a de ces femmes-là qu'à Paris. Elles font leur fortune en très-peu de tems ; & elles ne la doivent pas, en entier, à la vente de leurs marchandiſes. Les phyſionomies les plus rebutantes ſont quelquefois celles qui ont le plus de vogue. Or, devinez pourquoi ?

LES COEFFEURS.

Qui connoît le ſieur Dupain, qui vient d'afficher par-tout, *l'art varié des coëffures ?* Qui l'a lu? Moi-ſeul peut-être. Il célebre avec enthouſiaſme cet ornement léger, qui garnit la tête, & accompagne le front de l'homme; &, comme il faut idolâtrer ſon talent, pour le pouſſer loin, il s'extaſie devant l'art qui a coupé, tordu, crêpé, façonné, arrangé, papilloté, pommadé, friſé & poudré (de deux ou trois cents façons différentes) les cheveux ſoumis ou rebelles d'un galant homme, ou d'une jolie femme. Il creuſe cet art dans toute ſa largeur & ſa profondeur ; & quel art, même de nos jours, a été fondé en entier ?

L'art de la coëffure eſt, ſans contredit, celui qui approche le plus de la perfection. La perruque a eu ſes *Corneille*, ſes *Racine*, ſes *Voltaire*;

& (ce qui fait ici exception) ces Perruquiers ne ſe ſont pas copiés. La perruque, dans ſon origine, d'un volume exagéré & bizarre, a fini par imiter le naturel des cheveux. Ne pourroit-on pas appercevoir ici la marche & l'emblème de *l'art Dramatique*, d'abord, pompeuſement & ridiculement factice ; puis rentrant, à force de réflexions, dans les limites de la Nature & de la vérité. La groſſe & énorme perrruque repréſenteroit *la Tragédie bouffie & bourſouflée* : une perruque légere, qui rend parfaitement la couleur, & juſqu'à la racine des cheveux, qui s'implante, pour ainſi dire, & ne ſemble point étrangere ſur la tête qui la porte, repréſentera le *Drame vrai*, contre lequel les antiques & groſſes perruques font rage ; mais il faut enfin qu'elles cédent à leurs modernes rivales.

QUOIQU'IL en ſoit, (& nous laiſſons la diſcuſſion de ces graves matieres à la ſagacité du ſieur Dupain) grace à ſon art ; d'un petit monſtre féminin, on ſait faire aujourd'hui une figure humaine : on lui crée un viſage & un front, par la magie des rapprochemens : & les actrices ne devroient enviſager les Coëffeurs, qu'avec une vénération profonde ; car après les Auteurs qui les font parler, ce ſont les Perruquiers qui leur donnent l'exiſtence : mais les ingrates ne ſe

doutent pas, qu'elles doivent tout à ces heureux créateurs.

Le Coëffeur trouve ſa récompenſe dans l'exercice même de ſa profeſſion. Son œil domine inceſſamment les plus rares tréſors de la beauté, voilés pour tout autre regard. Il eſt témoin de tous les mouvemens, de toutes les graces, de toutes les minauderies de l'amour & de la coquetterie. Il voit les premiers reſſorts de ce jeu, que poſſedent ſi bien les femmes; & qui fait mouvoir par un fil imperceptible, *les grands Pantins du ſiecle.* Il doit être diſcret, tout voir, & ne rien dire; autrement, ce ſeroit un vil profanateur des myſteres auxquels il eſt admis; & l'on ne choiſiroit plus que des femmes, qui gardent ordinairement le ſecret de leur ſexe.

Les Coëffeurs avoient mis à leur porte, en gros caracteres, *Académie de coëffure.* Mr. d'Angivillers a trouvé que c'étoit profaner le mot *Académie*; & l'on a défendu à tous les Coëffeurs de ſe ſervir de ce mot reſpectable & ſacré; car il faut dire qu'à Paris, les prohibitions bizarres ſont éternelles. Il s'agit toujours d'une *défenſe*, & jamais d'une *permiſſion.* C'eſt-là ſur-tout, qu'on peut dire: *la loi fait le péché.*

PARURES.

UN diamant eſt beau par lui-même; l'Artiſte le taille, le polit, le façonne; il jette alors un éclat plus vif: telle eſt la femme. Rien ne la touche plus vivement que la parure, rien ne lui eſt plus cher que de réparer le tort des années; rien ne la flatte plus enfin, que ce qui peut ſuppléer à ce qui lui manque du côté de la fraîcheur, & de la beauté du teint.

NOUS connoiſſons par l'hiſtoire, les cinq cents ânesſes, qui ſuivoient par-tout l'Impératrice Poppée, pour fournir abondamment à ſes bains de lait & à ſes coſmétiques. Nous ſavons que la Reine Cléopatre rehauſſoit l'éclat de ſes charmes, par les ſoins de la parure la plus étudiée, & qu'elle enchaîna de cette maniere, le premier & le ſecond des humains, Céſar & Antoine. Nous n'ignorons pas que la Reine Bérénice avoit de ſi beaux cheveux, qu'ils donnerent leur nom à une conſtellation céleſte. Nous avons lu que Sémiramis appaiſa une ſédition furieuſe, en s'arrachant tout-à-coup de ſa toilette, & ſe montrant ſur ſon balcon, le ſein

découvert, & dans le désordre d'une femme à moitié habillée.

On ne nous a pas laissé ignorer toute la coquetterie de la belle Helene, qui alluma tant de feux, & qui occasiona une guerre qui, fameuse après trente siecles, retentit encore dans l'Univers. On nous a instruit que Jézabel mangée par les chiens mettoit du rouge; mais les Poëtes anciens, quoique grands descripteurs, ne nous ont point représenté les modes de ces temps éloignés avec assez de vérité, pour que nous puissions nous en former une juste idée.

Je sais qu'une Bacchante échevelée le tyrse en main, le front couronné de lierre, peut paroître aussi belle qu'une Marquise coëffée en vergette; je sais que les tuniques des Dames Romaines pouvoient avoir les graces des robes ouvertes des Européennes modernes; je sais que leurs sandales ont pu recevoir l'élégance de nos souliers exhaussés & mignons; mais enfin qu'en coûtoit-il de nous donner la description de leur coëffure, de ses accessoires, de ses variations, & de son ensemble brillant? Pourquoi les Ecrivains n'ont-ils pas parlé de l'arrangement des cheveux? Pourquoi ont-ils négligé de nous faire connoître la base de l'admirable édifice, où il commençoit, où il finissoit? Où

plaçoit-on la Topaze & la Perle ? De quelle maniere les fleurs étoient-elles entrelacées, &c. ? Qui les a donc empêché de peindre la ſphere mouvante des modes..... Ah ! je le ſens moi-même. en voulant ici prendre le pinceau ; c'eſt qu'il eſt impoſſible de peindre cet art, le plus vaſte, le plus inépuiſable, le plus indépendant des regles communes : il faut voir la beauté donnant à ſon miroir, le dernier coup-d'œil de ſatisfaction, & puis admirer & ſe taire.

En effet, ſi je voulois repréſenter une *toque, accompagnée de deux attentions prodigieuſes, un bonnet à la Gertrude, à la Henri IV, un bonnet aux navets, un bonnet aux ceriſes, un bonnet à la fanfan ;* puis parler *du bonnet artiſté, des ſentimens repliés, de l'eſclavage briſé*, j'aurois beau repréſenter le *grattoir* diamenté, le *peigne* en pierreries, faire pencher la *phyſionomie*, offrir les *cordelieres d'un goût inconnu* : je ne tracerois que des mots, & Homere lui-même avec ſon génie, a eu plutôt fait de peindre le bouclier d'Achille, que la coëffure d'Helene.

Taisons-nous donc, & envoyons à l'opéra l'étranger jaloux de connoître les modifications de nos modes brillantes : qu'il les contemple ſur la tête de nos femmes, & non dans une froide & inintelligible deſcription.

Au commencement de ce ſiecle, les femmes portoient ſur une belle gorge à découvert, des croix & des petits ſaint-Eſprits de diamans. Un prédicateur s'écrioit en chaire : ah ! bon Dieu ! peut-on plus mal placer la croix qui repréſente la mortification, & le ſaint Eſprit auteur de toutes bonnes penſées !

La couleur générale au moment que j'écris, eſt *dos & ventre de puce* ; on a raffolé ſur-tout des bonnets au Parc-anglois ; on a vu ſur la tête des femmes, des *moulins-à-vent*, des *boſquets*, des *ruiſſeaux*, des *moutons*, des *bergers* & des *bergeres*, un *chaſſeur dans un taillis* : mais comme ces coëffures ne pouvoient plus entrer dans un vis-à-vis, on a crée le reſſort qui les éleve & les abaiſſe ; dernier chef-d'œuvre d'invention & de goût.

Le *tul*, la *gaze* & le *marli* ont occupé cent mille mains ; & l'on a vu des Soldats valides & invalides faire du marli, le promener, l'offrir & le vendre eux-mêmes ! Des Soldats faire du marli !.... Je vais lire cinquante pages d'Oſſian, pour écarter & chaſſer cette déplorable idée.

ÉCONOMIE.

OU eſt l'économie après les dépenſes qu'occaſionent ces futiles fantaiſies ? nulle part. On ne connoît plus que l'avarice ou la prodigalité, parce qu'ainſi le commande l'orgueil. Nos peres faiſoient *retourner* leurs habits, & *reſſemeler* leurs ſouliers. Les gens en place ne dédaignoient pas cette épargne. Si quelqu'un parloit aujourd'hui de ſouliers *reſſemelés*, il feroit tomber en ſincope toutes les femmes de ſimples commis.

IL y a des maiſons de Financiers où l'on paroît dans la plus affreuſe nudité, ſi l'on n'a du velours, des dentelles & du galon.

ENFIN, Mr. de Buffon lui-même a juſtifié le luxe de la parure, en imprimant *qu'il faiſoit une partie de nous-mêmes*, & l'hiſtoirien de la Nature a ſemblé ne pas attribuer peu d'eſtime à la richeſſe des habillemens. Comment après cela une femme qui ferme ſa porte aux gens qui n'ont point de dentelles, paroîtra-t-elle ridicule ?

ON tolere en même temps, les dentelles jaunes & fort ſales ; poudrez-les à blanc pour cacher

leur vétuſté ; dût la fraude paroître, n'importe, vous avez des dentelles. Vous êtes bien diſpenſé de la propreté ; mais non du luxe.

QU'UN homme bien mis d'ailleurs, tire de ſa poche un *mouchoir de couleur*, vous verrez ſoudain dans les yeux des femmes, l'étonnement où elles ſeront de cette groſſiere ignorance.

MAIS ſi vous affectez auſſi de déployer un *Mazulipatan*, un *Paliakate*, vous vous affichez pour un Commis de la compagnie des Indes.

CONNOIT-ON l'hiſtoire de cet honnête homme qui, n'ayant qu'une manchette à dentelles, la montra au Suiſſe à la porte d'un hôtel, comme un paſſe-port aſſuré, cachant avec ſoin ſous la baſque de ſa veſte, l'autre manchette! qui n'étoit hélas! que de mouſſeline? Mais dans la chaleur de la converſation, comme on ne ſonge pas à tout, il eut l'imprudence de dévoiler en plein ſallon cette manchette ſcandaleuſe, voilée juſqu'alors & ſans affectation. Cette vue offenſa tellement la maîtreſſe de la maiſon, qu'elle fit monter ſur le champ ſon Suiſſe pour le réprimander. Le portier ne comprenoit rien à la verte ſemonce qu'il reçevoit, parce que dans l'intervalle l'homme qu'on lui déſignoit avoit caché

de nouveau l'humble mouſſeline, & ne geſticuloit plus que de la main à la dentelle. Le lendemain, le portier bien grondé devint ſi inflexible, qu'un officier qui avoit perdu un bras à l'armée s'étant préſenté, le Suiſſe ne voulut pas le laiſſer entrer, exigeant l'apparition de deux manchettes égales, & jurant qu'on n'aborderoit jamais Madame autrement, quand même la gazette auroit annoncé à toute l'Europe, la perte du bras & de la manchette.

LES ÉCRITEAUX DES RUES.

Les écriteaux du nom de chaque rue ne datent que de 1728 : avant cette époque la tradition déſignoit chaque rue. On avoit commencé par une plaque de fer blanc ; le temps & la pluie en effaçoient les caracteres ; aujourd'hui ils ſont gravés dans la pierre même.

On verra à la place de la nouvelle ſalle de la Comédie Françoiſe, les rues de *Corneille*, de *Racine*, de *Moliere*, de *Voltaire*, de *Crébillon*, de *Regnard* ; ce qui ſcandaliſera d'abord les Echevins (il faut s'y attendre), comme en poſſeſſion de la glorieuſe & antique prérogative de donner ſeuls leurs illuſtres noms à des rues.

Mais peu-à-peu ils s'accoutumeront à cette innovation, & à regarder Corneille, Moliere & Voltaire, comme les compagnons de leur gloire. Enfin, la rue *Racine* figurera à côté de la rue *Babille*, ſans trop étonner les Quarteniers, les Dizeniers, & autres Officiers de l'Hôtel-de-ville,

L'ANNÉE littéraire a fait dernierement une aſſez bonne plaiſanterie, en diſant que derriere la nouvelle ſalle de ſpectacle, on trouveroit *le Cul-de-ſac la Harpe.* Cela eſt gai, point méchant : l'Auteur des *Barmecides* devroit lui-même en rire : car c'eſt toujours quelque choſe en paſſant dans ce monde, que de donner ſon nom à un *Cul-de-ſac* ou à un *Impaſſe.*

MR. de Voltaire a eu beau prêcher pour ce mot *Impaſſe*, on ne s'en eſt point ſervi ; & l'on continue à dire *le Cul-de-ſac du fort aux Dames*, *le Cul-de-ſac des Feuillantines ; le Cul-de-ſac de Jéruſalem ; le Cul-de-ſac du petit Jéſus ; le Cul-de-ſac des quatre vents*, *&c.*

ON avoit commencé à numéroter les maiſons des rues ; on a interrompu, je ne ſais pourquoi, cette utile opération. Quel en ſeroit l'inconvénient ? Il ſeroit plus commode & plus facile, d'aller tout de ſuite chez Mr. un tel,

N°. 87, que de trouver Mr. un tel au *Cordon bleu*, ou *à la barbe d'argent*, la quinzieme porte cochere à droite ou à gauche après telle rue; mais les portes cocheres, dit-on, n'ont pas voulu permettre que les Inſcripteurs les numérotaſſent. En effet, comment ſoumettre l'hôtel de Mr. le Conſeiller, de Mr. le Fermier Général, de Monſeigneur l'Evêque à un vil numéro, & à quoi ſerviroit ſon marbre orgueilleux? Tous reſſemblent à Céſar; aucun ne veut être le ſecond dans Rome: puis une noble porte cochere ſe trouveroit inſcrite après une boutique roturiere. Cela imprimeroit un air d'égalité qu'il faut bien ſe garder d'établir. Bientôt ſur les petites affiches, le convoi d'un Fermier qui ſera décédé, ne ſe trouvera plus à côté de celui d'un Marquis ſon voiſin dans la ſépulture. L'on fera une petite barre pour les diſtinguer, & cela a été propoſé!

PENSIONS.

ON a ſenti la néceſſité d'enſeigner aux enfans autre choſe que la langue Latine. Pluſieurs penſions où l'éducation eſt complete, ſe ſont formées ſous les auſpices des lumieres nouvelles. Cette éducation eſt purgée de cet alliage pé-

danteſque, qui ailleurs la deshonore. Il étoit exceſſivement ridicule de donner la même éducation à un Militaire, à un Magiſtrat, à un Négociant, à un Médecin; & d'éloigner l'étude la plus néceſſaire, celle des langues vivantes.

On trouve donc à Paris, des penſions nouvelles, formées ſur un plan raiſonné, où tous les Arts ſont admis, où chaque éleve choiſit la ſcience qui doit prédominer dans ſon emploi futur. Ces établiſſemens ſont dûs aux progrès des lumieres, & aux plaintes fréquentes & légitimes, que les Ecrivains ont jettées ſur la déplorable routine de notre Univerſité.

Elle ſuit encore aveuglément ces futiles & pernicieux uſages; mais bientôt elle ne recevra plus dans ſon ſein que les enfans de la derniere claſſe de la ſociété, qui par pauvreté ſeront forcés de s'abandonner à ſa vieille déraiſon.

Les petites penſions de l'Univerſité offrent un aſpect ridicule & hideux: la nourriture morale y eſt encore au-deſſous de la nourriture phyſique: là ſe trouvent de malheureux précepteurs, dits *gaſcheux*, dont l'indigence extrême ne ſauroit même atteindre à l'extérieur d'un Abbé, quoiqu'il ſoit peu couteux. Ils ont un coſtume mixte, les cheveux ronds &

gras, les bas noirs, la culotte déchirée, l'habit de couleur; point de poudre; la figure have & famélique.

Ces Latiniſtes ſe louent à un plus bas prix que le laquais de la maiſon, les maîtreſſes de penſion leur rognent le pain & la viande; les ſervantes les rebutent; des écoliers qui les voyent mépriſés, ſe mocquent d'eux & les tourmentent.

Point de loiſir; ils n'ont ni congé ni vacance; ces jour-là ſont pour eux des jours de fatigues; ils menent les écoliers aux promenades, répondent de leurs bras & de leurs jambes, corrigent les devoirs de trois claſſes, ont à faire au maître de penſion, aux Profeſſeurs du college, aux parens, n'exercent qu'en tremblant, une équivoque autorité ſur une foule d'eſpiégles, les ſurveillent le jour & la nuit, ſe levent avant eux, ſe couchent après, également coupables par l'indulgence & la fermeté, & menacés chaque jour d'être mis à la porte, avec leur latin: les cuiſtres, & les marmitons de la cuiſine ſont cent fois plus heureux.

Il faut avoir balancé quelque tems entre la riviere & ce triſte emploi, pour avoir le courage d'embraſſer ce dernier parti. Des hommes de mé-

rite, connus aujourd'hui dans la république des Lettres, ont néanmoins commencé par-là : tant l'infortune impérieuſe contraint quelquefois le génie naiſſant !

DOMESTIQUES, LAQUAIS.

CETTE armée de Domeſtiques inutiles, & faits uniquement pour la parade, eſt bien la maſſe de corruption la plus dangeureuſe qui pût entrer dans une ville, où les débordemens ſans nombre qui en naiſſent, & qui ne vont qu'en s'accroiſſant, menacent d'apporter, tôt ou tard, quelque déſaſtre preſque inévitable.

ON croit l'Etat très-puiſſant, quand on enviſage cette foule d'individus qui peuplent les quais, les rues, les carrefours : mais que d'hommes avilis ! Quand on en voit un grouppe dans une antichambre, il faut ſonger qu'il s'eſt formé un vuide dans la Province ; & que cette population floriſſante de Paris forme de vaſtes déſerts dans le reſte de la Monarchie.

DANS telle maiſon de Fermier général, vous trouverez vingt-quatre Domeſtiques portant livrée, ſans compter les marmitons, aides-

cuiſine, & ſix femmes-de-chambre pour Madame. Vous pouvez ranger hardiment, parmi cette valetaille, l'eſcroc qualifié, qui l'adule du matin au ſoir; parce que cet eſcroc a l'ame d'un laquais, ainſi que cinq à ſix complaiſans ſubalternes, qui ne s'entretiennent que des hautes qualités de Madame. Trente chevaux frappent du pied dans l'écurie : après cela, comment Monſieur & Madame, dans leur magnifique Hôtel, & prenant l'inſolence pour la dignité, n'appelleroient-ils pas *canaille*, tous ceux qui n'ont pas cinq cent mille livres de rente ? Ils ne voient autour d'eux, que les humbles adorateurs de leur opulence, que des domeſtiques ſous des noms divers, & ils croient que le reſte de la terre eſt ainſi fait. Ces idées & ce langage ne doivent pas étonner dans un Traitant; le ton du mépris eſt toujours familier aux êtres mépriſables.

Il eſt bien incroyable que l'on n'ait point encore aſſujetti à une forte taxe, ce nombreux domeſtique, enlevé à l'agriculture; qui propage la corruption, & ſert au luxe le plus inutile & le plus monſtrueux.

Mais la Finance eſt alliée aujourd'hui à la Nobleſſe, & voilà ce qui fait la baſe de ſa force réelle. La dot de preſque toutes les épouſes des Seigneurs, eſt ſortie de la caiſſe des Fermes. Il eſt

eſt aſſez plaiſant de voir un Comte ou un Vicomte, qui n'a qu'un beau nom, rechercher la fille opulente d'un Financier; & le Financier, qui régorge de richeſſes, aller demander la fille de qualité, nue, mais qui tient à une illuſtre famille.

La différence eſt, que la fille de condition (qui étoit menacée de paſſer dans un Couvent le reſte de ſa vie) ſe lamente, en épouſant un homme qui a cinq cent mille livres de rente; croit lui faire une grace inſigne en lui donnant ſa main; & crie aux portraits de ſes Ancêtres, *de fermer les yeux ſur cette méſalliance.* Le ſot époux, tout gonflé de l'avantage de prêter ſon argent aux parens & égrefins de ſa femme, ſe croit fort honoré d'avoir fait la fortune de ſon épouſe altiere; & il pouſſe la complaiſance juſqu'à ſe croire bien inférieur à elle. Quelle miſérable & ſotte logique que celle de la vanité! Comment la comédie de George Dandin n'a-t-elle pas guéri les hommes ſenſés, de cette étrange folie? Comment peuvent-ils conſentir à enrichir une famille, riche en ſillabes, pour en être tyranniſés ou mépriſés.

Ordinairement un Laquais du bon ton prend le nom de ſon maître, quand il eſt avec l'autres Laquais; il prend auſſi ſes mœurs, ſon

geſte, ſes manieres : il porte la montre d'or, des dentelles ; il eſt impertinent & fat. Chez les jeunes gens ; c'eſt le confident de *Monſieur*, quand celui-ci n'a pas d'argent ; c'eſt ſon Proxénete, quand il a une fantaiſie ; c'eſt le menteur le plus intrépide, quand il faut congédier des créanciers, & tirer ſon maître d'embarras.

Il eſt paſſé en proverbe, que les Laquais les plus grands & les plus inſolens ſont les meilleurs.

Enfin, un Laquais du dernier ton porte deux montres comme ſon maître ; & cette inſigne folie ne ſcandaliſe plus qu'un miſantrope.

LES MARCHANDES DE MODES.

Rien n'égale la gravité d'une Marchande de modes combinant des pouffes, & donnant à des gazes & des fleurs une valeur centuple. Toutes les ſemaines vous voyez naître une forme nouvelle dans l'édifice des bonnets. L'invention en cette partie, fait à ſon auteur, un nom célebre. Les femmes ont un reſpect profond & ſenti, pour les génies heureux qui

varient les avantages de leur beauté, & de leur figure.

La dépenſe des modes excede aujourd'hui celle de la table & celle des équipages. L'infortuné mari ne peut jamais calculer à quel prix monteront ces fantaiſies changeantes; & il a beſoin de reſſources promptes, pour parer à ces caprices inattendus. Il ſeroit montré au doigt, s'il ne payoit pas ces futilités auſſi exactement que le Boucher & le Boulanger.

C'est de Paris que les profondes inventrices en ce genre, donnent des loix à l'Univers. La fameuſe poupée, le mannequin précieux, affublé des modes les plus nouvelles; enfin, le *prototype inſpirateur*, paſſe de Paris à Londres tous les mois; & va delà, répandre ſes graces dans toute l'Europe. Il va au Nord & au Midi: il pénetre à Conſtantinople & à Pétersbourg; & le pli qu'a donné une main Françoiſe, ſe répete chez toutes les Nations, humbles obſervatrices du goût de la rue Saint-Honoré!

Tout cela eſt bien fou! Mais l'uſage, le ſceptre inébranlable en main, régle tout, ordonne tout: il n'y a point de réponſe à ces mots; *on dit, on fait, on penſe, on s'habille ainſi.*

LES modes ſont une branche de commerce très-étendu. Il n'eſt que le génie fécond des François, pour rajeunir d'une maniere neuve, les choſes les plus communes. Les Nations voiſines ont beau vouloir nous imiter; la gloire de ce goût léger nous demeurera en propre. On ne ſongera pas même à nous diſputer cette inconteſtable ſupériorité.

CES amuſemens de l'opulence enrichiſſent une foule d'ouvrieres : mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que la petite bourgeoiſe veut imiter la Marquiſe & la Ducheſſe. Le pauvre mari eſt obligé de ſuer ſang & eau pour ſatisfaire aux caprices de ſon épouſe. Elle ne revient point d'une promenade, ſans avoir une fantaiſie nouvelle. La femme du Notaire étoit miſe ainſi : on n'ira point le lendemain ſouper en ville, ſi l'on ne peut étaler le même bonnet. Autant de pris ſur la part des enfans; & dans ce conflict de parures, la tête tourne réellement à nos femmes.

J'AI connu un Etranger qui ne vouloit pas croire *à la poupée de la rue Saint-Honoré*, que l'on envoie réguliérement dans le Nord, y porter le modele de la coëffure nouvelle; tandis que le ſecond tome de cette même poupée, va au fond de l'Italie; & delà, ſe fait jour juſques dans l'intérieur du ſerrail. Je l'ai conduit, cet incrédule,

dans la fameuſe boutique ; & il a vu de ſes propres yeux, & il a touché ; & en touchant, il ſembloit douter encore, tant cela lui paroiſſoit vraiment incroyable !

AJOUTONS ce que dit Monteſquieu dans ſes Letttres Perſannes : „ Une femme s'eſt miſe „ dans la tête qu'elle devoit paroître à une „ aſſemblée avec une certaine parure ; il faut „ que dès ce moment, cinquante artiſans ne „ dorment plus, & n'ayent plus le loiſir de „ boire & de manger. Elle commande, & elle „ eſt obéie plus promptement, que ne ſeroit le „ Roi de Perſe ; parce que l'intérêt eſt le plus „ grand Monarque de la terre ".

JE voulois donner ici un petit dictionnaire des modes & de leurs ſingularités ; mais tandis que j'écrivois, la langue des boutiques changeoit : on ne m'entendroit plus dans un mois, & il me faudroit un Commentaire, pour me faire comprendre. La moitié de mon livre aura perdu de ſes couleurs, avant qu'il ſoit imprimé. Hâtons les chapitres & rattrapons, s'il eſt poſſible, la phyſionomie du moment. Ah ! que Boileau a bien dit :

Le moment où je parle, eſt déja loin de moi.

MAITRES D'AGRÉMENS.

OUI, Mr. l'Etranger ; vous avez beau ouvrir les yeux & me témoigner votre ſurpriſe, nous avons des maîtres en l'art des manieres, & qui forment nos jeunes gens curieux du grand Art de plaire. Cet Art a ſes principes, & ne marche point au haſard, comme ſur les bords de la Néva. On traite les minuties en grand, & les affaires ſérieuſes en bagatelles.

CES Maîtres les inſtruiſent à ſourire devant un miroir avec fineſſe, à prendre du tabac avec grace, à donner un coup-d'œil avec ſubtilité, à faire une révérence avec une légéreté particuliere. Ils leurs enſeignent à parler gras, comme font nos Acteurs, à les imiter ſans les copier, à montrer les dents ſans grimace ; & tel s'enferme avec ſon Maître pendant deux ou trois heures, pour procéder à ces choſes importantes.

VOYEZ entrer un élégant. Il faut d'abord que ſes breloques, par un joli frémiſſement, annoncent ſon arrivée.

LA coëffure eſt encore une choſe eſſentielle,

On ſait le nom & la demeure des Coëffeuſes & des Coëffeurs, qui ſe diſtinguent par leur habileté ; & une femme bien coëffée ne manque pas de jeter un regard de ſupériorité ſur toute tête mal coëffée.

Quel eſt cet homme-là ? dit telle femme, du perſonnage le plus capable d'éclairer ſon ſiecle & ſa nation ? Et pourquoi ce ton dédaigneux ? parce qu'il eſt mal friſé.

Ces jeunes gens bien endoctrinés, ne ſe mettent en colere que pour des riens. Ils ne frappent du pied, ne jurent, ne tempêtent que quand leurs chevaux retardent de deux minutes ; alors la fureur leur coupe la parole.

On les inſtruit enſuite à ſavoir ſe mettre en chenil ; & les variations du haut-de-chauſſe, de la cravate & du pantalon. C'eſt ainſi qu'ils courent le matin, c'eſt-à-dire à midi, en allant viſiter les femmes, en leur demandant d'un air de nonchalance, *qui a peint le portrait de vos bagues, de vos tabatieres, de vos bracelets ?* Quand on boude on garde cet habillement le ſoir ; & l'on avertit tout le monde qu'on ne ſoupe point en ville.

On peut ranger dans la claſſe des Maîtres

qui enſeignent toutes ces belles choſes, les Médecins qui traitent les maladies imaginaires. Le Médecin, s'il eſt affectueux, joli, agréable conteur, demi-cauſtique, n'a pas beſoin de ſavoir guérir, pourvu qu'il faſſe exactement des viſites.

On manqueroit à tous ces documens, ſi l'on ne ſe montroit paſſionnément épris de la moindre nouveauté : les mèts, les robes, les lectures doivent avoir les graces de la fraîcheur ; un nouveau Roman, un nouvel opéra, une Actrice nouvelle, les nouveaux tours de Comus, & une maniere neuve de ſe friſer ; voilà ce qui bouleverſe tous les eſprits : l'enthouſiaſme gagne & ſe communique en un inſtant ; on diroit que les têtes ſont électriques. Tel homme, il y a ſix mois, n'avoit ni ame, ni ſentiment ; il devient tout-à-coup un Héros, en attendant qu'on le perſiffle quelques jours après.

Il a été arrêté en même temps par les Maîtres & par les Diſciples, que la plaiſanterie la plus outrée ſeroit le talent par excellence, le talent divin & ſublime. Un de nos agréables paroît aux femmes, l'être le plus étonnant que la Nature ſe ſoit plue à former ; mais il faut qu'il reſte dans cette ſociété : s'il entre chez un homme uni & ſenſé, on ne peut le voir ſans rire, on ne peut l'entendre raiſonner ſans hauſ-

ſer les épaules. Et tout cela néanmoins s'apprend !

LES BIJOUX.

APPRENEZ encore, Mr. le Ruſſe, que les tabatieres ne s'appellent plus que boëtes ; & il y a ſi long-temps que vous devriez le ſavoir ! On a des boëtes pour chaque ſaiſon. Celle d'hiver eſt lourde ; celle d'été eſt légere. On a pouſſé cette recherche juſqu'à changer de boëtes tous les jours : c'eſt à ce trait caractériſtique que l'on reconnoît un homme de goût. On eſt diſpenſé d'avoir une bibliothéque, un cabinet d'Hiſtoire naturelle & des tableaux, quand on a trois cents boëtes, & autant de bagues.

LE commerce des bijoux eſt immenſe ; c'eſt parmi les hommes opulents une brocante perpétuelle. On trouve chez quelques particuliers des magaſins de bijouterie, qui le diſputent aux boutiques des jouailliers ; ils ſont jaloux & fiers de cette honorable renommée. Voilà donc l'emploi des richeſſes. O honte !

DE LA MODE.

IL ne faut que les *feſſes d'un Singe* pour faire courir tout Paris. Cela eſt vrai à la lettre. Figurez-vous une infinité de Miniſtres, dont le regne ne s'étendroit pas au-delà d'un jour, & qui chaque matin changeroient à leur lever, les habillemens, les uſages, les eſprits, les mœurs & même les caracteres de tout un peuple. Figurez-vous les femmes auſteres, triſtes & prudes, ſe relevant le lendemain coquettes, douces & faciles; les principes de la veille abſolument effacés; les opinions contraires ſe ſuccédant d'un inſtant à l'autre. Tel eſt aux yeux du Philoſophe le ſpectacle de la mode.

CENT ans ne ſont pour lui qu'un jour; & il trouve la race humaine auſſi ſinguliere de changer d'avis deux fois dans un ſiecle, que s'il voyoit un particulier démentir ſon aſſertion, une heure après l'avoir expoſée.

LA rotation perpétuelle du cercle des événemens, lui donne une légere teinture de l'inſtabilité des idées humaines; & conſidérant les variations infinies de l'eſpece : il pardonne au

ridicule regnant, qui bientôt va être remplacé par un ridicule tout contraire.

QUAND une opinion a été amenée par la mode, rien ne la déracine, qu'une nouvelle invaſion de la folie. L'autorité, la ſageſſe ſont impuiſſantes contre la déraiſon univerſelle. Les ſots ſont les miniſtres de la mode; ils la reſpectent, ils regardent ſes jeux comme des loix eſſentielles.

LE ſage peut très-bien s'exempter d'adopter les modes nouvelles; mais il ne faut pas auſſi qu'il les contrarie à deſſein formé: il lui eſt très-permis d'avoir un maintien gravé; mais non ridicule; l'affectation en tout eſt un défaut. Quand ſous Henri II, on portoit à Paris un gros derriere poſtiche, il n'étoit permis alors aux perſonnes qui ſe piquoient de philoſophie, que d'en porter un médiocre.

LA mode d'être déſintéreſſé, ne viendra point; dit Fontenelle.

LES *bilboquets*, les *dragées*, les *deviſes*, les *calottes*, les *pantins*, les *magots* ont eu leur regne ainſi que les *concetti*, les *énigmes & le burleſque*: puis eſt venu Vadé, avec ſon ſtyle poiſſard, & nous avons parlé le langage des Halles. Les

calembourgs, les *charades* ont eu leur tour; enfin *Jeannot* s'eſt vu placé ſur nos cheminées en regard avec *Préville*, qui ne vaut plus rien. Qui ſuccédera à ces grands noms? Toute la ſagacité du génie ne ſauroit le deviner. Les *Economiſtes* ne ſont plus, hélas! Je les ai vus naître, ergoter, briller, nous affâmer & diſparoître.

On a eu quelque envie des s'agiter pour la quadrature du cercle. On parle beaucoup de chymie : la mode aujourd'hui eſt d'étudier en *cucurbite*, de parler de *l'eſprit recteur*, de ſavoir ce que c'eſt que le *gaz ſilveſtre* & le *fluor*. Quoique Buffon ſoit meilleur Naturaliſte que Moyſe, on a traité ſes *époques de la Nature*, comme un ingénieux Roman. Les Encyclopédiſtes ont perdu de leur crédit, parce qu'ils ont voulu décider trop impérieuſement les réputations litteraires, & que des coqs-d'inde ſe ſont mêlés parmi des aigles.

Il eſt plus difficile à Paris, de fixer l'admiration publique, que de la faire naître; on briſe impitoyablement l'idole qu'on encenſoit la veille; & dès qu'on s'apperçoit qu'un homme ou qu'un parti veut dogmatiſer, on rit; & voilà ſoudain l'homme culbuté & le parti diſſous.

REMARQUES.

LA mode dans les grandes maiſons, eſt de dîner, ſon épée au côté; on s'eſquive ſans ſaluer, à l'iſſue du repas; mais le devoir de la maîtreſſe eſt de remarquer votre diſparition, & de vous crier un mot vague, auquel on ne répond que par un monoſyllabe. On reparoît dans la maiſon huit ou dix jours après, ſous peine d'impoliteſſe.

QUAND on a paſſé un an ſans viſiter une maiſon, dans laquelle on a été admis; il faut ſe faire préſenter de nouveau par quelqu'un qui porte vos excuſes: on dit qu'on a été à la campagne, qu'on a voyagé; & la maîtreſſe qui vous a vu au ſpectacle toute l'année, fait ſemblant de vous croire.

ON éleve les enfans du premier âge beaucoup mieux qu'autrefois. On les plonge ſouvent dans les bains froids; on a pris la coutume heureuſe de les vêtir légérement & ſans ligatures.

QUAND il n'eſt que petit jour chez Madame,

les bons amis & les petits chiens ont la liberté d'entrer; les volets ne ſont qu'à demi-ouverts: le petit jour commence à onze heures ſonnant.

QUELQUES femmes à Paris, ne ſe levent que vers le ſoir, & ſe couchent lorſque l'aurore paroît; une femme bel-eſprit adopte ordinairement cette coutume, & on l'appelle une *lampe*.

LA maîtreſſe de la maiſon ne parle point des plats qui ſont ſur la table; il ne lui eſt permis que d'annoncer une poularde de Rennes, des perdrix du Mans; des pâtés de Périgueux; du mouton de Ganges & des olives d'Eſpagne.

POUR être l'homme du jour, il faut avoir délicateſſe de complexion, délicateſſe d'eſprit, délicateſſe de ſentiment.

CE qu'il y a de plus rare à Paris, c'eſt d'avoir un Régiment & de n'en pas tirer vanité devant les femmes: rien de moins commun, qu'un Officier non pas honnête, mais modeſte.

UN Colonel dit qu'il eſt venu à Paris *pour faire des hommes*, au lieu de dire faire des ſoldats: l'uſage a tellement prévalu qu'on ne ſe ſert point d'un autre terme devant les femmes.

LES boucles de ſouliers reſſemblent toujours à celles des harnois. Elles varient quant au travail.

UN bon mot fait la fortune d'un homme : le Comte de *** n'avoit que mille écus de rente, il donnoit trois mille livres à ſon Coureur, & il diſoit, *j'ai trouvé l'art d'avoir toujours une année de mon revenu devant moi.* Ce bon mot enchanta toutes les femmes, & fit une partie de ſon avancement.

LES riches ne font plus bonne chere, parce qu'ils ont commencé de trop bonne heure, & qu'ils ont le goût émouſſé. Souvent le maître de la maiſon, au milieu d'une table délicieuſement ſervie, boit triſtement du lait.

DES jus & des coulis; voilà la cuiſine nouvelle.

LES hommes depuis quelques années, ſont devenus jaloux d'avoir une belle figure, & ils font tout pour ne pas paroître laid. Ils ſe coëffent plus ſimplement, & mieux qu'il y a quinze ans.

POINT de maiſon aſſez riche à Paris, pour donner à dîner & à ſouper. La robe dîne & le

finance ſoupe. Les Seigneurs ne dinent qu'à trois heures & demie.

CELUI qui tient une bonne table, a du moins l'avantage que l'on ne paſſe point ſous ſilence ſes qualités, & s'il a des talens, ils ne reſteront pas ſans proneurs.

LES riches ont de l'argent pour les ſuperfluités; ils n'en ont point pour obliger.

C'EST un militaire, dit-on, qui a inventé une dormeuſe, pour courir la poſte entre deux draps.

ON donne des penſions ſur les jeux à des femmes des qualité; & les vieilles tiennent le tripot.

NOS jeunes Seigneurs ont dans leur bibliotheque *Montaigne & Monteſquieu*; mais les volumes en ſont encore vierges.

L'ART de parler remplace l'éloquence, & cela eſt bien différent.

TOUT ſe fait par intrigue; les moindres places ne s'accordent que par des détours. On ne voit que ſoi & ſes créatures; on abîme un honnête adverſaire, ou pour n'en avoir pas le démenti

menti ou pour s'acquitter, en mettant de la protection à la place de l'argent.

L'HOMME qui peut dire *mon orangerie*, croit qu'il n'y a plus rien à ajouter à un mot auſſi ſublime.

TELLE femme dit qu'elle aimeroit mieux être enterrée à St. Sulpice, que de vivre en province.

Divin, *déteſtable*, mots encore ordinaires aux critiques, malgré le ridicule verſé à pleines mains ſur ce ton tranchant.

ON avoue néanmoins aſſez généralement qu'il n'y a rien de ſi ſtérile & de ſi ſuperflu, que d'analyſer les Arts de pur ſentiment.

LES gens du monde ont fait dans la langue, une langue nouvelle; on n'a pas tort de dire qu'elle eſt élégante; mais *inexpreſſive* & ſans couleur.

LA ſecte des Puriſtes a regné pendant deux ou trois années; elle tombe aujourd'hui : ces éplucheurs de mots s'eſtimoient des perſonnages rares, parce qu'ils poſſédoient aſſez bien la grammaire.

ON déclame toujours contre les Financiers, & moi tout le premier. Ils ont tant fait de mal, a dit quelqu'un, que ceux d'aujourd'hui, qui en font moins, payent pour leurs devanciers.

LES bourgeois n'ont pas encore de cuiſiniers; mais cela viendra.

COMBIEN de dupeurs d'oreilles, & combien tous les jours d'oreilles dupées!

C'EST la manie des grands de regarder ceux qui les abordent, des pieds à la tête; ce qui s'appelle toiſer. Il eſt facile à celui que cela choque, de les toiſer à ſon tour.

LE toupet & ſa formation ſont une étude pour le petit-maître qui veut trouver ſon front admirablement développé, toutes les fois qu'il interroge un miroir. Le perruquier capable d'arrondir ſon toupet d'une maniere qui lui plaiſe, eſt un homme précieux.

MAIS il y a cent mille hommes ſans aucune eſpece de tâche, qui regardent tout travail comme roturier, & qui l'abandonnent au vulgaire avec dédain. Il faut bien qu'ils s'occupent de ces choſes importantes.

Le valet-de-chambre ne porte point de livrée, ſe borne à accommoder ſon maître, a ſoin de la garderobe, & le ſert à table.

Les tracaſſeries ſont moins fréquentes à Paris, que par-tout ailleurs.

Au banquet faſtueux des grands & des riches, il n'eſt pas rare de voir des femmes ne boire que de l'eau, ne point toucher à vingt mets délicats, bâiller, ſe plaindre de leur eſtomac; & des hommes les imiter en dédaignant le vin par air, & pour afficher le bon ton.

Il n'y a qu'à Paris, où les femmes de ſoixante ans ſe parent encore comme à vingt, & offrent un viſage fardé, moucheté; enfin, une tête fontangée.

Personne ne lit plus pour apprendre; on ne lit que pour critiquer.

On recommence à parler de ſon *fief*. Quant au *cheval de race*, l'expreſſion en devient ſurannée.

PROMENONS-NOUS.

JETTONS un coup-d'œil ſur les établiſſemens de nos Ayeux; ainſi j'apprendrai l'hiſtoire des ſiecles qui m'ont précédé; & chaque égliſe, chaque monument, chaque carrefour m'offrira un trait hiſtorique & curieux. Tout ce qu'a fait le fanatiſme va ſe repréſenter à ma mémoire. Car les ſottiſes antiques n'ont pas manqué de recevoir des monumens propres à les immortaliſer, comme ſi elles avoient craint de ne point échapper à cette honteuſe célébrité. On ne les apperçoit néanmoins qu'à l'aide d'une légere érudition.

ON conſerva juſqu'au temps de Démétrius de Phalere, c'eſt-à-dire, l'eſpace de neuf cents années, le vaiſſeau que monta Théſée, lorſqu'il délivra les Athéniens du tribut de Minos. A meſure que ce vaiſſeau vieilliſſoit, on remplaçoit les pieces pourries par des pieces d'un bois neuf, de ſorte que l'on diſputa dans la ſuite ſi c'étoit le même vaiſſeau, ou ſi ç'en étoit un autre. La ville de Paris reſſemble un peu à ce vaiſſeau; on a tant mis de pieces qu'il ne reſte rien de la premiere conſtruction.

Je ſonge que quand je ſerois Gentil-homme, & que je ferois remonter mon arbre généalogique, juſqu'aux temps de Marcomir & de Pharamond, ce qui rendroit ſi fier un autre, ne m'énorgueilliroit pas un inſtant; car je ne prouverois autre choſe, ſinon, que je tire mon origine d'un *Sicambre*; c'eſt-à-dire, d'un barbare & d'un demi-ſauvage.

Je me rappelle que Saint-Remi, prêt à verſer l'eau du batême ſur la tête de Clovis, en préſence de ſon armée, lui dit: *baiſſe le cou, fier Sicambre.*

Et ſi le ciel venoit à découvrir, tout-à-coup à nos regards, la véritable filiation des généalogies humaines, quel ſpectacle nouveau & curieux! point de Roi qui ne comptât un eſclave parmi ſes ayeux; point d'eſclave qui ne comptât un Roi.

Le vrai noble ne ſeroit-il pas ce bourgeois, qui ſe vantoit de pouvoir prouver par des titres authentiques, *plus de ſix cents ans de roture, de pere en fils.*

Qui auroit dit au grand Conſtantin, que les plus brutaux des hommes s'aſſeieroient un jour ſur ſon trône, & s'en diroient fiérement les pro-

priétaires? Les puiſſantes Monarchies ont été fondées par des barbares, & le deſcendant d'un Calmouke, maintenant vêtu de peaux de bêtes ſauvages, portera peut-être un jour la ſuperbe couronne de France. Que ne fait pas le tems, & quelles étranges révolutions n'amene-t-il pas ſur la terre!

NOTRE premiere origine du moins, eſt plus noble que celle de Rome: nous n'avons pas eu pour fondateur, un berger Romulus qui, pour peupler ſa petite ville, fit ſignifier à tous les voleurs, brigands, meurtriers de l'Italie & de la Toſcane, de venir jouir chez lui d'une ſauvegarde infame.

EN me promenant donc, je voyage dans l'antiquité; je me rappelle les époques les plus intéreſſantes. Je me plais à croire que je ſuis deſcendu des Francs, qui portoient les cheveux longs, & non des Gaulois, peuple ſubjugué, dont on coupoit la chevelure. A mon amour pour la liberté, je me ſens de la race du peuple vainqueur, qui conſervoit ſes cheveux dans toute leur longueur; & quand je vois les cheveux flottans de nos Préſidens, Conſeillers & jeunes Avocats; je me dis, *voilà les Francs!*

J'AIME à me repréſenter cette ville ſuperbe,

ſortant d'un marais fangeux, vers la fin de la ſeconde race, & enfermée juſqu'alors, entre les deux bras de la riviere. Je ne rencontre point des bœufs, ſans me dire, voilà les courſiers du caroſſe du Roi Dagobert :

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Il y avoit loin de ce char, à celui qui conduiſoit Louis XVI, le jour de ſon ſacre, dans la ville de Rheims. Mais le bon Dagobert ne croyoit peut-être pas à la poſſibilité d'une plus grande magnificence.

A la rue du Pet-au-Diable & Tire-Boudin je vois ſuccéder les belles rues qui environnent le Luxembourg, le Palais Royal & les Tuilleries. Des hameaux ont été le berceau de grands Empires ; & des barques de pêcheurs, l'origine de puiſſances maritimes.

A meſure que le cimetiere des Innocens vient affliger ma vue ; j'apperçois auſſi la Tour octogone, où l'on faiſoit ſentinelle contre les Normands, dont les incurſions ſubites & fréquentes alarmoient la ville. Dans la belle rue Saint-Antoine, venoient des choux, des carottes & des navets : là ſe tint le Tournois où Henri II fut bleſſé ; là ſe battirent

depuis & ſe firent juſtice mutuelle, les infames mignons de Henri III. Enfin, je me rappelle que les droits de la Porte du Nord, ſous Louis-le-Gros, ne rapportoient que 12 francs, c'eſt-à-dire environ 408 livres; & ſi la ville étoit petite alors, elle étoit du moins heureuſe.

Le quartier de l'Univerſité me dit que Philippe-Auguſte aima les Lettres & fonda les Ecoles : ces Ecoliers peuplerent la ville; & c'eſt à raiſon de cette population, que le Parlement devint ſédentaire, ſous Philippe-le-Bel : ainſi les Lettres ont toujours été utiles..... Je gliſſe un peu ſur le pavé; cela me fait ſouvenir qu'on ne commença de paver les rues, qu'en 1184; & que ce fut un Financier qui fit cette bonne œuvre : après en avoir donné le projet, il contribua beaucoup à la dépenſe.

Si je traverſe la place des Victoires, je me dis : on voloit en plein jour, ſur ce terrein où l'on voit aujourd'hui la figure d'un Roi, qui voulut être conquérant. Ce quartier s'appelloit *le quartier Vuide-Gouſſet*. Un petit bout de rue, qui conduit à la place où le Souverain eſt repréſenté en bronze, en a retenu le nom : & dans cette place des Victoires, qui a ſi long-temps révolté l'Europe, je ne puis m'empêcher de me rappeller ce

Courtiſan (1) qui, ſelon l'Abbé de Choiſi, avoit eu le deſſein d'acheter une cave dans l'Egliſe des Petits-Peres, de la pouſſer ſous terre, juſqu'au milieu de cette place, afin de ſe faire enterrer, & de pourrir religieuſement ſous la ſtatue de Louis XIV, ſon maître, *l'homme immortel.*

Je ne traverſe point la rue de la Féronnerie, ſans voir le couteau ſanglant de Ravaillac ſortir fumant de ce cœur généreux, qui ne méritoit pas de mourir de la mort des tyrans.

C'est le bon Henri IV qui a fait achever le Pont-neuf ; ſon effigie a réjoui ma vue, preſque chaque jour de ma vie : mais juſqu'à quand dureront les maiſons ſur les ponts, les marchés infects, étroits & ſans abord, les rues tortueuſes, embarraſſées & mal propres.

Et je vois la Baſtille que Charles V fit bâtir, ſans en deviner le futur emploi ; & que tout ami des loix ne conſidere point, ſans s'indigner & gémir.

C'est tout auprès, & ſur le quai des Céleſ-

(1) Le Maréchal de la Feuillade : il avoit déplu d'abord au Roi. Il dit : il a de l'averſion pour moi ; eh bien ! je la ſurmonterai, & je ferai ſon favori.

tins, que je revois en idée, l'Hôtel Saint-Paul, qu'occupoit le ſage Charles V. La Royauté alors avoit un front populaire : la Maiſon Royale étoit flanquée de colombiers, les jardins renfermoient des légumes ; & un luxe monſtrueux ne conſternoit pas le regard du Citoyen.

RUE des Ecrivains. Le nom de Nicolas Flammel, ſi cher aux adeptes, me revient en mémoire ; il fut bienfaiſant & conſéquemment, ſa mémoire doit être honorée. Il fonda des Hôpitaux, & toutes ſes libéralités ont porté l'empreinte d'un véritable ami de l'humanité. Je vénere Nicolas Flammel & Pernelle ſa femme. Qu'il ait trouvé la pierre philoſophale ou non ; ſes recherches, ſes travaux & ſes fondations annoncent un homme ſupérieur à ſon ſiecle.

Quand je m'embarque ou que je débarque au Port Saint-Landry, il m'eſt impoſſible de ne pas me ſouvenir, que le corps d'Iſabeau de Baviere, cette méchante Reine, femme de Charles VI, morte en 1435, fut confié à un Batelier, qui avoit ordre de le remettre, ſans autre cérémonie, au Prieur de Saint-Denis : les frais de telles obſeques n'étoient pas conſidérables.

L'EGLISE Notre-Dame, qui ne fut achevée qu'au bout d'environ deux cents ans, & dont le

portail très-curieux porte l'empreinte du génie de nos peres, eſt un monument qui a de la grandeur, de la majeſté, & dans lequel je me promene toujours avec plaiſir. On a reblanchi ce Temple, & il a perdu cette teinte vénérable & cette obſcurité impoſante, qui commande un reſpect religieux.

Le Palais, jadis ſéjour des Rois de la troiſieme race, incendié il y a trois ans, eſt rebâti au moment que j'écris. Les Magiſtrats n'arrivoient point alors dans un équipage. On voyoit deux Conſeillers en robes & en rabats, montés ſur la même mule, débarquer fraternellement ſur les degrés de la grand'ſalle, & s'en retourner de même.

J'entre dans la petite Egliſe de Saint Pierre-aux-Bœufs, qui fut profanée en 1503, par un jeune homme d'Abbeville. Il arracha l'hoſtie des mains du Prêtre, en s'écriant; *quoi! toujours cette folie?* Ce jeune homme étoit inſtruit, entendoit très-bien Homere, Ciceron & Virgile; il fut brûlé vif pour réparation.

Et la rue d'Enfer, où l'on ne voit plus ni diables ni revenans; mais qui porte ſur des carrieres beaucoup plus dangereuſes. Saint Louis la donna aux Chartreux pour exorciſer ces fantômes;

depuis ce tems on n'y vit plus de ſpectres; & leſdites maiſons, bien peuplées, rapportent de bel & bon argent.

L'HOPITAL des Quinze-vingts fut fondé par le même Saint-Louis : on vient de le mettre à bas, & la place eſt nette. C'étoit-là que les Prédicateurs faiſoient la répétition des ſermons qu'ils devoient prêcher à la Cour.

RUE de la Poterie, commença le ſpectacle François : c'étoit le Procureur du Roi qui faiſoit la Police; & non les Gentils-hommes de la Chambre, qui faiſoient alors le lit du Roi, & rien de plus.

AUX Halles; Charles V, encore Dauphin, haranguoit de toutes ſes forces contre Charles-le-Mauvais, Roi de Navarre; mais il y fut ſifflé, parce qu'il n'avoit pas la bonne mine & l'éloquence de ſon adverſaire.

RUE des Prouvaires : Alphonſe V, Roi de Portugal, fut magnifiquement logé chez un Epicier; ainſi que nous avons vu de nos jours, l'Empereur habiter un appartement garni, rue de Tournon, afin d'y être plus libre qu'ailleurs.

C'EST à la Butte Saint-Roch que la Pucelle

d'Orléans se distingua & fut blessée, en attaquant Paris, dont les Anglois étoient les maîtres. Cette Butte Saint-Roch portoit encore, il y a cent ans. des moulins sur sa cîme.

Au reste, le grand César a logé dans la Cité, & l'Empereur Julien aussi, qui aimoit fort les Parisiens & leur Ville, ce dont je lui sais bon gré.

Rue de l'Université; je songe aux priviléges de cette Université, tombés en désuétude (1). Dès qu'on y portoit quelqu'atteinte, elle fermoit ses écoles, plus de leçons théologiques, scolastiques; plus de sermons. La Cour allarmée étoit forcée de céder. Le nom de Charlemagne alors remplit mon imagination : les bulles des souverains Pontifes régissoient ce Corps, chez lequel étoient concentrées toutes les lumieres. Il ne lui reste plus, de cette ancienne & incroyable puissance, que quelques formes extérieures. Le Recteur fait ouvrir les deux battans chez le Roi, & se promene dans Paris, tous les trois

(1) Il faudroit aujourd'hui la détruire. Il est inepte d'entretenir cent Professeurs, pour enseigner un peu de latin & quelques mauvais sophismes : voilà tout ce qu'ils font; & la langue Françoise, que ces Professeurs parlent & écrivent si mal, aucun Ecolier ne la sait au sortir de leurs écoles.

mois, comme le Monarque des esprits : c'est ordinairement un pauvre pédant, gonflé de latin & de sottise. S'il meurt pendant son Rectorat ; l'Université a le droit de le faire enterrer à Saint-Denis, à la suite des Rois. L'Université toutefois a donné l'idée des Postes.

Je me rappelle en riant, au sujet des droits du Recteur, que Jules II menaçoit de jeter un interdit sur le Royaume, & de citer Louis XII, le Clergé de France & le Parlement de Paris, à comparoître devant lui.

Je ne puis pas entendre parler de la cloche de Saint-Germain l'Auxerrois, parce qu'elle donna le signal du massacre de la Saint-Barthélemi.

La nouvelle Eglise Sainte-Geneviéve me prouve que dans tous les temps, on a demandé à cette Sainte-bergere, la guérison des Princes & des Rois ; ainsi que de la pluie dans la sécheresse, & du beau temps dans la pluie. Ce nouvel édifice va propager encore cette vieille coutume, & il y a apparence qu'elle subsistera long temps.

Dans l'ancienne Eglise, j'ai baisé pour mon compte la chasse découverte de la Sainte, avec toute le populace de Paris, le 10 mai

1774, au moment même que Louis XV expiroit ; & je me ſouviens d'un bon mot qui fut dit à mes côtés, & que je n'imprimerai pas, car il ne faut pas tout imprimer.

En contemplant la façade du Louvre, je me dis : Louis XIV avoit une furieuſe paſſion pour l'Architecture ; car malgré tout ſon orgueil, il a traité le Cavalier Bernin, à l'inſtar d'un Souverain ; & néanmoins le deſſin de Claude Perraut, quoique Médecin de profeſſion, fut heureuſement préféré ; & c'eſt d'un tel homme, que le verſificateur Boileau a eu l'inſolence de vouloir ſe moquer.

Ah ! ſi Louis XIV, m'écrié-je quelquefois, avoit dépenſé à Paris, le quart de ce que lui coûta depuis ſon Verſailles, Paris ſeroit devenu la plus étonnante ville de l'Univers.

Et ſi je me trouve engagé dans la rue Trouſſe-Vache, je me ſouviens que le Cardinal de Lorraine, revenant du Concile de Trente, & voulant faire une eſpece d'entrée triomphante à Paris, fut chargé vertement par Montmorency : alors ſa craintive Eminence ſe ſauva dans l'arriere-Boutique d'un marchand, & delà, ſous le lit d'une pauvre ſervante, d'où il ne ſortit que quand celle-ci voulut enfin ſe coucher.

Et le puits d'amour, rue de la Truanderie! je le regarde avec reſpect; c'étoit l'autel où les les amans du bon vieux temps, ſe juroient & ſe gardoient fidélité.

Rue Saint-Thomas du Louvre, étoit l'Hôtel de Rambouillet, bureau d'eſprit, où ſiégoit Mademoiſelle de Scudéri. On n'y traitoit pas des queſtions profondes, politiques, méthaphyſiques, &c.; mais la converſation y étoit gracieuſe, légere, & avoit cette fleur de galanterie, qui a été remplacée par la froide & taciturne politeſſe.

Le burleſque Scarron, qui eut pour ſucceſſeur le grave Louis XIV, lequel épouſa ſa veuve, prude dangereuſe s'il en fut jamais, demeuroit rue de la Tixeranderie.

A la place où l'on a vu depuis le clément Henri IV, fut brûlé le grand Maître des Templiers; & ce ne fut pas là la ſeule victime. Le cruel Philippe-le-Bel ſe rendit coupable de ce crime atroce aux yeux de la poſtérité. Leurs priviléges & leurs poſſeſſions; leur ton qui viſoit à l'indépendance, voilà ce qui arma Philippe-le-Bel contr'eux; & pour les anéantir, on leur chercha des forfaits imaginaires: leurs biens, meubles

meubles furent confiſqués au profit du Comte de Provence : quelle horreur !

C'EST dans la vieille rue du Temple que fut aſſaſſiné par le Duc de Bourgogne, le Duc d'Orléans, frere unique du Roi Chales VI qui, quoiqu'en démence, porta toujours le ſceptre.

ET quand je paſſe vis-à-vis la nouvelle école de Chirurgie, je ne puis m'empêcher de ſonger que la diſſection du corps humain paſſoit encore pour un ſacrilege, dans le commencement du regne de François Ier. Combien de découvertes anatomiques depuis ce temps-là ! & avec quelle rapidité cette ſcience ſi retardée s'eſt accrue & perfectionnée de nos jours !

FUYONS ce paſſage, *c'eſt la Morne*; c'eſt ce petit caveau où l'on dépoſe les corps morts, dont la juſtice ſe ſaiſit, le tout pour qu'on puiſſe les reconnoître. La populace eſt avide de cet affreux ſpectacle; c'eſt bien le plus révoltant que l'imagination puiſſe repréſenter.

QUI croiroit de nos jours, que l'Egliſe de Saint Jacques-de-la-Boucherie fut jadis un lieu de refuge pour les aſſaſſins : rien n'eſt plus vrai cependant.

A la place de Greve...On ne peut traverſer cette place ſans faire, malgré ſoi, des réflexions ſur notre Juriſprudence criminelle, qui, par ſon imperfection, contraſte ſi honteuſement avec les lumieres de notre ſiecle.

QUAND je paſſe la riviere au quai Malaquais ou des quatre Nations, il me revient en mémoire le diſcours de ce Batelier qui, tenant Henri IV dans ſon bateau, & ne le connoiſſant pas, diſoit ne pas trop goûter les fruits de la paix de Vervins : *il y a des impôts ſur-tout, juſqu'à ce miſérable bateau, avec lequel j'ai bien de la peine à vivre.* ---- *Le Roi*, continua Henri IV, *ne compte-t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là ?* ---- *Le Roi eſt un aſſez bon homme*, repliqua le Batelier ; *mais il a une maîtreſſe à qui il faut tant de belles robes & tant d'affiquets ! & c'eſt nous qui payons tous cela : paſſe encore ſi elle n'étoit qu'à lui ; mais on dit qu'elle ſe fait careſſer par bien d'autres.* Voici mon autorité : *Eſſais ſur Paris de Sainte-Foix. Tome* 3, *pag.* 278.

JE vois en plein ce Louvre d'où Henri III prit la fuite devant le Duc de Guiſe qui, manquant de le faire priſonnier, manqua ce jour-là de mettre la couronne ſur ſa tête, & de com-

mencer en ſa perſonne une quatrieme race. Sous cette nouvelle dynaſtie, la France auroit pris ſans doute une toute autre forme, une combinaiſon différente ; & les Hiſtoriens hiſtoriographes de France n'auroient pas manqué de.....; mais il ne s'agit point ici de cela : paſſons à un nouveau chapitre.

LA SAINTE-CHAPELLE.

VOYONS la Sainte-Chapelle fondée par Saint-Louis, pour remplacer l'oratoire de Louis-le-Gros.

NICOLAS Boileau Deſpreaux, placé ſi mal-à-propos au rang de nos grands hommes, y eſt enterré préciſément ſous le Lutrin qu'il a chanté.

DE grands vitraux, qui ont plus de ſix cents ans, & qui ont été vus par la Reine Blanche, amante d'un beau Cardinal, font un très-bel effet, & rappellent le ſiecle des Croiſades. Les idées ſingulieres qui regnoient alors, reviennent en foule à notre mémoire.

DANS ce même ſiecle, l'Empereur Baudouin

ayant beſoin d'argent, engagea avec un regret infini les reliques de ſa Chapelle, & le *dévot* Louis, Roi de France, dans la joie de ſon ame, crut faire une excellente acquiſition, en payant *deux millions huit cent mille livres de notre monnoie*, un morceau de la vraie croix, le fer de la lance, dont le côté adorable de Jeſus-Chriſt fut percé, une partie de l'éponge qui ſervit à lui donner du vinaigre, & un fragment de la pierre du Saint-Sépulcre, &c. Puis il retira pour une ſomme à peu-près pareille, la couronne d'épines qui étoit en gage chez les Vénitiens. Rien n'égala ſon ivreſſe extatique, quand il put raſſembler dans une chaſſe, ces précieuſes conquêtes.

La nuit du 10 Mai 1575, une main ſacrilege déroba le morceau de la vraie croix: quelle déſolation! On mit des gardes aux portes; on fouilla tout le monde; on fit une proceſſion générale pour demander au Ciel le recouvrement de la relique; on ne retrouva point les voleurs ni le vol : on publia que la Reine-Mere, avide d'argent, avoit vendu cette relique aux Italiens, qui cependant en revendoient alors à toute l'Europe.

Pour conſoler la douleur publique, on puiſa dans le coffre un ſecond morceau de la vraie

Croix ; mais hélas ! bien inférieur au premier, en longeur, largeur & groſſeur. On l'enchaſſa dans une croix toute ſemblabe à celle qui avoit été enlevée : cette croix eſt la même que l'on expoſe aujourd'hui à la vénération des Fideles.

Le chef de Saint-Louis eſt dans cette Egliſe : il appartenoit au tréſor de Saint-Denis ; mais le Roi Philippe-le-Bel obtint du Pape, que le chef & une côte de Saint-Louis ſeroient tranſportés dans la Chapelle de Paris. Néanmoins, pour ne pas trop affliger les Bénédictins, qui ſe lamentoient ſur cette perte, on laiſſa au tréſor la *mâchoire* inférieure de ce Chef.

Le Chantre porte au haut de ſon bâton, une tête antique de l'Empereur Titus, qu'on a métamorphoſée en tête de Saint-Louis, à raiſon de quelques traits de reſſemblance.

Ainsi l'Empereur Titus aſſiſte tous les jours à l'office de la Sainte-Chapelle, tenant d'une main une petite croix, & de l'autre une couronne d'épines. Certes, l'Empereur Titus ne s'y attendoit pas !

La nuit du Jeudi au Vendredi-Saint, on expoſe publiquement à la Sainte-Chapelle, un morceau du bois de la vraie Croix. Tous les

Epileptiques, ſous le nom de poſſédés, accourent en foule, & font mille contorſions en paſſant devant la Relique : on les tient à quatre; ils grimacent, pouſſent des hurlemens & gagnent ainſi l'argent qu'on leur a diſtribué.

ON tolere ce ſpectacle ridicule, pour entretenir parmi la populace, l'eſpérance de la guériſon miraculeuſe de ces maux réputés incurables, ou pour maintenir la croyance qui lui reſte.

PLUSIEURS de ces prétendus poſſédés, qui ne hurlent qu'à minuit préciſe, au moment que l'on tire du coffre l'inſtrument du ſupplice du Sauveur du monde, ont le privilege ce jour-là de ſe répandre en imprécations publiques; elles ſont ſenſées la pure inſpiration du Diable.

J'Y ai entendu en 1777, le plus hardi, le plus incroyable des blaſphémateurs. Imaginez tous les adverſaires de Jeſus-Chriſt & de ſa divine mere; imaginez tous les impies incrédules mêlés enſemble, & ne formant qu'une ſeule voix; eh bien! ils n'ont jamais approché de ſon audace ſacrilége, injurieuſe & dériſoire! Ce fut pour moi & pour toute l'aſſemblée, un ſpectacle bien nouveau & bien étrange, que d'entendre un homme

défier publiquement & d'une voix de tonnerre, le Dieu du temple, insulter à son culte, provoquer sa foudre, vômir les invectives les plus atroces; tandis que tous ces blasphèmes énergiques étoient mis sur le compte du Diable.

La populace se signoit en tremblant, & disoit, le front prosterné contre terre, *c'est le Démon qui parle.* Après qu'on l'eut fait passer trois fois de force devant la Croix; & huit hommes le contenoient à peine; ces blasphèmes devinrent si outrés, si épouvantables, qu'on le mit à la porte de l'Eglise, comme abandonné à jamais à l'empire de Satan, & ne méritant pas d'être guéri par la Croix miraculeuse. Imaginez une garde publique, qui préside cette nuit-là à cette inconcevable farce, dans un siecle tel que le nôtre!

Insensé ou maniaque, ou simplement acteur soudoyé; je n'ai jamais conçu le rôle de ce personnage. Ceux qui auront été présents, & qui se rappelleront ses licencieuses paroles, doivent confesser qu'il poussa ce rôle bien avant; & que le lendemain à leur réveil, rien ne dut leur paroître plus extraordinaire que le fait de la nuit.

L'année suivante, le beau monde se rendit

en foule, pour voir la seconde représentation de cette curieuse comédie, devenue fameuse par le récit fidele des assistans. On attendoit *le grand acteur*, mais il ne parut pas. La Police lui avoit fermé la bouche : le Diable se tut conséquemment : il n'y eut que des convulsionnaires subalternes, qui ne méritoient pas la peine d'être examinés ni entendus : à peine vomirent-ils *un petit blasphême*. Le diable avoit épuisé l'année précédente toute sa rhétorique ; mais il faut convenir qu'elle fut riche. Croiroit-on, je le répete, que tout cela se passe à Paris, dans le dix-huitieme siecle. Pourquoi ? Comment ? A quel but ? je n'en sais rien ; & bien d'autres seroient embarrassés à répondre.

L'ÉGLISE DE SAINTE-GENEVIÉVE.

A Dieu ne plaise que je me moque de Sainte-Geneviéve, Patrone antique de la Capitale ! Le petit peuple vient faire frotter des draps & des chemises à la chasse de la Sainte, lui demander la guérison de toutes les fievres, & boire en conséquence de l'eau mal propre, qui sort d'une fontaine réputée miraculeuse. Mais les Echevins & le Parlement, & les autres Cours souveraines lui demandent bien de la pluie dans la

sécheresse, & la guérison des Princes! Quand ils agonisent, on découvre alors la chasse par degré, comme pour laisser échapper plus ou moins de vertu efficace, selon le danger. Quand il est extrême, alors la chasse est exposée toute nue.

A Dieu ne plaise que je me moque de ce bon peuple, qui tourne le dos au saint-sacrifice de la Messe, pour se prosterner devant la Sainte-Bergere! Le sourire naît d'abord involontairement sur les levres; mais quand je vois sur le visage des dévots, la douce chaleur de l'espérance qui enflamme & brule leur cœur; quand j'y lis les sentimens d'affection dont ils sont pénétrés, l'attente qui les consume, la confiance qui les anime; je me reproche de ne point partager ces consolantes émotions: & la raison & la philosophie ne mettent rien à la place de ces heureuses & profondes illusions.

Oui! tel Savetier meurt d'amour pour Sainte-Geneviéve, la consulte dans ses chagrins, l'invoque dans ses peines, l'appelle dans ses afflictions, & ressent les transports de la passion la plus enthousiaste. Je voudrois pouvoir jouir comme lui, en présence de la chasse, de ces voluptés extatiques.

JE ſais que je ne vois pas ailleurs des fronts plus reſplendiſſans, devant l'objet de leur tendreſſe. J'ai vu couler des pleurs; j'ai entendu des ſanglots, des ſoupirs qui m'ont ému juſqu'au fond de l'ame; & j'ai reſpecté en ce moment ce culte adapté aux bornes de l'intelligence du vulgaire, adapté peut-être encore plus à ſa miſere. Il prie avec ferveur; il prie de toutes ſes forces : ſon cœur ſe fond, s'amollit, ſe répand; & l'ame du philoſophe reſte quelquefois ſeche & aride, même lorſqu'il veut s'élever vers un culte plus ſublime & plus pur.... Je retournerai au pied de la chaſſe de Sainte-Geneviéve; je me mettrai à genoux au milieu des dévots, & je reſpecterai leur foi & leur confiance.

J'AI vu une femme préſenter trois chemiſes au robuſte Irlandois, qui, au moyen d'une longue & peſante gaule, atteint à la chaſſe de la Sainte, très-exhauſſée. Les chemiſes ayant ſuffiſamment frotté les parois de la chaſſe, redeſcendirent; mais la femme ſoutint que la chemiſe du milieu n'ayant point touché la chaſſe, n'avoit pu recevoir la vertu miraculeuſe. Elle obligea l'Irlandois à reporter ſéparément la chemiſe du milieu au bout de la gaule : pour cette fois le frottement fut complet, & la femme ſatisfaite. Elle s'aviſa de jetter ſon argent dans

un tronc voiſin ; l'Irlandois ſoutint que cet argent devoit être mis dans un plat & non dans un tronc. Il parut regretter la double peine qu'il avoit priſe ; la femme emporta ſes chemiſes ſans s'embarraſſer de ſes murmures ; & elle diſoit, en s'en allant ; *elles ont bien touché à la chaſſe, je m'en vante !*

CURIEUX enſuite de lire des billets écrits à la main, & appliqués aux colonnes voiſines ; je m'approchai, & je lus :

ON recommande à vos prieres une jeune femme environnée de ſéducteurs, & prête à ſuccomber.

ON recommande à vos prieres un jeune homme, qui voit mauvaiſe compagnie & qui découche.

ON recommande à vos prieres un homme en danger de la damnation éternelle, & qui lit des livres *filoſopiques*.

ON bâtit une magnifique Egliſe, pour placer cette chaſſe ſous une ſuperbe coupole. Les curieux iront viſiter l'Architecture, & la populace la Sainte. On y travaille depuis vingt-cinq années ; mais Saint-Sulpice n'eſt pas encore achevé.

NOVICIAT DES JÉSUITES.

O Changement ! O inſtabilité des choſes humaines ! Qui l'eût dit ! que des loges de Francs-maçons s'établiroient rue Pot-de-Fer, au Noviciat des Jéſuites, dans les mêmes ſalles où ils argumentoient en Théologie ; que le *grand Orient* ſuccéderoit *à la Compagnie de Jéſus* ; que la *loge* philoſophique *des neuf ſœurs* occuperoit la chambre de méditation des enfans de Loyola ; que Mr. de Voltaire y ſeroit reçu Franc-maçon en 1778 ; & que Mr. de la Dixmerie lui adreſſeroit ces vers heureux :

Qu'au ſeul nom de l'illuſtre Frere,
Tout Maçon triomphe aujourd'hui :
S'il reçoit de nous la lumiere,
Le monde la reçoit de lui.

Que ſon éloge funéraire, & ſon apothéoſe enfin, ſe célébreroient avec la plus grande pompe, dans le même endroit où l'on invoquoit Saint-François Xavier.

O renverſement ! Le vénérable aſſis à la place du pere Griffet : les myſteres maçoniques rempla-

tant..... ; je n'oſe achever. Quand je ſuis ſous ces voutes inacceſſibles aux groſſiers rayons du ſoleil, ceint de l'auguſte tablier, je crois voir errer toutes ces ombres jéſuitiques, qui me lancent des regards furieux & déſeſpérés. Et là, j'ai vu entrer frere Voltaire, au ſon des inſtrumens, dans la même ſalle où on l'avoit tant de fois maudit théologiquement. Ainſi le voulut le grand Architecte de l'Univers : il fut loué d'avoir combattu pendant ſoixante années le fanatiſme & la ſuperſtition. Car c'eſt lui qui a frappé à mort le monſtre que d'autres avoient bleſſé. Le monſtre porte la flèche dans ſes flancs ; il pourra tourner ſur lui-même encore quelque temps, & exhaler les derniers efforts de ſa rage impuiſſante; mais il faut qu'il tombe enfin, & qu'il ſatisfaſſe à l'univers.

O Jéſuites ! (1) auriez-vous deviné tout cela, quand votre pere la Chaiſe enveloppoit ſon

(1) Les Jéſuites achetoient d'un valet de garde-robe, *la chaiſe percée* du feu Roi d'Eſpagne, pour tâcher de découvrir dans les papiers, dont ſa Majeſté s'étoit ſervie, quelques éclairciſſemens ſur ce qu'il leur importoit de ſavoir. Un frere blanchiſſoit le papier de ſon mieux, en rapprochoit les morceaux ; puis mes ruſés politiques liſoient, & tenoient conſeil. Cette anecdote peu connue, eſt très-vraie.

Auguſte pénitent dans les menſonges les plus dangereux ; & que d'autres de la même robe, lui inſpiroient leur barbare intolérance, leurs idées baſſes, rétrécies, attentatoires à la liberté & à la dignité de l'homme ! Vous avez été les ennemis obſtinés de la lumiere bienfaiſante de la philoſophie ; & des Philoſophes ſe réjouiſſent dans vos foyers, de votre chute rapide ! Les Francs-maçons, appuyés ſur la baſe de la charité, de la tolérance, de la bienfaiſance univerſelle, ſubſiſteront encore, lorſque vos noms ne réveilleront plus que l'idée d'un égoïſme perſécuteur !

PILIER DES HALLES.

Sous les piliers des halles, ſubſiſte encore la maiſon où eſt né notre Moliere, le Poëte dont nous nous glorifions. Là, regne une longue file de boutiques de Fripiers, qui vendent de vieux habits dans des magaſins mal éclairés, & où les taches & les couleurs diſparoiſſent.

Quand vous êtes au grand jour, vous croyez avoir acheté un habit noir ; il eſt verd ou violet, & votre habillement eſt marqueté comme la peau d'un léopard.

DES courtauds de boutique, déſœuvrés, vous appellent aſſez incivilement ; & quand l'un d'eux vous a invité, tous ces boutiquiers recommencent ſur votre route l'aſſomante invitation. La femme, la fille, la ſervante, le chien, tous vous aboyent aux oreilles ; c'eſt un piaillement qui vous aſſourdit, juſqu'à ce que vous ſoyez hors des piliers.

QUELQUEFOIS ces drôles-là ſaiſiſſent un honnête homme par le bras ou par les épaules, & le forcent d'entrer malgré lui ; ils ſe font un paſſe-temps de ce jeu indécent : on eſt obligé de les punir, en leur appliquant quelques coups de canne, afin de châtier leur inſolence ; mais ils ſont incorrigibles.

VOUS y trouvez auſſi de quoi meubler une maiſon, de la cave au grenier ; lits, armoires, chaiſes, tables, ſecrétaires, &c. Cinquante mille hommes n'ont qu'à débarquer à Paris, on leur fournira le lendemain cinquante mille couchettes.

LES femmes de ces Fripiers, ou leurs ſœurs, ou leurs tantes, ou leurs couſines vont tous les Lundis à une eſpece de foire, dite du *Saint-Eſprit*, & qui ſe tient à la place de Greve. Il n'y a pas d'exécution ce jour-là : elles y étalent

tout ce qui concerne l'habillement des femmes & des enfans.

Les petites bourgeoiſes les procureuſes, ou les femmes exceſſivement économes y vont acheter *bonnets*, *robes*, *caſaquins*, *draps*, & juſqu'à des *ſouliers* tout faits. Les mouchards y attendent les eſcrocs, qui arrivent pour y vendre des mouchoirs, des ſerviettes & autres effets volés. On les y pince, ainſi que ceux qui s'aviſent d'y filouter : il paroît que le lieu ne leur inſpire pas de ſages réflexions.

On diroit que cette foire ſeroit la défroque féminine d'une province entiere, ou la dépouille d'un peuple d'amazones. Des *jupes*, des *bouffantes*, des *déshabillés* ſont épars, & forment des tas où l'on peut choiſir. Ici, c'eſt la robe de la Préſidente défunte, que la Procureuſe achete : là, la griſette ſe coëffe du bonnet de la femme de chambre d'une Marquiſe. On s'habille en place publique, & bientôt l'on y changera de chemiſes.

L'*Acheteuſe* ne ſait & ne s'embarraſſe pas d'où vient le *corſet* qu'elle marchande : la fille innocente & pauvre, ſous l'œil même de ſa mere, revêt celui avec lequel danſoit, la veille, une fille lubrique de l'opéra. Tout ſemble puri-

rifié par la vente, ou par l'inventaire après décès.

COMME ce ſont des femmes qui vendent & qui achetent, l'aſtuce eſt à-peu-près égal des deux côtés. L'on entend de très-loin les voix aigres, fauſſes, diſcordantes, qui ſe debattent. De près la ſcene eſt plus curieuſe encore. Quand le ſexe (qui n'eſt pas là le beau ſexe) contemple des ajuſtemens féminins, il a dans la phyſionomie une expreſſion toute particuliere.

LE ſoir tout cet amas de hardes eſt emporté comme par enchantement; il ne reſte pas un mantelet; & ce magaſin inépuiſable reparoîtra ſans faute, le Lundi ſuivant.

RUE TIRECHAPPE.

SORTANT des piliers des halles, vous entrez dans la rue Tirechappe, lieu cher aux avares. Et pourquoi, me demandera-t-on? Parce qu'ils y compoſent un habit, à-peu-près comme un tragique moderne compoſe une tragédie françoiſe, de pieces & de morceaux rapportés.

L'AVARE entre dans cette rue étroite, où

pendent des milliers de fragmens d'étoffes de toute couleur, de toute grandeur, & ſous toutes les formes poſſibles : & à force d'aller d'une boutique à l'autre ; il trouve l'étoffe qu'il cherche. Le ſcientifique économe la reconnoît à la premiere vue. Son coup-d'œil eſt ſûr ; il ſait combien il faut de morceaux pour la facture de ſon habit, & il en a la coupe toute imprimée dans ſon cerveau. Il fait la leçon au tailleur ſurpris & mécontent, lui livre l'étoffe & la doublure : il n'y a que ce qu'il faut, il n'y a rien de trop. Quelle juſteſſe ! Quelle préciſion ! Le tailleur ſe tait, admire ; & comme il a rencontré ſon maître, il ſe contente du prix pour la façon.

CETTE rue ſemble renfermer un peuple Juif, tant il eſt ſâle & preſſé. C'eſt la même avidité dans le regard, le même patelinage dans la parole. Les magaſins ſont comblés ; on ne ſait où couche toute la maiſon : les cloiſons ſont formées de leurs marchandiſes, qui montent juſqu'aux plafonds. Les étoffes pendantes ſervent de rideaux ; & tous dorment enſevelis ſous des chiffons. Il faut de la chandelle pour y dîner en plein midi : & quand on veut vérifier la couleur d'un chiffon ; on le porte à la croiſée, dont les carreaux ſont enduits d'une craſſe lucrative.

Ce peuple Juif eſt riche ; il défile du matin au ſoir des morceaux d'étoffes de ſoie & de coton. Ils font de l'argent de ce qui paroîtroit à d'autres yeux, ne devoir remplir que la hotte du chiffonnier.

LE CHIFFONNIER.

JE l'ai prononcé ce mot ignoble ! me le pardonnera-t-on ? Le voyez-vous cet homme qui, à l'aide de ſon croc, ramaſſe ce qu'il trouve dans la fange, & le jette dans ſa hotte. Ne détournez point la tête ; point d'orgueil, point de fauſſe délicateſſe. Ce vil chiffon eſt la matiere premiere, qui deviendra l'ornement de nos bibliotheques, & le tréſor précieux de l'eſprit humain. Ce chiffonnier précede Montèſquieu, Buffon & Rouſſeau.

Sans ſon croc, mon ouvrage n'exiſteroit pas pour vous, Lecteur. Ce ne ſeroit pas un grand mal : d'accord ; mais vous n'auriez aucun ivre : vous lui devez cette matiere qui va former le papier, dont l'origine paroît ſi vile. Tous ces chiffons mis en pâte, voilà ce qui ſervira à conſerver les flammes de l'éloquence, les penſées ſublimes, les traits généreux des vertus,

les actions les plus mémorables du patriotiſme.

TOUTES ces idées volatiles vont ſe fixer auſſi rapidement qu'elles ont été conçues. Toutes ces images tracées dans l'entendement, s'attacheront, s'imprimeront, ſe colleront ; & malgré la Nature qui fait mourir l'homme de génie, ces productions appartiendront déſormais à l'Univers, & ne périront qu'avec lui. Honneur au Chiffonnier !

RUE DE LA HUCHETTE.

UNE maiſon de huit étages, & toute peuplée, s'écroula dans cette rue, le 9 Février 1767. On trouva dans les débris un jeune enfant de ſix ans, que deux poutres, en ſe croiſant heureuſement ſur ſa tête, avoient préſervé de la mort ; il n'avoit pas la plus légere contuſion.

LES Turcs qui vinrent à la ſuite du dernier Ambaſſadeur Ottoman, ne trouverent rien de plus agréable dans tout Paris, que la rue de la Huchette, à raiſon des boutiques de Rotiſſeurs, & de la fumée ſucculente qui s'en exhale.

On dit que les Limouſins y viennent manger leur pain ſec, à l'odeur du rôt.

A toute heure du jour on y trouve des volailles cuites ; les broches ne déſemparent point le foyer toujours ardent. Un tourne-broche éternel, qui reſſemble à la roue d'Ixion, entretient la torrefaction. La fournaiſe des cheminées ne s'éteint que pendant le Carême. Si le feu prenoit dans cette rue dangereuſe, par la conſtruction de ſes antiques maiſons, toutes de bois, l'incendie ſeroit inextinguible.

LE GROS-CAILLOU.

CE lieu peuplé de Guinguettes, eſt ſur le bord de la riviere, au-deſſous des Invalides. Là, on mange des matelottes, objet définitif & chéri des gageures Pariſiennes. Une bonne matelotte coûte un Louis d'or ; mais c'eſt un manger délicieux, quand elle n'eſt pas manquée. Les Cuiſiniers les plus fameux baiſſent pavillon devant tel marinier, qui ſait mêlanger & apprêter la carpe, l'anguille & le goujon. Ils cédent ce jour-là leur emploi à la main groſſiere, qui manie l'aviron. Les Cuiſiniers ont beau être jaloux ; ils accomodent les autres plats, excepté

la matelotte : ainſi l'ordonne tout maître friand ou connoiſſeur.

ON a voulu au commencement de la guerre, bâtir une frégatte au Gros-Caillou, pour donner aux Pariſiens une idée de nos opérations maritimes. Le peuple émerveillé de la nouveauté de ce ſpectacle arrivoit bouche béante, & s'imaginoit déja que la ſeine alloit rivaliſer & ſe fondre avec la tamiſe. Une flotte devoit s'élancer de ces plages pacifiques ſur l'océan, & paſſer des eaux douces aux ondes ameres.

TOUT prêtoit au ridicule : la crédulité du Pariſien voyoit déja les Anglois vaincus & humiliés. On avoit maſtiqué les planches qui formoient le formîdable chantier. On demandoit deux ſols aux Curieux : on montroit ſur l'arene les canons qui devoient faire reſpecter le pavillon François.... Mais un ruiſſeau qui s'enfla dans une nuit, emporta la frégate, & l'eſpérance ſuperbe des Armateurs.

NE ſeroit-ce pas là en petit, la véritable image de nos grandes & inutiles opérations maritimes ; *videbimus infrà*

L'ISLE SAINT-LOUIS.

L'ISLE eſt un quartier enfermé par la riviere, & ſéparé de la Cité. Il ſemble avoir échappé à la grande corruption de la Ville; elle n'y a point encore pénétré. Aucune fille de mauvaiſe vie n'y trouve un domicile: dès qu'on la connoît, on la pouſſe, on la renvoie plus loin. Les Bourgeois ſe ſurveillent; les mœurs des particuliers y ſont connues: toute fille qui y commet une faute, devient l'objet de la cenſure, & ne ſe mariera jamais dans le quartier. Rien ne repréſente mieux nne ville de Province, du troiſieme ordre, que le quartier de l'Isle. On a fort bien dit:

L'habitant du Marais eſt étranger dans l'Isle.

LES J'AI VU,

ET LES JE N'AI POINT VU.

JE n'ai point vu le Diacre canonisé en 1720, qui faisoit des miracles, au rapport des uns, tandis qu'il étoit irrévocablement damné par les autres; mais j'ai vu les champions de Jansénius & les disciples de Molina disputer pour la grace *efficace* ou *suffisante*, avec un acharnement, que l'arme du ridicule, dans les mains d'Aristophane, de Lucien & de Swift, n'auroit pu corriger.

MAIS bientôt ces Abbés qui ergotoient en grands Théologiens, sont devenus des petits-maîtres aimables, qui prennent la tonsure pour obtenir un bénéfice, qui passent gaiement leur temps à parcourir les sociétés, qui mangent de la maniere du monde la plus paisible les biens de l'Eglise; & qui honorent & regardent comme leur unique & véritable chef, l'Evêque qui tient la feuille des bénéfices.

SI quelqu'un s'avisoit de dire en les voyant; ces Messieurs en rabats, qui font des couplets, qui pincent la guitarre, qui grasseyent une chanson, sont tous *simoniaques*, les Dames se

feroient expliquer ce qu'on entend par ce mot effrayant ; puis elles diroient : quoi ! quand nous avons conclu avec Mr. un tel, le vieux titulaire de ce bénéfice, en faveur de Mr. le jeune Prieur au teint de roſes, nous avons participé à la *ſimonie*..... Ah ! que cela eſt drôle !

J'AI vu les *convulſionnaires* ; & dans quel temps ! du vivant de Fontenelle, de Monteſquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques Rouſſeau, de l'Abbé Raynal, de d'Alembert : ils faiſoient leurs contorſions d'énergumenes, tandis que ces ſages tenoient la plume.

JE n'ai point vu Louis XIV, peu de temps avant ſa mort, négocier pour trente-deux millions de billets ou de reſcriptions, pour en avoir huit ; c'eſt-à-dire, donner 400 en obligations, pour avoir 100 en argent : mais j'ai vu le Gouvernement inviter les Particuliers à porter leur vaiſſelle à l'Hôtel des monnoies ; ce qui étoit révéler à l'Europe notre détreſſe. On voit dans une liſte imprimée, & annexée au Mercure de France, que tel ſavetier, en généreux citoyen, avoit porté ſa taſſe d'argent pour qu'elle fût convertie en pieces de douze ſols, pour le ſoulagement de l'Etat.

JE n'ai point vu le Cardinal de Fleuri

ſigner *ſoixante mille lettres de cachet* pour la bulle : mais j'ai vu cet arbre Jéſuitique, coupé dans ſes racines, & effacé peu-à-peu de l'Univers, qu'il avoit couvert de ſes branches ſouples & obliques. La haine elle-même ſemble aujourd'hui fatiguée, & pardonne aux enfans de Loyola. Ils reprennent racine dans la Ruſſie-Blanche : le Roi de Pruſſe & l'Impératrice des Ruſſies les accueillent, quoiqu'ils connoiſſent très-bien & leur politique & leur eſprit.

JE n'ai point vu l'Empiriſme de *Laws* donner les convulſions de la cupidité à tout un royaume, & changer le génie des François ; mais j'ai vu la doctrine du ſieur *Quenai* apporter la famine ; tandis que des hommes avides, qui faiſoient alors le commerce, voyoient périr d'un œil indifférent la foule des journaliers & des manouvriers : j'ai vu le * **** peupler toutes les priſons, non par une méchanceté innée & réfléchie ; mais parce que ſes créatures tenoient *bureau de lettres de cachet*, où elles ſe vendoient preſque publiquement.

JE n'ai point vu la France dans ſon état de force & de gaieté, immédiatement après la bataille de Fontenoi ; mais j'ai vu une eſpece de guerre inteſtine & puérile, entre la Cour & la Magiſtrature. J'ai vu deux exils du Parle-

ment; & cette lutte petite & ridicule a plus ſéparé les cœurs du Trône, que tous les autres déſaſtres.

JE n'ai point vu les débats ſanglans pour la ſucceſſion de l'Empereur; mais j'ai vu deux guerres mal entrepriſes, mal conçues; & qui prouvent que la connoiſſance de nos vrais intérêts politiques nous manque & nous manquera encore long-temps.

JE n'ai point vu l'Hôtel-de-Ville fermé, & le paiement des rentes ſuſpendu; mais j'ai vu un Miniſtre voler un argent qui n'étoit point dans les coffres Royaux; briſer ceux de ſes voiſins, & faire des opérations vraiment Cartouchiennes. Qui le croiroit? Il paſſa encore pour un homme habile; tandis qu'il n'y en eut jamais de plus inepte & de plus impudent: car il alloit anéantir pour jamais le crédit qui reſtoit au Monarque.

J'AI vu la morgue pédanteſque des Economiſtes de ces agromanesenflés de leurs prétendues découvertes, annoncer une régénération univerſelle, ſans ſonger au fondement des loix politiques. Leur emphaſe ridicule, leur ſtyle dur & prolixe n'a pas contribué à faire honorer *le maître*. Il fut l'auteur de la cherté des grains,

par les ſpéculations fauſſes, précipitées & précoces, qu'il avoit fait adopter au Miniſtere. Et celui-ci ſatisfait de rejeter la calamité générale ſur un parti qu'il devoit bientôt abandonner & livrer au ridicule, ne ſongea qu'à l'argent immenſe qu'il en retira.

J'AI vu les Encyclopédiſtes n'accorder du mérite, des talens & même de l'eſprit, qu'aux gens de leur parti; & vouloir bientôt juger tous les arts, même les plus éloignés de leurs connoiſſances. Ils ont donné priſe ſur eux par ce ridicule outré: ils ont été ridiculiſés à leur tour, pour avoir manqué d'eſprit, en voulant dominer tous les eſprits. On a ri à leurs dépens, & l'on a bien fait.

JE n'ai point vu de guerres civiles, parce qu'elles n'ont lieu que dans les Etats d'un tempérament robuſte: mais j'ai vu deux mutineries d'Ecoliers; l'une, *pour des enfans qu'on enlevoit ou qu'on n'enlevoit pas*; & l'autre, pour *obliger* (à ce qu'il paroît) *le Monarque à deſtituer ſon Miniſtre, qui étoit un honnête homme.* On tua dans la premiere un exempt: dans la ſeconde, on vola des pains chez les Boulangers; & l'on pendit fort mal-à-propos deux hommes, (les premiers venus) lorſque tout étoit tranquille & calme. Cruauté froide & inutile!

J'AI vu enfin le même Roi, qui avoit été adoré, ne pas faire couler de larmes à ſa mort. Etoit-ce là le même peuple, qui s'étoit montré enthouſiaſte de ſon Monarque, qui avoit fait retentir les voûtes des temples de ſanglots & de gémiſſemens, pour obtenir ſa guériſon, lorſqu'il étoit malade à Metz! Qu'avoit-il fait pour mériter ces premiers tranſports? Qu'avoit-fait pour exciter des ſentimens abſolument contraires? Qu'étoit-il donc cet homme tour-à-tour adoré, & vu avec indifférence? Ce qu'il étoit? Voici ma réponſe.

ON peut peindre une nation, un peuple, un corps, une aſſembée; on peut faire le tableau des divers intérêts qui agitent les royaumes; on peut deviner les reſſorts de la politique de l'Europe : ces touches hardies, élevées, grandes, majeſtueuſes, ſont à notre diſpoſition, & l'on peut rencontrer juſte. Mais qui a des inſtrumens aſſez fins, l'œil aſſez pénétrant pour approfondir le cœur d'un homme, le décompoſer & le définir?

J'AI vu le caractere du Roi dont je parle, analyſé, retourné, pendant plus de trente années, & n'être pas encore ſaiſi. Quel homme cependant, dont la vie fût plus publique?

JE ne dirai pas tout ce que j'ai vu : on doute ſouvent de la vérité de l'hiſtoire, lorſqu'elle nous parle de certains déſordres dans les Gouvernemens. Ces faits incroyables paſſent pour éxagérés ou fabuleux. Il faut attendre que pluſieurs autorités viennent à l'appui de l'Hiſtorien, pour qu'il oſe peindre ce qui a été. Je ne haſarderai donc point ici une peinture qui paſſeroit pour chimérique. Je n'ai point vu Domitien aſſemblant les Sénateurs, pour ſavoir à quelle ſauce il mettroit un prodigieux Turbot : mais il n'a pas autant ſurpris le Sénat, que nous l'imaginons. Nous avons vu des choſes auſſi extraordinaires, ſans y faire beaucoup d'attention, &c., &c., &c.

Mais j'entends ſoutenir d'un côté, que la France poſſede aſſez de numéraire pour toutes ſes opérations ; & j'entends ſoutenir de l'autre, que le numéraire manque à la France, pour mettre ſes finances au niveau de celles d'Angleterre : que la France a moins de finances que les autres Etats : qu'un Hollandois eſt cinq fois plus riche qu'un François ; & que tant que nous n'aurons pas *des billets publics circulans*, nous n'aurons pas les avantages dont nous devrions jouir.

ENFIN j'entends vanter la politique des Etats,

qui ont joint des finances artificielles aux réelles. Le mouvement augmenteroit, & l'on ſauroit par la banque, (ajoute-t-on) quel eſt le fonds de l'eſpece qui ſe trouve dans l'Etat : connoiſſance qui nous manque, & qui ſeroit utile au Gouvernement; puiſqu'il connoîtroit ſes facultés & ſes reſſources.

VOILA les queſtions que l'on agite vivement, au moment que j'écris. Qu'en réſultera-t-il? puiſque l'opinion publique eſt une loi commencée; je l'ignore. Etablira-t-on une banque Royale à la ſuite de tous ces emprunts, & à cauſe même de ces emprunts, comme en Angleterre? Mais l'Etat en Angleterre eſt ſolidaire : tous les citoyens de France ſe rendroient-ils, ou pourroient-ils ſe rendre ſolidaires de même? Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il y a loin de ces graves diſputes, à celles qui partageoient la ville, il y a cent ans, ſur le mérite de deux ſonnets.

AMOUR DU MERVEILLEUX.

UN homme à Londres annonce publiquement, que tel jour, à telle heure, à la vue de tout un peuple, on le verra s'enfermer dans une bouteille. Qui fit courir tout le monde à cette ridicule affiche, & payer chérement les places? On ne peut accuſer les Anglois d'une ignorance crédule; mais l'amour du merveilleux a agi ſur ce peuple, comme il auroit fait à Paris, à Madrid, à Vienne. Chacun ſe diſoit; il n'eſt pas poſſible que cet homme veuille tromper tout le monde, lorſqu'il invite avec éclat tout un public; lorſque des affiches, plaquées contre les murailles, annoncent ce prodigieux tour de force. Quand l'opérateur ſe trouvera ſous les yeux d'une nombreuſe aſſemblée, qu'on ne brave point impunément, il y aura là-deſſous quelque choſe d'extraordinaire, & qui ne ſe devine point. Si ce charlatan eût dit à chacun en particulier : *venez chez moi, je me mettrai tout entier dans une pinte*; on lui auroit ri au nez : mais au moyen de l'affiche imprimée & collée; au moyen de l'aſſurance effrontée du prometteur; vu le concours du monde, l'argent des billets, la foule & la publicité,

blicité, chacun ſe diſoit ſecrétement : *on ne ſauroit ſe jouer à ce point d'un public reſpectable.* Tel eſt le peuple; il ne croit pas qu'on puiſſe le tromper en corps. L'idée de la fuite de l'homme, emportant l'argent des curieux, & laiſſant la bouteille vuide ſur la ſcene, ne vint à perſonne. Les promeſſes hardies gagneront toujours le peuple, & ſur-tout en finances. Que n'a-t-il pas prêté en France, depuis cent ans?

DEPUIS, un faiſeur de miracles, ſans y ſonger & ſans le vouloir, a entraîné tout Paris; & ſans la Police, on en faiſoit ſubitement un Dieu (1). Depuis, un enfant *a vu*

(1) En 1772, ſi je ne me trompe, rue des Cizeaux : trente mille homme diſoient : *c'eſt un Prophete; il guérit en touchant.* La rue ne déſempliſſoit pas d'eſtropiés, d'aveugles, &c. C'étoit une frénéſie; mais qui avoit cela de particulier, qu'elle ne ſortit pas d'un caractere calme, confiant, tranquille. Il n'y eut point de tumulte, point de cet emportement ſi commun dans les émotions populaires. Une perſuaſion intime avoit rendu les eſprits modérés. On s'approchoit de la maiſon, pour ainſi dire en ſilence. Le *Guériſſeur* avoit un air modeſte & ſimple : il étoit devenu *Prophete* à ſon grand étonnement & comme par hazard. On le fit ſortir de Paris avec ſa femme. Le peuple le voyant parti, ſe mit à le bénir, & ſe diſperſa ſans plaintes ni murmures. On ne vit jamais une ſi grande affluence, & plus de tranquillité dans la multitude.

ſous terre, & des Académiciens & des Gazetiers l'ont cru & annoncé. Depuis, un Chanoine d'Etampes a demandé cent mille livres, d'une machine *avec laquelle il voyageroit dans l'air*; & les cent mille livres ont été dépoſées chez un Notaire.

L'AMOUR du merveilleux nous ſéduit donc toujours; parce que ſentant confuſément combien nous ignorons les forces de la Nature; tout ce qui nous conduit à quelques découvertes en ce genre, eſt reçu avec tranſport.

UN *peut-être* qui ſe paſſe en nous, nous fait eſpérer quelque choſe de nouveau; & voilà pourquoi l'enthouſiaſte frappera toujours avec avantage les fibres des cerveaux humains. Son ton, ſon aſſurance, ſon œil enflammé, ſon air prophétique feront tomber dans le piege, juſqu'à celui qui le connoît.

LES Convulſionnaires ont fait des tours de force, qui ſurpaſſent, il faut l'avouer, tout ce qu'on voit à la foire, de plus étonnant en ce genre. Peu de gens en ont le ſecret; auſſi ces contorſions ont-elles le droit d'étonner, & même d'effrayer les regards les plus intrépides, & les eſprits le plus en garde contre le merveilleux. On peut aſſurer que ces tours ont

quelque chose de vraiment extraordinaire ; quoiqu'on sache de quoi est capable l'ardeur du fanatisme, & le desir de le propager. Si quelqu'un a cru y reconnoître quelque chose de surnaturel, il est très-excusable.

Un poëte nommé *Guimond de la Touche*, auteur d'une Tragédie, intitulée *Iphigénie en Tauride*, est mort à Paris, pour avoir vu des Convulsionnaires. Il fut tellement frappé d'horreur & d'effroi, qu'il en prit la fievre. Dans son délire, il avoit devant les yeux ces images effrayantes ; & ne sachant à quelle cause les attribuer, il expira ; l'émotion ayant été trop forte pour son ame sensible.

FUMIER.

Le fumier abonde dans la Capitale, par le grand nombre de chevaux qu'elle renferme. Il sert à féconder les marais des environs, où croissent la salade, les choux & les autres légumes. Mais ces légumes, dont la végétation est forcée, contractent presque toujours un goût désagréable, que leur donne ce moyen factice, employé pour leur procurer un accroissement précoce. L'oserai-je dire ? Il en est de

même des eſprits, on les fume en quelque ſorte; c'eſt-à-dire, qu'on les pouſſe, qu'on les ſurcharge. On veut voir des petits merveilleux étaler à quinze ans, une érudition faſtueuſe; on croit avoir formé le jugement, quand on a chargé la mémoire. Pluſieurs peres aveuglés tombent dans cette erreur fatale. Ils voient des diſpoſitions dans leurs enfans; ils ruinent leur ſanté, pour en faire des ſavans. Les malheureux prix de l'Univerſité achevent de tourner la tête à ces peres, qui s'imaginent que c'eſt-là le dernier terme de la gloire, & que l'Univers a les yeux fixés ſur l'Ecolier qu'embraſſe le premier Préſident. Auſſi le Pariſien, qui en général a de l'eſprit à dix-huit ans, eſt un homme ordinaire à vingt-cinq ou à trente; parce qu'on a épuiſé ce qu'il avoit de forces pour l'étude. Sorti du Collége, il a tant de mots dans la tête, que les idées ne peuvent plus s'y loger.

JARDINAGE.

LE jardinage eſt cultivé aux environs de Paris ſans engrais, avec un ſoin admirable, par quelques amateurs, qui ſe livrent tout entiers à cet art inocent & utile. Ils font un doux & légitime emploi de leurs richeſſes, & obtiennent de la Nature, ce q'elle accorde aux travaux & à l'obſervation ſuivie.

LES plantes potageres acquierent de cette maniere un goût excellent. Les fruits à pepins & à noyau ſont vraiment perfectionnés. Les pêches, les abricots, les poires ſont pour ainſi dire des productions nouvelles, tant par leur ſaveur que par leur beauté. Des expériences bien entendues, répétées avec ſuccès, développent ces bonnes & excellentes eſpeces, dont la création eſt moderne. Les fleurs ainſi que les légumes participent à cette heureuſe culture; & l'on apperçoit combien elle eſt précieuſe, quand elle eſt dirigée, non par la routine, mais par l'intelligence.

L'ŒIL fatigué des fanges noires & fétides de la Capitale, ſe repoſe avec délices ſur ces jardins, où le regne végétal brille dans toute ſa

pompe, où la fécondité eſt couronnée des plus riantes couleurs. On pardonne au Traitant ſon extrême opulence, quand il l'employe à féconder la terre, à la parer de ſes plus beaux ornemens. Sa juſtification ſemble écrite le long de ces eſpaliers, qui enchantent le regard, & ſéduiſent l'odorat. Ces tréſors d'une table ſaine, ces végétaux excellens, ces arbres-fruitiers promettent le charme non-interrompu d'une fertile multiplication. Le Traitant eſt abſous pour le moment, en faveur de cette abondance, qui ne préſente que des tableaux innocens, & qui fait oublier alors tout ce qui ne leur reſſemble pas. On ne peut plus le maudire que dans l'Hôtel doré, qu'il occupe dans la Capitale.

J'AI vu quatre mille pots d'ananas chez le Duc de Bouillon, à Navarre, près d'Evreux. Il y en aura bientôt ſix mille. Cet excellent fruit naturaliſé en Angleterre, croîtroit en France avec plus d'avantages encore, ſi l'on s'attachoit à le cultiver. Le Duc en a tous les jours huit à dix ſur ſa table; mais on a négligé ailleurs cette culture. Elle dépend d'une ſerre chaude, peu couteuſe, & qui récompenſeroit largement des premieres avances. Je conſeille aux amateurs d'aller à Navarre, étudier les procédés ſimples & ſavans du Jardinier Anglois, qui dirige cette bonne & admirable eſpece, ainſi

que pluſieurs autres, non moins précieuſes. Amis de la nouveauté, ne dédaignons pas celle des fruits.

UN des beaux potagers; eſt celui du Duc de Penthievre, à Anet : la vue en eſt mille fois plus agréable, que celle des meubles dorés d'un appartement, des glaces, des bronzes & des ſculptures qui ornent les châteaux, es lpalais, & les maiſons de plaiſance.

DANS Paris, les jardins de Mr. le Duc de Chartres, de Mr. le Duc de Biron, & de Mr. Bonten ſont les plus remarquables.

ON prétend néanmoins qu'il eſt ridicule de vouloir placer un jardin dans l'enceinte de Paris, ou trop près de ſes barrieres.

BIBLIOTHEQUE DU ROI.

CE monument du génie & de la ſottiſe, prouve que le nombre des livres ne fait pas les richeſſes de l'eſprit humain. C'eſt dans une centaine de volumes environ, que réſide ſon ſon opulence & ſa véritable gloire. Parcourez cet édifice : dans les allées de cette bibliothe-

que immenſe, vous trouverez *deux cents pieds* en longueur ſur *vingt* de hauteur, de Théologie myſtique; *cent cinquante* de la plus fine Scolaſtique; *quarante toiſes* de Droit civil : une *longue muraille* d'hiſtoires volumineuſes, rangées comme des pierres de taille, & non moins peſantes; environ *quatre mille* Poëtes épiques, dramatiques, lyriques, &c.; ſans compter *ſix mille* Romanciers & preſque autant de Voyageurs. L'eſprit ſe trouve obſcurci dans cette multitude de livres *inſignifians*, qui tiennent tant de place, & qui ne ſervent qu'à troubler la mémoire du Bibliothécaire, qui ne peut venir à bout de les arranger. Auſſi ne les arrange-t-on pas, & le catalogue que l'on en fait depuis trente-cinq années, ne ſert qu'à redoubler la confuſion de ce ténébreux cahos.

S'il faut paſſer par toutes les ſottiſes imaginables (comme le dit Fontenelle) pour arriver à des choſes raiſonnables; nous pouvons dire que nous touchons au moment des vérités. Nos peres ont aſſurément épuiſé toutes les extravagances poſſibles. Tous ces gros volumes de Théologie, de Juriſprudence, de Médecine, d'Hiſtoire, &c., en ſont la preuve. L'eſprit humain paroît bien miſérable dans cette riche collection; & c'eſt-là le vrai lieu pour déplorer

la foibleſſe de la raiſon de l'homme, & gémir ſur ſes incroyables productions.

LA folie & la ſtupidité ont entaſſé ces *in-folio*; & l'huitre dans ſa coquille, paiſible ſur ſon rocher, paroît ſupérieure à ce *Docteur*, qui déraiſonne pendant ſix mille pages, & qui ſe vante encore d'avoir embraſſé *la ſcience univerſelle*. Rien n'attriſte plus, que de contempler en ſilence ces épaiſſes Archives de la démence la plus orgueilleuſe & la plus profonde: on eſt tenté de prendre un *Montaigne* pour contre-poiſon, & de s'enfuir à toutes jambes.

CEPENDANT la lie des opinions humaines ſe dépoſe inſenſiblement, malgré ceux qui la ſoulevent & ſe plongent dedans; & il eſt à préſumer que la boiſſon dont nous allons jouir, ſera pur & ſaine.

MAIS, qui ſaiſira un flambeau pour anéatir cet abſurde ramas de vieilles & folles conceptions, que le génie méconnoiſſant ſes propres forces, & ſe confiant en autrui, va conſulter encore dans les premieres années de la vie, & qui lui font perdre un temps précieux..... Que dis-je? réprimons ce premier mouvement: ne brulons rien; ceſſez de frémir peſans érudits, bizarres bibliomanes, faſtidieux compilateurs de

faits inutiles : allez ; gorgez-vous d'une ſcience déplorable ; copiez les erreurs anciennes, compoſez-en un nouveau magazin : oubliez votre ſiecle pour celui de Séſoſtris. Votre pédanterie m'amuſe & le mépris ſuffit..... Oh ! diſons-nous quelquefois pour nous inſpirer un ſalutaire retour ſur nous-mêmes : l'homme a fait la guerre, & puis il a écrit tous ces gros livres ; & il refera la guerre ſur quelques paſſages de ces énormes volumes.

MAIS, comme un ſot devient plus ſot avec des livres, parce qu'il y croit ; un homme de génie, qui n'y croit pas, pourra de ces livres même, faire jaillir une ſeule & grande vérité. Gardons-les donc pour lui, juſqu'à ce qu'il nous en démontre l'abſolue inutilité. Point de flambeau deſtructeur ; la ſottiſe n'eſt point dans le livre ; elle eſt dans le Lecteur..... m'entendra qui voudra ; je ne veux pas ici être plus clair.

FUSILIERS AUX SPECTACLES.

ON ne ſauroit repréſenter une comédie ſans trente Fuſiliers, qui ont en poche poudre & cartouches.

Il eſt bien des ſifflets, mais nous avons la Garde.

Ce vers eſt devenu proverbe. Cette Garde intérieure tient le parterre dans un état paſſif; & qu'il ſoit ennuyé, ou foulé, ou briſé, il n'a pas le droit de marquer ſa gêne ou ſon mécontentement.

CE pauvre public paye néanmoins pour prendre ce qu'on lui donne, & non ce qu'il deſire. Les fuſils l'environnent, & il lui eſt tout auſſi défendu de rire un peu trop haut à la comédie, que de ſanglotter un peu trop fort à la tragédie.

LE parterre (excepté dans quelques fievres paſſageres) eſt d'un morne effrayant. Et qu'il veuille manifeſter ſon exiſtence : des ſoldats aux Gardes ſont là pour ſaiſir les gens au collet.

ON vous mene enſuite chez un Commiſſaire

mais *c'eſt l'officier de garde* qui vous *juge* réellement, ſur le rapport incertain de la ſentinelle. Le Commiſſaire n'eſt-là que pour ſauver les apparences : vous êtes condamné *militairement* ; c'eſt l'officier qui vous envoie en priſon : car le Commiſſaire donne aveuglément ſa ſignature, d'après le rapport de l'homme à l'habit bleu.

CET abus vexatoire eſt aſſez connu ; mais l'on ne ſavoit pas ſans doute, que l'on ne traînoit un citoyen chez un Commiſſaire, que pour la forme ; & que la détention ou la non-détention ne dépend point de lui, quoique vous ſoyez traduit à ſon tribunal.

NOS ſpectacles auroient beſoin d'un Ecrivain qui les ſurveillât pour ainſi dire, qui tint regiſtre des inſultes faites au public, ſoit par la négligence, ſoit par la pareſſe ou l'ineptie des Comédiens.

TOUS les arts ſont ſoumis à une critique ſalutaire, qui les tient en haleine. Pourquoi la déclamation ſeroit-elle exempte des remarques journalieres & ſuivies, qui pourroient contribuer à ſa perfection ? En fait des plaiſirs que procure ce bel art, on doit ſe montrer délicat ; & ſi l'illuſion n'eſt pas entiere, elle eſt nulle.

COMMENT la critique ne repouſſe-t-elle pas ces automates, qui aſſaſſinent la ſenſibilité publique, en détruiſant la beauté de nos chefs-d'œuvres ? Tel Comédien s'aguerrit aux ſifflets ; & les huées les plus univerſelles n'arrivent plus à ſon oreille, que comme un murmure doux & paſſager. Rentrez dans la couliſſe, il s'eſſuye le front, & tout eſt oublié juſqu'au lendemain, où le barbare recommence à nous aſſaſſiner.

LE critique vigilant qui, au nom du public, pourſuivroit ce cruel ennemi de ſes plaiſirs, le chaſſeroit infailliblement de la ſcene, ou l'obligeroit à vaincre par ce travail, les défauts qui le rendent inſupportable.

LE même Cenſeur intimideroit la pareſſe, rappelleroit au théatre (qui le paye) le comédien avide, qui s'en éloigne la moitié de l'année, & qui oſe enſuite toucher un argent qui ne lui eſt pas dû. Il donneroit en même temps de juſtes louanges à l'acteur zélé & aſſidu ; & ſur-tout à celui qui ſe prêteroit le plus aux nouveautés théatrales ; tandis qu'il feroit ſentir, que ſi tel autre s'y refuſe, c'eſt autant par l'incapacité de ſaiſir un rôle, qu'il n'a pas joué trente fois, que par l'indifférence la plus coupable pour ſon art. Tel étoit

le Kain : uniquement voué aux productions de Mr. de Voltaire, il avoit fait le vœu secret d'étouffer tout ouvrage qui n'arriveroit pas de Ferney.

Je l'ai vu effrontément se dire malade, lorsqu'il avoit joué sept ou huit fois dans un hyver. Il abandonnoit le théatre de la Capitale, montoit en chaise de poste, & alloit essayer s'il se porteroit mieux en Province, en représentant, deux fois par jour : alors il bravoit les plus grandes chaleurs de l'été. S'il daignoit encore jouer à Paris ; c'étoit seulement pour ne pas perdre la mémoire de huit ou dix rôles à-peu-près semblables, qu'il promenoit ensuite de tous côtés, dès que les beaux jours étoient venus : on le payoit à Paris, tandis qu'il déclamoit à Bruxelles.

Avec trois habits & un turban, cet Acteur emportoit avec lui toute la tragédie Françoise. Il ne lui en falloit pas davantage pour vêtir sa Melpomene ; il ne lui connoissoit qu'un visage & qu'une attitude ; de là son jeu circonscrit : car il n'appercevoit rien au-delà des vêtemens, que renfermoit son coffre.

Cet Acteur trop vanté n'a jamais joué passablement dans une piece nouvelle, parce que

le premier élan de l'ame lui manquoit. Il avoit beſoin d'un travail long & opiniâtre, pour produire un grand effet : auſſi ſon jeu, enfant de la réflexion, n'a-t-il pu embraſſer que très-peu de rôles, dont les nuances encore ne furent jamais oppoſées. O ſublime Garrick, que tes moyens beaucoup plus étendus, étoient d'une tout autre vérité !

PETITES LOGES.

C'EST un fruit moderne de la licence des mœurs, un uſage indécent, qui ſacrifie le ſpectacle & le public à la délicateſſe impérieuſe de deux ou trois cents femmes, qui n'ont rien à faire ; & qui ferment l'entrée à tous les honnêtes citoyens, qui cherchent un délaſſement utile, & dont la fortune ne ſauroit atteindre à cette commodité *luxurieuſe*.

PAR l'arrangement des *petites-loges*, les Comédiens enrichis, dès le commencement de l'année, ne ſont plus jaloux d'étudier des rôles nouveaux. Leur pareſſe eſt dédaigneuſe ; la négligence & l'anarchie précipitent l'art vers une décadence aviliſſante : & tel Comédien qui ſe rend inviſible ſix mois de l'année, n'en re-

cueille pas moins dix-ſept ou dix-huit mille francs : cette ſomme lui eſt payée par le public de la Capitale, qui auroit le droit de réclamer ſa préſence.

ON a indiqué le moyen bien ſimple de ſoudoyer chaque Acteur par repréſentations. En payant de ſa perſonne, il déploieroit ſes talens : l'émulation naîtroit de la néceſſité : & c'eſt la voix la plus éloquente & la plus déterminante, pour les Comédiens de Paris.

UN autre motif pour s'élever contre les *petites-loges* ; c'eſt que contre tout droit & raiſon, les Comédiens prétendent n'être point comptables du produit qu'ils en retirent, aux Auteurs des pieces nouvelles. Auſſi ont-ils commencé à mettre le parterre en petites loges, ſans que perſonne ait eu le mot à dire.

SI le public ſe plaint de voir les Comédiens diſpoſer ainſi de la ſalle ; une petite maîtreſſe s'écrie : „ comment l'on veut m'aſtreindre à „ entendre une Comédie toute entiere, pendant „ que je ſuis aſſez riche, pour n'en écouter „ qu'une ſcene ? Oh ! c'eſt une tyrannie : il n'y a „ plus de police en France. Puiſque je ne peux „ pas faire venir la Comédie chez moi ; je „ veux au moins avoir la liberté d'y arriver

„ à

„ à ſept heures, d'y paroître en ſimple déſha-
„ billé, comme lorſque je ſors de mon lit. Je
„ veux y apporter mon chien, mon bougeoir,
„ mon vaſe de nuit; je veux jouir de mon fau-
„ teuil, de ma dormeuſe; recevoir l'hommage
„ de tous mes courtiſans; & m'en aller avant
„ que l'ennui me ſaiſiſſe : me priver de tant
„ d'avantages, c'eſt attenter à la liberté, que
„ donnent le bon goût & la richeſſe (1)".

Il faut donc, quand on eſt femme, avoir dans une *petite-loge*; ſon épagneul, ſon couſſin, ſachaufferette; mais ſur-tout un petit fat à lorgnette, qui vous inſtruit de tout ce qui entre & de tout ce qui ſort, & qui vous nomme les Acteurs. Cependant la Dame a dans ſon éventail une petite ouverture, où eſt enchaſſé un verre, de ſorte qu'elle voit ſans être vue.

Le public reſte à la porte du ſpectacle, ſon argent à la main, à cauſe des *petites-loges* louées à l'année, & qui demeurent ſouvent vuides au détriment des amateurs, qui ſe rejetent ſur les Boulevards, déſeſpérés qu'ils ſont de ne pouvoir plus fréquenter le théatre national.

(1) Ce morceau avec des guillemets eſt pris d'une brochure, intitulée *les vues ſimples d'un bon homme.*

L'AVANTAGE de l'art, du public, des Auteurs & même des Comédiens, exigeroit une ſeconde troupe. Tout Paris la deſire, la demande, en ſent la néceſſité ; mais que fait la voix du public ? Les gentils-hommes de la chambre ont dit à l'art : *tu n'avanceras point* ; au public : *vous aurez ce qu'on voudra bien vous donner* ; aux Auteurs : *nous ferons de vous ce que nous jugerons à propos.* Et l'art, & le public & les auteurs ſe ſont vus ſous le joug bizarre des gentils-hommes de la chambre.

COMMENT & pourquoi ces Seigneurs s'arrogent-ils cette étrange prérogative ? Comment fondent-ils des prétentions ſur les ouvrages du génie ? Comment s'oppoſent-ils aux progrès d'un art qui intéreſſe tout à la fois la dignité & les plaiſirs de la Nation ? Quel rapport y a-t-il entre leurs charges & la création d'une piece de théatre ? De quel droit ſoumettroient-ils un Auteur à leur tribunal ? C'eſt ce que perſonne ne ſait ; c'eſt ce qu'ils ne ſavent pas eux-mêmes. Mais, amoureux de ce ſingulier deſpotiſme, ils l'exercent ſans titre légal ; & comme il n'y a rien de petit, dès que la paſſion s'en mêle ; la régence des princes & princeſſes des couliſſes, & de tout ce qui a rapport aux planches, eſt pour eux une affaire de parti, auſſi

chaude que s'il s'agiſſoit de la perte de leurs fonctions principales.

Les droits des Auteurs, peres du théatre, nourriciers des Comédiens, ont été juſqu'à ce jour ſi incertains & ſi flottans, ſi ſubordonnés en tout point, au caprice & à l'avidité, qu'on peut les conſidérer comme nuls.

Ils ſe ſont raſſemblés en corps depuis trois années, pour expoſer ces droits & les faire valoir. L'orateur eſt Mr. Caron de Beaumarchais qui, dans ſes plaiſans mémoires, perça de la même épée le rapporteur Goëſman & ſon parlement: bleſſure qui détermina la mort de ce corps étranger. Nous verrons ce que produira l'union de pluſieurs Ecrivains qui ont de l'eſprit, & qui doivent avoir du courage & un caractere dans leur propre cauſe. Cela eſt curieux, & ſervira à réſoudre un petit problême moral, que nombre d'obſervateurs ſe ſont propoſé en ſilence & à eux-mêmes.

COMÉDIENS.

LES Comédiens ſeront toujours des *excommuniés*, juſqu'à ce qu'il plaiſe au Roi, au Parlement & au Clergé de lever l'anathème: tel eſt l'empire de la coutume, des préjugés; ou ſi vous l'aimez mieux, de l'inconſéquence nationale. Ils auront plutôt fait de rire de *l'excommunication*, que de vouloir s'en affranchir.

LA Demoiſelle Clairon ayant fait un *mémoire à conſulter* ſur cet objet, l'Avocat entreprenant & téméraire fut auſſi-tôt *rayé* du tableau: & l'amante de Tancrede ſe trouva obligée de procurer un état à ſon défenſeur, qui avoit perdu le ſien, en tâchant de la reconcilier avec l'Egliſe. L'Avocat plein de ſon ſujet, monta quelque temps après ſur le théatre; mais il n'y fut pas plus heureux qu'au Bareau; & l'*excommunication* alla ſe placer ſur ſa tête, ainſi que ſur celle de la Demoilelle Clairon.

ELLE prit quelque temps après de l'humeur contre le public. Un Acteur ou une Actrice ont toujours tort de bouder cet auguſte ſouverain. Elle avoit refuſé de jouer, la ſalle étant pleine

& le rideau levé ; à raiſon de je ne ſais quelles rimes de foyer. Elle fut fort maltraitée du parterre, & le ſoir même elle alla coucher au fort-l'Evêque. Pour ſe venger des clameurs de ce parterre inſolent, & de ceux qui l'avoient empriſonnée ; elle abandonna le théatre, penſant que le lendemain on ſeroit à ſes genoux, pour la ſupplier de vouloir bien rentrer. Qu'arriva-t-il ? Le public l'oublia, & elle perdit ſon talent faute d'exercice. Elle paſſa dans l'obſcurité & loin des applaudiſſemens, des jours qui auroient été remplis, & glorieux ſous l'habit de Melpomene, qu'elle faiſoit parler avec une ſorte de dignité.

Louis XIV n'a jamais reçu de Comédiens, qu'ils n'euſſent de la taille & une figure noble. Le théatre de la nation, où revivent les héros de l'antiquité, exigeroit un choix plus ſévere. On voit parmi les Acteurs actuels, trop peu d'hommes bien faits ; ce qui ne diſpoſe pas l'étranger à concevoir une idée avantageuſe de notre goût pour le beau : quand il voit de petites ſtatures repréſenter ce qu'il y a de plus impoſant & de plus fameux dans l'hiſtoire des peuples, il prend une idée défavorable du phyſique de la Nation, & la remporte malgré lui dans ſa patrie.

La vanité des Acteurs de petite taille favo-

riſe la réception d'Acteurs encore plus petits ; parce que ceux-là s'imaginent par ce moyen de comparaiſon, devoir paroître plus grands ſur la ſcène ; mais ſi cette manie de rapetiſſer les perſonnages tragiques ſubſiſte encore pendant une génération, nous n'aurons bientôt plus que des *Lilliputiens*, qui en voulant faire les Héros ne ſeront que groteſques.

UN Acteur, quand il eſt mince ou fluet, ou bien quand il ne préſente plus que des os, revêtus d'un parchemin livide, a beau avoir une certaine intelligence : les efforts de ſa frêle poitrine font ſouffrir, & plus il geſticule avec fierté, plus il paroît ſe rapetiſſer. Son front dégrade la majeſté de Melpomene. Le palais qu'il habite, l'idiome relevé qu'il parle, les paſſions grandes & orageuſes qu'il veut peindre, tout l'écraſe & l'anéantit : il eſt trop diſproportionné avec ce qui l'environne, pour que l'œil ou l'oreille puiſſent lui faire grace.

ALEXANDRE, dira-t-on pour juſtifier *le nain tragique* étoit petit & portoit le col penché ; je l'aurois admiré, de ſon vivant, dans ſa tente, avec ſa taille exiguë, & ſa tête ſur une de ſes épaules ; mais mort, j'exige qu'il prenne une ſtature, un front, un port & un geſte qui ré-

pondent au conquérant, dont le nom remplit l'Univers.

LANGUE DU MAITRE AUX COCHERS.

ON distingue parfaitement le Cocher d'une Courtisanne, de celui d'un Président; le cocher d'un Duc d'avec celui d'un Financier; mais à la sortie du spectacle, voulez-vous savoir au juste dans quel quartier va se rendre tel équipage; écoutez bien l'ordre que donne le Maître au laquais, ou plutôt que celui-ci rend au cocher: au Marais, on dit *au logis*; dans l'Isle de St. Louis, *à la maison*; au Fauxbourg St. Germain, *à l'hôtel*; & dans le Fauxbourg St. Honoré, *allez*: on sent (sans avoir besoin d'un commentaire) tout ce que ce dernier mot a d'imposant.

A la porte des spectacles se trouve toujours un *aboyeur* à la voix de *Stentor*, qui crie: *le carrosse de Mr. le Marquis! le carrosse de Mme. la Comtesse! le carrosse de Mr. le Président!* Sa voix terrible retentit jusqu'au fond des tavernes où boivent les laquais; jusqu'au fond des billards où les cochers se querellent & se disputent:

cette voix qui remplit un quartier couvre tout, abſorbe tout, le bruit confus des hommes & des chevaux. Laquais & cochers à ce ſignal retentiſſant, abandonnent les pintes & les queues, & courent reprendre la bride des chevaux, & ouvrir la portiere.

Cet *aboyeur*, pour donner à ſa poitrine une force plus qu'humaine renonce au vin, & ne boit que de l'eau-de-vie. Il eſt toujours enroué, mais cet enrouement même imprime à ſa voix un ſon rauque & épouvantable, qui reſſemble à un tocſin. Il crève bientôt à ce métier. Un autre le remplace; il hurle de même, boit de même, & meurt comme ſon prédéceſſeur, à force d'avoir avalé de l'eau-de-vie d'épicier.

MESSES.

On dit par jour à Paris, ſix à ſept mille meſſes, à quinze ſols piece. Toutes ces meſſes ont été fondées par nos bons Ayeux, qui pour un rien, commandoient le ſacrifice non-ſanglant. Entrez dans une égliſe, à droite, à gauche, en face, en arriere, de côté; un Prêtre, ou conſacre ou éleve l'hoſtie, ou la mange, ou prononce l'*ite miſſa eſt*.

Des Prêtres Irlandois ſe ſont quelquefois aviſés de dire deux meſſes par jour ; & vu l'immenſité de la ville, le haſard ſeul a fait reconnoître la ſupercherie. Un double appétit les forçoit à cette double célébration.

On appelloit *meſſe muſquée*, une meſſe tardive, qui ſe diſoit, il y a quelques années au St. Eſprit à deux heures ; le beau monde pareſſeux s'y rendoit en foule avant le dîner. On donnoit trois livres au Prêtre, parce qu'il étoit obligé de jeûner juſqu'a cette heure ; la loueuſe de chaiſes y gagnoit encore. L'Archevêque a défendu la meſſe, & l'on a pris depuis la méthode de s'en paſſer. Il auroit mieux valu ne point abolir la *meſſe muſquée*.

Depuis dix ans, le beau monde ne va plus à la meſſe ; on n'y va que le dimanche pour ne pas ſcandaliſer les laquais, & les laquais ſavent qu'on n'y va que pour eux.

Le 3 Août 1670, le nommé *François Sarrazin*, natif de Caen en Normandie, âgé de vingt-deux ans, d'abord huguenot, puis catholique, mais toujours ennemi de la préſence réelle, attaqua l'hoſtie, l'épée à la main, au moment que le Prêtre la levoit, dans l'égliſe Notre-Dame, à l'hôtel de la Ste. Vierge. En voulant

percer ladite hoſtie immédiatement après la conſécration, il bleſſa de deux coups le Prêtre, qui prit la fuite; mais ſes bleſſures ne furent pas dangereuſes.

AUSSI-TÔT toutes les meſſes ceſſerent; on dépouilla les autels de leurs ornemens; l'égliſe fut fermée juſqu'au jour de la *réconciliation.*

LE 5 Août, *François Sarrazin* fit amende honorable, ayant un écriteau devant & derriere, portant ces mots, *ſacrilege impie.* On lui coupa le poingt, & il fut brûlé vif en place de Greve; il ne donna aucun témoignage de repentir ni de regret de mourir.

LE 12 ſe fit la réparation ſolemnelle du ſacrilege commis. Il y eut une proceſſion générale, où aſſiſterent toutes les Cours Souveraines. Toutes les boutiques, tant de la ville que des fauxbourgs, furent fermées par ordre du Sieur de la Reynie, Lieutenant de Police. *Voyez la Gazette de France* 1670, *page* 771, *juſqu'à la page* 796.

AUCUN ſacrilege de cette eſpece, graces à Dieu, n'a été commis dans notre ſiecle, malgré les écrits, les diſcours & le grand nombre d'incrédules. L'on n'a pas troublé la moindre

aſperſion d'eau bénite, & juſques dans les proceſſions publiques du Jubilé, le culte toujours extérieurement reſpecté, n'a reçu aucune atteinte.

On dira que de la Barre d'Abbeville, a donné un ſcandale public. Il n'y a rien de moins prouvé que la mutilation de ce *Crucifix* ſur un pont. Ce Crucifix de plâtre étoit à portée d'être renverſé à chaque minute par les charrettes, & le Chevalier de la Barre n'étoit pas homme à tirer l'épée contre un Crucifix; il avoit de la raiſon & de la philoſophie; il mourut avec une fermeté ttanquille. Le Parlement, uniquement pour prouver aux Jéſuites ſon attachement à la foi, rendit un arrêt ſemblable à ceux de l'inquiſition; il s'en eſt repenti lorſqu'il n'étoit plus temps.

L'on peut aſſurer qu'il ne ſévira déſormais d'une maniere auſſi violente, que contre un nouveau *François Sarrazin*, ſi un pareil inſenſé ſe repréſentoit; ce dont on doute très-fort.

On a l'air d'un ſot écolier, qui n'a rien vu & rien entendu, quand on ſe met à déclamer contre les myſteres & les dogmes. Il n'y a plus que les garçons perruquiers qui faſſent des plaiſanteries ſur la meſſe. La dit qui veut, l'entend qui veut; on ne parle plus de cela.

LA FETE-DIEU.

LA Fête-Dieu eſt la fête la plus pompeuſe du Catholiciſme. Paris ce jour-là, eſt propre, ſûr, magnifique & riant; on voit que les égliſes poſſedent beaucoup d'argenterie, ſans compter l'or & les diamans; que les ornemens ſont d'une richeſſe peu commune; & que le culte enfin, coûte & à coûté exceſſivement au peuple; car tous ces tréſors ſtagnans ont été pris ſur lui.

ON dit qu'on a vu, il y a quelques années, à la proceſſion de Saint Sulpice, deux Chevaliers de St. Louis careſſer l'orgueil & le faſte des Cardinaux en portant l'extrémité de leurs longs manteaux rouges, à-peu-près comme des laquais portent la queue à une Ducheſſe. Seroit-il poſſible que des guerriers décorés, à l'appas d'une médiocre ou forte récompenſe, euſſent pu ſe réſoudre à faire la fonction des plus vils de tous les hommes, & cela aux yeux de la nation!

QUI ne croiroit en voyant la pompe de cette fête, que la ville ne renferme aucun incrédule dans ſon ſein? Tous les ordres de l'Etat environnent le St. Sacrement. Toutes les portes

ſont tapiſſées; tous les genoux fléchiſſent; les Prêtres ſemblent les dominateurs de la ville; les Soldats ſont à leurs ordres; les ſurplis commandent aux habits uniformes, & les fuſils meſurant leurs pas, marchent à côté des bannieres. Les canons tirent ſur leur paſſage; la pompe la plus ſolemnelle accompagne le cortege. Les fleurs, l'encens, la muſique, les fronts proſternés; tout feroit croire que le Catholiciſme n'a pas un ſeul adverſaire, un ſeul contradicteur; qu'il regne, qu'il commande à tous les eſprits..... Eh bien, l'on a admiré la marche & l'ordre de la proceſſion; le dais, le ſoleil, les coups d'encenſoir, qui jailliſſent à temps égaux; la beauté des ornemens: l'on a entendu la muſique militaire entrecoupée de fréquentes & majeſtueuſes décharges; l'on a compté les Cardinaux, les Cordons-bleus, les Evêques, les les Préſidens en robe rouge, qui ont aſſiſté à cette ſolemnité: l'on a comparé les Chaſubles & les chappes des différentes paroiſſes; l'on a parlé des repoſoirs. Voilà ce qui a frappé tous les eſprits; voilà ce qui a attiré leur reſpect & leurs hommages.

Le Marquis de Brunoi, fils du Banquier Montmartel, riche de vingt-ſix millions, dépenſoit à Brunoi cent mille écus pour le repoſoir & la proceſſion de cette fête annuelle. Ja-

loux d'imprimer le plus grand éclat aux cérémonies de l'égliſe, il raſſembloit de tous côtés des Eccléſiaſtiques, qu'il chargeoit d'ornemens magnifiques, & qu'il traitoit enſuite d'une maniere ſplendide. Comme ſes parens ſollicitoient ſon interdiction, à raiſon ſur-tout de ce faſte religieux, il répondit au juge qui lui faiſoit ſubir un interrogatoire : „ ſi j'avois donné cet argent „ à une Courtiſanne, on ne l'eût pas trouvé „ mauvais ; je l'ai appliqué à la décoration du „ culte catholique dans un Royaume catholi- „ que, & l'on m'en fait un crime ".

Ce millionaire a été interdit, ſur la requête de ſes parens. Les détails de ſon procès ſont infiniment curieux ; & le caractere du Marquis de Brunoi, eſt un phénomene moral.

PROTESTANTS.

Les Proteſtans avoient un temple à Charenton, lequel pouvoit contenir quatorze mille perſonnes ; ils y tinrent leurs ſynodes nationaux de 1623, 1631, 1644. Le ſage édit de Nantes donné par Henri IV, ayant été révoqué par la dure & aveugle intolérance de Louis XIV, on détruiſit le temple en cinq jours.

On imagina d'établir ſur ces ruines un Couvent où l'on pratiqueroit une adoration perpétuelle du St. Sacrement, comme pour expier ce qui avoit été prêché en ce lieu, contre la foi de la préſence réelle du corps de Notre-Seigneur J. C. dans l'Euchariſtie.

Aujourd'hui les Proteſtans n'ont plus de temple; ils vont chez les Ambaſſadeurs proteſtans: ils ſont néanmoins en très-grand nombre, & compoſent un ſixieme de la ville. Ils n'inſultent en aucune maniere au culte reçu, ni à ceux qui le profeſſent; ils ſont paiſibles, laborieux, & attendent en ſilence un changement que les lumieres morales & politiques, doivent infailliblement amener.

Pourquoi le Parlement de Paris, ſollicité par l'autorité royale d'aſſurer enfin leur état civil en France, a-t-il tergiverſé dans l'accompliſſement de ces vues ſages & paternelles ? Pourquoi s'eſt-il oppoſé à la ſuppreſſion des corvées, à celle des maîtriſes ..... J'examinerois le *pourquoi*; mais mon ſujet m'emporte, & je ne puis l'abandonner.

LIBERTÉ RELIGIEUSE.

LA liberté religieuſe eſt au plus haut degré poſſible à Paris ; jamais on ne vous demandera aucun compte de votre croyance : vous pouvez habiter trente ans ſur une paroiſſe ſans y mettre le pied, & ſans connoître le viſage de votre Curé : vous aurez ſoin toutefois d'y rendre le pain béni, d'y faire baptiſer vos enfans ſi vous en faites, & d'accomplir la taxe des pauvres ; taxe modique, que tout citoyen devroit tripler de lui-même. Quand vous ſerez malade, le Curé ne viendra point vous troubler, à moins qu'il ne ſoit impoli, ou que vous ne ſoyez un homme célebre ou très-connu. Vous pouvez néanmoins lui fermer la porte au nez, ſi ſa viſite vous déplait trop fort.

LE Prêtre n'entre plus que chez le petit peuple ; parce que cette claſſe n'a point de portier. Chez tout autre malade, on attend qu'il agoniſe : alors on envoye à la paroiſſe ; le prêtre accourt avec les Saintes Huiles. Il n'y a plus perſonne ; la bonne intention eſt réputée pour le fait.

ON commande un convoi de cent piſtoles, &

& l'on a à l'enterrement un ſimulacre de Confeſſeur en robe théologale, qui n'a jamais vu le mort en vie : on lui donne un louis d'or & un gros cierge pour cette complaiſance. Le Curé, le Confeſſeur, les héritiers, tout le monde eſt content : ainſi le ſage décampe à petit bruit pour l'autre monde : il y aborde en *louvoyant*, ſans trop choquer les uſages de celui-ci, & ſans cauſer des ſcandales.

Il y a plus de cent mille hommes qui regardent le culte en pitié. On ne voit dans les égliſes que les perſonnes qui veulent bien les fréquenter. Elles ſont remplies certains jours de l'année : les cérémonies y attirent la foule ; les femmes compoſent toujours les trois quarts au moins de l'aſſemblée. On va dans le carême entendre les Prédicateurs un peu renommés, pour juger leur ſtyle, leur éloquence & leur débit.

On diſoit à un Evêque, de quoi vous plaignez-vous ? Avez vous vu un ſeul ſacrilege ; un ſeul Philoſophe a-t-il troublé le moindre catéchiſme ? Ceux qui prêchent en chaire ont-ils rencontré un ſeul argumenteur ou contradicteur ? Ils ont conſtamment joui du plus beau droit poſſible, celui de n'être jamais interrompus, quoi qu'ils diſent..... L'Evêque reprit ; *plût à Dieu qu'il y eût de tems en tems quel-*

ques ſacrileges ; On penſeroit du moins à nous ; mais on oublie de nous manquer de reſpect.

ON n'a refuſé la ſépulture (que je ſache) qu'à Mr. de Voltaire ; & le Curé de St. Sulpice a fort mal entendu ce jour-là les intérêts de ſa religion. Dix autres Curés, à ſa place, l'auroient enterré, parce qu'il étoit mort ; ils l'auroient enterré de plus, comme converti & bon catholique, & ils auroient très-bien fait.

SON corps n'en a pas moins été dépoſé en Terre Sainte, & ſi on lui a refuſé un ſervice à Paris, il l'a obtenu à Berlin dans l'égliſe catholique, par ordre du Roi de Pruſſe, bon plaiſant quand il s'en mêle. Le ſang de l'Agneau a coulé ſur la tombe de l'Auteur de Mahomet. Le parti opiniâtre des Philoſophes n'en a pas eu le démenti. Il a obtenu la meſſe pour le repos de ſon ame, & aucun d'eux ne veut être privé de cet avantage ; car tel eſt leur plaiſir.

LES Juifs, les Proteſtans, les Déiſtes, les Athées, les Janſéniſtes, non moins coupables aux yeux des Moliniſtes, les *Riennifles*, vivent donc à leur fantaiſie. On ne diſpute plus nulle part ſur la religion. C'eſt un vieux procès définitivement jugé : & il étoit bien temps, après une inſtruction de tant de ſiecles. Il n'y a rien

qui annonce un plus mauvais ton, que de vouloir railler un Prêtre dans une ſociété : il fait ſon métier gaiement, ainſi qu'un Officier fait le ſien. On ne ſcandaliſe plus perſonne, & l'on n'eſt plus ſcandaliſé.

QUAND il arrive un *Jubilé*, on court les Egliſes *par ton*; mais cette ferveur eſt paſſagere; & ceux qui ont voulu ſe montrer *du nombre des croyans*, pour ſe diſtinguer, oublient trois mois après leur rôle, & retombent dans l'inſouciance générale, qui caractériſe aujourd'hui, à ce ſujet, tous les hommes de la Capitale, qui ne ſont pas peuple.

LES lumieres ont amené ce calme deſirable; & le fanatiſme eſt réduit à ſe dévorer lui-même. On n'entend plus parler du janſéniſme & du moliniſme, que dans quelques maiſons obſcures, où regnent la ſottiſe & l'hypocriſie; & par quelques femmes qui, ne pouvant partager les plaiſirs du monde, s'occupent de ces vieilles diſputes, devant des habitués de paroiſſe, directeurs nés de la canaille, & preſque confondus avec elle.

PLÉBEIENS.

MAIS auſſi la *liberté politique*, qui ſeroit encore plus précieuſe, à Paris eſt nulle. Je ſuppoſe que l'on veuille reſſuſciter parmi nous le nom de *Plébéiens* : eh bien ! cela ſeroit impoſſible, parce qu'il n'y auroit aucun ſens attaché à ce mot. On ne pourroit pas dire *le Plébéien François*, ainſi que l'on dit le *Plébéien Anglois*. Le Plébéien n'exiſte pas à Paris : il eſt peuple, populace ou Bourgeois : il a des titres, des maiſons, des privileges ou des charges ; mais il n'a point d'exiſtence politique : il n'a ni l'habitude ni le pouvoir d'expoſer ſans contrainte ſa haine ou ſon mécontentement. Le Plébiéen Anglois juge, pour ainſi dire en corps, ſes intérêts & ſes guides : il a un caractere de raiſon & de rectitude. Le peuple de Paris pris en maſſe, n'a point cet inſtinct ſûr, qui démêle ce qui lui ſeroit convenable ; parce qu'il manque d'inſtruction, qu'il ne ſait point lire, ainſi que le Plébéien Anglois.

COMME il ne jouit point de la liberté de la preſſe, il manquera long-temps de capacité ; il eſt voué à l'ignorance. Son patriotiſme n'étant pas éclairé, eſt néceſſairement foible: on ne

connoît que des saillies qui se refroidissent. Il n'a pas même la liberté de se livrer à ses affections : l'on redouteroit peut-être ses applaudissemens, autant que ses murmures.

PARIS enfin n'a point de bouche publique par où s'échappe le cri fort & direct de la vérité : elle ne tonne jamais à l'oreille du Souverain ; elle sort d'une maniere timide & détournée du sein du petit nombre qui, supportant moins le fardeau des maux publics, voit avec plus d'indifférence les méprises du Gouvernement.

AINSI point d'activité, point d'énergie pour les choses publiques ; parce que le peuple n'a pas le droit de parler & d'être écouté. Il sait très-bien qu'on métamorphoseroit en attentat séditieux, en révolte illégitime, la contradiction la plus légere, la moindre impatience ; & il se rend simple spectateur des opérations ministérielles. Aussi la stupidité & l'ignorance politique sont le caractere de la multitude à Paris, plus que dans les autres pays de l'Europe ; & je n'en excepte aucun.

CAPITATION.

TOUTE tête laïque la paye, même le Dauphin de France, comme premier ſujet. Jean-Jacques Rouſſeau s'étoit obſtiné à ne point payer de capitation, alléguant que le bureau de la Ville, qui avoit alors le département de l'opéra, lui devoit *ſoixante mille francs* pour ſon devin du village.

ON étoit ſur le point d'envoyer garniſon dans ſon grenier; lorſque le Receveur averti à temps, porta le cas litigieux au tribunal du Prévôt des Marchands, Echevins & quarteniers. Il y eut aſſemblée, & après avoir recueilli les voix, il fut décidé qu'on remettroit généreuſement les *trois livres douze ſols* de capitation (1) à l'Auteur d'Emile.

J'OSE atteſter ce fait, ayant été témoin des pourſuites & de la réſiſtance opiniâtre de Jean-Jacques. Il avoit défendu à ſa femme & à ſes amis de payer pour lui au Bureau, ſous peine d'encourir ſon indignation éternelle. On lui objectoit que la garniſon n'avoit point de ref-

(1) C'eſt la taxe ordinaire d'une ſervante.

pect pour les grands Ecrivains, quels qu'ils fussent. *Eh bien!* répondit-il : *si l'on s'empare de ma chambre & de mon lit, j'irai m'asseoir au pied d'un arbre; & là j'y attendrai la mort.* Il étoit homme à le faire, comme il le disoit : heureusement qu'on reconnut à temps quel homme pauvre & illustre on poursuivoit. Il demeuroit alors au cinquieme étage, rue Platriere; non loin de la grand'poste.

Cet impôt, qui n'a point un titre honorable, allarme plus que les *dixiemes* & que les *entrées*, parce qu'il frappe directement l'individu, & qu'il soumet sa personne. Il rapporte peu en comparaison des autres impositions. Il ne dispose pas le citoyen à concevoir de lui-même un noble orgueil : mais, graces au travail financier, il prend depuis quelques années un accroissement arbitraire, qui ne tarderoit pas à le rendre lourd & redoutable, si la voie des réclamations n'étoit pas ouverte. Le Prévôt des Marchands est juge en cette partie; & il fait droit aux requêtes, quand on s'y prend de bonne-heure.

A cette capitation se joignent les quatre sols pour livre, & la taxe imposée pour le rétablissement du Palais, &c. Tout cela com-

poſe un ſecond impôt, preſque équivalent au premier.

Si la finance n'étoit pas l'antipode de la raiſon & de l'humanité; l'impôt ſeroit aſſis ſur les arts & le luxe; tels que les équipages, les hôtels, les laquais, les jardins enclos dans la ville; & l'on ne demanderoit de l'argent, qu'à ceux qui ont de l'argent.

Si l'on ne payoit pas ſa capitation, il n'y auroit pas *d'exécution civile*; c'eſt-à-dire qu'on n'enleveroit pas vos meubles pour les vendre ſur le carreau; mais il y auroit *exécution militaire*. Le Receveur, au nom du Roi de France, vous enverroit *garniſon*; & vous auriez chez vous des ſoldats qui coucheroient dans votre lit, & qui feroient la ſoupe dans votre âtre.

L'OPÉRA donne tous les ans quelques repréſentations extraordinaires pour la *capitation des Acteurs* : ainſi, ils payent en monnoie de ſinge; c'eſt-à-dire en ſauts & en gambades: le ſurplus leur tient lieu de gratification.

Il y a des capitations de *trente ſols*; & l'on envoie des commandemens *de par le Roi*, dans des recoins placés ſous des tuiles, & ouverts à

tous les vents. Dans l'Inde, les pauvres payent le tribut avec des poux; ils donnent ce qu'ils ont. Les infortunés dont je parle, s'acquitteroient beaucoup plus facilement, selon la méthode Indienne.

FILLES D'OPERA.

L'ARGENT coule pour des fêtes, pour des spectacles, pour les frivoles jouissances du luxe. L'opéra sur-tout est entretenu à grands frais, pour efféminer les courages, fondre les têtes fortes de la Nation, dans le creuset de la volupté, & les couler en mollesse.

ON n'a rien épargné. L'art des enchantereſſes prodigue ces molles postures, qui jettent l'étincelle des desirs dans de jeunes organes. La hardiesse de leur regards, qui devroit révolter, invite une folle jeunesse. On oublie que ces beautés sont à prix d'or, & qu'elles ont des rivales qui ne sont point vénales. On leur prête mille graces piquantes; parce qu'elles semblent pleines du Dieu qu'elles célebrent & qu'elles chantent : & ce n'est que dans leur bras, qu'on se désabuse de leur charmes. Toute

victime de la débauche eſt toujours une froide prêtreſſe de l'amour.

UNE fille eſt enlevée au pouvoir paternel, dès que ſon pied a touché les planches du théatre. Une loi particuliere rend vaines les loix les plus antiques & les plus ſolemnelles. Cette fille d'opéra ſe montre aux foyers, toute reſplendiſſante de diamans : elle eſt reſpectée de ſes compagnes, à raiſon de ſa robe éclatante, de ſa voiture légere, de ſes chevaux ſuperbes. Il s'établit même un intervalle entr'elles, ſelon le degré d'opulence, & l'on ne diroit plus que la plus riche fait le même métier. Elle reçoit avec hauteur celle qui débute : elle traite avec les airs d'une femme de qualité, le Bijoutier ſéduiſant & l'induſtrieuſe marchande de modes. Le Magiſtrat déride ſon front en ſa préſence, le Courtiſan lui ſourit, le Militaire n'oſe la bruſquer. Sa toilette eſt tous les matins ſurchargée de nouveaux préſens : le Pactole ſemble rouler éternellement chez elle.

MAIS la mode qui l'éleva, vient à changer. Une petite rivale qu'elle n'appercevoit pas, qu'elle dédaignoit, ſe met inſolemment ſur les rangs, brille, l'éclipſe, & la fait déſerter ſon ſallon. La Courtiſanne ſuperbe, quoiqu'ayant

encore de la beauté, ſe trouve l'année ſuivante ſeule, avec des dettes immenſes. Tous les amans ſe ſont enfuis; & quand ſes affaires ſeront liquidées, à peine aura-t-elle de quoi payer ſa chauſſure & ſon rouge.

Fin du premier Volume.

TABLE.

COUP-D'OEIL général. pag. 1
Les Greniers. 8
Groſſeur démeſurée de la Capitale. 11
Phyſionomie de la grande Ville. 13
Les Carrieres. 16
Où eſt le Gouvernement ? 17
Patrie du Philoſophe. 19
De la Converſation. 22
La nouvelle Athenes. 24
Jouiſſances. 25
Dangers. 26
Avantages. 28
Eſprits raſinés. 29
Pour qui les Arts, hélas ! 30
Au plus pauvre la beſace. *ibid.*
Gaieté. 33
Beſoins factices. 35
Le Bourgeois. 36
Population de la Capitale. 41
Voiſinage. 46
Des Cheminées. 48
Crainte fondée. 50
Caractere politique. 52
Mon Grand Pere. 53
Gare ! Gare ! 55
De l'air vicié. 58
Détermination de l'habitude. 63

Chambres garnies. page 65
Fiacres. 68
Porteurs de'au. 71
Le Pont-neuf. 73
Pont-Royal. 78
Charmant coup-d'œil. 80
Boulevards. 82
Nos Grand'Meres. 83
Des Groſſes Fortunes, 85
Les Dîneurs en ville. 88
Le Monarque. 93
Mobilité du Gouvernement. 94
Eſpions. 95
Les Colporteurs. 97
Hommes de la Police. 101
Le Guet. 105
Lieutenant de Police. 109
Incendies, Pompes. 115
Reverberes. 118
Enſeignes. 120
Les Halles. 122
Marchés. 125
Quai de la vallée. 127
Tables d'Hôtes. 129
Cafés. 131
L'homme au cent ſoixante millions. 134
Faiſeurs de Projets. 137
La Douane. 139
Tréſor Royal. 141
Rentiers. 143
De l'habit noir. 146
Les Egreſins. 148
Batteurs de pavé. 150

Pays Latin. page 151
Colléges. 152
Anatomie. 156
La Sorbonne. 160
Les Ecrivains des Charniers-innocens. 163
Le Faux bourg St.-Marcel. 165
Le Marais. 168
Portrait d'une dévote du Marais. 171
On bâtit de tous côtés. 172
Ameublemens. 178
Abbés. 180
Evêques. 183
Succeſſion des modes. 186
Notaires. 187
Echevins. 191
Avocats. 195
Banquiers. 199
Médecins 203
Société Royale de Médecine. 208
Auteurs. 212
Des demi-Auteurs, quarts-d'Auteurs, enfin Métis, Quarterons. 218
Secretaires. 221
Commis. 222
Maîtres. 225
Libraires. 228
Livres. 230
Bouquiniſtes. 231
Brochures. 234
Equilibre. 238
La Courtille. 239
Des différens obſervateurs. 242
Différence des Eſprits. 246

Qui paye-t-on ? page 248
Affaires. 250
Gens d'affaires. 251
Vacations. 252
États indéfiniſſables. 253
L'indolent. 254
Les Élégans. 255
L'homme décidément ſuperficiel. 258
Indépendans, contempteurs. 259
Nouvelliſtes. 261
Sort d'un Bourgeois. 264
Les Lorgneurs. 266
Palais-Royal. 267
Du perſifflage. 271
Revendeuſes à la toilette. 272
Les Coëffeurs. 273
Parures. 276
Économie. 280
Les Écritaux des Rues. 282
Penſions. 284
Domeſtiques, Laquais. 287
Les marchandes de modes. 290
Maîtres d'agrémens. 294
Les bijoux. 297
De la mode. 298
Remarques. 301
Promenons-nous. 308
La Sainte-Chapelle. 323
L'Egliſe de Ste. Geneviéve. 328
Noviciat des Jeſuites. 332
Pilier des Halles. 334
Rue Tire-chappe. 337
Le Chiffonnier. 339

Rue de la Huchette. page 340
Le Gros-Caillou. 341
L'Isle Saint-Louïs. 343
Les j'ai vu. 344
Amour du merveilleux. 352
Fumier. 355
Jardinage. 357
Bibliothéque du Roi. 359
Fuſiliers aux Spectacles. 363
Petites Loges. 367
Comédiens. 370
Langue du Maître au cocher. 373
La fête Dieu. 378
Proteſtants. 380
Liberté religieuſe. 382
Plébéien. 388
Capitation. 390
Filles d'Opéra. 393

Fin de la Table.

TABLEAU

DE PARIS.

TOME SECOND.

TABLEAU
DE
PARIS.

Quærens quem devoret.

TOME SECOND.

A HAMBOURG,

Chez VIRCHAUX & Compagnie, Libraires;

& se trouve

A NEUCHATEL,

Chez SAMUEL FAUCHE, Libraire du ROI.

M. DCC. LXXXI.

TABLEAU DE PARIS.

RÉPUGNANCE POUR LE MARIAGE.

TANDIS que tant de filles jouiſſent d'une liberté licencieuſe, & qui ne tourne pas même au profit de la population ; que ferez-vous de ce nombre infini de filles, ſous l'aile de leurs parens, auſteres gardiens de leur pudicité, & qui ſont condamnées par leur indigence ou par leur ſotte fierté, à paſſer leur vie dans le célibat? Ne ſont-elles pas inceſſamment ſur le bord de l'abyme, & ne deviendront-elles pas tôt ou tard la proye de la mélancolie ou de la débauche?

LA beauté & la vertu n'ont parmi nous aucune valeur, ſi une dot ne vient à leur appui : il faut qu'il y ait un vice radical dans notre légiſlation, puiſque les hommes fuient & redoutent de ſigner le plus doux des contrats. Effrayé des charges qu'entraine le titre de mari, l'homme ne veut plus payer le tribut à une patrie ingrate ou abuſée.

OU les femmes ont agi contre elles mêmes en ſe livrant au luxe, ou nous ne ſommes pas éloignés du dernier terme de la corruption. On ne prend plus de femmes ſans dot ; les hommes ne ſe marient plus ou ne ſe marient qu'à regret. Quel renverſement dans l'ordre ſocial, & quel eſt le remede à apporter à ce vice politique !

COMMENT n'y auroit-il pas des célibataires, dans une ville où le vice trouve tant de facilités ; & comment la diſſipation de nos femmes, le mépris qu'elles font de leurs devoirs, n'épouvanteroient-il pas les hommes, ſur les ſuites d'un nœud que l'uſage tourne en ridicule, que les loix ne protégent que quand le mal eſt fait, & qu'il n'y a plus rien à ajouter au ſcandale !

DÉTAILLONS dans les chapitres ſuivans, ce

qui fait, pour ainſi dire, du mariage *un objet de dériſion.* Tout l'avantage eſt pour le vice; & que reſte-t-il à la vertu?

LE NOM QUE VOUS VOUDREZ.

LA foule nombreuſe des Courtiſannes, qui arrêtent dans leurs filets la jeuneſſe la plus brillante, & qui l'enlevent aux autres femmes, a fait naître à Paris une eſpece de femmes qui, ſans avoir l'effronterie du vice, n'ont pas l'auſtere rigueur de la vertu. Elles n'ont pas la même aſſurance dans le maintien; mais le regard à-peu-près auſſi complaiſant: elles ne reçoivent point d'argent, mais elles acceptent des bijoux, qui ont un air de décence. Elles déclament affreuſement contre les *filles*, leur rivales & leurs ennemies; mais tantôt elles ont perdu au jeu, elles ſe plaignent tout bas d'être ruinées; & on leur prête ſecrétement de quoi n'être pas grondées de leurs maris, qu'elles ſavent craindre & non reſpecter.

L'HOMME qui veut les poſſéder, n'aura gueres que la peine de changer leur navette, leur étui, leurs boîtes; parceque l'or ne ſera point

de plusieurs couleurs, & qu'il est indispensable que la mode à cet égard soit constamment suivie.

La mode autorise que ces femmes se montrent au bal, au Colisée, aux spectacles; & qu'on ne dise pas en les rencontrant, *c'est une telle*, mais *c'est Mad. une telle, à qui M*** donne le bras.* Malheur à qui voudroit en médire! tout le cercle des bonnes amies, qui, de proche en proche, se prolonge jusqu'à l'infini, prendroit feu, & toutes les fois que le médisant se présenteroit quelque part, on auroit des migraines à son service; il seroit regardé comme le perturbateur de tous les petits arrangemens de société; & pour se servir du terme reçu, un *monstre.* Cette épithete, m'avertit de clorre bien vîte le chapitre.

DE CERTAINES FEMMES.

Si les femmes attaquoient, que deviendrions-nous devant leurs charmes, devant leur audace passionnée & leurs amoureux transports? La nature leur a donné la pudeur, qui est une suite du défaut de forces qui leur ont été sagement refusées. Aujourd'hui certaines femmes par désœuvrement, par curiosité & sur-tout par ambi-

tion, ne s'interdiſent point l'attaque, mais le ſyſtème de la nature n'eſt pas rompu pour cela ; les hommes ont le droit de refuſer, ou en ſont quittes pour une *paſſade*.

Ce petit chapitre ne ſera point entendu dans les pays fortunés où regne encore l'innocence : ailleurs il ne le ſera que trop. Je n'ai donc pas beſoin de l'achever. C'eſt bien à regret que ma plume touche à ces turpitudes, mais je peins Paris.

DES FILLES PUBLIQUES.

Elles ſe donnent après tout pour ce qu'elles ſont ; elles ont un vice de moins, l'hypocriſie : elles ne peuvent cauſer les ravages qu'une femme libertine & prude occaſione ſouvent ſous les fauſſes apparences de la modeſtie & de l'amour. Malheureuſes victimes de l'indigence ou de l'abandon de leurs parens, rarement déterminées par un tempérament fougueux, elles ne s'offenſent ni de l'outrage ni du mépris ; elles ſont avilies à leurs propres yeux ; & ne pouvant plus regner par les graces de la pudeur, elles ſe jettent du côté oppoſé, & elles étalent l'audace de l'infamie.

MAIS il y a encore des degrés dans cet abîme de corruption ; l'une ſe livre tout à la fois au plaiſir & à l'argent ; l'autre eſt une brute qui n'a plus de ſexe, & qui ne ſent par même la dériſion qu'elle inſpire.

NOUS n'offenſerons pas ici les oreilles chaſtes, ni les yeux de l'innocence, en leur préſentant les ſcenes de la débauche & de la crapule ; nous tairons les fantaiſies du libertinage, les ſaillies & les fougues de cent cinquante mille célibataires, voués à quarante mille proſtituées. Elles vont à ce nombre.

UN peintre qui a du génie, Mr. Retif de la Bretone en a tracé le tableau dans ſon *Payſan perverti* : les touches en ſont ſi vigoureuſes que le tableau en eſt révoltant ; mais il n'eſt malheureuſement que trop vrai. Arrêtons-nous & gardons nous d'épouvanter les imaginations ſenſibles, car les déſordres voilés de l'humanité ne ſont pas bons à mettre au grand jour.

DISONS ſeulement, que le nombre des filles publiques ne favoriſant que trop le déſordre des paſſions, a donné aux jeunes gens un ton libre, qu'ils prennent avec les femmes les plus honnêtes ; de ſorte que dans ce ſiecle ſi poli, on eſt groſſier en amour.

NOUS ſommes ſi éloignés de la galanterie ingénieuſe de nos peres, que notre converſation avec les femmes que nous eſtimons le plus, eſt rarement délicate. Elle abonde en mauvaiſes plaiſanteries, en équivoques, en narrations ſcandaleuſes. Il ſeroit temps de corriger ce mauvais ton; c'eſt aux femmes qu'il appartient d'établir la réforme, en ne permettant plus ces propos qu'elles ont été obligées de ſouffrir, ſous peine de paſſer pour *bégueules*.

LES paſſions honteuſes & publiques portent avec elles leur contre-poiſon, & ne ſont pas peut-être ſi difficiles à réprimer, que celles dont le déréglement paroît excuſable; enſorte que je croirois qu'une *fille publique* eſt plus près de devenir honnête femme, que la *femme galante*.

MAIS le ſcandale des filles publiques eſt pouſſé trop loin dans la capitale. Il ne faudroit pas que le mépris des mœurs fût ſi viſible, ſi affiché : il faudroit reſpecter davantage la pudeur & l'honnêteté publique.

COMMENT un pere de famille, pauvre & honnête, ſe flattera-t-il de conſerver ſa fille innocente & intacte, dans l'age des paſſions, lorſque celle-ci verra à ſa porte une proſtituée miſe élégamment, attaquer les hommes, faire

parade du vice, briller au ſein de la débauche, & jouir ſous la protection des loix mêmes, de ſa licence effrénée. Le retour qu'elle fera ſur elle même, lui dira qu'il n'y a aucun prix ſolide attaché à l'exercice de la vertu; & elle ſe laſſera de ſe combattre elle-même : la raiſon ne pourra point lui faire appercevoir diſtinctement les avantages qui réſultent de la ſageſſe; elle ne verra que l'exemple, le plus dangereux des ſéducteurs, ſur-tout pour ſon ſexe.

Aussi n'eſt-il gueres poſſible que l'imagination la plus hardie ajoute à la licence des mœurs actuelles : la corruption dans le dernier ordre des citoyens ainſi que dans le premier, n'a preſque plus de progrès à faire.

On compte à Paris trente mille *filles publiques*, c'eſt-à-dire *vulgivagues ;* & dix mille environ, moins indécentes, qui ſont *entretenues*, & qui d'année en année paſſent en différentes mains. On les appelloit autrefois, *femmes amoureuſes*, *filles folles de leur corps*. Les filles publiques ne ſont point *amoureuſes ;* & ſi elles ſont folles de leur corps, ceux qui les fréquentent ſont beaucoup plus inſenſés.

La police va chercher des *eſpionnes* dans ce corps infame. Ses agens mettent ces mal-

heureuſes à contribution, ajoutent leurs déſordres aux déſordres de la choſe, exercent un empire ſourdement tyranique ſur cette portion avilie, qui penſe qu'il n'y a plus de loix pour elle: ils ſe montrent enfin quelquefois plus horriblement corrompus, que la plus vile proſtituée, car celle-ci acquiert le droit de les traiter avec mépris tant ils remportent le prix de la baſſeſſe! Oui, il y a des êtres au deſſous de ces femmes de mauvaiſe vie; & ces êtres ſont *des hommes de police.*

UNE ordonnance de Police fait défenſe aux marchands de louer à ces femmes, à prix d'argent, à la *ſemaine* ou à la *journée*, *des robes*, des *peliſſes*, des *mantelets & autres ajuſtemens*; ce qui prouve d'un côté l'extrême miſere, & de l'autre l'uſure effroyable que ces marchands ne rougiſſoient pas d'exercer ſur ces créatures, qui n'ont ni meubles ni vêtemens, & qui ſentent la néceſſité de ſe parer afin d'être payées à un plus haut prix; car une *peliſſe* ſe rend plus exigeante qu'un *caſaquin.*

TOUTES les ſemaines on en fait des enlèvemens nocturnes, avec une facilité qui, trop exceſſive, ne ſauroit manquer de deplaire au ſpéculateur politique, malgré le mépris qu'inſpire l'eſpece que l'on traite ainſi: le ſpéculateur ſongera à la violation de l'aſyle domeſtique, dans

les heures de la nuit, à la foibleſſe du ſexe, aux mauvais traitemens qu'il eſſuye, & aux inconvéniens qui en peuvent réſulter; ces créatures étant quelquefois enceintes; car le libertinage ne les diſpenſe pas toujours d'être meres.

On les conduit dans la priſon de la rue St. Martin, & le dernier vendredi du mois, *elles paſſent à la police*; c'eſt-à-dire qu'elles reçoivent à genoux la ſentence qui les condamne à être enfermées à la Salpétriere. Elles n'ont ni procureurs, ni avocats, ni défenſeurs. On les juge fort arbitrairement.

Le lendemain on les fait monter dans un long chariot, qui n'eſt pas couvert. Elles ſont toutes debout & preſſées. L'une pleure, l'autre gémit; celle-ci ſe cache le viſage; les plus effrontées ſoutiennent les regards de la populace qui les apoſtrophe; elles ripoſtent indécemment & bravent les huées qui s'élevent ſur leur paſſage. Ce char ſcandaleux traverſe une partie de la ville en plein jour; & les propos que cette marche occaſione ſont encore une atteinte à l'honnêteté publique.

Les plus *huppées* & les *Matrônes*, avec un peu d'argent, obtiennent la permiſſion d'aller dans un chariot couvert.

Arrivées à l'Hôpital on les visite, & on sépare celles qui sont infectées pour les envoyer à Bicêtre, y trouver la cure ou la mort; nouveau tableau qui s'offre à ma plume; mais que je recule encore, frémissent de le tracer, & non guéri de l'impression horrible qu'il a laissé dans tous mes sens.

O toi qui, loin des villes, respires en paix l'air des monts; heureux habitant des Alpes! tu ne vois autour de toi que des beautés innocentes, pures & intactes, comme la neige qui couronne les sommets resplendissans de ces montagnes, qui ceintrent l'horizon; dans ce séjour des vertus, aussi éloigné par tes mœurs, du siege brillant de la corruption, que tu en ès loin par tes goûts simples & paisibles, apprends à connoître & à mieux goûter les chastes embrassemens d'une tendre épouse & les caresses d'une sœur aimée. Tu sais combien la pureté de l'ame & la modestie vraie & touchante, prêtent de charmes & d'intérêt à la beauté, quelle distance infinie se trouve entre le sourire manieré & le regard d'une Parisienne, & le front animé & pudique de ces vierges brillantes de fraîcheur & de santé, pour qui la débauche est encore un mot sans idées. Ah! trop heureux républicains, conservez tous dans vos paisibles retraites, cette pureté de mœurs, gage de la félicité &

des vertus domeſtiques ; pleurez ſur le jeune imprudent, qui épris d'un vain faſte, amoureux, d'un luxe puéril, trompé pas une liberté licencieuſe, va ſe précipiter dans les groſſieres voluptés de la capitale ; retenez-le, enchaînez-le, & de peur que des mots honteux ne viennent à frapper les chaſtes oreilles des jeunes beautés qu'il abandonne, & qui les feroient rougir ſans qu'elles en compriſſent toute l'étendue ; dites-lui en langue non vulgaire. *Siſte miſer ! Ibi luxus & avaritia matrimonio diſcordi junguntur ; ibi ingenuitas morum corrumpitur & venditur auro ; ibi horriblis cacomonades Veneris templum & voluptatum ſedes occupat ; ibi amoris ſagittæ mortiferæ & venenatæ ; ibi exercentur artes damnoſæ ſeu ſaltem vanæ & prorſus inutiles ; ibi moventur lites & jurgia ; ibi juſtitia ipſa gladium pro miſeris tenet ; ibi miſeros agricolas excoriant & procurator & publicanus, nec miſſura cutem, niſi plena cruoris, hirundo ; ibi faſtus & opes dominantur ; ibi virtus laudatur & alget, dum vitia coronantur. Undè proverbium frequens & ſolemne :* omne malum ab urbe.

On peut évaluer à *cinquante millions* par an, l'argent que l'on prodigue aux *filles publiques* ; en les comprenant toutes ſous cette dénomination. L'article des aumônes ne va gueres qu'à *trois millions* ; diſproportion qui donne à ré-

fléchir. Cet argent va aux marchandes de modes, aux traiteurs, aux aubergiſtes, aux hôtels garnis, &c. Et ce qui inſpire un profond effroi; c'eſt que ſi la proſtitution venoit à ceſſer tout à coup, vingt mille filles périroient de miſere', les travaux de ce ſexe malheureux ne pouvant pas ſuffire ici à ſon entretien ni à ſa nourriture. Auſſi ce débordement eſt-il comme inſéparable d'une ville populeuſe; & une infinité de métiers ne ſubſiſtent que par la circulation rapide des eſpeces qu'entretient le libertinage. L'avare lui-même tire ſon or de ſon coffre, pour en acheter de jeunes attraits, que le beſoin lui ſoumet : & une paſſion plus forte a dompté ſa paſſion chérie. Il regrette ſon or, il pleure; mais l'or a coulé.

COURTISANNES.

ON appelle de ce nom celles qui, toujours couvertes de diamans, mettent leurs faveurs à la plus haute enchere, ſans avoir quelquefois plus de beauté que l'indigente, qui ſe vend à bas prix. Mais le caprice, le ſort, le manege, un peu d'art ou d'eſprit mettent une énorme

distance entre des femmes qui n'ont que le même but.

DEPUIS l'altiere Laïs qui vole à Long-champs dans un brillant équipage (que sans sa présence licencieuse, on attribueroit, à une jeune Ducheſſe), jusqu'à la *racrocheuse* qui se morfond le soir au coin d'une borne, quelle hierarchie dans le même métier! Que de distinctions, de nuances, de noms divers, & ce, pour exprimer néanmoins une seule & même chose! Cent mille livres par an, ou une piéce d'argent ou de monnoye pour un quart d'heure, causent ces dénominations, qui ne marquent que les échelles du vice ou de la profonde indigence.

ON peut placer les courtisannes entre les femmes décemment entretenues & les filles pupubliques. Un auteur les a très-bien définies. „ On les prendroit, dit-il, pour les femelles des „ Courtisans; elles ont effectivement tous les „ mêmes vices, emploient les mêmes ruses & les „ mêmes moyens, font un métier aussi désa- „ gréable, ont autant de fatigues, sont aussi „ infatiables; en un mot leur ressemblent beau- „ coup plus que les femelles de certaines es- „ peces ne ressemblent à leurs mâles."

LE PAYSAN PERVERTI.

Par Mr. Retif de la Bretonne.

J'Ai renvoyé pour ce que je ne pouvois pas dire, à ce Roman hardiment deſſiné, qui a paru il y a quelques années. La force du pinceau y fait un portrait animé des déſordres du vice & des dangers affreux auxquels l'inexpérience & la vertu ſont expoſées dans une capitale diſſolue. Cet ouvrage doit être ſalutaire malgré ſes peintures trop nues & trop expreſſives ; parce qu'il n'eſt pas un Pere en Province, qui, d'après cette lecture, ne fixe conſtamment ſon fils auprès de lui : & c'eſt un très-grand mal que cette manie récente d'envoyer tous les enfans à Paris, où ils viennent ſe perdre & ſe corrompre.

Les villes du ſecond & du troiſieme ordre ſe dépeuplent inſenſiblement, & le gouffre immenſe de la Capitale dévore non-ſeulement l'or des parens, mais encore l'honnêteté & la vertu natîve de leurs fils, qui payent cher leur imprudente curioſité.

Le ſilence abſolu des littérateurs ſur ce roman plein de vie & d'expreſſion, & dont ſi peu d'en-

tr'eux ſont capables d'avoir conçu le plan & formé l'exécution, a bien droit de nous étonner, & nous engage à dépoſer ici nos plaintes ſur l'injuſtice ou l'inſenſibilité de la plupart des gens de lettres, qui n'admirent que de petites beautés froides & conventionnelles, & qui ne ſavent plus reconnoître ou avouer les traits les plus frappans & les plus vigoureux d'une imagination forte & pittoreſque.

Est-ce que le regne de l'imagination ſeroit totalement éteint parmi nous, & qu'on ne ſauroit plus s'enfoncer dans ces compoſitions vaſtes, morales & attachantes, qui caractériſent les ouvrages de l'ablée Prévoſt & de ſon heureux rival, Mr. Retif de la Bretonne? On ſe conſume aujourd'hui ſur des hémiſtiches, *nugæ canoræ*: on peſe des mots; on écrit des puérilités académiques: voilà donc ce qui remplace le nerf, la force, l'étendue des idées & la multiplicité des tableaux! Que nous devenons ſecs & étroits!

Il reſte à une plume douée de cette énergie, un tableau neuf à tracer. Une mere malheureuſe, qui ſe trouve preſſée entre la famine & le deſhonneur, qui ne peut échapper à la mort qu'en livrant ſa fille, qui combat longtemps, qui triomphe & qui expire au milieu des

des hommes cruels, calculateurs de ſes ſouffrances, & qui attendoient d'elle ce ſacrifice horrible & forcé. Elle meurt avec la conſcience de la vertu, il eſt vrai; mais ſa mort eſt ſans fruit. Le lendemain de ſon trépas, ſa fille tombe dans les embuches du vice; ou plutôt elle cede au malheur & à l'inexpérience.

Si quelque homme opulent me lit, s'il eſt du nombre de ceux qui avancent l'or pour corrompre; il aura trouvé ſans doute des meres faciles & criminelles, & à un tel point que je n'oſe ici l'écrire; mais il ſaura en même temps qu'un pareil tableau ne mériteroit pas d'être relégué dans la claſſe des fictions imaginaires.

BAL DE L'OPÉRA.

LE bal de l'Opéra entretient cette licence, la conſacre par une ſorte de convention générale. Il invite les caracteres les plus réſervés à ſe livrer au goût univerſellement avoué. Il eſt réputé très-beau, quand on y eſt écraſé: plus il y a de cohue & plus on ſe félicite le lendemain d'y avoir aſſiſté.

QUAND la preſſe eſt conſidérable, les fem-

mes se jettent dans le flux & le reflux; & leurs corps délicats supportent très-bien d'être comprimés en tout sens au milieu de la foule, qui tantôt est immobile, & tantôt flotte & roule.

Il faut avoir bien peu d'esprit dit-on, pour n'en avoir pas sous le masque; ce qu'on y entend est cependant beaucoup moins spirituel que ce qui se dit dans nos cercles. On n'y parle point des personnes ni des événemens; & tous les propos deviennent vagues, fuiles, excepté ceux de galanterie. Si le gouvernement permettoit pour un seul bal un *franc parler absolu*, Cela seroit très-piquant.

Les filles entretenues, les Ducheſſes, les Bourgeoises sont cachées sous le même domino, & on les distingue; on distingue beaucoup moins les hommes; ce qui prouve que les femmes ont en tout genre, des nuances plus fines & plus caractérisées.

Il régnoit autrefois dans les bals une grosse gaieté; il n'y en a plus; on s'observe sous le masque autant que dans la société.

J'ai vu à Paris un bal, où cinquante **** avoient sous leurs dominos six coups à tirer. Il

eſt vrai qu'on ne le fût que le lendemain, mais il faut avouer que c'étoit un ſingulier bal que celui-là.

C'EST au bal, vers le matin, que l'on peut dire, qu'à Paris ſur-tout, l'on rencontre des laideurs aimables.

JE ſuis fâché qu'on y perde inſenſiblement cette tournure attentive & polie, que l'on doit aux femmes dans toutes les circonſtances, & ſur-tout dans une aſſemblée publique.

LES Calembours y circulent. Qu'eſt-ce qu'un Calambour me demandera un étranger? C'eſt ce qu'un ſot trouve bien plus facilement qu'un homme d'eſprit.

QUAND un Carme, un Cordelier, un Bénédictin s'échapant du cloître, a pû aſſiſter une fois au bal de l'opéra ſans être vu ni reconnu, il s'eſtime le plus heureux des hommes, il ne ſait pas que l'ordre lévitique y abonde, & que les petits collets, qui courent tout le jour en habit violet, ſont blaſés ſur ce divertiſſement.

LA ſeule choſe que l'on exécute à Paris gravement, & comme s'il s'agiſſoit de l'affaire la

plus importante, c'eſt *un quadrille*. J'ai été ſtupéfait de la dignité qu'on y mettoit.

ON ſait que l'on envoye une poupée pour ſervir de modele chez l'étranger, mais ſait-on que dans une lettre on envoye le plan d'un ballet, d'une contre-danſe variée par mille figures, ou d'un quadrille nouveau, pour le faire exécuter avec juſteſſe & préciſion à cinq cents lieues de diſtance?

LE bal de l'opéra a donné lieu à un événement qui tiendra ſa place dans l'hiſtoire, en ce qu'il aura ſervi à prouver que, malgré les changemens des ſiecles, les anciens uſages reviennent rapidement ſur leurs pas, lorſque quelques circonſtances frappantes rappellent le génie national.

ON donne ſix livres par tête, pour entendre une ſimphonie bruyante & monotone; mais on ſe ſert de ſpectacle les uns aux autres. Quand on n'a rien à demander aux femmes, on s'y ennuye; mais on y va pour dire le lendemain; j'allai hier au bal, & j'ai manqué d'y étouffer.

LES DEMOISELLES.

RIEN de plus faux dans le tableau de nos mœurs, que *notre Comédie*, où l'on fait l'amour à des *Demoiſelles*. Notre théatre ment en ce point. Que l'étranger ne s'y trompe pas : on ne fait point l'amour aux *Demoiſelles* ; elles ſont enfermées dans des Couvens, juſqu'au jour de leurs noces. Il eſt moralement impoſſible de leur faire une déclaration. On ne les voit jamais ſeules ; & il eſt contre les mœurs d'employer tout ce qui reſſembleroit à la ſéduction. Les filles de la haute Bourgeoiſie ſont auſſi dans des Couvens ; celles du ſecond étage ne quittent point leur mere ; & les filles en général n'ont aucune eſpece de liberté & de communication familiere, avant le mariage.

IL n'y a donc que les filles du petit Bourgeois, du ſimple marchand & du peuple, qui aient toute liberté d'aller & de venir ; & conſéquemment de faire l'amour à leur guiſe. Les autres reçoivent leurs époux de la main de leurs parens. Le contrat n'eſt jamais qu'un marché ; & on ne les conſulte point. On appelle *griſettes*, les filles qui peuplent les boutiques de marchandes de modes, de lingeres, de couturieres.

PLUSIEURS d'entr'elles tiennent le milieu entre les filles entretenues & les filles d'opéra. Elles ſont plus réſervées & plus décentes; elles ſont ſuſceptibles d'attachement : on les entretient à peu de frais, & on les entretient ſans ſcandale. Elles ne ſortent que les Dimanches & fêtes; & c'eſt pour ces jours-là qu'elles cherchent un *ami*, qui dédommage de l'ennui de la ſemaine; car elle eſt bien longue, quand il faut tenir une aiguille du matin au ſoir. Celles qui ſont ſages amaſſent de quoi ſe marier, ou épouſent leur ancien amant. Les autres vieilliſſent l'aiguille à la main, ou ſe mettent en maiſon.

OR, un Auteur Comique devroit être fort attentif ſur toutes ces convenances; & ſavoir qu'une déclaration d'amour ne ſe fait jamais à une Demoiſelle, que lorſqu'on y eſt autoriſé par le vœu des parens; & le mariage alors eſt ordinairement arrêté. Ainſi, nos Auteurs modernes, en faiſant de toutes les *amoureuſes* de théatre, des filles de qualité, n'ont peint que les amours des *griſettes*.

ILS doivent dorénavant n'admettre que de jeunes veuves, s'ils ne veulent pas aller directement contre les uſages. Mais auſſi, pourquoi dans toutes les comédies, des *filles de qua-*

lité, ainſi que des *Comtes* & *Marquis*; tandis qu'un étage plus bas, la ſcene devient plus variée, plus plaiſante, plus animée? Mais comme il y a le jargon conventionnel de la tragédie; de même on a créé un autre jargon pour la comédie: & ni les Rois ni les gens de qualité ne reconnoiſſent là leur idiome. C'en eſt un que l'Auteur s'eſt fait avec une étude infinie, & pour manquer péniblement toutes ſes pieces.

GALANTERIE.

Elle remplace l'amour qui régnoit encore à Paris, il n'y a pas plus d'un ſiecle. Du temps de Louis XIV, on mettoit dans ſes goûts de la décence & de la délicateſſe.

Les fortes paſſions ſont rares aujourd'hui; mais auſſi n'ont-elles pas ce caractere farouche, qui faiſoit ſuccéder la vengeance à la tendreſſe, & les crimes aux plaiſirs les plus doux. On ne ſe bat plus pour les femmes; leur conduite a rendu ces combats ridicules.

Ce que l'imagination, ou exaltée ou trompée, avoit ajouté de trop à l'amour, on l'a émondé: & à conſidérer le changement d'un

œil philoſophique ; l'amour que nous avons adopté, convient à la foibleſſe de notre caractere, & au peu de beſoin que nous avons de ſentir notre ame s'élever & prendte un certain reſſort. Nous nous paſſons de force & de grandeur dans tout le reſte : pourquoi en mettrions-nous dans l'amour ?

On ne voit plus un amant délaiſſé, chercher dans le poiſon un remede à ſes maux : il y en a de plus doux ; & l'inconſtance (que je ne prétends pas juſtifier) vaut cependant mieux que les mouvemens frénétiques, qui tenoient encore plus à l'orgueil perſonnel qu'à la vraie tendreſſe.

Il ſeroit dangereux, dit-on, que l'amour dévorât toutes nos autres paſſions. La Patrie & la ſociété y perdroient. Ne voir, n'adorer qu'un ſeul objet, lui tout ſacrifier ; c'eſt perdre ſa liberté ; c'eſt livrer à une ſorte de délire & d'extravagance toutes les facultés de notre ame. Voilà la Logique reçue.

L'estime vraie & ſentie, (ajoute-t-on) quand elle eſt perpétuée, ſuppoſe bien plus de vertus dans l'objet aimé : & une femme qui ſent avec délicateſſe, eſt plus jalouſe d'inſpirer un tel ſentiment, que d'attirer les hom-

mages uniquement atrribués à ſes charmes, parce que ces hommages s'évaporent & ne ſont pas dûs à ſon ame. C'eſt ainſi que l'on prétend juſtifier nos mœurs : mais la Patrie, dont on parle, y a tout perdu.

L'AMOUR, proprement dit, n'eſt donc plus à Paris, ſi nous oſons l'avouer, qu'un libertinage mitigé, qui ne ſoumet que nos ſens, ſans tyranniſer la raiſon ni le devoir; auſſi éloigné de la débauche que de la tendreſſe, décent dans ſes vivacités, quand il peut l'être, & délicat dans ſon inconſtance. Il n'exige point de ſacrifice qui nous coûteroit trop cher. Loin de nous armer les uns contre les autres, il ne s'approprie point les momens qui ſont conſacrés au devoir; il reſpecte les nœuds de l'amitié, quelquefois même il les reſſerre: enfin, il fait paſſer l'honneur avant tout, & proſcrit également toute foibleſſe & toute lâcheté.

LE Légiſlateur pourroit effacer aujourd'hui de ſon code, les loix contre la violence. Nos Lucreces n'ont plus de Tarquins à redouter. Le ſéducteur ne l'eſt que pour celle qui veut bien être ſéduite, & la véritable vertu peut ſe conſerver intacte, au milieu de tant d'exemples contraires. Mais fera-t-on honneur à mon ſiecle, de l'abſence d'un tel vice? Je ne le

crois pas, parce qu'il ſuppoſe l'anéantiſſement de pluſieures vertus. Le viol prouvoit, ainſi que le ſacrilege, que les femmes & les autels étoient religieuſement adorés.

L'AMOUR ne ſera donc point apellé parmi nous, le bourreau des cœurs? Toujours content, toujours folâtre; il s'envole avant l'ennui : il attaque avec tant de légéreté, que ſes ateintes ne bleſſent que les cœurs qui conſentent à être bleſſés.

JE dis qu'en ôtant à cette paſſion ce qu'elle avoit de féroce & de redoutable, on a diminué quelques crimes & beaucoup de grands talens. A en juger par l'hiſtoire, les forfaits ſanglans étoient comme inſéparables des affections profondes, jalouſes & vindicatives, qui tyranniſoient nos ayeux : ainſi tout eſt compenſé.

LES grandes paſſions, diſent les Apologiſtes du ſiécle, ſont aſſez incompatibles avec le bonheur : il n'appartient qu'à elles, il eſt vrai; mais le bonheur eſt ſi rare, qu'il vaut mieux prendre en légere monnoie, la ſomme des plaiſirs. N'ayant plus de grandes choſes à faire, nous n'avons plus beſoin de fortes paſſions.

DES FEMMES.

LA remarque de Jean-Jacques Rouſſeau n'eſt que trop vraie ; que les femmes à Paris, accoutumées à ſe répandre dans tous les lieux publics, à ſe mêler avec les hommes, ont pris leur fierté, leur audace, leur regard & preſque leur démarche.

AJOUTONS que les femmes, depuis quelques années, jouent publiquement le rôle d'entremetteuſes d'affaires. Elles écrivent vingt lettres par jour, renouvellent les ſollicitations, aſſiegent les Miniſtres, fatiguent les Commis. Elles ont leurs bureaux, leurs regiſtres ; & à force d'agiter la roue de fortune, elles y placent leurs amans, leurs favoris, leurs maris, & enfin ceux qui les payent.

ON voit beaucoup de femmes qui diſent d'après Ninon : *je me ſuis fait homme.* Auſſi une inſultante galanterie ne rend plus aux belles, qu'un culte ironique & offenſant.

JAMAIS autrefois en parlant du ſexe, on ne diſoit *les femmes* ; on auroit proféré une expreſſion groſſiere.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU a dit des choſes ſi dures aux femmes de Paris, que je n'oſe même le combattre. Il avoue que l'on peut & que l'on doit y chercher une amie. Je penſe en effet qu'il s'y trouve beaucoup de femmes ſenſées, véritablement ſenſibles aux nobles procédés, & capables de la plus grande conſtance en amitié. Mais en amour.... Oh! je n'ai pas le droit, comme Jean-Jacques, de leur dire de terribles vérités. Lui ſeul a ſu leur plaire, en ne les flattant pas.

MILORD CHESTERFIELD, après avoir encenſé de ſon mieux notre Nation, a fini par dire à l'oreille de ſon fils, que les femmes parmi nous, ſont de grands enfans, qu'il faut amuſer avec deux hochets, la vanité & la galanterie.

NOUS avons des mines charmantes, des yeux vifs & malins, des phyſionnomies gracieuſes & fines, des têtes ſpirituelles; mais on compte les belles têtes, & elles ſont exceſſivement rares.

POURQUOI les femmes aiment-elles la Capitale? parce qu'elles y ſont environnées d'un plus grand nombre d'adorateurs. Parlez leur de la campagne; elles ne déguiſent pas l'aver-

ſion qu'elles reſſentent pour ce ſéjour ſolitaire, où elles ſe ſentent bien moins puiſſantes.

QUELQUE impérieuſe que puiſſe être une femme Pariſienne, elle reconnoîtra toujours l'aſcendant de l'homme ſur elle, ſi celui-ci ſait être ferme & prudent. C'eſt le mari qui fait la femme. Mais comme les trois quarts des hommes ſont ſans caractere, ſans force, ſans dignité; il y a une foule de femmes diſſipées, dépenſieres, galantes, & inſolemment altieres.

C'EST le principal défaut de nos femmes, que l'orgueil, le rang & l'opulence ont enivrées de trop bonne heure. Rien ne choque plus que ce ton étrange; parce que la femme, quelle qu'elle ſoit, ne peut jamais imprimer à ſon regard l'inſolence ou l'injure, ſans perdre de ſes graces, de ſa dignité & de ſon empire réel. La Nature a voulu qu'elle ne pût jamais s'élever au-deſſus d'un homme, par ſon geſte ou par ſon accent, ſous peine à l'inſtant même de paroître odieuſe & ridicule. Rien ne la diſpenſe de cette ſubordination éternelle, fût-elle ſur le trône du monde. Elle peut commander, faire agir toutes les paſſions deſpotiques, & même orgueilleuſes : mais il ne lui

eſt pas permis d'être inſolente envers un homme; c'eſt-à-dire, d'oſer mépriſer ſon maître.

LES femmes qui ne comprennent gueres une idée politique, pour peu qu'elle ſoit vaſte & un peu compliquée, ont des notions admirables ſur l'ordre & l'économie domeſtique. Elles ſont précieuſes chez un peuple qui vient de naître, & en même-temps chez celui qui eſt tout à fait corrompu. Elles réparent à Paris, dans l'intérieur des maiſons, le mal que la législation fait au dehors.

CHEZ les républicains, les femmes ne ſont que des ménageres. Mais les femmes ſont pleines de lumieres, de ſens & d'expérience. Lorſque la Nation n'exiſte point encore, ou bien lorſqu'elle n'exiſte plus; c'eſt alors qu'il faut les conſulter : car, étrangeres aux liens du patriotiſme, elles tiennent merveilleuſement les doux liens de la ſociabilité.

VOILA leur véritable empire à Paris. Elles ſont riantes, douces & aimables, tant qu'elles repréſentent. Dans l'intérieur domeſtique, elles font payer à ce qui les environne, la contrainte qu'elles s'impoſent dans le monde. Elles ont affaire aux maris les plus débonnaires de ce globe : elles ſe piquent de per-

ſectionner leurs vertus patientes, & de les ſubjuguer de toute maniere.

Il eſt néanmoins une claſſe de femmes très reſpectables ; c'eſt celle du ſecond ordre de la bourgeoiſie. Attachées à leurs maris & à leurs enfans, ſoigneuſes, économes, attentives à leurs maiſons ; elles offrent le modele de la ſageſſe & du travail. Mais ces femmes n'ont point de fortune, cherchent à en amaſſer ; ſont peu brillantes, encore moins inſtruites. On ne les apperçoit pas, & cependant elles ſont à Paris l'honneur de leur ſexe.

La coutume de Paris a trop accordé aux femmes ; ce qui les rend impérieuſes & exigeantes. Un mari eſt ruiné, s'il perd ſa femme. Elle aura été malade pendant dix années ; elle lui aura coûté infiniment : il faut qu'il reſtitue tout à ſon décès.

De-la, la triſteſſe avec laquelle on ſerre des nœuds, qui ailleurs ſont ſi doux.

A un certain âge, la femme qui ne ſe fait pas bel eſprit, ſe conſtitue dévote. Elle en prend la contenance, aſſiſte à tous les ſermons, court toutes les bénédictions, viſite ſon Directeur, & s'imagine enſuite, qu'il n'y a qu'elle au monde

qui faſſe de bonnes actions. Elle ſe le perſuade ſi bien, qu'elle damne toux ceux qu'elle rencontre, & ſur-tout ceux qui impriment.

Nos femmes ont perdu le caractere le plus touchant de leur ſexe, la timidité, la ſimplicité, la pudeur naïve; elles ont remplacé cette perte immenſe par les agrémens de l'eſprit, les graces du langage & des manieres; elles ſont plus courues, moins reſpectées : on les aime ſans croire à leur amour ; elles ont des amans & des amis. Ceux-là diſparoiſſent, & ceux-ci ont le malheur de les ennuyer. Elles ſe trouvent ſeules ſur le retour de l'âge, après avoir paſſé au milieu de tant d'hommes, dont elles ont plutôt captivé le cœur que l'eſtime.

Elles ont fait trop de chemin, pour pouvoir revenir à leur ſexe; il faut qu'elles ſe faſſent hommes tout à fait, au riſque de perdre encore davantage. Mais du moins elles ne feront plus des êtres mixtes, & notre hommage alors ſera plus ſérieux.

COCARDE.

Ces mêmes femmes qui préſidoient aux tournois, qui enrichiſſoient de leurs mains les cottes-d'armes de leurs amans, qui leur préſentoient leurs armures, qui les envoyoient au combat, s'acquittent aujourd'hui envers la gloire, en donnant une *cocarde*. C'eſt que l'amour pour la patrie eſt d'un poids tout auſſi léger que le préſent.

Les femmes aiment-elles les hommes célebres? Comment les aiment-elles? Savent-elles réellement les apprécier? Queſtions faciles à réſoudre dans le dernier ſiecle, & qui de nos jours ont leurs difficultés.

SÉPARATIONS.

LE divorce n'eſt pas permis, & les plaintes en ſéparation ſont éternelles. Les voûtes du temple de la juſtice retentiſſent des gémiſſemens qu'y portent des époux fatigués l'un de l'autre. Le mariage offre une foule d'hommes, que ces liens ſacrés meurtriſſent & déchirent. Ils frémiſſent contre l'indiſſolubilité d'un nœud que tous les efforts ne ſauroient rompre.

NOTRE législation en preſcrivant un terme indéfini, n'a point ſu compoſer avec nos paſſions ni avec notre nature. Cette loi extrême s'eſt manifeſtée, ſur-tout, dans les pays où l'éducation, depouillant le cœur de ſon énergie particuliere, lui a déſappris à ſentir une paſſion forte & unique.

LA loi a été obligée d'accorder les *ſéparations*, beaucoup plus révoltantes que le *divorce*: car la ſéparation iſole deux êtres, & les laiſſe dans une eſpece de néant.

LE divorce, dans les pays où il eſt permis, eſt infiniment plus rare que la ſéparation. Faut-

il s'étonner, ſi ne pouvant briſer cette loi inflexible, & liée mal-à-propos à la religion la plus auſtere, l'homme eſt parvenu pour ainſi dire à la ridiculiſer, en la violant tant de fois & ſi ouvertement.

Les ſéparations volontaires ſont fort communes à Paris. On demanderoit vainement aux loix la rupture d'un nœud devenu inſupportable. On le délie de ſoi-même; & ni les loix civiles ni les loix eccléſiaſtiques ne vous interrogent ſur cette déſunion, pourvu qu'aucun des contractans ne ſe plaigne. Voilà comme les loix irréfragables perdent tout-à-coup leur force & leur vertu.

CONTRASTE.

Les femmes dans la Capitale jouiſſent non-ſeulement de la plus grande liberté poſſible, mais encore du plus incroyable crédit. Par des manœuvres ſecretes & particulieres; elles ſont l'ame inviſible de toutes les affaires, elles réuſſiſſent ſans preſque ſortir de chez elles: elles déterminent la voix publique dans des circonſtances où elle ſembloit d'abord demeurer indéciſe.

QU'IL y ait une rixe entre mari & femme; le mari commence par avoir tort, & au bout de trois jours, il eſt peint des plus affreuſes couleurs. La ligue offenſive & défenſive ſe manifeſte de tous côtés : en vain les Avocats, les loix, le jugement ſont pour le pauvre époux; tout cela eſt caſſé à un autre Tribunal. Les femmes ſoutiennent leur parti, malgré les démonſtrations les plus authentiques, & après avoir ameuté les eſprits, finiſſent par les entraîner.

MAIS malheur à celle qui n'eſt pas mariée; rien ne lui eſt permis : on lui fait un crime de tout. Les meres ſont d'autant plus vigilantes, qu'elles connoiſſent tous les tours que les paſſions peuvent inſpirer. Ainſi le rôle de fille eſt le plus cruel rôle du monde. On la dreſſe à tous les rians atours de la mignardiſe & de la coquetterie; on ne lui imprime que l'amour des arts, qui ſervent & embelliſſent la volupté; on ne lui impoſe d'autre devoir, que la ſcience de plaire : & l'on veut que, renonçant au but de tant d'inſtructions, elle ſoit froide, ſourde à tous les propos qui circulent autour d'elle, & qu'elle demeure même inſenſible au plaiſir, qui naît de l'impreſſion de ſes charmes.

IL faut donc qu'elle diſſimule avec un cœur

neuf, & qui ne ſembloit pas né pour ſoutenir le rôle d'une feinte perpétuelle. Elle ne peut jamais dire un mot de ce qu'elle ſent ſi bien; le monde devient injuſte & abſurde à ſon égard. Qu'elle ſoit mélancolique : elle eſt tourmentée, dit-on, du deſir & du beſoin d'avoir un amant. Eſt-elle gaie, folâtre? Cet enjouement touche à peu de réſerve. Elle ne peut ni rire ni ſoupirer : on veut qu'elle ſoit fille & qu'elle ne le ſoit pas.

Et voilà pourquoi les filles s'ennuyent avec les femmes, & les femmes avec les filles. Auſſi ne peuvent-elles pas cauſer enſemble; & s'il y a une très-étroite union entre une femme & une fille, l'innocence de celle-ci touche à ſon terme.

LES VAPEURS.

La molleſſe eſt douce & ſa ſuite eſt cruelle.

Ce vers de Voltaire eſt d'un Phyſicien. En effet, la moleſſe du corps indique l'inaction de l'ame. Toutes les parties de notre corps tombent dans un relâchement, qui enleve aux

fibres l'élaſticité néceſſaire, pour que les ſécrétions ſe faſſent avec régularité.

DE-LA, les *vapeurs* qui naiſſent de ce défaut d'occupation, qui a détérioré les facultés de l'ame. L'imagination eſt d'autant plus active, qu'elle regne ſur des organes délicats qui, inceſſamment flattés, ont perdu leur reſſort, & ſe ſont affaiſſés dans une langueur qui ſoumet les nerfs aux plus terribles convulſions; parce que détendus par trop de jouiſſances, ils ſe replient & agiſſent ſur eux-mêmes.

C'EST l'imagination qui ouvre le champ de la douleur; parce que cette puiſſance, quand elle n'a pas un objet qui la captive, a le don de métamorphoſer en maux, tout ce qui l'environne. L'oiſiveté favoriſe les paſſions trop ſenſuelles; & celles-ci ſont ſi-tôt épuiſées, que le principe de ſenſibilité qui ſurvit, ne ſait plus où ſe prendre & s'attacher.

CE principe fatigue, devient un tourment; il n'y a plus de voluptés pour l'être miſérable, qui ſe ſent exiſter & qui voudroit des plaiſirs à l'infini; tandis que ſes organes ſont oblitérés, & que les nerfs ne peuvent plus tranſmettre les ſenſations, dont ils ſont les véhicules.

TERRIBLE état! c'eſt le ſupplice de toutes les ames efféminées, que l'inaction a précipitées dans des voluptés dangereuſes; & qui, pour ſe dérober aux travaux impoſés par la Nature, ont embraſſé tous les phantômes de l'opinion.

NOS Docteurs accoutumés à tâter le pouls à nos jolies femmes, ne connoiſſent plus que les vapeurs & les maux de nerfs. Quand un *fort* de la halle eſt malade; ils diſent qu'il a des vapeurs, & ils le mettent au bouillon de poulet & à l'eau de tilleul.

UNE jolie femme qui a des vapeurs, ne fait plus autre choſe que de ſe traîner de ſa baignoire à ſa toilette, & de ſa toilette à ſon ottomane: ſuivre dans un char commode une file ennuyeuſe d'autres chars, cela s'appelle *ſe promener*; & elle ne prend point d'autre exercice. Celui-ci eſt même réputé trop violent, & elle n'en uſe que deux fois le mois.

AINSI les riches ſont punis du déplorable emploi de leur fortune. En voyant d'un œil ſec la miſere d'autrui, ils n'en ſont pas plus heureux; & ne ſachant point tirer un parti réel & avantageux de leur opulence, ils ſont maudits, ſans faire un pas de plus vers le bonheur.

DE L'IDOLE DE PARIS,

LE JOLI! (1)

J'ENTREPRENDS de prouver que le joli, dans tous les genres, eſt la perfection du beau & même du ſublime; que l'avantage d'être aimable, l'emporte ſur tous les autres; & que le peuple qui peut ſe dire la plus jolie nation, doit paſſer, ſans contredit, pour le premier peuple de la terre! J'écris pour les hommes-femmes de Paris.

ON a eu juſqu'ici une fauſſe opinion de ce qui méritoit l'hommage univerſel des hommes. La Nature a beſoin d'être corrigée & embellie par l'art. Si on la mutile, c'eſt comme on ſait, pour la rendre plus gracieuſe. L'agrément eſt le dernier trait que l'on puiſſe donner aux belles choſes. Finit-on un édifice, un tableau, un inſtrument? On lui prête des ornemens qui ſeuls le font valoir. Il en eſt de même des mœurs, on ne commence à jouir, que lorſqu'on commence à rafiner.

(1) Ce chapitre ironique a déja été imprimé; mais c'eſt ici ſa véritable place.

LORSQU'UNE nation eſt encore barbare, elle peut facilement rencontrer le ſublime. C'eſt ainſi que l'œil avide de l'Arabe, découvre l'ombre d'un arbuſte, au milieu des déſerts brûlans où il s'égare. On fait alors de grandes choſes; mais c'eſt ſans le ſavoir : on n'agit que par inſtinct. Qu'eſt-ce en effet que le ſublime? ſinon une exagération perpétuelle, un coloſſe que l'ignorance conſtruit & admire. Le génie, dans ſes bonds impétueux, extravague, en nous étonnant. Les peuples mêmes les plus ſauvages ont créé ſans effort ce ſublime tant admiré : la rudeſſe des paſſions ſuffit pour l'enfanter.

C'EST une nature brute, qui n'a pas beſoin de culture. Alors, on peint les tableaux communs du lever & du coucher du ſoleil. On s'extaſie à la vue d'un ciel étoilé : on ſe promene à pas lents ſur le bord de la mer, & l'on admire ces flots mugiſſans, qui battent majeſtueuſement ſes rives.

ON idolâtre le phantôme de la liberté, & l'on a la ſottiſe de combattre & de mourir pour elle. On rejette un riant eſclavage, qui n'en mérite pas le nom, & qui doit vous créer une foule de plaiſirs enchanteurs : état délicieux, où des chaînes d'or & de ſoie ne vous cap-

tivent, que pour vous faire parcourir un cercle d'amuſemens variés ! où l'on vous ôte une force dangereuſe, pour vous laiſſer une foibleſſe fortunée. On refuſe dans ces temps groſſiers d'élever des Rois ſur ſa tête, & l'on ſe prive ſtupidement de l'aſpect d'une Cour brillante, qui réunit, & les galanteries les plus ingénieuſes, & les chefs d'œuvres heureux des arts & du goût. On vit ſans Peintres, ſans Statuaires, ſans Muſiciens, ſans Coëffeurs, ſans Cuiſiniers, ſans Confiſeurs. Il regne dans les mœurs un courage giganteſque, une vertu ſévere & pédante : tout eſt grand & ennuyeux. Les maiſons ſont vaſtes comme des Cloîtres; tous les divertiſſemens publics & particuliers portent avec eux l'empreinte d'un caractere mâle. Les femmes ſont ſéqueſtrées de la ſociété, & n'allument le feu de l'amour, que dans le cœur de leur époux. Elles ne ſe diſputent point les hommes; elles ſe bornent à donner des citoyens, à les élever, à gouverner un ménage. L'autorité paternelle, l'autorité maritale (noms ſi judicieuſement devenus ridicules parmi nous) jouiſſent de tous leurs triſtes droits. Les mariages ſont féconds; & une maniere de vivre uniforme & ſérieuſe, eſt le caractere dominant de ce peuple, qui ne differe gueres des ours.

Mais, dès qu'un rayon vient l'éclairer; dès qu'il sort de cette gravité imposante & taciturne, il commence d'abord à entrevoir le beau; il taille, il façonne, il se crée des regles: le goût & la délicatesse viennent & enfantent le *joli*, mille fois plus séduisant. On ne voit plus sur les tables le dos énorme d'un bœuf, d'un sanglier ou d'un cerf. On ne voit plus des héros grossiers dévorer des moutons, des Princesses filer ou faire la lessive. On s'honore d'une noble oisiveté; & des mêts délicats, remplis de sucs quintessenciés, se succedent pour réveiller un appétit sans cesse éteint & renouvellé.

Les guerriers (si toutefois ils mangent) effleurent l'aîle d'un faisan ou celle d'une perdrix; quelques-uns d'entr'eux ne vivent même que de chocolat ou de sucreries. On ne vuide plus des outres, on goûte des liqueurs fines; poison délectable & chéri. Les hommes au poignet de fer, à l'estomac d'autruche, aux muscles nerveux, ne se montrent qu'à la foire.

C'est l'heureux siecle où l'on répand plus d'aisance dans le commerce de la vie, où l'on brillante tous les objets, où l'on imagine chaque jour de nouveaux divertissemens pour chasser l'immortel ennui.

ON voit naître enfin la *bonne compagnie*, terme parfait de la ſucceſſion graduelle des choſes ; & la coëffure devient l'affaire importante & capitale.

L'AMOUR n'eſt plus auſſi cette flamme conſumante, qui faiſoit pleurer les Achilles, qui pouſſoit les Paladins à travers les monts & forêts ; c'eſt une affaire de vanité : & telle femme s'imagine l'emporter en mérite ſur les autres femmes, à proportion de ſes amans. Elles ont le cœur aſſez bon pour ſe croire obligées de faire un grand nombre d'heureux. Tout change ; mais c'eſt pour le mieux. Fils ! vous ne dépendrez plus ſervilement d'un pere, qui penſoit bonnement que la Nature lui avoit donné quelqu'empire ſur vous. Femmes ! vous vous moquerez de votre époux ; plus de liens gênans ; chaque individu eſt libre, & n'eſt ſoumis qu'au joug politique...

O comme tout devient facile & naturel ! Ce qui enflammoit l'imagination de nos ayeux mélancoliques, eſt à peine un ſujet de plaiſanterie. Ces idées ſublimes, qui avoient égaré des têtes ardentes, qui leur avoient inſpiré ce fanatiſme opiniâtre, qui tient à de fortes penſées, & qui fait peut-être les grands hommes, ne paroiſſent plus que ſur un ſtérile papier où

elles ſont jugées, non ſur leur degré d'élévation & de force, mais ſur l'expreſſion qui les habille & les décore. Mr. de la Harpe vous dira que Milton, Dante, Shakeſpear, &c., ſont des écrivains *monſtrueux* : il eſt vrai que Mr. l'Académicien eſt éloigné de cette *monſtruoſité*.

Ce beau même qui, comme une ſtatue inanimée & polie, n'avoit parlé qu'à l'ame, ne ſemble plus qu'une image intellectuelle, faite pour les rêveries des Philoſophes. Mais le joli eſt venu à ſon tour. Le joli a touché tous les ſens; le joli eſt toujours charmant, juſques dans ſes caprices. Il prête en effet des attraits à la volupté; il eſt l'orateur des cercles; il attache la curioſité; il orne les talens de tous leur avantages : toujours léger & différent de lui-même, il voit dans toutes ſes attitudes, le goût préſider à ſa ſtructure délicate.

Il falloit toute l'étendue de nos lumieres, pour donner une forme à cet enchanteur, qui revêt des couleurs les plus riantes les objets de la Nature, qu'il imite ou plutôt qu'il ſurpaſſe.

Qu'est-ce que la beauté ? Un rapport, une juſte proportion, une harmonie très-ſouvent froide & dénuée de graces. Le joli n'a pas

beſoin d'être examiné ; il inſpire l'ivreſſe, dès qu'il eſt apperçu : un ſoupir involontaire rend hommage à ſa perfection. Voyez ces petits chefs-d'œuvres gracieux, ces miniatures exquiſes, ces merveilles fragiles ; elles en ſont plus précieuſes, l'œil s'y fixe avec complaiſance, l'œil admire, & l'imagination, tout active qu'elle eſt, ſe trouve ſatisfaite, & ne conçoit rien au-delà.

TRANSPORTONS en idée dans nos villes, un de ces hommes qui peuploient jadis les forêts de la Germanie, & qui reparoiſſent encore ſur notre globe, ſous les noms de Tartares, de Hongrois, &c. : vous appercevrez une haute ſtature, une large & forte poitrine, un menton qui nourrit une barbe rude & épaiſſe, des bras charnus, une jambe fortement tendue, qui à chaque pas fait jouer un faiſceau de muſcles élaſtiques & ſouples. Cet homme eſt auſſi agile que robuſte. Il ſupporte la faim, la ſoif ; il couche ſur la terre ; il brave l'ennemi, les ſaiſons & la mort. Plaçons à ſes côtés cet élégant, que les graces ont ſemblé careſſer, en le formant ; il exhale au loin une odeur d'ambre ; ſon ſourire eſt doux, & ſes yeux ſont vifs. A peine ſon menton porte l'empreinte de la virilité ; ſa jambe eſt fine & légere ; ſes mains ſemblent créées non pour les travaux de Mars,

mais pour piller les tréſors de l'amour. La ſaillie étincelle, en ſortant de ſa bouche de roſe; il voltige comme l'abeille, & ne paroît formé que pour repoſer comme elle, dans le calice des fleurs; il gronde le zéphyr, pour peu qu'il dérange l'édifice de ſa chevelure. Impatient, à peine s'arrête-t-il ſur une idée; ſon imagination eſt auſſi prompte, auſſi changeante que ſon être eſt ſémillant.

Eh bien! prononcez, gentils François: lequel des deux mérite la préférence? Avouez que le premier vous fera peur, autant que l'autre vous cauſera de plaiſir à voir ou à entendre.

Passons aux arts. On s'eſt donné, je crois, le mot pour admirer ces productions dramatiques, où les perſonnages ſont agités de mouvemens convulſifs, où les paſſions ſont peintes ſous leurs vraies couleurs: cela peut être fort bon pour tempérer l'ennui majeſtueux, qui regne dans nos grandes ſalles de ſpectacle. Mais lorſqu'à table on veut apeller la gaieté, encore plus néceſſaire au bien être que les vins les plus délicieux; récitera-t-on alors comme faiſoient les anciens, les morceaux tragiques de cet épouvantable Schakeſpear ou de ce triſte Sophocle? O que le temps eſt bien mieux em-

ployé ! Le rimeur plaiſant, le chanſonnier aimable l'emportent même ſur les maîtres du Parnaſſe. Un couplet de chanſon, un vaudeville, un madrigal, un petit conte, tiennent tous les eſprits attentifs; bons ou mauvais on rit toujours, parce que le joli eſt le pere de la joie,& qu'il mérite la couronne, lorſque l'homme, rendu à lui même & dépouillé de ſa robe, oſe avouer ſes goûts, ſes caprices, & paroître ce qu'il eſt.

LÉGERS Anacréons de nos jours, qui valez ou qui croyez valoir le vieux chantre de Bathylle, accourez aimables frivoliſtes, & faites diſparoître le ſublime Homere, le divin Platon & tous ceux qui leur reſſemblent.

OUI, le *joli* eſt le dieu aimable, unique, qui met en mouvement les facultés intérieures & leur donne un reſſort, une vivacité qu'elles ne reçoivent pas toujours de la vue des plus beaux objets. Le grand, le ſublime ne ſont point rares; ils abondent dans la Nature; nos yeux en ſont fatigués. Le ſublime eſt au ſein de cette immenſe forêt, dans ce déſert ſans bornes, dans les auguſtes ténébres de ce temple ſolitaire; il ſe déploie ſur la voûte radieuſe du firmament; il vole ſur les aîles des tempêtes; il s'éleve avec ce volcan, dont la flamme rouge & ſombre embraſe

embraſe la nue ; il accompagne la majeſté de ces vaſtes débordemens ; il regne ſur cet océan qui joint les deux mondes ; il deſcend dans ces cavernes profondes où la terre montre ſes entrailles ouvertes & déchirées. Mais le joli, le joli, qu'il eſt rare ! Il ſe cache avec un ſoin égal à ſa gentilleſſe ; il faut le découvrir ; c'eſt-à-dire ſavoir le reconnoître. Où ſe trouvent les yeux fins & excercés, qui ſont dans la confidence de ſes graces ? C'eſt une fleur paſſagere qu'un rayon va bruler, qu'un ſouffle va détruire ; c'eſt à la main de l'homme à la cueillir, ſans flétrir ſon doux velouté ; c'eſt à elle ſeule qu'il appartient de compoſer le bouquet, fait pour le ſein de la beauté.

C'EST peu ; l'homme unit ſon induſtrie à l'ouvrage de la Nature ; & ſoudain, le goût de l'un ſurpaſſe l'orgueilleuſe création de l'autre. C'eſt alors qu'on voit naître ces parterres deſſinés, ces bocages ſoumis à l'ingénieux ciſeau, ces élégantes broderies, ces petits plats, ces eſtampes, ces ariettes & ces vers étincellans, qui mouſſent comme les perles liquides du Champagne.

HEUREUSE nation, qui avez de jolis appartemens, de jolis meubles, de jolis bijoux, de jolies femmes, de jolies productions littéraires ;

qui prisez avec fureur ces charmantes bagatelles, puissiez vous prospérer long-temps dans vos jolies idées! perfectionner encore ce joli persifflage qui vous concilie l'amour de l'Europe; & toujours merveilleusement coëffés, ne jamais vous réveiller du joli rêve qui berce mollement votre légere existence!

LES CONVOIS.

REMBRUNISSONS nos pinceaux, il en est temps. Tout change, tout passe avec une effrayante rapidité; le son des cloches funebres me l'annonce. Cette population ira bientôt se fondre dans les cercueils; ils sont tout ouverts; ils attendent leur proye. Le magazin est plein; on sait que le nombre des victimes ne diminuera jamais; on a l'expérience journaliere que la mort frappe des coups prompts & inattendus; mais il n'y a point de ville où le spectacle du trépas fasse moins d'impression. On est accoutumé aux enterremens, & qui veut être pleuré après sa mort, ne doit pas mourir à Paris. L'on y regarde passer un convoi avec une extrême indifférence.

LES Prêtres & les fossoyeurs comptent sur

des trépas périodiques ; ils connoiſſent les mois de l'année où la groſſe ſonnerie retentira plus fréquemment dans les airs, & ſavent quand les cierges du poids de deux livres ſortiront de la boutique de l'épicier. Les jurés crieurs reviennent exprès de la campagne & développent d'avance la lugubre tenture. Les foſſes ſont creuſées & béantes.

Le *Layetier*, fabricateur de notre dernier vêtement, (*robe d'été*, *robe d'hiver*, a dit La Fontaine) a reçu ordre de l'Egliſe d'apporter un plus grand nombre de bierres. Le curé & les fabriques calculent chacun de leur côté, l'argent que produira la mortalité.

Dans les ſociétés, rien de ſi vrai à la lettre que ce petit dialogue d'une fable ancienne, inſérée depuis dans la comédie du Cercle. Monſieur un tel eſt mort ---- je coupe en cœur ---- cela eſt fâcheux aſſurément ; ----- vous jouez trefle Madame --- c'étoit un honnête homme ; de quoi eſt-il mort ? --- carreau ---- il s'eſt aviſé de mourir ſubitement : .... & la partie continue ſans que la moindre altération ſe manifeſte ſur les viſages ; on a froncé les ſourcils par air ; mais le cœur eſt demeuré froid. La même indifférence attend ces ames indifférentes.

ON devroit louer comme les anciens, des pleureurs aux enterremens, puiſque nous ne verſons plus une ſeule larme à la mort de nos parens & de nos amis. Un homme apprend que ſa femme vient de ſe noyer; il frappe du pied, & dit; *cela eſt bien déſagréable* !

DANS l'eſpace de cent années, il faut que deux millions, cinq cent mille individus dépoſent leurs oſſemens & leurs chairs alkaliſées ſur un point de ſix mille toiſes de circonférence; & dans cette eſpace, trente cimetieres ſuffiſent pour recevoir ce grand nombre de cadavres. Chaque paroiſſe réclame ſes morts avec un ſoin jaloux, & il faut des diſpenſes pour aller pourrir un peu plus loin.

CERTES, il n'y a point de champ de bataille où la mort faſſe entendre d'une voix plus terrible & plus éclatante, ces mots de la guerre : *Soldats, ſerrez les rangs.* Les rangs ſont éclaircis à chaque inſtant par des coups auſſi rapides & auſſi inviſibles que ceux du boulet; mais la fréquence des trépas répand une ſorte d'inſenſibilité, qui des eſprits paſſe ſur les fronts.

UN convoi n'eſt pas une cérémonie triſte; les riches ont un grand luminaire, toute l'argenterie de l'Egliſe, une tenture qui ceint les

colonnes du temple, un poële richement brodé; un *de profundis* en faux-bourdon, quatre-vingts Prêtres en ſurplis blancs portent des cierges allumés, tandis que toutes les cloches en branle retentiſſent au loin dans les airs : on chante poſément les veſpres; un maître des cérémonies guide & place l'aſſemblée; un beau goupillon paſſe dans toutes les mains, on ſe range ſur une même ligne; on ſalue & l'on eſt ſalué avec preſque autant de grace que dans un ſallon.

POUR le pauvre, on le congédie avec quelques verſets des *laudes* ou des *matines*, à la pâle lueur de quatre cierges entamés, qui portent ſur des chandeliers de cuivre; on galoppe l'indiſpenſable *de profundis*, & ceux qui portent le cercueil & la croix de bois, courent d'un pas impatient & précipité, le jetter dans la foſſe. Un petit goupillon dont les barbes ſont rares & uſées, trempe dans un ſâle bénitier où l'on a verſé l'eau bénite d'une main encore avare; le plus ſouvent il eſt à ſec, & la main du fils ou de l'ami (s'il lui en reſte un) ne peut arroſer que de ſes pleurs l'endroit où ſont dépoſées des cendres cheries. Le Prêtre eſt déja loin quand le fils ôte de ſes yeux le mouchoir humide; il ſe trouve ſeul ſur la tombe de ſon pere; & juſqu'au bedeau boiteux, tout a dé-

ferté le cimetiere en murmurant contre la pauvreté du défunt & de celui qui l'enterre.

Les billets d'enterremens reſſemblent à des invitations : *vous êtes prié d'aſſiſter* &c. on trouve au bas : *de la part de Madame ſa veuve* : *de la part de Mr. ſon gendre*. On devroit y marquer l'âge du décédé; mais il n'y a rien de ſi incivil à Paris, que de s'informer de l'âge des morts & de celui des vivans.

On paye toujours d'avance à l'Egliſe, le convoi, le ſervice & l'enterrement. On vous préſente un *tarif* tout imprimé : vous choiſiſſez combien vous voulez de Prêtres, de cierges, de flambeaux, de chandeliers. Voulez-vous la petite ou la grande ſonnerie? vous payerez tant ; *trois volées* pour la petite, *neuf* pour la grande : *vous en aurez* :

Monſieur le mort laiſſez-nous faire ;
Il ne s'agit que du ſalaire :

Tout cela ſe calcule ; tant pour la préſence de Mr. le Curé, &c.

Celui de St. Euſtache eſt beaucoup plus cher que celui de St. Pierre-aux-bœufs, attendu qu'il eſt plus gros Seigneur. Il n'enterre que les perſonnes de diſtinction : cinquante francs pour l'ouverture d'une foſſe ; *tant* pour les chantres qui glapiront quand on deſcendra le corps ; *tant* pour la garniture & le parement

du maître-autel ; *tant* pour le petit chœur ou le grand chœur ; *tant* pour le confeſſeur ou ſon ſimulacre ; *tant* pour ſes gants blancs.

On ne viendra chercher le défunt que lorſque vous aurez délivré votre argent : il ne vous ſeroit pas permis d'acheter une bierre chez un Layetier ; l'Egliſe en tient magazin & doit ſeule vous la vendre ; c'eſt un accaparement ; elle gagne ſur votre bierre près de la motié du prix intrinſéque.

A peine un homme a-t-il rendu le dernier ſoupir qu'on l'arrache, encore chaud, de ſon lit ; on ne cherche plus qu'à ſe débarraſſer de ſon corps. La loi terrible & fatale des vingt-quatre heures, regne impérieuſement dans cette derniere cataſtrophe de la vie humaine, comme dans les fictions théatrales qu'adore la nation. Elle ne ſe départira jamais de ces deux mauvaiſes & cruelles regles.

On fuit ; on abandonne le corps à un *vieillard*. Ce *vieillard* eſt un Prêtre indigent & ſubalterne, qui garde un mort la nuit, & à qui l'on donne *vingt ſols & une bouteille de vin*. Il lit quelquefois à côté du cadavre, au lieu de l'office des morts, *Tibulle* ou la *Pucelle* : familiariſé avec le trépas, il veille indifféremment

ſous ſon étole, la beauté qui n'eſt plus & le vieillard qui a terminé ſa carriere; le cierge funéraire ne l'attriſte pas : tandis que le bénitier eſt au pied du lit, il tire ſa bouteille cachée ſous un coin du linceul & il abrege en la vuidant, les longues heures de la nuit.

AVANT les vingt-quatre heures; le corps ſera dépouillé, enveloppé d'un drap, cloué dans la bierre & porté dans le trou.

LE lendemain, on ne diſtinguera plus ſon cercueil; quatre ou cinq nouveaux peſeront ſur le ſien : c'eſt ce qu'on peut voir, puiſqu'ils ſont le plus ſouvent à découvert; & l'œil (s'il en a le courage) a la permiſſion de les compter. Le foſſoyeur ne jettera de la terre deſſus que quand cette piramide de tombeaux aura la proportion requiſe; ils ne ſeront en terre proprement dit que quand il y en aura un nombre ſuffiſant, & que le gouffre avide ſera rempli.

ON s'eſt élevé contre cette précipitation inhumaine; mais les avertiſſemens, ceux mêmes des naturaliſtes ne font rien ſur les uſages enracinés : plus ils ſont mauvais, plus ils ſont tenaces.

D'UN PAUVRE.

MAIS peut-être n'y a-t-il pas auſſi de ville, où les mourans ſoient plus diſpoſés à quitter la vie. Les deux extrêmes de la ſociété policée ne ſont pas heureux, l'un par l'ennui & l'autre par la miſere. L'un a fatigué ſes ſens & ne retrouve plus le reſſort néceſſaire pour ſes jouiſſances. L'autre achete trop cher la courte & pénible ſatisfaction de ſes beſoins. Il eſt las de la vie dont le premier eſt dégoûté. A ce ſujet, je veux vous donner la narration ſuivante.

DANS le Fauxbourg Saint-Marcel, lieu où par excellence domine la miſere, le mauvais air, conſéquemment le mauvais pain, l'huile empoiſonnée; une fievre pourpreuſe, *brochant ſur le tout*, moiſſonnoit les pauvres par centaines. Ils n'avoient pas le temps de ſe faire traîner à l'Hôtel-Dieu. Les Confeſſeurs ne ſortoient pas d'une maiſon; & l'extrême onction deſcendoit du grenier au ſeptieme étage (1).

(1) Parce que le grenier en formoit le huitieme. J'ai fait cette notte pour les étrangers, qui n'auroient pas conçu comment l'on pouvoit deſcendre au ſeptieme étage.

LES bras tomboient aux foſſoyeurs. Le cercueil bannal, depuis quinze jours, rouloit de porte en porte, & ne s'étoit pas trouvé vuide un ſeul inſtant. On avoit demandé un renfort pour exhorter les mourans ; car la communauté des Prêtres de la Paroiſſe ne pouvoit plus y ſuffire. Vint un Capucin vénérable : il entre dans une eſpece d'écurie baſſe, où ſouffroit une victime de la contagion. Il y voit un vieillard moribond, étendu ſur des haillons dégoûtans. Il étoit ſeul : une botte de paille lui ſervoit de couverture & d'oreiller ; pas un meuble, pas une chaiſe ; il avoit tout vendu dans les premiers jours de ſa maladie, pour quelques gouttes de bouillon. Aux murs noirs & dépouillés pendoient ſeulement un hache & deux ſcies : c'étoit-là toute ſa fortune, avec ſes bras, quand il pouvoit les mouvoir : mais alors il n'avoit pas la force de les ſoulever : *Prenez courage, mon ami*, lui dit le confeſſeur ; *c'eſt une grande grace que Dieu vous fait aujourd'hui ; vous allez inceſſamment ſortir de ce monde, où vous n'avez eu que des peines.....* *Que des peines ?* reprit le moribond, d'une voix éteinte. *Vous vous trompez ; j'ai vécu aſſez content, & ne me ſuis jamais plaint de mon ſort. Je n'ai connu ni la haine ni l'envie : mon ſommeil étoit tranquille. Je fatiguois le jour, mais je repoſois la nuit. Les outils que vous*

voyez, me procuroient un pain, que je mangeois avec délices ; & je n'ai jamais été jaloux des tables que j'ai pu entrevoir. J'ai vu le riche plus ſujet aux maladies qu'un autre. J'étois pauvre, mais je me ſuis aſſez bien porté juſqu'à ce jour. Si je reprends la ſanté, ce que je ne crois pas ; j'irai au chantier, & je continuerai à bénir la main de Dieu qui, juſqu'à préſent, a pris ſoin de moi. Le conſolateur étonné, ne ſavoit trop comment s'y prendre avec un tel malade. Il ne pouvoit concilier le grabat avec le langage du mourant. Il ſe remit néanmoins, & lui dit ; *mon fils ; puiſque cette vie ne vous a pas été fâcheuſe, vous ne devez pas moins vous réſoudre à la quitter ; car il faut ſe ſoumettre à la volonté de Dieu..... Sans doute* (reprit le moribond, d'un ton de voix ferme & d'un œil aſſuré) *tout le monde doit y paſſer à ſon tour. J'ai ſu vivre, je ſaurai mourir : je rends graces à Dieu de m'avoir donné la vie, & de me faire paſſer par la mort, pour arriver à lui. Je ſens le moment..... le voici..... adieu, mon pere.*

VOILA le ſage, je crois ; & cet homme pendant qu'il vivoit, fut peut-être mépriſé du riche, qui ne ſait point faire uſage de la vie, & qui ſe déſole en lâche, lorſqu'il s'agit de mourir.

AUX RICHES.

USEZ, uſez donc du moment qui vous reſte, pour faire le bien; tout va fuir bientôt de vos mains. Soyez charitables, pour ne point ſentir l'inévitable remord qui vous attend, ſi vous endurciſſez votre cœur. Entendez-vous les cris des néceſſiteux? ils vous redemandent la portion que vous retenez ſur leur ſubſiſtance; tandis que les excès vous tuent. Venez, approchez. Quel ſpectacle déplorable! & ſi les maux vont toujours en croiſſant, quel ſera donc le ſort de cette ville?

ICI, une malheureuſe mere, impuiſſante à nourrir ſon fils à la mamelle, voit ſon ſein épuiſé tromper la bouche affamée de l'enfant chéri, dont la débile exiſtence peſe à celle qui lui a donné le jour, & qui ne peut retarder que de quelques inſtans la mort prête à l'enlever. Là l'homme, vieilli à cinquante ans ſous le faix des travaux publics, n'a d'autre perſpective, que la conſolation d'être reçu dans un Hôpital, pour y mourir. O vous! qui nagez dans l'opulence, qui foulez ce même peuple ſous les pieds de vos chevaux; tandis que votre regard encore plus cruel, plonge

ſur lui avec dédain & orgueil ; ne croyez pas que ces maux ſoient ſans remedes : ne vous perſuadez pas que le malheur ſoit l'inévitable partage de la plus nombreuſe portion d'hommes. Voyez dans le bien commencé, le bien qui reſte à faire ; & ne penſez pas que les moyens manquent pour ſecourir l'humanité ſouffrante.

Il eſt peu d'hommes qui, en donnant aux pauvres, n'ait réfléchi qu'il n'alloit pas aſſez loin, & que ſon ſuperflu appartenoit de droit & en entier aux indigens. Mais on étouffe cette voix ſecrete, qui eſt autant le cri de la juſtice, que celui de la pitié. On s'étourdit, on étend ſon néceſſaire au-delà de ſes vraies dimenſions : on le ſent, on cherche à ſe le cacher ; mais on s'avoue à ſoi-même, qu'on n'a qu'une charité meſquine & imparfaite. Le trait de la vérité échappe à notre propre & ſecret aveu ; tant la conſcience eſt un ſentiment profond, durable, armé contre nous-mêmes ! On l'affoiblit, mais on ne l'éteint jamais.

Je laiſſe ceux qui me liront, ſur cette réflexion, perſuadé que s'ils la négligent, elle s'élevera un jour terrible contr'eux ; & au moment où ils voudroient avoir accompli le bien, qu'il ſera trop tard de vouloir faire. Je les préviens qu'il n'y aura plus alors que l'idée

consolante d'avoir été humains, secourables; qui applanira pour eux ce passage si redoutable, pour quiconque n'a pas obéi à cette voix intime, notre premier & incorruptible juge.

SUICIDE.

Ferai-je ici le tableau du sombre désespoir? Dirai-je pourquoi on se tue à Paris, depuis environ vingt cinq ans. On a voulu mettre sur le compte de la philosophie moderne, ce qui n'est au fond, je l'oserai dire, que l'ouvrage du gouvernement. La difficulté de vivre; & d'un autre côté, le jeu & les lotteries trop autorisées, voilà ce qui occasionne les nombreux suicides, dont on n'entendoit presque pas parler autrefois. Les impôts ne diminuent point; les droits d'entrées sont toujours épouvantables. On a gêné le commerce, ou plutôt il n'existe pas, tant il est surchargé d'entraves. Les Douânes le fatiguent & le repoussent; on a desséché successivement toutes les branches nourricieres; on a tout fait passer dans la main du Roi; argent, charges, privileges, &c. Les agens de la finance moderne, calculateurs impitoyables; semblables aux Vampires qui vont encore sucer les morts, donnent le dernier

coup de cabeſtan, ſur un peuple déja mis au preſſoir. A la longue, tant de fardeaux accumulés, le font ſuccomber. Les éternelles loix prohibitives enchaînent l'induſtrie.

CEUX qui ſe tuent, ne ſachant plus comment exiſter, ne ſont rien moins que des Philoſophes : ce ſont des indigens, las, excédés de la vie ; parce que la ſubſiſtance eſt devenue pénible & difficile.

QUAND rendra-t-on à la conſommation des denrées un cours plus facile ? Quand le miniſtere, ſemblable à l'enfant qui fait un bouquet de la fleur de l'arbre, ſans s'embarraſſer du fruit, ceſſera t-il de taxer des denrées ; c'eſt-à-dire d'aller contre ſes propres intérêts ? Car ſi le peuple n'eſt pas nourri avec une certaine abondance, comment pourra-t-on compter ſur la force, ſur la ſanté, ſur l'attachement des citoyens ? Les Pariſiens ſeront énervés, & la plupart ſe refuſeront à reproduire leurs ſemblables (1).

LA Police a ſoin de dérober au public la connoiſſance des ſuicides. Quand quelqu'un s'eſt homicidé, un Commiſſaire vient ſans robe,

(1) De là le proverbe : *Enfans de Paris, mauvaiſe nourriture.*

dreſſe un procès-verbal ſans le moindre éclat ; & oblige le Curé de la paroiſſe à enterrer le mort ſans bruit. On ne traîne plus ſur la claie, ceux que des loix ineptes pourſuivoient après leur trépas. C'étoit d'ailleurs un ſpectacle horrible & dégoûtant, qui pouvoit avoir de dangereuſes ſuites, dans une ville peuplée de femmes enceintes.

Le nombre des ſuicides peut monter, année commune, à cent cinquante perſonnes. La ville de Londres n'en fournit pas autant, quoique beaucoup plus peuplée ; & de plus, la conſomption eſt chez les Anglois une véritable maladie, qui n'exiſte point à Paris. Cette comparaiſon nous diſpenſe de toute autre réflexion.

A Londres, c'eſt donc le riche qui ſe tue ; parce que la *conſomption* attaque l'Anglois opulent, & que l'Anglois opulent eſt le plus capricieux des hommes, conſéquemment le plus ennuyé. A Paris, les ſuicides ſe trouvent dans les claſſes inférieures, & ce crime ſe commet le plus ſouvent dans des greniers ou dans des chambres garnies.

Plusieurs ſuicides ont adopté la coutume d'écrire préalablement une lettre au Lieutenant de Police, afin d'éviter toute difficulté après leur décès. On récompenſe cette attention,

en

en ordonnant leur ſépulture. Aucun papier public n'annonce ce genre de mort ; & dans mille ans d'ici, ceux qui écriront l'hiſtoire d'après ces papiers, pourront révoquer en doute ce que j'avance ici ; mais il n'eſt que trop vrai, que le ſuicide eſt plus commun aujourd'hui, à Paris, que dans toute autre ville du monde connu.

FILETS DE SAINT-CLOUD.

Les corps des malheureux qui ſe noyent, n'ont pas tous l'avantage d'avoir le vaſte & ſuperbe Océan pour tombeau, ainſi qu'ils s'en étoient flattés. Ils s'arrêtent (excepté pendant les temps des glaces) *aux filets de Saint-Cloud* ; & celui qui a cru pouvoir s'échapper de ce monde ſans laiſſer aucune trace, eſt reconnu ; ſes reſtes viennent atteſter à la *morne* ſon crime, ſon infortune & ſon erreur.

Dans une fête publique que l'on donna, il y a trente deux ans environ, ſur le bord de la Seine, gonflée par les groſſes eaux, le déſordre & l'intempérance ayant fait tomber dans la riviere pluſieurs perſonnes ; le nombre s'en trouva ſi conſidérable, qu'on leva *les filets de*

Saint-Cloud, afin que rien n'atteſtât la multitude des victimes.

ON trouve ſouvent dans ces filets les plus ſinguliers débris, que le haſard entaſſe pêle-mêle, & que la Seine a chariés de la Capitale. On dit que cela ne laiſſe pas que de former un revenu, pour ceux qui en ont l'adminiſtration & le bénéfice.

CAPITALISTES.

LE peuple n'a plus d'argent, voilà le grand mal. On lui ſous-tire ce qui lui en reſte, par le jeu infernal d'une loterie meurtriere, & par des emprunts d'une ſéduction dangereuſe, qui ſe renouvellent inceſſamment. La poche des Capitaliſtes & de leurs adhérens recéle au moins la ſomme de ſix cents millions. C'eſt avec cette maſſe qu'ils joûtent éternellement contre les citoyens du Royaume. Leurs portefeuilles ont fait ligue, & cette ſomme ne rentre jamais dans la circulation.

STAGNANTE pour ainſi dire, elle appelle encore les richeſſes, fait la loi, écraſe, abîme tout concurrent; eſt étrangere à l'agriculture,

à l'induſtrie, au commerce, même aux arts. Conſacrée à l'agiotage, elle eſt funeſte & par le vuide qu'elle cauſe, & par le travail obſcur & perpétuel dont elle foule la Nation. Il faut que dans cinq ou ſix années tout l'argent paſſe tout entier, par une opération violente & forcée, dans la main de ces Capitaliſtes, qui s'entr'aident pour dévorer tout ce qui n'eſt pas eux.

Et néanmoins on taxe les arts, on met un impôt ſur l'induſtrie, on fait payer le commerce; l'on demande de l'argent à un homme qui travaille. Puiſque l'on n'entend que ce mot; de *l'argent*, de *l'argent*, encore de *l'argent*; qu'on laiſſe donc les moyens d'amaſſer de *l'argent*. Que tous ſoient appellés à morceler, à couper, à dépecer la maſſe énorme des métaux monnoyés, qui réſident dans un petit nombre de mains. Favoriſez tout ce qui peut creuſer les canaux par où ce métal ſi attendu doit ſe répandre, au lieu de faire des loix, des ſtatuts, des réglemens, des prohibitions éternelles. Quand tout ſe fait avec de l'argent, n'attendez pas que des vertus purement patriotiques germent ſur le ſol de la miſere & de l'indigence.

L'HOTEL DES FERMES.

JE ne paſſe point devant l'Hôtel des Fermes, ſans pouſſer un profond ſoupir: je me dis; là s'engouffre l'argent arraché avec violence de toutes les parties du royaume; pour qu'après ce long & pénible travail, il rentre altéré dans les coffres du Roi. Quel marché ruineux! Quel contrat funeſte & illuſoire a ſigné le Souverain! Il a conſenti à la miſere publique, pour être moins riche lui-même. Je voudrois pouvoir renverſer cette immenſe & infernale machine, qui ſaiſit à la gorge chaque citoyen, pompe ſon ſang, ſans qu'il puiſſe réſiſter; & le diſpenſe à deux ou trois cents particuliers qui poſſedent la maſſe entiere des richeſſes. Chaque plume de Commis me paroît un tube meurtrier, qui écraſe le commerce, l'activité, l'induſtrie. La Ferme eſt l'épouvantail, qui comprime tous les deſſeins hardis & généreux. On ne ſonge plus dans cette anarchie, qu'à ſe jetter du parti des voleurs; & l'horrible finance ſe ſoutient par ſes déprédations mêmes. Là enfin, on tient école publique de pillages rafinés; là, on offre des plans plus oppreſſifs les uns que les autres.

La finance eſt le ver ſolitaire, qui énerve le corps politique. Ce ver abſorbe les principaux ſucs, fait naître de fauſſes faims, & tue enfin le ſein qui le renferme.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on a voulu abſoudre la finance, parce qu'elle gagne moins aujourd'hui qu'autrefois; mais il faut bien que ſes gains ſoient encore immenſes, puiſqu'elle bataille ſi vigoureuſement, pour le maintien de ſes opérations. Puiſſent les aſſemblées provinciales, le plus bel établiſſement de ce ſiecle, le plus propre à amener le bien le plus grand & le plus deſiré; miner ce corps financier, auteur de tant de maux & de déſordres! C'eſt quand il ſera tombé, que l'on s'étonnera qu'il ait pu ſubſiſter ſi longtemps au déſavantage du Souverain & de la Nation. L'homme qui a préparé ce grand bienfait, peut-être ſûr que ſon nom ne périra point, & qu'il obtiendra ſa place parmi ceux que l'on prononce avec reconnoiſſance & reſpect. Il eſt inconteſtable que voilà ce qu'il a fait de mieux: le reſte..... ; il auroit peut-être dû ou anéantir la finance d'un ſeul coup, ou mieux la ménager, juſqu'à un moment déciſif..... Il auroit peut-être dû..... ; mais ceci n'eſt pas de mon ſujet. C'eſt à lui d'achever ſes opérations, & à moi d'achever mon livre.

LES ÉGOISTES.

JE les rencontre en foule, ces êtres vils & mépriſables, qui concentrent toutes leurs penſées dans leur cercle étroit & borné ; & qui immoleroient volontiers tout ce qui les environne, au point où ils réſident. Ils ont tout à la fois, une ame inſenſible, qui ſe peint ſur leurs phyſionomies avides, & une raiſon bornée, qui ſe décele dans leurs moindres diſcours. Ils ont détruit les rapports qui font la force des ſociétés ; ils ont interrompu la circulation des ſervices mutuels. Si chacun ſuivoit malheureuſement le ſyſtême qu'ils ont adopté, il n'y auroit plus l'ombre de concorde ; on ne verroit plus que des individus armés les uns contre les autres.

ET comment, après cela, auront-ils le front d'exiger, n'aimant perſonne, que quelqu'un les aime ; qu'avilis par la cupidité, quelqu'un les eſtime ; qu'ayant opprimé l'Etat, ſans lui rien rendre, leurs noms ſoient à côté des hommes qui en ſont la gloire & l'honneur. Ils oſeront regarder d'un œil dédaigneux l'Ecrivain incorruptible qui, loin d'envier leurs coupables richeſſes, les a en horreur. Qu'ils

tremblent ! Il tient le burin immortel, qui les gravera au front, du ſceau de leur infamie.

MÉPRISABLES Egoïſtes, je m'adreſſerai ici à l'un de vous : ---- que deviendra, au milieu de vos principes, l'amitié, la bonté, la charité ; tout ce qui ôte à l'homme une partie de ſes miſeres & de ſa foibleſſe ? Ingrat ! ſi tu n'eſt pas totalement endurci & mort au bien ; ouvre les yeux ; regarde autour de toi ; conſidere ce que tu dois à tes concitoyens. On a ſongé que tu viendrois ſur la terre, bien avant ta naiſſance ; on t'a préparé des jouiſſances, dont tu n'eſt pas digne aujourd'hui, puiſque tu veux jouir ſeul. Ces maiſons bâties, ces rues alignées, ces chemins, ces arbres antiques & chevelus ; ces arts conſolateurs, ces vaiſſeaux qui couvrent les mers, ces agriculteurs qui ont défriché les terres ; ces loix ſages, cette police, qui fondent ta tranquillité, qui t'aſſurent la propriété du tréſor que tu couves des yeux ; tout porte l'empreinte d'un génie bienfaiſant, qui a étendu ſes vues dans l'avenir ; qui ne s'eſt point borné à des commodités perſonnelles & paſſageres ; qui a embraſſé dans une prévoyance généreuſe les êtres qui dormoient encore dans la nuit du néant : & lorſqu'avançant dans l'âge, & participant à des ſiecles de travaux accumulés

& de combinaiſons infinies, tu jouis des agrémens de la ſociété perfectionnée; lâche ! tu croirois être quitte envers elle, en te déclarant un perſonnage opulent & iſolé; tu rapporterois tout à toi ſans honte & ſans pudeur : tu croirois pouvoir diſpoſer de ton or à ta volonté, pour ſatisfaire tes vains caprices & tes folles fantaiſies : tu ne feras rien d'utile, rien de grand..... ! Tu me fais horreur : ta froideur annonce une corruption profonde & le dernier degré d'inſenſibilité. Ah ! puiſque ton cœur eſt mort, & ne peut ſentir la joie de l'homme qui a été utile à ſes ſemblables; contemple du moins les hommages qu'on lui rend, quand il a payé la dette premiere & ſacrée, quand il a laiſſé ſur la terre quelques traces d'une ame généreuſe & bienfaiſante. S'il t'eſt interdit de goûter les ſatisfactions intérieures, qui dilatent l'ame de cet homme juſte & bon, ſois témoin de l'eſtime, de l'admiration, du reſpect qui accompagnent ſes pas, & vois qu'il eſt d'autres avantages que ceux que l'or procure; car il ne s'ennoblit réellement, qu'en ſervant au bonheur des humains.

Il y a enſuite les Egoïſtes littéraires, c'eſt-à-dire ces Auteurs qui ne parlent que de leurs ouvrages, de leurs querelles, qui vous forcent violemment à les admirer, qui ſont dans une

adoration perpétuelle de leurs talens. Insupportables dans la société, on ne peut les écouter, que pour suivre curieusement toutes les ruses mal-adroites de l'amour propre; & pour voir jusqu'à quel point il rabaisse quelquefois un homme d'esprit au niveau d'un sot.

Les Coryphées de l'Egoïsme littéraire sont, Ciceron chez les anciens, Bussy-Rabutin dans le siecle dernier; & de nos jours . . . .
. . . . . .
. . . . . Je laisse les noms en blanc, afin que chacun y écrive celui des Auteurs, qui nous fastidient de leur mérite réel ou prétendu.

CE QU'ON NE VOIT POINT.

Il n'y a rien de si rare qu'un testament généreux: les plus riches meurent, & ce qui prouve la dureté excessive de leurs cœurs; ils meurent sans faire de legs à qui que ce soit, à leurs amis, à ceux qu'ils appelloient des noms les plus tendres: ils sont égoïstes même dans le tombeau: infideles à l'art qu'ils ont aimé & cultivé, ils ne font rien pour lui. Quoi de plus

aiſé néanmoins, que de prendre une plume, pour diſperſer un peu de ſes biens, lorſqu'on n'en pourra plus jouir! Les fondations magnifiques étoient plus communes autrefois. Ce devroit être un devoir que de ne pas quitter la vie, ſans laiſſer quelques traces de bienfaiſance.

On n'a point encore vu un millionnaire à Paris, que je ſache, laiſſer un legs à un homme pauvre & utile, que lui déſignoit la voix publique. Les arts, les ſciences ont beſoin de ſoutien, d'appui, ainſi que ceux qui les cultivent. Le riche, inſenſible dans les bras de la mort, comme pendant ſa vie, repouſſe toute idée de donation; il cherche les jouiſſances de la vanité; jamais celles du légitime orgueil de la célébrité; & ce qui ſeroit plus pur encore; ce ſentiment conſolateur qui accompagne la généroſité & en devient la récompenſe.

Rien n'accuſe plus l'humanité que le vuide, la ſéchereſſe, l'inſenſibilité, l'oubli des tendres affections, qui caractériſent les teſtaments : il en faut dix mille, pour en citer un qui ſoit digne d'un être fait pour être regretté; de grands hommes mêmes n'ont pas ſu faire ce dernier acte, le plus important à tracer, puiſqu'il eſt

le dernier ouvrage de notre volonté & de nos vertus. Eſt-ce foibleſſe, inattention ou indifférence pour ce qui doit nous ſurvivre ? Comment ne compoſe-t-on pas à loiſir cette œuvre où l'ame paroît à nud ?

USURIER.

TEL uſurier voilé ſait gagner le tiers de ſon capital chaque année, ſans induſtrie & ſans riſques. La foule de ces agioteurs effrontés, ne diſſimule gueres les voyes criminelles qu'ils employent; ils en font même une eſpece de trophée quand ils ſe raſſemblent entr'eux.

ON ſoupe ſouvent en bonne compagnie, à côté d'un uſurier de cette ſorte; mais qui n'en porte pas le nom, parce qu'il a des agens ſubalternes, qui expoſent leur front à la honte & au mépris. Pour le prêteur en chef, on ne le voit jamais; auſſi conſerve-t-il l'eſtime publique, quoiqu'on ſoupçonne qu'il fait valoir ſon argent de cette maniere.

L'AFFAIRE du Comte de Morangiés, (ſi fameuſe par les plaidoyers de Linguet & ſur-tout par ſon iſſue) véridiquement détaillée, mettroit

peut-être dans un jour éclatant, de quelles ſources illuſtres découle ſouvent l'uſure qui ravage la capitale.

LES Pariſiens, dit le proverbe, *mangent le pain blanc, avant le pain bis.* Les jeunes gens, maîtres de trop bonne heure de leur fortune, prennent leurs fantaiſies pour des beſoins, & ils ne ſe reveillent de cette folie que dans l'âge où l'on eſt incapable de réparer le vuide.

C'EST à eux ſur-tout que les uſuriers s'attachent : je ne parle pas ici de cette foule de mercénaires qui prêtent à la petite ſemaine ; ceux-ci ſont ſouvent moins âpres, moins barbares ; d'ailleurs ils ſont pauvres. Mais je parle de ces riches qui s'étudient encore à dépouiller ceux qui entrent dans le monde, qui mettent à profit leurs foibleſſes & leur inexpérience ; & qui jouiſſent de leurs larcins, *par des contracts paſſés devant notaires.* Comment les qualifier ? On dit néanmoins Mr. un tel, vient d'acheter une terre ; on ne dit pas que le même qui l'a fait ſaiſir par deſſous main, eſt celui qui ſe l'approprie pour une ſomme modique.

CES uſuriers là ne prêtent pas ſur gages ; ils ſont cent fois plus dangereux ; ils eſcamottent les biens & appanages des familles les plus

diſtinguées ; & l'opprobre n'accompagne point leurs pas !

Il ne faut point ranger dans la claſſe des uſuriers, les *eſcompteurs* à ſix, à ſept & même à huit pour cent par an : ils font un métier honnête & utile. L'argent eſt une marchandiſe ; l'intérêt en peut hauſſer dans certaines circonſtances ; le meilleur papier n'eſt pas à l'abri des accidens ou des retards : l'eſcompte peut donc être proportionné à ces différens riſques ; & quand des loix bizarres ont voulu régler l'intérêt de l'argent, ces loix ont été faites par des hommes deſpotiques, qui vouloient emprunter à bas prix. Rien ne gêne plus la circulation, n'enchaîne plus l'activité & l'induſtrie que ces petites loix eccléſiaſtiques. Loix aveugles qui contrediſent les grandes loix politiques, leſquelles font la ſplendeur & la richeſſe des nations. C'eſt ce qui a été très-bien développé dans un ouvrage moderne fait pour en enfanter d'autres ſur ces matieres peu débrouillées parmi nous.

MONT DE PIÉTÉ.

MAIS l'on vient enfin d'établir un *Mont de Piété*, qu'ailleurs on nomme *Lombard*; & l'adminiſtration, par ce ſage établiſſement, ſi long-temps deſiré, a porté un coup mortel à la barbare & âpre furie des voraces uſuriers, toujours acharnés à dépouiller les néceſſiteux. Les agioteurs maſqués, qui cachoient leurs opérations vexatoires, ſe ſont vus forcés dans leurs inviſibles retranchemens. Il faut qu'ils renoncent à un commerce illégitime, dont la trop puiſſante amorce étouffoit toute ſpéculation généreuſe, toute entrepriſe magnamine, car l'on ne ſavoit plus que tourmenter l'argent, pour achever la ruine de celui qui en étoit affamé.

RIEN ne prouve mieux le beſoin que la capitale avoit de ce *Lombard*, que l'affluence intariſſable des demandeurs. L'on raconte des choſes ſi ſingulieres, ſi incroyables, que je n'oſe les expoſer ici, avant d'avoir pris des informations plus particulieres, qui m'autoriſent à les garantir. On parle de *quarante tonnes remplies de montres d'or*, pour exprimer ſans doute la quantité prodigieuſe qu'on y en a porté. Ce

que je ſais ; c'eſt que j'ai vu ſur les lieux, ſoixante à quatre-vingt perſonnes qui, attendant leur tour, venoient faire chacune un emprunt qui n'excédoit pas *ſix livres*. L'un portoit ſes chemiſes ; celui-ci un meuble ; celui-là un débris d'armoire ; l'autre ſes boucles de ſouliers, un vieux tableau, un mauvais habit, &c. On dit que cette foule ſe renouvelle preſque tous les jours, & cela donne une idée non équivoque de la diſette extrême où ſont plongés le plus grand nombre des habitans.

QUE donneroit-on à un Auteur pauvre & ayant du génie, qui porteroit un manuſcrit ? Par exemple *l'eſprit des loix* ou *l'Emile* non imprimés : qu'en diroit l'huiſſier priſeur ? A quel taux mettroit-il l'ouvrage ?

L'OPULENCE emprunte de même que la pauvreté. Telle femme ſort d'un équipage, enveloppée dans ſon capot ; & y dépoſe pour vingt-cinq mille francs de diamans, pour jouer le ſoir. Telle autre détache ſon jupon, & y demande de quoi avoir du pain.

LE Mont de Piété a fait tomber les diamans ; parce que c'eſt la premiere choſe qu'on y a miſe en gage ; & inſenſiblement on a vu les perſonnes les plus riches ne plus figurer avec ce bril-

lant ſuperflu. Il y a eu enſuite dans cette privation, des motifs très-reſpectables, & qui nous ſont connus. Plus d'un ſervice important a été rendu ſur ces objets d'un luxe, dont il eſt facile de ſe paſſer. Les femmes ont donné cet exemple : le ſentiment d'avoir fait une bonne action peut dédommager amplement leur ame ſenſible ce cette frêle & petite jouiſſance. On aſſure que le tiers des effets ne ſont pas retirés ; nouvelle preuve de l'étrange diſette de l'eſpece monnoyée. Les ventes qui ſe font, offrent beaucoup d'objets de luxe à un vil prix ; ce qui peut faire un peu de tort aux petits marchands ; mais d'ailleurs il n'eſt pas mauvais, que ces objets-là, qui avoient une valeur démeſurée, perdent aujourd'hui de leur taux inſenſé.

Il s'eſt déja gliſſé, dit-on, des abus dans cette adminiſtration : on rudoye un peu trop le pauvre peuple : on priſe les objets offerts par l'indigent à un trop vil prix ; ce qui rend le ſecours preſqu'inutile. Il faudroit que le ſentiment de la charité dominât entiérement, & l'emportât ſur de futiles & vaines conſidérations. Il ne ſeroit pas difficile de faire de cet établiſſement le *temple de la miſéricorde*, généreuſe, active & compâtiſſante. Le bien eſt commencé ; pourquoi ne s'acheveroit-il pas de maniere à ſatisfaire ſur-tout, les plus infortunés.

MONOPOLE.

MONOPOLE.

UN homme s'empare d'une eſpece de denrées en entier : alors il fait la loi tyranniquement. Voilà où le commerce devient dangereux, oppreſſif. C'étoit originairement un échange équitable; il n'y a plus de proportion, elle eſt rompue; une partie des contractans eſt écraſée; ce n'eſt plus un *commerce*; c'eſt un *monopole*; je ſuis violenté. Cet homme tyrannique me vend la choſe plus qu'elle ne vaut, parce qu'il la poſſede ſeul : il doit être puni par les loix.

MAIS ſi cette marchandiſe eſt de premiere néceſſité; ſi c'eſt du pain, du vin, des légumes, de l'huile &c., il eſt mon véritable aſſaſſin. Que l'on entaſſe les ſophiſmes; que les Economiſtes viennent me prouver que le bled eſt à lui, & qu'il eſt libre d'y mettre un prix arbitraire; ce vendeur ſera toujours un barbare; il me voit ſouffrir & il augmente le marché ſuivant; il fait la famine & il en rit.

IL ſera puni, me dira-t-on; il ſe trompera tôt ou tard dans ſes calculs; mais ſes ſpéculations erronnées auront été bien plus dangereuſes pour

moi que pour lui, car s'il perd ſon argent; moi j'aurai perdu la vie.

NON; tant que les hommes ſeront avides, intéreſſés, inſenſibles; il ne faut pas que les denrée de premiere néceſſités ſoient abandonnées aux noirs projets de l'avarice. Il eſt ridicule & honteux de livrer à l'étranger pour trente ſols de plus ſur un ſeptier, le bled que j'ai vu croître ſous mes yeux; le citoyen doit être nourri, & de préférence, des productions de ſon ſol.

LES Monopoles, tantôt ſur les œufs, tantôt ſur les légumes, tantôt ſur les fruits, tantôt ſur les épices, ne ſont que trop fréquents dans la capitale, & l'on pourroit accuſer les ſuppots de la Police de complicité; car elle n'a pas toujours été aſſez vigilante à reprimer ces indignes abus, qui affament la partie indigente du peuple & lui font déteſter l'exiſtence.

QUELQUEFOIS les hommes en place ne rougiſſent pas de prêter & d'avancer leur argent pour ces opérations abominables. Sous le voile qui les couvre, & qu'ils croyent impénétrable, ils jouiſſent des fruits infâmes de leur avarice. Ce crime devenu commun, a flétri des noms, juſqu'alors reſpectés; c'eſt un nouveau forfait

de l'opulence, & preſqu'inconnu avant ce ſiecle. J'ai vu arrher & accaparer les choux, les poires & même les laitues.

VOICI quatre vers ſur les monopoleurs, par Mr. *Dorat*.

Ils engloutiſſent tout par un trafic honteux,
Souvent même leurs mains par de lâches adreſſes,
Détournent de Cérès les ſolides richeſſes,
Et la fertilité diſparoît devant eux.

LE REGRAT.

LE *Regrat* eſt encore ce qui tue la partie indigente des habitans de la Capitale. Cette malheureuſe portion achete les denrées beaucoup plus cher, & n'a que le rebut des autres citoyens. N'ayant pas le moyen de faire quelques modiques avances pour ces proviſions annuelles; elle paye le double de ce que valent les choſes. Tout augmente d'un tiers au moins, pour cette claſſe infortunée, qui eſt obigée d'avoir recours à de petits marchands, qui revendent en détail, ce qu'ils ont déja acheté en détail.

AINSI le cordonnier, le maçon, le tailleur, le porte-faix, le journalier, &c. payent le vin,

le bois, le beurre, le charbon, les œufs, &c. à un bien plus haut prix, que le Duc d'Orléans & le Prince de Condé. Ce n'eſt point là aſſurément le chef-d'œuvre de la ſociété. On ne ſonge point à diminuer ces abus, qui empêchent le peuple d'être nourri. L'homme qui a trois millions de revenu, a les comeſtibles à bien meilleur marché. Le vin qu'il boit eſt excellent, & ne lui coûte pas plus cher que le vin que l'homme du peuple eſt obligé d'acheter au cabaret. Car il faut apprendre à l'étranger, qu'à chaque repas, l'homme du peuple achete ſa chétive ration de vin, n'ayant le plus ſouvent ni cave, ni caraffon, ni argent pour en avoir une petite porviſion. *Au plus pauvre la beſace*: plus on eſt indigent, plus l'indigence vous mine & vous ronge.

Le ſel par exemple, que l'on vend par regrat au peuple, *treize ſols la livre*, (1) eſt non-ſeulement falſifié dans ſon origine, mais de plus rempli de mille ordures, qui en compoſent près de la moitié. La ferme oblige, pour ainſi dire, ces *regratiers*, à empoiſonner les malheureux conſommateurs, en leur vendant à eux-mêmes, ce ſel treize ſols: ils n'ont d'autre expédient

(1) Treize ſols une livre de ſel! tandis que la Nature le donne à notre Royaume preſque pour rien.

que de le gâter pour y trouver leur compte. Un abus auſſi intolérable eſt public.

La ferme eſt donc coupable d'empoiſonnement : car ce ſel analyſé offre des matieres étrangeres ; & cette falſification dangereuſe eſt l'œuvre de la cupidité financiere. Comment l'ame ne ſe ſouleveroit-elle pas d'horreur contre ces impitoyables ennemis des citoyens, qu'on rencontre à chaque pas, pervertiſſant tout, gâtant tout, & voulant encore ſe dérober à la flétriſſure qu'ils méritent.

Le vin que l'on vend dans les cabarets, en détail, eſt de même falſifié ; & l'on n'a pas encore vu pendre un marchand de vin, pour avoir tué de cette maniere ſes compatriotes.

Il n'eſt malheureuſement que trop aiſé de falſifier des boiſſons telles que le vin, le cidre, l'eau-de-vie. Le marchand enfermé dans ſon cellier, compoſe ſecrétement ces mixtions, y coule la litarge, ou par avarice ou par ignorance. Ces procédés frauduleux, & toujours criminels, ne ſont pas aſſez rigoureuſement réprimés par la police, qui s'endort ou s'oublie ſur un article auſſi important.

Enfin, les farines gâtées ont été diſtribuées

quelquefois de force, aux boulangers des faux-bourgs ; parce que l'adminiſtration, qui avoit fait magaſin de farines, quand elles furent endommagées par pluſieurs accidens, ne voulut pas perdre ſes avances, & força le peuple à manger ce bled pourri. (1) O ſoleil, tu éclaires de ſemblables forfaits !

Le commerce des bleds eſt donc bien dangereux dans la main des hommes puiſſans : ils en font payer aux autres les erreurs ou les revers. *Si je deviens marchand, qui fera le métier de Roi ?* diſoit un Souverain à qui on propoſoit un accaparement.

FALSIFICATIONS.

On devroit bien éclairer de plus près toutes les opérations des meûniers, boulangers, marchands de vin, épiciers, regrattiers, &c. ; parce qu'il s'y mêle perpétuellement des fraudes qui, pour la plupart, nuiſent à la ſanté des citoyens. L'invigilance de la Police à cet égard, mérite qu'on lui en faſſe des reproches ; mais ſouvent auſſi, les préſens que ces falſificateurs

(1) Ceci s'eſt paſſé ſous le regne précédent.

ſont aux ſubalternes prépoſés, leur aſſurent une impunité dangereuſe. Quoi de plus important néanmoins à ſurveiller avec vigueur, que ce qui contribue à la ſanté publique?

On pourſuit avec vigilance les voleurs de mouchoirs, & l'on ne pourſuivroit pas de même celui qui m'empoiſonne? Quelle contradiction!

MENDIANS.

Et comment voulez-vous, à la ſuite de tant d'abus trop accrédités, que cette ville, qu'on appelle ſuperbe, ne pullule pas de mendians? L'œil de l'étranger eſt toujours déſagréablement frappé de leur nombre, & il ne revient point de ſa ſurpriſe. Autant de mendians, autant de taches dans la légiſlation d'un peuple. Il ne faut pas pour cela les étouffer, comme on a fait, dans ce qu'on nomme *dépôts*. C'eſt une cruauté abominable & gratuite.

On n'a pas aſſez cherché les moyens de remédier à cet épouvantable déſordre; ce qui déshonorera infailliblement nos Magiſtrats, s'ils ne s'occupent de cet objet. On leur a propoſé

pluſieurs plans également bons, & ils n'ont qu'à choiſir.

Il paroît que chez les anciens il y avoit des pauvres, mais point d'indigens. On voit que les eſclaves avoient leurs habits, leurs tables, leurs amis : il n'eſt point dit, dans aucun Auteur, qu'on rencontrât dans les villes, de ces objets ſâles & dégoûtans, qui déterminent violemment la pitié, ou repouſſent la main charitable. La malpropreté, rongée de vermine, ne couroit pas les rues, avec des gémiſſemens qui déchirent l'oreille, & des plaies qui épouvantent les yeux.

Ces abus ſont incorporés avec la législation, plus occupée à conſerver les grandes fortunes que les petites. Les grands propriétaires, quoiqu'en diſent les ſyſtèmes nouveaux, ſont funeſtes. Ils peuplent la terre de forêts, puis de biches & de daims. Ils s'épuiſent en jardins-fleuriſtes ; & l'oppreſſion des riches va toujours écraſant la partie la plus malheureuſe.

On a traité les pauvres en 1779 & dans les années ſuivantes, avec une atrocité & une barbarie, qui feront une tache inéffacable à un ſiecle, qu'on appelle humain & éclairé. On eût dit qu'on en vouloit détruire la race entiere, tant on

mit en oubli les préceptes de la charité. Ils moururent preſque tous dans les *dépôts*, eſpece de priſon où l'indigence eſt punie comme le crime.

On vit des enlevemens, qui ſe faiſoient de nuit par des ordres ſecrets. Des vieillards, des enfans, des femmes perdirent tout à coup leur liberté, & furent jettés dans des priſons infectes, ſans qu'on fût leur impoſer un travail conſolateur. Ils expirerent en invoquant en vain les loix protectrices & la miſéricorde des hommes en place.

Le prétexte étoit que l'indigence eſt voiſine du crime, que les ſéditions commencent par cette foule d'hommes, qui n'ont rien à perdre: & comme on alloit faire le commerce des bleds, on craignit le déſeſpoir de cette foule de néceſſiteux, parce qu'on ſentoit bien que le pain devoit augmenter. On dit, étouffons les d'avance; & ils furent étouffés; on n'imagina pas d'autres moyens.

Ces horreurs ont ceſſé en grande partie. On ne ſauroit en accuſer que des ſubalternes avides, qui outre-paſſent leur pouvoir, & qui frappent ſur le pauvre ſans défenſe, croyant

bien remplir leur emp'oi par les moyens les plus extrêmes & les plus féveres.

En général, ceux qui travaillent de leurs bras, ne ſont pas aſſez payés, vû la difficulté de vivre dans la Capitale; ce qui jette dans la mendicité des hommes las de tourmenter leur exiſtence, preſque infructueuſement.

Le voyageur, dont le premier coup-d'œil juge beaucoup mieux que le nôtre, corrompu par l'habitude, nous répétera que le peuple de Paris eſt le peuple de la terre qui travaille le plus, qui eſt le plus mal nourri, & qui paroît le plus triſte. L'Eſpagnol ſe procure à bon marché la nourriture & le vètement : enveloppé dans ſon manteau & couché au pied d'un arbre, il dort & végete paiſiblement. L'Italien s'abandonne à un doux repos, qu'interrompt un léger travail, & ouvre ſon ame aux délices journalieres de la muſique. L'Anglois bien nourri, fort & robuſte, heureux & libre dans les tavernes, reçoit tous les fruits de ſon active induſtrie, & en jouit perſonnellement. L'Allemand boit, fume, & s'engraiſſe ſans ſoucis. Le Suédois hume l'eau-de-vie de grains. Le Ruſſe, ſans prévoyance fâcheuſe, trouve une ſorte d'abondance dans l'eſclavage.

Mais le Parisien pauvre, courbé sous le poids éternel des fatigues & des travaux, élevant, bâtissant, forgeant, plongé dans les carrieres, perché sur les toits, voiturant des fardeaux énormes, abandonné à la merci de tous les hommes puissans, & écrasé comme un insecte, dès qu'il veut élever la voix, ne gagne qu'avec peine & à la sueur de son front, une chétive subsistance, qui ne fait que prolonger ses jours, sans lui assurer un sort paisible pour sa vieillesse.

MENDIANS VALIDES,

Mais, s'il est plusieurs mendians que la misere force à tendre la main, & qui, affaissés sous le poids du malheur, ont dans le geste l'abattement de la vraie douleur, & dans les yeux le feu sombre du désespoir; il est aussi un grand nombre de gueux hypocrites, qui par des gémissemens imposteurs & des infirmités factices, surprennent votre libéralité, & trompent votre compassion.

D'une voix artificielle, plaintive & monotone, ils articulent en traînant le nom de Dieu, & vous poursuivent dans les rues avec ce nom

ſacré ; mais ces miſérables ne craignent ni ſa juſtice, ni ſa préſence. Ils mentent à chaque paſſant : entretenus par les aumônes, ils font ſemblant d'être ſouffrans, mutilés, pour ſe dérober au travail qu'ils déteſtent

ON a vu jadis des poltrons ſe couper le pouce, pour ſe diſpenſer d'aller à la guerre. Eux, ils ſe couvrent de plaies hideuſes, pour attendrir le peuple. Mais quand la nuit vient, ſuivez ces vagabonds dans le cabaret reculé de quelque fauxbourg, lieu du rendez-vous ; vous verrez tous ces eſtropiés, droits & diſpos, ſe raſſembler pour leurs bruyantes orgies. Le boiteux a jetté ſa béquille, l'aveugle ſon emplâtre, le boſſu ſa boſſe de crin ; le manchot prend un violon ; le muet donne le ſignal de l'intempérance effrénée. Ils boivent, ils chantent, ils hurlent, ils s'enivrent ; la licence la plus débordée regne dans ces aſſemblées. Ils ſe vantent des impôts prélevés ſur la ſenſibilité publique, de la violence, qu'ils font aux ames compatiſſantes & crédules. Ils ſe communiquent leurs ſecrets ; ils répetent leurs rôles lamentables avec des éclats de rire licencieux. La communauté de femmes eſt en uſage, comme à Lacédémone, parmi ces miſérables qui, dans une égalité ſcandaleuſe, ne reconnoiſſent aucun principe,

& ont dépouillé ces ſentimens de pudeur qui ſemblent innés dans tous les hommes policés.

Ils ſe félicitent de ſubſiſter ſans rien faire, de partager tous les plaiſirs de la ſociété, ſans en connoître les charges. Les enfans qui proviennent de ces commerces infâmes & illicites, ſont adoptés par les premiers d'entr'eux, qui ont beſoin d'un objet innocent, pour exciter la pitié du public. Ils dreſſent leur voix enfantine à l'accent de la mendicité ; & à meſure que l'enfant grandit, il transforme en métier la funeſte éducation qu'on lui a donnée.

Lorsqu'ils manquent d'enfans, ces miſérables enlevent ceux d'autrui : alors ils contournent & disloquent leurs membres, pour leur donner ce qu'ils appellent des *jambes & des bras de Dieu.*

Cet infâme & criminel métier enrichiſſoit autrefois plus qu'il n'enrichit aujourd'hui, vu la ſévérité de la Police ſur cet article. On a vu des mendians donner trente & quarante mille francs en mariage à leurs filles, & vivre chez eux très-commodément, après avoir *râlé* une journée entiere pour attirer des aumônes abondantes.

MAIS comment oſe-t-on punir la mendicité, lorſqu'on voit celle des ordres religieux, revêtue d'une apparence légale, & pour ainſi dire, conſacrée? Ces ordres ſont riches, & ne mendient, dit-on, que par humilité; mais l'exemple n'eſt-il pas dangereux: & comment peut-on établir une différence entre des fainéans vêtus d'un froc, & des fainéans de profeſſion, qui ſubſiſtent de la charité publique?

TOUTES ces filles, qui le ſoir vous offrent leurs appas pour une légere rétribution, peuvent être conſidérées comme de jeunes mendiantes; car elles ſont encore plus affamées que libertines. Elles vous demandent votre argent plutôt que vos careſſes.

NÉCESSITEUX.

IL n'eſt preſque pas poſſible dans la ſituation actuelle de notre gouvernement, qu'il ne ſe trouve un grand nombre de coupables, parce-qu'il y a une foule de *néceſſiteux* qui n'ont qu'une exiſtence précaire, & que la premiere loi eſt qu'il faut vivre. L'horrible inégalité des fortunes, qui va toujours en augmentant, un petit nombre ayant tout & la multitude rien;

les peres de famille dépouillés de leur argent par la voye trop ſéduiſante des loteries & rentes viageres, & ne laiſſant preſque plus à leurs enfans que des contrats en parchemin, annullés à leur décès; le fardeau de la miſére, la dureté inſolente du riche, qui marchande la ſueur & la vie du manouvrier; les entraves miſes à l'induſtrie, les impôts multipliés, le déplacement & l'incertitude des états; le défaut de circulation, le hauſſement prodigieux des denrées, tout précipite l'infortuné dans un nouveau déſordre.

ARRIVENT les loix pénales, entourées de Bourreaux, mais on corrige rarement le mal qu'on n'a point ſu prévoir. Les potences, les échaffauds, les roues, les galeres; inutiles vengeances! Les mêmes délits recommencent parceque la ſource n'en a pas été fermée; il en eſt de même de ces playes qui verſent toujours un ſang corrompu, parce qu'on n'attaque pas la maſſe infectée.

LES riches ne ſont pas devenus plus humains. L'injuſte diſtribution de la propriété a été maintenue par les loix mêmes, & par les ſupplices. Les coupables ont eu la tentation qui naiſſoit de leur ſituation : leurs beſoins n'ont point changé. Ils auroient été fidéles obſervateurs des

loix ſi les loix les euſſent protégés en quelque choſe. Mais leurs mains étant vuides, la loi les repouſſoit. La faim d'un côté, de l'autre, des peines atroces les tenoient en ſuſpens. Jugez de l'impérieuſe & cruelle néceſſité, puiſqu'ils ont haſardé leurs vies. Je ne parle point ici de ces crimes atroces & réfléchis qu'enfante la vengeance & la trahiſon, mais de ces crimes hardis qui exigent le partage de biens. C'eſt la ſociété qui a commencé le mal, parce qu'elle n'a pas aſſez travaillé ſur la ſubſiſtance commune, que tous ont droit d'attendre, & le malheureux qui monte ſur l'échaffaud, me paroît toujours accuſer un riche.

L'HOTEL-DIEU.

J'irai à l'hopital, s'écrie le pauvre Pariſien; *mon pere y eſt mort, j'y mourrai auſſi*; & le voila moitié conſolé. Quelle abnégation! Quelle profonde inſenſibilité!

CRUELLE charité que celle de nos hôpitaux! Fatal ſecours, appas trompeur & funeſte! Mort cent fois plus triſte & plus affreuſe que celle que l'indigent recevroit ſous ſes toits, abandonné à lui-même & à la Nature! La maiſon de

de Dieu! & on oſe l'appeler ainſi. Le mépris de l'humanité ſemble ajouter aux maux qu'on y ſouffre. Le médecin, le chirurgien ſont payés, d'accord : les remedes ne coutent rien, je le ſais : mais on couchera le malade à côté d'un moribond & d'un cadavre ; ou lui mettra le ſpectacle de la mort ſous les yeux, lorſque les angoiſſes de la terreur pénétreront déja ſon ame épouvantée : ..... la maiſon de Dieu ! On le plongera dans un air rempli de miaſmes putrides ; on le ſonmettra à un deſpotiſme qui n'écoutera ni le cri de ſa douleur, ni ſes repréſentations ni ſes plaintes ; on ne lui donnera perſonne pour le conſoler, pour l'affermir ; on ſera indifférent à l'enlever comme mort ou comme convaleſcent ; la pitié même ſera aveugle & meurtriere, car elle n'aura plus ce qui la caractériſe, la compaſſion profonde, l'attention ſecourable, les larmes de la ſenſibilité :... la maiſon de Dieu ! tout eſt dur & farouche dans ces lieux où tout ſouffre. Les maladies les plus contraires ſeront ſous la même couverture, & une ſimple indiſpoſition ſe convertira en un mal cruel.

Qui ne fuiroit ces hoſpices ſanglans & dénaturés ? Qui oſera mettre le pied dans cette maiſon, où le lit de la miſéricorde eſt cent fois plus affreux que le grabat nud de l'indi-

gent ; & tandis que ces horreurs révoltantes affligent les regards de l'étranger, & oppreſſent les cœurs irrités, on apprend avec une ſurpriſe mêlée d'effroi & d'indignation, que les hommes auxquels cette adminiſtration importante eſt confiée, n'ont rien fait encore pour éviter du moins la honte des reproches ; que le grand ſcandale ſubſiſte ; que, tandis que tous les biens du clergé appartiennent de droit aux pauvres, diſent les ſaints canons, le clergé n'a point ſecouru puiſſamment l'humanité ſouffrante ; & que ſon zele a paru tiede ſur le devoir le plus ſacré que ſes obligations lui impoſoient.

QUE ſeroit-ce, ſi le vol ſacrilege des biens deſtinés au ſoulagement des miſérables, ſi ces richeſſes détournées faiſoient ſortir la cruauté, des établiſſemens mêmes fondés par la bienfaiſance ? Eſt-il ſous le ciel un crime qui méritât plus l'exécration de tous les hommes ? Et cependant la voix publique accuſe hautement ces régiſſeurs, dont le nom ne devroit être cité qu'avec attendriſſement & reſpect.

L'HOTEL-Dieu a été fondé en 660 par Saint-Landry & le Comte Archambaud, pour y recevoir les malades de l'un & de l'autre ſexe ſans exception de perſonnes. Le Juif, le Turc, le Proteſtant, l'idolâtre, le Chrétien y entrent

également. Il y a douze cents lits, & le nombre des malades ſe monte à cinq ou ſix mille. Comptez pour l'hôpital général dix à douze mille perſonnes, pour Bicêtre quatre à cinq mille; vous aurez le dénombrement des infortunés qui ne ſavent où poſer leur tête. Car dans nos gouvernemens modernes, on reçoit l'exiſtence ſans obtenir le point où doit repoſer cette même exiſtence.

Il eſt preſque impoſſible de ſavoir quels ſont les revenus de l'hôtel-Dieu. Ils ſont immenſes; & ce qui le feroit croire, c'eſt l'attention que l'on a d'en dérober la connoiſſance au public. Les abus paroîtroient beaucoup plus révoltans à côté de cette opulence. Rapprochez la *maiſon de charité* de Lyon & l'*hôpital de Verſailles* de l'hôtel Dieu de Paris; d'un côté, vous appercevrez un ordre admirable, une régie digne d'éloges & qui attendrit le contemplateur; de l'autre, vous verrez tous les vices qui affligent l'ame, qui la ſoulevent & qui ne lui permettent pas de paſſer ſur cet objet ſans exhaler ſa profonde indignation.

On eſpéroit que le dernier incendie tourneroit à l'avantage des malades; qu'on bâtiroit ſur un nouvel emplacement une édifice plus

ſpacieux, plus ſain; mais on a laiſſé ſubſiſter preſque tous les anciens abus.

L'HÔTEL-DIEU de Paris a tout ce qu'il faut pour être peſtilentiel, à cauſe de ſon atmoſphere humide, & peu aérée; les plaies s'y gangrenent plus facilement, & le ſcorbut & la gale n'y font pas moins de ravages, pour peu que les malades y ſéjournent.

LES maladies les plus ſimples dans leur principe, acquiérent des complications graves par une ſuite inévitable de la contagion de l'air; c'eſt par la même raiſon, que les plaies ſimples à la tête & aux jambes ſont mortelles, dans cet hôpital.

RIEN ne confirme mieux ce que j'avance, que le dénombrement des miſérables qui périſſent tous les ans à l'hôtel-Dieu de Paris & à Bicêtre: il meurt le cinquieme des malades; calcul effrayant, & qu'on enviſage avec la plus parfaite indifférence!

IL eſt prouvé par l'expérience & par les obſervations des Phyſiciens, qu'un hôpital qui contient plus de cent lits, eſt une vraie peſte: on peut ajouter, que toutes les fois que l'on traitera deux malades dans la même chambre,

on les expoſera évidemment à ſe nuire beaucoup, & que par conſéquent l'on agira contre toutes les loix de l'humanité.

PUISSE-T-IL ſe rencontrer des hommes aſſez courageux pour remédier à ce qui dégrade aux yeux de l'étranger, cette partie de l'adminiſtration publique! Puiſſent-ils braver les adverſaires qui frémiſſent du moindre changement: puiſſe enfin le génie du bien l'emporter ſur le génie du mal, toujours fort, toujours opiniâtre & faiſant la plus vigoureuſe défenſe contre tous les plans généreux qui intéreſſent l'humanité!

ON croit pouvoir aſſurer ici, que le revenu de l'hôtel-Dieu eſt tel, qu'il ſuffiroit pour nourrir preſque la dixieme partie de la capitale; & le patrimoine ſacré des pauvres ſe trouve livré aux vices d'une adminiſtration inſuffiſante, puiſqu'elle ſe trompe depuis ſi long-temps, & dans le choix des moyens & dans l'exécution.

CLAMART.

LES corps que l'Hôtel-Dieu vomit journellement, ſont portés à Clamart : c'eſt un vaſte cimetiere, dont le gouffre eſt toujours ouvert. Ces corps n'ont point de bierre ; ils ſont couſus dans une ſerpiliere. On ſe dépêche de les enlever de leur lit ; & plus d'un malade réputé mort, s'eſt réveillé ſous la main hâtive, qui l'enfermoit dans ce groſſier linceul ; d'autres ont crié qu'ils étoient vivans, dans le charioit même qui les conduiſoit à la ſépulture.

CE chariot eſt traîné par douze hommes : un Prêtre ſale & crotté, une cloche, une croix, voilà tout l'appareil qui attend le pauvre ; mais alors tout eſt égal.

CE chariot lugubre part tous les jours de l'Hôtel-Dieu, à quatre heures du matin ; il roule dans le ſilence de la nuit. La cloche qui le précede, éveille à ſon paſſage ceux qui dorment : il faut ſe trouver ſur la route pour bien ſentir tout ce qu'inſpire le bruit de ce chariot, & toute l'impreſſion qu'il répand dans l'ame.

ON l'a vu dans certains temps de morta-

lité, paſſer juſqu'à quatre fois en vingt quatre heures : il peut contenir juſqu'à cinquante corps. On met les enfans entre les jambes des adultes. On verſe ces cadavres dans une foſſe large & profonde; on y jette enſuite de la chaux vive; & ce creuſet qui ne ſe ferme point, dit à l'œil épouvanté, qu'il dévoreroit ſans peine tous les habitans que renferme Paris.

L'ARRET du Parlement, du 7 Juin 1765, qui ſupprime tous les cimetieres dans l'enclos de la ville de Paris, eſt demeuré ſans effet.

LA populace ne manque pas le jour de la fête des morts, d'aller viſiter ce vaſte cimetiere, où elle preſſent devoir ſe rendre bientôt à la ſuite de ſes peres. Elle prie & s'agenouille, puis ſe releve pour aller boire. Il n'y a là ni piramides, ni tombeaux, ni inſcriptions, ni mauſolées: la place eſt nue. Cette terre graſſe de funérailles, eſt le champ où les jeunes Chirurgiens vont la nuit, franchiſſant les murs, enlever des cadavres, pour les ſoumettre à leur ſcalpel inexpérimenté : ainſi, après le trépas du pauvre, on lui vole encore ſon corps; & l'empire étrange que l'on exerce ſur lui, ne ceſſe enfin, que quand il a perdu les derniers traits de la reſſemblance humaine.

LES ENFANS TROUVÉS.

L'Hôpital des enfans trouvés eſt un autre gouffre, qui ne rend pas la dixieme partie de l'eſpece humaine qu'on lui confie. Dans la province de Normandie, on a calculé d'après l'expérience de dix ans, qu'il mouroit cent quatre enfans ſur cent huit : voyez la gazette des Deux-Ponts, du neuf Avril 1771 ; le réſultat s'eſt trouvé à-peu-près pareil, dans pluſieurs provinces du Royaume.

Sept à huit mille enfans légitimes ou illégitimes arrivent tous les ans à l'Hôpital de Paris, & leur nombre augmente chaque année. Il y a donc ſept mille peres malheureux, qui renoncent au ſentiment le plus cher au cœur de l'homme. Ce cruel abandon que combat la nature, annonce une foule de néceſſiteux ; & ce fut de tout temps l'indigence qui cauſa la plupart des déſordres trop généralement attribués à l'ignorance & à la barbarie des hommes.

Dans les pays où le peuple jouit d'une certaine aiſance, les citoyens même des dernieres claſſes ſont fideles à la loi de la Nature ; la

miſere ne fit & ne fera jamais que de mauvais citoyens.

A ne conſidérer que les cauſes ordinaires, qui précipitent les enfans dans ce malheureux gouffre, mille raiſons preſſantes excuſent une grande partie de ceux qui ont eu le malheur de ſe trouver réduits à cette cruelle néceſſité. Les calamités nationales ont épuiſé peu-à-peu les forces & les reſſources du corps politique; mais il eſt une foule d'autres cauſes ſecondes, qu'il ſera très-aiſé de démêler, pour peu qu'on veuille réfléchir à la conſtitution politique de la capitale.

La difficulté de vivre s'y fait ſentir de plus en plus? Quelque envie qu'aient tous les individus de ſe procurer de quoi ſubſiſter honnêtement, il ne leur eſt pas également poſſible d'y parvenir. Et comment ſonger à la ſubſiſtance des enfans, quand celle qui accouche, eſt elle-même dans la miſere, & ne voit de ſon lit, que des murailles dépouillées?

Le quart de Paris ne ſait pas bien ſûrement la veille, ſi ſes travaux lui fourniront de quoi ſubſiſter le lendemain. Faut-il être étonné qu'on ſe porte au mal moral, quand on ne connoit que le mal phyſique?

En tout temps, à toutes les heures du jour & de la nuit, ſans queſtion & ſans formalités, on reçoit tous les enfans nouveaux-nés, qu'on préſente à cet Hôpital.

Ce ſage établiſſement a prévenu & empêché mille crimes ſecrets : l'infanticide eſt auſſi rare qu'il étoit commun autrefois ; ce qui prouve que la légiſlation change totalement les mœurs d'un peuple.

Une fille qui a une foibleſſe, la dérobe à tous les regards ; elle n'en porte point la peine. Je crois qu'on a mis le libertinage un peu plus à ſon aiſe ; d'accord : mais, outre qu'il eſt des inconvéniens inſéparables de toute grande ſociété, & qu'il ſeroit inutile de vouloir anéantir, on a paré à une multitude de malheurs, de ſcandales & de forfaits.

On avoit propoſé de faire de tous ces enfans trouvés autant de ſoldats. Projet barbare! Parce qu'on a nourri un enfant, a-t-on le droit de le dévouer à la guerre ? Ce ſeroit une charité bien inhumaine, que celle qui l'éleveroit pour lui redemander ſon ſang, & lui ôter la liberté malgré lui. Nul ne doit naître ſoldat, que tous les citoyens ne le ſoient indiſtinctement.

La tendreſſe maternelle s'éteignoit devant le fatal point d'honneur, lorſque le généreux Saint-Vincent de Paule (qui mériteroit un éloge de la main du panégyriſte de Deſcartes & de Marc-Aurele) offrit un aſyle à ces innocentes victimes, qui doivent le jour à la foibleſſe, à la ſéduction ou au libertinage.

J'ai dit que le nombre des enfans trouvés montoit à ſept mille par année; mais il faut obſerver qu'un grand nombre de ces enfans viennent de la Province. Là, quand une fille devient mere, elle fait partir ſecrétement l'enfant, qu'elle craint de conſerver, & que dans toute autre circonſtance elle eût idolâtré.

Ce malheureux enfant, qui perdroit celle qui lui a donné le jour, exilé par le préjugé, au moment de ſa naiſſance, eſt recueilli, de lieue en lieue, par des mains mercenaires. Hélas! c'eſt peut-être un *Corneille*, un *Fontenelle*, un le *Sueur* qui, dans ce tranſport, va ſuccomber à l'intempérie des ſaiſons, aux fatigues du voyage; l'oſerai-je dire, au défaut de la nourriture; & ce qu'il y a d'incroyable, c'eſt que ce même enfant, venu de Normandie ou de Picardie, à travers mille dangers, y retournera le ſoir même de ſon arrivée à Paris; parce que

le ſort lui aura donné à la *crêche* une nourrice Normande ou Picarde.

C'EST un homme qui apporte ſur ſon dos les enfans nouveaux nés, dans une boîte matelaſſée, qui peut en contenir trois. Ils ſont de bout dans leur maillot, reſpirant l'air par en haut. L'homme ne s'arrête que pour prendre ſes repas & leur faire ſucer un peu de lait. Quand il ouvre ſa boîte, il en trouve ſouvent un de mort; il acheve le voyage avec les deux autres, impatient de ſe débarraſſer du dépôt. Quand il l'a dépoſé à l'Hôpital, il repart ſur le champ pour recommencer le même emploi, qui eſt ſon *gagne pain.*

PRESQUE tous les enfans qu'on tranſporte de Lorraine par Vitry, périſſent dans cette ville. Metz a vu dans une ſeule année, neuf cents enfans expoſés. Quelle matiere à réflexion!

IL ſeroit temps de chercher un remede à ce mal. Ou il faudroit ceſſer de méſeſtimer la fille honnête & courageuſe, qui nourriroit de ſon lait ſon enfant, & racheteroit ainſi ſa faute par tous les ſoins maternels; ou il faudroit épargner à ces enfans ce tranſport pénible, qui en moiſſonne le tiers, tandis qu'un autre tiers périt avant l'âge de cinq ans.

En Pruſſe toutes les filles nourriſſent leurs enfans, & publiquement. Il ſeroit puni, celui qui les offenſeroit de paroles, dans cette auguſte fonction de la Nature. On s'accoutume à ne voir plus en elles que des meres; voilà ce qu'a fait un Roi philoſophe; voilà comme il a donné des idées ſaines à ſa nation.

On avoit propoſé de ſubſtituer au lait de femme, celui de chevre & de vache: le Nord ſe trouve très-bien de ce ſyſtème. Pourquoi ne profiterions-nous pas de l'idée que nous avons donnée aux nations étrangeres? Elles ſavent mettre en pratique ce que nous imaginons infructueuſement.

LOTERIE ROYALE DE FRANCE.

Autre ſource de grands maux, & nouvellement ouverte. C'eſt un fléau qui ne ſe renouvelle pas moins deux fois par mois. Cette loterie, fatale dans tous les ſens poſſibles, eſt une véritable contagion, qui nous eſt arrivée d'Italie. Elle fut condamnée d'abord à Rome, ſous peine de banniſſement: pourquoi faut-il qu'elle ſe ſoit répandue dans preſque toutes les grandes

villes de l'Europe ? Paris avoit aſſez de maux inteſtins à combattre ſans celui là.

LES Entrepreneurs ſavent très-bien que leur gain eſt immenſe & infaillible ; que le nombre des perdans doit ſurpaſſer de beaucoup ceux qui gagnent, que preſque toutes les chances ſont à leur avantage ; qu'il n'y a aucune proportion entre la miſe & le lot ; & ils font jouer au pauvre peuple, deux fois par mois, le jeu le plus inſenſé & le plus dévorant. Le ſtupide vulgaire ſe flatte d'attraper un *quaterne* ou un *quine*.

LES ſuites funeſtes de cette cruelle loterie ſont incalculables. L'illuſion fait porter au cent douze Bureaux, l'argent réſervé à des devoirs eſſentiels. Les domeſtiques, incités par un appas dangereux, trompent & volent leurs maîtres. Les parens aveuglés par leur tendreſſe, croyent doubler leur fortune, & la perdent entiérement. Les Commis, les Caiſſiers haſardent leur dépôt, & ſe donnent enſuite la mort par déſeſpoir. Pluſieurs maiſons ſont tombées par ce jeu ruineux. Une certaine ivreſſe s'empare de tous les infortunés, & ils perdent le dernier ſoutien de leur vie défaillante. On eſt pleinement inſtruit de toutes ces ſcenes tragiques, déſaſtreuſes & preſque journalieres ; &

malgré toute l'évidence du danger, & toute la force du ſentiment, qui fait voir cette loterie comme vexatoire; on en laiſſe ſubſiſter les funeſtes opérations, tant on a ſoif d'argent, tant on fait peu de cas des mœurs & de la tranquillité des familles!

Ces conquêtes odieuſes de l'état ſur les citoyens, & des citoyens ſur leurs freres, ſont-elles dignes de la mere-patrie; & la ſociété devroit-elle immoler ainſi ſes enfans, leur tendre des pieges, & appeller d'inévitables déſordres, en agitant périodiquement toutes ces roues de fortune!

On parle de décorer la ville, de bâtir des édifices; *l'aiſance & les mœurs en ſont le plus bel ornement*, diſoit Zénon. La divinité ne manque ni de temples ni d'autels; mais ce qui doit ſur-tout réjouir ſes regards, c'eſt la ſubſiſtance aiſée & journaliere d'un peuple heureux & content. La prudence en politique eſt l'œil des autres vertus.

Extrait, *ambe*, *terne*, *quaterne*, *quine*, mots ci-devant inconnus au peuple; quels déſaſtres ne lui avez-vous pas déja cauſés? Quel argent ne lui avez-vous pas enlevé furtivement? Hélas! il ignore que cette loterie eſt toute à

l'avantage des Banquiers, & il paſſe ſa vie *à combiner des numéros* La crainte & l'eſpérence le rendent ſuperſtitieux & hébêté, & ne ſachant pas même *calculer*, il reſte dans la plus groſſiere illuſion. Son ignorance à cet égard devroit être ſa ſauve garde.

Le Roi de Pruſſe, ſage législateur, a banni les loteries de Berlin & de ſes Etats : ce grand exemple donné par une tête forte & habile à gouverner, dit plus que tous les raiſonnemens ; & ſa longue expérience dépoſe contre ces jeux, qui deſſéchent les forces vitales d'un empire, en ôtant au peuple une partie de ſa ſubſiſtance.

LE CHAPITRE ÉQUIVOQUE.

Comment préſerver Paris de la faim qui menace perpétuellement les deux tiers de ſes habitans, inſenſiblement ruinés par les ſéductions les plus perfides & les plus multipliées ? Parlons à une ville dépravée, & dans une ville corrompue. Depuis que la ſociété a admis & conſacré par ſes loix mêmes, une prodigieuſe inégalité de fortunes, le grand forfait a été commis,

commis, & depuis chacun a, & a dû avoir ſa maniere d'exiſter. C'eſt un combat perpétuel, où tout fait effort ſur la maſſe des richeſſes, pour en détacher quelque partie. Il ne s'agit plus ici de loix platoniques; il faut conſidérer aujourd'hui le renverſement de la ſociété naturelle, les effets monſtrueux du luxe, & la dépravation générale qu'il a entraînée. L'Etat eſt un corps malade, gangrené; il ne s'agit pas de lui impoſer les devoirs d'un corps ſain & vigoureux; mais de le traiter conformément à ſes plaies preſque incurables.

Le luxe ſeul peut guérir les plaies du luxe: c'eſt un poiſon devenu néceſſaire à l'enſemble. La premiere loi eſt de vivre. Le ſpectacle le plus hideux eſt le viſage de la miſere oiſive, & qui attend la mort, les bras croiſés, en pouſſant quelques gémiſſemens inarticulés: & comme la Capitale eſt un amas confus & incohérent d'hommes, qui n'ont ni terres à cultiver, ni manufactures à diriger, ni charges à remplir; qui ſont écraſés du fardeau journalier de l'indigence, & qui ne peuvent vivre que d'une induſtrie prompte & particuliere; il faut, puiſque le mal eſt fait, & qu'on a toléré tant de ſortes d'abus, il faut donner des moyens de ſubſiſtance à cette foule d'hommes qui pourroient faire pis.

L'ETAT autorise publiquement une loterie, qui n'est qu'un jeu de hasard, toujours favorable au Banquier, & dont le gain est pour lui seul. Et pourquoi interdire les mêmes jeux aux particuliers, tandis qu'on les ruine d'une maniere toujours infructueuse pour chacun d'eux? C'est l'Etat qui joue, mais qui joue à coup sûr. Qu'il restitue donc aux particuliers les avantages & les bénéfices: il vaut mieux qu'un homme soit joueur, que d'être un usurier, un escroc, un voleur. Dès que l'oisiveté regne dans une grande ville, le seul moyen de parer à sa destruction inévitable, est de faire enforte que les moyens de subsistance ne soient refusés à personne; car la loi voulant être raisonnable, deviendroit aveugle & inhumaine.

LE jeu est un commerce momentané, rapide, susceptible d'un nombre infini de chances, propre à diviser merveilleusement les trop grosses fortunes. Il forme une circulation d'argent, & cette circulation abreuve, vivifie, & de plus, favorise les consommations. Ceux qui ne jouent pas, se ressentent du bénéfice de ceux qui gagnent. Dans l'ivresse du gain, l'argent coule, échappe, & se répand sur tous les pas de l'heureux joueur. L'avarice devient généreuse,

& tous les fronts ſont déployés par le mouvement actif de l'eſpérance & de la joie.

UNE circulation très-rapide eſt imprimée à l'argent ; tous les marchands s'en reſſentent, & de proche en proche, tous les plus petits canaux du corps politique reçoivent des germes de fécondité.

J'AIMERAI toujours mieux voir dans Paris des maiſons de jeu, que des maiſons de proſtitution. Les premieres peuvent cauſer quelque bien, les ſecondes ne peuvent qu'être funeſtes en tout ſens. Le ſyſtème de Laws fut un jeu public. Jamais on ne vit tant d'activité en France ; le mouvement du commerce étoit rapide, les affaires multipliées & tous les petits états jouiſſoient. Ce jeu moins déſordonné, moins violent, contenu dans les limites qui appartiennent à chaque objet, eût très-utile.

NE nous abuſons donc pas aujourd'hui, & voyons les choſes telles qu'elles ſont. Depuis que l'or eſt l'eſprit vital des Empires, & que les Rois eux-mêmes ne regnent que par l'or, on ne compte plus que ſes heureux poſſeſſeurs. Dans les rangs les plus élevés, tout

comme ailleurs, on ſe baiſſe pour ramaſſer l'or; & ſans lui, tout eſt vaine décoration.

Les dignités ſtériles ne ſont plus des dignités. La ſcience du Blazon eſt reléguée dans les dictionnaires, & nous demandons, comme l'Anglois, non plus, *quel homme eſt-ce?* mais, *combien a-t-il?* L'égalité des individus, qui le croiroit! ſemble devoir renaître des fermentations mêmes du luxe: en attendant qu'il nous tue, il nous ſuſpend, égaux, ſur les bords de l'abyme. Plus de maîtres dans nos cités, que ceux qu'on ſe donne, plus d'eſclaves, que ceux qui n'ont point d'or: qui a de l'or, peut regarder tout homme en face; qui a payé l'impôt au Souverain, eſt abſolument quitte envers lui.

On ſe l'arrache, on ſe le partage cet or ſi néceſſaire; & dans ce combat, le vainqueur d'aujourd'hui ſera demain vaincu. Qui ne ſent que dans un tel choc politique, & ſujet à tant de balancement, les différentes places que chacun occupe, n'admettent point de différences légitimes aux yeux de la raiſon: qu'il n'y a d'autre diſtinction réelle & permanente, que l'or; qu'il faut donc le lancer en tout ſens; afin qu'il paſſe de main en main, & que chacun ait le droit d'en obtenir des par-

celles? Ne ſent-on pas que, conſacrer d'un côté les monſtrueux héritages, & empêcher de l'autre, que tel homme n'hérite d'un autre à une table de jeu; c'eſt la contradiction la plus abſurde, la plus dangereuſe, même au gouvernement actuel, qui s'étant fait banquier, a diſtrait ſciemment le bien qui pouvoit réſulter de ce jeu effroyable, où tous les déſavantages ſont néceſſairement pour ceux qui *pontent*.

Si ce remede paroît oppoſé à des réflexions plus ſages; je ne l'indique que comme un remede momentané, & qui donne le temps au Légiſlateur de recoutir à des moyens plus conformes à la vertu. C'eſt Colbett qui a commencé le mal, & je ſuis pleinement juſtifié par ſes inſtitutions & celle de ſes imitateurs. Colbert à la tête du commerce & des manufactures, leur a ſacrifié l'agriculture. Il a porté dans le ſein des villes, cette foule d'hommes qui fertiliſoient les campagnes; il a créé la claſſe innombrable des rentiers. On avoit des ouvrages d'un travail précieux, & l'on manquoit de pain. On lit avec étonnement, que durant les troubles de France, qui précéderent le regne de Henri IV, le Royaume produiſoit des ſubſiſtances deux fois au-delà de la conſommation des habitans, & que pendant les opérations brillantes de Louis XIV, au milieu des mi-

racles de la peinture & de la ſculpture, la Nation ſouffroit de la diſette ; diſette qui depuis s'eſt fréquemment renouvellée : ce qui prouve un vice dans le Miniſtere de ce Colbert ſi vanté, qui a procuré à Louis XIV de nouveaux moyens de prodigalité, qui a fondu le peuple dans le ſervice de la Cour, qui a augmenté la puiſſance royale, au-delà de ſes bornes naturelles.

Et ce qu'il faut remarquer, c'eſt que malgré Colbert, le manufacturier & le marchand n'ont jamais pu jouir d'un degré d'eſtime égal à leurs travaux. Pourquoi celui qui achete, ſe croiroit-il au deſſus de celui qui vend? Les beſoins ne ſont-ils pas réciproques ; & de quelle choſe dans le monde l'argent n'eſt-il pas le ſigne? On ſoudoie le trône, on paye les autels. Le Monarque & le Pontife ont des revenus qu'ils touchent de leurs mains en monnoie. Les récompenſes les plus illuſtres ont dans tous les Etats modernes, l'argent pour baſe. Je vois les grands Seigneurs auſſi âpres à l'obtenir, que ceux qui en ſont totalement privés. Tous les grands Comédiens de ce monde, depuis ceux qui jouent ſur les trétaux, juſqu'à ceux qui repréſentent dans les Cours, ſont payés, & d'avance : conformité aſſez remarquable. Le commerce, dit-on, eſt fondé ſur

le gain, voilà ce qui l'avilit. Mais tout reſpire le gain ! Celui qui ſe trouve au lever du Roi, fait une eſpece de trafic de ſon temps, de ſes courſes, de ſes aſſiduités, de ſes courbettes. Il ne voyage cependant que de Paris à Verſailles. Le Négotiant viſite tous les ports de l'Europe ; il eſt utile à tous les hommes. Tel a rapporté de ſes voyages une multitude de connoiſſances ; & tel Gentilhomme qui ne veut vendre que ſon ſang, marchande des années entieres un régiment qui lui échappe ; & le voilà pauvre, lui & ſes deſcendans, pour deux cents années.

Ai-je p'aiſanté, ai-je raiſonné ? c'eſt ce que je vous laiſſe à deviner, Lecteur.

MES REGRETS,

ET BIEN SUPERFLUS!

En voyant tout ce qui déshonore à ce point, un peuple riche & policé, quel Ecivain n'a point regretté de ne pas trouver dans cette ville une *tribune aux harangues*, où l'on parleroit au public aſſemblé. On y tonneroit contre de cruels abus, qui ne ceſſent en tous pays, que

quand on les a dénoncés à l'animadverſion publique. Les plus beaux morceaux d'éloquence qui nous reſtent de l'antiquité, ſont émanés de la tribune; & aujourd'hui, que les lumieres politiques deviennent plus ſaines, on y propoſeroit ce qui pourroit être utile au public.

Qui oſeroit y monter ſans ſe ſentir échauffé des nobles flammes du patriotiſme? Aujourd'hui dans les gouvernemens les plus libres, les peuples ne connoiſſent les débats des adminiſtrateurs & les vices de l'adminiſtration, que par les papiers publics; moyen toujours précieux, mais bien inférieur à la parole, qui tonne au milieu d'une immenſe aſſemblée.

SOUHAIT.

Cette population qui s'accroît, s'accroîtra encore; car depuis que les routes ſont ouvertes, tout vient, tout fond des provinces ſur la Capitale; des colonies de jeunes gens y accourent, abandonnent les toits paternels, ſoit pour y faire fortune, ſoit pour y vivre avec plus de liberté; & de là, ce nombre infini de gens cherche de l'emploi & de l'occupation. La maſſe d'argent s'y précipite, & d'autant plus qu'il ne

reflue pas vers les provinces, & que les provinces y verſent inceſſamment le leur. Mais cette maſſe ſe concentre en peu de mains.

Ces conſidérations ont fait deſirer à pluſieurs que Paris devint Port, comme il l'a été autrefois, à ce qu'il ſemble. Il eſt ſûr que le commerce maritime conviendroit très-bien à la Capitale d'un Royaume auſſi peuplé que la France, ſur-tout, ſi l'on conſidere, que preſque tout l'argent eſt dans Paris. Ce commerce ne nuiroit en rien aux autres villes du Royaume; parce que les relations nouvelles, ouvertes avec l'Amérique, pourroient occuper le double & le triple des vaiſſeaux qui courent les mers: parce que le propre du commerce eſt de vivifier toutes les parties qu'il arroſe; parce qu'avec le temps & quelques efforts, l'on peut enlever à l'Angleterre & à la Hollande une partie de cet empire, preſque excluſif, qu'elles s'attribuent.

Quelle incroyable activité, & quel ſurcroît d'induſtrie naîtroit de ce nouveau point de vue! Il agrandiroit & ennobliroit les ſpéculations de nos Financiers, transformés en agioteurs, faute de plus grands moyens. Il fourniroit une multitude de reſſources, à tant d'hommes qui languiſſent avec du courage & du talent.

Le projet de faire aborder les vaiſſeaux marchands au pied du ſuperbe Palais des Thuileries, n'eſt pas jugé impraticable. On prétend même, que pour vaincre toutes les difficultés, la dépenſe totale n'excéderoit pas quarante ſix millions. J'ai vu un plan qui me ſemble devoir être vainqueur de tous les obſtacles, & qui rendroit la riviere navigable en tout temps.

Eh ! quoi ; eſt-ce au peuple qui a joint la Méditerranée à l'Océan ; eſt-ce au pays qui a enfanté Riquet & Laurent, à redouter une entrepriſe beaucoup plus facile ? Et quand il fallut ordonner aux eaux du canal de Languedoc de paſſer ſur un pont, & de traverſer une riviere, de couler à travers une montagne, percée à ſa crête, de monter, de deſcendre une autre montagne ſans s'égarer ; c'étoient d'autres travaux, d'autres difficultés à dompter ; difficultés regardées comme inſurmontables. On en vint à bout néanmoins, ſur plus de quarante lieues d'étendue ; & la ſcience des machines n'étoit point alors perfectionnée au point où elle l'eſt aujourd'hui.

Quelle entrepriſe plus utile & plus néceſſaire ! On a dépenſé bien d'avantage pour des boſquets peuplés de marbres ſtériles, & qui n'atteſtent que l'orgueil des Rois & non

leur magnificence. Mes vœux hâtent le moment où cette ville aura un débouché pour ſes nombreux enfans, obligés le plus ſouvent de s'expatrier, ou de ramper dans des occupations qui dégradent l'ame. Je lui vois alors un gage de ſubſiſtance aſſurée, un gage de félicité; & je ne tremblerai plus ſur ſes futurs deſtins; elle aura un rang égal aux capitales du monde. Mais je ne la conſidérerai vraiment comme floriſſante, que quand elle ſe ſera fait jour au ſein des mers, pour appeller en ligne directe l'abondance dans ſes murs : ſans ce moyen, le revers le plus inattendu peut tout-à-coup la deſſécher, la flétrir, & donner la mort à ſes citoyens.

PARIS-PORT.

TANDIS qu'on a dépenſé trois ou quatre millions pour des guerres folles, inutiles, inconſéquentes, comment n'a-t-on pas réaliſé le projet de faire venir les vaiſſeaux à Paris? Rendre *Paris-port*, comme il l'a été autrefois; rétablir l'ancien commerce maritime de cette grande ville; y faire aborder les vaiſſeaux, qui viendroient y mouiller des quatre parties du monde; ne ſeroit-ce pas donner tout-à-coup au com-

merce de la France, la plus vigoureuſe de toutes les impulſions ? L'opulence de la Capitale, ſa population, l'activité de ſes habitans, tout garantiroit les fonds, les matelots & le ſuccès.

LE projet eſt praticable ; il ne faudroit que creuſer le lit de la riviere, pour qu'elle fût navigable ; & les frais devroient-ils être épargnés pour cette magnifique & importante opération ?

ALORS peut-être, ſans la Marine-Royale (cette coûteuſe & inutile décoration,) les armateurs ſortiroient en foule, & ſe rendroient redoutables, parce qu'ils marcheroient avec toutes les forces réunies d'une ville peuplée, induſtrieuſe & riche. Le ſort de la Capitale ne ſeroit plus incertain : des reſſources promptes ſeroient aſſurées à tous les regnicoles. La France comporte par ſes richeſſes territoriales, cinq à ſix villes maritimes du premier ordre, & nous en avons à peine trois.

TOUT ce qui eſt dépenſé à Paris, en luxe frivole, en jouiſſances futiles, prendroit naturellement ſon cours vers un commerce grand & généreux, qui éleveroit les ames & les eſprits. L'agiotage diſparoîtroit pour faire place

au négoce : l'uſure rougiroit quand elle appercevroit des moyens plus grands, plus lucratifs & légitimes. Enfin, ſi les ſuccès ſont proportionnés à la maſſe de pouvoir qu'on met en action, de quels avantages ne pourroit-on pas ſe flatter !

La tête d'un pareil Royaume figureroit avec plus de ſplendeur, environnée de mille vaiſſeaux ; & l'abondance qui ne vient à elle, qu'en épuiſant les environs, & fatiguant les hommes, les chevaux & les routes, viendroi flotter ſans peine & ſans efforts au pied de ſes magnifiques remparts. L'induſtrie aiguillonnée en tout ſens, ne ſeroit plus timide ni obſcure ; elle s'agrandiroit avec le projet ; & la réaction de tous les eſprits opéreroit quelque choſe de grand, c'eſt-à-dire de relatif à la puiſſance réelle du Royaume.

Cette nouvelle conquête vaudroit bien celle de quelques Isles éloignées, ſur la poſſeſſion deſquelles s'égare la routine de la politique moderne.

Si l'on remonte dans l'hiſtoire, l'on verra que des peuples de la Suede, du Dannemarck & de la Norverge, au nombre de quarante mille hommes, ayant à leur tête

Sigefroi, vinrent en l'année 885, faire le siege de Paris avec sept cents voiles, sans compter les barques, en sorte (qu'au rapport d'*Abbon*, Religieux de l'Abbaye Saint Germain-des-Prés, contemporain & témoin oculaire, qui a écrit l'histoire de cette guerre en deux volumes en vers latins) la riviere étoit couverte de leurs bâtimens l'espace de deux lieues. Il ajoute qu'ils étoient déja venus deux fois dans le même siecle.

Jules-César rapporte dans le troisieme livre de ses commentaires, que lors de la conquête des Gaules, il fit faire pendant un hyver six cents vaisseaux des bois qui étoient aux environs de Paris; qu'au printemps, il fit monter sur ces vaisseaux son armée, avec armes, bagages, chevaux & provisions, & qu'il descendit la Seine, passa à Dieppe, & de-là en Angleterre, dont il fit la conquête.

N'AVONS-NOUS pas vu, il y a quelques années, le premier Août 1766, le Capitaine Berthelot arriver au Pont-Royal, vis-à-vis des Thuileries, sur son vaisseau de cent soixante tonneaux, de cinquante-cinq pieds de quille, & dont le grand mât avoit quatre-vingts pieds de hauteur? Lorsqu'il partit le 22 du même mois, chargé de marchandises, l'eau de la Seine étoit

à-peu-près à la même hauteur, c'eſt-à-dire, à vingt-cinq pieds. Ce vaiſſeau eſt arrivé de Rouen à Paris, en ſept jours; de Rouen à Poiſſi, en quatre jours, & une autrefois du Havre à Paris, en dix jours.

L'ACADÉMIE des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, annonça dans ſa ſéance publique, tenue le premier Août 1759, qu'elle propoſoit pour ſujet du prix de l'année ſuivante, cette queſtion : *la Seine n'a-t-elle pas été autrefois navigable pour des vaiſſeaux plus conſidérables que ceux qu'elle porte; & n'y auroit-il pas des moyens de lui rendre ou de lui procurer cet avantage?* En 1760 le pris fut remis, l'Académie n'ayant pas été ſatisfaite des mémoires qui lui furent envoyés. En 1761 les nouveaux ne lui ayant pas paru meilleurs, elle ſe décida à changer la matiere du prix.

LE projet n'a jamais été jugé impraticable par les Ingénieurs, & le devis eſtimatif des ouvrages, ſigné par pluſieurs Architectes, a été mis ſous les yeux du Miniſtere.

ON a de l'argent pour des guerres deſtructives & incertaines, pour les vieux rebus du radotage miniſtériel; on n'en a point pour fécon-

der une ville immenſe, & ſoulager les provinces du tribut énorme & onéreux qu'elle en exige.

LES PRISONS.

RETOMBONS de ces ſublimes projets à ce qui exiſte. Abandonnons nos beaux rêves, pour contempler notre indigence & notre pauvreté réelle. Voyons notre extrême indifférence pour tout ce qui intéreſſe de ſi près l'humanité. Des images conſolantes ont erré autour de moi: les cachots, les chaînes, le bruit des clefs diſſipent le ſonge!

LA loi arrête l'innocent comme le coupable, lorſqu'il s'agit de conſtater un délit; mais la priſon étant déja une peine très-grave, elle doit être adoucie autant qu'il eſt poſſible qu'elle le ſoit. Or, pour s'aſſurer de ma perſonne, il ne faut pas pour cela attaquer ma ſanté, me priver des regards du ſoleil & de l'air, me jetter dans une demeure infecte, me faire languir au milieu d'une troupe de brigands, dont la ſeule vue eſt un ſupplice.

SI le le ſoupçon exige que je ſois totalement

ment privé de ma liberté, que je ne ſois point à la merci de l'avarice d'un Géolier; qu'en m'arrachant à mes foyers, on ne me confonde point avec ceux qu'on va conduire au gibet; car je puis être innocent.

La loi ne me devra aucun dédommagement, quand elle aura reconnu mon innocence : d'accord, parce qu'elle aura agi au nom de l'intérêt général, auquel tout eſt & doit être ſubordonné; mais que je n'emporte pas une affreuſe maladie de ma captivité; tandis qu'il eſt ſi facile de m'épargner ces horreurs, en m'accordant un peu d'air au milieu de ma ſolitude!

Les priſons ſont reſſerrées, mal-ſaines, infectes : on les a juſtement comparées à de hauts & larges puits, aux parois deſquels ſeroient adoſſées des maſures étroites & hideuſes. Si le priſonnier veut y être ſéparé, il payera *ſoixante francs par mois*, un petit emplacement de *dix pieds quarrés* : tout s'y vend le double; & l'on diroit qu'il y a au *guichet* une taxe particuliere, pour rendre la miſere des priſonniers encore plus profonde.

D'énormes chiens font la garde & même la police avec les Géoliers. Rien n'eſt plus frappant que l'analogie qui les caractériſe. Ces éle-

ves ſont dreſſés à ſaiſir un priſonnier au collet & à le mener au cachot; ils obéiſſent au moindre ſigne.

UNE petite porte épaiſſe s'ouvre trente fois par quart-d'heure; il faut que tout ce ce qui ſert à l'entretien & à la nourriture, paſſe par-là; il n'y a point d'autre entrée.

LES cachots ſont les réceptacles de toutes les horreurs & de toutes les miſeres humaines : les vices les plus monſtrueux y ſont naturaliſés, & le criminel oiſif s'enfonce-là dans de nouveaux crimes.

ON nomme *pailleux* les miſérables qui reſpirent encore dans ces ſouterrains. L'humanité eſt réellement effrayante & hideuſe ſous ce déplorable point de vue : tirons le rideau.

IL y a à la porte de la priſon un *cercueil banal* pour les priſonniers & *pailleux*, qui décedent; ils n'obtiennent point de biere de la charité publique; on ne leur accorde qu'un linceul. Ce cercueil très-épais & très-ſolide reçoit chaque jour tous les morts, & indiſtinctement; quelquefois il en contient deux, quand les trépaſſés ſont des adoleſcens. Le cercueil banal de la priſon du Châtelet ſert depuis plus de quatre-vingts ans. Les *pailleux* l'appellent *la*

croute de pâté. O ſauvages errans dans les forêts de l'Amérique Septentrionale ! vous mangez vos ennemis ; vous faites un trophée ſanglant de leur chevelure : mais vous n'avez jamais du moins offert à la main tremblante de l'hiſtorien, les tableaux que j'aurois ici à tracer : .... non, laiſſons les monſtrueuſes turpitudes de l'humanité, dégradée ſous les voiles épais qui la couvrent. Les gardiens féroces de ces criminels ne s'attendriſſent jamais, & ils ajoutent d'eux-mêmes à la dureté de leur miniſtere.

UN édit bienfaiſant & paternel va faire ceſſer une grande partie de ces abus, & le bien qui ſe fait, devient le gage du bien qui ſe fera. Qu'il ſe fait lentement !

SENTENCE DE MORT.

QUELLE voix ſiniſtre & retentiſſante, empliſſant les rues & les carrefours, ſe fait entendre juſqu'au ſommet des maiſons, & crie qu'un homme plein de jeuneſſe va périr, égorgé de ſang froid par un autre homme, au nom de la ſociété ? Le Colporteur, en courant & hurlant, vend la ſentence encore humide ; on l'achete pour ſavoir le nom du cou-

pable, & apprendre quel eſt ſon crime : on a bientôt oublié l'un & l'autre. C'eſt une condamnation ſubite qui vient épouvanter les eſprits, au moment où l'on ne s'y attendoit pas.

La populace quitte les atteliers & les boutiques, & s'attroupe autour de l'échafaud, pour examiner de quelle maniere le patient accomplira le grand acte de mourir en public, au milieu des tourmens.

Le Philoſophe qui, du fond de ſon aſyle, entend crier la ſentence, gémit; & ſe remettant à ſon bureau, le cœur gonflé, l'œil attendri, il écrit ſur les loix pénales & ſur ce qui néceſſite le ſupplice; il examine ſi le gouvernement, la loi n'ont rien à ſe reprocher, & tandis qu'il plaide la cauſe de l'humanité, dans ſon cabinet ſolitaire, & qu'il ſonge à remporter le prix de Berne, le bourreau frappe avec une large barre de fer, écraſe le malheureux ſous onze coups; le replie ſur une roue, non la face tournée vers le ciel, comme le dit l'arrêt; mais horriblement pendante. Les os briſés traverſent les chairs. Les cheveux hériſſés par la douleur, diſtillent une ſueur ſanglante. Le patient dans ce long ſupplice, demande tour à tour de l'eau & la mort. Le peuple regarde au cadran de l'Hôtel-de-ville, & compte les heu-

res qui ſonnent ; il frémit conſterné, contemple & ſe tait.

MAIS le lendemain un autre criminel fait relever l'échafaud, & le ſpectacle affreux de la veille n'a point empêché un nouveau forfait. La populace revient contempler le même ſpectacle ; le Bourreau lave ſes mains ſanglantes, & va ſe confondre dans la foule des citoyens.

L'ASSASSIN meurt, & l'homme qui a fait éprouver à une armée entiere les horreurs de la famine ; qui a été plus terrible aux ſoldats de la Patrie, que le fer & le feu de l'ennemi ; qui a fait diſparoître des voitures de farines, & peuplé les Hôpitaux ; cet homme vient bâtir un Palais devant l'effigie du Monarque qu'il a trompé & volé ! Il devroit y entendre le murmure de l'Etat, les cris plaintifs des ſoldats qu'il a fait mourir d'inanition : il devroit ſe réveiller, agité par la frayeur, & voir des ſpectres menaçans errer autour de lui. Cependant il dort avec ſécurité ; des regiſtres ſignés par des hommes de loi, vendus à ſes rapines, ont légitimé ſes vols ; à l'aide de calculs faux, il paroît innocent : ſon vil & infâme métier s'accrédite pour ainſi dire, & lui donne un rang parmi cette race affamée d'or. Dans ſes momens de bonne humeur,

il raconte jusqu'à ses exploits meurtriers; & comment, mettant le feu lui-même à des magasins, il a revendu à l'Etat ce qui lui avoit été payé. Incendiaire & assassin en Allemagne, il en plaisante à Paris.

Et le millionnaire qui médite, invente des plans *extendeurs* d'impositions ingénieuses & calculées sur la partie indigente du peuple; lorsqu'il a bien dîné, calcule ce qui doit lui revenir de tel forfait politique, au moment où il est travaillé d'une digestion laborieuse.

Je ne lui pardonnerai jamais; je le citerai incessamment au tribunal de l'humanité; je pardonnerai plutôt au malheureux qui, n'ayant qu'un pistolet & du courage, m'attaquera au détour d'une rue, pour m'ôter le signe représentatif des alimens dont il a besoin.

Oui, l'homme qui m'assassineroit, me paroîtroit moins odieux, que tous ces oppresseurs de la Patrie. Je lui pardonne d'avance si ce malheur doit m'arriver : partie offensée, je lui rends mon affection; je le justifie même, & je garde le sentiment de la haine pour l'être monstrueux, qui égorge dans le sein du luxe & des richesses; & le sentiment du mépris

pour des loix qui n'ont pas la force d'arrêter ou de punir ces déteſtables attentats.

LE BOURREAU.

L'EXE'CUTEUR de la haute juſtice a pour gages, *dix huit mille livres* par an. Il n'en touchoit que ſeize mille, il y a ſix ans. Il avoit le droit de porter ſes mains immondes ſur les denrées publiques, pour en prendre une portion. On l'a dédommagé en argent.

IL n'y a eu qu'un homme de décapité à Paris, depuis quarante ans environ. Auſſi le Boureau eſt-il inexpérimenté dans cette fonction.

LA derniere claſſe du peuple connoît parfaitement ſa figure; c'eſt le grand acteur tragique, pour la populace groſſiere, qui court en foule à ces affreux ſpectacles, par le ſentiment de cette inexplicable curioſité, qui entraîne juſqu'à la foule polie, quand le crime ou le criminel ſont diſtingués.

LES femmes ſe ſont portées en foule au ſupplice de *Damiens*; elles ont été les dernieres

à détourner leurs regards de cet horrible ſcene.

Le petit peuple s'entretient fréquemment de l'Exécuteur; dit qu'il a table ouverte pour les pauvres Chevaliers de Saint-Louis, & va chercher chez lui de la graiſſe de pendu; car il vend les cadavres aux Chirurgiens, ou les garde pour lui à ſon choix : le criminel ne peut pas ſe vendre de ſon vivant, ainſi qu'il fait à Londres.

Rien ne diſtingue cet homme des autres citoyens, même lorſqu'il exerce ſes épouvantables fonctions; ce qui eſt très-mal vu. Il eſt friſé, poudré, galonné, en bas de ſoie blancs & eſcarpins, pour monter au fatal poteau : ce qui me paroît révoltant, puiſqu'il devroit porter, en ces momens terribles, l'empreinte d'une loi de mort. Ne ſaura-t-on jamais parler à l'imagination, & puiſqu'il s'agit d'effrayer la multitude, ne connoîtra-t-on jamais l'empire des formes éloquentes ? L'extérieur de cet homme devroit l'annoncer.

Il eſt ſans contredit le dernier citoyen de la ville, & lui ſeul eſt frappé par ſon emploi, d'un opprobre inhérent. Il a des valets qui

exercent pour cent écus, le métier qu'il fait pour ſix mille. Et il trouve des valets !

Il y auroit beaucoup de réflexions à faire ſur cet agent de notre législation criminelle, pour ſavoir à qui il appartient ſpécialement; mais cet examen nous jetteroit dans une diſſertation étrangere à la nature de cet ouvrage.

Il marie ſes filles, quand il en a, à des bourreaux de province. Entr'eux, ils s'appellent (à l'inſtar des Evêques) *Monſieur de Paris*, *Monſieur de Chartres*, *Monſieur d'Orléans*, &c. & *Charlot* & *Berger* fourniſſent aux entretiens du peuple, une matiere inépuiſable. Tels ſavetiers ſavent l'hiſtoire des pendus & des bourreaux; ainſi qu'un homme de bonne ſociété ſait l'hiſtoire des Rois de l'Europe & de leurs Miniſtres.

PLACE DE GREVE.

La ſont venus tous ceux qui ſe flattoient de l'impunité (& l'on ne ſauroit imaginer comment ils s'abuſoient à ce point extrême.) Un *Cartouche*, un *Ravaillac*, un *Nivet*, un *Damiens*; & plus ſcélérat qu'eux encore, un *Deſrues*. Il

y montra ſa froide intrépidité, & le courage tranquille de l'hypocriſie. Je l'ai vu & entendu au Chatelet ; car il ſe trouvoit alors dans la même priſon, avec l'Auteur de la *Philoſophie de la Nature* ; & j'allois viſiter l'Ecrivain.

DESRUES n'avoit à la bouche que les noms ſacrés de Dieu & de Religion : le génie du crime n'a gueres été plus loin ; & par la méditation & la complication de ſes forfaits, il a offert un exemple effrayant de ce que pouvoit receler & imaginer l'abyme noir & impénétrable du cœur humain, quand la perverſité y regne.

CETTE place eſt encore étroite, quoique nouvellement élargie. Les exécutions devroient ſe faire ailleurs ; car on oblige une foule de rentiers, qui ont prêté leur argent au Roi, à voir tous les apprêts révoltans d'une exécution ; & rien de ſi hideux, de ſi indigne de la majeſté des loix. Mais tout ce qui concerne la Juriſprudence criminelle, eſt parmi nous dans un ſi déplorable cahos, qu'il y a bien d'autres réformes à faire, avant que de donner aux exécutions une couleur, qui les diſtingue d'un meurtre ſanglant ou d'une vengeance atroce.

L'ASSASSIN au fond des bois a-t-il jamais couché un homme ſur une croix de Saint-André, pour lui caſſer les os de douze coups; puis l'a-t-il ployé ſur une roue de caroſſe, un confeſſeur à ſes côtés, qui ne peut délier le patient, & qui l'exhorte à ſouffrir? Certes, la juſtice eſt plus effrayante que le crime! L'aſſaſſin donne ſon coup de poignard, craint d'enviſager ſa victime, fuit avec le remord, tandis que la juſtice compte pendant vingt-quatre heures, les cris déſeſpérés d'un malheureux, qu'environne un peuple immenſe.

ON reproche à la populace de courir en foule à ces odieux ſpectacles; mais quand il y a une exécution remarquable, ou un criminel fameux, renommé, le beau monde y court comme la plus vile canaille.

NOS femmes dont l'ame eſt ſi ſenſible, le genre nerveux ſi délicat, qui s'évanouiſſent devant une araignée, ont aſſiſté à l'exécution de Damiens, je le répete, & n'ont détaché que les dernieres leurs regards du ſupplice le plus horrible & le plus dégoûtant que la juſtice ait jamais imaginé, pour venger les Rois.

ON reproche à la populace, (l'Auteur d'un ouvrage moderne ſur *la paſſion du jeu*,)

que ce que jour-là même *on joua à la greve*; *qu'on y joua de l'argent* en attendant l'huile bouillante, le plomb fondu, les tenailles rougies au feu & les quatre chevaux, qui devoient enfin écarteler l'aſſaſſin.

Le patient, tant la coutume à d'empire! ne harangue jamais le public; ce qu'il fait ſi ſouvent en Angleterre: on ne lui en octroyeroit pas la permiſſion. Le général Lally paroiſſant vouloir parler au peuple, on lui mit un *baillon*. Ainſi la forme du gouvernement ſe caractériſe par-tout, & ne permet à perſonne d'élever la voix, même à ſa derniere heure, & de haranguer un inſtant avant que d'expirer.

Les Colporteurs, qui crient les ſentences de mort, (la médaille de cuivre ſur l'eſtomac) font quelquefois retentir l'arrêt fatal juſqu'aux oreilles du ſupplicié, cruauté impardonnable! Ils appuyent ſur-tout fortement ſur ces mots, *qui condamne un aſſaſſineur*. Cet horrible barbariſme eſt de leur invention, mais il frappe plus vivement les organes du peuple, que le mot *aſſaſſin* & le peuple dit & dira toujours *aſſaſſineur*; cela lui ſemble plus énergique.

Il y a quelque années qu'un fils ayant fait aſſaſſiner ſon pere, fut rompu *à la place Dauphine*,

avec ſon complice, exécuteur du crime. Le parricide qui avoit entrainé dans l'abîme un homme foible, par l'appat du plus mince intérêt, ſe montra ſur l'échafaud ſi dur, ſi hautain, ſi peu repentant (tandis que ſon compagnon prioit & ſe réſignoit), qu'au premier cri qu'il jetta ſous le premier coup de barre, un battement univerſel partit de toutes les mains.

J'AI cru que ce trait (peut-être unique) devoit appartenir au tableau des mœurs du peuple de la Capitale.

ON ne coupe plus de têtes; ce qui prouve que les *nobles* & les *grands* ne prévariquent point.

CHAQUE année offre une race nouvelle de voleurs & de ſcélérats, qui ont un caractere différent: l'an paſſé c'étoient des empoiſonneurs, connus ſous le nom d'*endormeurs*, qui mêloient dans le tabac & dans les boiſſons un venin aſſoupiſſant, dangereux & mortel: cette année, ce ſont des *voleurs d'Egliſe*, des ſacrileges, qui pendant les nuits enfoncent, pillent les ſacriſties, emportent ciboires, calices, croix, chandeliers, &c. On a dépouillé, tant ſur la route de Flandres qu'aux environs de Paris, près de quarante égliſes.

ON a vu 'dit-on, de ces ſacrileges qui avoient volé un ciboire, en renvoyer les hoſties au Curé du lieu dans une lettre, après avoir employé une de ces mêmes hoſties, comme *pain à cacheter.*

ON a révoqué en doute les exécutions nocturnes, faites aux flambeaux. Il paroît conſtaté que rien n'eſt moins imaginaire. On ne conçoit pas comment la loi ſe plait à un meurtre clandeſtin. L'interprétation la plus forcée n'a jamais pu lui donner cet horrible caractere. La peine de mort ne ſauroit être conſiderée que comme un exemple, & jamais comme une punition; or qu'eſt-ce que d'étrangler un homme dans les ténebres, à l'inſçu des citoyens qui dorment; ſi vous lui faites grace de la publicité, faites-lui grace de la vie. Ce n'eſt qu'au nom de la ſociété qu'il doit la perdre, & votrearrêt eſt un crime, ſi elle ignore tout à la fois le délit & le ſupplice.

SERVANTE MAL PENDUE.

Il y a dix ſept ans environ, qu'une jeune payſanne, d'une figure très-agréable, s'étoit miſe en ſervice chez un homme qui avoit tous les vices qu'entraine la corruption des grandes villes. Epris de ſes charmes, il tenta tous les moyens de la ſéduire. Elle étoit honnête; elle réſiſta. La ſageſſe de cette fille ne fit qu'irriter la paſſion du maître, qui ne pouvant la ſoumettre à ſes deſirs, imagina la vengeance la plus noire & la plus abominable. Il enferma furtivement dans la caſſette, où cette fille mettoit ſes hardes, pluſieurs effets à lui appartenans & marqués à ſon nom; puis, il cria qu'il étoit volé; appella un Commiſſaire, & fit ſa dépoſition en juſtice : à l'ouverture de la caſſette, on reconnut les effets qu'il avoit reclamés.

La pauvre ſervante empriſonnée, n'avoit que ſes pleurs pour défenſe; & pour toute réponſe aux interrogatoires, diſoit qu'elle étoit innocente. On ne ſauroit trop accuſer notre juriſprudence criminelle, quand on ſonge que les juges n'eurent aucun ſoupçon de la ſcélérateſſe de l'accuſateur, & qu'ils ſuivirent la loi dans

toute sa rigueur; rigueur excessive & qui devroit disparoître de notre code, pour faire place à un simple châtiment, qui laisseroit moins de vols impunis.

LA fille innocente fut condamnée à être pendue. Elle le fut mal, parce que c'étoit le coup d'essai du fils de l'exécuteur des hautes œuvres. Un chirurgien avoit acheté le corps. Il fut porté chez lui. Voulant le soir même y porter le scalpel, il sentit un reste de chaleur; l'acier tranchant lui tomba des mains; & il prit dans son lit, celle qu'il alloit disséquer.

SES soins pour la rappeller à la vie, ne furent par inutiles; il manda en même temps un ecclésiastique, dont il connoissoit la discrétion & l'expérience, tant pour le consulter sur cet étrange événement, que pour être témoin de sa conduite.

AU moment que cette fille infortunée ouvrit les yeux, elle se crut dans l'autre monde; & appercevant la figure du Prêtre, qui avoit une grosse tête & une physionomie fortement prononcée, (car je l'ai connu, & c'est de lui que je tiens ce fait) elle joignit les mains avec tremblement, & s'écria : *Pere éternel, vous savez mon innocence, ayez pitié de moi;* elle ne cessa d'invoquer

d'invoquer cet eccléſiaſtique, croyant voir Dieu même. On fut long-temps à lui perſuader qu'elle n'étoit pas décédée, tant l'idée du ſupplice & de la mort avoit frappé ſon imagination ! Rien n'étoit plus touchant & plus expreſſif que ce cri d'une ame innocente, qui s'élevoit vers celui qu'elle regardoit comme ſon juge ſuprême; & au défaut de ſa beauté attendriſſante, ce ſpectacle unique étoit fait pour intéreſſer vivement l'homme ſenſible & l'homme obſervateur. Quel tableau pour un peintre ! Quel récit pour un philoſophe ! Quelle inſtruction pour un homme de loi !

Le procès ne fut pas ſoumis à une nouvelle reviſion, ainſi qu'on l'a imprimé dans le *journal de Paris*. La ſervante guérie de ſon effroi, revenue à la vie, ayant reconnu un homme dans celui qu'elle adoroit, & qui lui fit reporter ſes prieres vers le ſeul Etre adorable, quitta pendant la nuit la maiſon du Chirurgien doublement inquiet pour cette fille & pour lui. Elle alla ſe cacher dans un village éloigné, tremblante de rencontrer les juges, les ſatellites & l'affreux poteau, qui pourſuivoient ſes regards.

L'horrible calomniateur demeura impuni, parce que ſon crime, manifeſte aux yeux de té-

moins particuliers, ne l'étoit pas de même aux yeux des magiſtrats & des loix.

Le peuple eut connoiſſance de la réſurrection de cette fille; il accabla d'injures le ſcélérat, auteur de cette infamie. Mais dans cette ville immenſe, ce forfait fut bientôt oublié, & le monſtre reſpire peut-être encore: du moins il n'a pas porté devant les hommes la peine qu'il méritoit.

Un livre à faire ſeroit le *Recueil de tous les innocens condamnés*; pour voir les cauſes de l'erreur & l'éviter dans la ſuite. Ne ſe trouvera-t-il point enfin un Magiſtrat qui s'occupera de cet ouvrage important?

BASTILLE.

Prison d'Etat : c'eſt aſſez la qualifier. *C'eſt un château* dit Sainte-Foix, *qui ſans être fort, eſt le plus redoutable de l'Europe.*

Qui ſait ce qui s'eſt fait à la Baſtille, ce qu'elle renferme, ce qu'elle a renfermé? Mais comment écrira-t on l'hiſtoire de Louis XIII, de Louis XIV & de Louis XV; ſi l'on ne ſait pas

l'hiſtoire de la Baſtille? Ce qu'il y a de plus intéreſſant, de plus curieux, de plus ſingulier s'eſt paſſé entre ſes murailles. La partie la plus intéreſſante de notre hiſtoire nous ſera donc à jamais cachée : rien ne tranſpire de ce gouffre, non plus que de l'abîme muet des tombeaux.

HENRI IV fit garder le tréſor Royal à la Baſtille. Louis XV y fit enfermer le Dictionnaire Encyclopédique.

LE Duc de Guiſe, maître de Paris, en 1588, le fut auſſi de la Baſtille & de l'Arſenal. Il en fit gouverneur Buſſi, le Clerc-Procureur au Parlement. Buſſi, le Clerc ayant inveſti le Parlement, qui refuſoit de délier les François du ſerment de fidélité & d'obéiſſance, conduiſit à la Baſtille Préſidens & Conſeillers, tous en robes & en bonnets quarrés ; là il les fit jeûner au pain & à l'eau.

O murs épais de la Baſtille, qui avez reçu ſous les trois derniers regnes, les ſoupirs & les gémiſſemens de tant de victimes ; ſi vous pouviez parler, que vos récits terribles & fideles démentiroient le langage timide & adulateur de l'hiſtoire !

AUPRÈS de la Baſtille ſe trouve l'Arſenal,

qui recele le magaſin à poudre ; voiſinage tout auſſi terrible que la demeure.

LA tour de Vincennes renferme encore des priſonniers d'Etat, qui paroiſſent devoir y finir leurs triſtes jours. Qui a pu calculer au juſte les *lettres de cachet* délivrées ſous les trois derniers regnes ?

ON a une hiſtoire de la Baſtille en cinq volumes, qui offre quelques anecdotes particulieres & bizarres ; mais rien de ce qu'on ſouhaiteroit tant d'apprendre ; rien en un mot, qui puiſſe porter quelque jour ſur certains ſecrets d'Etat, couverts d'un voile impénétrable. Si l'on en croit l'hiſtorien, on y traitoit ſous un d'Argenſon, avec une rigueur inouie & une violence tyrannique, les priſonniers dejà trop punis par la perte de leur liberté.

LE gouvernement aujourd'hui plus doux & plus humain qu'il ne l'a jamais été depuis la mort de Henri IV, s'eſt beaucoup relâché ſans doute de cette cruelle ſévérité ; & l'on n'y inflige plus de ces punitions affreuſes & inutiles.

QUAND un priſonnier décede à la Baſtille, on l'enterre à Saint-Paul, la nuit à trois heures du matin. Au lieu de prêtres, des guichetiers por-

tent le cercueil, & les membres de l'Etat major assistent à la sépulture. Ainsi le corps n'échappe au terrible pouvoir que par la route du tombeau.

Dès qu'on parle de la Bastille à Paris, on récite soudain l'histoire du *masque de fer* : chacun la fabrique à son gré & y mêle des réflexions non moins imaginaires.

Au reste le peuple craint plus le Châtelet que la Bastille : il ne redoute pas cette derniere prison, par ce qu'elle lui est comme étrangere, n'ayant aucune des facultés qui en ouvrent les portes. Par conséquent il ne plaint gueres ceux qui y sont détenus ; & le plus souvent il ignore leurs noms. Il ne témoigne aucune reconnoissance aux généreux defenseurs de sa cause : les Parisiens aiment mieux acheter du pain pour vivre, que le plus beau discours où l'on prouveroit qu'ils ont droit à une vie aisée. On y mettoit autrefois les écrivains pour bien peu de chose ; on a reconnu que l'Auteur, le livre & ses opinions en acquéroient plus de célébrité ; on a laissé l'opinion de la veille s'effacer par celle du lendemain ; & l'on a compris que lorsqu'on avoit la force physique, il falloit peu s'inquieter des idées politiques & morales, versatiles & changeantes par leur nature.

ANECDOTE.

A l'avénement de Louis XVI au trône, des miniſtres nouveaux & humains firent un acte de juſtice & de clémence en reviſant les regiſtres de la Baſtille & en élargiſſant beaucoup de priſonniers.

Dans leur nombre étoit un vieillard qui depuis quarante-ſept années, gémiſſoit, détenu entre quatre épaiſſes & froides murailles. Durci par l'adverſité qui fortifie l'homme quand elle ne le tue pas, il avoit ſupporté l'ennui & les horreurs de la captivité avec une conſtance mâle & courageuſe. Ses cheveux blancs & rares avoient acquis preſque la rigidité du fer; & ſon corps, plongé ſi long-temps dans un cercueil de pierre, en avoit contracté pour ainſi dire la fermeté compacte.

La porte baſſe de ſon tombeau tourne ſur ſes gonds effrayans, s'ouvre, non à demi, comme de coutume, & une voix inconnue lui dit qu'il peut ſortir.

Il croit que c'eſt un rêve; il héſite; il ſe leve, s'achemine d'un pas tremblant, & s'étonne

de l'eſpace qu'il parcourt. L'eſcalier de la priſon, la ſalle, la cour, tout lui paroît vaſte, immenſe, preſque ſans bornes. Il s'arrête comme égaré & perdu ; ſes yeux ont peine à ſupporter la clarté du grand jour ; il regarde le ciel comme un objet nouveau ; ſon œil eſt fixe ; il ne peut pas pleurer ; ſtupéfait de pouvoir changer de place, ſes jambes malgré lui demeurent auſſi immobiles que ſa langue. Il franchit enfin le redoutable guichet.

QUAND il ſe ſentit rouler dans la voiture qui devoit le ramener à ſon ancienne habitation, il pouſſa des cris inarticulés ; il ne put en ſupporter le mouvement extraordinaire ; il fallut le faire deſcendre.

CONDUIT par un bras charitable, il demande la rue où il logeoit ; il arrive ; ſa maiſon n'y eſt plus ; un édifice public la remplace. Il ne reconnoît ni le quartier, ni la ville, ni les objets qu'il y avoit vus autrefois. Les demeures de ſes voiſins, empreintes dans ſa mémoire, ont pris de nouvelles formes. Envain ſes regards interrogerent toutes les figures ; il n'en vit pas une ſeule dont il eût le moindre ſouvenir.

EFFRAYÉ, il s'arrête & pouſſe un profond ſoupir : cette ville a beau être peuplée d'êtres vi-

vans ; c'eſt pour lui un peuple mort ; aucun ne le connoît ; il n'en connoit aucun ; il pleure & regrette ſon cachot.

Au nom de la Baſtille qu'il invoque & qu'il réclame comme un aſyle ; à la vue de ſes habillemens qui atteſtent un autre ſiecle, on l'environne. La curioſité, la pitié s'empreſſent autour de lui : les plus vieux l'interrogent & n'ont aucune idée des faits qu'il rappelle. On lui amene par hazard un vieux domeſtique, ancien portier, tremblant ſur ſes genoux, qui confiné dans ſa loge depuis quinze ans, n'avoit plus que la force ſuffiſante pour tirer le cordon de la porte : il ne reconnoît pas le maître qu'il a ſervi, mais il lui apprend que ſa femme eſt morte il y a trente ans, de chagrin & de miſere, que ſes enfans ſont allés dans des climats inconnus, que tous ſes amis ne ſont plus. Il fait ce récit cruel avec cette indifférence que l'on témoigne pour les événemens paſſés & preſque effacés.

Le malheureux gémit & gémit ſeul. Cette foule nombreuſe, qui ne lui offre que des viſages étrangers, lui fait ſentir l'excés de ſa miſere, plus que la ſolitude effroyable dans laquelle il vivoit.

Accablé de douleurs, il va trouver le miniſtre dont la compaſſion généreuſe lui fit préſent d'une liberté qui lui peſe. Il s'incline & dit; faites-moi reconduire dans la priſon d'où vous m'avez tiré. Qui peut ſurvivre à ſes parens, à ſes amis, à une génération entiere; qui peut apprendre le trépas univerſel des ſiens ſans deſirer le tombeau? Toutes ces morts, qui pour les autres hommes n'arrivent qu'en détail & par gradation, m'ont frappé dans un même inſtant. Séparé de la ſociété, je vivois avec moi-même. Ici, je ne puis vivre ni avec moi ni avec les hommes nouveaux pour qui mon déſeſpoir n'eſt qu'un rêve. Ce n'eſt pas mourir qui eſt terrible, c'eſt mourir le dernier.

Le Miniſtre s'attendrit. On attacha à cet infortuné le vieux portier qui pouvoit lui parler encore de ſa femme & de ſes enfans. Il n'eut d'autre conſolation que de s'en entretenir. Il ne voulut point communiquer avec la race nouvelle qu'il n'avoit pas vu naître; il ſe fit au milieu de la ville, une eſpece de retraite non moins ſolitaire que le cachot qu'il avoit habité près d'un demi ſiecle; & le chagrin de ne rencontrer perſonne qui put lui dire; *nous nous ſommes vus jadis*, ne tarda point à terminer ſes jours.

MAISONS DE FORCE.

INDÉPENDAMMENT du Château de la Baſtille & du Château de Vincennes, affectés au priſonniers d'Etat, les Miniſtres avec des lettres-de-cachet ou par des formules particulieres, vous envoient à *Bicêtre* & à *Charenton*. Ce dernier endroit eſt pour les inſenſés & pour les maniaques.

SUR les plaintes d'une famille, les jeunes libertins ſont enfermés à *Saint-Lazare*. Les femmes (car on les enferme auſſi) ſont conduites aux *Filles de la Magdeleine*, *à Sainte-Pélagie* & la *Salpétriere*.

CES différens empriſonnemens ſont néceſſités quelquefois par des circonſtances impérieuſes; mais il ſeroit toujours à deſirer, que la détention d'un citoyen ne dépendît pas d'un ſeul Magiſtrat, & qu'il y eût une ſorte de tribunal, pour examiner quand ce grand acte d'autorité (ſouſtrait à l'œil des loix) ceſſe d'être illicite.

QUELQUES avantages réels compenſent ces

formes irrégulieres ; & il y a en effet une infinité de déſordres, que la marche lente & grave de nos tribunaux ne ſauroit ni connoître, ni arrêter, ni prévoir, ni punir. Le criminel audacieux ou ſubtil triompheroit dans le dédale tortueux de nos loix civiles. Les loix de police, plus directes, le ſurveillent, le preſſent & l'environnent de plus près. L'abus eſt à côté du bienfait, j'en conviens ; mais beaucoup de violences particulieres & de délits bas & honteux ſont réprimés par cette force vigilante & active, qui devroit néanmoins publier ſon code, & le ſoumettre à l'inſpection des citoyens éclairés.

Les Inſpecteurs de police ſont beaucoup écoutés du Lieutenant de police, ſur-tout dans les cas particuliers & obſcurs. Mais leurs rapports peuvent être fautifs, exagérés, paſſionnés. La premiere impreſſion demeure dans l'eſprit du Magiſtrat, qui, vu ſes occupations trop étendues, ne ſauroit donner à chaque objet, qu'un rapide coup d'œil.

Les Inſpecteurs de police, qui occaſionnent un grand nombre de détentions, ne devroient être qu'*inveſtigateurs* des délits & *captateurs* ; mais faute d'une procédure exacte, ils deviennent juges pour ainſi dire, puiſque c'eſt ſur leur ſimple dépoſition, que l'on établit la preuve

& la punition du délit. Or, comme ces Inſpecteurs frappent le plus ſouvent ſur la portion du peuple, qui n'a ni voix, ni défenſe, ni réclamation, & qu'ils ſont intéreſſés à trouver des coupables; il eſt aiſé d'imaginer ce que l'erreur & le zele même, ſans parler des autres paſſions, peuvent produire d'attentatoire à la rigide équité. L'humeur & la précipitation ont leur danger.

Les Evêques dans les provinces, faiſoient encore enlever les filles de Proteſtans, par *Lettres-de-cachet*, pour les confiner dans un Couvent; & là, les détacher de la communion de leurs peres. Cette violence a toujours été fort rare dans la Capitale.

DEPOTS OU RENFERMERIES.

Prisons de nouvelle inſtitution, imaginées pour débarraſſer promptement les rues & les chemins de mendians; afin que l'on ne voie plus la miſere ſuppliante à côté du faſte inſolent.

On les plonge avec la derniere inhumanité dans des demeures fétides & ténébreuſes, où on les laiſſe livrés à eux-mêmes. L'inaction,

la mauvaiſe nourriture, l'abandon où ils ſont, l'entaſſement des compagnons de leur miſere, ne tarde pas à les faire diſparoître l'un après l'autre.

Ces *dépôts* (de quelque prétexte que l'on veuille les colorer) offenſent à la fois l'équité naturelle, les loix civiles, la ſaine politique, la religion & l'humanité. Il faut que l'on ſoit bien peu fécond en reſſources & en moyens, pour dévouer à une mort lente tant d'infortunés, au lieu de ſavoir les employer, après leur avoir ôté leur liberté.

Ces oppreſſions condamnables & qui n'admettent aucune excuſe, contriſtent l'ame la moins ſenſible, & l'on pourroit rapporter ici des faits capables d'affliger les cœurs les plus indifférens : mais il nous ſuffit d'avoir dénoncé ces horreurs trop bien conſtatées aux hommes équitables & puiſſans. Il eſt même impoſſible qu'elles ne prennent pas fin ſous un gouvernement, fort diſtrait, il eſt vrai ; mais d'ailleurs doux & humain. Il ſentira qu'on ne doit pas traiter ainſi les pauvres, qui n'ont commis aucun crime ; & que ce n'étoit pas la peine de les ravir à une oiſiveté volontaire ou forcée, pour leur impoſer cette même oiſiveté, devenue un

ſupplice, & le déſeſpoir & la mort qui s'enſuivent.

QUAND un Miniſtre fait arrêter un homme avec une lettre-de-cachet ou par un ordre verbal, & que pour des raiſons à lui connues, il ne le fait pas conduire à la Baſtille, on l'enferme au Châtelet : & là, l'homme-victime reſte *en dépôt*. C'eſt une expreſſion toute nouvelle, qui s'applique à une vexation aſſez nouvelle. Il faut bien apprendre aux étrangers toute la richeſſe de notre langue. Ainſi, le mot *dépôt* a pluſieurs ſignifications : c. q. f. d.

UNE lettre de cachet enleve, tranſporte un homme dans un cachot, & l'y laiſſe pourrir le reſte de ſes jours ; mais cette même lettre de cachet eſt impuiſſante à ſaiſir ſes biens & à l'en priver. Les biens de l'empriſonné reviendront à ſes héritiers naturels ; ainſi, l'argent parmi nous eſt beaucoup plus ſacré que la liberté perſonnelle.

VIE D'UN HOMME EN PLACE.

UN Miniſtre ſe leve, ſon antichambre eſt déja pleine de gens qui l'attendent : il paroît ; des milliers de placets paſſent dans les mains embarraſſées de ſes deux Secrétaires, qui, froids & immobiles, repréſentent à ſes côtés : il ſort ; des ſolliciteurs ſe trouvent ſur ſon paſſage, & le pourſuivent juſqu'à ſa voiture : il dîne ; des recommandations à droite & à gauche l'inveſtiſſent pendant le repas, & des femmes lui parlent à l'oreille, pendant le déſſert ; il rentre dans ſon cabinet ; il voit ſur ſon bureau, cent lettres qu'il faut lire ; des audiences particulieres le tyranniſent encore.

COMMENT exiſte-t-il, dira-t-on ? Comment ? Il eſt diſtrait pendant qu'on lui parle, & il oublie tout ce qu'on lui dit ; il laiſſe à des commis le ſoin de répondre à tout le monde & d'expédier ſon immenſe beſogne ; il ſigne les lettres, voilà à-peu-près toutes ſes fonctions. Mais il ſe réſerve quelqu'intrigue de cour, qu'il ourdit avec adreſſe, qu'il ſuit avec conſtance & dont-il prépare le dénouement. Il ſonge toute ſa vie, non au devoir de ſa place, mais à reſter en place.

LES gens en place ſont d'un ſérieux à glacer. Leur converſation eſt la ſéchereſſe même : ils ne s'expriment que par monoſyllabes ; mais toute cette démonſtration extérieure eſt pour le public : en particulier, comme ils n'ont plus la crainte de ſe compromettre, ils abjurent une morgue qui nuiroit à leurs plaiſirs, & l'on voit l'homme qui pour un inſtant n'eſt plus dupe de ſa vanité.

LE valet de chambre d'un homme en place jouit quelquefois de quarante mille livres de rentes ; il a lui-même un valet de chambre, lequel en a un autre ſous ſes ordres. C'eſt le ſubalterne qui nettoye l'habit, qui apprête la perruque artiſée de Monſeigneur ; le valet en chef la reçoit de la quatrieme main & ne fait que la poſer ſur la tête miniſtérielle, où repoſent les grandes deſtinées de l'Etat. Après cette fonction auguſte, c'eſt à ſon tour de ſe faire habiller par ſes gens ; il les appelle à haute voix, il les gronde, il reçoit ſon monde, protege & commande que l'on mette les chevaux à ſa voiture. Le valet de chambre du valet de chambre n'a pas tout à fait un équipage, mais il eſt très-bien ſervi.

TANDIS que le ſerviteur du Roi va repréſenter utilement à Verſailles, le ſerviteur de Monſeigneur

Monſeigneur repréſente à Paris, & promet des graces à ceux qu'il rencontre, comme ſe trouvant lui, à la principale ſource.

MONSEIGNEUR eſt tout puiſſant à onze heures du matin; il donne audience & ſon ſallon eſt rempli. D'un coup d'œil il diſtribue la faveur. Heureux ceux qu'il a regardés! Leur cœur bondit d'eſpérance & de joie. L'homme puiſſant invite ſes créatures à ſa table; elles ſe proſternent & leur viſage devient rouge de plaiſir & de contentement. A une heure entre quelqu'un qui vient trouver Monſeigneur, le fait paſſer dans ſon cabinet & lui redemande *le porte feuille*. Monſeigneur n'eſt plus rien. Il fait mettre à voix baſſe deux chevaux à ſa plus humble voiture, quitte Verſailles ſans revoir le viſage du maître qui le chaſſe, & va dîner ſeul à Paris avec ſon chagrin & loin de la cohue brillante, qui lui prodiguoit les révérences & les adulations. Cette foule qui apprend la nouvelle, ſe diſperſe pour aller dîner ailleurs, & chacun dit à part ſoi : *demain, j'irai voir le ſucceſſeur & le féliciter.*

COMMENT cette portion de Royauté que l'homme puiſſant tenoit entre ſes mains lui échappe-t-elle tout à coup? Cela a l'air d'un ſonge, d'un acte de féerie. Les hommes en place ne

ſont-ils que des pantins, ainſi que l'a dit Diderot? Coupez le fil qui le faiſoit mouvoir, le pantin reſte immobile.

Et que fait le pantin réduit à lui-même ? Il cherche à culbuter à ſon tour celui qui l'a fait choir; il compoſe de nouveaux rêves de grandeur; il ne peut ſe réſoudre à n'être plus rien; il abhorre la tranquillité & le loiſir dont il jouit : ce qui prouve qu'il y a une volupté exquiſe à régir la foule des humains, à leur inſpirer tour à tour la crainte & l'eſpérance, & à recevoir en qualité d'homme puiſſant, leurs louanges intéreſſées, leurs reſpects ſimulés & leurs courbettes menſongeres.

On ne s'intrigue aujourd'hui (diſoit Duclos) que pour l'argent : les vrais ambitieux deviennent rares. On cherche des places, où l'on ne ſe flatte pas même de ſe maintenir; mais l'opulence qu'elles auront procurée, conſolera de la diſgrace. Nos ayeux aſpiroient à la gloire toute nue : ce n'étoit pas ſi l'on veut le ſiecle des lumieres; mais c'étoit celui de l'honneur.

Un courtiſan de nos jours diſoit : *il faut tenir le pot de chambre aux Miniſtres tant, qu'ils ſont en place, & le leur verſer ſur la tête quand ils n'y ſont plus.*

ORATEURS SACRÉS.

LES prédicateurs jouiſſent ſeuls à Paris du beau droit de parler au peuple aſſemblé. Il ſeroit à deſirer qu'ils en ſentiſſent toute l'étendue. Nourris des lumieres de la philoſophie, quelques-uns ont expoſé des vérités fortes. Au lieu de ridiculiſer bêtement un emploi auſſi noble, ne vaudroit-il pas mieux conſacrer ce rare privilege par les devoirs qu'on leur impoſeroit; devoirs d'hommes & de citoyens. Voici le moment pour eux de ſe montrer tels & de mériter la vénération publique.

PROFESSEURS publics de morale, ſous l'étendard ſacré de la religion, ils pourroient réellement combattre par la parole, les abus les plus dominans, & développant les maximes de l'Evangile, étendre juſqu'à la plus grande circonférence le précepte divin de la charité, en attaquant de toutes parts les malverſations les plus criantes.

TOUT crime, depuis le plus grand juſqu'au moindre, dérive de l'avarice & de la dureté des cœurs. Les prédicateurs pourroient ſoumettre

à leur tribunal tous les forfaits politiques qui cauſent les malheurs du peuple. Rien ne pourroit arrêter ce cri de l'ame : la vérité nue & ſimple a une force qui terraſſe ; d'ailleurs jamais l'autorité n'a oſé frapper directement la ſainte vérité.

SOUS ce point de vue, les Prédicateurs, ſans offenſer le miniſtere, pourroient le ſervir. Qu'ils s'emparent des idées ſaines, univerſellement répandues. Toutes les idées utiles à l'humanité ſont dans l'Evangile, qui ne recommande qu'amour & charité ; la philoſophie de nos jours eſt une branche du chriſtianiſme. Quelques-uns, je le répete, ont déja rempli ce généreux devoir en préſence du Monarque : & quelle ſublime fonction, que de porter à l'oreille du Prince les gémiſſemens qu'il ne peut entendre, & les penſées auguſtes qu'on voudroit interdire à la Royauté !

JE chéris beaucoup l'éloquence de la chaire ; j'ambitionnerois fortement de pouvoir prendre la place de ces orateurs, qui peuvent apporter des conſolations aux calamités régnantes ; parler au peuple d'un ton apoſtolique, & répandre la parole divine, telle qu'elle eſt empreinte dans l'auguſte morale du livre qui la contient. C'eſt en ce moment que la dignité du ſacer-

doce paroît dans tout ſon éclat. Perſuader, convaincre, conſoler, développer tous les tréſors de la morale la plus conſolante, la plus propre à donner aux hommes l'amour de la paix & de la charité ; quel ſublime emploi !

QUANT à ces abbés beaux-eſprits, qui courent des bénéfices, en faiſant de belles phraſes pour prêcher, s'il ſe peut, *un avent à la Cour* ; qui ne veulent que faire fortune ; qui pillent dans le fonds d'autrui quelques lambeaux, quelques tournures oratoires, & qui ne diſent rien à la foule qui ſouffre ; quant à ces énergumenes ſous le froc, qui vômiſſent de plattes groſſiéretés contre des philoſophes, qu'ils ne ſavent ni lire, ni entendre, ni apprécier ; qui ont fait divorce avec la raiſon ; qui transforment le talent de la chaire en celui d'inventer des imputations calomnieuſes ; je les plains de profaner un auſſi auguſte miniſtere, de ne pas ſentir quelle eſt leur véritable force, & l'empire qu'ils pourroient prendre ſur les eſprits, s'ils s'étudioient à parler aux hommes ſur leurs véritables intérêts.

ON dit qu'un Ex-Jéſuite, nommé Beauregard, qui affecte la véhémence, a cru atteindre le ſublime de ſon art, en s'écriant dans ſes tranſports riſibles & frénétiques : „ *On nous ac-*

cuſe d'intolérance ; eh ! ne ſait-on pas que la charité a ſes fureurs, & que le zele a ſes vengeances ?

TEL autre Prédicateur prêche dans un Fauxbourg de Paris, ou dans un miſérable village, un ſermon qu'il a compoſé contre le luxe. *Mes freres*, dit-il, en apoſtrophant un auditoire déguenillé ; *la ſenſualité de vos tables, ces mets recherchés, ces délicateſſes voluptueuſes qui réveillent vos ſens engourdis & fatigués de plaiſir.....* ; & il débite cela à de pauvres malheureux, qui ne mangent que du pain, du lard, le dimanche, & des choux à l'eau & au ſel.

QUE fait-il ? La répétition d'un diſcours qu'il prononcera le lendemain, à Saint-Roch, dans le quartier opulent de la finance.

ANTI-ANGLOIS.

ON rencontre dans les ſociétés quelques détracteurs de la France ; mais les détracteurs des Nations étrangeres & ſur-tout des Anglois abondent, & n'ont pas plus de raiſon ſans doute. Il eſt très-utile qu'il y ait une eſpece de rivalité entr'elles, qu'elles ſe reprochent leurs

fautes, leurs erreurs & leurs ſottiſes; qu'elles s'oppoſent mutuellement le progrès de leurs arts, qu'elles ſe ſurveillent enfin. C'eſt par ce moyen qu'elles ſe mettront à portée de profiter de leurs découvertes & de mêler leurs lumieres reſpectives.

La France par ſa poſition, par l'induſtrie & le caractere de ſes habitans, paroît avoir de grands avantages ſur l'étranger; & les injures qu'on lui dit, ſont de vrais reproches d'amans, qui voudroient la voir auſſi belle, auſſi floriſſante qu'elle pourroit l'être.

Vingt millions d'habitans, cent cinquante millions d'arpens de terre en quarré ou environ: quelle puiſſante Monarchie! à qui, d'ailleurs, le phyſique fournit abondamment toutes les denrées de premier beſoin & de luxe. Ne devroit-elle pas avoir l'avantage ſur tous les gouvernemens de l'Europe? La Nature lui a donné la ſupériorité, & ſa poſition a décidé ſa puiſſance. Pourquoi donc ce même Etat ne voit-il pas ſa félicité égaler ſa grandeur?

TRIBUNAL

DES MARÉCHAUX DE FRANCE.

LE tribunal des Maréchaux de France eſt le ſeul qui ſoit redoutable aux Egrefins ; & il faut avouer que les militaires ne ſont point délicats, lorſqu'il s'agit d'emprunter pour ne pas rendre. Il ſeroit à deſirer que les citoyens portaſſent à ce tribunal toutes les affaires d'honneur, ſur leſquelles nos loix groſſieres ſont muettes ou inſuffiſantes.

LES Tribunaux ne connoiſſent que lorſqu'il s'agit *d'argent* ; & cette foule d'offenſes, qui chagrinent les ames délicates & ſenſibles, reſtent pour la plupart impunies, parce qu'il n'y a pas des Juges faits pour venger cet honneur particulier, non moins précieux que la vie. Nos Ancêtres étoient plus heureux que nous ; ils avoient des tribunaux pour tout ce qui choquoit leur noble fierté.

DU TON MILITAIRE.

LE ton militaire a long-temps régné en France. On ne pouvoit ſe préſenter ſans un air diſpos, leſte & avantageux. On croyoit annoncer par-là l'homme d'honneur & de courage. Cette opinion tenoit au caractere national, qui a un extrême penchant à la légéreté; mais on paſſoit les bornes.

DES lumieres nouvelles ont répandu l'eſprit de juſteſſe; & l'on a tempéré cet air qui, dans ſon excès, n'avoit plus bonne grace.

DEPUIS, on a été moins jaloux des qualités extérieures. On a jugé ſenſément qu'il y en avoit de plus réelles, de plus relatives à nos vrais avantages. Le militaire a donc eu un air plus décent, & par conſéquent plus noble; & excepté quelques jeunes gens à qui l'on pardonne tout, parce que l'âge les corrigera bientôt; le point de la vraie politeſſe a été enfin rencontré: ce changement eſt dû à la philoſophie.

LE militaire ne craint point le péril; mais la fatigue, & ſur-tout l'abſence du luxe. Il faut

que l'officier traîne des chariots de cuiſine & de garderobe. Il renonce plutôt à la vie qu'à ſon équipage. Auſſi les vivres & les fourages abſorbent-ils toute l'attention des Généraux ; & dans les campagnes de 1756 & de 1757, il falloit aux officiers du pain de Paris ſur leurs tables, & de l'eau de la Seine pour leur café.

PARIS amollit les militaire plus que toute autre ville. Ils y perdent l'habitude de la diſcipline & l'amour des exercices guerriers. Ils y entendent des maximes & des raiſonnemens, qu'ils ne doivent point connoître. Il eſt donc d'une ſaine politique de les éloigner de la Capitale autant qu'il ſera poſſible.

LE penchant à l'inſubordination & à l'indiſcipline ſe fortifie au milieu de cette foule d'hommes aiſés, qui ont dans la bouche, encore plus que dans le cœur, les principes & les expreſſions de l'indépendance & de la vanité !

CHAMP DE MARS.

LE Champ de Mars, attenant l'Ecole Militaire & le Gros-Caillou, eſt un endroit peu ſpacieux, renfermé par de grands & inutiles foſſés, revêtus de pierre : on a dit avec aſſez de juſteſſe, *qu'il étoit trop reſſerré pour les ſoldats & trop vaſte pour les Généraux.* Les Généraux y donnent aux Dames le ſpectacle d'une revue au lieu d'un bal. Elles y ſont invitées, & les ſoldats manœuvrent pour elles. Il faut avouer que la *parade* des Princes Allemands eſt tout autre choſe.

COURSES DE CHEVAUX.

LES courſes de chevaux ſont devenues à la mode. Les Princes font entr'eux des paris conſidérables ; les Jockets ſe crèvent à leur ſervice.

ON étoit étonné avant ces courſes de voir l'importance que les Grecs mettoient aux jeux Olympiques. Quelle gloire, diſoit-on, que celle qui dépend de la vîteſſe des chevaux ? Falloit-il dire

avec Horace, que l'on devient preſque l'égal des Dieux, pour raſer d'une roue fixe & rapide, & ſans la toucher, la borne périlleuſe?

MAIS on a reconnu qu'un courſier impétueux & docile, ſuppoſe à la fois la perfection d'une branche d'agriculture, & l'art de croiſer les races, de ne point les laiſſer dégénérer, ainſi que tout ce qui concerne l'équitation.

CE ſuperbe animal ne ſert-il pas à l'homme dans tous les temps, même aux guerriers dans les combats? Ne décide-t-il point du gain d'une bataille? Dans tous les ſiecles n'a-t-il point fait les plus grandes forces de l'homme, & n'a-t-il pas été conſidéré comme une ſource de richeſſes? C'eſt ici qu'un luxe de culture ne ſauroit être dangereux, car il tourne au profit de l'eſpece.

LES Anglois ont eu à-peu-près les mêmes jeux; ils ont la meilleure cavalerie de l'Europe. Nous avons bien fait d'imiter les Grecs & les Anglois. Un peuple entier ne commet pas de gaieté de cœur une illuſtre ſottiſe, ou du moins il ne la renouvelle pas avec un appareil avoué des Nations voiſines.

QUAND on voit un Euripide célébrer le vain-

queur ; il faut penſer que le poëte & le vainqueur n'étoient pas des inſenſés.

Le plus noble compagnon de l'homme, le courſier, eſt ennobli par ces jeux. Si les paris montent quelquefois trop haut, ce ſont des fantaiſies de Princes ; l'eſſentiel eſt que la race de chevaux aille toujours en ſe perfectionnant. Elle ne dégénérera point avec ce goût, qui au premier coup d'œil, paroît très-frivole : il ne l'eſt pas, il y a des amuſemens moins nobles, plus triſtes & beaucoup plus dangereux.

Le côté plaiſant, c'eſt qu'on haſarde de groſſes ſommes au ſort d'une courſe ; que l'on purge, la ſurveille, les Jockets, afin de les rendre moins lourds & plus diſpos ; & que l'on gagne le prix de la courſe dans ſon lit.

Des jeunes gens ont *couru* une fille d'opéra, c'eſt-à-dire, l'ont fait l'objet de leur pari. L'un devoit la céder à l'autre en cas de perte.

Ce n'eſt pas là tout à fait l'ancien eſprit de la Chevalerie ; mais il eſt entiérement éteint : & qu'importe un ridicule de plus ajouté à nos incroyables petits ridicules ? Le tout eſt de ſauver nos jours d'une peſante monotonie, & de varier nos goûts, nos modes, nos enthouſiaſmes,

nos engouemens ; afin de ne point perdre ce caractere de frivolité natale, qui nous honore & nous diſtingue aux yeux de l'Europe.

DUELS.

AUJOURD'HUI les duels ſont peu communs : grace à la philoſophie. On ne ſe bat plus, lorſque les gardes de deux épées viennent à ſe choquer dans un paſſage étroit, lorſqu'on ſe marche ſur le pied par inadvertance, lorſque les regards ſe rencontrent ou ſe prolongent ſans une indécence marquée, ou bien lorſqu'on n'eſt pas du même avis, & qu'on défend ſon opinion avec une entiere & libre franchiſe. Les hommes ne ſont plus des bêtes féroces, prêtes à ſe déchirer pour un *oui* ou pour un *non*.

IL n'y a pas ſoixante ans que la manie de ſe battre étoit montée à un tel point, que l'homme le plus ſage & le plus circonſpect ne pouvoit éviter une querelle, & que l'honneur étoit compromis, dès que l'on ne s'appelloit pas ſur le pré, au moindre geſte équivoque, & pour le motif le plus futile.

DU tems de la régence encore, chaque jour

étoit marqué par la mort de pluſieurs hommes, & l'on ſe choiſiſſoit un ſecond dans toutes les diſputes qui intéreſſoient la vanité; ce ſecond n'étoit pas libre de refuſer l'honneur dangereux qu'on lui faiſoit, & il alloit ſe couper la gorge, ſans trop ſavoir pourquoi.

CETTE honteuſe frénéſie eſt tombée, ſans que la légiſlation s'en ſoit mêlée. On ne s'en reſpecte pas moins dans la ſociété; mais on y eſt beaucoup plus libre en paroles; & ce droit étant réciproque, perſonne ne s'en formaliſe. Athenes fut ſubtile & diſputante; on diſpute tout autant à Paris, & la diſcuſſion ne fait qu'aiguiſer les eſprits ſans les aigrir: il faut qu'il y ait dans la repartie un caractere d'inſulte bien prononcé, pour qu'on ſoit obligé d'en tirer vengeance l'épée à la main; on contredit un homme ſans l'offenſer.

LES militaires, plus ſuſceptibles que les autres claſſes, ſouffrent eux-mêmes la contradiction; ils n'en ſont pas moins courageux, moins prompts à repouſſer un affront; mais ils ſavent quand ils doivent employer leur bravoure, pour réprimer la légereté ou punir l'inſolence.

ON va par-tout ſansarmes, on ne porte plus l'épée; on ne la met plus au côté, que lorſqu'on

s'habille. On n'auroit pu désarmer le Parisien qu'avec beaucoup de peine ; il s'est désarmé de lui-même, parce qu'on n'a pas songé à l'y contraindre.

Les Maréchaux de France connoissent bien moins d'affaires qu'autrefois, parce qu'il est reçu, quand on se bat, que le Tribunal n'en soit pas importuné ; & l'on augure fort mal de ceux qui se laissent prévenir par *les gardes de la connétablie.*

Il est de fâcheuses circonstances, où l'honneur personnel force le plus doux, le plus honnête des hommes, à se mesurer avec son adversaire : l'opinion publique alors juge & absout le combattant, parce que chaque corps, chaque état a ses loix, & qu'il ne seroit pas bon d'étouffer ce sentiment qui repousse l'insulte à propos, & maintient la dignité de chaque individu dans le poste où il se trouve placé ; mais ces cas deviennent rares aux yeux de la prudence, de la raison & de la vraie valeur.

Quant à ces spadassins obscurs & forcenés, qui dans les garnisons, vont au devant des disputes ; qui les provoquent par pure bravade, qui mettent leur gloire à férailler ; qui pensent couvrir leur mauvaise conduite en exposant leur vie, & attaquant celle d'autrui ; je ne vois pas, dit le

le docteur SWIFT, qu'il y ait aucun mal politique à leur permettre de s'entretuer réciproquement, & de nous débarraſſer de leur perſonne, par une méthode qu'ils ont imaginée, & que toute la ſageſſe des loix n'avoit jamais pu trouver.

L'ACADÉMIE FRANCOISE.

L'ACADEMIE Françoiſe, ſi célebre entre nos majeſtueuſes barrieres de ſapin, & n'ayant plus d'exiſtence au-delà, ſe déroberoit-elle à nos pinceaux? Non; elle appartient ſpécialement au caquet de la grande ville.

RICHELIEU ne pouvoit former un établiſſement même par inſtinct, qui ne tendît au deſpotiſme. L'inſtitution de l'Académie eſt viſiblement une inſtitution monarchique. On a fait venir dans la capitale les gens de Lettres, comme on y a fait venir les grands Seigneurs, & par les mêmes motifs; pour les avoir ſous la main. On les tient plus en reſpect de près que de loin.

L'ÉCRIVAIN qui veut être de l'Académie, eſt contenu bien avant que d'y entrer; ſa plume mollit lorſqu'il ſonge qu'il lui faudra un jour l'agrément de cette *Cour* qui peut lui fermer

la porte, malgré le ſuffrage unanime du corps. L'écrivain cherche à ne pas déplaire, à éviter du moins ce déſagrément, & la vérité n'a plus ſous ſon expreſſion dénaturée, une phyſionomie vivante.

QUELQUES-UNS même flattent par ambition, & préferent la faveur de la cour à l'eſtime publique.

L'ACADE'MIE Françoiſe n'a de conſidération, & ne peut en avoir qu'à Paris; les épigrammes qu'on lui lance de toutes parts, contribuent même à la ſauver de l'oubli.

CE goût excluſif qu'elle s'arroge, eſt d'ailleurs bien fait pour éveiller le ridicule. Tous les hommes ſont appellés à juger par eux-mêmes des arts de ſentiment; ils le ſentent: ils trouveront donc toujours extraordinaire qu'une poignée d'hommes oſent donner leurs idées ſur les arts, comme les idées les plus juſtes, & leur eſprit pour l'eſprit par excellence. Leur goût particulier ne peut pas former le goût général.

LA maniere qui naît & qui naîtra toujours de ces ſortes d'aſſemblées, déplaira encore, parce que le caractere d'imitation décele la gêne & la ſervitude, & que chaque Ecrivain s'eſtimant

libre, dans ſon idiome particulier, ne voudra pas modéler ſon attitude ſur celle d'autrui.

ENFIN, ce bizarre privilege qui déclare publiquement un homme, homme d'eſprit, lui quarantieme au milieu d'une ville où l'eſprit abonde, excite conſtamment la bonne humeur de nos converſations : & les prétentions au titre d'Académicien, ſont jugées plus ſévérement que toutes les autres prétentions, parce que chacun ne ſe juge pas intérieurement plus ſot que le récipiendaire, qui la veille étoit un mortel ordinaire.

L'ACAD'EMIE enſuite établit une différence preſque injurieuſe entre les gens de lettres ; ils paroiſſent pour ainſi dire, n'avoir point de rang, s'ils ne jouiſſent du fauteuil. C'eſt une ſéparation véritable entre des Républicains, jaloux avec raiſon de l'égalité, puiſqu'ils font les mêmes efforts, qu'ils ont le même juge, la même ardeur, la même conſtance dans la carriere de la gloire, & qu'ils ne luttent pas néanmoins à force égale.

EN effet, l'eſprit de corps donne toujours une premiere conſiſtance à l'ouvrage qui émane de ſon ſein, & ce, au détriment de tout autre ouvrage. Si l'Auteur eſt étranger au corps, au

défaut de la ſourde critique, on employera un ſilence perfide & prémédité. Plus d'annonceurs, plus de prôneurs. Il faut que le livre s'éleve par ſes propres forces. Et quel livre dans ſon origine a été apprécié ce qu'il vaut? Les penſions & les récompenſes qui vont chercher de préférence les Académiciens placés à la ſource des graces, achevent de jetter au milieu de la Littérature, un ſujet de plainte & de diſcorde.

Les ſervices que l'Académie Françoiſe a rendus à la langue ſont foibles, pour ne pas dire nuls. La langue, ſans ce corps, eût fait ſans doute des progrès plus rapides & plus audacieux. Quoi de plus fatal que de l'avoir *fixée* au milieu de tant d'arts féconds en conceptions neuves! Quoi de plus ridicule que ce ton dogmatique, qu'elle prend quelquefois? Tout en ſe moquant de la Sorbonne, ne va-t-elle pas citant de *vieux mots* & de *vieilles autorités*, comme des Théologiens qui ergotent ſur les bancs.

Ce corps, compoſé d'ailleurs des bons écrivains de la nation, mais qui eſt loin de les renfermer tous, vaut boucoup; mais individuellement raſſemblés, ils ſubiſſent la fatale loi des corps; ils deviennent petits, n'ont plus que de petites idées, employent de petits moyens, & ſont conduits par de petits motifs. Ce corps

deviendroit utile s'il ſecouoit jamais les miſérables préjugés qui l'inveſtiſſent, & s'il oſoit adopter un goût diamétralement oppoſé à celui qui l'anime, c'eſt-à-dire, ſi au lieu d'un ton & d'une maniere locale (qui reſſemble à la couleur d'une école de peinture), il appercevoit enfin l'immenſité de l'art qui exprime la penſée, s'il invitoit, s'il admettoit tous les tons, tous les ſtyles, toutes les manieres, & qu'il fût qu'il n'y a point de *regles fixes*, pour cet art inconnu, qui rend ſur le papier la force de nos idées, & la chaleur de nos ſentimens.

Les gens de Lettres formant le plus petit nombre dans ce corps littéraire, il ſe dénature, s'oppoſe à lui-même, & recueille malgré lui ſes ennemis dans ſon propre ſein. Il n'a pas eu le courage de renoncer à une étrangere décoration; & le crédit, l'intrigue y ayant fait brèche tant de fois, le Littérateur pauvre, fier & modeſte perdra bientôt la ſeule place que la patrie lui offroit, & la plus propre à récompenſer ſes travaux. C'eſt pour un grand, une jouiſſance de plus, que de dépoſſéder un homme de lettres, qui n'a pour lui que la voix publique.

Je crois que les gens de lettres feroient beaucoup mieux, s'ils prenoient le parti de renoncer

de bonne heure à cette récompenſe inſidieuſe. Leurs talens en auroient certainement plus de vigueur & de liberté. Ils ne troqueroient plus follement la gloire, qui les attend loin des murs de la Capitale, pour obtenir la renommée de Paris, toujours orageuſe, & qui ne s'y concentre, que pour bientôt y mourir.

DANS les Académies, les gens de lettres ſe voient de trop près; les défauts de chacun paroiſſent davantage; l'amour propre ſe tourne en aigreur; les intérêts ſe diviſent; plus de concorde; l'harmonie eſt détruite.

J'AIME la réponſe du Poëte Lainez. Un Membre de l'Académie-Françoiſe lui propoſoit de faire des démarches pour entrer dans ce corps; il répondit fièrement: *eh! qui vous jugeroit?*

L'ACADE'MIE, mue par des intérêts particuliers, ne ſent pas aſſez que le peuple Lecteur ſurveille, juge ſes choix, & trouve très-ridicule la réception qui ne lui amene pas un nom connu. Quand il faut analyſer un mérite, qui ſort des ténebres, le public ſe révolte, & rit aux dépens de l'obſcur récipiendaire.

QUELQUES Académiciens voudroient repré-

ſenter comme *hommes de génie.* Mais le génie eſt comme la pudeur ; il eſt impoſſible de le jouer.

L'ACADE'MIE-Françoiſe ne propoſe plus pour ſujet des prix qu'elle diſtribue annuellement : *quelle eſt la plus grande de toutes les vertus du Roi ?* ainſi qu'elle faiſoit ſous le regne de Louis XIV. Aujourd'hui les gens de lettres qui la compoſent (nous leur devons cette juſtice) ne ſe bornent pas à épurer le ſtyle, ils ſe regardent encore comme appellés à former les mœurs de la Nation ; & jamais ils ne s'aviſeront de traiter une auſſi lâche & déshonorante queſtion.

ECHAPPE'S à l'adulation, ils n'ont pu échapper de même à une certaine pédanterie : elle eſt plus fine, plus adroite, plus ingénieuſe chez les uns que chez les autres, il faut l'avouer. Mais tous croient ou voudroient faire croire que l'Académie eſt un tribunal réel, qui commande au goût & eſt fait pour le régler : que le titre d'Académicien emporte avec ſoi l'idée d'un juge abſolu des arts : ce qui n'eſt pas, vu leur extrême prévention pour leur propre maniere ; leur dédain affecté pour tout ce qui ne ſe ſoumet pas au ton de leur école, & l'ignorance où ils ſont ſur beaucoup d'ou-

vrages étrangers & nationaux, que leur pareſſe ou leurs travaux les empêchent de lire & d'examiner.

SUR LE MOT GOUT.

UN théologien s'échauffe, devient fanatique & déraiſonne au mot *grace*, & tel académicien au mot *goût*. Le dernier voudra vous ſubjuguer, tout comme le premier prendra le ton dogmatique, & ils ne demeureront pas inférieur l'un à l'autre en invectives. Comment après cela ne pas convenir que chacun a ſa marotte ? Et l'académicien ſe moquera du théologien, quand il a comme celui-ci, la prétention bizarre de ſe croire infaillible !

COMME on détruit tout le mérite de l'action la plus excellente & la plus pure, en lui prêtant de vicieuſes intentions; de même on anéantit un bel ouvrage avec une critique froide & minutieuſe. Ceci eſt encore opéré par un académicien, ou jaloux ou chagrin, ou voulant trancher du Docteur.

J'AI remarqué que les *ſouligneurs* ſoulignoient le plus ſouvent les mots les plus heureux & les plus expreſſifs. Ils ont tué la poéſie

ſans retour; ils ont donné à la langue un ton monotone, & voilà l'ouvrage de ces prétendus *hommes de goût.*

TEL Académicien dit : *j'ai du goût*, parce qu'il n'oſe pas dire, *j'ai du génie* : il ſent bien que tout le monde ſait ce que c'eſt que le génie, parce qu'il eſt aiſé de le reconnoître ; il voit donc qu'il ne peut en impoſer là-deſſus, & il ſe renferme dans le titre *d'homme de goût*, parce qu'il eſt auſſi difficile de le lui conteſter, que peu important de le lui accorder.

QUAND il a obtenu ce titre, il s'imagine alors que ſes ouvrages ſont pénétrés de *goût* : ce qui n'eſt pas ; car tel a du *goût* pour apprécier les productions d'autrui & n'en a pas pour ce qu'il fait.

TRIOMPHE DE VOLTAIRE.

LE nom des grands & celui des gens de lettres rivaliſent aujourd'hui, au grand étonnement des premiers ; & la renommée, ne laiſſant pas d'y mettre quelque différence, la guerre, comme de raiſon, eſt déclarée entre eux. Je n'en ſuis pas fâché : les grands perdront la bataille, parceque leur orgueil étant fondé ſur des miſeres &

des armoiries, doit fléchir ſous un orgueil appuyé ſur de grandes choſes, & dont l'impreſſion eſt générale.

ILS ſont tout émerveillés de ce que la nation proclame aujourd'hui des noms roturiers, qui lui ſont devenus chers, & qu'elle place parmi les noms illuſtres dont elle s'énorgueillit. Ils voudroient bien lui ôter ſa reconnoiſſance, & l'obliger à ne point parler de ces nobles écrits qui ſont ſes délices : ils ont peine à concevoir comment la repréſentation de Zaïre ou de Mahomet porte plus de volupté & d'enthouſiaſme dans l'ame, que la contemplation du cordon bleu & l'ordre du Saint-Eſprit.

ON a laiſſé le blaſon pour lire Monteſquieu. L'arbre généalogique de tant de maiſons nobles & inutiles occupe moins les eſprits, que l'*Emile* & l'*hiſtoire philoſophique & politique du commerce des deux Indes*. Voilà un renverſement d'idées auquel ils ne s'accoutement pas. Ils voudroient que le public s'échauffât pour leur oiſiveté ſuperbe, comme il ſe tranſporte pour les travaux qui flattent & agrandiſſent l'eſprit & le cœur de l'homme.

LE triomphe poétique de Mr. de Voltaire, les acclamations de tout un peuple, ſon empreſ-

ſement à le voir, l'eſpece de fête ſolemnelle dont on a ſalué ſon génie, les a percés d'un glaive de douleur : ſon couronnement enfin ſur le théatre où ſes chefs d'œuvres brilloient depuis ſoixante années, ils l'ont vu avec jalouſie ; la voix publique n'auroit dû retentir que pour eux.

Les honneurs qui lui furent rendus de ſon vivant, priverent ſa cendre des honneurs funebres : l'orgueil ſe vengea ſur un cadavre mort; on ne redoutoit plus ſa plume. Il fut ordonné que, ſans pompe & ſans funérailles, ſon corps ſortiroit de Paris pour aller chercher au hazard un tombeau ſur la route. On redoutoit la ſolemnité du convoi qui eût ſurpaſſé par la foule des aſſiſtans le nombre de ceux qui ſuivent les dépouilles des Rois.

Les maîtres de l'opinion publique ont donc auſſi leur empire, leur trône & leurs panégyriſtes. On pouſſa la précaution puérile, juſqu'à interdire aux journaux l'annonce de ſa mort ; on ne vouloit pas qu'il fût dit qu'il avoit rendu les derniers ſoupirs dans la capitale, lieu de ſa naiſſance : la même défenſe s'étendit ſur Jean Jaques Rouſſeau lorſqu'il décéda à Armenonville, deux mois après Voltaire. La célébrité de ces deux hommes, dont les noms étoient

univerſellement connus, offenſa ſans doute l'orgueil des rangs, puiſqu'il eut recours à des petiteſſes auſſi inconcevables, & que la poſtérité ſans doute aura peine à croire.

De tes écrits hardis Verſailles un peu confus,
Défendit d'imprimer que tu ne vivois plus;
La Police ordonna que Melpomene en larmes
Ne récitât d'un mois tes vers remplis de charmes.
Un Curé refuſa de bénir ton cercueil:
Tu devois bien t'attendre à ce dernier accueil (1)*!*

JEANNOT.

TROIS mois après le *triomphe de Voltaire*, le Pariſien accueillit *Jeannot* avec le même enthouſiaſme. Il repréſentoit dans une farce qui n'eut depuis que cinq cents repréſentations. L'idiome de la derniere claſſe du Peuple s'y trouvoit exprimé au naturel, & le jeu naïf de l'acteur, ſon accent ſûr, formoit un tableau qui dans ſa baſſeſſe, avoit un mérite toujours extrêment rare ſur la ſcene, la parfaite vérité.

VOILA ce qui lui a valu ce prodigieux ſuc-

(1) Ces vers ſont tirés d'une *épitre à Voltaire*, compoſée par un Seigneur Ruſſe.

cés. Que les autres acteurs s'étudient chacun dans leur rôle, à y mettre autant de vérité que Jeannot en met dans le sien, & l'art ne sera pas si éloigné de la perfection.

J'AI vu Taconet & je l'ai toujours regretté. On tance le public parce qu'il va aux Boulevards: mais il y est assez commodément & à peu de frais. Le public a le droit de s'amuser à son gré: quand les comédiens françois l'ennuyent, il fait bien d'aller chez Jeannot qui le divertit, & Jeannot en vaut bien un autre.

C'en est, ce n'en est pas; ces fameux mots, tirés de la parade dont je viens de parler, ont fait fortune. On les a prononcés dans les meilleures sociétés, & aux meilleures tables. On n'a entendu pendant six mois, que ces mots pris & reçus dans tous les sens possibles, & commentés avec tout l'esprit dont le Parisien assaisonne les nouveautés.

ON avoit fait entrer *Jeannot* dans la troupe des comédiens italiens-ordinaires du Roi; mais ce n'étoit pas là son théatre: il est retourné bien vite aux pieces foraines où il excelle. Ce n'est point là que l'on voit la belle nature, ni que l'on rencontre l'éloquence & la morale; mais elles ont une certaine vérité qui, quoique

rude & groſſiere, manque à des théatres plus relevés. Jeannot eſt un très-bon acteur dans ſon genre, & l'engouement du Pariſien prouve à quel point il chérit le ſpectacle, quand il n'y eſt ni rançonné, ni ennuyé, ni vexé.

ON a modelé *Jeannot* en porcelaine, & on le trouve aujourd'hui ſur toutes les cheminées, faiſant pendant au *Préville*. Pourquoi ne fraterniſeroient-ils pas ?

L'ACADÉMIE

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES.

LÀ, l'antiquaire ſourit d'un Poëte moderne, qui ne s'appelle pas *Homere* ou *Euripide*. Ariſtote l'emporte encore ſur Deſcartes & Newton : plus les idées ſont anciennes, mieux elles valent : le ſiecle des Médicis n'y a pas encore droit de Bourgeoiſie.

TEL érudit ne daigne pas appercevoir la colonnade du Louvre, pour parler d'un vieux temple de Cérès, dont il reſtitue l'entablement, l'architrave, &c. Si l'on perd une bataille, c'eſt

que l'on a oublié la force de la phalange Macédonienne.

APPELLE & Zeuxis étoient les premiers peintres de l'univers, car leurs tableaux, à force de vétuſté, n'exiſtent plus.

SI nous faiſons quelque choſe de paſſable, c'eſt par pure réminiſcence : les anciens avoient tout dit, tout vu, tout deviné ; nous les répétons à notre inſu, & par un effet de la métempſycoſe ; car nous ſommes une race abâtardie, dégénérée pour les arts : *vivent les Grecs* !

NOTRE langue ne vaut pas l'hébreu, qui eſt une langue ſacrée : nous ne commencerons à valoir quelque choſe, que dans quatre mille ans

TOUS ces contempteurs des tems modernes écrivent des in 4° ſur les anciens ; c'eſt aux anciens à les lire. Ils traduiſent les anciens & ces anciens-là, ſous leur plume, paroiſſent bien ſots & bien vuides. Ils mettent tout Homere en rimes plates, pour en rendre la lecture à jamais impoſſible, & pour l'admirer ſans doute tout ſeuls. D'autres font de mauvaiſe proſe, pour nous faire déteſter notre idiome & pouvoir crier plus haut encore : *vivent les Grecs !* cela eſt adroit !

SPANHEIM s'extaſioit de volupté ſur une médaille antique : il eſt bon de regarder une médaille une fois, mais c'eſt aſſez. Si c'eſt à raiſon d'antiquité, tel rocher eſt plus vieux que l'alphabet phénicien, tranſmis ou non tranſmis aux Grecs. Tel homme de lettres eſt curieux ; c'eſt bien fait à lui ſi cela l'amuſe ; mais tel autre ne voit pas ſur une médaille la raiſon d'une exceſſive volupté. (1)

LES membres de ce corps ſe nomment académiciens, mais ce titre eſt une très-foible diſtinction à Paris, & l'on ne ſait trop pourquoi : c'eſt qu'il faut être de l'*académie françoiſe* pour être un véritable académicien.

D'OU vient cette différence entre voiſins qui ne ſont ſéparés au Louvre, que par une cloiſon ? Il y a bien autant de préjugés, autant de prétentions, d'un côté que de l'autre : pluſieurs membres paſſent même d'une chambre pour aller dans la chambre voiſine, ils devroient donc être

(1) Le facétieux Piron a fait une épitaphe aſſez plaiſante, d'un de ces inveſtigateurs du temps paſſé. Elle eſt peu connue :

Ci-git un Antiquaire, opiniâtre & bruſque ;
Il eſt eſprit & corps dans une cruche Etruſque.

rangés

rangés sur la même ligne; on fait des vers & de la prose, d'un côté & de l'autre.

Le Public ou plutôt l'opinion a mis entre ces deux corps un grand intervalle. Il seroit facile néanmoins d'opposer l'*académie des belles lettres* à *l'académie françoise*, si la premiere vouloit s'humaniser un peu avec les belles lettres, puisqu'elle en porte le nom, goûter de la littérature moderne, réciter quelques vers françois, & ne point faire divorce avec le bel esprit. Alors tous ces antiquaires passeroient pour des gens de lettres, & l'on s'accoutumeroit à dire d'eux, qu'ils ont de l'*esprit*; le goût prendroit peut-être ensuite, & les quarante seroient dépossédés du privilege exclusif à la réputation & à l'immortalité.

Que cela arrive ou non, je dirai toujours à l'académie françoise.

Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.

Cette académie ne veut plus, dit-on, que ses membres passent désormais à l'académie françoise, parce que c'est trop de gloire aussi pour un simple mortel, que de réunir sur sa tête les titres opposés de *savant* & de *bel esprit*: il faudra opter & l'on ne pourra plus servir à la

fois les deux maîtreſſes jalouſes & rivales. Point d'accord entre l'*érudition* & les *graces*.

JOURNAUX.

LEs Journaux ſont les trompettes de la renommée, les plus menteuſes & les plus impudentes : tel périodiſte annonce un auteur comme un aigle, l'autre le traite d'oiſon : le panégyrique & la ſatire de l'écrivain paroiſſent le même jour : à qui s'en rapporter ? à ſoi même ; lire l'ouvrage & ne point demander bêtement à autrui ce qu'il en penſe.

LE critique impartial & neutre n'a point encore exiſté ; mais l'homme en état de produire, ne ſe rabaiſſe point à analyſer des ouvrages, il en enfante.

SE fait journaliſte qui veut, & l'écrivain *le plus honni*, peut le lendemain *honnir* tous ſes confreres.

LE miniſtere protege & ſoudoye les petites feuilles, ſatiriques où les auteurs ſont déchirés à belles dents, afin d'entretenir la rivalité, la haine & la jalouſie, entre les membres de la

république littéraire ; il s'oppoſe par ce moyen à la paix & à l'union de la littérature.

Le public oiſif retient les injures & les épigrammes, & oublie les talens & les vertus de l'auteur. Le miniſtere ſent bien quelle prépondérance auroit la république littéraire ſur les eſprits, ſi l'eſtime univerſelle répondoit à ſes travaux : il tache de lui ravir cette eſtime précieuſe ; & une foule d'aboyeurs, doués d'un eſprit médiocre, & d'une rage incurable, ſervent le miniſtere au-delà de ſes eſpérances.

De tous les écrits périodiques, celui qui rapporte le plus d'argent c'eſt le Mercure : il eſt le plus mauvais de tous ; le pédantiſme le plus lourd y regne : tel écervelé s'y arroge la dictature du Parnaſſe, & veut corriger tout le monde, ſans pouvoir apprendre à ſe corriger lui même. Les préjugés ineptes ſe propagent ainſi tous les huit jours, dans ce livre bleu, *dedié au Roi.*

On ne doit jamais répondre aux journaliſtes, parce que l'ouvrage ſe défend de lui même : il ne faut qu'un peu de temps pour faire tomber les critiques envenimées. Le ſilence du mépris eſt l'arme la plus ſûre envers des rivaux dignes ou indignes. Rien de plus divertiſſant pour l'amour-propre des ſots, que la guerre

continuellement allumée parmi les auteurs. Tous ces esprits bornés, tous ces ignorans voyent avec joie des hommes célebres se donner en spectacle.

En fait de goût d'ailleurs, quand on n'est pas d'accord sur le champ, plus on dispute & moins on se rapproche.

Mais le journaliste veut-il louer? il ne connoit plus que l'emphase. Un acteur vient-il à mourir? le ridicule écrivain s'avance dans le mercure de France & dit : *ce n'est qu'un individu qui manque, & c'est une nation entiere à consoler.* Qui diroit-on qu'il regrette? Un prince bienfaisant, un législateur, un héros protecteur de la patrie, un naturaliste du premier ordre? Non, il s'agit de *le Kain.*

LE VRAI JOURNALISTE.

La critique en littérature, est la chose du monde la plus inutile. L'ouvrage qu'on examine est imprimé, les fautes sont commises; & le tems qui plonge dans l'oubli les productions stériles ou frivoles, me paroît le vrai, l'irrévocable journaliste. On ne revient point de ses

jugemens ; il n'écoute ni la cabale, ni les préventions ; il abſorbe le livre dans ſon gouffre ou le fait ſurnager ſur l'abîme.

POURQUOI donc ſe dévouer à la haine de ſes rivaux & offenſer l'amour-propre des hommes vivans, pour opérer ce que le tems doit faire mieux que tout autre ?

D'AILLEURS, l'invective eſt preſque inſéparable de la critique littéraire : on a beau choiſir ſes termes ; on veut toujours dire que tel Ecrivain eſt un ſot ou un ignorant ; on verſe le ridicule ſur ſon œuvre ; & delà à ſa perſonne, il n'y a qu'un pas.

LES lettres, faites pour répandre quelque charme ſur la vie, ne doivent jamais être le prétexte de troubler le repos d'un galant homme, qui aura mal réuſſi en voulant inſtruire ou amuſer les autres. Le critique le plus ſage a encore quelquefois le foible de la jalouſie ou de l'envie. Puis, quel eſt l'homme aſſez maître de ſes paſſions, aſſez impartial, aſſez éclairé & doué d'un tact aſſez ſubtil, pour être le juge ſuprême des talens & des réputations : que le temps prononce ; c'eſt à lui ſeul qu'appartient cet emploi.

MAIS ce qui doit conſoler les auteurs, c'eſt

de voir que le plus impitoyable des critiques eſt toujours un auteur mépriſé. Qui ſe ſent des forces pour courir dans la carriere, ne s'amuſe pas à jetter des bâtons aux jambes de ceux qui courent.

TOUS ces *jugeurs* ſont plus intrépides dans leur prononcé, & plus orgueilleux de leurs *extraits*, que les auteurs ne le ſont de leurs productions; ils prennent le talent de nuire pour la preuve d'une ſupériorité réelle & décidée.

Ainſi l'on ne voit plus dans l'attelier des arts
Que légions de rats & grouppes de léſards.
Leur ſouffle empoiſonné flétrit les renommées;
Le Pinde eſt envahi par d'inſolens Pigmées.
. . . . . .
Ces Docteurs pointilleux dans leur triſte manie,
Le ſcalpel à la main, diſſéquent le génie,
Et veulent, qu'abaiſſant ſon vol audacieux,
Comme eux, il penſe, écrive & qu'il rampe comme eux.

Mr. Guyetand.

GENE DE LA PRESSE.

LEs ennemis des livres le ſont des lumieres, & par conſéquent des hommes. Les entraves dont on ſurcharge la preſſe invitent à les braver : ſi l'on jouiſſoit d'une liberté honnête, on n'auroit plus recours à la licence. Il eſt des maux politiques, que prévient la liberté de la preſſe, & c'eſt déja un très-grand bienfait. La police intérieure des états a beſoin d'être éclairée par des écrits déſintéreſſés. Il n'y a que le Philoſophe ſatisfait de la ſeule eſtime de ſes concitoyens, qui puiſſe s'élever au-deſſus des nuages que forme l'intérêt perſonnel, & offrir les abus d'une coutume inſidieuſe. Enfin la liberté de la preſſe ſera toujours la meſure de la liberté civile; & c'eſt une eſpece de thermometre pour connoître d'un coup-d'œil, ce qu'un peuple a perdu ou gagné.

Si l'on adopte cet axiome; chaque jour nous perdons, car chaque jour la preſſe eſt plus gênée.

Aussi les livres que l'on imprime aujourd'hui à Paris, ſont-ils pitoyables lorſqu'ils roulent ſur

l'hiſtoire, ſur la politique ou ſur la morale des nations.

LAISSEZ penſer & parler; le public jugera, il ſaura même corriger les Auteurs. Le plus ſûr moyen pour épurer l'imprimerie, c'eſt de la rendre libre : l'obſtacle irrite; ce ſont les prohibitions, les difficultés qui enfantent les brochures dont on ſe plaint.

SI le deſpotiſme pouvoit tuer la penſée dans ſon ſanctuaire, & nous empêcher de faire voler le trait de nos idées dans l'ame de nos ſemblables, il le feroit. Mais ne pouvant tout-à-fait arracher la langue au Philoſophe, & lui couper les mains, il établit l'inquiſition ſur les routes, peuple les frontieres de commis, répand les ſatellites, ouvre toutes les caiſſes, pour intercepter la progreſſion infaillible de la morale & de la vérité; vain & puéril effort! Attentat ſuperflu au droit naturel de la ſociété générale, & aux droits patriotiques d'une ſociété particuliere! La raiſon de jour en jour frappe les nations d'un plus grand éclat; elle luira ſans nuages. On a beau craindre ou perſécuter le génie; rien n'éteindra dans ſes mains le flambeau de la vérité : l'arrêt que ſa bouche prononce, ſera répété dans toute la poſtérité contre l'homme injuſte. Il a voulu ravir à ſes

ſemblables le plus noble de tout les droits, celui de penſer, inſéparable de celui d'être: il aura manifeſté ſa foibleſſe & ſon extravagance, & il méritera le double reproche de tyrannie & d'impuiſſance.

O braves Anglois! peuple généreux, étranger à notre ſervitude honteuſe, conſervez avec ſoin parmi vous la liberté de la preſſe; elle eſt le gage de votre liberté. Vous repréſentez aujourd'hui preſque ſeuls pour le genre humain, vous ſoutenez la dignité du nom d'homme. Les foudres qui frappent l'orgueil & l'inſolence du pouvoir arbitraire, partent du noble ſein de votre Isle fortunée. La raiſon humaine a trouvé chez vous un aſyle d'où elle peut inſtruire l'Univers.

QUAND les oppreſſeurs croiront impoſer ſilence à la terre, & la dévorer ſans qu'elle oſe gémir, leurs perfides projets ſeront éclairés dans toutes leurs profondeurs, leurs fronts ſeront cicatriſés des foudres ſacrés de la vérité: l'opprobre les ſaiſira, pour les vouer au mépris & à l'exécration de la race préſente & future.

O braves Anglois! vos livres ne ſont pas ſoumis au *mandat de Mr. Le Camus de Néville*; & il faudroit un long commentaire, pour vous

expliquer de quelle maniere Monſeigneur le Garde des Sceaux, ou Monſeigneur le Chancelier de France, quand il a les ſceaux, permet enfin à une mince brochure, qu'on ne lira pas, d'être étalée & invendue ſur le Quai de Gevres.

Nous ſommes ſi ridicules & ſi petits devant vous, que vous auriez peine à comprendre l'excès de notre foibleſſe & de notre humiliation (1).

Au reſte, cette gêne fait un tort conſidérable à la Capitale, & l'étranger en profite. La *graphomanie* a un côté ridicule, mais elle fait ſubſiſter diverſes profeſſions. La Montagne Ste. Genevieve eſt peuplée de Colporteurs, de Brocheurs, de Relieurs, &c., qui mourroient de faim ſans le gros commerce de la librairie. Ce trafic n'a rien de préjudicable à la ſociété. Les anciens écrivoient autant que nous, & avoient la même démangeaiſon de publier leurs écrits. C'eſt un beſoin que nous ſatisferons toujours en donnant notre argent aux preſſes Hollandoiſes, Allemandes, Flamandes & Suiſſes.

(1) Il y eut jadis un édit du Roi, qui défendoit au Profeſſeur Ramus *de lire ſes propres ouvrages.*

COMMUNAUTÉS.

UN premier Edit avoit ſupprimé ſous le miniſtere de Mr. Turgot, les Jurandes & Communautés de commerce, *ces parties honteuſes* de notre gouvernement ; & tout rouloit aſſez bien. Dix-huit mois après un ſecond édit créa ſix Corps de Marchands, & quarante-quatre Communautés d'Arts & Métiers.

LES entraves biſarres furent ſupprimées. Une plus grande liberté eſt rendue au Commerce ; on a réuni des profeſſions qui ont de l'analogie entr'elles, & qui autrefois livrées à des procès interminables, fatiguoient les Tribunaux de leurs débats auſſi couteux que ridicules.

LA porte de l'induſtrie eſt ouverte à quiconque veut travailler ; mais il en coute encore de l'argent. Cet argent ne ſe donne plus aux Communautés ; à qui ſe donne-t-il ? aux coffres royaux : tout rentre inſenſiblement dans ce baſſin unique.

LES Bouquetieres, les Coëffeuſes de femmes, les Jardiniers, les Maîtres de danſe, les Saye-

tiers, les Vuidangeurs ont été déclarés par le même édit *libres dans leur profeſſion*, & exempts de payer.

AVANT cet édit on pourſuivoit une malheureuſe femme qui, la veille de la fête d'un patron bannal, portoit des fleurs ſur ſon éventaire: on écraſoit ſes fleurs, & on lui faiſoit payer une amende. On faiſiſſoit de *par le Roi & juſtice*, des ſouliers à demi reſſemelés, & enfin l'on incarceroit le téméraire qui mettoit des papillotes ſur la tête d'une femme, ſans avoir la *patente* qui l'autoriſoit, & friſer & pomader ſes cheveux. Nous ſortons de l'époque de toutes ces belles inſtitutions, & nous en avons encore pluſieurs à-peu-près de cette dignité là.

AGRIMINISTES.

LES belles Dames, dont la fantaiſie commande ces ouvrages momentanés, ſuſceptibles de variations infinies, ignorent ſans doute que les Ouvriers qui façonnent les agrémens dont elles ornent leurs robes, ſe nomment *agriminiſtes*.

L'OUVRIER donne à la ſoie toutes les formes poſſibles; c'eſt de ſon goût & de ſon génie,

que naiſſent la variété des deſſins, la diverſité des couleurs artiſtement unies, l'imitation des fleurs naturelles.

On admire une jolie femme, & ſon habillement qui fait partie de ſon exiſtence : mais, à la vue des effets très-galants qui réſultent de ſes aigrettes, de ſes pompons, de ſes franges, le Poëte chanſonnier ne s'eſt jamais aviſé de célébrer un peu le *fuſeau*, la *navette* & la main induſtrieuſe du pauvre *agriminiſte* : tout eſt pour celle qui porte la robe élégante ; & rien pour l'ouvrier qui lui a imprimé cet éclat, cette fraîcheur, cette légéreté aërienne.

EPINGLIERS, CLOUTIERS.

Un Sauvage admire un clou, & il a raiſon. C'eſt à Paris que l'homme obſervateur voit combien l'art a demandé de combinaiſons, d'expériences & de ſoins. Il faut trente mains & trente outils, pour la formation d'une épingle ; vous en aurez mille pour douze ſols.

Les Aiguilliers, Epingliers regardent leur profeſſion comme l'une des plus anciennes, puiſqu'ils ſoutiennent que Hénoc en fut l'inventeur.

L'AIGUILLE eſt néceſſaire à preſque tous les métiers : pour que l'aiguille ne ſoit ni molle ni caſſante, pour qu'elle reçoive la perfection dont elle eſt ſuſceptible, il faut plus de vingt opérations, toutes également eſſentielles, & extrêmement délicates. Les Cloutiers ont pris St. Cloud pour patron, & les Epingliers, St. Sébaſtien, parce que celui-ci fut martyriſé à coups de fleches.

VOITURES PUBLIQUES.

POURQUOI le Miniſtre qui avoit ſi ſagement détruit les corvées & les Communautés, qui s'étoit déclaré l'ennemi des *privileges excluſifs*, toujours nuiſibles & féconds en abus, a-t-il renoncé à ſes propres principes, en établiſſant des meſſageries royales avec *privileges excluſifs ?*

LE public eſt mal ſervi ; les Commis ont de la hauteur & de l'inſolence ; les voitures ſont incommodes, trop étroites ; on y eſt gêné, foulé, comprimé. On ne ſait à qui ſe plaindre, de qui obtenir juſtice. Et pourquoi ne pas rendre au particulier la liberté de voyager à ſon gré, de faire ſon prix, & de choiſir ſes commodités ?

Sur la route de Verſailles, c'eſt encore pis; les caroſſes dits *pots-de-chambre*, ſont ouverts à tous les vents; on y brûle en été, on y gele en hiver; la pouſſiere vous y étouffe ou la pluie vous y mouille.

Et qui connoît le majeſtueux *Carrabas*, attelé de ſix chevaux, qui font quatre petites lieues en ſix heures & demie de temps? Il renferme dans une eſpece de longue cage, ſale & fétide, vingt perſonnes qu'on preſſe, qu'on étouffe indécemment; & il eſt défendu à la charrette oiſive, au cabriolet léger, au fiacre vuide, au fourgon commode de voiturer perſonne ſur cette route.

Qu'importent de beaux chemins, ſi je ne puis y voyager à ma fantaiſie, ſi je ſuis gêné, contrarié dans ma marche, dans mon repos? & pourquoi faut-il des papiers, des bureaux, des commis, lorſque j'ai la volonté de me promener?

Dans toute l'Angleterre on eſt voituré avec autant de promptitude que de commodité, parce qu'on choiſit & qu'on loue ſoi-même la voiture dont on a beſoin. Voulez-vous faire à Paris, deux lieues dans les environs? il faut vous rendre dans un bureau, attendre, intercéder,

parler à un commis incivil, recevoir une pancarte. Le cocher de la plus miſérable brouette, preſque ſans culottes & ſans bas, a un habit bleu (livrée royale) ; la portiere démantibulée porte trois *Fleurs-de-lys*, & l'on ne donne un coup de fouet à deux roſſes étiques, que *de par le Roi.*

On diroit que c'eſt une affaire d'état, que le tranſport d'un particulier à une autre ville. Vous êtes environné de loin, d'ordonnances, de prohibitions ; & les hommes de bureaux auxquels vous donnez votre argent, ſemblent moins appartenir au public qu'au gouvernement, qui ne nous veut rien laiſſer faire : chevaux, cochers, poſtillons, voyageur & valiſe, tout eſt ſous ſa main. Des couvertures de toile cirée qui couvrent de longues charrettes, portent en gros caractere, *Meſſageries Royales* ; les armes de France & de Navarre pendent aux oreilles du moindre baudet.

GLUCK.

En 1778, tout le monde étoit ou Gluckiſte ou Lulliſte ou Ramiſte ou Picciniſte; ainſi que l'on étoit, il y a quarante ans, ou Moliniſte ou Janſéniſte. J'avoue que j'étois & que je ſuis encore Gluckiſte. Pourquoi? c'eſt que l'Orphée du Danube m'entraîne, & que je préfere la mélodie à l'harmonie. Piccini a une harmonie adroite & brillante, une compoſition douce & variée; mais ce genre de beauté laiſſe trop à deſirer du côté de l'expreſſion.

Je n'ai jamais goûté Quinaut; & ſelon moi, il n'a jamais pu échauffer Lulli, encore moins Piccini. Tous les Héros de Quinaut ſont fades, & Mr. Marmontel a manqué de goût en s'attachant à ces miſérables opéras, dont le vuide & la foibleſſe auroient dû frapper un homme de lettres, tel que lui; mais la routine eſt le tyran de tous les Littérateurs François.

RÉVOLUTION MUSICALE.

LA politique d'Alcibiade qui coupa la queue à ſon chien, pour diſtraire les Athéniens de ſa perſonne, eſt une politique renouvellée de nos jours. Nos bals, nos ſpectacles, nos hiſtrions nous font dire en d'autres termes : „ ce chien „ avoit une ſi belle queue ! quelle fantaiſie prend „ à cet Alcibiade de la lui couper ? Il a dégradé „ le plus bel animal du monde ; c'eſt un fantaſ- „ que, c'eſt un fou ".

ALCIBIADE dans ſon char doré portoit un Cupidon armé du foudre : cette deviſe, qui n'eſt pas ordinaire, il ſut la rendre reſpectable. Mais ne comptons pas trop ſur nos Alcibiades : nos guerriers, à ce qu'il me ſemble, s'efféminent dans ces voluptés trop exquiſes. Ils auront le même courage ; d'accord ; mais auront-ils la force & la ſanté qui ſupportent les travaux de la guerre ? Sur le champ de bataille, ne ſe rappelleront-ils pas involontairement ces arts enchanteurs, qui font dire en ſoupirant, *hors de Paris point d'exiſtence.*

ON y achete, année commune, pour près de

quatre millions d'ariettes, en y comprenant les violons, les hautbois, les flûtes & les baſſons : cela eſt un peu cher, & les autres arts coutent infiniment moins.

L'ENNUI, la mélancolie habitoient pour moi l'opéra ; & je diſois avec la Bruyere : *je ne ſais comment avec une magnificence royale, on eſt parvenu à me faire bailler.* Je regardois le ſéjour de la muſique comme un lieu où je ſerois conſtamment ſourd, & jamais ému par le plaiſir. Gluck eſt venu, & j'ai connu les charmes de la muſique ; je me croyois mort pour l'art, & l'art a commencé à exiſter pour moi : c'eſt à ſon expreſſion ſimple, énergique, que j'ai enfin ſenti couler des larmes, que je n'avois jamais verſées dans le ſéjour des enchantemens.

TOUS les cœurs ont obéi à cette muſique expreſſive & touchante ; il a eu un rival dans l'Italien Piccini, harmonieux, brillant & tendre : mais le Saxon a de plus grandes puiſſances. C'eſt lui qui eſt terrible, touchant, rapide & vrai. Alceſte ! ah quel opéra !

LE Saxon a eſſuyé le premier feu de nos préventions, & ſon rival a eu moins de peine enſuite à faire ſon effet.

PUISSE le génie triompher des derniers obſtacles qui s'oppoſent à la perfection de cet art, ſorti pour nous de l'enfance où nous le captivions! La pratique de notre antique pſalmodie a roidi les organes, & durci le tympan de cette foule de chanteurs & de chanteuſes, dont la troupe étourdiſſante nous fatigue. Qu'on les chaſſe au plutôt; qu'on racourciſſe ces danſes ſi longues & ſi mal amenées; qu'on choiſiſſe des poëmes où l'intérêt ne ſoit ni coupé ni affoibli; & que le décorateur ambitieux, le deſpotique maître de ballet, le lourd orcheſtre ceſſent d'être rebelles, & de donner des entraves ridicules au génie qui doit commander à ces ſubalternes, & les ſoumettre à ſon autorité.

JE crois qu'il faut renoncer totalement à Quinaut: il n'y a rien de ſi inſipide au monde que ſes opéras; il n'a ni rapidité ni diverſité ni chaleur. C'eſt une folie que de vouloir le rappetaſſer: tous les muſiciens perdront leur temps; & haſarderont leur réputation ſur ces canevas vuides qui repouſſent le génie.

VOICI donc qu'à peine le buſte de Rameau eſt-il placé dans ſa niche, qu'il faut l'en déloger. La muſique braillante de Lulli a diſparu; & c'eſt ainſi que tout art ſe forme en ſe recompoſant; car s'il s'arrête il recule.

SOLFIER.

DEPUIS que nos brillans opéras comiques ſont en vogue, on rafole de toutes les ariettes ; & l'on entend *ſolfier* à voix baſſe dans les rues, dans les promenades, dans les ſociétés. C'eſt un air que ſe donnent ceux mêmes qui n'ont ni voix ni oreilles.

LES enthouſiaſtes du vieux plein chant gothique de l'opéra, ont fait la plus belle défenſe contre la mélodie d'Italie ; la voilà néanmoins naturaliſée. Puiſſions-nous de même changer le ton monotone de notre étroite tragédie, & nous modéler ſur des compoſitions plus vaſtes, qui laiſſent aux faits & à l'intérêt des ſituations, tout le jeu néceſſaire ! Vienne la maniere du grand Shakeſpear..... Oh ! elle viendra.

FILLES NUBILES.

LE nombre des filles qui ont passé l'âge du mariage est innombrable. Rien de si difficile qu'un mariage, non pas tant parce que ce nœud est éternel, que parce qu'il faut aller consigner une dot par devant Notaires. Les filles laides & nubiles abondent ; les jolies ont encore beaucoup de peine à passer. Il faudroit peut-être renouveller à Paris, ce qui étoit en usage chez les Babylonniens. On rassembloit toutes les filles nubiles dans un marché public : les jeunes gens venoient, & comme de raison, achetoient les plus belles ; mais l'argent qui en provenoit servoit à dotter les laides délaissées.

ON voit que le mariage est devenu un joug pesant, auquel on se soustrait de tout son pouvoir : on voit qu'on a raisonné depuis peu le célibat, comme une situation plus douce, plus sûre & plus tranquille. La fille célibataire par choix, n'est point rare aujourd'hui dans l'ordre mitoyen : des sœurs ou des amies s'arrangent pour vivre ensemble, & doubler leurs revenus en les plaçant à rentes viageres. Ce renoncement volontaire à un lien constamment

chéri des femmes, ce syſtème anti-conjugal, n'eſt-il pas bien remarquable dans nos mœurs?

CHEZ les Lacédémoniens, les femmes chaque année fouettoient les célibataires dans le temple de Venus. Que diroit Licurgue, s'il voyoit aujourd'hui nos demoiſelles dédaigner l'autel de l'hymenée, embraſſer le célibat, s'en montrer les apologiſtes, & vivre dans une eſpece de liberté maſculine; liberté qui, chez aucun peuple de la terre, ne fut le partage de leur ſexe.

QU'ARRIVE-T-IL de cet étrange déſordre? Les gens aiſés qui ne ſe marient point ou qui ſe marient tard, ne font preſque point d'enfans: les gueux qui ſe marient intrépidement, & qui ſe marient trop tôt en font beaucoup; de ſorte que les richeſſes ſe concentrent de plus en plus dans un très-petit nombre de mains; ce lui à qui elles ſeroient le plus néceſſaires en a le moins.

DANS toutes les ſociétés on ne rencontre que de ces vieilles filles, qui ont fui les devoirs d'épouſe & de mere, & qui trottent de maiſons en maiſons Affranchies. des peines & des plaiſirs du mariage, elles ne doivent pas uſurper la conſidération & le reſpect qui ſont dus à la mere de famille environnée de ſes rejet-

tons, & l'on devroit les regarder comme ces vignes infertiles, qui au lieu de porter des raisins, n'ont pouſſé ſous les rayons du Soleil, que des feuilles jaunes & rares.

Ces filles décrépites ſont ordinairement plus malicieuſes, plus méchantes & plus durement avares, que les femmes qui ont eu un époux & des enfans.

Il faudroit aſſujettir les vieux garçons & les vieilles filles à une contribution ; reculer encore également pour les deux ſexes, l'époque des vœux forcés ou indiſcrets, abolir le célibat des ſoldats, qui occaſione le célibat des filles ; d'autant plus que des ſoldats mariés ſeroient plus courageux & plus attachés à la patrie. Il faudroit enfin, que le Légiſlateur fit revivre *les anciens mariages de la main gauche*, afin de diminuer les difficultés du mariage. Une concubine étoit autrefois une femme non mal-honnête. En voulant trop gêner la liberté de l'homme, on l'a précipité dans de nouveaux écarts ; & c'eſt bien le cas de répéter ici, que *c'eſt ſouvent la loi qui fait le péché.*

LA PETITE POSTE.

SON auteur avoit conçu deux cents projets de différentes eſpeces, tous relatifs au bien public: celui là ſeul a pu recevoir ſon exécution.

CETTE poſte roule du matin au ſoir, portant lettres & paquets. Comme Paris eſt un monde, on auroit plutôt fait ſouvent de ſe tranſporter à trente lieues, que de déterrer un homme dans tel quartier: on lui écrit; les billets économiſent le temps, remplacent les viſites, & font qu'on ne ſe déplace pas pour des riens.

LES amis s'avertiſſent pour les jours qu'ils veulent paſſer enſemble; le commerce de la vie s'embellit de cette facilité. Mais on écrit pour ſes affaires ou pour ſes plaiſirs, parce que ce ſeroit une grande imprudence d'écrire autrement; le tout étant entre les mains de la police qui veut ſavoir juſqu'aux choſes indifférentes.

L'INCONVE'NIENT eſt que les anonymes qui vous écrivent des injures, ſont plus à leur aiſe. Mais toute lettre anonyme eſt d'un

lâche, & dès lors mépriſable. Cet abus ne ſauroit contre balancer l'utilité générale.

LES gens en place ou célebres reçoivent une foule de lettres oiſeuſes : cette affluence ne peut manquer de les diſtraire, & à la longue de les fatiguer. Le fardeau d'une vaſte correſpondance eſt un malheur attaché à la renommée ; on perd des heures précieuſes à répondre à des futilités & à tracer ſur le papier des complimens ſtériles ou des choſes extrêmement vagues.

ON ne doit qu'à ſes intimes amis le tableau de ſes véritables idées : on eſt obligé de diſſimuler avec les autres, parce qu'ils ſont toujours prêts à montrer vos lettres, à les faire circuler, & même à les imprimer. Il faut être très-circonſpect avec la multitude ; car, combien de gens vous tendent des pieges ſous les apparences du zele, & ne ſont qu'à l'affut des ridicules qu'ils peuvent ſaiſir, contens d'avoir pû tromper ou votre confiance ou votre crédulité !

LES VISITES.

LEs viſiſtes emportent beaucoup de temps. Vainement ſe fait-on écrire chez les portiers : on eſt condamné à certaines époques, à aller d'hôtel en hôtel faire la révérence, s'aſſeoir, dire quelques mots inſignifians; puis l'on s'échappe pour faire la même choſe dans la maiſon voiſine. C'eſt un travail & une occupation que de ſortir ainſi d'un hôtel, pour entrer dans un autre.

CEUX qui ont beſoin de protection ne viſitent les grands qu'à leur corps défendant. Le devoir, l'orgueil, ou la cupidité les traine à travers les antichambres ; ils ſouffrent, murmurent tout bas & ſubiſſent la loi commune. Un valet qui doit avoir bonne mémoire, annonce à haute voix ceux qui entrent ; coutume prudente. On ouvre les deux battans pour les femmes. C'eſt alors que les qualités ſonnent agréablement à l'oreille de l'individu qui ſe préſente dans le cercle : un nom tout nud a quelque choſe de honteux.

ON a beaucoup abrégé les formules des premiers complimens. L'on s'aſſied ſi l'on veut ſans

preſque rien dire. L'arrivante occupe le fauteuil le plus proche de la maîtreſſe de la maiſon, le céde à ſon tour; & ainſi ſucceſſivement Les femmes s'examinent des pieds à la tête, tout en ſe faiſant des mines. C'eſt le moment où les nouvelles circulent; de ſorte qu'un fait arrivé à huit heures du ſoir eſt ſu de tout Paris à dix heures. Le commentaire & les bons mots qui font arrêt, l'accompagnent déja; & il ne ſera plus permis d'en parler le lendemain.

APRÈS les nouvelles vient l'étalage de chaque doctrine particuliere; mais le récit eſt court, excepté dans la bouche des officiers de marine, qui abuſent des circonſtances pour tenir école publique de pilotage. Les femmes diſſimulent leur ennui & font gliſſer adroitement la converſation ſur le nouvel opéra; on deſcend de la vergue du grand mât aux baſſons de l'orcheſtre, & l'on parle d'une tempête harmonique. Au moment que j'écris, les diſputes ſur la muſique & ſur la marine ſont éternelles; & pourquoi durent-elles ſi long-temps? c'eſt qu'on ne s'entend pas.

LES parleurs de profeſſion ont un répertoire tout formé, qui compoſe tout leur eſprit. Ils n'ont pas l'attention de le varier; & il y a beaucoup de gens qui vous étonnent,

mais pour un seule fois. J'y ai été pris, moi & bien d'autres.

RETRAITE.

ON ferme sa porte à Paris quand on veut; ce qui est impossible dans les autres villes. On se dit à la campagne pour un mois, & vous pouvez être assuré, que pendant un mois, personne ne viendra vous importuner. Les portiers sont d'un merveilleux secours pour vous faire voyager tandis que vous boudez tout seul dans un coin. Ils vous servent de chevaux de poste.

J'AI lu jadis une piece de vers intitulée : *Epitre à mon verrouil.* L'idée étoit plaisante. Un philosophe avoit mis en grosses lettres dans son cabinet ces trois mots, *épargnez mon temps*; avec cela faisoit-il fuir les importuns? j'en doute. Il n'y a d'autres remparts contre ces visites incommodes qu'un verrouil : il ne faut donc point faire un *épitre à son verrouil* mais le tirer.

COMBIEN d'amitiés, combien de liaisons inutiles! Il est un temps dans la vie où un homme raisonnable devroit savoir à quoi se fixer,

éprouver ceux qu'il fréquente, & ſe débarraſſer, ainſi de mille ſoins que tous ces amis de nom uſurpent aux véritables. La ſageſſe, la philoſophie s'en trouveroient mieux, & l'on apprendroit de bonne heure à ménager le temps & à prévenir le regret de ſa perte.

CERTAINES gens ſont ſi fatigués d'eux-mêmes, qu'ils n'exiſtent que quand ils ont quatre ou cinq perſonnes dans leur chambre pour aſſiſter à leur lever & à leur toilette.

LES AFFICHES.

ON affiche tous les jours de grand matin, les pieces que l'on donnera le ſoir aux trois grands ſpectacles : les théatres du Boulevard & de la foire en font de même. On voit ſur la même ligne, Athalie & Jeannot chez le dégraiſſeur; Caſtor & Pollux & la danſe du petit diable; il y a dequoi ſatisfaire tous les goûts : or en fait de plaiſirs, je ſoutiens que perſonne n'a tort, pourvu que les pieces ne ſoient pas indécentes.

QUI croiroit qu'il y a une multitude de gens pauvres, qui liſent les affiches ſans aller au

ſpectacle, & qui ſe conſolent de n'y point aller en ſachant quelle piece ſera repréſentée ? Ils l'empruntent, la liſent en ſe couchant & rêvent l'avoir vu jouer.

On ne peut rien afficher ſans l'attache du Lieutenant de Police ; & ſi vous avez perdu un chien ou un bracelet, il faut aller demander la ſignature du Magiſtrat.

Il eſt vrai qu'elle eſt toute prête, & qu'il y a un bureau de blancs ſeings, pour favoriſer la retrouvaille des épagneuls, des perroquets, des manchons, & des cannes perdues.

Il n'y a que deux objets qui s'impriment à Paris ſans *permiſſion*, les *billets d'enterrement* & les *billets de mariage*. Mais une pareille licence ne ſauroit durer long-temps dans un Gouvernement bien policé, & bientôt le *bon ordre* les ſoumettra ſans doute à la réviſion d'un Cenſeur Royal & à l'approbation de Monſeigneur le Chancelier ou de Monſeigneur le Garde des ſceaux ; car un épouſeur & un mort ne doivent pas imprimer *librement*, quelque preſſés qu'ils ſoient. C'eſt une témérité ſcandaleuſe & attentatoire à *l'autorité*.

Il faut que l'afficheur ait ſa médaille de

cuivre sur l'estomac pour plaquer & coller contre les murailles les monitoires, les arrêts, les pieces de théatre, les mandemens, les livres & les terres à vendre. Ces mêmes afficheurs crient & vendent les sentences des Criminels, & se réjouissent des exécutions qui leur font gagner quelque argent, ainsi qu'à l'imprimeur.

Ces affiches sont arrachées le lendemain pour faire place à d'autres. Si la main qui les colle ne les déchiroit pas, les rues à la longue, seroient obstruées par un espece de carton, grossier résultat du sacré & du profane mêlés ensemble, comme des annonces de Charlatans, des arrêts de la Cour, des arrêts du Conseil qui les cassent; des biens en décret, des ventes après déces & au dernier enchérisseur; bref, de tous ces papiers que le public a sous les yeux, qu'il ne lit pas, & qui ne servent qu'à déguiser la nudité des murailles.

Si le peuple s'accoutumoit à lire ces affiches, il apprendroit peut-être à moins défigurer l'ortographe françoise; mais il ne s'embaraſſe ni de l'ortographe ni de tout ce qu'annonce cette multitude de placards. On voit quelquefois des arrêts de la Cour, qui ont six pieds de haut sur trois de large; & le caractere en est menu. Quel malheureux débordement d'inutiles paroles!

les! On regarde l'affiche avec étonnement; perſonne ne la lit. Il s'agit d'un procès obſcur entre deux particuliers qui ſe ſont ruinés pour couvrir d'un papier noirci un pan de muraille: cette proſe gothique coûte quelquefois ſoixante mille francs.

Les noms des notaires, des procureurs, des huiſſiers-priſeurs, &c. ſont imprimés en gros caracteres au coin de toutes les rues, & ces Meſſieurs n'en ſont pas pour cela plus célebres. Au défaut de renommée, ils empochent l'argent : un *inventaire* rapporte beaucoup plus qu'un livre.

LES PETITES AFFICHES.

Les petites affiches rendent de grands ſervices aux ſelliers, aux bijoutiers, aux marchandes de modes, aux jeunes Seigneurs qui brocantent des chevaux, des tableaux, des diamants. On y annonce les *ventes après décès*; & avec de l'argent, on peut meubler une maiſon de la cave au grenier, en moins de vingt-quatre heures: les choſes invendues & à vendre s'y trouvent en foule.

A travers les berlines à vendre, les laquais & les femmes de chambre à placer; les effets perdus ou volés; la paille, le foin & l'avoîne, Mr. l'Abbé Aubert veut avoir abſolument un avis ſur les productions littéraires & dramatiques. Juſqu'où la fureur de juger ne cherche-t'elle pas à ſe placer? que de Perrins-Dandins littéraires!

LE JOURNAL DE PARIS.

A l'inſtar de la feuille de Londres, intitulée la *Poſte du ſoir*, eſt venu le journal de Paris, qui paroît tous les matins. Cette feuille ſeroit extrêmement piquante & curieuſe, ſi..... mais parlez un peu de l'avanture du couſin, du neveu, de la tante, de la belle-ſœur, de la femme de chambre, de Madame ***; & vous verrez tout en rumeur à la police, comme ſi le feu étoit aux quatre coins de la ville.

CETTE feuille cependant pourroit exercer utilement une juſte cenſure des mœurs, en expoſant quelquefois les extravagances des particuliers; & peut-être retiendroit-elle par la crainte du ridicule, & feroit-elle plus de bien que tous les ſermons.

Le *journal de Paris*, ſoutient le *journal des ſavans*, qui ne produit pas de quoi payer les frais d'impreſſion ; c'eſt un enfant entrain de faire fortune, qui nourrit ſon vieux pere. Les journaux ſont claſſés rigoureuſement ; & comme on les aſſujettit à des penſions, on conſerve leurs privileges quelqu'ennuyeux & ſots qu'ils puiſſent devenir. Mais pourquoi ne laiſſe-t-on pas à chacun la liberté de s'exercer dans ce genre de productions, ainſi qu'il eſt permis de cultiver tout autre ?

Au bout de deux ou trois ans, les bons journaux domineroient, & les mauvais s'éteindroient dans l'oubli. On retrouveroit au moins la même ſomme d'argent, & le commerce de l'encre, du papier & des caracteres, iroit trois fois plus vite : tout cela nourriroit le pays latin où ſont les imprimeurs, les brocheurs, les relieurs, les colporteurs, &c. &c. qui commencent à crier famine.

Le gouvernement penſionne pluſieurs écrivains ; mais il ne débourſe pas pour cela de l'argent. Voyez ſa fineſſe ; il aſſujettit les journaux à une taxe, & paye les gens de lettres avec les travaux des gens de lettres. Tel auteur a une penſion ſur une feuille ſatirique où il eſt déchiré à belles dents : ainſi, *il boit* &

mange ſon jugement & ſa condamnation, ce qui eſt aſſez plaiſant.

On trouve ſur la même feuille l'article des ſpectacles & celui des enterremens. *Mon Dieu !* s'écrie-t-on ; *Mr. un tel eſt mort ; le voilà enterré ! Vîte, allons à l'ambigu comique ; on y donne les Quatre-Fils-Aymon.*

TABLEAUX, DESSINS ET ESTAMPES, &c.

La manie coûteuſe & folle des tableaux & des deſſins, que l'on achete à des prix foux, eſt bien inconcevable. Il n'y a point de luxe, après celui des diamans & des porcelaines, plus petit & plus déraiſonnable ; non qu'un tableau ne vaille ſon prix ; mais parce qu'il eſt biſarre, ridicule, indécent de couvrir d'or des peintures, dont l'utilité & la jouiſſance ſont également bornées.

Que des Princes forment des cabinets ; ils ſe doivent à tous les arts. Mais qu'un particulier entreprenne une collection toujours incomplete ; ces dépenſes énormes l'empêcheront à coup ſûr, d'être un bon parent, un bon ami, un obligeant citoyen : il n'aura plus d'ar-

gent que pour des toiles peintes. Plus il poſſédera, plus il voudra encore poſſéder : ſa maiſon, ſa famille, tout ce qui l'environne, ſe ſentira des prodigieux ſacrifices, qu'il offrira ſans ceſſe à une manie, dont la nature eſt de ne jamais contenter celui qu'elle tourmente.

Les mépriſes étant faciles, & les erreurs ordinaires ; nouvelle ſource de chagrins & de contrariétés : l'entêtement prend la place du goût, & la fureur de la poſſeſſion empêche la paiſible jouiſſance.

Je n'ai jamais pu concevoir comment on ne ſe contentoit pas d'une belle copie au défaut de l'original. Souvent l'œil le plus exercé héſite entre les deux peintures ; & quand on pourroit avoir par ce moyen trente beaux tableaux, pour le prix qu'on met à un ſeul, comment ſe ruine-t-on pour un tableau unique ?

Tel homme a vendu ſes maiſons & ſes terres pour faire une collection d'eſtampes, renfermées dans des porte-feuilles inviſibles, & qu'il n'ouvre pas quatre fois l'année. Il ſe traîne encore aux ventes ; crie à l'huiſſier, d'une voix éteinte, *un ſol* ; dit tout haut qu'il eſt un fou, emporte l'objet ; & il lui faut de fortes lunettes pour contempler ſon acquiſition. A ſa

mort tout cela ſera diſperſé en différentes mains, & *l'œuvre* tant pourſuivie, ne ſera jamais complete.

UN vieux tableau à moitié peint & effacé, dont on ne diſtingue plus rien, ſera préféré, parce qu'il eſt original, à un tableau moderne & intéreſſant, dont la couleur eſt fraîche & agréable. Quel eſt donc le défaut de ce dernier? Le Peintre eſt vivant.

IL faut que les particuliers laiſſent aux Princes ou aux grands, dont l'opulence eſt exceſſive, le privilege de mettre de groſſes ſommes en tableaux & en ſtatues. C'eſt une folie de conſumer ſon patrimoine en curioſités; c'eſt un vice d'oublier ſes parens & ſes amis pour des peintures ou des gravures. Ces arts ſont faits pour figurer dans des ſallons publics, & non dans des cabinets. L'amateur immodéré n'eſt qu'un maniaque.

ON n'a point encore ridiculiſé ſur notre ſcene cette folie ruineuſe : elle mériteroit bien les pinceaux d'un Auteur comique.

ENCAN.

NOS Seigneurs, ſous le nom de *Curieux*, ſont des brocanteurs magnifiques, qui achetent ſans beſoin, ſans paſſion, & ſeulement pour avoir de bons marchés; bijoux, chevaux, tableaux, eſtampes antiques, &c. Ils ſont des haras ou des cabinets, qui ſont bientôt des magaſins : on les croiroit paſſionnés pour les beaux arts; ils aiment l'argent.

CES vaſes, ces bronzes, ces chefs-d'œuvres, auxquels ils ſemblent tenir, & dont ils ſe montrent idolâtres, appartiendront à qui voudra les en débarraſſer pour de l'or. La médaille la plus antique ne reſtera pas au médailler, malgré tout l'étalage du propriétaire; on en fera la conquête. Ces brocanteurs décorés uſurpent ainſi les profits des claſſes commerçantes; & ils vous diront néanmoins, qu'ils n'achetent que pour les Artiſtes : ils en ſont les tyrans.

AU reſte, c'eſt aux ventes que le prix réel des tableaux ſe manifeſte; & qu'ils n'en impoſent plus, comme dans le ſallon de l'orgueilleux

poſſeſſeur. Là finit le rôle avantageux de l'homme uſurpateur & médiocre : Là les prétendus connoiſſeurs voyent leur prononcé chimérique, réduit à zéro : là, la ſuperbe école françoiſe apprend à rabattre de ſa faſtueuſe préſomption. Un peintre a beau s'appeller premier peintre du Roi ; on donne pour dix écus (c'eſt-à-dire pour la toile) une de ſes compoſitions de quatre pieds de hauteur. L'huiſſier-priſeur ne lui fait pas grace ; & le livre impitoyablement à l'acheteur, qui va en décorer une anti-chambre enfumée, ou une ſalle à manger.

PHILIPPE, Duc d'Orléans, Régent du Royaume, s'amuſoit à peindre ; mais la main de ſon Alteſſe, habile à mouvoir l'Europe, ne ſurpaſſoit pas en peinture celle du plus miſérable barbouilleur. Qu'eſt il arrivé ? Son principal tableau, (quoique décoré de ſon nom) ſucceſſivement chaſſé de tous les cabinets ſe trouve actuellement expoſé dans un paſſage public des Thuileries, ſollicitant en vain un acquéreur, qui lui donne un aſyle. On le regarde ; on lit le nom auguſte ; on ſourit, & perſonne ne veut en donner trente-ſix livres : ce qui prouve, que dans les arts qui tiennent au génie, on ne paye point le public avec des titres.

OU EST DÉMOCRITE?

LA comédie n'eſt plus ſur le théatre, mais dans le monde. Pour un obſervateur déſintéreſſé, il y a de quoi rire comme Démocrite; & au fond, rien n'eſt meilleur pour la ſanté.

Vous voyez l'abbé qui parle de ſes indigeſtions: vous entendez les gémiſſemens de l'avare, les plaintes du plaideur, la ſuffiſance de l'auteur: vous contemplez la morgue du grand, la fatuité du petit maître, qui vous fait admirer juſqu'à ſes énormes boucles de ſoulier; mérite du jour. Celui qui prête le plus à la ſatyre, eſt ſatyrique; & les tons & les prétentions forment des ſcenes extrêmement variées.

QU'EST-IL beſoin après cela, d'aller entendre nos froides comédies modernes.

VOYEZ enſuite le ridicule inconcevable, & les prétentions reſpectives des hommes, leurs débats éternels, la montre de leurs privileges; & riez encore plus fort?

LES Secretaires du Roi ne ſavent quel rang occuper : ils s'élevent, ils s'abaiſſent. Leur contenance eſt mal aſſurée. Ils poſent des lignes de démarcation ; mais ces lignes ſont perpétuellement dérangées. Quel ſcandale pour la pépiniere de la future nobleſſe ! Leur ſcrupule dans un temps, leur exceſſive indulgence dans un autre ; tout place, ſous un jour comique, les tableaux des différens Etats, qui luttent enſemble à Paris, armés les uns contre les autres, & ſe prévalant tour à tour des petits avantages qu'ils obtiennent, pour les perdre le lendemain.

CAR pendant cette guerre, le gouvernement en paroiſſant vouloir les accorder, les pompe & les deſſeche, pour les retenir tous ſous ſa main, & les faire mouvoir à ſa volonté.

QUI pourroit s'empêcher de rire ? La ſociété eſt une vraie tour de Babel, pour la confuſion des idées & des ſentimens : la ſottiſe y parle comme le génie, & même beaucoup plus haut.

CENSEURS PUBLICS.

J'ABHORRE les ciniques, encore plus que les pédans; mais je voudrois voir au milieu de Paris, un Diogene dans ſon tonneau. (l'indécence toute fois ſupprimée). Je voudrois qu'il fût permis à un homme de cette trempe, d'apoſtropher ſes concitoyens, & de leur reprocher leurs vices: Paris en auroit bien autrement beſoin qu'Athenes.

DU moins des cenſeurs du ſcandale public des mœurs, tels qu'ils étoient établis chez les Romains, ſeroient très-néceſſaires parmi nous. Car nos loix ſi imparfaites préviennent-elles la confuſion des rangs; répriment-elles les extravagances du luxe, qui ruine les fortunes médiocres; empêchent-elles les banqueroutes; arrêtent-elles la débauche qui va le front levé?

ON a créé des cenſeurs pour les livres: ces cenſeurs proſcrivent tout ce qui péche contre la décence, tout ce qui contredit les loix de l'honnêteté, &c., &c., &c. Pourquoi n'y auroit-il pas des cenſeurs qui demanderoient compte à cette foule de déſœuvrés, de l'emploi de leur temps; qui iroient au devant des grands ſcandales; qui

préviendroient les délits ? Nous ne ſavons que punir : un acte public de dépravation eſt-il donc moins dangereux qu'une phraſe imprimée ?

S'*amuſer*, terme à Paris ſynonime à celui de ſe *ruiner*. Nos danſeuſes ſont entretenues par des jeunes gens qui n'ont aucun frein, & dont l'exemple pervertit ceux qui ſortent de l'adoleſcence. On n'oppoſe aucune barriere à ces déſordres, qui ſont la perte des familles : la police attend que le mal ſoit fait, & ne ſonge pas à l'anéantir dans ſon origine. D'un côté, de dangereuſes Circés ; de l'autre des intriguans audacieux, corrompent tous les ordres de la ſociété. N'eſt-il pas déplorable que le mot de Moliere, *n'ayez de probité que ce qu'il en faut, pour n'être pas pendu*, ſoit devenu un axiome réduit en pratique.

En 1661, il s'éleva en France une eſpece de compagnie, qui, épriſe d'un zele ardent pour le rétabliſſement des bonnes mœurs, ſe mit à cenſurer toutes les actions malhonnêtes, que les loix ne puniſſent pas. Ils faiſoient des perquiſitions ſecretes, ſur les mœurs & les perſonnes, en établiſſoient le rapport dans leurs aſſemblées, & d'après une délibération motivée & unanime ; ils expoſoient au public, les *delits* & la honte des coupables.

Ces redoutables écrivains avoient pris le nom de *Compagnie des œuvres fortes* : mais comme ils n'avoient pas ménagé des perſonnes puiſſantes, & qu'ils n'avoient pas plus épargé la conduite des Rois, que celle des particuliers, Louis XIV ſe courrouça, & ordonna *qu'on eût à ſévir contre tous les membres de la compagnie.* Ils ne purent tenir contre l'autorité royale ; & les *œuvres fortes* qui de jour en jour, s'animoient d'une chaleur nouvelle, n'eurent plus lieu dans la capitale.

De grands noms appartenoient à cette eſpece de ligue offenſive, contre le vice & les mauvaiſes mœurs ; mais l'on fit entendre à Louis XIV (ombrageux à l'excès, ſur-tout ce qui avoit un caractere d'union), que ces écrivains courageux, & véhémens étoient un reſte de la ligue de la fronde ; il le crut ſans ſans examen ; & menaça de les envoyer tous en Canada.

Or, comme l'a dit quelqu'un, *on n'eſt gueres tenté de répondre à ceux qui exilent* : la compagnie ſe tût, & ne cenſura plus perſonne. Cependant quelques membres échappés ſe crurent loin de la capitale, & au ſein de la Bourgogne, plus à portée de reprendre leur hardi projet. L'autorité les pourſuivit encore, & la chambre du conſeil de la ville de Dijon lança contre leur

assemblée un arrêt de proscription, & les menaça des peines les plus graves. Ces Auteurs des *œuvres fortes*, abandonnerent alors leur vocation, & se tûrent pour jamais..... Je les regrette.

En 1742, on vit à Paris un hardi mendiant qui, dit-on, avoit du génie, de la force dans les idées & dans l'expression. Il demandoit publiquement l'aumône en apostrophant ceux qui passoient, & faisant de vives sorties sur les différens états, dont il révéloit les ruses & les fripponneries. Ce nouveau Diogene n'avoit ni tonneau ni lanterne : il en vouloit sur-tout aux prêtres, aux catins & aux hommes de robe. On appella son audace *effronterie*, & ses reproches *des insolences*. Il s'avisa un jour d'entrer chez un Fermier général avec son habillement déchiré & crasseux, & de s'asseoir à sa table, disant qu'il venoit lui faire la leçon, & reprendre une portion de ce qui lui avoit été enlevé. On ne goûta point ses incartades ; & comme il avoit le malheur de n'être pas né il y a deux mille ans, il fut arrêté & mis en prison.

Ce mendiant auroit dû savoir, puisqu'il avoit de l'esprit, qu'on taxeroit infailliblement de folie à Paris, ce qu'on eût admiré dans Athenes.

On ſouffre parmi nous le plus vil, le plus bas, le plus lâche coquin ; mais tout frémit & ſe ſouleve à la moindre approche de ce qu'on nomme un *Cynique*, ou de ce qui lui reſſemble : ce caractere là n'exiſte pas même à Paris, parce qu'il eſt le plus diamétralement oppoſé à la forme de notre gouvernement, & de notre eſprit de ſociété.

Nous avons des diſcours moraux & politiques : peut-être pour nous corriger, nous faudroit-il des plaiſanteries ſanglantes, des ſatyres vives, des bourades à bout touchant. Mais, qui ſe chargera de fronder tout ce qui eſt vicieux, de mépriſer tout ce qui eſt mauvais, de faire tonner la vérité, & d'épouvanter ſes ennemis ? Que quelqu'un ait le courage de braver l'inimitié des méchans, on le nommera un *fanatique*, une *bête féroce*, un *chien enragé*, tandis que les flatteurs, les adulateurs, les menteurs feront les hommes polis, les hommes *comme il faut*.

LA SAINT-LOUIS.

LE jour de la St. Louis, on ouvre au petit peuple la promenade des Thuileries, & des autres jardins royaux. Il y fait toujours quelques dégats, parce qu'il n'y entre que ce jour-là. S'il en avoit la poſſeſſion toute l'année, il ne ſongeroit pas à mal faire. Il court auſſi à Verſailles, parce que le château lui eſt ouvert: il eſt ſtupéfait de l'air de magnificence qui y regne; il n'imagine pas qu'il a payé tout cela.

CE jour eſt la fête des arts. Les Académies ouvrent leurs ſalles. On donne des prix au Poëte, à l'Orateur, au Peintre, au Sculpteur, à l'Architecte: le matin on récite de tous côtés des panégyriques de St. Louis, qui ſont des *tours de force* oratoires, & des chefs-d'œuvres de bavardages. On en a débité plus de ſoixante mille en France, remplis des menſonges les plus impertinens.

LE ſallon de peinture ne s'ouvre que tous les deux ans. L'aſſemblée des Quarante immortels ſe tient le ſoir au Louvre. Les femmes ſe ſont aviſées depuis quinze ans, de venir en foule à cette aſſemblée, ce qu'elles n'oſoient auparavant.

Le

Le lecteur a toujours ſoin de gliſſer dans ſa compoſition quelque choſe de flatteur pour elles. Il y a peu de place, parce que le local eſt étroit; tant mieux. Les Académiciens qui ſe ſouviennent d'avoir prêché dans le déſert, ne renonceront pas à ce qu'on diſe dans le monde; *on ne ſauroit entrer à l'Académie* : plus on ſe plaint, plus ils jouiſſent. On lit des vers, on lit de la proſe; les juges ſont jugés à leur tour; & le public ſe maintient dans l'ancienne & inconteſtable prérogative de décider en dernier reſſort, ſur le mérite littéraire.

Si le plafond s'abîmoit ce jour-là, il n'y auroit plus d'Ecrivains ni d'Auteurs à Paris : adieu la race bruyante des beaux eſprits. Si un barbare ennemi des lettres vouloit les détruire, & faire une St. Barthelmy des Philoſophes; il pourroit avec avantage ſaiſir ce jour académique. Dieu! le ſang oppoſé des Poëtes tragiques & comiques, mêlé enſemble, coulant à grands flots, & ſe confondant avec celui des Romanciers, des Orateurs & des Hiſtoriens; l'Auteur épique tombant ſur le chanſonnier; le Verſificateur mourant, pardonnant au Proſateur; l'Académicien égorgé à côté du Journaliſte, qui crieroit *je ſuis innocent*; les plus intrépides n'abandonnant point le fauteuil, à l'exemple de ces anciens Sénateurs Romains, qui attendirent la mort dans leur chaire curule : quel cha-

pitre pour l'hiſtoire ! Quelle épouvantable époque !..... Mais je m'apperçois que ce tableau (quoique chimérique) fait frémir le prêtre, le financier, le courtiſan, ces amis des lettres & de la philoſophie. Epargnons leur des images qui offenſent leur profonde ſenſibilité, & qui les éloigneroient peut-être à jamais des ſéances académiques, où je ne ceſſerai pas d'aſſiſter, malgré le noir rêve de mon imagination.

On donne le ſoir au peuple dans le jardin des Thuileries, à l'entrée de la nuit, un grand charivari, qu'on appelle concert. C'eſt toujours l'ancienne muſique qu'on exécute; on fait bien, car perſonne n'écoute. C'eſt un des plus ſinguliers tableaux & des plus animés, que celui que préſente tout ce peuple immenſe raſſemblé, ſur-tout quand il y a clair de lune : tous les états s'y trouvent confondus; ce qui varie le ſpectacle, & le rend vivant, pittoreſque, curieux. J'avoue que c'eſt le ſeul jour de l'année, où j'aime beaucoup les Thuileries : elles peuvent contenir alors environ deux cent milles ames. Je ſors toujours le dernier ce jour-là de ce jardin ſi bien peuplé. Je m'imagine être à la vallée de Joſaphat; mais où perſonne n'attend ſon jugement.

PORTES-COCHERES.

LES gens qualifiés font jetter pendant leurs maladies, du fumier devant leurs portes cocheres & aux environs, pour que le bruit des caroſſes les incommode moins. Ce privilege abuſif change la rue en un cloaque affreux, pour peu qu'il ait plu, & fait marcher cent mille hommes en douze heures, dans un fumier liquide, noir & puant, où l'on enfonce juſqu'à mi-jambe. Cette maniere d'empailler toute une rue, rend les voitures plus dangereuſes, en ce qu'on ne les entend pas.

POUR épargner quelque cahos bruyant à une tête malade ou vaporeuſe, on expoſe la vie de trente fantaſſins, dont la *cavalerie* ſe mocque, il eſt vrai; mais qui ne doivent pas expirer ſous les roues ſilencieuſes d'un caroſſe, parce que Mr. le Marquis a eu un accès de fievre ou une indigeſtion.

SOCRATE alloit à pied; Horace alloit à pied; (*ibam forte via ſacra, ſicut meus eſt mos*); Jean-Jacques Rouſſeau alloit à pied. Qu'un *Jourdain* moderne, qu'un faquin ait une berline Angloiſe, & une porte cochere; à la bonne heure; qu'il

éclaboussse les passans ; eh bien ! l'on s'essuye ; mais qu'il ne nous écrase pas, parce que ce n'est point un crime digne de la roue, que de savoir se servir de ses jambes, ou de rêver un peu dans son chemin.

SOUVENT les portes cocheres vomissent des voitures qui sortent à l'improviste, & qui coupent la rue rapidement & transversalement, de sorte qu'il est impossible de se garantir de ce brusque danger : on se jette dans le péril ne sachant si elles tourneront à droite ou à gauche. Ne pourroit-on pas obliger les portiers à prévenir les passans, & à siffler d'une certaine maniere ? ce qui seroit un signal conservateur. Il y a moins de danger quand les voitures rentrent, parce que le laquais fait raisonner le marteau.

IL est presque ignoble de ne pas demeurer en porte cochere. Fut-elle bâtarde, elle a un air de décence, que n'obtient jamais une allée. Celle-ci conduiroit à l'appartement le plus commode, qu'elle seroit proscrite ; fut-elle encore large, propre & bien éclairée. Il y a des portes cocheres obscures, embarrassées par des équipages ; où l'on risque de donner de l'estomac dans le timon & dans l'essieu. Eh bien ! l'on préfere ce passage étroit à cette voie roturiere, qu'on

appelle allée. Les femmes du bon ton ne vont point viſiter ceux qui ſont logés ainſi.

LES portes cocheres ſont fort utiles à ceux qui ont des dettes. Les exploits s'arrêtent à la loge du portier ; les huiſſiers ne vont pas plus loin ; & quand ils en viennent à une ſaiſie, l'exécution n'a lieu que ſur les miſérables effets qui garniſſent la loge. L'huiſſier pénetre l'allée juſqu'au ſeptieme étage, & il ne franchit jamais le ſeuil de la porte cochere. Voilà de ſinguliers uſages, & qui n'en regnent pas moins : que l'on s'étonne encore après cela de la défaveur des allées bourgeoiſes !

LE SUISSE DE LA RUE AUX OURS.

ON brûle tous les ans, le 3 Juillet, l'effigie de ce Suiſſe yvre, qui donna, dit-on, un coup de ſabre à une ſtatue de la Vierge Marie : ce qui en fit couler du ſang, ajoute la même hiſtoire. Rien n'eſt plus ridicule ; mais cet uſage déja ancien ne s'en obſerve pas moins.

L'EFFIGIE portoit jadis l'habit Suiſſe ; mais les Suiſſes ſe fâcherent, il fallut l'habiller d'une ſouquenille. Ne diroit-on pas que l'on ajoute foi

à ce miracle, d'après ce bucher qui ſe renouvelle chaque année? Tout le monde rit en voyant ce coloſſe d'oſier, qu'un homme porte ſur ſes épaules, & auquel il fait faire des révérences & des courbettes, devant toutes les Vierges de plâtre qu'il rencontre. Le tambour l'annonce; & dès qu'on met la tête à la fenêtre, ce coloſſe ſe trouve de niveau à l'œil du curieux. Il a de grandes manchettes, une longue perruque à bourſe, un poignard de bois, teint en rouge, dans ſa *dextre*; & les ſoubreſauts qu'on imprime au mannequin ſont tout-à-fait plaiſans, ſi l'on conſidere que c'eſt un ſacrilege que l'on fait danſer ainſi.

Les uſages les plus conſtans ne forment donc qu'un tableau très-équivoque de la véritable croyance d'un peuple: c'eſt le plus ſouvent un ſpectacle pour la populace, & rien de plus.

Nos plus majeſtueuſes cérémonies n'ont pas d'autre fondement. Ainſi l'on ſe ſert encore de la Ste. Ampoule pour oindre nos Rois. Perſonne dans l'aſſemblée, ne croit aſſurément qu'elle ſoit deſcendue du Ciel au bec d'une Colombe. Perſonne ne croit à la guériſon miraculeuſe des écrouelles, par l'impoſition & l'attouchement des mains royales. Cependant l'on ſe ſervira toujours

de la petite phiole ; & les Monarques toucheront toujours les écrouelleux ſans les guérir.

QUE de faits pareils chez les voyageurs ont donné lieu parmi nous, aux aſſertions les plus fauſſes ! Rien de plus trompeur que les cérémonies publiques, lorſqu'on ne rapproche pas de l'eſprit de leur inſtitution, l'eſprit qui regne quelques ſiecles après.

ON promenera donc encore *le Suiſſe de la rue aux Ours*, pour le plaiſir & la récréation des petits Savoyards que cela amuſe beaucoup. Ils l'accompagneront dans toutes les rues, en riant & danſant ; & dans la joie de leur cœur, ils attendront pour le ſoir les fuſées & les pétards, qui doivent crever avec exploſion dans les flammes du bucher.

AUTREFOIS ce même peuple a vu brûler le Suiſſe iconoclaſte en réalité, & s'en eſt réjoui de même. Cette juriſprudence de nos ayeux eſt un peu changée & adoucie ; ce qui prouve qu'il vaut mieux encore voir jetter au feu le mannequin que l'homme ; mais quand ne brûlera-t-on plus le mannequin ?.... Je n'en ſais rien.

SAVOYARDS.

. . . . . Ces honnêtes enfans,
Qui de Savoye arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement eſſuye
Ces longs canaux, engorgés par la ſuie.
Volt.

Ils ſont ramoneurs & commiſſionnaires, & forment dans Paris, une eſpece de confédération qui a ſes loix. Les plus âgés ont droit d'inſpection ſur les plus jeunes; il y a des punitions contre ceux qui ſe dérangent : on les a vus faire juſtice d'un d'entr'eux qui avoit volé; ils lui firent ſon procès & le pendirent.

Ils épargnent ſur le ſimple néceſſaire, pour envoyer chaque année à leurs pauvres parens. Ces modeles de l'amour filial ſe trouvent ſous les haillons, tandis que les habits dorés couvrent les enfans dénaturés.

Ils parcourent les rues depuis le matin juſqu'au ſoir, le viſage barbouillé de ſuie, les dents blanches, l'air naïf & gai : leur cri eſt long, plaintif & lugubre.

La rage de mettre tout en *régie* en a formé

une du *ramonage de cheminées* : les régisseurs ont classé ces petits Savoyards ; & l'on a vu dans des maisons neuves & blanches, tous ces visages basannés & noircis, qui étoient aux fenêtres, en attendant de l'ouvrage.

L'ÉTABLISSEMENT de la petite poste a fait tort aux Savoyards. Ils sont moins nombreux aujourd'hui, & l'on dit que leur fidélité, si longtemps éprouvée, commence à n'être plus la même ; mais ils se distinguent toujours par l'amour de leur patrie & de leurs parens.

IL est bien cruel de voir un pauvre enfant de huit ans, les yeux bandés & la tête couverte d'un sac, monter des genoux & du dos, dans une cheminée étroite & haute de cinquante pieds ; ne pouvoir respirer qu'au sommet périlleux ; redescendre comme il est monté, au risque de se rompre le col, pour peu que la vétusté du plâtre forme un vuide sous son frêle point d'appui ; & la bouche remplie de suie, étouffant presque, les paupieres chargées, vous demander *cinq sols*, pour prix de son danger & de ses peines. C'est ainsi que se ramonent toutes les cheminées de Paris ; & des régisseurs n'ont enrégimenté ces petits malheureux, que pour gagner encore sur leur médiocre salaire. Puissent ces ineptes & barbares entrepreneurs se

ruiner de fond en comble ; ainſi que tous ceux qui ont ſollicité des *privileges excluſifs* !

Ces Allobroges de tout ſexe & de tout âge, ne ſe bornent pas à être commiſſionnaires ou ramoneurs. Les uns portent une vielle entre leurs bras, & l'accompagnent d'une voix nazardé. D'autres ont une boîte à marmotte, pour tout tréſor. Ceux-ci promenent la lanterne magique ſur leurs dos, & l'annoncent le ſoir au moyen d'une orgue nocturne, dont les ſons deviennent plus agréables & plus touchans, parmi le ſilence & les ténebres. Les femmes étalant leur étonnante fécondité, ſous le maſque de la laideur, vous montrent des enfans, & dans leur hotte, & pendus à leurs mammelles, & ſous leur bras, ſans compter ceux qu'elles chaſſent devant elles ; le tout pour attirer les aumônes : dégoûtantes, maigres, noires, & paroiſſant âgées ; elles ſont toujours groſſes & à pleine ceinture.

Les vielleuſes des boulevards portent ſur une gorge ſouillée un large cordon bleu, qui quelquefois à ſervi à une majeſté. Ce cordon déchu leur ſert de bandouliere. Ainſi les marques de dignité périſſent ou retournent à leur véritable emploi.

Nous voilà sur les boulevards, où une foule de travailleurs, comme l'a dit un Poëte :

Vient de cette belle route à grands coups de massue,
En cailloux incrustés, parqueter l'étendue.

Jettons un coup-d'œil sur les tréteaux qui attirent la foule, parce qu'on n'y paye que trente sols.

TRETEAUX DES BOULEVARDS.

Nicolet a gagné sur ces tréteaux cinquante mille livres de rente; & son frere qui a fait long-temps le même métier, a mal fait ses affaires. C'est ainsi que le Cardinal de Richelieu & le Cardinal Mazarin eurent des freres qui vécurent obscurément sous la pourpre, & qui n'ont laissé aucune trace dans l'histoire.

Taconnet a fait une partie de la fortune de Nicolet, & il est mort néanmoins à la charité. *Volanges* enrichit les *Malteres* & ne s'enrichit pas lui-même. *Audinot* calcule paisiblement dans son sallon, tandis que ses petites actrices lui gagnent de l'argent : *sic vos non vobis.* Le boulevard ressemble là-dessus, au reste du monde;

mais voici ce qui heureuſement ne reſſemble plus.

LA, on met dans la bouche de petites filles, encore dans l'enfance, des obſcénités choquantes; & rien ne révolte plus que d'entendre les expreſſions du libertinage paſſer par de ſi jeunes organes. Jamais peuple, que je ſache, n'a offert ce genre de corruption.

SI quelque ami des mœurs préſentoit à ces théatres des piéces régulieres, honnêtes, d'une gaieté décente, qui croiroit que deux comédiens nommés juges & cenſeurs auroient le crédit d'en interdire la repréſentation? Les comédiens du Roi ordonnent que les piéces repréſentées ſur ces tréteaux ſoient ordurieres & plattes, parce que leurs privileges s'étendent, diſent-ils, juſqu'à défendre à tous autres comédiens de jouer des pieces morales & honnêtes. Ainſi, par reſpect pour des prérogatives auſſi inſenſées qu'imaginaires, l'on ne doit verſer au peuple que du poiſon groſſier: ils mettent en pratique cette rare théorie. La ſaleté reçoit ſon paſſeport; ce qui a une ombre de morale eſt arrêté; & voilà ce qu'on voit chez un peuple ſoi-diſant policé.

QUOI! malheureux Welches! Voilà un théa-

tre tout dreſſé, & vous défendez à un auteur d'y produire une piece telle qu'il l'aura conçue; vous accueillez la ſottiſe & repouſſez le talent! Eh! pourquoi exigez-vous qu'il faſſe ſa piece ridicule & déteſtable au lieu de la faire raiſonnable & riante?

On ne croira pas un jour que de telles abſurdités ayent pu avoir lieu, ni que l'on ait autoriſé la bouffonnerie groſſiere & proſcrit toute intention comique. Qu'importe le local? Les pieces dans tous les ſiecles n'ont elles pas formé les ſpectateurs.

Enfin, ces petits ſpectacles ſont des lieux de proſtitution précoce, & l'on voit chez ces farceurs l'étalage ſcandaleux de toutes les dévergondées. Tandis que tous les théatres décens ſont fermés à neuf heures; ces théatres immodeſtes ſont ouverts la nuit.

Si le moyen d'enchainer nos paſſions eſt de les abandonner à elles-mêmes, nous touchons aux loix de Lycurgue.

ENFANS DEVANT LEUR PERE.

RIEN n'étonne plus un étranger que la maniere leſte & peu reſpectueuſe avec laquelle un fils parle ici à ſon Pere. Il le plaiſante, le raille, ſe permet des propos indécens ſur l'âge de l'auteur de ſes jours; & le pere a la molle complaiſance d'en rire le premier: la Grand-mere applaudit aux prétendues gentilleſſes de ſon petit fils.

ON ne ſauroit diſtinguer le pere de famille dans ſon propre logis: on le cherche; il eſt dans un coin, cauſant avec le plus humble & le plus modeſte de la ſociété. S'il ouvre la bouche, ſon gendre le conterdit, ſes enfans lui diſent qu'il radotte, & le bon homme qui auroit envie quelquefois de ſe fâcher, ne l'oſe pas devant ſa femme: elle ſemble approuver les impertinences de ſes enfans.

UN pere appelle ſon fils *Monſieur*, ne le tutoye point; & le petit Bourgeois a l'imbécillité d'imiter en ce point le grand Seigneur.

CE ſingulier & déplorable abus vient de la coutume de Paris. Elle a ôté aux hommes ce

que le droit Romain leur attribuoit : les femmes en vertu de la loi deviennent preſque maîtreſſes. La ſource de tout le mal, ſi l'on y prend garde, eſt donc dans nos loix civiles, & dans notre coutume qui accorde trop aux femmes.

Qu'un homme ſe marie, qu'il perde ſon épouſe, le voilà ruiné : les enfans viendront demander le bien de leur mere, pourſuivront leur pere en juſtice, le réduiront à la mendicité : les loix conſacreront les indignes pourſuites des enfans, & perſonne ne trouvera extraordinaire ce mépris de l'autorité paternelle. Comment a-t-on pu annuller à ce point le pouvoir du chef de la famille.

Souuent donc la vie d'un Bourgeois ſe paſſe à être tyranniſé par ſa femme, dédaigné par ſes filles, bafoué par ſon fils, déſobéi par ſes domeſtiques, nul dans ſa maiſon : il eſt un modele de patience ſtoïque ou d'inſenſibilité.

ÉGOISME DES CORPS.

LEs corps ſont devenus opiniâtres, entêtés, & prétendent s'iſoler au milieu des rapports de la machine politique : tout corps aujourd'hui ne ſent que l'injuſtice faite à un de ſes individus ; & regarde comme étrangere à ſes intérêts, l'oppreſſion du citoyen qui n'eſt pas de ſa claſſe.

LE Militaire rit des coups qui tombent ſur l'homme de robe ; l'homme de robe voit avec indifférence le prêtre qui s'avilit ; le prêtre croit pouvoir exiſter indépendamment des autres états ; & l'orgueil non moins que l'intérêt a diviſé des profeſſions qui ſe touchent, qui ont entre elles les plus grands rapports ; de ſorte que le procureur & l'huiſſier ſe regardent comme de deux caſtes différentes. Le notaire & le greffier s'eſtiment réciproquement l'un au-deſſus de l'autre.

JE ne ſais même ſi le vinaigrier viſite le marchand de vin, & ſi le papetier n'attend pas que le libraire faſſe les premiers pas. Avoir une occupation différente de ſon voiſin eſt un titre pour

pour ſe moquer de lui : perſonne ne ſonge que ces différens travaux ſont liés enſemble & portent à la maſſe des connoiſſances, un trait de lumiere : la ſcience eſt une, & toutes les découvertes ne tendent qu'à diminuer l'ignorance de l'homme.

LUXE, BOURREAU DES RICHES.

L'On juge des objets, non ſur leur bonté réelle, mais ſur leur rareté. On dédaigne trop dans les arts les beautés ſimples : on veut ſans ceſſe retoucher l'ouvrage de la Nature ; & de frivoles ornements l'alterent & la rendent méconnoiſſable. Delà le caprice qui varie inceſſamment les formes. Les goûts ne ſont pas ſatisfaits, mais amortis ; & au lieu d'une variété piquante, des bizarreries ſomptueuſes n'amenent que le dégoût. Et voilà pourquoi tout change ; les modes, les parures, les uſages, l'idiôme, ſans raiſon & à tout moment. Les hommes opulens ſont bientôt réduits au malheur de ne plus rien ſentir. Leurs ameublemens ſont une décoration changeante, leurs habillemens une ſervitude journaliere, leurs repas une parade, & le luxe les tourmente, je crois, comme le beſoin tourmente l'indigent. C'étoit bien la peine de lui tout enlever !

J'ÉTOIS assis ces jours derniers, à la table d'un homme opulent; il soupiroit. Qu'avez-vous, lui dis-je ? Vous n'êtes point malade; vous n'avez à craindre ni le présent ni l'avenir. Votre femme, vos enfans sont en bonne santé; aucun malheur ne les menace : il ne me dit mot. Il me présenta un fruit d'une rare beauté. Je l'ouvris; un ver en rongeoit le cœur : & moi aussi, me dit-il, un ver me ronge, mais ce ver est invisible : je ne pus en savoir davantage.

CE qui tourmente les riches à Paris, c'est peut-être l'enchaînement de leurs folles dépenses : ils vont toujours plus loin qu'ils ne veulent. Le luxe a pris des formes si horriblement coûteuses qu'il n'y a point de fortune pour ainsi dire, qu'il ne vienne à bout de miner. Jamais siecle n'a été plus prodigue que le nôtre. On consomme ses revenus entiers, on dévore ses capitaux, on étale une surabondance scandaleuse, on veut effacer son voisin, & pour se soutenir dans un état forcé, on a recours à des ressources qui devroient rendre les richesses odieuses.

QUOI ! ne sauroit-on manger & faire bonne chere, sans avoir un service couteux, que le faux pas d'un laquais peut réduire en pous-

ſiere? Faut-il que la vaiſſelle ſoit de l'orfevre à la mode, & qu'on refonde tous les ans ſon argenterie? Faut-il un maître d'hôtel tout galonné pour tenir une ſerviette derriere votre fauteuil, & qui vous ruine pour vous bâtir des deſſerts auxquels on ne touche preſque pas? Faut-il pluſieurs laquais pour être plus mal ſervi que s'ils étoient réduits à un petit nombre? Faut-il trente chevaux pour aller ſouper en ville deux fois la ſemaine?

QUELLE eſt cette extravagance de l'imagination? Elle n'eſt que puérile: & c'eſt cependant pour ces miſeres là, que ſe commettent toutes les baſſeſſes qui aviliſſent l'homme, & la multitude des petits crimes qui ne laiſſent pas les riches en paix avec eux mêmes.

APICIUS ne pouvoit nommer tous les animaux qui couvroient ſa table, raſſemblés des quatre coins de l'univers. C'étoit ſon eſclave qui goûtoit le morceau que la perte d'appetit l'empêchoit de ſavourer. Il fut obligé de s'empoiſonner, car en réviſant ſes comptes, il trouva qu'il n'avoit plus que ſoixante mille écus pour vivre: il craignit de mourir de faim.

DE LA LANGUE DU MONDE.

LA langue du monde eſt la langue des complimens ; mais on y oublie celle qui exprime quelque ſentiment. Les mots y ſont bien ; on les prodigue même ; mais ils n'ont point de ſens. On parle enfin comme on s'habille, avec un certain luxe agréable, mais vuide & ſuperflu.

LES indifférens s'épuiſent tellement en proteſtations, en aſſurances de ſervices, que l'ami ſe trouve réduit à ne dire qu'un mot, pour n'être pas confondu avec eux.

LE monde polit plus qu'il n'inſtruit. Il ne faut point être dans ſon tourbillon, pour bien le connoître & ſur-tout pour l'apprécier. Voulez-vous être ſpectateur ? placez-vous à une certaine diſtance. C'eſt ainſi que pour bien voir la marche d'un régiment, il ne faut point porter le fuſil, mais être ſur la ligne où il défile.

DANS le monde il n'y a que deux claſſes d'hommes. Les uns ſongent à leurs affaires, & les autres à leurs plaiſirs : les uns ſe tuent à travailler, les autres à jouir.

LES gens du monde, quand ils voyent qu'ils ne peuvent avoir de l'eſprit, témoignent hautement que c'eſt par leur propre choix, qu'ils n'en ont point.

TON DU MONDE.

LA ſociété à Paris a ſes loix particulieres, indépendantes de toute autre, & qui contribuent à l'agrément de tous ceux qui la compoſent. La ſageſſe & la vertu ſont reſpectables; mais elles ne ſuffiſent pas toujours pour anéantir certains défauts, deſtructeurs de la noble & décente familiarité qui doit régner entre les honnêtes gens.

QUELQUEFOIS on pouſſe ſon avis trop loin, & d'autant plus à tort que l'on a raiſon. Quoiqu'on ait droit de dédaigner, on dédaigne avec trop d'appareil. On veut ſubjuguer l'opinion de ſon voiſin parce qu'on eſt rempli de ſon idée; & comme l'homme vertueux néglige ces petits devoirs, dautant plus que ſa conſcience ne lui en fait aucun reproche & qu'ils fonde ſa conduite ſur les grands principes qui dirigent ſa vie, il eſt bon d'inſtituer ces regles fines & fixes, qui, comme des entraves ſalutai-

res, arrêtent le bond trop impétueux de la vanité & de l'orgueil même légitime.

AINSI l'air, le ton, le geſte, l'accent, le regard, ſont aſſervis à des uſages que l'on doit reſpecter, & ces formalités reçues enrichiſſent le plaiſir d'être enſemble au lieu de le détruire.

ON a fort bien dit, que l'homme ſenſible eſt toujours un homme poli. On peut être gauche, marcher mal, s'aſſeoir mal, ſe moucher de travers, renverſer des ſieges, danſer comme un philoſophe, & bleſſer même le petit chien; mais la bonté du cœur, l'affabilité naturelle ſe diſtingueront toujours à travers l'ignorance du coſtume & des coutumes; & c'eſt cette affabilité qui conſtitue par-tout & même à Paris la vraie politeſſe.

MAIS on s'imagine en même temps, que ce don de plaire peut tout remplacer. On ne craint plus de rougir, pourvu que les manieres n'ayent rien que de gracieux, l'eſprit rien que d'ingénieux; les raiſonnemens, rien que de captieux. Sous un certain maſque de bienſéance on juſtifie en d'autres termes, l'art de ramper & de s'enrichir baſſement: on donne à pluſieurs ſortes d'aviliſſement des noms pompeux: on appelleroit volontiers ſervir l'état, la ſervitude

auprès des grands; & bientôt on voudra nous persuader que le métier cupide de courtisan, est le métier le plus glorieux.

DÉJA même l'on fait entendre qu'il est une fourberie nécessaire; qu'un honnête homme n'est bon à rien; que la probité est une nuance de bétise; & que dans un siecle corrompu, il n'y a que l'or qui puisse dédommager de l'absence des vertus. Enfin on commence à faire entendre... mais je ne dois pas tout dire.

TON DU GRAND MONDE.

DANS le grand monde, on ne rencontre point de caracteres outrés. Les ridicules y sont adoucis, & les préjugés (quoique subsistans,) semblent se dissiper pour tout le temps que l'on est ensemble.

UNE noble familiarité y déguise avec adresse l'amour propre; & l'homme de robe, l'évêque, le militaire, le financier, l'homme de Cour semblent avoir pris quelque chose les uns des autres: il n'y a que des nuances & jamais de couleur dominante. On distingue les professions,

mais elles ſont fondues & ne ſe montrent point oppoſées.

C'EST là que la ſociété eſt par excellence un véritable concert. Les inſtrumens ſont d'accord; les diſſonances y ſont exceſſivement rares, & le ton général rétablit bientôt l'harmonie.

LA confiance, l'amitié n'y regnent pas: les épanchemens de cœur y ſont étrangers; mais au défaut du charme de la cordialité, on y rencontre un certain échange d'idées & de petits ſervices qui rapprochent la maniere de voir & de ſentir, & qui mettent les hommes à l'uniſſon; avantage remarquable dans une ſociété où les prétentions ſont extrêmes, & où l'orgueil eſt terrible dès qu'il n'eſt plus voilé.

CE ſont les idées qui ſoutiennent l'eſprit; & pour avoir des idées, il faut avoir aſſemblé pluſieurs faits. L'eſprit naturel ne ſuffiroit pas aujourd'hui, parce qu'il faut être inſtruit, & traiter ſouvent des grands objets, ſur le ton de l'agrément & de la légéreté.

PLUSIEURS femmes ayant perfectionné leur eſprit, par le commerce d'hommes éclairés, réuniſſent en elles les avantages des deux ſexes, & valent mieux à la lettre que les hom-

mes célebres dont elles ont emprunté une partie des connoiſſances qui les diſtinguent. Ce n'eſt point un ſavoir pédanteſque, capable de décréditer toute connoiſſance; c'eſt une maniere propre d'oſer penſer & parler juſte, fondée ſurtout ſur l'étude des hommes.

MOLIERE, qui, dans ſes femmes ſavantes, en voulant frapper la pédanterie, a frappé le deſir de s'inſtruire, Moliere regretteroit d'avoir retardé les progrès des connoiſſances, s'il voyoit aujourd'hui les femmes qui ornent & parent la raiſon des graces du ſentiment.

EN général, à Paris, les femmes qui ont de l'eſprit, en ont plus que les hommes les plus ſpirituels; mais ces femmes là ne ſe rencontrent que dans le grand monde.

L'USAGE du monde dépend beaucoup de l'habitude: l'habitude ſeule vous fait diſcerner au premier coup d'œil mille convenances que toutes les belles leçons du ſavoir vivre ne vous apprendront pas; le ſot même par l'habitude a beaucoup d'avantages ſur l'homme d'eſprit. Celui-ci paroîtra décontenancé, lorſque l'autre ſera ſûr de ſon geſte, de ſon accent de ſes expreſſions; il ſaiſira avec juſteſſe & préciſion tout ce qui forme le commerce de la ſociété.

LORSQUE Mr. de Voltaire eſt venu à Paris en 1778, les hommes du grand monde, experts ſur ces matieres, ont remarqué qu'après une ſi longue abſence de la Capitale, l'écrivain renommé avoit perdu ce point juſte qui détermine l'empreſſement ou la retenue, l'enjouement ou la reflexion, le ſilence ou la parole, la louange ou le badinage. Il n'étoit plus d'accord, il montoit trop haut ou deſcendoit trop bas; il avoit d'ailleurs une éternelle démangeaiſon de paroître ingénieux à chaque phraſe; on voyoit l'effort, & cet effort dégénéroit en manie.

QUELQUES hommes dans le grand monde ſe mettent à l'ombre de leurs dignités, pour cacher leur inſuffiſance : ils ſe dérobent derriere leurs titres. Il n'y a point de lieu néanmoins où il ſoit plus aiſé de ſe faire pardonner la nullité d'eſprit; tant les formes, les manieres, le ton & la langue qu'on y a adoptés ſont venus au ſecours de ceux qui ont le malheur d'en manquer.

CIVILITÉ.

CE n'eſt plus que chez le petit Bourgeois, que l'on emploie ces cérémonies faſtidieuſes, & ces façons inutiles & éternelles qu'il prend encore pour des *civilités*, & qui fatiguent à l'excès les gens qui ont l'uſage du monde.

ON ne vous fait plus mille excuſes de vous avoir donné *un ſi mauvais repas*; on ne vous preſſe plus de *boire*; on ne tourmente plus ſes convives, pour leur prouver *qu'on ſait recevoir ſon monde*; on ne vous prie plus de *chanter*; on a renoncé à ces uſages ſots & ridicules, ſi familiers à nos ancêtres, malheureux proſélytes d'une coutume gênante & contrariante, qu'ils appelloient *honnêteté*.

LA Table étoit pour eux une arêne, où les aſſiettes renvoyées, faiſoient ſans ceſſe le tour, juſqu'à ce que venant à ſe rencontrer dans un choc impétueux, elles ſe briſoient ſous les mains civiles qui s'efforçoient de les paſſer à leurs voiſins. Pas un moment de repos; on ſe batailloit avant le repas & pendant le repas, avec une opiniâtreté pédanteſque; & les ex-

perts en cérémonies applaudiſſoient à ces puérils combats.

LES Demoiſelles, droites, ſilencieuſes, immobiles, corſées, buſquées, les yeux éternellement baiſſés, ne touchoient à rien ſur leurs aſſiettes ; & plus on les preſſoit de manger, plus elles comptoient donner une preuve anthentique de tempérance & de modeſtie, en ne mangeant pas.

AU deſſert elles étoient obligées de chanter ; & le grand embarras étoit de pouvoir chanter ſans pleurer, & de répondre aux louanges qui peuvoient ſans regarder ceux qui les leur adreſſoient.

AUJOURD'HUI les Demoiſelles mangent, & ne chantent plus, jouiſſent d'une liberté décente, regardent autour d'elles, parlent un peu moins que leurs meres, & d'un ton plus bas, & ſourient ſeulement au lieu de rire : elles n'ont que la contrainte qui ſied à leur âge, & qui réhauſſe l'innocence de leurs charmes.

LA vraie civilité a banni ces impertinentes politeſſes, ſi cheres à nos ayeux. Fondée ſur le bon ſens, elle n'embarraſſe point & ne paroît point gênée ; elle obéit aux circonſtances, ſe

plie ſans effort à tous les caracteres, ne s'appeſantit ſur rien, diſſimule ce qu'il faut diſſimuler; met à ſon aiſe autrui, & ne s'égare point, parce qu'elle ſuit, non des regles abſurdes, mais ce que lui dicte une bienveillance raiſonnée.

CETTE civilité peut même aujourd'hui ſe paſſer d'expérience, parce qu'on n'offenſe preſque jamais lorſqu'on ne veut pas offenſer, & ſur-tout lorſqu'on ne montre ni orgueil ſuffiſant, ni prétentions déplacées. Ces deux vices ne ſont pas détruits, il s'en faut; mais ils ne ſe montrent que rarement dans la ſociété.

LEGERES OBSERVATIONS.

LEs Pariſiens ſont fort ſujets à graſſeyer. Il y a plus, ils ne s'apperçoivent point de ce défaut dans leurs acteurs; & quand ceux-ci ne ſont pas gratifiés de cet heureux talent, ils l'acquierent au plus vite pour mieux plaire.

UN Pariſien a une peine infinie à mouiller deux L L, & ne peut jamais prononcer comme il faut: *bouillon*, *paille*, *Verſailles*.

LES Pariſiennes ſont maigres, & à trente ans n'ont plus de gorge : elles ſont au déſeſpoir quand elles commencent à groſſir, & boivent du vinaigre pour ſe conſerver la taille.

ON criaille dans les ſociétés de Province ; à Paris on parle bas. On appelle *Madame* toutes les femmes, depuis la Ducheſſe juſqu'à la vendeuſe de bouquets ; & bientôt on n'appellera plus les Demoiſelles que Madame, tant il y a de vieilles filles qui font équivoque.

ON donne le nom de Demoiſelles à toutes les filles qu'on ne tutoye pas ; les Demoiſelles commencent à aller dans le monde, ſans leur mere.

L'ART & le goût paroiſſent plutôt dans le déshabillé que dans la grande parure.

LES hommes à Paris commencent à ſe fâner à quarante ans.

TOUT ſe prend à crédit, ſans quoi le marchand ne vendroit pas. Il aime mieux s'expoſer à quelques pertes, que de ne pas vuider ſon magaſin ; il vend un peu plus cher, & paſſe en compte tout ce qu'il a perdu.

ON n'eſt point humilié à Paris par *un Mon-*

ſieur l'intendant, par ſon ſubdélégué, par le gouverneur, par le commandant de la Province, &c. On ne rencontre point Monſieur le préſident, Monſieur le procureur du Roi à la mine rogue & fiere ; les hommes y ſont égaux.

QUATRE hommes ſont toujours en ſimare ; mais on ne les rencontre nulle part, le chancelier, le premier préſident, le lieutenant civil & criminel.

QUAND on ſe rencontre face à face, avec un Prince du ſang, on le regarde fixement ſans le ſaluer, & on lui fait place par politeſſe : c'eſt un plus grand Seigneur que les Seigneurs ordinaires ; voilà tout.

LES événemens les plus extraordinaires n'occupent la Capitale que pendant huit jours. Les gens à talens qui abondent, ne ſont fêtés que dans un moment d'effervescence : le lendemain on paſſe à un autre heureux, qui met à profit l'éclair de cet enthouſiaſme.

QUICONQUE a un *Suiſſe* refuſe le payement à qui bon lui ſemble : on publie avec oſtentation que l'on eſt ruiné.

LES femmes ne tiennent plus en main ni

l'aiguille à coudre, ni l'aiguille à tricoter ; elles font du filet, ou brodent au tambour.

LES jolies femmes s'aſſocient à quelques perſonnes laides, afin qu'elles leur ſervent d'ombre.

LES meubles ſont devenus le plus grand objet de luxe ou de dépenſe : tous les ſix ans on change ſon ameublement, pour ſe procurer tout ce que l'élégance du jour a imaginé de plus beau. Il faut que les lits ſoient ſuperbes, que tous les appartements ſoient boiſés avec un vernis précieux & des baguettes en or.

ON foule des tapis de trente mille livres, dont l'uſage n'étoit autre fois que pour le marche-pied des autels.

ON ne voit plus de poutres dans les maiſons ; ce ſeroit une indécence affreuſe. Tous les appartements ſont percés, pour le conduit des ſonnettes ; c'eſt une ſcience à part : telle femme ſonne quand ſon mouchoir eſt tombé, afin qu'on le ramaſſe.

UN ſallon n'eſt pas habitable, s'il n'a ſeize ou vingt pieds de hauteur : les Bourgeois ſont mieux logés que n'étoient les monarques, il y a deux cens ans. Il n'y plus de tabourets

que

que chez le Roi & la Reine, les metteurs en œuvre & les cordonniers.

Le laquais d'un Seigneur porte la montre d'or ciselée, des dentelles, des boucles à brillans, & entretient une petite marchande de modes.

Je crois que l'inventaire de notre mobilier étonneroit fost un ancien, s'il revenoit au monde. La langue des huiſſiers priſeurs qui ſavent le nom de cette foule immenſe de ſuperfluités, eſt une langue très-détaillée, très-riche, & très-inconnue au pauvre.

Les femmes ne ſe mêlent plus du ménage, à moins qu'elles ne ſoient femmes d'artiſan.

Le ton du ſiecle a fort abrégé les cérémonies, & il n'y a plus gueres qu'un provincial qui ſoit un homme cérémonieux.

De toutes les coutumes antiques & triviales, celle de ſaluer lorſqu'on éternue eſt la ſeule qui ſubſiſte encore de nos jours.

On oſe preſque ſe vanter d'avoir un bon eſtomac, ce qu'on n'auroit pas oſé faire, il y a vingt ans. Les laquais ne s'en vont plus au deſſert & reſtent juſqu'à la fin du repas. On ne

l'alonge plus; il eſt plus court ; & ce n'eſt plus à table que l'on diſcourt en liberté, ni que l'on fait des contes amuſans.

JE ne conſeille pas à l'honnête homme qui n'a point de laquais, d'aller dîner dans une grande maiſon. Là on ne boit qu'à la diſcrétion des domeſtiques. A votre modeſte commandement, ils feront une pirouette ſur le talon & courront au buffet chercher à boire pour un autre. Bientôt la ſéchereſſe du goſier vous empêchera d'élever la voix : on n'interprétera pas mieux vos regards ſupplians, que vos demandes. Vous ſentirez le feu prendre à votre palais & vous ne pourrez plus goûter aucun des mèts qui ſeront ſur la table. Il faudra attendre la fin du repas pour vous humecter enfin d'un grand verre d'eau. Cette méthode a été imaginée pour donner une ſorte d'excluſion aux perſonnes qui n'ont pas de domeſtiques : c'eſt ainſi que les riches préſervent leur table d'une trop grande affluence.

LA plupart des femmes ne commencent à dîner qu'à l'entre-mèts.

L'AIR de cour eſt d'avoir comme les gens de lettres, une épaule plus élevée que l'autre.

Les hommes portent maintenant un très-gros diamant au col & n'en ont plus à leur montre.

Il n'y a qu'un homme abſolument délaiſſé, qui doive paſſer tout l'été à Paris.

Il n'y a plus d'homme ruſtique, mais le fat eſt encore commun.

Les femmes du rang le plus diſtingué, trichent quelquefois au jeu avec une tranquille audace : elles ont en même temps l'effroterie de dire à celui dont elles ont placé l'argent ſur une carte qui gagne, qu'elles n'ont pas mis. Comme cela arrive au jeu des princes, on ne peut ſe venger d'elles, qu'en publiant le fait le lendemain dans tout Paris. Elles font ſemblant d'ignorer le bruit qui court.

Le ton des femmes de qualité eſt devenu extrêmement fier, tandis que le ton des Seigneurs eſt honnête.

Un ouvrage en pluſieurs tomes n'eſt jamais lu à Paris, que quand la Province & l'étranger ont décidé ſon mérite.

Il n'y a rien de ſi rare que de trouver par-

mi nos moines un viſage de pénitent ; & les jeunes gens ont un air pâle & livide, qui ne vient pas toujours de débauche, mais du peu d'exercice.

Nos penſées deviennent ſi ſubtiles, qu'elles s'exhalent de maniere qu'il ne reſte rien : la chymie eſt la ſcience que l'on étudie le plus.

Les grands en général ont aujourd'hui l'eſprit auſſi vulgaire que le peuple même : ils dédaignent comme lui ce qu'ils ne ſentent pas, & ne s'occupent que de rapports puérils & miſérables.

Il eſt impoſſible à Paris d'avoir juſtice d'un grand : il obtient ſur le champ un arrêt du conſeil, & toute inſtruction ceſſe.

On appelloit autrefois les Evêques *révérends*, *revérendiſſimes* ; aujourd'hui, on les appelle *Monſeigneur*, & perſonne ne leur refuſe ce titre, quoiqu'on ſourie un peu tout bas en le leur appliquant : rien de plus curieux, que de voir deux Evêques ſe *monſeigneuriſer* avec une gravité ſoutenue.

Les princeſſes, les ducheſſes ſont d'un caractere plus uni, plus rond que les marquiſes,

les comteſſes & autres femmes de qualité, en général aſſez impertinentes.

C'EST en Province que l'on affecte de prendre les manieres & le ton de Paris; mais celui-ci eſt aiſé, facile, ſans gêne, & celui qu'on affecte ailleurs eſt lourd, peſant, uniforme.

CLE'ON appelle DAMIS ſon ami : c'eſt un homme dont il a fait la connoiſſance il y a vingt-quatre heures; auſſi quelqu'un diſoit: j'ai fait cette année trois cent ſoixante quatre amis : il étoit au trente-un Décembre.

TOUTES les villes du royaume s'inquiétent de Paris, autant par jalouſie que par curioſité. Paris ne s'embarraſſe d'aucune ville du globe, & ne ſonge qu'à ce qui ſe paſſe dans ſon ſein & à ce qui ſe fait à Verſailles.

ON entend parler de Lyon, de Bordeaux, de Marſeilles, de Nantes : on croit à l'opulence de ces villes, mais point à leurs amuſemens, à leurs plaiſirs, encore moins à leur goût. Le titre d'académicien de Province eſt un titre qui fait rire; & tel verſificateur qui ne fréquente que les caffés, hauſſera les épaules au nom d'un homme de mérite, qui lui paroîtra

ridicule, uniquement parce qu'il écrit en Province.

PARIS veut être le centre unique des arts, des idées, des ſentimens & des ouvrages de littérature, & cependant il n'eſt plus permis qu'aux ſots auteurs d'imprimer en France.

SIBARYTE.

JE te vois jeune Sibaryte! je te vois ſur un lit de fleurs. Tu défends à tes bras, le plus léger exercice; tu défends à ta penſée, la plus légere réflexion; tu ne veux autour de toi, que les plus riantes couleurs: les travaux de tes eſclaves doivent encore avoir des graces. Je ne t'envie pas tes jouiſſances; je voudrois prolonger pour toi cet état heureux; mais je redoute ce moment, où la douleur viendra te ſaiſir ſur ton lit de roſes. Ne la connoiſſant pas, ſon dard ſera cent fois plus acéré. Je te plains; tu n'as voulu ouvrir tes ſens qu'aux voluptés; tu n'a fait qu'ouvrir une porte plus large aux douleurs!

LA plupart des opulens Pariſiens, enfoncés dans leur ſallon, & ſe mirant dans leurs gla-

ces, ne communiquent pas avec le firmament ni avec le ciel étoilé. Ils regardent le Soleil ſans reconnoiſſance, ſans admiration, & à-peu-près comme le laquais qui les éclaire.

DU STYLE.

UNE diſpute familiere à Paris, c'eſt celle qui roule ſur le ſtyle. Chaque écrivain ne diſſimule pas qu'il préfere le ſien à tout autre; & cela ne doit pas étonner, pour peu que l'on réfléchiſſe à la maniere dont ſe forment nos idées.

EN quelque langage que ce ſoit, les mots ne répondent que très-imparfaitement aux idées, ſur-tout aux idées morales, combinées ou réfléchies. L'image qui ſe forme en notre cerveau eſt vive & nette; & quand nous voulons la tranſmettre ſur le papier, nous choiſiſſons les mots qui nous ſont les plus familiers, & qui nous paroiſſent les plus expreſſifs; mais ces mots ſont plus bornés que les penſées & que les images. Le lecteur, faute d'être au ſens fixé à ſon juſte point, par celui qui a mis en avant ſa maniere & ſon expreſſion, trouve du vague dans tout ce qu'il n'a pas écrit: ainſi l'imagination

du lecteur part, & va plus loin que la penſée de l'Auteur; il crée ſoudain d'autres termes, pour rendre ce qu'il ajoute à la penſée de l'écrivain; il eſt mécontent de ſon expreſſion, parce qu'il ne l'auroit pas employée; & il y ſubſtitue ſa propre maniere de concevoir & de peindre.

Le lecteur prête toujours au livre, ſoit à tort ſoit avec raiſon, & exige pour ainſi dire, que l'Auteur ait rendu ſa propre idée : il ne lui permet pas la tournure d'une phraſe qui choque ſa tournure habituelle; il blâme parce qu'on n'a pas fait ce qu'il auroit fait; il blâme encore parce qu'il a apperçu le tableau ſous un tout autre point de vue; il blâme enfin, parce qu'il a une couleur favorite qu'il cherche par-tout, & qu'il ne trouve pas autant qu'il le deſireroit.

Comme il n'y a point d'Auteur au monde, qui ne retouchât & ne changeât le ton & la maniere de ſon confrere, il ne doit pas ſe formaliſer ſi l'on trouve à reprendre à ſon ſtyle; chacun ayant ſa maniere d'écrire, qu'il lui eſt tout auſſi impoſſible de changer, que ſon geſte & ſa démarche.

Pourquoi tel mot expreſſif, harmonieux, néceſſaire, eſt il tombé dans l'oubli, tandis que

tel autre aura reçu l'exiſtence ſans raiſon, & fera fortune, ſans avoir d'autre mérite que ſa nouveauté? Pourquoi ne reſſuſciteroit-on pas telle expreſſion vieillie? Quoi! l'écrivain ne pourra pas faire de la langue, ce que l'ouvrier fait de l'inſtrument, qui obéit à la main qui le guide? Le ſtyle le plus fort eſt toujours le meilleur; & l'expreſſion la plus nette eſt celle que l'on doit employer de préférence.

Il y a dans les langues quelque choſe d'intellectuel; car toutes les figures étant arbitraires, l'on devine encore plus que l'on n'entend. Voilà pourquoi le ſtyle chargé de trop de mots, laiſſe l'ame dans l'inaction. Mettre en jeu l'imagination, & ne la point raſſaſier; voilà l'art d'écrire.

Aujourd'hui la forme d'un livre l'emporte ſur le fond. On ne parle que de l'arrangement des paroles, du choix, de l'élégance des termes, de l'arrondiſſement des phraſes, de leur cadence: on n'entend que ces mots; *c'eſt mal écrit*: & le ſens, la vérité, la juſteſſe des idées, ne ſont point trouver grace devant des lecteurs délicats ou plutôt ſuperficiels.

Le ſtyle à la mode, le ſtyle académique, eſt celui qui affecte d'être précis, qui rafine les

idées & les expreſſions ; qui met de l'eſprit à tout propos ; qui, loin d'être naturel, ſent la gêne & la recherche : peiné, fin, compaſſé, il viſe conſtamment à l'épigramme, il eſt fort en vogue chez quelques Auteurs depuis quinze à vingt ans : il proſcrit les images, les métaphores ; il évite ſagement l'enflure ; mais il devient quelquefois louche & flegmatique. Ce ſtyle eſt toujours un peu froid ; il comporte de petites idées, & tue les grandes.

CETTE maniere étroite, quoiqu'ingénieuſe, ne fera pas fortune, j'oſe le prédire. Il faut au lieu de tant de fineſſe & d'eſprit, de la grace, de la naïveté, de la facilité & du bon ſens, pour ſe faire lire long-temps. Tout Auteur qui n'a point de naturel, n'aura jamais le ſuffrage de la multitude.

UN bon ſtyle, comme celui de Jean-Jacques & de l'Abbé Raynal, mâle, clair, ferme & ſimple, eſt ſemblable à la baguette de Moïſe, changée en ſerpent. Ce ſtyle dévore & anéantit tous les ſtyles inférieurs, ainſi que le ſerpent dévora les coulœuvres Egyptiennes.

STYLE DES HOMMES DE COUR.

ON s'eſt aviſé depuis peu de vanter le ſtyle des hommes de cour, comme le ſtyle par excellence, & même de le propoſer pour modele. Je ne crois pas qu'il puiſſe jamais ſubir l'épreuve de l'impreſſion. Il eſt ſimple, dira-t-on : d'accord ; mais pourquoi le ſtyle des gens de cour eſt-il ſimple ? Par une bonne raiſon ; parce qu'il ne s'y montre jamais de paſſions. Elles ont perdu dans ce pays, non ſeulement leur expreſſion ; mais juſqu'à leur accent. Tout eſt uniforme, parce que tout travaille derriere la tapiſſerie. Il faut paroître ſerein lorſqu'on brûle d'ambition, calme lorſqu'on eſt dévoré des feux de la vengeance. L'œil fixe ſon ennemi avec tranquilité. Point de couleur, prononcée même légérement. On évite juſqu'au ton de l'indifférence qui pourroit marquer & dire quelque choſe.

OR, malgré les éloges prodigués à ce prétendu ſtyle, il n'eſt point convenable à l'homme de lettres, qui eſt par eſſence l'homme paſſionné, parce qu'il faut qu'il ſe pénetre, qu'il ſe tranſporte, pour faire repaſſer dans les autres les ſentimens qu'il veut, ou plutôt qu'il doit leur donner ; qu'il ne craigne point de pécher par un excès de cha-

leur ; on n'en a jamais trop pour annoncer la vérité. Ce qu'on appelle *déclamation* devient même néceſſaire, puiſque ce n'eſt que de cette maniere que l'on émeut la multitude : or, l'eſſentiel eſt de lui faire épouſer vos idées. Soyez concis, laconique, compaſſé, elle ne croira pas à vos ſentimens. Elle aime à voir le flot la frapper à pluſieurs repriſes, & c'eſt ainſi qu'on l'entraîne.

J'AIME l'innovateur en fait de ſtyle ; il remplit la langue de termes & de tours vigoureux. Je n'entends point ici la création de mots nouveaux. J'entends une ſignification neuve, donnée à telle expreſſion, des mouvemens plus précipités, des termes creuſés & approfondis, un langage pittoreſque ; celui-ci nous trouve toujours éveillés & ſenſibles.

DE CEUX QUI PARLANT BIEN, *ÉCRIVENT MAL.*

CETTE facilité ſinguliere que les grands ont à parler leur langue, vient du commerce fréquent du monde, & de l'aſſurance qu'ils ont dans tout ce qu'ils font. Ils n'ont aucune con-

noiſſance des regles; l'uſage y ſupplée; la routine leur tient lieu d'études; mais quand ils prennent la plume, leur inſuffiſance eſt à découvert, leur ſtyle révolte les étrangers mêmes, & il eſt de fait qu'à la cour de Londres, de Pétersbourg & de Vienne, on poſſede mieux la grammaire de la langue françoiſe, qu'à la cour de Verſailles.

On ne conçoit pas aiſément toute la diſtance qui ſe trouve entre bien parler & bien écrire, tel homme parle très-bien, vous rend attentif par le choix & la netteté de l'expreſſion; s'il écrit, il eſt lâche & vuide; tel autre ne forme point ſes phraſes en parlant, les acheve encore moins; mais il penſe fortement, & la préciſion énergique de ſon ſtyle, quand il écrira, vous fera rêver.

Je n'ai jamais pu définir un Auteur de ma connoiſſance, clair, rapide & chaud quand il converſe; obſcur, lourd, embarraſſé quand il écrit. C'eſt qu'il parle avec ſes amis d'abondance de cœur; & quand il eſt à ſon bureau, il ſonge au public, il en a peur, il ne le traite pas comme ſes amis; il a recours à l'art; il ſe fatigue beaucoup pour écrire mal. S'étant mis en tête que l'art d'écrire étoit prodigieuſement difficile, il fuit la maniere aiſée qui lui eſt naturelle, pour

ſe jetter dans des combinaiſons recherchées où lui ſeul ſe reconnoît & s'entend.

L'HOMME qui parle le mieux à Paris, ſur tous les arts, & dont la converſation intariſſable n'eſt pas inférieure au ſtyle; l'homme éloquent qui vous échauffe dans ſon cabinet encore plus que dans ſes ouvrages; c'eſt Diderot.

PAIN DE POMME-DE-TERRE.

ATTENTIF à l'aliment des pauvres, dont le nombre doit effrayer, je ne paſſerai pas ſous ſilence la méthode d'un ami de l'humanité, qui, tandis que tant d'autres artiſans du luxe travaillent pour la table des riches, a ſongé à celle des indigens.

GRACES ſoient rendues à Mr. Parmentier. Qu'importe que ſa méthode ne ſoit pas nouvelle, qu'elle ſoit uſitée ailleurs? Il nous l'a fait connoître à nous qui en avions beſoin. Il a fait des expériences pour la *panification* des pommes de terre; & ſi le ſuccès, comme il s'en flatte, parvenoit à ſubſtituer en partie ce végétal, d'une culture facile & aſſurée, au froment, que les travaux & les ſueurs de l'homme payent ſi cher,

ce Phyſicien auroit fait une découverte infiniment utile, & donné un préſent inappréciable à la nombreuſe claſſe des néceſſiteux.

C'EST à Paris ſur-tout que l'on ſentiroit de quel prix ſeroit la reſſource d'une racine qui, ſe développant avec ſûreté, & bravant les accidens qui ravagent les moiſſons, deviendroit un remede à la diſette accidentelle du bled, & aux horreurs du monopole, encore plus funeſte.

LA ſubſiſtance du peuple (pour qui mon cœur s'intéreſſe ſpécialement), ne ſeroit plus livrée à la diſpoſition des élémens, & à la ſpéculation de l'avarice. La pomme de terre qui ne craint ni les gelées ni les grêles ni les orages ni les vents ni la pluie, s'offre également dans tous les terreins, pour ſe convertir en pain nourriſſant & ſavoureux.

PUISSE la manipulation en devenir auſſi aiſée que la culture! Cette ſubſtance farineuſe qui ſe propage ſans peine & ſans effort, au deſſus de la ſurface du ſol, l'emportera ſur le bled, qui ſi ſouvent trompe l'attente de l'homme, & échappe enſuite aux mains qui l'ont fait croître, pour ſervir d'objet de commerce à la cupidité la plus meurtriere.

J'ATTENDS donc avec empreſſement le ſuccès d'une méthode qui, ſimplifiée & rendue générale, donnera une perfection nouvelle à la *panification* de ces précieuſes racines. Ma reconnoiſſance particuliere éclatera envers ce nouveau Triptolême, qui aura mis la ſubſiſtance de la multitude, à l'abri de l'ardent monopoleur, & j'annoncerai tous les avantages que j'apperçois dans une découverte, que l'ignorance & la frivolité ont dédaignée avec cette hauteur dénigrante, qui caractériſe le ſiecle où j'écris.

POUR moi, je la regarde comme devant avoir la plus grande influence ſur l'homme, ſur ſa liberté & ſur ſon bonheur. Je ſuis ſur cette article, de l'avis de Mr. Linguet, ſi éloquent quand il a raiſon; je penſe comme lui, que le bled qui nourrit l'homme, a été en même tems ſon bourreau; je crois que la Chymie (la plus utile des Sciences), pourroit nous donner un pain moins chérement acheté, moins à la diſpoſition des grands propriétaires, de ces tyrans de la ſociété, leſquels protegent toujours les avides calculateurs, parce qu'ils partagent avec eux.

L'EXPÉRIENCE a prouvé qu'il étoit poſſible de fabriquer un pain d'une autre ſubſtance que de fleur de froment: c'eſt déja un grand point. Eh! qui pourroit demeurer indifférent ſur une pareille

pareille découverte, & ne pas voir les avantages immenſes qui en réſulteroient pour la félicité publique !

AUMONES.

ON faiſoit dans le Fauxbourg St. Germain, une collecte pour des pauvres malheureux qui avoient été incendiés. Ceux qui recueilloient les aumônes entrerent chez un particulier qu'on ſavoit fort riche : il les reçut au mois de Décembre dans une chambre froide ; & tandis qu'ils délioient les cordons de leur bourſe, le maître grondoit fort ſa ſervante de ce qu'elle avoit employé une allumette entiere pour allumer un fagot, qui attendoit la flamme ; lui montrant dans un recoin de la cheminée, des allumettes à demi-brûlées, & réſervées pour cet uſage.

LES collecteurs n'auguroient pas trop bien de la libéralité du maître qui faiſoit une telle ſemonce, lorſque celui-ci courant à une armoire ſecrete, en tira une ſomme telle qu'on n'en donne gueres en fait d'aumônes. Les collecteurs ne purent s'empêcher de lui marquer leur ſurpriſe, ſur-tout après les paroles qu'ils venoient d'entendre. *Meſſieurs*, leur dit l'homme bienfaiſant,

apprenez que c'eſt par de telles épargnes, que je me mets en état de faire de fortes charités aux pauvres.

LES aumônes qui ſe font à Paris ſont abondantes ; & que Dieu, auteur de tout bien, en ſoit loué ! Ces ames charitables font plus pour l'ordre & la tranquillité publique, que toutes les loix ſéveres & réprimantes de la Police. Sans ces bienfaiteurs le frein politique ſeroit briſé à chaque inſtant, par la rage & le déſeſpoir. Si la maſſe des calamités particulieres eſt diminuée, nous le devons à une foule d'ames céleſtes, qui ſe cachent pour faire le bien. Le vice, la folie & l'orgueil ſe montrent en triomphe : la tendre commiſération, la généroſité, la vertu ſe dérobent à l'œil du vulgaire, pour ſervir l'humanité en ſilence, ſans faſte & ſans oſtentation, & ſatisfaites du regard de l'Eternel.

SANS l'active charité qui multiplie les remedes, qui va porter les ſecours dans les greniers, qui ſurprend le malheureux ſur ſon grabat, qui le conſole, le fortifie, & lui apprend qu'il n'eſt pas oublié dans ſon infortune ſolitaire ; on trouveroit chaque jour des hommes expirés de faim ; le ſommet des maiſons regorgeroit de cadavres ; les crimes ſeroient cent

fois plus communs. La plus grande partie du repos de la ville eſt dûe à des cœurs ſenſibles, qui, tandis que les ordonnances puniſſent les délits, les préviennent, & ſervent l'état & les Rois, en ſoulageant la douleur & en appaiſant la plainte & le murmure. Ces hommes rares doivent être précieux à l'adminiſtration, qui perdroit peut-être ſa force coactive, s'ils ceſſoient le cours de leurs bienfaits. Honorons-les, rendons-leur tout le reſpect qu'ils méritent. On ne diſpute point le mépris ou l'indignation à un ſcélérat vil ou cruel. Pourquoi refuſer l'eſtime & la gloire aux bonnes & grandes actions? Pourquoi vouloir les anéantir, & contredire à l'homme la bonté naturelle? Ce ne ſera pas en la niant, que l'on entretiendra cette vertu innée. Les ſophiſtes ne pourront rien contre l'expérience. La cruauté dans l'homme eſt une vraie maladie. Celui qui compte pour rien les autres, eſt un être mal organiſé; & j'aime à croire qu'il eſt peu commun. La méchanceté naît d'une contradiction violente; & la compaſſion eſt une choſe ordinaire. Si nous aimons notre intérêt; nous chériſſons ſouvent auſſi l'intérêt de nos ſemblables. C'eſt même une paſſion dans la jeuneſſe; preuve que la nature nous a créés plutôt bons que méchans. L'on comptera plus d'actions généreuſes de la part d'un brigand,

que d'actes de dureté de la part d'un homme vertueux.

LA PAROISSE SAINT-SULPICE.

ON ne ſauroit auſſi donner trop d'éloges à l'ordre établi ſur la paroiſſe Saint-Sulpice, pour le ſoulagement des pauvres. Outre les aumônes pour les layettes, les mois de nourrice, les écoles gratuites, les apprentiſſages, les habillemens; on a trouvé le moyen de procurer du travail à ceux qui ſont en état de travailler, & d'apprendre des métiers à ceux qui n'en ſavoient pas.

C'EST un bel exemple propoſé aux autres paroiſſes de cette grande Capitale : car il ne ſuffit pas de ſupprimer la mendicité; il faut y ſubſtituer le travail. Rien de plus intéreſſant pour les hommes ſenſibles, que ce qu'on voit s'exécuter ſur cette paroiſſe. Si ces fondations utiles pouvoient ſe multiplier, on tariroit avec le temps les larmes de tous les infortunés; on les arracheroit à ce cruel abandon où la plupart ſont réduits, & à la néceſſité où pluſieurs ſe trouvent de s'avilir par des baſſeſſes.

Ces établiſſemens n'ont point les vices phyſiques des Hôpitaux ; & par une charité beaucoup mieux entendue, ils préviennent le déſeſpoir du pauvre, l'oiſiveté de l'enfance, les infirmités de la vieilleſſe.

Nous oſons offrir ce bel ordre d'adminiſtration, comme le plus propre à ſervir l'humanité ſans la dégrader, à la conduire ſans la révolter, & à la diriger avec douceur vers l'honnêteté, la droiture & le travail. Le culte religieux devient ſouverainement reſpectable, quand le lieu où l'on invoque l'Eternel, eſt le refuge des indigens, l'aſyle des foibles, la retraite des infirmes ; & devient pour tous un temple hoſpitalier.

BUREAU DES NOURRICES

ET DE LA RECOMMANDARESSE.

Les meres de Paris ne nourriſſent pas leurs enfans ; & nous oſons dire qu'elles font bien. Ce n'eſt point dans l'air de la Capitale ; ce n'eſt point au milieu du tumulte des affaires ; ce n'eſt point au milieu de la vie trop active ou trop diſſipée qu'on y mene, que l'on peut

accomplir tous les devoirs de la maternité. Il faut la campagne ; il faut une vie égale & champêtre, pour ne point ſe détruire, en donnant ſon lait à ſes enfans.

On voit donc arriver une grande quantité de nourrices qui viennent toutes offrir leurs ſeins mercenaires. Il n'étoit pas facile de remédier aux nombreux abus, qui réſultoient du trafic qui s'établiſſoit entre les parens & la mere qui ſe vendoit ; c'eſt ce qu'on a fait cependant avec beaucoup de ſageſſe, de prévoyance & de douceur.

Les Bureaux des Nourrices & de la recommandareſſe ſont le modele d'une direction éclairée, active, vigilante. Cet établiſſement ne mérite que des louanges ; & le mal que fait à la population une trop nombreuſe ſociété, a été réparé, pour ainſi dire, par ſa police ; tant l'ordre modifie cette étrange eſpece humaine, & ſupplée à la Nature !

On a vu le jardinier, c'eſt-à-dire, le gouvernement avoir ſoin de ſa graine, & s'occuper des générations futures.

Pourquoi ne rencontrons-nous pas un plus grand nombre de pareils établiſſemens ? Avec

quelle joie, quel tranſport n'offririons-nous pas le tribut de nos juſtes éloges, quand nous en trouverions une légitime occaſion !

LES PETITES FILLES.

DÈS qu'une petite fille ſait bégayer quelques ſons, elle reçoit parmi nous la première leçon de ſuffiſance & de coquetterie. Il n'y a rien de ſi ridicule que nos poupées de cinq à ſix ans. Ce ne ſont plus des enfans. Voyez-les dans les promenades publiques : dans les liens d'une parure pénible, elles ſe tracaſſent, ſe fatiguent pour imiter la marche, le regard, la contenance des grandes Dames. Voyez-les communiquer à leurs paniers plus grands qu'elles, le mouvement voyent faire à leurs meres. Combien ces abſurdités paroiſſent dangereuſes aux yeux de l'homme qui penſe? On diroit que ces petites & ridicules créatures ont dix-huit ans : on n'entend que ces mots : *tenez-vous droite* ; *voilà votre petit mari.* Qu'arrive-t-il ? qu'elles contractent l'art des grimaces & des graces factices ; parce que rien ne corrompt plus les graces naturelles, que ces impreſſions imprudentes & précoces.

LES MARMOTS.

PARIS eſt plein de jolis enfans, mais qui deviendront des hommes mauſſades. Quand je vois dans une maiſon, qu'on ſerre, qu'on embraſſe, qu'on étouffe de careſſes un enfant de ſix ans, à raiſon de quelques ſaillies, qui ſont au-deſſus de ſon âge; qu'on l'appelle *un prodige*; que le pere, la mere le regardent comme un être extraordinaire; je gémis ſur le pauvre petit innocent. Tandis que les louanges de ſes gentilleſſes fatiguent l'homme ſenſé, il plaint le ſort de cette jeune tête: & voici pourquoi.

LA trop grande ſoupleſſe de ſes fibres annonce leur affaiſſement prochain; elles ne réſiſteront pas à tout ce qu'on entaſſe dans ſon cerveau; il eſt trop tôt mûr, trop tôt développé; & l'enfant tant admiré, ſera un homme médiocre.

UN jeune enfant, plein de vivacité & de graces court au jardin, apporte une poire vermeille, fruit précoce: rempli de joie, il la donne à ſa mere, comme une rareté merveilleuſe; la mere y goûte, & dit; *ce fruit eſt trompeur, il ne vaut rien.* Un ſage diroit à ſon oreille: *pauvre mere abuſée, vous voyez l'image de votre fils!*

D'APRÈS les avis de Jean-Jacques Rouſſeau, on a reſtitué à l'enfance, cette liberté précieuſe, qu'elle tient de la Nature, & qui convient à l'eſſor des premieres années de la vie de l'homme. Mais on fait en même temps ce qu'il n'avoit pas recommandé. On aſſocie les enfans aux hommes faits; on leur donne la permiſſion de tout dire; on les invite au babil; on loue leur ton familier & indécent: ce qu'ils voient & ce qu'ils entendent, ne peut que répandre la plus grande confuſion dans leurs idées; & ces applaudiſſemens indiſcrets ne feront que les diſpoſer à l'orgueil de la fatuité, & à l'inſolence de la préſomption.

AUSSI, je crois remarquer que la génération qui s'éleve, a un caractere dénigrant, dédaigneux, froidement hautain. Le temps de la jeuneſſe eſt le temps de l'enthouſiaſme: ſi, au lieu de le reſſentir, elle veut juger & diſcuter, jamais elle ne connoîtra le charme profond des arts. En croyant perfectionner le goût, elle tombera dans la froideur & la ſéchereſſe; parce que la ſource de nos ſentimens tarit bien tôt; lorſque, rejettant l'inſtinct, nous voulons examiner de trop près la raiſon de nos jouiſſances.

LES HEURES DU JOUR.

LES différentes heures du jour offrent tour à tour, au milieu d'un tourbillon bruyant & rapide, la tranquillité & le mouvement. Ce ſont des ſcenes mouvantes & périodiques, ſéparées par des temps à-peu-près égaux.

A ſept heures du matin, tous les jardiniers, paniers vuides, regagnent leur marais, affourchés ſur leurs haridelles. On ne voit gueres rouler de carroſſes. On ne rencontre que des Commis de bureaux, qui ſoient habillés & friſés à cette heure-là.

SUR les neuf heures, on voit courir les perruquiers ſaupoudrés des pieds à la tête (ce qui les a fait appeller *merlans*), tenant d'une main le fer à toupet, & de l'autre la perruque. Les garçons limonadiers, toujours en veſte, portent du café & des bavaroiſes dans les chambres garnies. On voit en même temps des apprentifs écuyers, ſuivis d'un laquais, qui, montés ſur des chevaux, courent battre les boulevards, & font payer quelquefois aux paſſans leur malheureuſe inexpérience.

Sur les dix heures, une nuée noire des ſuppôts de la juſtice s'achemine vers le Châtelet & vers le Palais : vous ne voyez que des rabats, des robes, des ſacs, & des plaideurs qui courent après.

A midi, tous les agens de change & les agioteurs ſe rendent en foule à la Bourſe, & les oiſifs au Palais-Royal. Le quartier Saint-Honoré, quartier des Financiers & hommes en place, eſt très battu, & le pavé n'eſt rien moins que libre. C'eſt l'heure des ſollicitations & des demandes de toute eſpece.

A deux heures, les dîneurs en ville, coëffés, poudrés, arrangés, marchant ſur la pointe du pied, de peur de ſalir leurs bas blancs, ſe rendent dans les quartiers les plus éloignés. Tous les fiacres roulent à cette heure, il n'y en a plus ſur la place. On ſe les diſpute, & il arrive quelquefois que deux perſonnes ouvrent en même temps la portiere, montent & ſe placent. Il faut aller chez le commiſſaire pour qu'il décide à qui il reſtera.

A trois heures, on voit peu de monde dans les rues, parce que chacun dîne : c'eſt un

temps de calme, mais qui ne doit pas durer long-temps.

A cinq heures & un quart, c'eſt un tapage affreux, infernal. Toutes les rues ſont embarraſſées, toutes les voitures roulent en tous ſens, volent aux différens ſpectacles ou ſe rendent aux promenades. Les cafés ſe rempliſſent.

A ſept heures le calme recommence : calme profond & preſque univerſel. Tous les chevaux frappent en vain le pavé, du pied. La ville eſt ſilencieuſe, & le tumulte paroît enchaîné par une main inviſible. C'eſt en même temps l'heure la plus dangereuſe, vers le milieu de l'automne, parce que le guet n'eſt pas encore à ſon poſte; & pluſieurs violences ſe ſont comiſes à l'entrée de la nuit.

Le jour tombe, & tandis que les décorations de l'opéra ſont en mouvement, la foule des manœuvres, des charpentiers, des tailleurs-de-pierre regagnent en bandes épaiſſes, les fauxbourgs qu'ils habitent. Le plâtre de leurs ſouliers blanchit le pavé, & on les reconnoît à leurs traces.

A neuf heures du ſoir le bruit recommence. C'eſt le défilé des ſpectacles. Les maiſons ſont

ébranlées par le roulis des voitures, mais ce bruit eſt paſſager. Le beau monde fait de courtes viſites en attendant le ſouper.

C'EST l'heure auſſi où toutes les proſtituées, la gorge découverte, la tête haute, le viſage enluminé, l'œil auſſi hardi que le bras, malgré la lumiere des boutiques & des réverberes, vous pour ſuivent dans les boues, en bas de ſoie & en ſouliers plats : leurs propos répondent à leurs geſtes. On dit que l'incontinence ſert à préſerver la chaſteté ; que ces femmes *vulgivagues* empêchent le viol ; que ſans les filles de joie, on ſe feroit moins de ſcrupule de ſéduire & d'enlever de jeunes innocentes. Il eſt vrai que le rapt & le viol ſont devenus très-rares.

QUOIQU'IL en ſoit, ce ſcandale incroyable pour la province, ſe paſſe à la porte de l'honnête bourgeois, qui a des filles, ſpectatrices de cet étrange déſordre. Il leur eſt impoſſible de ne pas voir & de ne pas entendre, ce que ces femmes licencieuſes ſe permettent de dire. Et que deviendra le traité du Philoſophe ſur la pudeur ?

A onze heures, nouveau ſilence. C'eſt l'heure

où l'on acheve de ſouper. C'eſt l'heure auſſi où les cafés renvoyent les oiſifs, les déſœuvrés & les Rimailleurs à leurs manſardes. Les filles publiques qui vaguoient, n'oſent plus ſe montrer que ſur les bords de leurs allées, dans la crainte du guet, qui, a cette heure indue, *les ramaſſe* : c'eſt le terme uſité.

A minuit & un quart; on entend les voitures de ceux qui ne jouent pas & qui ſe retirent. La ville alors ne paroît pas déſerte; le petit bourgeois qui dort déja, eſt réveillé dans ſon lit, & ſa moitié ne s'en plaint pas. Plus d'un petit Pariſien doit ſa naiſſance à la bruſque commotion des équipages.

A une heure du matin, dix mille payſans arrivent, portant la proviſion des légumes, du fruit & des fleurs. Ils s'acheminent vers la Halle; leurs montures ſont laſſes & fatiguées; ils viennent de ſept à huit lieues.

LA Halle eſt l'endroit où jamais Morphée n'a ſecoué ſes pavots. Là, point de ſilence, point de repos, point d'entr'acte. Aux marayeurs ſuccédent les poiſſonniers, & aux poiſſonniers les coquetiers, & à ceux-ci les *détailleurs*; car tous les marchés de Paris ne tirent leurs denrées que de la Halle : c'eſt l'entrepôt univerſel.

La hotte, qui s'éleve en piramide, tranſporte tout ce qui ſe mange, d'un bout de la ville à l'autre. Dès millions d'œufs ſont dans des paniers, qui montent, qui deſcendent, qui circulent: &, ô miracle! il ne s'en caſſe pas un ſeul.

L'EAU-DE-VIE alors coule à grands flots dans les tavernes. Cette eau-de-vie eſt mêlangée d'eau; mais fortement aiguiſée par du poivre-long. Les forts de la halle, & les payſans s'abreuvent de cette liqueur; les plus ſobres boivent du vin. C'eſt un bourdonnement continu. Ces marchés nocturnes ſe paſſent dans les ténebres. On diroit voir un peuple qui fuit les rayons du ſoleil, & qui l'a en horreur.

LES commis de la marée ne voient jamais pour ainſi dire, l'aſtre du jour, & ne ſe retirent que quand les réverberes paliſſent: mais ſi l'on ne ſe voit pas, on s'entend; car l'on crie à tue-tête; & dans la confuſion de ces clameurs univerſelles, il faut bien poſſéder l'idiome du lieu, pour ſavoir d'où part la voix qui vous interpelle. Les mêmes ſcenes ſe paſſent à la même heure, au quai de la vallée. Il s'agit là de liévres, de pigeons, au lieu de ſaumons & de harengs.

Ce tumulte non interrompu, forme un contraſte avec le ſommeil, qui occupe le reſte de la ville; car à quatre heures du matin, il n'y a plus que le brigand, & le poëte qui veillent.

A ſix heures, les boulangers de Goneſſe, nourriciers de Paris, apportent deux fois la ſemaine une très-grande quantité de pains: il faut qu'ils ſe conſomment dans la ville, car il ne leur eſt pas permis de les remporter.

Bientot les ouvriers s'arrachent de leur grabat, prennent les inſtrumens de leurs profeſſions & vont aux atteliers.

Le café au lait (qui le croiroit?) a pris faveur, parmis ces hommes robuſtes.

Au coin des rues, à la lueur d'une pâle lanterne, des femmes portant ſur leur dos des fontaines de fer blanc, en ſervent dans des pots de terre, pour *deux ſols*. Le ſucre n'y domine pas, mais enfin l'ouvrier trouve ce café au lait excellent. S'imagineroit-on que la communauté des limonadiers déployant des ſtatuts, a tout fait pour interdire ce trafic légitime? Ils prétendoient vendre la même taſſe *cinq ſols* dans leurs boutique de glaces. Mais ces ouvriers

vriers n'ont pas beſoin de ſe mirer en prenant leur déjeûner.

Au reſte l'uſage du café au lait a prévalu, & eſt ſi répandu parmi le peuple, qu'il eſt devenu l'éternel déjeûné de tous les ouvriers en chambre. Ils ont trouvé plus d'œconomie, de reſſources, de ſaveur dans cet aliment que dans tout autre. En conſéquence ils en boivent une prodigieuſe quantité ; ils diſent que cela les ſoutient le plus ſouvent juſqu'au ſoir. Ainſi ils ne font plus que deux repas ; le grand déjeûné & la perſillade du ſoir, dont j'ai parlé ailleurs.

Le matin, les libertins ſortent de chez les filles publiques, pâles, défaits, emportant la crainte plutôt que le remord ; & ils gémiront tout le jour de l'emploi de la nuit ; mais la débauche ou l'habitude eſt un tyran qui les ſaiſira le lendemain, & qui les traînera à pas lents, vers le tombeau.

Les joueurs, plus pâles encore, ſortent des tripots obſcurs ou renommés ; les uns ſe frappant la tête & l'eſtomac, jettant au Ciel des regards déſeſpérés ; les autres ſe promettant de revenir à la table qui les a favoriſés, mais qui doit les trahir le lendemain.

LES loix prohibitives ne feront rien contre cette malheureuſe paſſion, miſe en activité par cette ſoif de l'or, qui s'eſt manifeſtée dans tous les rangs; & que les gouvernemens autoriſent eux-mêmes ſous le nom de *loteries*; mais qu'ils proſcrivent ſous une autre dénomination.

LES *dix*, les *vingt*, & les *trente* du mois, on rencontre depuis dix heures juſqu'à midi, des porteurs avec des *ſacoches* pleines d'argent, & qui plient ſous le fardeau: ils courent comme ſi une armée ennemie alloit ſurprendre la ville; ce qui prouve, qu'on n'a point ſu créer parmi nous, le ſigne politique & heureux, qui remplaceroit ces métaux, qui au lieu de voyager de caiſſe en caiſſe, ne devroient être que des ſignes immobiles.

MALHEUR à celui qui a une lettre de change à payer ce jour-là, & qui n'a point de fonds! Heureux encore, celui qui l'a payée & qui reſte avec un écu de ſix livres!

A-PEU-PRÈS tous les ans, vers le milieu de Novembre, ſurviennent des indiſpoſitions catarrhales, occaſionées par la préſence ſubite d'une atmoſphere humide & froide, & des brouillards, qui ſuppriment la tranſpiration. Pluſieurs en meurent, mais le Pariſien qui rit de tout,

appelle ces rhumes dangereux *la grippe*, *la coquette*; & le rieur trois jours après eſt *grippé* lui-même, & deſcend au tombeau.

Le paſſage des appartements chauds, & des ſalles de ſpectacles au grand air, rend cette ſuppreſſion de tranſpiration preſque inévitable. La méthode nouvelle de porter des grands manteaux eſt excellente : on ſe met de cette maniere, à l'abri de l'impreſſion du froid; un prompt exercice en ſeroit encore le plus ſûr préſervatif. Les femmes qui ſont obligées d'attendre quelque temps leurs voitures, ces femmes charmantes & délicates, que je vois friſſonner le long des eſcaliers, & ſous les portiques, devroient penſer que leurs peliſſes ne ſont pas ſuffiſantes, pour les garantir de tout accident.

DES DIMANCHES ET FETES.

Il n'y a plus que les ouvriers, qui connoiſſent les fêtes & Dimanches. La Courtille, les Porcherons, la nouvelle France, ſe rempliſſent ces jours-là de buveurs. Le peuple y va chercher des boiſſons à meilleur marché que dans la ville. Pluſieurs déſordres en réſultent; mais le peuple s'égaye, ou plutôt s'étourdit ſur ſon

ſort; & ordinairement, l'ouvrier *fait le lundi*, c'eſt-à-dire, s'enivre encore pour peu qu'il ſoit entrain.

LE Bourgeois qui a beſoin d'économie, ne ſort pas des barrieres. Il va ſe promener aſſez ennuyeuſement aux Thuileries, au Luxembourg, à l'Arſenal, aux Boulevards. Si dans ces promenades il y a une ſeule robe retrouſſée, pariez que c'eſt une femme de Province qui la porte.

LE peuple va encore à la meſſe, mais il commence à ſe paſſer des veſpres; parce qu'il faut qu'il reſte de bout dans les égliſes, ou qu'il paye une chaiſe. Cela eſt très-mal vu; on lui demandera *ſix ſols* pour entendre un ſermon aſſis: les temples ſont donc déſerts, excepté dans les grandes ſolemnités où les cérémonies le rappellent. Quoi! de l'argent encore pour entendre l'office divin!

PENDANT l'octave de la Fête-Dieu, il y a toujours beaucoup d'affluence, au ſalut & à l'expoſition du Saint-Sacrement: il eſt vrai que c'eſt pour la petite bourgeoiſie un prétexte de ſortir & de ſe promener à la tombée du jour, dans une belle ſaiſon. Les jeunes filles ſur-tout ſont fort-dévotes au ſalut & à la bénédiction du ſoir; & en général le dimanche eſt précieux pour

elles. L'amour fait ſon profit des vacances ordonnées par l'égliſe.

LE magnifique jardin des Thuileries eſt abandonné aujourd'hui, pour les allées des Champs-éliſées. On admire les belles proportions & le deſſin des Thuileries; mais aux Champs-éliſées, tous les âges & tous les états ſont raſſemblés: le champêtre du lieu, les maiſons ornées de terraſſes, les cafés, un terrain plus vaſte & moins ſymmétrique; tout invite à s'y rendre.

IL eſt ſingulier que dans les états catholiques, le dimanche ſoit preſque par-tout un jour de déſordres. On a ſupprimé enfin à Paris, *quatorze jours de fête par an*; autant d'enlevé à l'ivrognerie & à la débauche crapuleuſe.

UN ſavetier voyant un jeudi, au coin d'une borne, un ſergent ivre qu'on tâchoit de relever & qui retomboit lourdement ſur la pierre, quitta ſon tire-pied, ſe poſta devant l'homme chancelant & après l'avoir contemplé, dit en ſoupirant: *voilà cependant l'état où je ſerai dimanche!*

CE trait qui ne doit pas être dédaigné du philoſophe, appartient, à ce qu'il me ſemble,

à la connoiſſance du peuple & même à celle du cœur humain ; car il eſt très-applicable à la Logique des paſſions.

Au reſte les dimanches & fêtes s'annoncent par la fermeture des boutiques. On voit ſortir de bonne heure les petits bourgeois tout *endimanchés*, qui ſe hâtent d'aller à la grand'-meſſe pour avoir le reſte du jour à eux. Ils arrangent un dîner à Paſſy, à Auteuil, à Vincennes ou au bois de Boulogne.

Les gens du bon ton ne ſortent pas ces jours-là, fuient les promenades, les ſpectacles, & les abandonnent au peuple. Les ſpectacles donnent ce qu'ils ont de plus uſé; les acteurs médiocres s'emparent de la ſcene : tout cela eſt bon pour des parterres moins difficiles, & pour qui les pieces les plus anciennes ſont toujours des pieces nouvelles. Les acteurs chargent ces jours-là plus que de coutume, & obtiennent de grands applaudiſſemens.

Les bourgeois aiſés ſont partis dès la veille pour leur petite maiſon de campagne, voiſine de la barriere. Ils y ont mené leur femme, leur grande fille & leur garçon de boutique, quand on eſt content de lui ou quand il a ſu plaire à Madame.

On a porté la veille, dans un fiacre bien plein, toute la proviſion, & un pâté de *Le Sage* : c'eſt le jour des *gaudrioles*. Le pere fera des contes, la mere rira aux larmes ; la grande fille s'émancipera un peu & ſe tiendra moins droite ; le garçon de boutique, qui aura acheté des bas de ſoie blancs, & des boucles toutes neuves (honoré du titre de *joli garçon*), fera des gentilleſſes & déployera tous les moyens de plaire ; attendu qu'il aſpire de loin à la main de Mademoiſelle ; car elle aura bien en dot dix à douze mille francs, malgré ſes deux petits freres qui ſont en penſion, & qui ne participent pas encore aux jouiſſances de la maiſon de campagne, juſqu'à ce qu'ils aient remporté un prix au college. Il ne faut pas les diſtraire du ſoin de devenir un jour de grands hommes, lorſqu'ils ſauront la langue latine : c'eſt ce que croit pieuſement le pere, la mere & toute la maiſon.

CARNAVAL.

LE peuple fête la *Saint-Martin*, les *Rois* & le *Mardi-Gras* : il vend la veille ſes chemiſes plutôt que de ne pas acheter un dindon ou une oye à la vallée : elle eſt couverte d'acheteurs ; & vû l'affluence, la volaille eſt hors de prix. Les cabarets ſe rempliſſent dès le matin. Les commiſſaires ne doivent pas ſortir de chez eux ces jours-là ; car le guet leur amenera un plus grand nombre de délinquans. Plus d'un ne ſortira de la *guinguette*, que pour aller coucher en priſon.

ON voit peu de *maſques* pendant le carnaval, depuis une trentaine d'années ; ſoit que le peuple ſe ſoit dégoûté de ce plaiſir, qui veut une liberté entiere, ſoit plutôt qu'il ait trop peu d'aiſance pour figurer ſous un élégant *domino*. Mais vers les trois derniers jours, la police attentive à la repréſentation extérieure de la félicité publique, d'autant plus que la miſere regne, paye à ſes frais, de nombreuſes maſcarades. Tous ſes eſpions & autres *garnements* ſe rendent à un magazin, où il y a dequoi habiller deux ou trois mille *chianlis*. Ils ſe répandent enſuite dans les quartiers & vont

par bandes crottées au fauxbourg Saint-Antoine. Là ils figurent une allégreſſe publique, fauſſe & menſongere.

PLUS les années ſont déſaſtreuſes, plus on a recours à une impoſture plus fortement caractériſée; mais elle perce à travers les guenilles ſales & uſées, dont ce peuple eſt couvert; car on a beau vouloir repréſenter les ſcenes riantes & animées de la folie; on n'y parvient pas quand le cœur eſt mécontent. Sa marotte eſt ſans énergie & ſans graces, ſes grelots ſonnent mal dans ces froides orgies; ils ne ſont qu'une diſcordance plaintive à l'oreille qui fait entendre. Rien n'eſt plus attriſtant que de voir un peuple à qui ont commande de rire tel jour, & qui ſe prête baſſement à cette aviliſſante ordonnance.

TANDIS que la Police ſoudoye ces maſques, les prêtres expoſent le *Saint-Sacrement* dans les égliſes, parce qu'ils regardent comme une profanation ce que le gouvernement autoriſe. Mais ce n'eſt là qu'une des moindres contradictions qui ſe trouvent entre nos loix, nos mœurs & nos uſages.

PENDANT le carnaval la vie des femmes de Paris n'eſt pas indolente; elle eſt tout-à-coup

réveillée par la voix du plaiſir : voilà une occaſion de briller dans les aſſemblées. Ces êtres qui dans de certains momens, ſemblent ne vivre qu'à demi, reçoivent tout-à-coup une prodigieuſe activité qui leur fait ſupporter les fatigues du bal. C'eſt là quelles ſe montrent infatigables. Les veilles ne leur coutent rien & les nuits entieres ſont conſacrées à ces exercices violens. Le lendemain les hommes ſe relevent fatigués; les femmes en deviennent plus fraîches & plus brillantes.

A cette même époque les amants qui veulent s'épouſer, hâtent leur mariage, parce que l'archevêque de Paris pendant tout le carême, ſe montre très-difficile ſur les unions conjugales.

Un peu de pouſſiere (comme dit l'eſpion Turc) que l'on répand le lendemain ſur la tête de ces hommes traveſtis, appaiſe leurs frénéſies. De foux & d'inſenſés qu'ils étoient ils redeviennent raiſonnables & calmes.

Les pieces de théatre les plus licencieuſes, ſe donnent dans les derniers jours du carnaval; mais une fois appriſes, elles ſe prolongent pendant tout le carême, dans un temps de ſainteté & de mortification; de ſorte que ja-

mais le ſpectacle n'eſt moins honnête que lorſqu'il devroit l'être le plus.

La loi de l'égliſe, qui ordonne l'abſtinence de la viande, eſt ſi gênante, ſi incommode, ſi peu praticable au milieu d'une immenſe population, que la police a fait ouvrir les boucheries, pendant tout le carême, parce que la ſubſiſtance générale & aiſée eſt la premiere loi civile, & qu'une méthode contraire attaquoit la ſanté & la liberté du citoyen.

Cette vieille loi, plus bizarre qu'utile, tombe donc en déſuétude, ou plutôt nous remontons aux premiers ſiecles de l'égliſe, où la volaille en général étoit regardée comme un aliment maigre. Cette heureuſe opinion étoit fondée ſur le récit de la Geneſe qui dit; *que les oiſeaux & les poiſſons furent créés le même jour*: ce qui nous autoriſe à les aſſimiler ſur nos tables; & qui ne goûteroit pas cette excellente logique? Les évêques & abbés commendataires ſont les premiers à en donner l'exemple, & ils ſont gras publiquement devant la valetaille.

PONTS.

LE Pont-au-change, le petit Pont & le Pont-St. Michel, ſont les trois plus anciens Ponts de Paris.

DEUX arches du Pont-Marie furent emportées par les groſſes eaux, la nuit du premier Mars 1658, avec les maiſons qui étoient deſſus; événement qui couta la vie à un grand nombre de perſonnes. Il faudra quelques déſaſtres ſemblables, pour faire abattre, comme nous l'avons dit, les maſures qui ſurchargent les Ponts.

LA riviere de Seine reſte cachée au milieu de la ville par ces maiſons, que l'on a bâties ſur des arches. Il ſeroit bien temps de rendre à la ville, & ſon coup-d'œil & ſon courant d'air, principe de ſalubrité.

SUR les Ponts où il n'y a point de maiſons, le point de vue y eſt admirable; ce qui devroit engager le miniſtere à prévenir des accidens, qui dans l'ordre des choſes, ſont à-peu-près inévitables.

CATINAT, qui avoit mené la philoſophie à à la guerre, diſoit qu'il n'avoit jamais rien vu d'auſſi beau, que le coup-d'œil du milieu du Pont-royal : que n'eût-il pas dit s'il avoit pu plonger ſa vue, juſqu'à l'autre extrémité de la ville?

C'ÉTOIT de là qu'il falloit voir le feu de la paix en 1763 ; cette enceinte immenſe, ſi prodigieuſement peuplée ; ces quais chargés de têtes rangées en amphithéatre, & ces figures étrangeres mêlées aux phyſionomies pariſiennes : car une multitude de payſans étoient accourus de trente & quarante lieues, & l'on remarquoit à chaque pas des hommes qui, par leur coſtume, leur étonnement & leur viſage, annonçoient que la curioſité les avoient appellés du fond de leur province.

SI quelque choſe a pu donner une idée de cette vallée de Joſaphat dont parle l'écriture, c'étoit cette aſſemblée immobile & ondoyante, qui tantôt s'écouloit comme des flots, tantôt offroit des phalanges mouvantes, qui ſe balançoient dans un repos animé & majeſtueux. Point de tableau plus admirable par la variété, point de plus étonnant par la population.

ON ſouhaite un nouveau Pont, pour la com-

munication du Fauxbourg St. Honoré, du Roule & de Chaillot, au Fauxbourg St. Germain, au Palais Bourbon & aux Invalides. L'accroiſſement de la ville le rend indiſpenſable.

CONSTRUIT en face de la grande allée des Invalides, il ſerviroit à joindre les Boulevards du Nord & du Midi, & l'agrément s'uniroit à l'utilité. D'ailleurs, il n'y auroit aucun déplacement à faire, & l'on ſeroit maître du terrein des deux rives oppoſées.

VINGT-SIX quais revêtus de pierres de taille avec des gardes-fou, à hauteur d'appui, ceignent la riviere, & s'ouvrent en dix-huit ou vingt endroits, pour former des abreuvoirs.

AU moyen de quelques alignemens, on pourroit avoir, depuis la porte St. Jacques juſqu'à celle de St. Martin, une rue qui traverſeroit tout Paris, & qui auroit deux mille cinq cents toiſes. On pourroit aligner une autre rue, depuis la porte St. Antoine juſqu'à la porte St. Honoré, qui auroit la même grandeur, & qui couperoit la précédente à angles droits.

ON a pluſieurs égoûts voûtés & couverts. Il ſeroit à deſirer que la même conſtruction eût lieu dans toutes les parties de la ville. Il

n'y a point d'égoût dans la Cité & ailleurs ; & les immondices vont à la riviere.

L'EAU qui lavoit l'égoût de Bièvre, s'eſt perdue dans une de ces concavités effrayantes, occaſionées par les carrieres, & ſur leſquelles des maiſons ſont bâties ; ſans que les habitans endormis dans une heureuſe ſécurité, ſoupçonnent qu'elles portent ſur des abîmes.

LE ſol de la ville eſt rempli de coquillages foſſiles ; on y *reconnoît des peignes*, *des vis*, *des buccins*, *des tellines*. Les carrieres d'alentour offrent auſſi des coquillages entre deux couches, dont l'une eſt marneuſe, l'autre pierreuſe.

LA circonférence de Paris eſt de dix mille toiſes. On a tenté pluſieurs fois de borner ſon enceinte ; les édifices ont franchi les limites ; les marais ont diſparu, & les campagnes reculent devant le marteau & l'équerre.

CONSOMMATION.

TOus les Almanachs vous disent, qu'il se consomme par an quinze cent mille muids de bled; quatre cent cinquante mille muids de vin, non compris la bierre, le cidre, l'eau-de-vie; cent mille bœufs, quatre cent quatre-vingt mille moutons, trente mille veaux, cent quarante mille porcs; cinq cent mille voies de bois, dix millions deux cents bottes de foin & de paille; cinq millions quatre mille livres de suif; quarante-deux mille muids de charbon, &c.

CEs sortes d'états ont des différences assez considérables selon les années : il est presque impossible d'avoir des certificats qui ayent une certaine justesse, parce que ceux qui perçoivent les droits sur ces consommations, ont intérêt de déguiser ce qu'ils reçoivent.

ON peut dire, que le Parisien en général, est sobre forcément; se nourrit très-mal par pauvreté, & économise toujours sur sa table pour donner au tailleur, ou à la marchande de bonnets. Mais trente mille riches d'un autre côté, gaspillent ce qui nourriroit deux cent mille pauvres.

PARIS

PARIS aſpire toutes les denrées, & met tout le Royaume à contribution. L'on ne s'y reſſent pas des calamités, qui affligent quelquefois les campagnes & les provinces, parce que les cris du beſoin ſeroient là plus dangereux qu'ailleurs, & donneroient un exemple fatal & contagieux. On fait honneur de ces approviſionnemens au zele infatigable des Magiſtrats ; il mérite des louanges.

MAIS conſidérons en même temps, que placé au milieu de l'Iſle de France, entre la Normandie, la Picardie & la Flandres, ayant cinq rivieres navigables, la Seine, la Marne, l'Yone, l'Aiſne & l'Oiſe (ſans parler des canaux de Briare, d'Orléans & de Picardie) ; les greniers de la Beauce, preſque à ſes portes ; une riviere qui, en ſortant, ſerpente par des contours preſque de cent lieues, comme pour donner aux marchandiſes & denrées la facilité de remonter ; Paris d'après ces avantages, que la Nature lui a accordés, jouit par lui-même de la ſituation la plus heureuſe, & la plus propre à voir l'abondance entrer dans ſes murailles.

LE commerce de cette ville n'eſt preſque qu'un commerce de conſommation, excepté quelques objets de goût & de luxe ; mais ces conſommations ſont conſidérables.

Il tire de toutes les manufactures du Royaume; mais il a peu de fabriques, à cauſe de la cherté de la main d'œuvre. Il fait des expéditions pour les pays les plus éloignés. Les marchandes de modes, ainſi que les bijoutiers en font le principal commerce, parce que la main de l'ouvrier l'emporte toujours ſur la richeſſe de la matiere.

Tout ce qui entre à Paris n'eſt donc pas pour y reſter? Les matieres y viennent pour y être façonnées; puis elles en ſortent embellies de ce goût exquis, qui donne à toutes une forme nouvelle.

Le bureau des Rouliers eſt d'une grande commodité, pour faire parvenir dans les pays lointains, les marchandiſes & effets qu'on leur confie; les commiſſionnaires en ſont fideles & exacts.

Mr. l'Abbé d'Expilly, qui a porté ſi haut la population générale du Royaume, & qui paroît l'avoir enflée de *trois millions*, rabat la population de Paris à *ſix cent mille ames*. Il ſe fonde tantôt ſur le nombre *trente*, choiſi pour multiplier les naiſſances, tantôt ſur l'état des maiſons & des familles impoſées à la capitation.

Mais tous les calculs ainſi que les raiſonne-

mens moraux, ſe trouvent le plus ſouvent en défaut, quand on parle de la capitale. Lorſque l'on compte par les baptêmes, comment fera-t-on entrer dans le calcul, cette grande affluence d'étrangers qui y viennent, qui y ſont domiciliés ſans y avoir reçu le baptême, ce qui (ſans compter les Juifs) doit augmenter la population d'un tiers.

PARIS conſomme plus de deux millions de ſeptiers de bled par an. Voilà ce qui eſt ſûr, & ce que ne diſent point les Almanachs nouveaux. La banlieue renferme quatre cent quarante-deux paroiſſes, & quarante-ſept mille ſix cent quatre-vingt-cinq feux. Les limites de la ville ſe ſont étendues. Le gros Caillou eſt devenu un fauxbourg conſidérable; tous les Marais ont été ornés de maiſons. M. de Vauban en 1694, détermine la population à *ſept cent vingt mille perſonnes*. Nous eſtimons donc que Paris renferme aujourd'hui près d'un *million d'ames*; & la banlieue plus *de deux cent mille*. Les calculs de Mr. de Buffon, & ceux de Mr. d'Expilly paroîſſent également fautifs. Il ne faut que des yeux pour voir que depuis vingt-cinq ans, la population eſt par-tout plus conſidérable.

AU milieu de ce *ſalmis* de l'eſpece humaine,

on peut bien compter deux cent mille chiens, & preſque autant de chats, ſans les oiſeaux, les ſinges, les perroquets, &c.; tout cela vit de pain ou de biſcuit.

POINT de miſérable qui n'ait dans ſon grenier, un chien pour lui tenir compagnie: on en interrogeoit un qui partageoit ſon pain avec ce fidele camarade; on lui repréſentoit qu'il lui coutoit beaucoup à nourrir, & qu'il devroit ſe ſéparer de lui: *me ſéparer de lui*, reprit-il: *& qui m'aimera?*

OR, en ſuppoſant le ſyſtême des Economiſtes admirable, il viendroit toujours ſe briſer contre la capitale, qui exige un régime tout différent, parce que ce million d'hommes dévore comme deux & demi.

LA ville eſt ouverte, & preſque dans l'impoſſibilité d'avoir une enceinte de muraille. Elle offre une ſurface trop immenſe. Il faudroit un genre de fortifications particulier; elle n'a point de tours, de murs, de remparts, & n'y ſonge pas. Au lieu de citadelle & de portes antiques, elle a des barrieres où des Contrôleurs & un Receveur, vous font payer une roquille de vin, & un pigeon s'il n'eſt pas cuit. Comme un jour nous paroîtrons barbares & petits, à l'œil de la

ſaine politique, lorſqu'elle aura démontré aux Adminiſtrateurs des nations, la double erreur de leurs raiſonnemens, & même de leurs calculs !

BALCON.

C'EST un ſpectacle curieux, que de voir tout à ſon aiſe du haut d'un balcon, le nombre & la diverſité des voitures qui ſe croiſent & s'arrêtent mutuellement; les piétons qui, ſemblables à des oiſeaux effrayés ſous le fuſil du chaſſeur, ſe gliſſent à travers les roues de tous ces chars prêts à les écraſer; l'un qui franchit le ruiſſeau de peur de s'éclabouſſer, & qui, manquant l'équilibre, ſe couvre de boue, des pieds à la tête; l'autre, qui pirouette en ſens contraire, une face dépoudrée, & le paraſol ſous le bras.

DEVANT une voiture dorée, doublée de velours, attelée de deux chevaux d'une taille égale & parfaite, dont les glaces tranſparentes offrent une Ducheſſe dans tout l'éclat de ſa parure, ſe traîne un fiacre tout délabré, couvert d'un cuir brûlé, & qui, pour glaces a des planches. Le malheureux harcelle & fouette deux

chevaux, dont l'un eſt borgne & l'autre boiteux. Il arrête l'impatience des courſiers à la bouche écumante, dont on contient à peine l'ardeur. Le brillant équipage eſt obligé de modérer ſon pas, juſqu'au carrefour voiſin; il s'élance alors comme un trait, broyant le pavé, & en faiſant jaillir des étincelles. Comparez ſon vol à la marche peſante de ces lourds chariots qui roulent péniblement ſous des maſſes énormes, & effrayent le paſſant qui tremble d'être applati ſur la borne que leur eſſieu déplace.

UN Procureur, pour ſa piece de vingt-quatre ſols, arrête le Garde des ſceaux; un Recruteur un Maréchal de France. La fille de joie ne cédera point le pas à un Archevêque. Tous ces différens états à la file, & les cochers qui parlent leur langue ſcandaleuſement énergique devant la robe, l'égliſe & les Ducheſſes; les porte-faix du coin, qui leur répondent du même ſtyle: quel mêlange de grandeur, de pauvreté, de richeſſes, de groſſiéreté & de miſere!

ENTENDEZ-vous la petite voix aigre de la Marquiſe impatientée, qui ſe mêle aux juremens effroyables d'un charetier, apoſtrophant l'enfer & le paradis? Tout dans ce tableau mouvant de *vis à-vis*, de *berlines*, de *déſobligeantes*, de *ca-*

briolets & de *carroſſes de remiſes*, paroît biſarre, ſingulier, riſible.

VOYEZ dans l'équipage à glaces, la laide femme de qualité avec ſon rouge, ſes diamans, ſa pâte luiſante ſur le viſage; tandis que la roturiere, tout à côté, ſous une ſimple robe, eſt brillante de fraîcheur & d'embonpoint.

VOYEZ le Prélat enfoncé dans ſes couſſins, ne penſant à rien, étalant ſa croix pectorale; tandis que le vieux magiſtrat, dans une antique berline, lit quelque requête. Le petit-maître, la tête à la portiere, crie à ſe démettre la luette : *eh bien maraut, cela finira-t-il?* Ses menaces ſe perdent dans les airs. Il voudroit jurer; mais ſon accent grêle, ne frappe point le dur timpan de l'oreille des charetiers. Il n'a fait que déranger ſes boucles, en ſe remuant. Le Médecin le regarde en pitié; & le gros Financier, au col apoplectique, eſt indifférent à tout ce qui ſe paſſe, ainſi qu'à l'heure qui coule.

L'EMBARRAS s'accroît, enchaîne ſix cens voitures; & il faut que chacun attende, malgré qu'il en ait, que le défilé ait pris ſon cours.

QUEL étoit donc l'empreſſement de ce *mirliflore* ſans voix. Avoit-il un rendez-vous? Non : c'eſt qu'il vouloit ſe montrer ſucceſſivement aux trois ſpectacles ; à l'opéra, à la comédie françoiſe & aux Italiens.

FAUX CHEVEUX.

VOUS voyez la tête de cette belle femme, ſi remarquable par l'édifice de ſa coëffure & ſes longs cheveux flottans ; vous en admirez la couleur, la forme, le contour & l'élégance..... Eh bien, ils ne lui appartiennent pas. Ils ſont empruntés à des têtes de morts ; & ce qui la décore à vos yeux, eſt la dépouille de ſujets qui furent peut-être infectés de maladies affreuſes, & dont les noms ſeuls offenſeroient ſa délicateſſe, ſi on oſoit les prononcer en ſa préſence.

CEPENDANT elle s'enorgueillit de ces cheveux étrangers. Elle s'expoſe à hériter des principes nuiſibles, qu'ils peuvent receler encore. En effet, on ſe ſervoit de coliers & de braſſelets *de cheveux treſſés* ; l'expérience a décidé qu'il falloit y renoncer à cauſe des dartres qu'ils produiſoient.

MAIS les femmes aiment mieux ſupporter des démangaiſons incommodes, que de renoncer à leur coëffure. Elles calment la vivacité de ces démangaiſons, en faiſant uſage du *gratoir*. Le ſang ſe porte avec impétuoſité à la tête; les yeux deviennent rouges & animés: qu'importe! on étale l'édifice dont on eſt idolâtre.

INDÉPENDAMMENT des faux cheveux, il entre dans cette coëffure un *couſſin* énorme, gonflé de crins; une forêt d'épingles longues de ſept à huit pouces, & dont les pointes aigues repoſent ſur la peau. Une quantité de poudre & de pommade, qui admettent dans leur compoſition des aromates, & qui contractant bientôt de l'acreté, irritent les nerfs. La tranſpiration inſenſible de la tête eſt arrêtée; & elle ne ſauroit l'être dans cette partie du corps, ſans le plus grand danger.

SI un fardeau venoit à tomber ſur cette belle tête; elle riſqueroit d'être criblée & percée par tous ces dards d'acier, dont elle eſt hériſſée.

PENDANT le ſommeil, on comprime encore, & la fauſſe chevelure, & les épingles, & ces ſubſtances étrangeres & colorantes, à l'aide d'un triple bandeau. La tête ainſi empaquetée ac-

quiert un triple volume, & s'enflamme ſur l'oreiller.

Les maux d'yeux, la maladie pédiculaire, l'inflammation du cuir chevelu, naiſſent de cette complaiſance outrée pour une coëffure bizarre. On ne la quitte point pendant les heures du repos, & le couſſinet, baſe eſſentielle de l'édifice, n'eſt quelquefois changé que lorſque la toile eſt détruite (l'oſerai-je dire) par la craſſe infecte, qui ſéjourne ſous ce brillant diadème.

La plupart des femmes ne ſe donnent pas le temps d'enlever tout le ſuperflu de la tête, parce que les heures du plaiſir ſont précieuſe; & que la journée entiere eſt conſacrée à la table, au jeu & à la danſe. On ne peut plus ſe coucher qu'à deux ou trois heures après minuit, & il faut recommencer le lendemain la même vie.

La ſanté ſe dérange; on abrege ſes jours; on perd le peu de cheveux qu'on avoit; on eſt affligé de fluxions, de douleurs de dents, de maux d'oreilles, d'éréſipeles; tandis que la villageoiſe, la payſanne, qui ſe tient la tête propre & nette, qui ne ſe ſert que de linge blanc & bien leſſivé, qui uſe d'une pommade ſans aromate, & d'une poudre ſans odeur, ne reſſent aucune de ces incommodités, con-

ſerve ſes cheveux juſque dans la vieilleſſe, & les étale aux yeux de ſes arrieres petits enfans, lorſque l'âge les a blanchis pour les rendre plus vénérables encore.

Au reſte, l'art du perruquier dans l'emploi de ces cheveux artificiels, eſt parvenu au plus haut point de perfection, & la perruque ou *le tour* imite aujourd'hui le naturel à s'y méprendre de près, comme de loin.

FOURNISSEURS.

On ne voit qu'à Paris de ces intrépides *fourniſſeurs*, qui avancent pendant des années entieres le pain, la viande, le vin, les meubles, l'épicerie, l'apothicairerie, à Mr. le Marquis, à Mr. le Comte, à Mr. le Duc. C'eſt le privilege de la nobleſſe. On ne prêteroit pas de même au Bourgeois. On le preſſeroit; mais on attend lorſqu'il s'agit d'un homme titré.

Telle maiſon noble doit au boucher ſix années de fournitures, à l'épicier cinq, au boulanger quatre; les domeſtiques eux-mêmes font crédit de leurs gages, tandis que toute mai-

ſon roturiere ſolde au bout de chaque année.

Dès qu'il y a des armoiries au-deſſus d'une porte-cochere, le Tapiſſier meuble l'hôtel ſur une ſucceſſion éventuelle; & on compte les maiſons qui ſont au pair : il y a toujours dans les plus riches & les mieux ordonnées, quelques années en arriere.

Quand les fourniſſeurs impatiens d'attendre, ſollicitent enfin leur payement, l'Intendant vient au lever de Mr. le Duc, & lui dit : Monſeigneur, votre Maître-d'Hôtel ſe plaint que le boucher ne veut plus fournir de viande, parce qu'il y a trois ans qu'il n'a reçu un ſol; votre cocher dit, que vous n'avez qu'une ſeule voiture en état de ſervir, & que le charron ne veut plus avoir l'honneur de votre pratique, ſi vous ne lui donnez un à-compte de dix mille francs; le marchand de vin refuſe de remplir votre cave; le tailleur de vous donner des habits..... *Les impertinens!* s'écrie le Maître, *qu'on aille chez d'autres. Je leur retire ma protection.*

Il trouve d'autres fourniſſeurs, quoique les premiers n'ayent pas été payés. Le ſoir il riſque cinq cents louis d'or au jeu, & s'il en perd cinq cents autres, il les paye le lendemain. Un

créancier de carte l'emporte toujours sur un créancier de pain ou de viande.

PLATRES NEUFS.

LEs plâtres que l'on employe dans la construction des maisons font beaucoup de mal, parce qu'ils sèchent difficilement, & que l'on habite imprudemment les édifices nouvellement bâtis. Il n'y a rien de plus dangereux : la vapeur des murs est funeste & cause des accidens innombrables. Ces émanations enfin ont dans nos foyers des influences meurtrieres. Delà des paralisies & autres maladies, dont l'origine est attribuée à d'autres causes.

ON abandonne ces maisons neuves & humides aux filles publiques : on appele cela *essuyer les plâtres*. Mais au bout de deux ou trois années, ces plâtres n'ont pas encore perdu ce qu'ils ont de contagieux.

ECOUTONS un physicien que je vais transcrire.

„ LE plâtre & la chaux, pendant leur cal-
„ cination, se chargent d'une grande quantité

„ de phlogiſtique, qui tend ſans ceſſe à ſe
„ diſſiper. Ce phlogiſtique, ayant plus d'affinité
„ avec les acides qu'avec les deux matieres
„ terreuſes aux quelles il eſt uni, les aban-
„ donne avec facilité pour s'unir à l'acide de
„ l'air. De cette union, il réſulte un ſouffre
„ très-volatil; ſouffre qui s'unit à ſon tour à
„ la terre alkaline de la chaux & du plâtre, &
„ forme une combinaiſon connue en chymie
„ ſous le nom *d'hepar ſulphuris*, ou foye de
„ ſouffre. La préſence de ce foye de ſouffre
„ eſt ſenſible, lorſqu'on fait éteindre la chaux
„ dans un lieu fermé.

„ SUIVANT l'obſervation de tous les chimiſ-
„ tes, le foye de ſouffre diſſout, non ſeule-
„ ment la majeure partie des métaux, mais
„ encore les ſubſtances animales & végétales:
„ il corrode, il détruit ſur-tout les matieres
„ animales; & l'on doit concevoir aiſément
„ les déſordres affreux qu'il peut cauſer, &
„ qu'il cauſe en effet dans nos viſceres, quand
„ nous le reſpirons ".

MR. le Comte de Milly de l'académie des ſciences, célebre par des découvertes utiles en chymie, a donné un mémoire ſur la maniere *d'aſſainir* les murs nouvellement faits. C'eſt un préſent fait par un ami de l'humanité aux gran-

des villes & ſur-tout à la capitale, trop indifférente ſur les maux qui réſultent des plâtres. On poſſede, graces à lui, une théorie ſatisfaiſante ſur la nature du danger & ſur les moyens de le prévenir. Ce mémoire ſe trouve dans le *journal de Monſieur*, *année* 1779. J'invite tous les propriétaires & locataires de maiſons neuves à y recourir.

RARETÉS.

LA recherche la plus ſoigneuſe ne découvriroit pas les tréſors cachés dans toutes les branches des ſciences & des arts.

CHAQUE curieux dans chaque genre, trouvera un fond inépuiſable d'objets à voir. Les médailles, les livres, les tableaux, les antiques, les coquillages, les eſtampes, peuvent faire ſéparément l'occupation d'une vie entiere.

TEL ſavant qui a demeuré à Paris pluſieurs années, eſt parti, oubliant quelque choſe de ce qu'il avoit à y voir. L'on fait ſouvent au bout de vingt-cinq ans d'études, de nouvelles

découvertes, auxquelles on ne ſe ſeroit pas attendu.

C'EST la mort qui ouvre ces riches cabinets, ces dépots inconnus & cachés à tous les regards. A la levée des ſcellés, l'inventaire étonne & confond les ſpectateurs. On a peine à concevoir comment un homme a eu le loiſir d'aſſembler tant d'objets. Mais le temps, l'argent, la patience ont compoſé ces grandes collections.

LA vente du mobilier de la Marquiſe de Pompadour a duré un an; & les richeſſes des quatre parties du monde ſembloient raſſemblées dans les objets de luxe, de fantaiſie & de magnificence, qu'offroit ce rare cabinet. On le viſitoit avec une admiration mêlée d'étonnement.

UN Chinois, un Turc, un Arabe, un Guèbre peuvent voyager dans notre ville; ils trouveront à qui parler. Moïſe, Zoroaſtre, Abraham, Mahomet, Confutſée n'ont qu'à revenir, ils ne manqueront pas d'interprètes. Pour Homere, Euripide, Demoſthene, il eſt ſi ordinaire de les entendre, que ce n'eſt plus une diſtinction.

DES talens particuliers ne ſont pas moins communs

communs. Un invalide n'a point de bras, Mr. Laurent lui en fait un, dont il ſe ſert. A un autre il manque une jambe; Mr. Perrier lui fait une jambe ſur laquelle il monte & deſcend les eſcaliers.

D'AUTRES talens qui ont un caractere unique, ſont ignorés. Qui ſait, par exemple, qu'une Demoiſelle (Mademoiſelle Biheron) imite des ſquelettes ſi parfaitement, qu'on croit en voir de véritables. Les muſcles, les nerfs ſont rendus avec une vérité frapante. La matiere qu'elle employe eſt un ſecret qu'elle ſe réſerve. Vous diriez de la cire; mais vous pouvez approcher ces anatomies du feu ſans qu'elles ſoient endommagées: vous pouvez les laiſſez tomber de la hauteur du plancher ſans qu'elles ſe briſent. Le même auteur de cet étonnant travail vous nommera toutes les parties de l'oſtéologie en grec & en latin. Des éleves font ſous elle un cours anatomique, & le font ſans que les ſens ſoient frappés de ce dégoût qu'on ne ſurmonte pas toujours, lorſqu'il faut voir & manier des oſſemens, qui ſemblent devoir treſſaillir ſous la main qui les touche.

ON peut amaſſer beaucoup de connoiſſances, ſans autres frais que la ſociété des ſavans, preſque tous communicatifs; & le Baron de

Holberg a eu raiſon de dire ; *qu'à Paris il n'y a rien qui ſoit à meilleur marché, que la raiſon, ni rien de plus cher que la folie.*

On voit chez pluſieurs particuliers un amas pompeux de livres bien logés, mais peu lus. Jaloux de la reliure de leurs volumes, ils ne les communiquent jamais. Ils ſemblent craindre qu'un autre n'y prenne les connoiſſances dont ils ſont privés. Mais pluſieurs hommes diſtingués par leur naiſſance & leur ſavoir, ne rougiſſent pas d'être les premiers bibliothécaires de leur cabinet, & ils ſe plaiſent à répandre & à communiquer les lumieres qu'il renferme.

LES TROIS ROIS.

Paris a été viſité derniérement par les Souverains du nord; par le Roi de Dannemarck, à qui on donna des fêtes ſplendides& coûteuſes; par le Roi de Suede, qui n'étoit que Prince à ſon arrivée, & qui s'en retourna Monarque; par l'Empereur, qui, pour être plus libre, a logé en hôtel garni, & qui a bien vu la Capitale, même dans un aſſez grand détail.

JE les ai considérés tous trois fort attentivement & je n'oublierai point leurs physionomies.

J'AUROIS bien desiré (avec trois cent mille autres) y voir le Roi de Prusse On dit cependant qu'il y est venu dans le plus grand *incognito*, après la paix de 1763. Une Dame qui a demeuré huit années à Berlin, m'a assuré avoir rencontré dans les Thuileries une figure si ressemblante à celle du Héros de l'Europe, qu'elle en fut frappée; & celui qu'elle regardoit avec surprise, en fut si frappé lui-même, qu'il détourna la tête & s'éloigna.

ON prétend que Fréderic a visité ce *café, dit l'antre de Procope*, jadis, champ de bataille des querelles littéraires, & où il a été tant de fois question de ses combats, de ses victoires, de ses grandes & rares qualités.

L'EMPEREUR a visité les artistes, les artisans, les manufactures, & n'a vu aucun homme de Lettres en particulier; sans doute parce qu'ils sont tout entiers dans leurs écrits. Il a assisté à une séance de l'Académie Françoise, & a fait cette interrogation au Secretaire : *pourquoi Diderot & l'Abbé Raynal ne sont-ils pas*

de l'Académie ? Ils ne ſe ſont pas préſentés, répartit le Secretaire : réponſe ſage & adroite.

J'AI vu Maurice, Fontenelle, Monteſquieu, l'Abbé Prévot, Marivaux, Voltaire, Jean-Jacques Rouſſeau, la Condamine, Buffon, Helvétius, l'Abbé Raynal, Condillac, Diderot, d'Alembert, Thomas, Servan, Marmontel, le Tourneur, Mably, Condorcet, Linguet, Retif-de-la-Bretonne, Turgot, Mirabeau, Necker, Rameau, Vanloo, Gluck, Vernet, Allegrain, Rouelle, Vaucanſon, Servandoni, Clairaut, Falconnet, Franklin, Hume, Sterne, Goldoni, Haller, &c. Voilà je crois une aſſez belle génération. Hélas! je n'ai point vu Fréderic, ce grand Roi : je n'ai point point vu Catherine, moi qui aime tant à contempler, parmi mes contemporains, les êtres qui ont fait de grandes choſes ; parce que je cherche à reconnoître, dans les traits de leur viſage, quelque marque de ce talent ſublime, qui les diſtingue.

QUAND j'appris la mort du célebre Capitaine Cook, après avoir donné les plus vifs regrets à ſa perte, mon chagrin fut de ne pas avoir enviſagé ce hardi navigateur.

QUE ne donnerois-je pas au magicien, (s'il

exiſtoit), qui évoqueroit tout à coup devant moi, les ombres auguſtes de Charlemagne, de Guſtave, de Cromwel, de Michel-Ange, de Guiſe, de Sixte-Quint, d'Eliſabeth, de Bacon, de Shakeſpear, de Richelieu, de Turenne, du Czar, de Milord Chatam, &c!

QUE j'aime à me ſentir petit, en m'environnant en idée de tous ces grands hommes, & en goûtant le plaiſir de les admirer! Ames fortes & grandes, quelle dignité vous prêtez à l'homme!

DE L'INFLUENCE DE LA CAPITALE SUR LES PROVINCES.

ELLE eſt trop conſidérable, relativement à l'influence politique, pour qu'on puiſſe en détailler les effets. Je ne veux la conſidérer ici, que par l'attrait qui ſéduit tant de jeunes têtes, & qui leur repréſente Paris comme l'aſyle de la liberté, des plaiſirs & des jouiſſances les plus exquiſes.

QUE ces jeunes gens ſont détrompés, quand

ils ſont ſur les lieux ! Autrefois les routes entre la capitale & les provinces, n'étoient ni ouvertes ni battues. Chaque ville retenoit la génération de ſes enfans, qui vivoient dans les murs qui les avoient vu naître, & qui prêtoient un appui à la vieilleſſe de leurs parens : aujourd'hui le jeune homme vend la portion de ſon héritage, pour venir le dépenſer loin de l'œil de ſa famille ; il la pompe, la deſſeche, pour briller un inſtant dans le ſéjour de la licence.

La jeune fille ſoupire & gémit de ne pouvoir accompagner ſon frere. Elle accuſe ſon ſexe & la Nature. Elle ſe déplait dans la maiſon paternelle. Elle ſe peint avec feu les plaiſirs de la capitale, & la ſplendeur de la Cour. Elle y rêve toute la nuit. Elle voit l'opéra, elle eſt ſur les remparts. Elle ſe promene dans un char ſuperbe : on l'adore ; tous les yeux ſont fixés ſur elle.

On lui a dit que toutes les femmes y reçoivent un culte perpétuel ; qu'il ne faut que de la beauté pour y être adorée ; qu'elles choiſiſſent à leur gré dans la foule de leurs eſclaves, le plus fait pour leur plaire ; que les maris y ſont ridicules, ſi-tôt qu'ils veulent parler de leur empire. Elle compare cette vie libre & voluptueuſe, à celle qu'elle mene dans l'économie

d'une maiſon rangée, & ſon imagination eſt trop ardente pour pouvoir s'arrêter : elle n'accorde plus que de l'eſtime à ſon amant honnête.

Sa mere la nourrit dans ces trompeuſes illuſions. Elle eſt avide des nouvelles de cette ville. Elle eſt la premiere à dire avec exclamation: *il vient de Paris ! il arrive de la Cour* ! Elle ne trouve plus autour d'elle ni graces, ni eſprit, ni opulence.

Les adoleſcens écoutant ces récits, ſe figurent avec des traits exagérés, ce que l'expérience doit cruellement démentir un jour ; ils ne tardent pas à obéir à cette maladie générale, qui précipite toute la jeuneſſe de province vers l'abîme de corruption. Heureux encore celui qui ne perd qu'une partie de ſa fortune, & qui apprend à être ſage pour le reſte de ſes jours ! Il n'appartient qu'à l'indigence abſolue & au génie, de viſiter cette capitale. Ceux qui vivent dans une heureuſe médiocrité, tant du côté des talens que du côté de la fortune, ne ſauroient qu'y perdre.

Ceux qui reviennent dans leur patrie, ſe croyent en droit d'y mépriſer tout ce qui n'eſt pas ſelon les *us* de la capitale. Ils mentent aux autres & à eux-mêmes. Sont-ils obligés intérieurement de rabattre des idées qu'ils s'étoient

formées ? Ils continuent à *crier miracle !* ſans que leur cœur ſoit de la partie. Ils enflent les relations de Paris, qui reſſemblent aſſez aux deſcriptions des fêtes publiques : ceux qui les liſent les trouvent toujours plus belles que ceux qui les ont vues.

QUE DEVIENDRA PARIS?

THEBES, Tyr, Perſépolis, Carthage, Palmyre ne ſont plus. Ces villes qui s'élevoient fiérement ſur le globe, dont la grandeur, la puiſſance & la ſolidité ſembloient promettre une durée preſqu'éternelle, ont laiſſé équivoques les traces mêmes du lieu qu'elles ont occupé.

D'AUTRES Cités, jadis floriſſantes & peuplées, n'offrent plus aujoud'hui dans un effrayant déſert, que quelques colonnes éparſes, quelques monumens briſés, triſtes reſtes de leur magnificence paſſée. Hélas ! les grandes villes modernes éprouveront un jour la même révolution.

CETTE riviere utilement reſſerrée dans des quais majeſtueux & formés de pierres, encombrée par des débris immenſes, ſe débordera, &

formera des étangs bourbeux & infects; les ruines des édifices boucheront ces rues alignées au cordeau, & dans ces places où un peuple nombreux s'agite, les animaux vénimeux, enfans de la putréfaction, ramperont autour des colonnes renverſées, & à moitié enſevelies.

EST-CE la guerre, eſt-ce la peſte, eſt-ce la famine, eſt-ce un tremblement de terre, eſt-ce une inondation, eſt-ce un incendie, eſt-ce une révolution politique, qui anéantira cette ſuperbe ville? Ou plutôt pluſieurs cauſes réunies opéreront-elles cette vaſte deſtruction?

ELLE eſt inévitable ſous la main lente & terrible des ſiecles, qui mine les empires les mieux affermis, efface les villes, & appelle des peuples nouveaux, ſur la pouſſiere éteinte des peuples anciens.

ECHAPPEZ mon livre, échappez aux flammes ou aux barbares: dites aux générations futures, ce que Paris a été; dites que j'ai rempli *mon devoir de citoyen*, que je n'ai pas paſſé ſous ſilence les poiſons ſecrets qui donnent aux cités les agitations de la maladie, & bientôt les convulſions de la mort. Quand l'épouvantable opulence qui ſe concentre de plus en plus, dans un plus petit nombre de mains, aura donné

à l'inégalité des fortunes, une disproportion plus effrayante encore; alors ce grand corps ne pourra plus se soutenir; ils s'affaissera sur lui-même & périra.

IL périra! Dieu! ah! quand le sol couvrira insensiblement ses débris, que le bled croîtra au lieu élevé où j'écris, qu'il ne restera plus qu'une mémoire confuse du Royaume & de la capitale; l'instrument du cultivateur en fendant la terre, viendra heurter peut-être la tête de la statue équestre de Louis XV; les antiquaires assemblés feront des raisonnemens à l'infini, comme nous en faisons aujourd'hui sur les débris de Palmyre.

MAIS de quel étonnement ne sera pas frappée la génération d'alors, si la curiosité la porte à fouiller les débris de cette grande ville, ensevelie & décédée? Son squelette giganteſque épouvantera les regards; les travaux exciteront à de nouveaux travaux, nos neveux en trouvant nos marbres, nos bronzes, nos médailles, nos inscriptions, s'agiteront sur ce que nous avons été, & si mon livre échappe à la destruction, ils prendront peut-être pour un roman fantastique les vérités qui y sont déposées; tant leurs mœurs & leurs idées seront

différentes des nôtres ! O villes anciennes de l'Aſie ! & qui n'êtes plus ! empires effacés ! générations dont les noms nous ſont même inconnus ! fameux Atlantes ; & vous peuples qui avez reſpiré ſur ce globe, dont la ſuperficie eſt inceſſament déplacée ; dites quels étoient vos arts ? Faut il que tout périſſe ? & les travaux accumulés de l'homme (qu'il a cru immortaliſer par la précieuſe découverte de l'imprimerie) périront-ils, à la fin ; puiſque le feu, le deſpotiſme, les ſecouſſes du globe & la barbarie détruiſent juſqu'aux feuilles légeres, où ſont empreintes les penſées utiles du génie ?

NOTRE vue plonge dans le monde hiſtorique à quatre mille ans ; pas davantage : encore n'appercevons nous de ce monde, que des ſommités qu'environnent des nuages & ou la vue ſe perd. Tous ces faits éloignés, quoique ſéparés par de grandes diſtances, ſe touchent comme très-voiſins ; & dans cet intervalle de ſiecles nous paſſons les événemens. Il en ſera de même pour nous ; l'avenir engloutira les faits les plus importans pour ne laiſſer que le ſouvenir ou le nom des ſiecles. O temps ! les individus, les villes, les royaumes tout finit par *hic jacet.*

PARIS détruit ! Xerxès après avoir attenti-

vement conſidéré la prodigieuſe armée qu'il commandoit, verſa des larmes en ſongeant qu'avant peu, tant de miliers d'hommes diſparoîtroient de deſſus la terre. Et ne puis-je pas auſſi, affecté du même ſentiment, pleurer d'avance ſur cette ſuperbe ville.

PARIS détruit ! oh ! je dirai comme dans Memnon : *ce ſera bien dommage.*

SUPPOSITION.

CEPENDANT, je vais faire une ſuppoſition qu'on appellera certainement bizarre, forcenée, extravagante ; mais j'ai mes raiſons pour ne pas la paſſer ſous ſilence. Si tous les ordres de l'état aſſemblés, ayant reconnu après un mûr examen, que la capitale épuiſe le royaume, dépeuple les campagnes, retient loin d'elles les grands propriétaires, ruine l'agriculture, cache une multitude de bandits & d'artiſans inutiles, corrompt les mœurs de proche en proche, recule l'époque d'un gouvernement formidable à l'étranger plus libre & plus heureux ; ſi tous les ordres de l'état, dis-je, tout

vû & conſidéré, ordonnoient qu'on mît le feu aux quatre coins de Paris, après avoir préalablement averti les habitans une année d'avance.... quel ſeroit le réſultat de ce grand ſacrifice, fait à la patrie & aux générations futures? Seroit-ce là en effet un ſervice rendu aux Provinces & au Royaume? Je vous laiſſe à examiner & à décider cet intéreſſant problême, lecteur; & notez bien que dans cet embraſe je comprends Verſailles, qui n'eſt qu'un appendice de la monſtrueuſe ville; car Verſailles n'exiſte que par Paris, comme Paris ſemble n'exiſter que pour Verſailles.

ALLONS, évertuez-vous mon cher lecteur, je ne vous dirai pas mon mot aujourd'hui; je m'en donnerai bien de garde: avec de bons yeux, tels que les vôtres, on voit des choſes que d'autres n'ont point vues, ou qu'ils ont mal vues, ce qui revient au même.

ET vous, mes chers Pariſiens, conſentirez-vous à être brulés, j'entends ſeulement vos maiſons & vos édifices? Mais ne ſachant pas combien je vous chéris, vous me condamnez moi-même au bucher, ſur cette ſimple ſuppoſition..... Allons, appellez tous les ſceaux, toutes les pompes de la ville pour éteindre

ce furieux incendie : il n'y a plus que de la fumée. Bon ! vous voilà ſûrs de vos maiſons à huit étages. Mangeons du pain de Goneſſe, comme par le paſſé : & *vogue la galere.*

Fin du ſecond Volume.

TABLE.

RÉPUGNANCE pour le mariage. page 1
Le nom que vous voudrez. 3
De certaines femmes. 4
Des filles publiques. 5
Courtiſannes. 13
Le Payſan perverti. 15
Bal de l'Opéra. 17
Les Demoiſelles. 21
Galanteries. 23
Des Femmes. 27
Cocarde. 33
Séparations. 34
Contraſte. 35
Les Vapeurs. 37
De l'Idole de Paris ; le Joli ! 40
Les Convois. 50
Du Pauvre. 57
Aux Riches. 60
Suïcide. 62
Filets de Saint Cloud. 65
Capitaliſtes. 66
L'Hôtel des Fermes. 68
Les Egoïſtes. 70
Ce qu'on ne voit point. 73
Uſurier. 75
Mont-de-Piété. 78

Monopole. 81
Le Regrat. 83
Falsifications. 86
Mendians. 87
Mendians-valides. 91
Nécessiteux. 94
L'Hôtel-Dieu. 96
Clamart. 102
Les Enfans trouvés. 104
Loterie Royale de France. 109
Le Chapitre équivoque. 112
Mes regrets, & biens superflus! 119
Souhaits. 120
Paris-Port. 123
Les Prisonc. 128
Sentence de mort. 131
Le Bourreau. 135
Place de Greve. 137
Servante mal pendue. 143
Bastille. 146
Anecdote. 150
Maison de Force. 154
Dépots ou Renfermeries. 156
Vie d'un homme en place. 159
Orateurs Sacrés. 163
Anti-Anglois. 166
Tribunal des Maréchaux de France. 168
Du ton militaire. 169
Champ de Mars. 171 *Courses de Chevaux.* 171
Duels. 174
L'Académie-Françoise. 177
Sur le mot Goût. 184
Triomphe de Voltaire. 185

Jeannot. page 188
L'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. 190
Journaux. 194
Le vrai Journaliſte. 196
Gêne de la Preſſe. 199
Communautés. 203
Agriminiſtes. 204
Épingliers, Cloutiers. 205
Voitures Publiques. 206
Gluck. 209
Révolution muſicale. 210
Solfier. 213
Filles nubiles. 214
La Petite-Poſte. 217
Les Viſites. 219
Retraite. 221
Les Affiches. 222
Les Petites Affiches. 225
Le Journal de Paris. 226
Tableaux, Deſſins & Eſtampes, &c. 228
Encan 231
Où eſt Démocrite? 233
Cenſeurs publics. 235
La Saint-Louis. 240
Portes-Cocheres. 243
Le Suiſſe de la rue aux Ours. 245
Savoyards. 248
Tréteaux des Boulevards. 251
Enfans devant leur Pere. 254
Égoïſme des Corps. 256
Luxe, Bourreau des Riches. 257
De la langue du monde. 260
Ton du Monde. 261

Ton du Grand-Monde. 263
Civilité. page 267
Légeres Obſervations. 269
Sibaryte. 278
Du Style. 279
Style des hommes de Cour. 283
De ceux qui parlant bien, écrivent mal. 284
Pain de Pomme-de-Terre. 286
Aumônes. 289
La Paroiſſe Saint-Sulpice. 292
Bureau des Nourrices & de la Recommandareſſe. 293
Les petites Filles. 295
Les Marmots. 296
Les heures du jour. 298
Les Dimanches & Fêtes. 307
Carnaval. 312
Ponts. 316
Conſommation. 320
Balcon. 325
Faux Cheveux. 328
Fourniſſeurs 331
Plâtres neufs. 333
Raretés. 335
Les Trois Rois. 338
De l'influence de la Capitale ſur les Provinces. 341
Que deviendra Paris ? 344
Suppoſition. 348

Fin de la Table du ſecond Volume.

ERRATA.

du premier Volume.

Page 18, ligne 7, humilés, *lisez* humiliés.
22, lig. 21, à coup de rame, *lif.* à un coup de rame.
50, lig. 5, toutes une compagnie, *lisez* toute une compagnie.
51, ligne 21, piegne, *lif.* peigne.
72, ligne 6, légal, *lisez* l'égal.
80, ligne 1, ce embarquement, *lif.* cet embarquement.
98, lig. 8, quelquefois, *lisez* quelquefois.
ibid, 20, toute sa satire, *lif.* toute satire.
115, lig. 3, véénemens, *lif.* événemens.
119, lig. 7, excoute, *lif.* en coûte.
135. lig. 20, soixante cent millions, *lisez* cent soixante millions.
157, lig. 13, scapel, *lif.* scalpel.
159, lig 6, aujoud'hui parfaitement, *lif.* aujourd'hui parfaitement connu.
163, lig. 4, des Théologiens, *lisez* les Théologiens.
190, lig. 16, mais, *lif.* jamais.
237, pag. 19, je m'honore ici, *lif.* je m'honore de.
359, lig. 8, es lpalais, *lif.* les palais.
361, lig. 18, anéatir, *lisez* anéantir.
365, lig. 14 par ce travail, *lif.* par le travail.
373, lig. 2, quelles rimes *lif.* quelles rixes.

ERRATA

du Tome ſecond.

Page 11, ligne 5 frémiſſent *liſez* frémiſſant.
12, ligne 3 pas *liſez* par.
18, ligne 11 fuiles *liſez* futiles.
18, ligne 5 reſſort *liſez* eſſort.
58, ligne 16 un hache *liſez* une hache.
59, ligne 4 muladies *liſez* maladies.
115, ligne 19 eût très-utile *liſez* eût été très-utile.
125, ligne 11 viendroi *liſez* viendroit.
147, ligne 12 Buſſi, Leclerc-Procureur *liſ.* Buſſi-le-Clerc, Procureur.
ibid ligne, 18 Buſſi, le Clerc, *liſez* Buſſi-le-Clerc.
155, ligne 17 parciculiers *liſ.* particuliers.
170, lig. 9 les militaire *liſ.* les militaires.
273, ligne 7 foſt *liſez* fort.
275, ligne 10 l'effroterie *liſ.* l'effronterie.
286, ligne 16 Ou'importe *liſ.* Qu'importe.
295, ligne 15 mouvemen voyent *liſez.* mouvement qu'elles voyent.

Cleaned & Oiled

July 1986